
U d'/ of Ottawa
39003002411915

LE P. DE SMET



P. J. De Smet S.J.

R. P. LAVEILLE
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

LE P. DE SMET

(1801-1873)

INTRODUCTION PAR G. KURTH

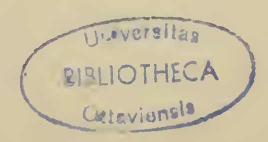
Deuxième Édition



LIÉGE
H. DESSAIN ÉDITEUR
RUE TRAPPÉ, 7

ARRAS
LIBRAIRIE BRUNET
RUE GAMBETTA, 32

1913



PERMIS D'IMPRIMER

Liége, le 1er mai 1913.

J. M. Heržet
vic. gén.

IMPRIMI POTEST

Æm. Thibaut, S. J.
Præp. Prov. Belg.

AVANT-PROPOS

Le P. De Smet est mort il y a quarante ans. Son œuvre a subi l'épreuve du temps ; il est possible de s'en faire une idée exacte : le moment est venu d'offrir au public une biographie.

Déjà le sujet a tenté plus d'un écrivain. L'année même où sa ville natale élevait une statue au grand missionnaire, M. Godefroid Kurth consacrait à sa mémoire des pages éloquentes. Plus récemment, deux Américains ont publié une traduction de ses lettres, précédée d'une notice qui met surtout en relief son rôle d'explorateur (1).

Ces rapides esquisses faisaient désirer un portrait plus achevé. En même temps que l'apôtre et le défenseur des Indiens, il fallait montrer l'homme, avec son expansive nature, le religieux, avec son aimable vertu. C'est ce que nous avons tenté.

Les sources d'information ne nous ont pas manqué. Outre les ouvrages imprimés, nous avons consulté les notes et la correspondance inédite du P. De Smet. Dans ces lettres intimes adressées, soit à sa famille, soit à des amis,

(1) Chittenden et Richardson, *Father De Smet's Life and Travels among the North American Indians.* New-York, 1905.

le missionnaire s'exprime avec une franchise qui, sur plus d'un point, permet de mieux entendre celles qui ont été écrites pour l'édification.

Nous avons retrouvé les témoignages des contemporains, jadis recueillis par le P. Deynoodt, en vue d'une histoire que lui-même se proposait d'écrire. Les vieillards qui connurent le P. De Smet nous ont communiqué leurs souvenirs. Enfin, nous avons interrogé les missionnaires, héritiers de ses travaux.

Il nous manque, sans doute, d'avoir visité le théâtre de son apostolat. Mais qui pourrait aujourd'hui le reconnaître? La Prairie a fait place à des villes populeuses ; la race indienne est presque éteinte. C'est aux lettres du P. De Smet que les Américains eux-mêmes vont demander ce qu'était leur pays il y a soixante ans.

Si, après avoir lu ces pages, quelques-uns se sentent plus fiers de leur foi, plus ardents à la propager, notre ambition sera satisfaite, et nous ne regretterons pas notre effort.

Arlon, juillet 1912.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

De Smet, *Voyages aux Montagnes-Rocheuses, et une année de séjour chez les Tribus Indiennes du vaste Territoire de l'Orégon, dépendant des Etats-Unis d'Amérique.* in-12, Malines, 1844.

Missions de l'Orégon, et Voyages aux Montagnes-Rocheuses, aux Sources de la Colombie, de l'Athabasca et du Sascatshawin, en 1845-1846. in-12, Gand, 1848.

Lettres choisies, (1849-1873). 4 vol. in-8°, Bruxelles, 1875-1878. (Édition publiée par le P. Deynoodt).

Linton Album. (Conservé à l'Université de Saint-Louis).

Chittenden et Richardson, *Father De Smet's Life, Letters and Travels among the North American Indians.* 4 vol., New-York, 1905.

John-Gilmary Shea, *History of the Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States, (1529-1854).* New-York, 1855.

A History of the Catholic Church in the United States. 2 vol., New-York, 1890, 1892.

Thomas Hughes, S. J., *History of the Society of Jesus in North America.* London, 1910.

MARSHALL, *Christian Missions, Their Agents and their Results*. 2 vol., London, 1863.

Le même ouvrage. Traduction française avec Supplément, par Louis de Waziers. 2 vol., Paris, 1865.

BANCROFT, *History of the United States*. 8 vol., London, 1861.

PALLADINO, S. J., *Indian and White in the Northwest, or a History of catholicity in Montana*. Baltimore, 1894.

W. HILL, S. J., *Historical Sketch of the Saint-Louis University*. Saint-Louis, 1879.

G. KURTH, *Sitting Bull*. (Extrait de la *Revue Générale*). Bruxelles, 1879.

HELEN JACKSON, *A Century of Dishonor, a Sketch of the United States government's dealings with some of the Indian Tribes*. Boston, 1909.

G. CATLIN, *Illustration of the Manners, Costums and Condition of the North American Indians*. 2 vol., London, 1845.

BAUNARD, *Histoire de Madame Duchesne*. in-12, Paris, 1901.

Annales de la Propagation de la Foi.

Missions Catholiques.

Woodstock Letters.

INTRODUCTION

Il a paru à l'auteur de ce livre que certaines pages écrites par moi, il y a quelque trente-cinq ans, sur la vie et les travaux du Père De Smet me donnaient l'autorité nécessaire pour présenter son ouvrage au public (1). Je n'en suis pas si sûr que lui, mais j'accepte avec plaisir la mission dont il veut bien me charger, puisqu'elle me fournit l'occasion de rappeler, à l'heure opportune, l'attention de mes compatriotes sur l'admirable figure dont ils trouveront ici un portrait en pied, tracé par une main pieuse et exercée.

Le nom de Pierre-Jean De Smet est un des plus beaux que nous offre l'histoire de l'Amérique contemporaine. Il y a créé une civilisation indienne

(1) Voir mes articles intitulés *Sitting-Bull* dans la *Revue Générale* sept., oct., nov., déc. 1878 et janv., mars, avril 1879.

rappelant, par bien des traits, les merveilleuses *Réductions* du Paraguay, et à plusieurs reprises, à la demande du Président des États-Unis, il est intervenu comme pacificateur entre la grande République et les Peaux-Rouges, étant, comme le disaient ceux-ci, « le seul blanc dont la langue ne fût pas fourchue ». Sa gloire n'est pas seulement belge ou américaine ; comme celle de Las Casas, elle appartient à l'humanité tout entière ; tous ceux qui ont le culte de la justice et l'amour de leurs semblables doivent unir dans la même vénération le souvenir du dominicain espagnol et celui du jésuite belge.

Le grand homme qui a tracé un sillon si profond dans les annales du Nouveau Monde ne semblait pas, dans les premiers temps, appelé au rôle magnifique qu'il y a joué. Il en a été ainsi de plus d'un saint, et il suffit de rappeler que ce sont des rêves de chevalerie et de gloire terrestre qui ont hanté la jeunesse de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola. Mais l'esprit souffle où il veut, et ce sont précisément ces ardeurs de tempérament et d'imagination qui, sanctifiées par une pensée d'en haut, devaient devenir les meilleures auxiliaires de leur apostolat. Pierre-Jean De Smet, lui, ne rêvait pas précisément la carrière d'un chevalier. C'était, dans son adolescence, un gars doué d'une prodigieuse force physique qui lui avait valu de la

part de ses camarades le surnom de *Samson*, et ne se distinguant guère que par sa passion pour les exercices du corps, dans lesquels il remportait plus de triomphes que dans les paisibles joûtes des études classiques. On pouvait prévoir pour lui la carrière aventureuse du marin ou du voyageur : l'appel de Dieu en fit un missionnaire. Et quel missionnaire ! Dix-neuf traversées de l'Atlantique et 87 000 lieues de courses, presque toujours à travers le Far-West américain, dans un temps où ce n'était qu'un désert sans voies ferrées et même sans chemins, voilà une idée de ses voyages ; quant aux souffrances de tout genre qu'il y endura, on ne pourrait en donner une idée qu'à la condition de copier ses lettres pour ainsi dire page par page.

Car c'est la correspondance du P. De Smet qui nous fournit les matériaux les plus authentiques de sa biographie. Publiées à diverses reprises, en français, en flamand, en anglais, ces lettres, écrites dans une langue pleine de saveur et d'originalité, permettent de le suivre dans toutes ses pérégrinations, et nous révèlent son âme de prêtre et de missionnaire avec toutes ses qualités héroïques et charmantes : sa candeur d'enfant, sa parfaite soumission à ses supérieurs, sa modestie dans le succès, son courage dans l'épreuve, son affection pour sa famille, sa tendresse pour ses pauvres Indiens, son enthousiasme pour les beautés de la création, et,

dans la bonne et la mauvaise fortune, son indéfectible *humour* de jovial et robuste Flamand.

On devine l'intérêt d'un livre qui a pour sujet une telle carrière et qui peut mettre en œuvre de tels matériaux. Le Père Laveille l'a écrit avec amour, toujours préoccupé de serrer de près son sujet et de ne pas se laisser entraîner, sous prétexte de faire la biographie d'un missionnaire, à raconter l'histoire des missions. Peut-être a-t-il été un peu trop réservé sous ce rapport, et aurait-il bien fait, pour nous permettre de mieux apprécier l'œuvre du Père De Smet, de tracer un tableau plus détaillé de l'une de ses colonies, Sainte-Marie des Têtes-Plates ou Saint-Ignace des Kalispels, par exemple, et de nous présenter quelques-uns de ses convertis, comme le chef Pananniapapi ou comme Louise Sighouin, « la sainte des Cœurs-d'Alène », que l'Église mettra peut-être un jour sur les autels. Mais c'est là affaire d'appréciation personnelle, et il serait oiseux d'insister.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter.

En 1865, Charles Rogier donnait au Père De Smet la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, glorifiant ainsi dans sa personne tous les messagers de l'Évangile auprès des peuples assis à l'ombre de la mort. C'était un beau geste, et dont l'histoire saura toujours gré au ministre libéral. En 1912, les confrères du Père De Smet, qui se dévouent en

Afrique à la même œuvre que lui, ont été outragés du haut de la tribune nationale par un orateur qui n'a pas craint de les comparer aux plus méprisables rebuts de la société humaine. Ce simple rapprochement a son éloquence : il marque le chemin parcouru dans la voie de la décadence morale par ceux qui se sont faits, dans notre pays, les opiniâtres détracteurs de la civilisation catholique.

Mais tout s'expie ici-bas, et le châtiment de l'insulteur, ce sera d'avoir été la cause involontaire et d'être désormais le témoin impuissant de l'immense élan de reconnaissance et d'admiration avec lequel la Belgique s'est groupée autour des hommes dans lesquels elle salue les gloires les plus pures de la patrie. Ce mouvement désormais ne s'arrêtera plus. Le livre du Père Laveille lui donnera sans doute une nouvelle impulsion ; il sera aussi le premier à en profiter, si, comme je l'espère, il trouve autant de lecteurs qu'il en mérite.

Rome, le 28 avril 1913.

Godefroid Kurth.

LE PÈRE DE SMET

CHAPITRE I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE. DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

1801-1821

On a beaucoup vanté le charme pénétrant des vieilles villes flamandes.

Sans présenter le même intérêt que «Bruges-la-Morte», Termonde a ses aspects pittoresques, et plus d'une légende héroïque fleurit ses annales.

Située au confluent de la Dendre et de l'Escaut, au milieu de polders submersibles, Termonde offrait pour la défense militaire des avantages exceptionnels. Fortifiée dès le commencement du XIVe siècle, elle soutint plusieurs sièges contre les Anglais, les Espagnols et les Français. En 1667, elle força à la retraite une armée que commandait Louis XIV en personne (1).

---

(1) Au milieu de la nuit, tandis que le roi célèbre d'avance son triomphe, les assiégés percent, à trois endroits, les digues de l'Escaut, et ouvrent toutes les écluses de la Dendre. Aussitôt, les flots se précipitent dans la campagne, et envahissent le camp des Français. Louis XIV, averti à temps, par un meunier, s'enfuit en s'écriant : « Ville maudite, que n'ai-je pour te prendre une armée de canards » ! (*Chronijken van Vlaanderen*, t. IV, p. 737).

C'est aujourd'hui une ville de 10 000 habitants. Les fossés qui l'enserrent, les canaux qui la sillonnent en font presque une de ces « Venises du Nord » au va-et-vient incessant et silencieux. L'industrie y est active ; on y maintient une nombreuse garnison ; mais la vie moderne a respecté les monuments et les croyances du passé. L'imposante collégiale avec ses fines boiseries, ses tableaux de maîtres flamands, sa Vierge séculaire ; l'hôtel de ville où le magistrat jurait de défendre les franchises ; l'antique beffroi qui égrène sur la ville les notes joyeuses de son carillon ; les madones au coin des rues, les couvents recueillis dans l'atmosphère brumeuse, le béguinage avec ses cellules blanches groupées autour de sa petite église — tout cela, c'est la Flandre d'autrefois, c'est son génie industrieux, sa fière indépendance et sa robuste foi.

Ls famille De Smet est de celles qui se font gloire de conserver intact l'héritage des vieilles mœurs. Depuis trois siècles au moins, on s'y transmet, avec le nom, l'énergie du caractère et la pratique rigoureuse des devoirs chrétiens.

Lorsque Jean De Smet, l'aïeul de notre missionnaire, se vit près de sa fin, il fit venir près de lui Josse, son plus jeune fils, et lui donna une solennelle et dernière bénédiction, à la manière des patriarches. La scène impressionna vivement le jeune homme qui, plus tard, aimait à la décrire devant ses propres enfants.

Josse De Smet était né à Saint-Amand-lez-Puers, dans la province d'Anvers, le 18 décembre 1736. Le 15 janvier 1761, il épousa Jeanne-Marie Duerinck, originaire des environs de Termonde. C'est sans doute alors qu'il se fixa dans cette ville.

Il était négociant-armateur et habitait, rue de

l'Escaut (1), une vaste maison qui est encore debout.

Grâce à sa persévérante activité et à son habileté en affaires, il réalisa une fortune qui lui permit d'établir honorablement sa nombreuse famille.

La probité de l'armateur était proverbiale ; on l'appelait volontiers « l'honnête De Smet ». Il savait même, à l'occasion, par délicatesse ou par charité, sacrifier des sommes considérables. C'est ainsi qu'à la suite de sérieuses pertes d'argent éprouvées par quelques-uns des siens, il n'hésita pas à intervenir, à deux reprises, pour sauver l'honneur de son nom.

Lorsque, en 1792, Dumouriez invita les Belges à choisir dans chaque commune des représentants provisoires, Josse De Smet fut un des dix-huit bourgeois élus par la ville de Termonde.

Aux termes de la déclaration du général, les représentants provisoires devaient assurer le service public et défendre les intérêts de leurs concitoyens, en attendant une Constitution définitive qui remplacerait le régime autrichien. La République s'interdisait d'ailleurs toute intervention dans la forme de gouvernement qu'il plairait aux Belges de choisir (2).

On sait comment le décret du 15 décembre mit à néant les espérances fondées sur la modération et le désintéressement de Dumouriez (3). De l'aveu même

(1) La rue de l'Escaut a été appelée récemment rue Franz Courtens.

(2) Cf. *Manifeste du général Dumouriez au peuple de la Belgique*, 3 novembre 1792.

(3) Ce décret, destiné à préparer l'annexion de la Belgique à la France, était dû à l'initiative du député Cambon. Après avoir déclaré aux Belges « qu'elle leur apportait paix, secours, fraternité, liberté et égalité », la Convention les mettait en tutelle et les traitait en parias. Cf. NAMÈCHE, *Cours d'histoire nationale*, t. XXVII, p. 327 et suiv.

de celui-ci, cet acte prouvait aux Belges que la Convention n'envoyait ses armées chez eux que pour les spolier et les tyranniser (1). Aussi le décret souleva-t-il dans tout le pays de vives protestations.

A Termonde, Josse De Smet et ses collègues refusèrent énergiquement d'accepter une décision qui était la violation brutale des droits qu'ils avaient juré de défendre. Ils ne cédèrent, ni devant les instances du commissaire de la Convention, ni devant les menaces d'exécution militaire.

Quelques semaines plus tard, lorsque le peuple de Termonde, réuni en « assemblée primaire » dans la collégiale Notre-Dame, fut appelé à choisir entre le régime existant et l'annexion à la République française, l'armateur se prononça hautement pour le maintien de l'ancienne Constitution (2).

De son mariage avec Jeanne-Marie Duerinck, Josse De Smet eut sept enfants.

L'aîné, Jean-Baptiste, devint prêtre, et eut la gloire de confesser sa foi pendant la Révolution.

Vicaire à Sleydinge, près d'Eecloo, il refusa, en 1797, de prêter le serment civique exigé par le Directoire. Condamné à la déportation en Guyane, il réussit à se cacher quelque temps dans sa paroisse. Arrêté en 1798, il fut d'abord détenu à la prison de Gand, puis envoyé à l'île de Ré. Il y resta plus d'un an, chargé de servir, en qualité d'infirmier, les soldats de la garnison. Enfin

---

(1) Voir les *Mémoires de Dumouriez*, Londres, 1794, liv. 1er, chap. III et VIII.

(2) Cf. *Registre aux résolutions du magistrat de la ville de Termonde*, publié par JEAN BROECKAERT dans les *Annales du Cercle archéologique de Termonde*, 1900, p. 290-300.

son père put obtenir,à prix d'argent,son élargissement(1).

Rentré en Belgique, l'abbé De Smet reprit avec ardeur ses fonctions de vicaire à Sleydinge. En 1804, il fut nommé curé de Heusden, près de Gand. Il ne resta que quatre ans à la tête de cette paroisse, mais sa mort devait être digne de sa vie. Le 19 juin 1808, jour de la Fête-Dieu, il prêchait avec une ardente piété sur l'amour de Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement. Tout à coup, il s'arrête, il s'affaisse ; on s'empresse, on l'entoure : il était mort. Il n'avait que quarante-six ans (2).

Devenu veuf après trente ans de mariage, Josse De Smet épousa en secondes noces, le 10 février 1793, Marie-Jeanne Buydens, née au village d'Acren-Saint-Géréon, dans le Hainaut.

Entre les deux époux, la différence d'âge était considérable. La femme avait vingt ans, le mari cinquante-six. Néanmoins cette seconde union ne fut ni moins heureuse ni moins féconde que la première. Marie Buydens fut mère de neuf enfants, et Josse De Smet put reconnaître, dans sa nombreuse postérité, l'effet de la bénédiction paternelle (3).

---

(1) Josse De Smet achetait en même temps la liberté de J.-B. Peeters, doyen de Laerne.

(2) Cf. Van Baveghem, *Het Martelaarsboeck der belgische geestelijkheid ten tijde der fransche omwenteling*, Gand, 1875 ; p. 249. — La mémoire de J.-B. De Smet est restée en vénération dans le pays. Le 29 septembre 1868, on lui a élevé un monument dans l'église de Heusden.

(3) Voici les noms des enfants de Josse De Smet :

Issus du mariage avec Jeanne-Marie Duerinck :

Jean-Baptiste, né le 4 janvier 1762, mort le 19 juin 1808, curé de Heusden.

Jeanne-Catherine, 1er août 1763 — 27 septembre 1769.

Josse, 12 avril 1765 — mort en bas âge.

Isabelle-Françoise, 16 mai 1767 — 21 mai 1831, épouse Jean-Baptiste Rollier.

Joseph-Antoine, 11 septembre 1769 — 18 septembre 1769.

Parmi les enfants issus de ce second mariage, il convient de mentionner Rosalie, Charles et François, dont les noms reviendront souvent dans notre récit. Rosalie De Smet épousera, en 1830, M. Charles Van Mosseveldc, un des hommes d'œuvres les plus actifs de Termonde. Charles et François entreront dans la magistrature, et y occuperont tous les deux un rang distingué.



C'est le 30 janvier 1801 que naquit Pierre-Jean, le futur apôtre des Montagnes-Rocheuses.

Quelques instants après lui, venait au monde sa sœur Colette-Aldegonde (1).

Les deux jumeaux furent baptisés le même jour, dans l'église Notre-Dame, par M. Ringoot, curé de la paroisse. Ils eurent tous les deux pour parrain Jean-Baptiste

---

Marie-Thérèse, 8 mars 1771 — 22 juin 1858.
Josse-Joseph, 13 janvier 1775 — 31 mars 1817, épouse Colette De Saegher.

Issus du mariage avec Marie-Jeanne Buydens :

Jeanne-Marie, 12 novembre 1793 — 8 décembre 1796.
Colette, 24 mai 1795 — 13 décembre 1796.
Rosalie, 7 novembre 1796 — 26 octobre 1875, épouse Charles Van Mosseveldc.
Charles, 20 septembre 1798 — 3 novembre 1860, conseiller à la Cour d'appel de Gand, épouse Marie Liénart.
Pierre-Jean, 30 janvier 1801 — 23 mai 1873, le missionnaire.
Colette-Aldegonde, 30 janvier 1801 — 15 août 1807.
François, 15 mai 1803 — 28 avril 1878, juge de paix à Gand, épouse Jeanne-Catherine Rollier.
Marie-Jeanne, 20 août 1805 — morte vers 1830, épouse Frédéric-Jean Lutens.
Jean, 11 février 1807 — 3 février 1813.

D'après des traditions de famille, Josse De Smet aurait eu 22 enfants. Plusieurs, notamment du premier mariage, seraient morts en bas âge, emportés par des épidémies de variole.

(1) Colette-Aldegonde devait mourir avant d'avoir atteint sa septième année.

Rollier, leur beau-frère (1), et pour marraine leur belle-sœur, Colette De Saegher.

L'enfance de Pierre-Jean s'écoula tout entière sous l'œil de son père et de Marie Buydens. Celui qui devait gagner à Jésus-Christ des peuples entiers eut le bonheur de grandir dans une atmosphère de foi ardente, que venait d'aviver encore la persécution révolutionnaire. « Les leçons de piété qu'on m'a données lorsque j'étais enfant, écrira-t-il plus tard, ont été la semence du désir que j'ai conçu et exécuté avec la grâce de Dieu, de me livrer sans réserve à son service » (2).

L'armateur possédait d'ailleurs, à un rare degré, les qualités de chef de famille. Son portrait, conservé chez les siens, lui donne des traits singulièrement énergiques, voire un peu rudes (3). Il paraît qu'en effet chez lui l'exercice de l'autorité n'allait pas sans quelque rigueur. Mais cette sévérité, inséparable de toute forte éducation, n'avait rien d'excessif ni d'arbitraire. On savait que, si la main était ferme, le cœur était excellent. Aussi lui témoignait-on une sorte de respect religieux. Ses décisions étaient admises sans discussion et scrupuleusement obéies. Celui dont nous racontons la vie devait faire de lui ce bel éloge « qu'il semblait avoir pris Dieu même pour modèle dans l'éducation de ses enfants » (4).

Le caractère de Marie Buydens nous est moins connu. Dans la maison de l'armateur, elle sut garder sa part

---

(1) J.-B. Rollier était le cousin d'Emmanuel-Benoît Rollier, qui venait d'exercer avec éclat un commandement dans l'insurrection des paysans flamands. Cf. Aug. Orts, *La Guerre des Paysans*, p. 117.

(2) A sa sœur Rosalie. — Florissant, 10 février 1828.

(3) Ce portrait est aujourd'hui la propriété de M. Paul De Smet, juge au tribunal de 1re instance, à Gand.

(4) Lettre à sa famille. — Amsterdam, 2 août 1821.

*

d'autorité, et diriger avec un remarquable succès l'éducation de ses enfants. Elle devait mourir à quarante-sept ans, un peu avant le départ du futur missionnaire (1). Celui-ci lui garda toujours le plus tendre souvenir, et ses lettres parlent d'elle avec vénération.

Pierre-Jean ne tarda pas à montrer les dispositions qui le préparaient à son rôle providentiel. « Dès son enfance, écrit son frère François, il était doué d'une nature forte et vigoureuse ; il était hardi, entreprenant, sans crainte du danger ; avec cela, d'un caractère affectueux, doux, docile et surtout généreux » (2).

L'enfant avait un goût prononcé pour les jeux et les exercices corporels. Les plus violents, les plus dangereux même, semblaient l'attirer. Souvent on le voyait grimper aux arbres, et descendre prestement en s'accrochant de branche en branche. Il aimait surtout à gambader sur les bateaux qu'un bras de l'Escaut amenait jusque devant la maison paternelle. Un jour, voulant sauter d'une barque dans une autre, il fit un faux pas et prit un bain dans le fleuve. On le sauva à grand'peine. Le lendemain, insouciant du danger, il escaladait de plus belle chaloupes et canots.

Chaque matin, il racontait à la famille ses rêves de la nuit. C'étaient des histoires de vaisseaux, des descriptions de la mer, des récits de voyages et de naufrages. Alors son père disait :

— Que Dieu le protège ! Il sera ou soldat ou grand voyageur, mais il ne restera pas chez nous.

Bientôt vint l'âge de s'instruire. Il y avait à Termonde

(1) Le 19 septembre 1819.

(2) Lettre au P. Deynoodt. — 23 décembre 1873.

une école libre tenue par un laïque nommé Delauneau. C'est là que Pierre-Jean reçut les premières leçons.

On ignore si ses succès scolaires le firent remarquer parmi ses compagnons, mais on sait qu'il les surpassait tous en agilité et en vigueur physique. Ses exploits rappelaient, paraît-il, ceux du juge d'Israël vainqueur des Philistins. Pierre-Jean De Smet ne fut bientôt plus connu parmi ses condisciples que sous le nom de *Samson*, et on continua de l'appeler ainsi dans les divers pensionnats et collèges par lesquels il passa dans la suite.

Sa sœur Rosalie, plus âgée que lui de quatre ans, garda toujours le souvenir de cette enfance héroïque. « C'était une sorte d'Hercule que mon frère, répétait-elle soixante ans plus tard, un matamore faisant la terreur de ses compagnons de classe, fougueux au possible, batailleur et toujours à l'eau » (1).

Disons pourtant que, lorsqu'il déployait sa force, c'était d'ordinaire pour soutenir l'honneur de son camp, ou pour venir au secours de quelque condisciple trop faible pour se défendre.

Il lui arriva même de mettre sa belle ardeur au service de la religion.

Pendant une kermesse, des forains avaient établi leur baraque en face de l'église. Le dimanche, à l'heure de la grand'messe, ils commencent, au son des trombones, une parade grotesque. Quelque alléchant que fût le spectacle, les Termondois préférèrent assister à l'office. Mais les saltimbanques voulurent se venger de leur insuccès, et, pendant toute la messe, l'éclat des cuivres troubla les chants et les prières.

---

(1) Cité par M. Léon Van Mosseveld dans une lettre au P. Deynoodt, 1er décembre 1873.

A peine sorti de l'église, Pierre-Jean appelle à lui quelques camarades ; il donne des ordres, et, à la tête de sa petite troupe, s'élance à l'assaut de la baraque. A l'instant, la parade cesse, la musique se tait. Les forains, déconcertés par cette attaque subite, peu rassurés d'ailleurs par l'attitude des habitants, se retirent sans résistance. Le soir, la baraque avait disparu.

Encouragé par ces succès, le jeune De Smet rêvait d'actions plus éclatantes.

C'était l'époque des guerres de Napoléon. Pierre-Jean écoutait avec avidité les récits des vétérans qui venaient de faire en vainqueurs le tour de l'Europe. La gloire du conquérant hantait l'esprit de l'enfant. C'était trop peu pour lui de défendre des barricades ou d'engager des escarmouches avec les bambins du quartier. Désormais il lui fallait la grande guerre. En imagination, il avait campé les Autrichiens et les Russes dans les villages voisins de Termonde ; la jeunesse de ces villages formait les bataillons ennemis ; il irait les attaquer chez eux.

Devenu vieux missionnaire, il aimait à raconter une de ces expéditions, dans laquelle son étoile avait un instant pâli.

Un beau matin — c'était en 1812 ou 1813 — il rassemble les écoliers des différents quartiers, et déclare qu'on va attaquer les Russes qui occupent le village de Grembergen. La proposition est acceptée d'enthousiasme. Les soldats s'arment à la hâte de bâtons et de sabres de bois ; Pierre-Jean est nommé général. L'armée, forte de cent hommes environ, entre immédiatement en campagne.

Les Russes furent avertis très tôt, sans doute par leurs espions, de l'arrivée des Français, et la jeunesse de Grem-

bergen se porta au-devant de celle de Termonde. La rencontre eut lieu au milieu de monticules de sable. Les Russes furent battus et durent se replier sur le village. Les Français les y suivirent, et la lutte recommença plus acharnée sur une place voisine de l'église.

Par malheur, c'était un dimanche, à l'heure même de la grand'messe. Aux cris furieux des combattants, à la vue des vaincus qui cherchent un refuge dans le lieu saint, les paysans sortent de l'église, s'arment de fourches et de bâtons, puis se jettent dans la mêlée. Les vainqueurs sont forcés de reculer. Le général De Smet voit ses habits déchirés et reçoit plus d'un horion.

Cependant on avait appris à Termonde le départ matinal de la petite troupe. Josse De Smet, ne voyant pas revenir son fils, se met à sa recherche. Comme il sortait de la ville, Pierre-Jean y rentrait avec son armée en déroute. L'armateur voulut ajouter encore à la cruelle leçon de la défaite. Il condamna le chef de bande à passer dix jours sans argent, ce qui équivalait à le consigner au logis.

La réclusion est parfois mauvaise conseillère. Un jour, pendant que sa mère est occupée à coudre, Pierre-Jean s'empare adroitement de ses ciseaux, et coupe, l'une après l'autre, les poches de son habit, puis va déposer le tout sous les yeux de sa mère.

Le père arrive. Marie Buydens lui raconte le dernier exploit de son fils.

— Pourquoi avez-vous ainsi coupé vos poches ? demande sévèrement l'armateur.

— A quoi bon, répond l'enfant, conserver des poches, quand on n'a rien à mettre dedans ?

***

En même temps qu'il se livrait aux caprices de son ardente nature, Pierre-Jean donnait de jour en jour des marques plus touchantes de générosité et d'attachement à ses parents. Il avait atteint sa douzième année, et venait d'être admis à la première communion. Il était temps de féconder, par une sérieuse culture de l'esprit, les qualités du cœur.

Il y avait à Beirvelde, près de Gand, un important pensionnat, qui jouissait de la confiance des meilleures familles. Josse De Smet jugea que son fils serait bien là pour compléter son instruction et se former à la discipline. Son départ fut décidé.

C'est vers 1814 que Pierre-Jean quitta la maison paternelle. Les vacances ne devaient plus l'y ramener que quelques semaines chaque année.

Le régime de l'internat contrastait singulièrement avec sa vie antérieure. Il se dédommageait comme il pouvait pendant les récréations. Il y portait toujours un entrain extraordinaire, et, quoiqu'il fût l'un des plus jeunes, ses condisciples ne tardèrent pas à redouter la vigueur de ses muscles.

A chaque retour des vacances, au lieu de prendre place avec ses camarades dans la diligence qui conduisait à Termonde les élèves du pensionnat, il s'armait d'un bâton, faisait la route à pied, et arrivait la nuit chez ses parents.

Après un an ou deux passés à Beirvelde, il entra au petit séminaire de Saint-Nicolas pour y commencer ses études latines. Il n'y devait pas longtemps séjourner. En 1818, nous le retrouvons au collège d'Alost (1).

---

(1) Le collège d'Alost, ouvert en 1620 par les Jésuites, était

Quelles circonstances amenèrent son départ de Saint-Nicolas ? Son frère François s'est borné à écrire : « Il ne pouvait demeurer longtemps nulle part » (1). De fait, Pierre-Jean avait l'humeur voyageuse, et devait en donner d'autres preuves. Toutefois ses lettres nous disent qu'il garda bon souvenir de Saint-Nicolas. Il y reviendra souvent dans la suite ; on lui fera bon accueil et on s'intéressera à ses missions.

Son entrée au collège d'Alost fut marquée par un exploit qui devait immédiatement lui assurer le respect.

Il existait entre Flamands et Wallons une vive animosité, qui amenait assez souvent des rixes violentes. La première fois que le jeune De Smet parut en récréation, un Wallon, plus âgé que lui de deux ou trois ans, et qui le dépassait de toute la tête, vint le provoquer avec de grossiers propos. A l'instant, Pierre-Jean le saisit par le dos et les jambes, et le porte, plié en deux, au-dessus d'un réservoir d'eau situé au bord de la cour. Le patient criait et se débattait ; mais *Samson* l'enserrait dans ses muscles d'acier. Il ne le lâcha qu'après lui avoir fait prendre, coup sur coup, deux ou trois bains de siège, au grand amusement des spectateurs.

Notre héros eut peut-être moins de succès dans les exercices scolaires. Toutefois, s'il ne brillait pas au premier rang, il occupait dans sa classe une place honorable. Nous le voyons même gratifié d'une mention spéciale pour les mathématiques.

Du collège d'Alost, il passa au petit séminaire de

---

alors dirigé par des prêtres du diocèse de Gand, ayant à leur tête le chanoine Van Crombugghe, plus tard fondateur des Joséphites et des Dames de Marie. Les Jésuites ne devaient y rentrer qu'en 1831.

(1) Lettre citée.

Malines (1). Il y montra, semble-t-il, un esprit plus solide que brillant. Ses anciens condisciples s'accordent à dire qu'il était doué d'un excellent jugement. Déjà on pouvait prévoir qu'il serait surtout homme d'action. Mais, s'il n'eut jamais la passion de l'étude, il fut, à sa manière du moins, un travailleur consciencieux. Au témoignage de son voisin de classe (2), « il écrivait toujours ».

A l'heure des récréations, Pierre-Jean retrouvait sa supériorité. Il était toujours le premier à la course, à la balle, aux barres. Parfois il étendait le bras et le raidissait, sans que l'effort réuni de plusieurs de ses condisciples parvînt à le lui faire plier. Le Dr Cranincx, devenu professeur à l'université de Louvain, aimait à rappeler que, plusieurs fois, il s'était vu soulevé de terre et porté à bout de bras par son camarade, aux applaudissements de la division.

Avec son heureux caractère, son bon cœur, ses franches allures, Pierre De Smet se vit bientôt entouré de sympathie, comme il l'avait été à Alost et à Saint-Nicolas. Il s'établit même, entre lui et plusieurs de ses condisciples, une amitié que le temps et la distance ne devaient pas refroidir. Parmi ses intimes d'alors, il faut citer, outre le Dr Cranincx, Mgr De Ram, le futur recteur de l'université de Louvain.

Quels étaient ses projets d'avenir ? Si l'on en croit un

---

(1) Le petit séminaire ou collège archiépiscopal de Malines était alors établi rue Saint-Jean, dans le local occupé actuellement par les Dames de Marie. Le supérieur était M. Verlooy, ancien oratorien, homme de grande expérience et d'éminente vertu. Son extérieur très digne le faisait respecter des élèves. Il possédait, en outre, un remarquable talent de parole. Ses instructions de chaque dimanche produisaient sur son jeune auditoire une impression dont le souvenir durait encore un demi-siècle plus tard.

(2) M. l'abbé de Viron.

de ses condisciples (1), il songea quelque temps à se faire trappiste. On peut se demander comment son humeur aventureuse se fût pliée aux exigences monastiques. Mais il ne tarda pas à nourrir d'autres desseins. Il avait vingt ans, et était en seconde, lorsqu'il rencontra l'homme qui devait décider de sa vie. C'était M. Nerinckx, missionnaire au Kentucky.

***

Charles Nerinckx était né, le 2 octobre 1761, au village d'Herfelingen, dans le Brabant. Ordonné prêtre en 1775, il fut d'abord vicaire à Malines, puis curé d'Everberg, près de Louvain. Il travaillait dans cette paroisse avec un immense succès, lorsqu'un ordre d'arrestation fut lancé contre lui par les autorités révolutionnaires.

Obligé de quitter sa paroisse, il trouva un refuge à l'hôpital de Termonde, dont l'aumônier venait d'être déporté à l'île de Ré. Il y resta plusieurs années, exposé chaque jour à voir son asile découvert par les émissaires de la République.

Il célébrait la messe à deux heures du matin, et se retirait ensuite dans une cachette où il passait la journée. Il sut utiliser les loisirs de sa réclusion, en se livrant à de sérieuses études, et en composant plusieurs traités sur la théologie, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. La nuit, il quittait sa retraite pour visiter les malades et les prisonniers de guerre que l'on dirigeait alors sur Termonde. Parfois même, il trouvait le moyen de rentrer en secret à Everberg, pour y ranimer les courages, et porter les secours de la religion à ses paroissiens abandonnés.

Mais cet apostolat restreint ne lui suffisait pas.

(1) M. l'abbé Jongmans.

En 1804, il quitta la Belgique pour aller chercher, aux États-Unis, un plus vaste champ d'action.

Après une traversée fort pénible sur un navire qu'il appelle lui-même « un enfer flottant », il atteignit Baltimore, et alla offrir ses services à Mgr Carroll, alors seul évêque catholique aux États-Unis. Le prélat lui fit bon accueil, et l'envoya rejoindre M. Badin qui avait fondé, peu d'années auparavant, la mission du Kentucky. Les deux prêtres avaient à évangéliser un territoire plus grand que la France.

Le nouveau missionnaire devait y consacrer, pendant vingt ans, les ressources d'un zèle infatigable et d'une robuste santé. On le voit parcourir en tous sens cette immense contrée, tantôt au milieu des neiges et des glaces, tantôt dans les ténèbres des nuits humides ou sous les rayons d'un soleil brûlant. Il traverse les fleuves à la nage ; il fait vingt-cinq et trente milles à cheval pour aller dire sa messe ; il déjeune à trois ou quatre heures de l'après-midi ; il bâtit de ses propres mains sa maison qui, dit-il, lui coûte six dollars et demi. Ce rude apostolat ne l'empêche pas de se livrer à d'effrayantes austérités. A mesure que le nombre des chrétiens augmente, il construit jusqu'à dix églises et un grand nombre de chapelles. Pour l'instruction des enfants et le soin des orphelins, il fonde la Congrégation des *Sœurs de Lorette*, qui s'étendra bientôt sur tous les points de l'Amérique du Nord. Appelé, en 1808, au siège épiscopal de la Nouvelle-Orléans, il décline cette dignité en disant : « *Bonitatem et disciplinam et scientiam docendus, docere non valeo* » (1). « C'était, dit Mgr Spalding, un prêtre savant

(1) « Moi qui ai besoin d'apprendre la vertu, la sagesse et la science, je ne suis pas capable de les enseigner aux autres ».

et humble, content d'être enseveli, lui et tout son savoir, parmi des hommes qui ignoraient même ce que c'est que le savoir » (1).

En 1817, Charles Nerinckx était revenu dans son pays pour y chercher des ressources et des ouvriers évangéliques. C'est le même souci qui le ramenait en Belgique en 1821. « Eh quoi ! disait-il, Napoléon a su trouver des millions d'hommes prêts à se sacrifier pour ravager les nations, et imposer au monde sa domination personnelle ; et moi, je ne trouverais pas quelques hommes de bonne volonté pour sauver des peuples et étendre le règne de Dieu » (2) !

Avant de quitter l'Amérique, il avait visité le collège des Jésuites à Georgetown. Le P. Antoine Kohlmann, alors supérieur du Maryland, lui avait demandé un bon renfort de novices belges.

L'abbé Nerinckx se prêtait volontiers à cette sorte de prosélytisme en faveur d'un ordre qu'il aimait. Déjà, en 1817, il avait conduit au noviciat cinq postulants (3). Il devait être plus heureux encore lors de son second voyage.

Arrivé en Belgique, le missionnaire passa quelques jours à Malines, où il avait conservé de nombreux amis.

Les séminaristes lui firent grand accueil, et écoutèrent ses récits avec un vif intérêt. Il leur parla de ces immenses contrées où, faute de prêtres, des milliers de catholiques oubliaient et abandonnaient leur Dieu ; il les entretint

---

(1) Cf. *The life of Rev. Charles Nerinckx*, by Rev. Camille Maes, Cincinnati, 1879.

(2) *Eenen oogslag op den tegenwoordigen toestand der Roomsch Catholijke Religie in Noord-America*, à la fin.

(3) C'étaient les PP. Van de Velde, Verheyen et Timmermans avec les FF. De Smet et De Meyer.

longuement du Kentucky et des chrétientés florissantes qu'il y avait fondées ; il leur décrivit l'état d'ignorance et de barbarie où languissaient les tribus indiennes de l'Ouest. Ensuite il leur parla de la Compagnie de Jésus, qui venait d'être rétablie par Pie VII, et qui comptait déjà aux États-Unis d'importantes maisons. Cet institut offrait aux jeunes gens une formation religieuse solide, une direction sûre, et les formes d'apostolat les plus variées.

Ses entretiens firent grande impression. Dès sa première visite, un bon nombre de séminaristes, entre autres Pierre-Jean De Smet, offrirent au missionnaire de le suivre en Amérique. Celui-ci voulut leur laisser le temps de la réflexion ; mais chacun semblait avoir déjà mûri son dessein (1). Dans une lettre qu'il écrit à son père au moment de s'embarquer, le jeune De Smet parle « d'un projet depuis longtemps conçu » (2). D'ailleurs l'avenir montrera que les jeunes apôtres n'ont pas obéi à un enthousiasme passager.

Après un sérieux examen, l'abbé Nerinckx accepta neuf de ces jeunes gens comme compagnons de voyage. Parmi les élèves du petit séminaire, Pierre-Jean De Smet et Josse Van Assche, de Saint-Amand-lez-Puers, furent seuls admis. Cinq étaient élèves du grand séminaire ; c'étaient Félix Verreydt, de Diest, François de Maillet, de Bruxelles, Jean-Baptiste Smedts, de Rotse-

---

(1) Un de ces jeunes gens, Josse Van Assche, s'était déjà offert à M. Nerinckx en 1817. Jugé trop jeune alors, il n'abandonna pas son projet. Bientôt il fit partager son désir à Jean Elet. Ce fut, paraît-il, leur exemple qui entraîna les autres.—Cf. *The Saint-Louis Times*, 27 juin 1877 ; CHITTENDEN et RICHARDSON, *Father De Smet's life and travels*, p. 11.

(2) Lettre écrite de l'île de Texel, 7 août 1821.

laer, Jean-Antoine Elet, de Saint-Amand-lez-Puers, et Van Horzig, de Hoogstraeten. Un prêtre, M. Veulemans, et un jeune professeur du petit séminaire, Pierre-Jean Verhaegen, de Haeght, se joignirent à eux.

L'entreprise n'allait pas sans difficultés. La première venait de la famille. Comment leurs parents consentiraient-ils à une séparation irrévocable, à laquelle rien ne les avait préparés ? Après avoir réfléchi et pris conseil, les futurs missionnaires résolurent de quitter la Belgique sans revoir leur famille.

Sans doute, cette héroïque résolution semblera peu compatible avec les devoirs de la piété filiale. Ils ne l'avaient pas prise d'eux-mêmes, et d'ailleurs ils pouvaient invoquer de solides raisons. « Demander le consentement de ses parents, écrira plus tard le P. De Smet, était aller au devant d'un refus certain et absolu » (1). Dès lors, plutôt que d'exposer sa vocation, ne valait-il pas mieux se borner à l'envoi d'une lettre d'adieux avant de quitter l'Europe ? En tout cas, rien n'autorise à croire que nos jeunes gens soient restés indifférents au douloureux sacrifice qu'ils imposaient à leurs parents. Aucun n'y dut être plus sensible que Pierre De Smet. Nous savons, par le témoignage même de sa famille, que le souvenir de ce départ resta jusqu'à la fin un des chagrins de sa vie ; mais il avait cru obéir à un devoir impérieux.

Les préparatifs se firent dans le plus grand secret. Le Dr Cranincx rappelait volontiers comment il avait été le complice inconscient de Pierre De Smet. Celui-ci était son voisin de dortoir. Il avait déjà rempli sa malle

(1) Relation écrite par le missionnaire vers la fin de sa vie.

de livres et de vêtements, mais elle était insuffisante. Alors il jette les yeux sur celle de son ami.

— Cranincx, dit-il, veux-tu me prêter ta malle pour un envoi de livres ?

— Volontiers, répond le camarade.

Là-dessus, Pierre-Jean s'empare de la malle, y met le reste de ses effets, et envoie le tout au port d'embarquement.

En sortant du séminaire, les jeunes gens restèrent quelque temps cachés dans une maison voisine (1), puis ils songèrent à gagner Amsterdam, où M. Nerinckx leur avait donné rendez-vous.

Il fallait trouver l'argent nécessaire à la traversée. Ils se défirent de quelques menus objets, dont la vente leur rapporta peu de chose. S'étant interdit de revoir leurs familles, ils durent recourir à l'aumône discrète de leurs amis. Quelques-uns, toutefois, préférèrent tendre la main à des inconnus, et parcoururent dans ce but une partie de la Hollande.

Parmi ceux qui leur montrèrent le plus d'intérêt, il faut citer le supérieur du petit séminaire, M. Verlooy, ainsi que M. Pierre De Nef, de Turnhout, ami personnel de l'abbé Nerinckx et insigne bienfaiteur des missions.

Avant de quitter la Belgique, Pierre De Smet se rendit à Saint-Nicolas. Il voulait revoir, en même temps que ses anciens maîtres, l'abbé Van Boxelaere, son ami et son conseiller, alors professeur au petit séminaire. Quelques jours après, il rejoignait à Malines les trois jeunes gens qui devaient l'accompagner jusqu'à Amsterdam.

---

(1) Cette maison était située à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue des Vaches. C'était un magasin de tabac, portant pour enseigne : *Het Schip*.

C'étaient Jean-Baptiste Smedts, Jean-Antoine Elet et Josse Van Assche.

Le départ eut lieu le 24 juillet 1821. Pierre De Ram, l'ami intime de Pierre De Smet, voulut suivre les missionnaires jusqu'à Contich. Au moment de se séparer d'eux, il demanda à son ancien condisciple de lui laisser un souvenir. Celui-ci tira un sou de sa poche, le plia en deux avec ses dents et le lui donna. Ensuite on se dirigea sur Anvers.



L'opposition présumée de leur famille n'était pas le seul obstacle au départ des missionnaires.

La Belgique faisait alors partie du royaume des Pays-Bas. « L'hostilité des Hollandais protestants contre la religion catholique, et spécialement contre les missions étrangères, se manifestait de mille manières, soit dans les mesures prises par le gouvernement, soit dans le zèle fanatique des favoris du roi Guillaume... Entre autres formalités, la loi obligeait tous les voyageurs à montrer leur passeport en entrant dans une ville. Ceux qui ne pouvaient produire cette pièce étaient mis aux arrêts, ou retenus en prison, jusqu'à ce qu'on eût examiné leur qualité et le but de leur voyage » (1).

Les quatre fugitifs réussirent pourtant à tromper la vigilance de la police. Un prêtre d'Anvers, Jean-Baptiste Buelens, mis dans le secret de leur départ, leur procura, sans qu'ils dussent entrer en ville, des ressources pour leur voyage.

Une fois en Hollande, ils comprirent que la prudence s'imposait plus que jamais. Chaque fois qu'ils

(1) Relation manuscrite du P. De Smet.

approchaient d'une ville, ils quittaient la diligence, et, le bâton à la main, mêlés à la foule des piétons, franchissaient la porte avec assurance, sans éveiller de soupçons.

Le 26 juillet, Pierre De Smet et ses trois compagnons atteignirent Amsterdam, où l'abbé Nerinckx leur avait fait préparer un gîte. Quelques familles catholiques leur témoignèrent un vif intérêt et contribuèrent largement aux frais de leur voyage (1).

Bientôt les neuf jeunes gens se trouvèrent au rendez-vous. Quelques jours seulement les séparaient de l'embarquement. Dans une grande ville, où la circulation est active, et qui regorge d'étrangers, ils pouvaient espérer passer inaperçus. Pierre De Smet se félicitait de ces heureux débuts et se livrait déjà à l'allégresse du prochain départ, lorsqu'une rencontre imprévue faillit tout compromettre.

Malgré les précautions des fugitifs, la nouvelle de leur disparition s'était répandue en Belgique, et leurs parents étaient aux abois.

Josse De Smet était capable de sacrifice. Dans d'autres circonstances, il se serait fait un honneur et une joie de donner à Dieu le meilleur de son sang. Mais il connaissait la nature prompte et un peu changeante de son fils. Il ne doutait pas de sa générosité, mais il se défiait de sa prudence. Sa résolution lui paraissait trop subite. A ses yeux, ce départ était le début d'une vie d'aventures, au terme de laquelle il entrevoyait la misère. Il se décida à faire acte d'autorité. Il envoya son fils Charles à la recherche du fugitif, avec ordre de le ramener, de gré ou de force, à la maison.

---

(1) Le P. De Smet resta particulièrement reconnaissant aux familles Roothaan, Van Has, Van Damme et Koedijk.

Charles arrive à Amsterdam. Il se rend immédiatement à l'hôtel de ville, et s'informe de la retraite de son frère. On ignore totalement sa présence. Charles se met alors à parcourir les rues en tous sens, interrogeant ceux qu'il croit pouvoir le renseigner. Longtemps ses recherches sont vaines ; mais soudain, en passant sur un pont, il se trouve face à face avec Pierre-Jean.

Celui-ci fait bonne contenance. Il paraît même décidé à expédier l'affaire sur place ; mais son frère, jugeant l'endroit peu propice à un entretien, se fait conduire au mystérieux logis qui abrite les conspirateurs. C'était une mansarde que Pierre-Jean partageait avec deux ou trois de ses compagnons.

Charles aborde immédiatement l'objet de sa mission. Connaissant trop son frère pour essayer de l'intimider, il s'adresse à son bon cœur. Il lui parle de l'angoisse dans laquelle son départ a jeté sa famille. Sa mère n'est plus là pour le retenir ; mais aura-t-il le courage de partir sans avoir revu son père, âgé maintenant de quatre-vingt-cinq ans, et qui, sans doute, ne survivra guère à ce terrible coup ? Si Dieu l'appelle aux missions lointaines, personne ne s'opposera à une sérieuse vocation. Mais ne peut-il pas attendre quelques années, mûrir son projet, consoler la vieillesse de son père, et ne partir qu'après lui avoir fermé les yeux ?

Pierre-Jean était visiblement ému de la douleur de ses parents. Il écouta son frère sans l'interrompre. Mais sa résolution était inébranlable. Il répondit par de si bonnes raisons, et avec un tel accent, que Charles, loin de contrarier son projet, finit par lui en faciliter l'exécution, en mettant à sa disposition une importante somme d'argent.

Amsterdam ne présentait plus aux fugitifs assez de sécurité. Ils quittèrent leur mansarde pour la cale du navire qui devait les emporter, et dont le capitaine était gagné à leur cause.

Le 31 juillet, on levait l'ancre et l'on s'engageait dans le Zuiderzee. Avant de s'embarquer, Pierre De Smet avait voulu renouveler à ses parents l'expression de sa piété filiale et offrir à leur affliction les consolantes pensées de la foi.

« Vous assurer du tendre amour que je vous porte, écrivait-il à son père, est sans doute superflu : ma conduite antérieure en est la meilleure preuve. Croyez bien que je vous garde toujours la même affection, bien qu'aujourd'hui la douleur que je vous cause puisse vous faire craindre le contraire. La religion, à laquelle vous êtes sincèrement attaché, aura bientôt séché les larmes que vous versez, et elles feront place à une véritable joie. Comment pourriez-vous être inconsolable de ce qu'un de vos enfants, en se donnant à Dieu, met en pratique les leçons qu'il a reçues de vous ?...

» C'est avec un grand bonheur que j'aurais passé à côté de vous cette courte vie ; mais le Seigneur m'appelle, il faut que j'obéisse. Tous les jours nous demandons à Dieu que sa volonté soit faite sur la terre. Eh bien ! qu'aujourd'hui le cœur soit d'accord avec les lèvres, et que la soumission de notre volonté aux desseins de Dieu nous rende capables de tous les sacrifices » !

Après avoir protesté de nouveau de l'attachement qu'il gardera toujours à celui qu'il appelle « le meilleur des pères », il rassure ainsi sa famille : « Nous nous embarquons joyeusement, encouragés par la bienveillance de notre capitaine, par la solidité du navire qui est

tout neuf, et principalement par notre confiance dans la providence de Celui qui n'abandonne jamais les siens ».

Le 2 août au soir, on aborda à l'île de Texel. Les jeunes missionnaires reçurent l'hospitalité dans une maison catholique, désignée à l'avance par leurs amis d'Amsterdam.

Ce fut à Texel que l'abbé Nerinckx rejoignit ses compagnons. Pour écarter les soupçons, il avait pris une route différente, et il descendit dans une autre maison.

Le moment n'était pas venu de lever l'incognito. Des lettres apprirent aux fugitifs que des policiers venaient d'être envoyés à leur poursuite, avec ordre de les arrêter et de leur ôter tout moyen de continuer leur voyage.

Ils durent trouver longs les douze jours qu'ils passèrent à Texel, attendant l'arrivée du vaisseau qui les conduirait en Amérique. Toutefois, les lettres de Pierre De Smet ne trahissent aucune inquiétude.

« Dieu soit loué! écrit-il à son père. Nous sommes tous arrivés en bonne santé à Texel. Déjà nous avons navigué avec succès sur le Zuiderzee, et nous espérons débarquer heureusement à Philadelphie. Impossible de vous dire le plaisir que nous avons eu pendant ce voyage. La nuit, les vagues roulaient en mugissant sur le pont du navire, et les pièces de notre vaisselle s'entre-choquaient comme les cloches du carillon de Termonde ; mais cela ne m'a pas empêché de dormir comme un loir et de chanter, le matin, comme un jeune rossignol... Il m'arrive bien, parfois, de verser quelques larmes ; mais Dieu, le consolateur suprême, les fait cesser en me faisant entrevoir la récompense. « C'est moi qui vous ai appelés », dit-il. Qui oserait résister à sa voix ?...

» Il m'a été bien dur, au moment du départ, de ne pouvoir vous exposer mon projet. J'ai cruellement souffert de ne pouvoir, ni vous dire adieu, ni recevoir votre bénédiction. Mais comme j'étais convaincu que vous n'auriez jamais consenti à me laisser partir, j'ai cru bien faire de suivre le conseil d'hommes sages et désintéressés, et de ne pas vous avertir. Chassez donc votre tristesse, chers parents, et dites-vous que c'est le Tout-Puissant qui en a ainsi décidé... Pensez que nous arriverons à Philadelphie aussi facilement que vous vous rendez au *Sac à Houblon* pour y faire votre partie de cartes, et que nous traverserons l'Océan avec la même sécurité que les enfants d'Israël, lorsqu'ils traversaient la Mer Rouge ».

Le ton moitié grave, moitié enjoué, de cette lettre pourrait faire supposer que Pierre De Smet n'appréciait pas assez le sacrifice qu'il imposait à sa famille. En réalité, cette pensée le préoccupait vivement. Croyant que le curé de sa paroisse pourrait, mieux que lui, faire accepter à son père les raisons de son départ, il lui écrit une belle lettre latine, pour le prier de visiter souvent et de consoler le vieillard.

La séparation l'affectait lui-même douloureusement. Le 10 août, il écrivait à l'abbé Van Boxelaere : « Charles a essayé d'empêcher notre départ,mais la raison et la religion l'ont bientôt convaincu.Il a pleuré longtemps, et, du fond du cœur, j'ai pleuré avec lui ; car que peut-il y avoir de plus pénible que de quitter mon vieux père que j'aime tendrement, mes frères et mes sœurs qui me sont si chers, mes amis, mes biens ? Mais c'est Dieu qui m'appelle, je dois obéir à sa voix ».

Et il continue par ces graves pensées, qui supposent une science de la vie bien rare à cet âge : « O vanité des

vanités ! Quelle est la force des affections terrestres ? Si Dieu me ramène en Europe dans quelques années, je ne sais si ceux qui maintenant s'attristent tant de mon départ me reverront avec joie. L'homme est si porté au changement, il prend si aisément de nouvelles habitudes, et notre vie occupe une si petite place, même dans le cœur de nos amis » !

Ces lettres sont les premières d'une correspondance qui se poursuivra pendant cinquante ans, sans qu'on y puisse surprendre la moindre trace de lassitude ou de refroidissement envers ses proches.

Si Josse De Smet avait pu connaître, par les pages qui précèdent, les vrais sentiments de son fils, il aurait compris que celui-ci obéissait à une autre impulsion qu'au goût des aventures. Malheureusement, ces lettres ne devaient jamais parvenir à destination (1). Même après le retour de Charles, et le récit de son entrevue avec Pierre-Jean, le vieil armateur resta défiant. Il faudra les débuts du missionnaire, et ses premières lettres d'Amérique, pour convaincre son père qu'il a obéi à l'appel divin.



Le vaisseau longuement attendu à Texel entra enfin dans le port. C'était un brick américain, le *Columbia*.

L'embarquement n'allait pas sans difficultés. Conformément à la loi, les agents du gouvernement devaient faire la visite du navire, et examiner tous les passeports.

---

(1) Ces lettres, écrites en flamand, étaient au nombre de sept. Elles avaient été confiées à l'abbé Buelens, d'Anvers. C'est seulement après sa mort, en 1868, qu'on les a trouvées par hasard dans ses papiers.

Nos jeunes gens avaient, heureusement, avec eux quelques-uns de leurs amis d'Amsterdam. Ceux-ci obtinrent du capitaine des facilités. Il fut convenu que les missionnaires ne s'embarqueraient pas en même temps que les autres passagers, mais iraient, la nuit, rejoindre le vaisseau, qui les attendrait en pleine mer.

Le *Columbia* leva l'ancre le soir. Quand on fut à une certaine distance de la côte, le capitaine fit arrêter le navire jusqu'à l'arrivée du bateau de pêche qui suivait lentement, portant les fugitifs.

Une fois installés à bord, ceux-ci donnèrent libre essor à leur joie. Désormais ils n'avaient rien à craindre, et ils prenaient plaisir à envoyer de loin leurs félicitations à la police du roi Guillaume.

C'est le 15 août, fête de l'Assomption, qu'ils quittèrent l'Europe. Cette date leur était de bon augure. Pierre De Smet regarda toujours comme une faveur d'avoir inauguré sa carrière sous les auspices de la Reine du ciel.

Le *Columbia* essuya dans la mer du Nord quelques gros coups de vent. Notre missionnaire avoue qu'il dut, comme la plupart des passagers, « payer tribut à l'inexorable Neptune » ; mais, en somme, la traversée fut heureuse. Les neuf jeunes gens se voyaient déjà en plein travail apostolique, et caressaient de merveilleux projets.

L'abbé Nerinckx entretenait leur enthousiasme en promettant à leur zèle une immense moisson d'âmes. Pour les futurs ouvriers de l'Évangile, c'était l'apprentissage du ministère qui commençait. A ses récits, pleins de vie et de couleur, le vieux missionnaire joignait les leçons de son expérience et l'exemple de sa vertu. Ses habitudes étaient bien un peu austères, mais cette austérité même n'était pas pour déplaire à d'ardents néophytes.

Après une traversée de quarante-deux jours, on entra dans la Delaware et on salua Philadelphie.

Les nouveaux missionnaires ne s'attendaient guère aux merveilles de ce premier spectacle. Ils s'étaient représenté l'Amérique comme un pays neuf, où tout était à faire, et ils se trouvaient en face d'une cité qui, par son étendue et sa population, la richesse de ses constructions, le nombre de ses églises et de ses établissements publics, surpassait nombre de villes européennes.

L'expérience allait bientôt leur apprendre qu'il ne faut pas juger sur un premier aspect. Si la partie des États-Unis qui borde l'Atlantique était déjà « le pays de la vie intense », il y avait, derrière les monts Alleghanys, d'immenses territoires dont les habitants restaient plongés « dans les ténèbres et l'ombre de la mort ».

De Philadelphie, les missionnaires se rendirent à Baltimore, ou Mgr Maréchal leur fit un cordial accueil. C'est là que l'abbé Nerinckx se sépara du petit groupe, pour aller reprendre ses travaux dans le Kentucky. « Nous le quittâmes, écrit le P. De Smet, pleins d'estime et de vénération pour sa personne. Les sages conseils qu'il n'avait cessé de nous donner, l'exemple de ses vertus, que nous avions eu sous les yeux pendant les quarante jours de notre voyage, sont toujours restés présents à la mémoire de ses compagnons » (1).

L'abbé Veulemans et le jeune Van Horzig, qui se destinaient aux missions dans le clergé séculier, restèrent à Baltimore, et s'offrirent à travailler sous la direction de l'archevêque (2). Les autres voyageurs, au nombre de

---

(1) *Lettres choisies*, 2e série, p. 250.

(2) M. Van Horzig devait mourir curé de Saint-Pierre à Washington, après avoir, plusieurs années, dirigé avec zèle cette paroisse.

sept, partirent le lendemain pour Georgetown, où ils devaient se présenter au P. Kohlmann, supérieur des Jésuites aux États-Unis. Celui-ci, jugeant sérieuse une vocation qui leur avait fait affronter de telles épreuves, les accueillit à bras ouverts, et les envoya à Whitemarsh pour y commencer leur noviciat.

CHAPITRE II

LE NOVICIAT.
ARRIVÉE DES JÉSUITES AU MISSOURI

1821-1823

Dès l'origine, les missions américaines attirèrent en grand nombre les Pères de la Compagnie de Jésus. Ils furent les premiers explorateurs de la Nouvelle-France, et lui donnèrent ses premiers martyrs. « L'histoire de leurs travaux, dit un écrivain protestant, se rattache à l'origine de toutes les villes mentionnées dans les annales de l'Amérique française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière, sans qu'un jésuite montrât le chemin » (1). Tandis que les PP. Jogues, de Brébeuf et Lallemand arrosent de leur sang les bords du Saint-Laurent, le P. Marquette, monté sur un simple canot d'écorce, reconnaît le Mississipi jusqu'à l'Arkansas.

Comme leurs confrères de France, les Jésuites anglais qui, en 1634, abordèrent au Maryland avec lord Baltimore, furent à la fois d'héroïques missionnaires et des civilisateurs de génie. « Nous ne sommes pas venus pour

---

(1) Bancroft, *History of the United States* ; London, 1861 ; vol. II, p. 783.

vous faire la guerre, disaient aux Indiens les PP. White et Altham, mais pour vous apprendre la loi de grâce et d'amour, et vivre avec vous comme des frères ».

Depuis les Grands-Lacs jusqu'au golfe du Mexique, les chrétientés se fondaient. Au récit des souffrances de l'Homme-Dieu, l'Abenaki, l'Iroquois, le Huron, l'Illinois, le Natchez, déposant leur férocité, enterraient la hache de guerre, et choisissaient les plus beaux arbres de leurs forêts pour construire la « loge de la prière ».

Un jour vint où le fanatisme protestant entreprit de détruire l'œuvre des missionnaires. Les catholiques du Maryland se virent ravir leurs biens, leurs droits, leurs églises, leurs écoles, leurs enfants. Les « congrégations » indiennes furent noyées dans le sang. Les Jésuites eux-mêmes, frappés par le bref de Clément XIV, durent se disperser.

En 1776, la guerre de l'Indépendance dépossédait l'Angleterre d'une colonie qu'elle n'avait fait qu'opprimer. Bientôt après, Washington adressait ce vœu aux catholiques des États de l'Union : « Puissent les membres de votre société, en Amérique, uniquement animés par le pur esprit chrétien, jouir de toutes les félicités temporelles et spirituelles » (1) !

C'était une ère de paix qui s'ouvrait. Les catholiques en profitèrent pour demander au pape l'érection d'un évêché à Baltimore.

Le 15 août 1790, dans la chapelle domestique d'un manoir anglais, le nouvel élu était sacré. Il s'appelait John Carroll. C'était un ancien jésuite, natif de Maryland,

---

(1) Rupp, *History of the Religious Denominations of the United States*, p. 165.

où sa famille venait de combattre au premier rang pour la liberté.

L'évêque des États-Unis prenait la direction d'un diocèse qui ne mesurait pas moins de quinze cents lieues de long sur huit cents de large, et où vivaient environ quarante mille catholiques, mêlés à trois ou quatre millions de protestants. Comme auxiliaires, il trouvait une trentaine de prêtres, dont plusieurs avaient appartenu comme lui à la Compagnie de Jésus.

Bientôt la persécution révolutionnaire lui envoya de France et de Belgique un précieux contingent de missionnaires aguerris dans la lutte, et fidèles au devoir jusqu'à lui sacrifier la patrie. Les Sulpiciens acceptaient la direction d'un grand séminaire. Parmi ces prêtres, il y avait des hommes éminents, dont plusieurs furent, dans la suite, promus à l'épiscopat.

Cependant il tardait à Mgr Carroll de voir la Compagnie de Jésus se réorganiser dans son diocèse. Le 25 mai 1803, il écrivait au P. Gruber, supérieur des Jésuites de Russie : « Par les lettres de plusieurs de nos frères, nous avons appris avec la plus vive joie que, grâce à une sorte de miracle, la Compagnie a été sauvée et qu'elle existe encore en Russie. Nous savons que le Souverain Pontife la reconnaît et que, par un bref, il a permis à Votre Paternité d'admettre de nouveau ceux qui ont appartenu à l'institut. Presque tous nos anciens Pères sollicitent avec ardeur la grâce de renouveler les vœux qu'ils ont faits à Dieu dans la Compagnie ; ils demandent à achever leur vie dans son sein, et ils se proposent de consacrer leurs derniers jours à la rétablir dans ce pays, si la Providence le permet » .

La réponse du P. Gruber fut telle que la souhaitait le

pieux évêque. Il recevait de nouveau dans la Compagnie les anciens Jésuites d'Amérique. Le P. Molyneux était désigné comme leur supérieur, avec autorisation d'admettre des novices.

Dès 1806, Mgr Carroll ouvrait à Georgetown le premier collège de la Compagnie restaurée. Le succès ne se fit pas attendre. En 1815, quelques mois avant la mort de son fondateur, le collège recevait le titre et les privilèges d'université (1).

Le noviciat fut d'abord annexé au collège ; mais bientôt on put offrir aux jeunes religieux un séjour plus recueilli.

Depuis longtemps, les Jésuites possédaient à Whitemarsh, à sept ou huit lieues de Georgetown, une vaste plantation, entourant une maison construite en bois, mais spacieuse et commode. Située dans un endroit salubre, au milieu des vignes, des prairies et des bois, la ferme de Whitemarsh pouvait facilement être transformée en maison de probation. Le noviciat y fut transféré au printemps de 1819.



C'est le 6 octobre 1821 que Pierre De Smet et ses compagnons arrivèrent à Whitemarsh.

Les novices avaient alors pour maître un jésuite flamand, le P. Van Quickenborne, d'héroïque mémoire.

Né au village de Peteghem, dans le diocèse de Gand, le 21 janvier 1788, Charles Van Quickenborne fit d'abord partie du clergé séculier. Ordonné prêtre en 1812, il fut

---

(1) Cf. J.-G. Shea, *History of Georgetown college*. Washington, 1891, ch. IV.

professeur au petit séminaire de Roulers, puis vicaire à Saint-Genois, près de Courtrai.

Dès que les Jésuites eurent ouvert le noviciat de Rumbeke (1), le jeune prêtre s'empressa d'y solliciter son admission. Sa probation à peine achevée, il obtint du P. Général la permission de se consacrer aux missions d'Amérique.

Arrivé au Maryland vers la fin de 1817, il était, dès 1819, placé à la tête du noviciat. Mgr Maréchal disait de lui : « Le P. Van Quickenborne est un saint. La seule querelle que je lui fais lorsque je le vois, c'est qu'il ne prend pas assez soin de sa santé » (2).

Supérieur et maître des novices, il se fait en même temps fermier, charpentier et maçon. Il dirige, sur la plantation, le travail des noirs. Il construit deux églises, l'une à côté du noviciat, l'autre à Annapolis, à six lieues de Whitemarsh. D'une activité prodigieuse, il trouve encore le temps de parcourir comme missionnaire un vaste district. Il s'occupe à la fois des infidèles et des protestants. Tous les quinze jours, il va dire la messe à Annapolis ; il visite régulièrement les malades et les pauvres ; il entre volontiers dans la case des nègres pour leur porter instruction et encouragement.

De nombreuses conversions étaient le fruit de sa charité, et inondaient de joie l'âme du missionnaire. « Qu'il est doux, disait-il souvent, de travailler, de concert avec les anges, au salut et au bonheur des hommes»! Pour associer les novices à son allégresse, il leur accordait un jour de congé, et leur faisait servir un repas

---

(1) Sur le noviciat de Rumbeke, voir la *Vie du P. Hélias d'Huddeghem*, par A. Lebrocquy, S. J. Gand, 1878 ; ch. II.

(2) Lettre à M. de Theux. — 22 novembre 1821.

plus copieux, chaque fois que le chiffre des conversions atteignait la centaine.

Lorsque son ministère le retenait loin du noviciat, le P. Van Quickenborne était remplacé par le P. Pierre Timmermans, son assistant.

Celui-ci était originaire de Turnhout, dans la province d'Anvers. Il avait vingt-neuf ans, et était déjà prêtre, lorsqu'en 1817, il avait suivi l'abbé Nerinckx en Amérique. L'exemple de sa vertu aidait puissamment l'action du Père Maître. Destiné à une fin prématurée, les jeunes religieux garderont de lui un souvenir attendri (1).

La lettre suivante dira les impressions de Pierre De Smet à son entrée au noviciat :

« Vous aurez sans doute beaucoup souffert, écrit-il à ses parents, de ce que je vous ai quittés sans vous dire adieu. Ne vous attristez pas plus longtemps. Dieu m'appelait, il fallait le suivre... Ah ! si vous saviez combien je suis heureux dans le lieu où Dieu a daigné me placer ! Loin du tumulte des villes, à l'abri de la corruption du monde, je coule des jours sereins et tranquilles. C'est ici que commence à fleurir l'âge d'or, que j'ai si souvent envié aux pasteurs de Virgile. Servir Dieu, implorer sa miséricorde pour la rémission de mes péchés, demander sa grâce pour persévérer dans le bien, le

---

(1) « Nous ne parlons jamais du P. Timmermans, écrira plus tard Josse Van Assche, sans montrer en même temps notre admiration pour sa grande humilité, son obéissance, sa piété, son exactitude à observer les règles. Un seul mot de son supérieur suffisait pour le faire aller partout sans un denier dans sa poche. Quelles que fussent ses occupations, il faisait chaque jour plusieurs visites au Saint Sacrement.Partait-il en mission, il allait d'abord se prosterner au pied de l'autel. Lorsqu'il revenait, fût-il mouillé ou transi de froid, il descendait de cheval en nous saluant, et, sans rien dire, il se rendait tout droit à la chapelle ». (Lettre à M. De Nef — 4 déc. 1825).

prier pour votre bonheur, telle est ma seule occupation » (1).

Le temps n'éteignait pas l'enthousiasme des débuts. Plus d'une fois, sans doute, le jeune homme eut à réprimer les saillies de son humeur. Souvent aussi la retraite prolongée, l'observation de pratiques minutieuses, le travail incessant, mais tout intime, de l'âme qui apprend à se dominer elle-même, durent contrarier son ardente nature. Toujours néanmoins il se plie aux exigences de la règle avec une fidélité courageuse et pleine d'entrain.

Ses lettres d'alors expriment de plus en plus nettement sa physionomie morale et le caractère de sa piété.

Pierre De Smet ne semble pas s'être appliqué beaucoup à l'étude spéculative des vertus. Volontiers il eût répété la parole de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile, qui ne se tourne point à aimer, et se trahit elle-même » ! Sa piété, franche et sincère, n'a rien de recherché. La prière, comme l'étude, est pour lui le moyen de préparer l'action et de la rendre féconde. Il s'adresse à la Vierge Marie avec un abandon et une confiance d'enfant, lui demandant de bénir sa carrière de missionnaire. Avec quelques-uns de ses confrères, il se fait, autour de Whitemarsh, l'apôtre du Rosaire, et constate que « chaque rosaire qu'ils distribuent leur vaut presque toujours la conversion d'un protestant » (2).

Le novice a gardé l'heureuse nature qui, en Belgique, lui gagnait la sympathie de ses condisciples. On admire en lui une parfaite droiture, un bon sens exquis, une très

(1) Whitemarsh, 18 octobre 1821.
(2) Whitemarsh, 27 décembre 1822.

vive sensibilité. La caractéristique de sa vertu se révèle déjà : ce sera la simplicité, « cette candeur de l'âme, qui va droit à la vérité, au devoir, à Dieu seul » (1).

La Compagnie de Jésus est pour lui « la mère la plus tendre, qui fait le bonheur de tous ceux qui se jettent dans son sein » (2) ; mais l'attachement qu'il a pour elle ne diminue en rien son affection pour ses parents.

L'irrégularité des services de transport l'oblige à rester deux ans sans nouvelles de Belgique. « Votre long silence est un sujet de douleur pour moi, écrit-il à son père. Ne pouvant en deviner la cause, je m'imagine que peut-être les lettres que je vous ai adressées pour justifier ma conduite ne vous ont pas satisfait. Hélas ! cher père, est-ce donc un si mauvais pas que j'ai fait en obéissant à la voix du ciel » (3) ?

Enfin le courrier est arrivé. « J'ai reçu trois de vos lettres avec l'argent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je commençais à désespérer de recevoir de vos nouvelles, mais que je suis heureusement détrompé ! Rien ne me réjouit davantage que de voir votre conformité à la volonté de Dieu, qui me veut en Amérique pour y travailler à mon salut, et peut-être, si je m'en rends digne, au salut d'un grand nombre d'autres ».

Cette joie est pourtant mêlée de quelque tristesse. « Je ne puis oublier, a écrit l'armateur, que vous êtes parti sans m'en donner connaissance ». Ces paroles, Pierre-Jean ne peut les lire sans verser des larmes. « Cher père, dit-il, Dieu sait combien j'ai souffert en vous quittant de la sorte ; mais, après tout, n'ai-je pas

(1) Saint François de Sales.
(2) Lettre du 26 août 1823.
(3) *Ibid.*

agi avec sagesse ? Réfléchissez, et je suis sûr que, vu les circonstances, vous approuverez ma conduite. Si je vous avais annoncé mon départ, si j'étais allé vous voir pour vous dire un dernier adieu, que n'auriez-vous point fait pour me détourner, ou du moins pour me persuader de différer de quelques années l'exécution de mon dessein ? Je prévoyais tout. Je craignais tout de la nature, toujours puissante, et souvent victorieuse quand on s'expose à ses assauts. Je n'aurais pas été le premier à qui les larmes et les instances de ses parents et amis ont fait manquer sa vocation... N'était-il pas de mon devoir de résister aux affections de la nature, plutôt que de m'exposer à perdre le bonheur que je suis venu chercher sur cette terre lointaine, et qui déjà m'a abondamment dédommagé de tout ce que j'ai sacrifié pour l'acquérir » (1) ?



Pierre De Smet était depuis dix-huit mois au noviciat de Whitemarsh, lorsqu'une circonstance imprévue le rapprocha du théâtre de son futur apostolat.

Depuis longtemps, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, demandait des Jésuites pour fonder une mission chez les tribus indiennes du Missouri (2). Dans les premiers jours de 1823, il renouvela ses instances

(1) Lettre du 8 décembre 1823.

(2) Né à Saint-Domingue en 1766, Louis-Guillaume Dubourg avait été ordonné prêtre à Paris et était entré dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Parti pour l'Amérique en 1796, il avait été chargé par Mgr Carroll de la direction du collège de Georgetown, puis de la fondation du collège Sainte-Marie, à Baltimore. Nommé en 1815 évêque de la Nouvelle-Orléans, il déployait dans cette charge un zèle extraordinaire. Son diocèse comprenait presque tout le bassin du Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au delà de Saint-Louis, dans le territoire indien.

*

auprès du P. Charles Neale, qui avait succédé au P. Kohlmann comme provincial du Maryland. Il mettait à la disposition des missionnaires une ferme assez vaste et fort productive, située au village de Florissant à peu de distance de Saint-Louis.

Dans l'état où se trouvait alors le noviciat de White-marsh, l'offre de Mgr Dubourg parut providentielle.

La communauté vivait presque exclusivement du revenu de la plantation. Soumis depuis nombre d'années à une culture ininterrompue de blé et de tabac, le terrain avait fini par s'épuiser. D'autre part, la province de Maryland était trop pauvre pour subvenir à l'entretien des jeunes religieux, dont le nombre alors dépassait la vingtaine. On songeait à transporter le noviciat dans une région plus favorisée.

Le P. Neale accepte avec empressement la proposition de Mgr Dubourg. Le P. Van Quickenborne est nommé supérieur de la nouvelle mission. Il sera accompagné du P. Timmermans ; en outre, le P. Provincial l'autorise à emmener avec lui les novices qui manifestent de l'attrait pour les missions indiennes.

Le P. Van Quickenborne annonce l'heureux projet à sa communauté. Aussitôt les sept novices flamands offrent de le suivre au Missouri. Rien, disent-ils, ne peut leur être plus agréable que de consacrer leur vie à l'éducation et au salut des Indiens. N'est-ce pas dans cet espoir qu'ils sont venus en Amérique ? Aussi sont-ils ravis d'être appelés les premiers.

Le P. Maître avait maintes fois éprouvé leur dévouement ; il accepte de les conduire au Missouri.

Trois Frères coadjuteurs sont également admis. Ce sont les FF. Pierre De Meyer, de Grammont, Henri

Reiselman, d'Amsterdam, et Charles Strahan, originaire du Maryland.

Enfin, le supérieur choisit parmi les noirs attachés à la plantation trois familles qui devront exploiter la ferme de Florissant.

Au comble de ses vœux, Pierre De Smet écrit à Termonde : « Il y a longtemps que Mgr Dubourg, évêque de la Louisiane, désirait avoir quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus pour commencer la conversion des Indiens, dont un grand nombre sont idolâtres, un plus grand nombre encore vivent sans lois et sans religion. Il en a enfin obtenu douze, dont onze Belges et un Américain. J'en rends grâce à Dieu, j'ai eu le bonheur d'être choisi... Priez pour moi et pour mes compagnons, afin que Dieu daigne bénir notre entreprise » (1).

Mgr Dubourg ayant demandé au P. Van Quickenborne comment il ferait le voyage, et s'excusant de n'avoir pas d'argent à lui donner, « Ne vous inquiétez pas, répondit le religieux ; nous irons à pied et nous demanderons l'aumône. Il n'y a pour cela qu'un vœu parmi ma troupe » (2).

Le 11 avril était le jour fixé pour le départ. On se mit en route avant le lever du soleil ; le soir, on était à Baltimore. C'est là que se firent les derniers préparatifs.

Le P. Van Quickenborne loua deux chariots, attelés chacun de six chevaux, pour transporter à Wheeling, sur l'Ohio, le bagage des missionnaires. En outre, il avait

---

(1) Baltimore, 12 avril 1823.

(2) Lettre de Mgr Dubourg à son frère .— Georgetown, 17 mars 1823. (*Annales de la Propag. de la Foi*, t. Ier, n° V, p. 41).

pris à Whitemarsh une voiture légère destinée à ceux qui, par suite d'indisposition ou de fatigue, seraient incapables de faire la route à pied.

Au moment où ils partaient, dans ce modeste équipage, pour ouvrir, à cinq cents lieues de là, une mission chez les sauvages, nos jeunes gens ne se doutaient pas qu'ils allaient fonder, au centre des États-Unis, une nouvelle province de la Compagnie de Jésus, que bientôt ils dirigeraient, à Saint-Louis, une université florissante, qu'ils posséderaient de nombreux collèges, et que leurs missions s'étendraient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux Grands-Lacs du Canada et aux rivages du Pacifique.

Le 14 avril, on quitta Baltimore. Il s'agissait de franchir les monts Alleghanys.

Les novices, avec les Frères coadjuteurs, prirent les devants. Ils allaient à pied et la bâton à la main. Le plus souvent, ils préparaient eux-mêmes leurs repas. La nuit venue, ils cherchaient un abri dans les dépendances de quelque ferme ou dans quelque maison abandonnée.

« Les catholiques, alors privés de prêtres, écrit le P. De Smet dans son *Itinéraire*, voulaient partout nous retenir parmi eux. Les protestants, en général, nous regardaient comme de jeunes aventuriers qui cherchaient fortune,et nous faisaient des offres avantageuses pour nous établir dans leur voisinage ».

Ce genre de vie ne faisait pas négliger aux novices leur formation ascétique. Arrivés à Conewago deux jours avant le P. Van Quickenborne et le P. Timmermans, ils employèrent ce temps à transcrire les instructions du P. Plowden sur la perfection religieuse (1), travail qu'ils

---

(1) F. Percy Plowden (1672-1745), *Practical Methods of performing the ordinary actions of a religious life with fervour of spirit.* London, 1718.

avaient dû laisser inachevé en quittant Whitemarsh.

Après dix-huit jours de marche, on atteignit Wheeling.

Ses ressources ne lui permettant pas de fréter un bateau, le P. Supérieur se contenta de deux bacs, solidement attachés l'un à l'autre. Sur le premier prirent place les serviteurs noirs avec les bagages ; le second fut occupé par les missionnaires ; puis les frêles embarcations furent abandonnées au cours paisible de l'Ohio.

« La Belle Rivière » coulait alors entre deux lignes d'épaisses forêts. A peine distinguait-on çà et là quelques misérables cabanes. Cincinnati, Louisville, Madison, n'étaient encore que des villages.

Les voyageurs avançaient jour et nuit, s'arrêtant seulement pour acheter des provisions. Le P. Van Quickenborne maintenait à bord les exercices du noviciat. La cloche sonnait le lever, la méditation, l'examen de conscience. La messe était célébrée tous les matins. On eût dit un monastère flottant.

Le voyage n'était pourtant pas sans danger. A différentes reprises, de violents coups de vent faillirent faire échouer l'embarcation. Il fallait se défier des arbres tombés en travers du fleuve et des *chicots* émergeant à peine de l'eau (1). Parfois, on se guidait difficilement à travers

---

(1) « Les arbres que le courant arrache au rivage flottent quelque temps à la surface de l'eau, jusqu'à ce que leurs racines s'engagent dans la vase. La partie supérieure du tronc s'aiguise par le frottement continuel du courant. Ces pointes sont appelées *snags* ou *poignards*. Le plus souvent, les snags se cachent traîtreusement sous l'eau. Malheur au steamer qui va au-devant de ces chicots invisibles ! Il sera éventré comme une coque d'œuf ». (JULES LECLERCQ, *Un été en Amérique*. Paris, 1877, p. 166).

îlots et broussailles. Enfin, les bateaux à vapeur, qui remontaient et descendaient la rivière, obligeaient le F. Strahan, qui faisait l'office de pilote, à avoir constamment l'œil au guet.

A Louisville, on allait rencontrer les fameuses chutes de l'Ohio. Les voyageurs mirent pied à terre et chargèrent les bagages sur des chariots. Ainsi allégées, les barques furent confiées à un pilote qui connaissait la rivière. Josse Van Assche fut seul autorisé à faire avec ce dernier la descente des rapides. Les autres missionnaires devaient les rejoindre quelques milles plus loin.

Une heureuse rencontre les attendait.

L'abbé Nerinckx avait accompagné jusqu'à Louisville une colonie de Sœurs de Lorette qui partaient pour le Missouri. Pierre De Smet et ses compagnons éprouvèrent une grande joie en revoyant ce prêtre, à qui ils avaient gardé une si affectueuse vénération. De son côté, le vieux missionnaire fut ému jusqu'aux larmes. Il ne lui restait que peu de temps à vivre, mais du moins il mourrait consolé. Ceux qu'il avait gagnés à la vie apostolique allaient porter, plus loin qu'il ne l'avait pu faire, la lumière de l'Évangile.

— L'œuvre sera ardue, dit-il, mais n'oubliez pas la Providence, et la Providence ne vous oubliera pas.

Jusqu'à la fin, l'abbé Nerinckx devait porter aux jeunes religieux un vif intérêt. Quelques jours avant sa mort, il ira à Florissant les visiter et encourager leurs travaux.

Cependant les deux bacs avaient heureusement franchi les rapides, et attendaient les missionnaires à Portland. On embarqua de nouveau bagages, chevaux et voiture, puis on continua la descente de l'Ohio.

De Louisville à Schawneetown, le voyage se fit sans incident. On n'était plus qu'à quelques journées de Saint-Louis ; mais les deux bateaux seraient incapables de remonter le Mississipi : on décida de continuer la route à pied.

Le P. Van Quickenborne confia les bagages à un bateau à vapeur en partance pour Saint-Louis. Alors les missionnaires entrèrent dans le pays des Illinois.

Les pluies du printemps avaient submergé les prairies. Il fallut faire soixante lieues à travers des marais, où parfois on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. A peine rencontrait-on, de loin en loin, une ferme ou une auberge. On devait se contenter, pour la nuit, du sol battu de quelque grange, ou de quelque étable abandonnée. Encore le sommeil était-il troublé par le bourdonnement et la piqûre des moustiques.

Enfin, le samedi 31 mai, nos voyageurs arrivèrent en face de Saint-Louis. Ils étaient, avoue le P. De Smet, « exténués de fatigue ». Il y avait plus de six semaines qu'ils avaient quitté Whitemarsh. Ils avaient descendu presque en entier le cours de l'Ohio, et franchi à pied plus de quatre cents milles.

A la vue du Mississipi, dont la nappe immense s'étendait sous leurs yeux, les missionnaires se rappelèrent-ils les splendeurs du *Meschacebé*, « le Père des Eaux », célébré par Chateaubriand ?... Il est plus probable qu'ils se souvinrent des religieux qui avaient jadis évangélisé ces contrées, et qu'ils rendirent grâce à Dieu d'avoir été appelés à reprendre, après plus d'un siècle, l'œuvre de salut, brusquement arrêtée par la persécution.

Saint-Louis comptait alors quatre ou cinq mille habitants. Les nouveaux venus reçurent une cordiale hospitalité au collège, récemment érigé par Mgr Dubourg.

Le lendemain on célébrait la Fête-Dieu. Le P. Supérieur dut accepter l'honneur de porter le Saint Sacrement pendant la procession. C'était la première fois qu'à Saint-Louis un jésuite faisait adorer Jésus-Christ.

Le soir du même jour, le P. Van Quickenborne, impatient de gagner son poste, monta à cheval et partit. Il était accompagné de M. Charles de la Croix, originaire comme lui du diocèse de Gand, et depuis six ans missionnaire au Missouri.

Deux jours après, le 3 juin, ses compagnons de route le rejoignaient à Florissant (1).



Situé à quinze milles au nord de Saint-Louis, presque au confluent du Missouri et du Mississipi, le village de Florissant, qu'on appelait aussi Saint-Ferdinand, comptait environ quatre mille habitants.

Au témoignage d'un voyageur, qui visita ce pays au commencement du siècle dernier, « aucune description ne peut donner l'idée de sa beauté et de sa fertilité » (2). C'est, dans la belle saison, une mer de verdure, d'où émergent, çà et là, les chênes rouges, noirs et blancs, les noyers, les érables, les arbres de toute essence. En 1823, on n'eût pas rencontré dans la campagne une seule habitation. C'était la plaine sans fin, déroulant comme des vagues ses herbes ondoyantes. Le sol, d'une richesse inépuisable, produisait chaque année d'abondantes

---

(1) Pour ce voyage, nous n'avons guère fait que résumer l'intéressant récit du P. Hill, *Historical Sketch of the St Louis University*. Saint-Louis, 1879, ch. II.

(2) H.-M. Breckenridge, *Views of Louisiana*, Book II, chap. 2.

récoltes. Florissant était regardé comme le grenier de Saint-Louis. Ses blés étaient renommés dans tout le Missouri, d'où ils descendaient par eau sur les marchés de la basse Louisiane.

La résidence destinée aux missionnaires occupait le sommet d'une colline, à un mille et demi du village. De ces hauteurs, l'œil embrasse un panorama aussi varié qu'étendu. Dans la vallée, Florissant, dont les toits scintillent dans la verdure ; à l'ouest, Saint-Charles, avec ses maisons basses, assises au bord du Missouri ; plus loin, au nord, les blanches falaises, couronnées d'arbres, dont la ligne sinueuse marque, en amont d'Alton, le cours du Mississipi.

Si le site est merveilleux, l'habitation était des plus modestes. Un bâtiment principal, comprenant une pièce de sept ou huit mètres de large, surmontée d'un grenier, trop bas pour qu'un homme pût s'y tenir debout. A quelque distance de là, deux cabanes, mesurant environ six mètres de côté. C'était tout.

Le confortable du logement n'en rachetait guère l'exiguité. Les murs étaient faits de troncs d'arbres superposés, dont on avait rempli les interstices avec de la terre. Comme toiture, de grossiers bardeaux retenus, faute de clous, par des barres de bois transversales. En guise de porte, quelques planches taillées à la hache ; des fenêtres sans carreaux, et, pour toute serrure, un loquet de bois, qu'on levait avec une corde pendant à l'extérieur.

On procéda sommairement à l'installation. Le grenier, mal aéré et presque sans lumière, devint le dortoir des novices. Ils avaient pour lit des peaux de buffle, ou de simples paillasses étendues sur le plancher. Du rez-de-

chaussée, partagé en deux par un rideau, on fit une chapelle et une chambre pour le P. Supérieur et son assistant. Une des cabanes, qui avait servi de poulailler et de retraite à porcs, devint à la fois salle de travail pour les novices et réfectoire pour la communauté. L'autre, où l'on avait remisé des charrues et divers instruments d'agriculture, servit de cuisine et de logement pour les domestiques.

Le voyage avait épuisé les ressources des missionnaires. Bientôt la pauvreté se fit cruellement sentir. La ferme, il est vrai, comprenait plus de cent hectares de terre labourable ; mais il fallait défricher, cultiver, planter, sans autre aide que trois nègres inhabiles et paresseux. C'était un travail écrasant ; et il faudrait attendre des mois avant de voir la propriété en rapport.

Mal vêtus, vivant de maïs et de lard, les missionnaires ne se plaignaient pas. « Loin de murmurer, écrit Mgr Dubourg, ils bénissaient Dieu de leur accorder un début aussi apostolique » (1).

Le vaillant évêque donnait l'exemple de l'abandon à la Providence : « Je voulais prudemment avoir des fonds avant de chercher des hommes. Mais voici que les hommes viennent avant les fonds. C'est la manière de Dieu de déconcerter les plans de notre pauvre prudence humaine... Pouvais-je refuser cette sainte troupe d'apôtres sous l'indigne prétexte que je ne sais où prendre de quoi les nourrir ? C'est Dieu qui les envoie ; il ne les laissera pas mourir de faim. Aussi, jamais je n'ai ressenti de confiance plus entière et plus paisible que dans cette entreprise si au-dessus de mes forces » (2).

---

(1) A son frère. — 6 août 1823. (*Annales*, t. 1er, n° 5, p. 41).
(2) Au même. — 17 mars 1823. (*Ibid.* p. 39).

Une foi si magnanime ne pouvait être déçue. Mgr Dubourg reçut de la Propagation de la Foi des secours sur lesquels il se hâta de prélever la part des missionnaires. Mais Dieu leur avait ménagé une plus utile assistance.

Les Dames du Sacré-Cœur étaient, depuis trois ans, établies à Florissant. La supérieure était Mme Duchesne, que sa vertu et ses fondations devaient rendre célèbre. Pauvres elles-mêmes, et sans appui humain, ces religieuses opéraient des merveilles de charité. Elles dirigeaient un petit pensionnat, et avaient même reçu quelques novices.

L'arrivée des Pères fut l'occasion de nouveaux dévouements.

« Comprenant qu'une mission lui était donnée, Mme Duchesne multiplia ses ressources pour les nouveaux venus. Non contente de se faire quêteuse auprès des riches familles de Saint-Louis, elle se dépouilla elle-même de tout ce qu'elle avait, meubles, ustensiles, linge, couvertures et denrées les plus indispensables. A chaque nouveau besoin qui lui était révélé, elle réunissait ses sœurs, disait ce qu'elle avait plutôt deviné qu'appris, car on ne lui demandait rien ; puis elle laissait ses larmes plaider pour elle la cause de ses protégés. La décision du petit conseil était invariablement qu'il fallait s'imposer de nouveaux sacrifices. Une partie des nuits était consacrée à la confection ou à la réparation d'habits à l'usage des missionnaires. Un jour, la supérieure ayant reçu pour elle une aumône de cinquante piastres, n'eut rien de plus pressé que de les envoyer à ses pauvres voisins. « Il est juste, écrivait-elle à Mme Barat, que nous soyons un peu

providence pour les autres, comme Dieu l'est pour nous » (1).

Grâce à cette héroïque charité, les missionnaires purent surmonter la crise du début. Bientôt même le P. Van Quickenborne entreprit d'agrandir la maison. Il devait ajouter une seconde aile au bâtiment principal ; le tout serait exhaussé d'un étage et entouré d'une galerie.

Le 31 juillet, fête de saint Ignace, fut le jour choisi pour le commencement des travaux.

On n'avait d'autres pierres que celles qu'on tirait du lit rocailleux d'une rivière, mais la forêt offrait du bois en abondance. Les plus beaux arbres se trouvaient dans un îlot du Missouri, peu éloigné du noviciat. On avait toute liberté d'abattre. Le P. Van Quickenborne et ses novices se mirent vigoureusement à l'œuvre, et bientôt le sol fut jonché de chênes séculaires.

Pour faciliter le transport, on décida de préparer sur place les pièces de bois destinées à la construction. Ce travail donna lieu à un accident qui révéla, une fois de plus, l'énergie du P. Van Quickenborne.

Il travaillait un jour, aidé d'un novice, à l'équarrissage d'une poutre. Peu habitué au métier, le novice maniait sa hache avec un entrain dont il était loin de prévoir tous les effets. Au plus fort de l'opération, l'outil, mal dirigé, va frapper au pied le P. Supérieur. De sa blessure, le sang jaillit en abondance. Il n'en continue pas moins son travail, jusqu'au moment où il se sent défaillir. Alors seulement il s'assied, et permet qu'on bande la plaie avec un mouchoir. On était à une lieue de la ferme. Le Père veut y retourner à pied ; mais, en chemin, la violence du mal le contraint à accepter un cheval.

---

(1) Mgr Baunard, *Histoire de Mme Duchesne*, p. 303.

Une fièvre ardente le retient plusieurs jours au lit. A peine se sent-il mieux qu'il veut retourner au travail ; mais il lui faut remonter à cheval : d'où nouvel accident.

A certains endroits, les bords du fleuve sont marécageux. L'animal s'engage dans un bourbier et s'y enfonce jusqu'au poitrail. Le Père parvient à regagner la terre ferme ; mais tous ses efforts pour dégager sa monture sont inutiles ; il doit se résigner à la voir périr sous ses yeux (1).

Ces contretemps ne ralentissaient pas l'ardeur des ouvriers. Dans l'île, transformée en chantier, haches, scies et rabots faisaient rage. Bientôt la préparation des matériaux fut achevée, et la dernière poutre arriva sur la colline de Florissant. Il était temps : la nuit suivante, l'île était emportée par une crue subite du Missouri.

Les travaux de construction furent activement conduits ; mais personne n'y mit plus d'ardeur que Pierre De Smet. Grâce à son adresse et à sa force herculéenne, il faisait à lui seul la besogne de trois. Il y a peu d'années, on montrait encore à Florissant des restes de huttes, formées d'énormes pièces de bois superposées ou fixées en terre : c'était l'œuvre de *Samson*, devenu architecte et charpentier.

Lui-même écrit, dans ses notes, que chacun se portait à ces rudes travaux avec un superbe entrain, « *most joyfully and pleasantly* ».

Chose plus étonnante, les exercices du noviciat se faisaient régulièrement (2). Il fallait au P. Van Quickenborne et à ses novices une vigueur d'âme peu commune pour poursuivre, au milieu d'occupations matérielles écrasantes,

---

(1) Cf. P. De Smet, *Lettres choisies*, 2e série, p. 174.

(2) « *Nothing of the spiritual exercices was meanwhile neglected* ».

la formation spirituelle en usage dans la Compagnie.

Les travaux d'agrandissement achevés, la petite communauté put s'installer un peu plus à l'aise ; mais la pauvreté continuait de sévir. Au bout de quelques mois, François De Maillet et Charles Strahan trouvèrent trop dure la vie de Florissant, et quittèrent la Compagnie.

Ces départs ne firent que confirmer Pierre De Smet dans sa résolution. Il écrivait à son père : « Je suis toujours en bonne santé, content et joyeux dans notre pauvre petite cabane... Vous êtes bien convaincu, j'en suis sûr, que la plus grande félicité dont l'homme puisse jouir ici-bas consiste à servir son Dieu, à l'aimer de toute son âme, à s'abandonner entièrement entre ses mains. Réjouissez-vous donc de ce que votre fils a divorcé d'avec le monde pour se mettre, dans l'asile que lui offre la religion, à l'abri de tant de dangers qui le menaçaient, de tant de précipices ouverts sous ses pas, s'il n'eût suivi sa vocation » (1).

Il y avait deux ans que nos jeunes gens étaient entrés à Whitemarsh. L'épreuve était suffisante. Le 10 octobre 1823, les six novices de Florissant furent admis à prononcer leurs premiers vœux.

Voici en quels termes Pierre De Smet faisait part de sa joie à ses parents : « J'ai eu le bonheur de me consacrer à Dieu par des vœux qui me sont désormais des liens indissolubles. J'ai mis le Seigneur dans une pleine possession de moi-même ; je lui ai fait un don absolu et irrévocable. Il ne me reste plus qu'à me sanctifier dans cet état, et à y rester fidèle tous les jours de ma vie. Priez pour moi, afin que je n'y manque jamais » (2).

---

(1) Lettre du 8 décembre 1823.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE III

LE SCOLASTICAT. — LA PRÊTRISE. LES PREMIERS TRAVAUX

1823-1830

Deux jours après avoir prononcé leurs vœux, les jeunes religieux commençaient les études préparatoires au sacerdoce.

Presque tous avaient achevé leurs humanités avant de quitter la Belgique ; on aborda immédiatement la philosophie.

Les livres faisaient défaut ; Pierre De Smet pria son père d'en envoyer. De maître des novices, le P. Van Quickenborne devint professeur. Il eut pour auxiliaire Pierre Verhaegen, qui avait commencé à Malines ses études ecclésiastiques.

Nécessairement, le cours serait sommaire. Il s'agissait moins d'initier les futurs missionnaires à la connaissance détaillée des systèmes, que de les préparer à la théologie, en achevant de mûrir leur esprit.

Les circonstances rendaient urgente la création de nouveaux prêtres.

Le 31 mai 1824, le P. Timmermans succombait « à la suite de fatigues éprouvées dans les missions, à travers des pays inondés ou arides, où il devait loger dans de mauvaises cabanes, n'ayant que de l'eau pour breuvage, du salé pour nourriture, et la terre plate pour lit » (1). C'était le premier jésuite mort au Missouri. Il n'avait que trente-cinq ans.

Deux mois plus tard, les missionnaires pleuraient M. Nerinckx.

Il venait d'arriver au Missouri, pour consacrer ses derniers jours au salut des pauvres et des sauvages. Il sollicitait de Mgr Rosati, coadjuteur de Mgr Dubourg, la mission la plus abandonnée du diocèse. Après avoir visité l'établissement des Sœurs de Lorette, fondé au Barrens l'année précédente, il était allé se reposer auprès de ses amis de Florissant. Cette visite devait être un adieu. Quelques jours après, à soixante-trois ans, l'intrépide missionnaire s'éteignait à Sainte-Geneviève, miné par les fatigues d'un écrasant ministère.

Le P. Van Quickenborne restait le seul prêtre de la mission. Il était à la fois supérieur, professeur, curé et aumônier du Sacré-Cœur. « Quoique très faible de santé, écrivait Mme Duchesne, il a quatre paroisses et d'autres missions éloignées, coupées par des rivières. Le dimanche, il dit deux messes, prêche trois fois le matin, préside le catéchisme, et confesse dans l'intervalle de ces exercices » (2).

Impossible de résister longtemps à pareille vie. D'ailleurs, la formation des scolastiques exigeait la présence

---

(1) Lettre de Mme Duchesne. — Baunard, *op. cit.*, p. 311.
(2) Florissant, 10 juin 1824.

habituelle d'un maître qui dirigeât leurs études. Le P. Van Quickenborne pria ses supérieurs de lui envoyer un aide.

Le 20 août 1824, Pierre De Smet écrivait à son père : « J'ai fini mon cours de philosophie. J'espère, après les vacances, commencer la théologie. Nous attendons tous les jours des professeurs de Rome.

Les professeurs attendus ne vinrent pas. La Providence destinait à la mission naissante un autre Belge, d'un remarquable talent, d'une expérience déjà mûre, et qui devait laisser la réputation d'un saint.

Théodore de Theux de Meylandt était né à Liége le 24 janvier 1789. Après de brillantes études au séminaire de Namur, il devenait, en 1812, vicaire à Saint-Nicolas, dans sa ville natale.

Les hôpitaux de Liége regorgeaient alors de prisonniers espagnols, déportés par ordre de Napoléon. Une fièvre maligne faisait parmi eux d'affreux ravages. L'abbé de Theux s'empresse d'apprendre leur langue et d'aller entendre leurs confessions. Atteint lui-même par le fléau, il doit se retirer dans sa famille. Le mal est si contagieux, qu'en quelques semaines, deux de ses frères et quatre domestiques sont emportés. On croit le jeune prêtre perdu ; mais Dieu le réservait pour d'autres travaux.

Nommé, en 1815, professeur de dogme et d'Écriture-Sainte, il préside à Liége l'ouverture du nouveau séminaire. C'est là qu'à la voix de l'abbé Nerinckx, il se sent appelé aux missions d'Amérique.

Au mois d'avril 1816, il quitte la Belgique, sans avoir revu ses parents. Admis au noviciat de la Compagnie de Jésus par le P. Grassi, supérieur du Maryland, il est

*

presque immédiatement chargé, à l'université de Georgetown, du cours de philosophie et de la prédication aux étudiants. Ses premiers vœux à peine prononcés, il prend la direction de la paroisse et de la mission de Georgetown. « Telle est, écrit Mgr Maréchal, la ferveur de sa piété, l'immensité de son zèle et sa grande charité, qu'une multitude de protestants se rendent à ses instructions et rentrent dans le sein de l'Église » (1). A ceux qui lui reprochent de se dépenser sans mesure : « C'est pour cela, répond-il, que je suis prêtre et jésuite ».

Le P. de Theux était depuis huit ans au Maryland, lorsque le P. Dzierozynski, son supérieur, l'envoya rejoindre au Missouri le P. Van Quickenborne.

Arrivé à Florissant au mois d'octobre 1825, il eut vite mesuré les besoins de la mission, mais n'en fut point effrayé. « Les Apôtres, disait-il, n'étaient que douze, lorsqu'ils entreprirent la conversion de l'univers ; nos successeurs achèveront ce que nous n'aurons pu faire » (2).

Pendant que le P. Van Quickenborne, nommé vicaire général de la Louisiane supérieure (3), continuait son ministère à Florissant et aux environs, le P. de Theux fut chargé de la formation théologique des jeunes religieux.

Ses études, sa pratique du ministère, lui facilitaient ce travail. Le temps lui manquait pour donner à son cours le développement qu'il eût souhaité ; il voulut au moins, par un enseignement solide et pratique, assurer à ses élèves un apostolat fécond, non seulement

---

(1) Lettre à M. de Theux. — 22 nov. 1821.

(2) Lettre à sa mère. — 3 février 1826.

(3) La lettre de Mgr Dubourg, qui l'accrédite en cette qualité, est datée du 28 décembre 1824. Cf. *History of the Society of Jesus in North America*, by THOMAS HUGHES, S. J., London, 1910, p. 1027.

auprès des Indiens, mais encore auprès des protestants.

Ayant déjà fait un an de théologie sous la direction du P. Van Quickenborne, Pierre De Smet ne suivit que deux ans les leçons du P. de Theux. A Florissant, comme à Malines, il se fit remarquer par la solidité de son esprit et la sûreté de son jugement.

De là, sans doute, la confiance que lui témoigna son maître. « Pendant plusieurs années, écrira-t-il plus tard, j'ai eu le bonheur de vivre avec le P. de Theux dans une pauvre petite cabane en bois. A sa demande expresse, je lui servais d' « admoniteur ». Il fut convenu qu'il se présenterait à moi deux fois la semaine, pour s'enquérir des fautes et des défauts que j'aurais pu observer en lui. Il me priait de ne point l'épargner, de n'user envers lui d'aucune considération. Il me promettait la plus vive reconnaissance et m'assurait qu'il prierait souvent pour moi. J'eus beau l'observer de près dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, dans sa classe de théologie, à table, en récréation : je ne découvris rien. Comme il semblait parfois un peu triste de ce que je ne le corrigeais pas, j'eus l'idée, pour le tranquilliser, de relever de pures bagatelles, des riens. Plus j'en avais à lui dire, plus il me remerciait,et plus aussi, sans doute, il priait Dieu pour moi » (1).

Mille désagréments concouraient à rendre l'étude pénible aux scolastiques. Pierre De Smet en prend gaîment son parti. « Grâce à Dieu, écrit-il, je me porte à merveille. J'ai eu à souffrir de la chaleur, il est vrai ; mais nous avons d'autres avantages dont, j'en suis sûr, vous ne jouissez pas. En Flandre, on a dû me saigner plusieurs

(1) *Lettres choisies*, 3e série, p. 191.

fois ; dans ce pays-ci, cela se fait plus naturellement. L'opération que les médecins pratiquent chez vous, les cousins, les maringouins, les punaises, les puces, les tiques, les moucherons, la font gratis ; et ils sont si obligeants, qu'il est plus facile de les tuer que de les décider à ne pas nous rendre ce service » (1).

Pendant les vacances, il fait collection de minéraux, de plantes et d'insectes du pays. Il acquiert dans les sciences naturelles une compétence qui lui créera bientôt des relations avec des savants distingués. Mais il collectionne moins par curiosité personnelle, que par intérêt pour sa famille ou pour les bienfaiteurs de la mission.

« J'ai lu avec plaisir, écrit-il à son frère Charles, que vous étiez grand amateur de plantes et d'arbres étrangers. Je n'attendais que de connaître vos goûts pour les satisfaire. J'ai recueilli dans nos environs tout ce qui m'a paru intéressant, et que je croyais ne pas exister en Flandre. Je vous l'enverrai à la première occasion... J'ai fait connaissance avec plusieurs voyageurs qui parcourent souvent les pays indiens; vous aurez votre part de tout ce qu'ils m'apporteront » (2).

Il annonce, en outre, l'envoi d'une collection d'insectes, d'oiseaux et de serpents. En fait de reptiles, il a pu réunir « toutes les espèces différentes du Missouri ».

Mme de Theux, la mère du missionnaire, reçoit une collection de deux cents insectes, ainsi que des semences du pays. Une autre collection est destinée aux Jésuites de Rome.

Toutefois, le sort des âmes reste la grande préoccupation du religieux : « Une mission qui a plus de 3 000 lieues

---

(1) A son père. — Saint-Ferdinand, 20 août 1824.

(2) 10 février 1828.

de tour, et est entièrement dépourvue de ministres de l'Évangile, a été commise à notre charge. Priez, faites prier et dire des messes pour nous, ainsi que pour ces pauvres gens, qui vivent çà et là dans les forêts, et qui désirent tant nous recevoir » (1).

Le malheur de tant de gens que je vois privés des lumières et des consolations de la vraie religion me touche au cœur ; et, comme je ne puis encore leur consacrer les travaux de la mission, la considération de leur misère est un puissant aiguillon pour me faire adresser au Très-Haut des prières en leur faveur. Je vous exhorte, cher père, chers frères et sœurs, à nous seconder. Nos prières réunies obtiendront plus efficacement ce qui doit être l'objet des vœux de tout bon catholique : la conversion des pécheurs, et le retour à la véritable Église de nos frères errants » (2).

Cependant l'époque de l'ordination approchait. Déjà, à la fin de sa philosophie, Pierre De Smet avait reçu, des mains de Mgr Rosati, la tonsure et les ordres mineurs. Le 7 mai 1827, il écrivait à son père : « Dans le mois de juillet, nous avons à passer notre examen sur la logique, la métaphysique, la philosophie naturelle et la théologie ; après quoi, il est probable que nous serons admis aux saints ordres. Priez pour moi ».

Le 23 septembre, dans l'église paroissiale de Florissant, Mgr Rosati lui conféra le sacerdoce, ainsi qu'à trois de ses confrères : Jean Elet, Josse Van Assche et Félix Verreydt (3). Le lendemain, fête de Notre-Dame de la Merci, il célébrait sa première messe.

---

(1) A son père. — 8 décembre 1823.

(2) 29 avril 1824.

(3) Jean-Baptiste Smedts et Pierre Verhaegen avaient été ordonnés l'année précédente.

Son père ne devait pas goûter ici-bas la joie de le savoir prêtre. Il venait de mourir, dans sa quatre-vingt-onzième année, entouré du respect et de l'affection des siens (1).

Pierre-Jean craignait toujours que le vieillard n'eût gardé quelque ressentiment au sujet de son départ. « Quand je relis les lettres que vous m'avez écrites il y a trois ou quatre ans, je ressens une joie inexprimable, à cause de votre grande résignation à la volonté de Dieu et de vos bons sentiments à mon égard. Mais quand je considère que ce sont les seules que j'aie reçues, et que vous me laissez depuis ce temps-là dans une parfaite ignorance de ce qui vous touche, je me sens pris d'une tristesse profonde » (2).

L'irrégularité, alors très commune, du transport des lettres suffirait à tout expliquer. Il existe d'ailleurs un touchant témoignage de l'affection que Josse De Smet gardait à son fils. Lorsque, peu de temps avant sa mort, il consentit à laisser peindre son portrait, l'armateur voulut être représenté tenant en main une lettre de Pierre-Jean. Au cours de ses voyages en Belgique, le missionnaire s'arrêta souvent devant l'image vénérée, et put y lire l'assurance de son pardon.



Les jeunes religieux ayant achevé leurs études, le scolasticat redevint maison de probation. Quels que fussent les besoins de la mission, le P. Van Quickenborne

(1) Le 15 février 1827.
(2) A son père. — 7 mai 1827.

ne crut pas pouvoir omettre le « troisième an » exigé par saint Ignace, et se chargea lui-même du rôle d'instructeur.

Avec une singulière éloquence, il prêchait à ses disciples l'abnégation religieuse et l'amour de Notre-Seigneur. Les exhortait-il au zèle apostolique, c'était avec un accent que, trente ans plus tard, le P. De Smet n'avait pas oublié. « Le salut des âmes était chez cet homme une pensée, un désir, un besoin de tous les instants... Il savait, par ses conversations et ses récits, communiquer aux autres le zèle qui le dévorait. On était entraîné par sa parole, et ceux qui ne pouvaient l'aider de leurs travaux s'engageaient du moins à le seconder de leurs prières » (1).

Aux exhortations du P. Supérieur s'ajoutait la pratique du ministère. Les jeunes missionnaires visitaient fréquemment les catholiques disséminés autour de Florissant.

Le P. De Smet rend compte de ses débuts à sa sœur Rosalie :

« Nombreuses sont les difficultés que nous rencontrons dans l'évangélisation du pays. Dans cette partie de l'Amérique, il y a peu d'églises. Par suite, nous sommes souvent obligés de rassembler les gens dans une cabane à peine couverte, où l'on est exposé à la chaleur, au froid, à toutes les intempéries. Pendant l'hiver, l'autel lui-même est souvent couvert de neige ; pendant l'été, il est couvert de cire, car la chaleur fait fondre les cierges.

» Une autre difficulté vient de la dispersion des catholiques. Il y en a peu qui vivent dans les villages. Ils sont

(1) *Lettres choisies*, 3e série, p. 178.

répandus dans les bois, à une distance de quinze à vingt milles les uns des autres. Nous devons les chercher comme des brebis égarées, souvent au péril de notre vie. Nous passons la nuit, tantôt dans les bois, exposés à la visite des ours et des loups, qui sont ici très nombreux, tantôt dans une hutte, avec notre feu pour éclairage, et nos habits pour lit et pour couverture. Nous traversons les rivières, soit à cheval, soit sur un arbre, soit sur un canot d'écorce. Parfois nous prenons notre dîner vers six heures du soir, parfois nous le remettons au jour suivant. Croyez-moi, cela réduit l'embonpoint. Cependant, nous sommes tous bien portants, ce qui étonne fort les Américains. Nous leur donnons comme explication que nous avons du sang belge dans les veines. Ils parlent de fièvre noire, jaune, chaude et froide ; quant à moi, grâce à Dieu, je n'ai encore rien éprouvé de semblable ; je suis presque toujours le même Pierre ».

La lettre se termine par un appel à la générosité du clergé et des catholiques de Termonde. « Je sais, chère sœur, que vous aimez à jouer une partie de loto avec Mlle S... Versez l'enjeu en faveur de nos pauvres missions » (1).



Les exercices du troisième an prirent fin le 31 juillet 1828. Dès lors, il fut plus facile de pourvoir aux besoins de la mission.

Avant d'entreprendre la conversion des Indiens, il fallait assister les catholiques, et les soustraire à l'influence des protestants.

---

(1) Florissant, 16 février 1828. (Traduit du flamand).

Les ministres s'efforçaient, par mille moyens, d'entraver l'action des Jésuites. Ils présentaient le catholicisme comme un fatras de doctrines absurdes, et dirigeaient contre les religieux d'atroces calomnies. Avaient-ils affaire à des ignorants, ils allaient jusqu'à dépeindre le missionnaire comme un monstre armé de griffes, avec des pieds de bouc et des cornes sur la tête. La première fois qu'un Père paraissait devant ces pauvres gens, ils l'examinaient avec curiosité. Bientôt rassurés, ils écoutaient sa parole, et se convertissaient sans résistance.

Avant de s'établir à Saint-Louis, les Jésuites eurent au Missouri deux centres d'action principaux : Florissant et Saint-Charles.

En arrivant à Florissant, ils avaient trouvé le village desservi par un prêtre belge, M. Charles de la Croix. Son zèle et sa piété avaient fait de lui le principal auxiliaire de Mgr Dubourg, qui aimait à l'appeler « son ange ». L'épuisement de ses forces l'obligeant à quitter son poste, il avait, dès 1823, remis le soin de sa paroisse au P. Van Quickenborne (1).

A partir de 1828, celui-ci devait être secondé par le P. de Theux et le P. Elet.

Par la force de leur parole, l'ardeur de leur charité et de leur zèle, les missionnaires touchaient au vif catholiques

---

(1) Né en 1792 à Hoorebeke-Saint-Corneille, dans la Flandre orientale, Ch. de la Croix était du nombre de ces vaillants séminaristes de Gand, que Napoléon avait violemment incorporés dans son armée. Ordonné prêtre en 1817 par Mgr Dubourg, il avait suivi en Amérique l'évêque missionnaire. Nommé curé au Barrens, puis à Florissant, il avait commencé à évangéliser la tribu indienne des Osages, lorsque la maladie le terrassa. Après un séjour en Belgique, il devint, en 1829, curé de Saint-Michel, dans la Louisiane. Cinq ans plus tard, il quittait définitivement l'Amérique. Nommé chanoine de la cathédrale de Gand et secrétaire général de la Propagation de la Foi, il ne cessa jusqu'à sa mort, en 1869, de servir la cause des missions.

et protestants. L'élan devint général. Des retraites amenèrent au pied de la chaire, puis à la table sainte, la bourgade presque entière. Témoin de ces succès, Mme Duchesne était ravie. « Ces Pères, disait-elle, seraient capables de convertir un royaume ».

Saint-Charles, situé sur la rive gauche du Missouri, à dix milles de Florissant,comptait alors environ cent familles catholiques, presque toutes fort pauvres. Les aumônes recueillies par le P. Van Quickenborne permirent de remplacer l'église primitive, « une vraie grange », par une église en pierre, alors la plus belle de la région.

Le P. Verhaegen d'abord, puis les PP. Smedts et Verreydt, réalisèrent à Saint-Charles ce que leurs confrères accomplissaient à Florissant.

De ces deux postes principaux, les missionnaires faisaient de fréquentes sorties apostoliques sur les terres d'alentour. « De l'église de Saint-Charles, écrivait en 1829 le P. Van Quickenborne, en dépendent trois autres, où les Pères vont, une fois par mois, célébrer les saints mystères (1), et six endroits de réunion, dont quelques-uns sont à une distance de cent-quarante milles. Ces six derniers postes ont été récemment établis. Il y a deux ans j'y fis une première visite, et n'y pus découvrir que sept personnes de notre religion. Dans la dernière visite, le Père missionnaire a eu trente-deux communions et plusieurs protestants convertis. Il y compte maintenant plus de cent quatre-vingts catholiques » (2).

Bien que dès lors chargé de la direction du « collège

(1) C'étaient les villages de Dardenne, Hancok Prairie et Portage des Sioux.

(2) Lettre à M. De Nef. — 30 mai 1829.

indien », dont nous parlerons bientôt, le P. De Smet allait souvent — lui-même nous l'apprend (1) — aider ses confrères dans les différents postes.

Nul ne se réjouissait plus que lui des progrès du catholicisme.

« Il paraît, écrivait-il, que la panique s'est emparée des ministres protestants, à cause du synode national des évêques des États-Unis, qui a eu lieu au mois d'octobre dernier (2). Avant cette époque, les progrès de notre religion les alarmaient sans doute ; mais aujourd'hui, ils ne gardent plus de mesure. Dans leur épouvante, ils vomissent tout leur fiel, et leur haine se trahit dans les calomnies atroces qu'ils débitent contre tout ce qui est catholique.

» On ne peut s'empêcher de rire en lisant leurs journaux. C'est l'affreuse Inquisition qui va renaître dans ce beau pays, la terre de la liberté. Les potences et les instruments de torture seront bientôt dressés sur les ruines du protestantisme. Despotisme, jésuitisme, tels sont les noms qu'ils donnent au gouvernement de l'Église... Le synode national est l'assemblée de Satan et tout ce que vous pouvez imaginer de plus funeste... L'étendard de la Bête à dix cornes (c'est ainsi qu'ils appellent le Souverain Pontife) a été levé d'un bout à l'autre de la République : bientôt, des flots de sang inonderont le pays.

---

(1) « De 1827 à 1833, je fus employé dans les missions de Saint-Charles, Portage, Dardenne, Saint-Ferdinand, etc. » *(Itinéraire manuscrit).*

(2) Il s'agit du premier concile de Baltimore, tenu en 1829, sous la présidence de Mgr Whitfield. Les évêques réunis concertèrent les moyens d'arriver à une plus large diffusion de la foi et de combattre « l'esprit d'indifférence qui, sous le nom spécieux de libéralisme, ne tend à rien moins qu'à confondre la vérité avec l'erreur, en représentant toutes les religions comme bonnes ». — Voir la lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Baltimore dans *L'Ami de la Religion*, 16 déc. 1829.

» C'est ainsi qu'ayant recours aux plus basses calomnies, les protestants essaient de terrifier les honnêtes gens. Mais, grâce à Dieu, le peuple commence à se défier de ces prophètes ; il examine lui-même les choses, il ne croit plus aux vieilles histoires de nos ennemis, et nous avons la joie de voir chaque jour les préjugés disparaître et la vérité triompher » (1).

On se rappelle les services rendus aux Pères, lors de leur arrivée à Florissant, par les Dames du Sacré-Cœur. La reconnaissance leur faisait un devoir de prêter aux religieuses le secours de leur ministère.

Le P. Van Quickenborne accepta la direction spirituelle de la communauté.

C'était un homme rude. Ses entretiens étaient brefs ; il ne connaissait qu'une voie : celle du renoncement et de l'humilité. La supérieure n'était, pas plus que les autres, conduite par un chemin semé de roses. Un jour, touchée de l'indigence des Pères, elle leur avait fait passer un repas mieux préparé. Le P. Supérieur le lui renvoya, faisant dire sèchement « qu'il n'avait que faire des aumônes de Mme Duchesne ».

Cette rigueur, qui n'est applicable qu'aux âmes fortes, était du goût de la supérieure et de ses héroïques compagnes. « Vraiment, écrivait-elle à Mme Barat, j'aurais mauvaise grâce de faire l'affligée, me voyant favorisée et soutenue par tant d'amis de Dieu. Le voisinage des saints, et leur direction, ont un tel attrait que, pour cette raison, je goûte davantage notre pauvre campagne qu'un riche établissement dans une ville ».

L'estime que Mme Duchesne faisait des Pères Jésuites se traduisait mieux encore par la part qu'elle prenait à

(1) A sa sœur Rosalie. — 1er février 1830.

leurs œuvres. Les voyait-elle partir pour leurs « congrégations », aussitôt elle leur abandonnait, sans compter, les ornements de la chapelle, les linges, les vases sacrés, l'argent, les ustensiles, le cheval de la maison. S'indignant de la concurrence que faisait au dévouement des Pères l'argent des protestants, elle jetait ce cri sublime : « Si ma chair pouvait devenir monnaie, je la livrerais volontiers pour soutenir nos missions » (1).

De cette époque date la religieuse amitié dont Mme Duchesne devait honorer le P. De Smet. Ayant pu apprécier son zèle et son initiative, elle ne cessera de soutenir, de ses vœux et de ses prières, les travaux du missionnaire. Celui-ci, de son côté, lui gardera jusqu'à la fin une vénération pleine de reconnaissance.



Cependant les missionnaires n'oubliaient pas les Indiens qui, dépossédés de leurs terres, refoulés vers l'ouest par les Blancs, avaient droit à trouver dans l'Église catholique un refuge et un appui.

Nombre de sauvages, dont les pères avaient jadis été instruits et baptisés par les Jésuites, montraient des dispositions favorables.

A maintes reprises, les ministres protestants avaient essayé de pénétrer chez eux (2). Les Indiens leur avaient fait un accueil peu empressé. Ils n'avaient que faire, disaient-ils, de prédicateurs mariés, qui ne portaient point la croix et ne récitaient point le chapelet. Il leur fallait des « robes-noires » pour leur apprendre à servir Dieu.

---

(1) Cf. Baunard, *Histoire de Mme Duchesne*, p. 306 et suiv.

(2) « Chaque secte veut que la conversion des Indiens, opérée par ses ministres, soit une preuve de la divinité de sa religion ». (Lettre du P. Van Quickenborne à M. de Nef. — 30 mai 1829).

Ils allaient jusqu'à s'adresser au président de la République, le priant de rappeler les ministres mariés, et de leur envoyer des prêtres catholiques (1).

En 1823, une députation d'Indiens du Missouri vient à Saint-Louis voir le gouverneur. Conduits chez le curé de la cathédrale, ils lui expriment le vif désir d'avoir des missionnaires, et promettent de les bien traiter. L'année suivante, c'est une famille d'Iroquois ou d'Algonquins qui descend à Florissant pour y faire baptiser ses enfants. Une autre fois, c'est un père qui apporte au prêtre les cadavres de ses fils, enfermés dans des peaux de buffle, pour qu'ils reçoivent la sépulture en terre chrétienne.

Les missionnaires n'avaient qu'un désir : se rendre au plus tôt chez les Indiens. Le manque de prêtres ne permettant pas de fonder de nouvelles missions, il fut décidé, dès 1824, qu'on ouvrirait à Florissant une école, où les enfants des diverses tribus seraient instruits, baptisés et élevés dans la religion catholique.

Outre que le gouvernement des États-Unis accordait un subside, cette école offrait aux missionnaires d'appréciables avantages. En attendant leur ordination, les jeunes religieux se familiariseraient avec les mœurs et la langue des sauvages, et leurs élèves pourraient plus tard leur servir d'interprètes et de catéchistes.

Les Dames du Sacré-Cœur ne devaient pas tarder à ouvrir un établissement semblable, en faveur des jeunes filles indiennes.

Le P. Van Quickenborne fit élever, à côté de la maison des missionnaires, une nouvelle construction en bois, large de trente à quarante pieds, et surmontée d'un étage.

---

(1) Lettre du P. De Smet à son père. — 20 août 1824.

Bientôt, nombre d'enfants se présentèrent, envoyés, les uns par des familles catholiques de Saint-Louis, les autres par le surintendant des tribus du Missouri. Quelques-uns étaient amenés par leurs propres parents.

Deux mois à peine après l'ouverture de l'école, Pierre De Smet écrivait : « Déjà deux chefs indiens, de la nation des Oyonais, nous ont donné leurs enfants à instruire. L'un de ces chefs dit en les présentant au P. Supérieur :

— Robe-Noire, voici un garçon qui est orphelin ; les autres ont perdu une mère qu'ils aimaient tendrement ; mais ils retrouveront en vous un père et une mère. En leur apprenant à connaître et à servir le Maître de la vie, vous leur procurerez tous les biens ».

Suit le portrait du personnage : « Il avait la taille d'un géant, le teint basané, les cheveux et le visage barbouillés de vermillon, à la manière des sauvages (1). Ses oreilles étaient criblées de trous. De sa tête pendaient deux tuyaux de fer blanc, en forme de croix, remplis de plumes de différentes couleurs. Il avait une chemise verte, des culottes de peau de cerf, et, à ses genoux, des queues de chat sauvage qui, lorsqu'il marchait, s'enroulaient autour de ses jambes ».

La même lettre ajoute : « Les enfants paraissent très attentifs aux instructions qu'on leur donne. On les prépare déjà à recevoir le baptême, et il est à espérer qu'ils

(1) C'est par un abus de mots que l'on parle des « Peaux-Rouges » d'Amérique. « Aucune des peuplades du Nouveau-Monde n'a la peau de couleur rouge, à moins qu'elle ne soit peinte, ce qui arrive souvent. Même le teint rougeâtre de la peau, semblable, par exemple, à celui des Ethiopiens, ne se rencontre que chez les métis. Toutes les populations de l'Amérique offrent des nuances diverses de coloration *jaune* : ces nuances peuvent varier du jaune brunâtre au jaune olivâtre ou pâle ». Deniker, *Les races et les peuples de la terre*. Paris, 1900, p. 593.

seront un jour les apôtres de leurs tribus. Plusieurs autres enfants sont en route pour venir à notre école. Si nous pouvons trouver des ressources, nous en recevrons plus de quatre-vingts » (1).

Bientôt se trouvèrent réunis à Florissant des enfants de sept ou huit peuplades. Outre la religion, on leur apprenait l'anglais et l'écriture. Les plus âgés étaient initiés à la culture des champs. Pour leur faire accepter un travail que les sauvages regardaient comme déshonorant, les missionnaires ne dédaignaient pas de manier eux-mêmes la pioche et la charrue (2).

Le jour viendra où des familles catholiques, ne possédant pas de collège à Saint-Louis, n'hésiteront pas à envoyer leurs propres enfants à l'école des missionnaires.

Les scolastiques de Florissant se partagèrent d'abord l'éducation des jeunes Indiens, mais le P. De Smet ne tarda pas à avoir la part principale dans la direction de

---

(1) A son père. — 20 août 1824.

(2) La présence des enfants à l'école permettait, dans une certaine mesure, d'atteindre les parents.

« Il y a quelque temps, raconte Josse Van Assche, une troupe d'environ trente Indiens est venue nous rendre visite. Un d'entre eux, voyant son fils porter un seau d'eau, lui demanda s'il était esclave. (Ils appellent esclaves ceux qui travaillent). Mais étant restés trois jours chez nous, ces gens purent se rendre compte que leurs enfants étaient bien traités, et changèrent d'idée et de langage. Pendant ces trois jours, ils firent disparaître un de nos plus gros bœufs, et épuisèrent, à peu de chose près, toute notre provision de pommes de terre.

» Le jour où arriva cette caravane, un autre Indien déclara qu'il voulait emmener son fils, et celui-ci se montra prêt à obéir. Mais au moment du départ, le père lui ayant fait réciter ses prières, ses lettres, et autres choses que l'enfant savait déjà, lui dit en ma présence : « Mon fils, vous ne partirez pas avec moi. Vous avez ici tout ce qu'il vous faut ; vous priez matin et soir le Maître de la vie ; et nous, nous courons dans les bois comme des bêtes sauvages. Vous resterez ici, et, dans quelque temps, je reviendrai vous voir ». (Lettre à M. De Nef. — 4 déc. 1825).

l'établissement ; il semble même en avoir été seul chargé après la troisième année de probation.

Nul motif humain ne pouvait, certes, lui faire rechercher ce ministère. Pour qui connaît la paresse, l'inconstance et la hideuse malpropreté des sauvages, il y a, dans le continuel contact avec ces grossières natures, un héroïsme de charité dont Dieu seul sait le prix (1). Mais rien ne devait arrêter celui qui, à peine arrivé au Missouri, écrivait à son père : « Souffrir et mourir pour le salut des âmes, c'est toute l'ambition d'un vrai missionnaire » (2).



Les enfants, confiés par les Indiens, grandissaient. Le séjour à Florissant leur avait fait contracter l'amour du travail et l'habitude de la piété. Leur première éducation achevée, les renverrait-on dans leurs tribus, privés des secours de la religion, exposés, dans leurs propres familles, à une superstition grossière et à une révoltante immoralité ?

Les missionnaires ne pouvaient s'y résoudre. On eut vite dressé un plan d'action.

Au lieu de retourner chez eux, les jeunes gens, au sortir de l'école, épouseraient des chrétiennes de leurs tribus, élevées par les religieuses du Sacré-Cœur. Chaque famille recevrait, pour s'établir, quelques acres de terre. Ainsi les nouveaux baptisés formeraient, sous l'œil vigilant des

(1) « Nous prions beaucoup pour la conversion des Indiens et pour obtenir promptement des ouvriers, écrivait Mme Duchesne. Mais combien faut-il que ceux-ci soient morts à tout ! car rien dans ce ministère ne contente la nature. La foi seule, et l'amour de Jésus souffrant, trouvent ici leur solide entretien ». (10 juin 1824).

(2) 26 août 1823.

missionnaires, un village chrétien. La première fondation pourrait servir de modèle à plusieurs autres (1).

Ce plan reçut l'approbation du président Jackson et du T. R. P. Roothaan, général de la Compagnie (2). Deux obstacles, néanmoins, devaient l'empêcher d'aboutir.

Les ressources qui, en 1827, suffisaient à peine à nourrir trente élèves, ne permirent jamais l'achat des 6 000 acres de terre jugés nécessaires à l'exécution du projet (3).

L'autre difficulté venait du caractère inconstant des Indiens, et plus encore de la politique envahissante des États-Unis. Lorsque les Osages eurent consenti à céder au gouvernement leurs possessions du Missouri pour se retirer sur le Territoire Indien, ils reprirent la plupart des enfants confiés par eux aux missionnaires. Dès lors, le nombre des élèves, qui n'avait jamais dépassé quarante, tomba à quelques unités.

Ces circonstances devaient amener, en 1830, la fermeture de l'école. La Providence appelait sur un autre terrain l'effort des missionnaires.

Toutefois, les Jésuites ne cesseront de poursuivre, par tous les moyens restés en leur pouvoir, l'évangélisation des sauvages. Ceux-ci s'éloignant de plus en plus

---

(1) Dans une lettre à M. De Nef (30 mai 1829), le P. Van Quickenborne développe ce projet, et en fait ressortir les avantages. — Cette lettre se trouve reproduite, presque en entier, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. IV, p.583.

(2) Cf. *The Woodstock Letters*, t. XXV, p. 354.

(3) Le gouvernement, qui avait approuvé l'œuvre, ne devait-il pas la soutenir ? Le P. Van Quickenborne lui-même n'osait pas l'espérer : « Les dépenses de l'année passée sont allées à 1600 livres, et le gouvernement ne paie plus que 400 livres par an... Pour plusieurs raisons, je crois qu'il n'est pas de notre intérêt de demander sa coopération ». (Lettre citée).

vers l'ouest, le P. Van Quickenborne, au prix de difficultés et de fatigues inouïes, ira les visiter et créer chez eux de nouveaux postes.

Quant au P. De Smet, il ne quittera que le dernier sa chère école. Jusqu'à la fin, il aura la joie de voir ses enfants dociles à sa direction et attentifs à ses leçons. Il aura acquis la pratique de leur langue et de leurs mœurs. Lorsque, plus tard, aux Montagnes-Rocheuses et dans l'Orégon, il devra de nouveau se faire instituteur de petits Indiens, il n'aura qu'à se rappeler les usages et l'organisation de Florissant.

CHAPITRE IV

LE COLLÈGE DE SAINT-LOUIS. SÉJOUR EN EUROPE

1830–1837

Sur la rive droite du Mississipi, cinq lieues au-dessous de son confluent avec le Missouri, au centre d'une immense plaine qui s'étend des Grands-Lacs au Golfe Mexicain et des Alleghanys jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses, s'élève, bâtie sur le roc, la cité de Saint-Louis, « la Reine de l'Ouest », comme l'appelèrent longtemps les Américains.

Peu de villes réunissent les mêmes conditions de richesse. Un réseau navigable de 10 000 lieues, formé par les affluents du Mississipi, fait de Saint-Louis le centre de tout le bassin. Le Missouri, l'Arkansas, l'Illinois, l'Ohio, le Wisconsin traversent des contrées où abondent le blé, le charbon, les métaux, les bois de toute essence. Ils arrosent des terres dont nul pays au monde ne surpasse la fertilité.

Fondée en 1763 par les colons français de la Louisiane, Saint-Louis ne fut d'abord que le poste avancé des trappeurs qui, de là, s'enfonçaient dans le désert pour faire des échanges avec les Indiens, chasser le castor et le

bison, puis y revenaient, après chaque campagne, confier leurs pelleteries aux entrepôts qui alimentaient, en partie, le commerce des deux mondes.

En 1803, elle fut, avec la Louisiane, cédée aux États-Unis par le Premier Consul. Bientôt commença le défrichement des plaines alluviales qui forment aujourd'hui l'État de Missouri. Par des concessions de territoire et des immunités habilement ménagées, le gouvernement favorisa l'immigration. Dès lors, la population s'accrut rapidement.

Lorsque les Jésuites arrivèrent au Missouri, Saint-Louis commençait à prendre l'essor qui devait en faire une des principales villes du nouveau monde (1). Admise au rang de cité dès 1822, elle devenait, cinq ans plus tard, le siège d'un évêché distinct de celui de la Nouvelle-Orléans (2).

La population, catholique à l'origine, était fort entamée par le protestantisme. Méthodistes, quakers, anabaptistes, presbytériens, avaient leurs ministres, leurs prêches, leurs écoles. Il importait d'ouvrir au plus tôt

(1) En 1820, Saint-Louis comptait à peine 5 000 habitants ; en 1850, elle en comptait plus de 80 000 ; aujourd'hui,elle approche de 700 000.

(2) Vaincu par la fatigue et les difficultés d'administration, Mgr Dubourg était rentré en France en 1826. Il devait mourir en 1833 archevêque de Besançon. Un prélat belge, Mgr De Nekere, lui succéda sur le siège de la Nouvelle-Orléans. Mgr Rosati qui, depuis 1823, résidait à Saint-Louis comme coadjuteur, devint, en 1827, évêque titulaire de cette ville.

Né en 1790 à Sora, dans le royaume de Naples, membre de la Congrégation de Saint-Lazare, Joseph Rosati s'était de bonne heure consacré aux missions d'Amérique. Il fut le véritable créateur du diocèse de Saint-Louis, qu'il administra pendant seize ans. Toujours il honora de son amitié les Pères de la Compagnie de Jésus.

un collège (1) et d'éclairer, par la prédication, ceux que la bonne foi retenait chez les dissidents.

Avant de rentrer en France, Mgr Dubourg avait offert aux Jésuites un vaste terrain, situé au bord de la ville. Le premier acte de Mgr Rosati, devenu évêque de Saint-Louis, fut de renouveler les instances de son prédécesseur.

En venant au Missouri, les Pères avaient eu principalement en vue l'évangélisation des Indiens ; mais le ministère auprès des Blancs n'offrait-il pas, pour le moment, des fruits plus abondants et plus durables ? Le P. Van Quickenborne /soumit la proposition au P. Dzierozynski. Celui-ci accepta, et confia au supérieur de Florissant la fondation du nouveau collège.

Il s'agissait de trouver des ressources. Le P. Van Quickenborne ouvrit à Saint-Louis une souscription qui, en quelques jours, atteignit 3 000 piastres. C'était la moitié de la somme nécessaire ; pour le reste, on compta sur la Providence.

Dès l'automne de 1828, les travaux commencèrent, sous la direction du P. Supérieur et du P. Verhaegen. Le P. De Smet, pour faire diversion à sa besogne de professeur, quittait parfois l'école de Florissant, et allait à Saint-Louis aider les ouvriers. De ses propres mains, il taillait les pierres, portait les briques, et en dirigeait les assises.

En moins d'un an, l'édifice fut achevé. Le P. Verhaegen fut nommé recteur. Le P. de Theux et le P. Elet partagèrent avec lui la direction du collège.

L'ouverture des cours eut lieu le 2 novembre 1829.

---

(1) Un premier établissement d'éducation, confié par Mgr Dubourg à quelques prêtres séculiers, n'avait pas prospéré.

Quarante élèves, internes et externes, étaient présents.

Ce nombre devait rapidement s'accroître. Trois mois plus tard, le P. De Smet écrivait : « On compte déjà à Saint-Louis plus de cent élèves, la plupart protestants. Plusieurs s'y sont rendus d'une distance de plus de quatre cent lieues » (1).

Bientôt, il fallut augmenter le nombre des maîtres. En 1830, l'école de Florissant était fermée et le P. De Smet envoyé à Saint-Louis. Nommé professeur d'anglais et procureur, il dut ajouter à ces fonctions celles de préfet du collège.

« Notre établissement continue à prospérer, écrivait-il à sa sœur. Nous avons plus de 150 élèves, dont la moitié protestants. Vous pouvez juger de ma position au milieu de cette bande d'espiègles, qui vous déchirent les oreilles pendant les récréations, et vous mènent un train sans pareil à chaque occasion qu'ils en ont. Malgré tout, nous avons lieu d'être contents, puisque la plupart se comportent bien et font de rapides progrès » (2).

Visiblement, il regrette ses petits sauvages de Florissant. Mais sa bonté, son joyeux entrain, lui ont bientôt gagné l'affection de ses nouveaux élèves. Beaucoup lui garderont un fidèle souvenir, et l'aideront plus tard à soutenir ses missions.

En 1831, le P. Roothaan, général de la Compagnie, jugeant l'avenir assuré, détache la mission du Missouri de celle du Maryland, dont elle relevait jusqu'alors. Le P. de Theux est nommé supérieur. Le P. Van Quickenborne, heureux de déposer l'autorité, va consacrer ses

---

(1) Lettre à sa sœur Rosalie. — 1er février 1830.

(2) Saint-Louis, 9 mai 1832.

dernières années à l'évangélisation des tribus indiennes.

En même temps, le P. Général envoie de Georgetown à Saint-Louis trois nouveaux Belges, parmi lesquels le P. Jacques Van de Velde, le futur évêque de Natchez (1).

Chaque année voit s'accroître le nombre des élèves. Il faut, pour les recevoir, construire un nouveau bâtiment.

Le 28 décembre 1832, l'État de Missouri accorde au collège le titre d'université. On y peut enseigner, outre les lettres et les sciences, le droit, la médecine et la théologie (2). L'établissement devient dès lors un des premiers centres intellectuels des États-Unis.

Dans la prédication, même succès que dans l'enseignement. Ne possédant pas encore d'église, les Pères prêchent, chaque dimanche, à la cathédrale, tantôt en français, tantôt en anglais.

Les protestants ne tardent pas à dénoncer « l'invasion papiste dans la vallée du Mississipi ». Joignant alors l'apostolat de la plume à celui de la parole, les Jésuites acceptent la direction d'un journal, *Le Berger de la Vallée*, fondé par Mgr Rosati. Ce journal venge les catholiques des attaques des protestants, et détermine chez ceux-ci de nombreuses conversions (3).

---

(1) Arrivé en Amérique en 1817, avec l'abbé Nerinckx, le P. Van de Velde se fera bientôt connaître comme orateur et humaniste distingué.

(2) Les cours de droit et de médecine seront donnés par des professeurs étrangers à la Compagnie.

(3) Avec une légitime fierté, le P. Verhaegen rend compte de ces succès à un bienfaiteur de la mission : « Nous, Belges, qui ne connaissions pas l'anglais, nous écrivons dans cette langue, et nous avons réussi à faire goûter notre journal aux protestants, qui le lisent avec avidité. Ils y trouvent la vérité, qu'ils se vantent de chercher uniquement, et finiront par s'y rendre. Ce

Toutefois, les obstacles ne manquent pas. A l'opposition des presbytériens fanatiques s'ajoutent les plus fâcheux contretemps. C'est un épouvantable cyclone qui s'abat sur la vallée du Mississipi, et menace d'ensevelir sous les ruines élèves et professeurs ; c'est l'apparition du choléra, qui fait, à Saint-Louis, plus de deux cents victimes, et oblige les Pères à suspendre les cours pendant trois mois ; c'est l'épuisement qui met à la fois trois professeurs dans la nécessité d'abandonner leur classe à des confrères déjà surchargés. Mais, écrit le P. Recteur, « malgré les difficultés que nous rencontrons à chaque pas, nous marchons toujours *erecto capite* » (1).

Il était plus facile de braver la fatigue ou la contradiction que de surmonter les embarras naissant de l'indigence (2).

En sa qualité de procureur, le P. De Smet souffrait plus que personne du manque de ressources. « Chose qui vous étonnera, dit-il à sa sœur, je suis le *procurator*, c'est-à-dire

---

journal est répandu partout et fait beaucoup de bien. Ainsi, nous ne travaillons pas seulement à former le cœur de nos élèves, destinés à faire revivre la piété au sein de leurs familles ; de notre établissement, nous prêchons, pour ainsi dire, à toutes les parties de l'Ouest ». (Lettre à M. De Nef. — 26 mai 1833).

(1) Lettre à M. De Nef. — 26 mai 1833.

(2) Faisant allusion au titre d'université, récemment accordé à son collège, le P. Verhaegen écrivait : « En nous accordant cette distinction, que ne partage encore avec nous aucun autre établissement du Missouri, la législature a donné un témoignage public et non équivoque de l'importance de notre institution, et de la bonne opinion qu'elle en a conçue. Mais, après tout, ce n'est qu'un titre, qui ne nous fournit point de fonds. Bien plus, il nous met dans la nécessité de nous rendre dignes, aux yeux du public, de la haute considération dont nous jouissons... Comme l'éducation des externes est gratuite, le revenu de 80 pensionnaires, qui doivent payer toutes les dépenses de la maison, est trop modique pour nous permettre d'étendre nos travaux, et de réaliser tout le bien que nous pourrions faire dans notre position ». (Lettre citée).

l'économe du collège, moi qui, en Flandre, ne pouvais tenir un liard dans ma poche. Il me faut tout acheter. Ce n'est pas chose facile, l'argent étant si rare ici, surtout au collège, que je ne puis regarder dans ma caisse sans en voir le fond aussi uni que le creux de ma main. Avec cela, de tous côtés, on vient m'assaillir pour avoir ceci, pour avoir cela. Ne pouvant donner ce qu'on me demande, j'ai à m'entendre dire bien souvent que je suis *économe* dans toute la force du terme » (1).

Les Pères de Saint-Louis n'étaient pas seuls à souffrir de la pauvreté. Le P. de Theux trouvait difficilement l'argent nécessaire à l'entretien de ses novices. Le P. Kenny, après avoir passé quelque temps dans la mission en qualité de visiteur, avouait que les résidences de Florissant et de Saint-Charles étaient « misérablement pauvres » (2).

Les catholiques du Missouri, pour la plupart Canadiens ou Irlandais d'origine, s'étaient imposé, pour l'érection du collège, des sacrifices qu'ils ne pouvaient renouveler. On résolut de faire appel à la Belgique. Il s'agissait de recueillir des aumônes, de recruter des missionnaires, et même, s'il était possible, d'obtenir la réunion du Missouri à la province belge de la Compagnie de Jésus.

Le P. De Smet fut désigné pour retourner en Europe. Les privations endurées à Florissant, le travail sans trêve fourni à Saint-Louis, avaient peu à peu ébranlé sa robuste santé. Un séjour au pays natal lui était aussi nécessaire qu'il devait être profitable à la mission.

---

(1) 9 mai 1832.

(2) Lettre à M. De Nef. — Georgetown, 7 nov. 1832.



Parti de Saint-Louis à la fin de septembre 1833, le P. De Smet s'arrêta quelque temps à Georgetown. Le deuxième concile de Baltimore allait s'ouvrir, et traiter la question des missions indiennes. Avant de s'embarquer, il voulait connaître le résultat des délibérations.

Le concile émit le vœu que ces missions fussent officiellement confiées à la Compagnie de Jésus. Dans l'espoir de reprendre bientôt son ministère chez les sauvages, le P. De Smet s'empresse d'aller plaider leur cause auprès de ses compatriotes.

Il débarque au Hâvre pendant l'hiver de 1834. Sa première visite est pour le P. Van Lil, provincial de Belgique, résidant alors à Gand.

De là, il écrit à son frère Charles : « Après une si longue absence, il me tarde de vous voir et de vous embrasser. Depuis trois ans, je n'ai pas eu de nouvelles de la famille. Veuillez donc me donner quelques renseignements sur ce qui s'est passé, me dire comme chacun se porte, où est mon cher frère François, ainsi que mes chères sœurs Rosalie et Jeannette, si mes sœurs Rollier et Thérèse sont en bonne santé, etc. » (1)

Quelques jours plus tard, il est à Termonde. Il revoit, après quatorze ans, la maison paternelle, et les lieux témoins de ses prouesses d'enfant. Au foyer familial, la place de son père reste vide. Mais, à côté de ce deuil, que de motifs de joie ! Frères et sœurs sont unis de l'affection la plus tendre. L'aînée, Rosalie, a épousé Charles Van Mosseveldc, mais toujours les plus jeunes continuent à l'appeler leur mère. Charles et François occupent dans la magistrature des postes honorables. Les autres

(1) Gand, Oost-Eecloo, 6 janvier 1834.

membres de la famille sont également heureux. Dieu a béni les unions ; dans les berceaux, de gracieuses figures sourient à « l'oncle Pierre ».

Le missionnaire savoure la joie de se retrouver au milieu des siens. Mais il a, par delà l'Océan, une autre famille, qui attend de sa charité le moyen de vivre et de se multiplier. Après quelques jours de repos, il commence ses courses à travers la Belgique.

Il se rend d'abord chez les parents des missionnaires. Il leur porte des nouvelles des chers absents, leur parle de leurs travaux et de leurs succès, leur fait apprécier l'honneur de compter un fils ou un frère parmi les apôtres du nouveau monde.

Puis ce sont les bienfaiteurs, à qui il rend compte des progrès réalisés au Missouri.

Entre tous, M. Pierre De Nef, de Turnhout, avait droit à la reconnaissance des missionnaires. Un mot sur cet homme de bien.

Né, en 1774, d'une modeste famille de cultivateurs, il fit de brillantes études, puis embrassa la carrière du commerce. Ses affaires réussirent au delà de ses espérances ; il voulut en faire bénéficier les œuvres religieuses.

Voyant le clergé décimé par la Révolution, il ouvrit dans sa propre maison une école, qui devait être une pépinière de prêtres et de missionnaires. L'enseignement était gratuit. M. De Nef faisait lui-même une partie des classes.

Le succès fut tel qu'il fallut bientôt chercher de plus vastes locaux (1). En 1830, l'établissement comptait 180 élèves ; on y suivait le cours complet des humanités.

(1) L'école, transférée rue d'Hérenthals, devait devenir l'important collège que dirigent aujourd'hui les Pères de la Compagnie de Jésus.

Nommé commissaire de l'arrondissement de Turnhout, membre du Congrès national, puis député à la Chambre des Représentants, M. De Nef dut renoncer à enseigner lui-même. Il confia les classes à des prêtres du diocèse de Malines, mais se réserva la haute surveillance de son institut.

Revêtu des charges les plus honorables,cet intrépide travailleur n'en continuait pas moins la direction d'une fabrique de toiles et un important commerce de vins. S'il menait de front des occupations si diverses, c'est que l'industrie lui apportait l'argent nécessaire pour entretenir son collège, vêtir et nourrir les étudiants pauvres, et surtout doter les missions avec une générosité vraiment royale.

Pour le bien de nos missions, écrivait-il au P. de Theux, j'ai fait une sorte d'association avec mes honorables amis MM. De Boey, Le Paige et Proost d'Anvers. Elle consiste en ceci : nous achetons des actions sur divers pays, avec l'intention que la perte entière, s'il y en a, soit à notre compte, et qu'une bonne partie du bénéfice, s'il y en a, soit destiné à nos chères missions d'Amérique » (1).

C'est ainsi qu'en quatre ans, de 1832 à 1835, indépendamment des frais de voyage des missionnaires qu'il

(1) Turnhout, 23 août 1832.

A un de ses amis, qui lui faisait parvenir pour ses œuvres une généreuse offrande, il répondait : « Je me réjouis dans le Seigneur du bon usage que vous faites de votre fortune... Quant à moi, je me persuade que je manquerais à mes devoirs essentiels si, dans la position où je me trouve, je ne faisais tous mes efforts pour propager notre sainte religion. Malheureux serais-je, si je n'obéissais pas à la voix de Dieu ; si, au lieu de m'en faire un honneur, je refusais de lui servir d'instrument !... Je craindrais qu'en y manquant, je n'eusse à me reprocher éternellement cette lâche négligence ». (A M. le chevalier de Donnea de Grand Aaz. — 27 mars 1830).

supportait seul, il put envoyer au Missouri et au Maryland la somme de 156 000 francs.

Non content de fournir des fonds, l'insigne bienfaiteur préparait des hommes. Plus de 500 prêtres reçurent leur première formation dans l'établissement qu'il dirigeait. Beaucoup parmi eux se destinaient aux missions, et devinrent, aux États-Unis, de vaillants ouvriers.

Les supérieurs de la Compagnie avaient confié à celui qu'on appelait « le Père De Nef » le choix des sujets à envoyer en Amérique. Outre ses élèves, il accepta souvent des séminaristes et des prêtres, soit belges, soit hollandais. Il se chargeait même de fournir aux missions des frères coadjuteurs (1).

M. De Nef fut heureux d'apprendre, de la bouche même d'un missionnaire, quel usage on faisait de ses largesses. Il remit au P. De Smet une aumône considérable, et promit de lui donner des compagnons lorsqu'il retournerait au Missouri.

Après ces visites, commandées par la charité ou la bienséance, commence la pénible besogne de quêteur.

A Malines, l'archevêque fait bon accueil au missionnaire. « J'ai obtenu, écrit celui-ci, beaucoup de choses

---

(1) Jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il pouvait annoncer l'arrivée de nouvelles recrues. « Conformément aux instructions que m'ont données vos prédécesseurs, écrivait-il au P. de Theux, j'ai admis quelques jeunes gens pour être définitivement reçus dans la Compagnie de Jésus en Amérique. Je connais leurs belles qualités. J'ai été témoin de leur générosité à abandonner leurs amis, leurs parents, leurs aises, leur patrie, pour affronter des privations de toute espèce, dans le seul but de gagner à Dieu un plus grand nombre d'âmes. Je vous les envoie avec joie, plein de confiance que nos pauvres Américains et Indiens trouveront un jour auprès d'eux les meilleures consolations, et que nous ne perdons actuellement leur présence que pour les retrouver au ciel, entourés d'âmes bienheureuses sauvées par leurs travaux ». (Lettre du 16 oct. 1833).

pour les missions, entre autres un calice en argent doré et deux beaux tableaux. Plusieurs personnes s'occuperont de recueillir des livres et des ornements d'autel » (1).

A Louvain, il revoit l'abbé De Ram, son ami de collège, qui va devenir, à trente ans, recteur de l'université catholique.

De Liège, il écrit simplement : « Ici, mes affaires ont très bien réussi » (2). L'évêque, Mgr Van Bommel, n'avait pas oublié les services rendus jadis au diocèse par le supérieur du Missouri, et témoignait beaucoup de faveur à la mission. De son côté, Mme de Theux savait intéresser nombre de personnes à l'œuvre que dirigeait son fils.

Le P. De Smet se rend ensuite à Namur. « Il m'a fallu voir, dit-il, plus de cinquante familles. Tout a assez bien réussi. J'irai d'ici à Mons, de Mons à Tournai, puis à Bruxelles » (3).

De Nivelles, il écrit à son frère : « Je croyais, en quittant Termonde, qu'en quinze jours je pourrais facilement parcourir toute la Belgique et terminer mes affaires. Voilà près de six semaines que je suis en route, et je n'ai encore fait que le quart de ma besogne. J'espère cependant pouvoir passer quelques jours chez vous pour me délasser de mes courses, car, je l'avoue, je me sens plus fatigué à présent qu'à mon retour d'Amérique » (4).

Parfois une heureuse fortune vient le dédommager de ces ennuis :

« Je comptais, écrit-il à son frère, me rendre chez vous avant Pâques, mais un coup de la Providence m'en

---

(1) A François De Smet. — Louvain, 27 fév. 1834.
(2) Liége, 9 mars 1834.
(3) Namur, 14 mars.
(4) 24 mars.

a empêché. Une affaire de peu d'importance m'appelait à Enghien. Une heure me suffisait. Par hasard, je fais la rencontre d'un prêtre. La conversation tombe sur les livres. Il m'indique une maison où je pourrai sans doute en obtenir. Nous y allons, et on me donne toute la bibliothèque : Baronius, en 22 volumes in-folio, les Bollandistes, en 40 volumes, tous les Conciles, le grand Dictionnaire de Moreri, l'Histoire de l'Église, un grand nombre de Saints Pères, ainsi que plusieurs autres bons ouvrages » (1).

Ces livres, entassés dans une diligence, sont, le soir même, dirigés sur Bruxelles. Dans quelques mois, ils enrichiront la bibliothèque de Saint-Louis.

En quittant Bruxelles, le P. De Smet visite successivement Erps-Querbs, Aerschot, Montaigu, Diest, Sandhoven, Anvers. Outre les dons en nature, il recueille, dans cette dernière ville, plus de 3 000 francs.

D'Anvers, il passe en France par Lille et Arras. Un Brugeois, qui fait route avec lui, l'invite à poursuivre jusqu'à Paris, et lui offre de payer les frais du voyage. A l'attrait de la grande ville, il préfère la joie de se retrouver bientôt au milieu des siens. Toutefois il ne résiste pas au désir de voir Amiens, et de visiter le collège de Saint-Acheul, abandonné par les Jésuites après les ordonnances de 1828.

Là encore, il trouve l'occasion d'une bonne affaire. « J'ai fait, dit-il, l'achat de tout le cabinet de physique, y compris la collection de minéraux, pour la somme de 3 500 francs. Il en a coûté plus de 15 000 » (2).

---

(1) A François De Smet. — Bruxelles, 31 mars 1834. Vraisemblablement, ces livres provenaient de l'ancien couvent des Augustins d'Enghien.

(2) Amiens, 22 mai.

Enfin il rentre en Belgique par Courtrai. Le voyage et la chaleur l'ont épuisé ; il souffre de la fièvre. Sur le conseil du P. Provincial, il écrit au P. de Theux pour obtenir une prolongation de séjour en famille.

Son repos n'est pas inactif. Il échange plusieurs lettres avec le P. Van Lil, en vue de préparer la réunion du Missouri à la province belge. C'est, dit-il, de l'avis de tous ses confrères, le meilleur moyen d'assurer l'avenir de la mission.

Ce désir ne sera qu'en partie réalisé. La province belge, qui ne compte encore que 150 religieux, se suffit difficilement à elle-même. La mission continuera à relever directement du général ; mais elle sera dès lors plus largement secondée par les jésuites belges. Ceux-ci lui feront parvenir des ressources, et dirigeront vers le Missouri les jeunes gens qui manifesteront le désir des missions lointaines.

Cependant l'été touchait à sa fin. La santé du P. De Smet commençait à peine à se rétablir. Le P. Van Lil insistait pour qu'il restât en Belgique ; mais le missionnaire avait hâte de rejoindre ses compagnons d'apostolat : le départ fut décidé.

Les jeunes gens promis par M. De Nef étaient au nombre de cinq. Parmi eux se trouvaient Pierre Verheyden, de Termonde, et Charles Huet, de Courtrai, le futur compagnon du P. De Smet aux Montagnes-Rocheuses.

A la fin d'octobre, on se rendit à Anvers pour préparer l'embarquement. Les bagages ne comprenaient pas moins de cinquante caisses remplies de vases sacrés, d'ornements d'église, de tableaux, de livres, d'instruments de physique. Le P. De Smet emportait, en outre,

*

des valeurs pour près de 40 000 francs. Il avait utilement employé ses dix mois de séjour en Belgique.

A Termonde, on espérait qu'il reviendrait faire ses adieux. Les lignes suivantes furent une déception :

« Chers frères et sœurs. Contre mon attente, on vient de nous avertir que le moment du départ est arrivé. Vous m'excuserez de ne vous avoir pas prévenus plus tôt. Quand à retourner à Termonde, c'était impossible : le temps me faisait défaut. Vous prierez pour moi pendant mon voyage. Je ne tarderai pas à vous écrire. Mille baisers au petit Charles (1). Soignez-le bien : il fera l'ornement de la famille. Ayez bon courage ; quant à moi, je n'en manque pas » (2).

Quelques regrets que lui laissât ce départ précipité, il est permis de penser qu'au fond le P. De Smet se félicitait d'avoir pu ainsi échapper à une douloureuse scène de séparation.



Le 1er novembre, le brick *Agenoria* quittait le port d'Anvers, emportant les missionnaires. « Nous nous sommes embarqués, écrivaient-ils, sous la protection de la cour céleste, et spécialement sous les auspices de la Mère de Dieu. Sous son aile tutélaire, ni les vagues ni les orages ne nous feront trembler » (3).

Il leur fallait cette assurance pour braver l'épreuve qui les attendait. Six jours plus tard, retenu à Deal, sur la côte d'Angleterre, le P. De Smet adressait à sa famille la lettre suivante :

(1) Charles De Smet, alors âgé de quatre ans, fils de François De Smet et neveu du missionnaire.

(2) Anvers, 30 oct. 1834.

(3) A M.De Nef. — En rade de Flessingue, 3 nov. 1834.

« Il faut que je fasse un effort pour vous écrire quelques lignes, et vous apprendre l'affreuse situation dans laquelle je suis.

» Vous devez savoir déjà que nous nous sommes embarqués à la Toussaint. Quelques jours après, nous avons quitté Flessingue. La mer du Nord était agitée d'une manière effrayante. Pendant trois jours, nous avons été dans le plus grand danger. Grâce à Dieu, le brick n'a pas péri ; mais le roulis m'a causé des vomissements tels que, pour me sauver la vie, le capitaine, sur la demande de mes compagnons, a dû me déposer à Deal. Je suis au lit, gardé par deux médecins qui ne me quittent ni jour ni nuit... Ces médecins me font espérer que la rupture causée par les vomissements peut se guérir, moyennant beaucoup de soins... Mon autre maladie, pour laquelle le P. Van Lil me conseillait de rester en Belgique (1), s'est aussi beaucoup aggravée par suite de l'excitation et de l'échauffement.

» Le capitaine a fait escale ici pendant deux jours, pour attendre mon rétablissement ; mais les médecins lui ayant déclaré qu'il devrait attendre encore une quinzaine au moins, il a pris le vent ce matin, et, à mon grand regret, j'ai dû me séparer de mes compagnons. Si je puis, dans deux ou trois semaines, me remettre, j'entreprendrai encore le voyage avec un paquebot de Liverpool. Si les médecins continuent à me le déconseiller, je reviendrai d'ici à un mois parmi vous. C'est un contretemps sans pareil ; mais il faut que je m'y soumette : Dieu a ses desseins en tout...

---

(1) Il s'agit d'une sorte d'eczéma, dont le P. De Smet souffrait depuis de longues années, et qui ne devait jamais le quitter complètement.

» Ne vous inquiétez pas trop à mon sujet. Dieu ne m'abandonnera pas. Il y a trois jours, je n'avais plus même l'espoir de pouvoir encore fouler la terre. Je ne l'ai pas foulée, il est vrai, car on a dû me porter ; mais l'espoir m'en revient.

» Je voudrais longuement vous écrire ; mais je n'en puis plus. Demain, je ferai un nouvel effort. Adieu » (1).

Les autres missionnaires continuaient leur voyage sous la conduite de Pierre Verheyden. Des vents contraires devaient les retenir un mois sur les côtes de Terre-Neuve. Ils n'arriveraient en rade de New-York que le 23 décembre, cinquante jours après avoir quitté la Belgique.

Dès que son état le lui permit, le P. De Smet se fit transporter à Abedeen, village voisin de Deal, où les frais de séjour devaient être moins considérables. « Grâce à Dieu, écrivait-il, je me porte un peu mieux... J'ai eu le bonheur de tomber dans les mains d'un excellent médecin. Je puis déjà sortir du lit et marcher, quoique difficilement » (2).

---

(1) Deal, 9 nov. 1834.

Les lignes suivantes, écrites par Pierre Verheyden, achèvent de mettre en relief la vertu du religieux :

« Je proposai au P. De Smet de rester avec lui pour le soigner ; mais il me remercia, disant que sa douleur serait au comble si, à cause de lui, notre entreprise venait à échouer. Il nous demanda à plusieurs reprises si cette épreuve n'altérait en rien notre courage, et si nous persévérions toujours dans notre sainte vocation. Nous lui exposâmes notre ardent désir de travailler, pour la plus grande gloire de Dieu, sur cette terre qu'il avait si souvent arrosée de ses sueurs et qu'il désirait tant revoir. Sa douleur en parut soulagée. J'écrivis alors au R. P. Provincial de Belgique pour lui faire part de l'événement qui nous affligeait. Le P. De Smet trouva dans ma lettre deux expressions qui blessaient son humilité et voulut me les faire changer. J'avoue cependant que je ne fus pas docile à ses représentations». (Extrait d'une lettre de P. Verheyden à sa famille. — New-York, 22 déc. 1834).

(2) A Charles De Smet. — Abedeen, 11 nov. 1834.

Trois jours après, il est à Londres. Il y rencontre l'abbé Jean Nerinckx, le frère du missionnaire (1). « Le digne prêtre, dit-il, m'a procuré un bon logement et un bon médecin. Il ne me quitte presque pas... Le médecin me dit que je ne puis songer à retourner en Amérique, qu'il y irait de ma vie. Il m'a mis à un régime sévère, me promettant toutefois que, dans huit ou dix jours, je serai en état de me mettre en route pour la Belgique.

» Mes peines d'esprit égalent les douleurs de mon corps. Depuis qu'on a été obligé de me porter à terre, jusqu'au moment où j'ai rencontré M. Nerinckx, j'ai été dans une désolation et un découragement complets. Ce bon vieillard, par les soins qu'il me prodigue, me donne des consolations que je n'oublierai de ma vie » (2).

A mesure que les forces lui reviennent, le P. De Smet souffre plus vivement de se voir retenu en Europe : « Si les médecins, nos Pères de Londres, chez qui je loge actuellement, ainsi que M. Nerinckx, ne s'y opposaient, et que ma vie ne fût évidemment en danger, je me dirigerais sur Liverpool, dans l'espoir de pouvoir rejoindre encore mes compagnons. Je n'ai fait que soupirer et penser à eux depuis ma maladie » (3).

Enfin, le 24 novembre, on lui permet de rentrer en Belgique.

Il ne peut quitter Londres sans rapporter un cadeau à « ses petits amis ». C'est ainsi qu'il appelle ses neveux et nièces.

« Je voudrais, dit-il, pouvoir deviner leurs désirs, car

(1) L'abbé Jean Nerinckx avait, en 1815, succédé à l'abbé Carron comme directeur des œuvres catholiques de Somerstown.

(2) A François De Smet. — Londres, 14 nov. 1834.

(3) A Charles De Smet. — Londres, 23 nov. 1834.

ici on trouve tout. Je me suis déjà procuré pour Sylvie et Elmire (1) quelque chose qui les amusera bien. Je ne dis pas encore quoi, parce que je veux leur faire une surprise ; mais c'est quelque chose de beau, et dont elles seront contentes. J'ai vu bien des choses qui plairaient au petit Charles, mais c'est trop grand pour être transporté. Demain, si je puis sortir, j'espère être plus heureux. J'ai presque envie de lui apporter une bonne lanterne magique » (2).

C'est ainsi que le malade oublie sa souffrance pour s'occuper du bonheur des autres. Son âme candide le porte avec prédilection vers les petits enfants. Il leur a donné, à Florissant, les prémices de son sacerdoce ; jusqu'à la fin, il aimera à se reposer auprès d'eux des fatigues de son apostolat.



De retour en Belgique, le P. De Smet fut condamné à une convalescence de plusieurs mois.

Les médecins ne lui laissant aucun espoir de pouvoir retourner en Amérique, il craignit d'être à charge de la Compagnie de Jésus. Déjà, pendant son séjour à Londres, il avait conçu le projet de s'attacher au diocèse de Gand, en qualité de prêtre séculier. Bientôt il commença des démarches dans ce sens auprès de ses supérieurs.

Ne devait-il pas solliciter plutôt son admission parmi ses confrères de Belgique, et ainsi rester fidèle à ses engagements de religieux ?

---

(1) Filles de Charles De Smet.
(2) A Charles De Smet. — Londres, 24 nov. 1834.

Sans doute, on lui eût volontiers accordé cette faveur. Mais le P. De Smet était né missionnaire. La formation qu'il avait reçue au Missouri le préparait mal à exercer en Europe le ministère de l'enseignement ou celui de la prédication. Déprimé par la maladie, voyant, à trente-quatre ans, sa carrière se briser, il ne sut pas résister au découragement.

Le 8 mai 1835, il obtenait la permission de quitter son ordre (1).

Bientôt il renonça même au projet de se faire admettre dans le clergé de Gand. Sa santé ne lui permettait pas d'accepter une fonction régulière. Seulement, pour tromper l'inaction, il s'offrit à rendre quelques services à l'orphelinat et au carmel de Termonde.

Les religieuses qui dirigeaient l'orphelinat furent heureuses de lui confier leur comptabilité. Habitué à l'économat, l'abbé De Smet remplit cette charge pendant près de deux ans avec un dévouement, une exactitude, dont témoignent encore aujourd'hui les registres de l'établissement.

Il devait rendre aux filles de sainte Thérèse des services plus importants.

Devenu, avec l'agrément de l'évêque de Gand, directeur des Carmélites, il fut chargé de leur donner quelques conférences et d'entendre leurs confessions.

Depuis longtemps, ces religieuses, d'accord avec leur provincial, songeaient à rétablir l'ancien carmel d'Alost, fermé au temps de Joseph II. La prieure s'en ouvrit à

(1) Les archives de la Compagnie ne donnent pas d'autre motif de sa sortie que le mauvais état de sa santé : *Petrus De Smet, scolasticus sacerdos, dimissus 8 maii 1835, Gandavi, ob valetudinem. Postea reassumptus.*

l'abbé De Smet. Celui-ci approuva le projet, et promit de s'employer à le faire réussir.

Bientôt il se rendit à Alost et, aidé d'un jésuite, le P. Pierre De Vos, se mit à la recherche d'une maison. L'ancien couvent des Annonciades, bien que mutilé par de nombreuses transformations, pouvait encore, à la rigueur, abriter une communauté. L'achat fut décidé.

Les Carmélites, averties que les Clarisses désiraient s'établir dans la même ville, voulaient immédiatement entrer en jouissance de l'immeuble. Mais la partie principale était occupée par un instituteur, qui ne pouvait se retirer avant d'avoir trouvé, pour son école, un autre local. L'abbé De Smet obtint qu'en attendant, une personne charitable mît à la disposition des religieuses un appartement comprenant une cuisine et deux petites chambres, dont l'une servirait de chapelle, l'autre de dortoir. C'était plus que modeste, mais cela rappelait assez les fondations de sainte Thérèse.

Le 1er août 1836, arrivèrent de Termonde trois carmélites pour prendre possession du couvent. « Elles étaient, dit le récit de la fondation, accompagnées du R. P. De Smet, le principal instrument dont Dieu s'était servi pour négocier cette affaire » (1).

Dans les premiers temps, la pauvreté fut extrême. Pas de meubles, parfois pas de pain. Le zélé directeur, aidé des Pères Jésuites, sut intéresser les Alostois à la petite communauté. « Ce sont, disait-il, des anges que vous avez reçus parmi vous ». Dès lors, les religieuses commencèrent à jouir de la généreuse bienveillance qui ne s'est pas démentie depuis plus de soixante ans (2).

---

(1) Archives du carmel d'Alost.

(2) Cf. De Potter et Broeckaert, *Geschiedenis der stad Aalst*, t. III, p. 376.

***

Cependant l'abbé De Smet garde pour le Missouri le meilleur de son cœur. Il travaille avec M. De Nef à organiser en Belgique une association en faveur des missions indiennes. Le 23 septembre 1835, il accompagne à Anvers sept missionnaires qui se rendent en Amérique. Pour favoriser les vocations, il se met en rapport avec les directeurs des séminaires hollandais de Bois-le-Duc et de Bréda. Il aide le P. Van Lil à préparer, pour 1836, un nouveau départ.

Ses anciens confrères, sachant quelles circonstances l'ont amené à se séparer d'eux,continuent à le regarder comme un des leurs. C'est lui qui sert d'intermédiaire entre les missionnaires et leurs bienfaiteurs (1). S'agit-il d'expéditions à faire, c'est à l'abbé De Smet que les Pères de Saint-Louis adressent ce qui est destiné aux Jésuites de Belgique (2). Le P. Verhaegen, succédant au P. de Theux comme supérieur de la mission, continue même à compter sur lui pour favoriser la réunion tant désirée du Missouri à la province belge (3).

---

(1) Le 7 janvier 1836, le P. de Theux écrit à M. De Nef : « Vous verrez, par la lettre du P. Verheyden à M. De Smet, que je prie celui-ci de vous communiquer toutes les nouvelles que je pourrais vous donner ».

(2) « On a dernièrement expédié une caisse remplie de pétrifications, de minéraux, de stalactites, de cristaux, de fossiles, de coquillages, etc., qu'on a adressée à M. l'abbé De Smet. J'espère que nos Pères auront reçu leur part... S'ils peuvent nous envoyer de même les curiosités belges, suisses, etc., on les recevra avec reconnaissance ». (Lettre du P. Hélias d'Huddeghem à sa famille. — Saint-Louis, 3 déc. 1835).

(3) « J'ose espérer que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour la réussite de l'affaire que j'ai confiée au bon P. De Smet. Elle importe sous tant de rapports au bonheur de ceux qui travaillent ici dans la vigne du Seigneur » ! (Lettre du P. Verhaegen à M. De Nef. — Saint-Louis, 10 juillet 1837).

Les missionnaires désiraient vivement son retour (1). Bientôt, lui-même se sentit pressé d'aller les rejoindre(2).

Peu à peu, la santé lui revenait. La direction spirituelle d'une communauté, les services même qu'il rendait à la mission, ne pouvaient longtemps suffire à son activité. De plus, il se reprochait comme une faiblesse, presque comme une faute, de s'être séparé de son ordre. « Je ne pouvais, écrira-t-il bientôt, trouver le repos et la tranquillité intérieure qu'en remplissant mon devoir » (3). Son devoir, n'était-ce pas d'aller au Missouri, solliciter sa réadmission dans la Compagnie de Jésus, et reprendre ses travaux ?

Peu s'en fallut qu'il ne se joignît aux missionnaires qui quittèrent la Belgique à l'automne de 1836. La faiblesse l'obligeant à remettre son voyage, il se disposa à partir l'année suivante.

Cette fois encore, craignant de ne pouvoir résister aux larmes de ses proches, il cacha son dessein.

Il quitta Termonde au mois de septembre 1837.

Avant de s'embarquer au Hâvre, il s'arrêta quelque temps à Paris, avec les quatre missionnaires qu'il devait accompagner. C'est là que la maladie vint, encore une fois, mettre à l'épreuve sa résolution.

---

(1) « *Ex litteris recenter Roma acceptis, magno gaudio intelleximus apud vos novam pro nobis parari expeditionem. Illius ducem futurum P. De Smet enixe speramus* ». (Lettre du P. Verhaegen à M. De Nef. — Saint-Louis, 17 sept. 1836).

(2) « Pendant les deux années qu'il a dirigé notre communauté, il nous a souvent demandé des prières pour que Dieu lui rendît la santé et lui permît de retourner auprès des sauvages ». (Lettre de la R. M. Marie-Gonzague, prieure du carmel de Termonde, au P. Deynoodt. — 3 avril 1878).

(3) A François De Smet. — New-York, 26 déc. 1837.

A peine arrivé, une fièvre ardente le saisit. Pendant huit jours, son état ne fit que s'aggraver.

« La veille de notre départ pour le Hâvre, écrit un de ses compagnons, Arnold Damen, il était si mal que deux des plus célèbres médecins de la capitale lui déclarèrent que, s'il s'embarquait, il serait mort dans trois jours. Terrible décision pour nous, qui nous voyions réduits à faire seuls un voyage de plus de 2 000 lieues, et pour ce bon Père, qui brûlait du désir de retourner en Amérique. Les médecins furent une seconde fois consultés par le P. Provincial. Leur réponse fut négative. Ils permirent seulement que le P. De Smet nous accompagnât jusqu'au Hâvre. Il fit le voyage, regrettant toujours de ne pouvoir regagner sa mission, mais décidé à retourner en Belgique.

» Alors la pensée nous vint de faire violence au ciel et d'implorer l'assistance de sainte Philomène. Le P. De Smet et le P. Gleizal, prêtre français qui nous accompagnait, dirent à cette intention trois messes ; les autres allèrent à la sainte table. En outre, les Pères promirent neuf messes, et nous promîmes de faire également une neuvaine, si la sainte obtenait au malade la grâce de faire la traversée.

» Le jour du départ arrivé, nous étions sans espoir. Le Père vint nous conduire au navire ; il nous fit ses adieux, puis regagna la ville, tandis que nous sortions du bassin. Déjà nous atteignions la haute mer, lorsque tout à coup nous apercûmes une petite barque qui se dirigeait vers nous. C'était le P. De Smet qui venait nous rejoindre. Le transport de joie que cette vue nous causa fit bientôt place à la crainte et à l'anxiété. Seul, le Père était tranquille. Sa confiance ne devait pas être trompée. Ce qu'il éprouva du mal de mer ne fut

rien, en comparaison de ce qu'il avait souffert précédemment » (1).

Au moment de quitter l'Europe, le P. De Smet annonçait ainsi son départ à sa famille : « Je dois vous écrire à la hâte, car il ne me reste que peu de temps... Après y avoir mûrement réfléchi, j'ai décidé de faire un second voyage au Missouri. J'espère y recevoir souvent de vos nouvelles ; je vous promets que vous ne manquerez pas des miennes... Embrassez mille fois pour moi le petit Charles ; je l'emporte dans mon cœur. Adieu pour deux ou trois années » (2).

Partis du Hâvre le 26 septembre, les missionnaires débarquèrent à New-York le 26 du mois suivant. Trois semaines plus tard, ils arrivaient à Saint-Louis.

L'accueil qu'on leur fit les dédommagea de leurs longues fatigues. A la joie qu'on manifesta de le revoir, le P. De Smet put juger des regrets qu'avait causés son absence.

Trois jours après, les nouveaux venus se rendirent au noviciat de Saint-Stanislas, près de Florissant. Le P. Verhaegen, supérieur de la mission, était en même temps maître des novices. Ce fut lui qui, le 29 novembre, admit de nouveau le P. De Smet dans la Compagnie.

Heureux d'une faveur qu'il était venu chercher au prix de tant d'épreuves, celui-ci voulut consoler sa famille, en expliquant sa conduite :

« J'ose espérer, écrivait-il, que tout le chagrin et le mécontentement que mon départ subit aurait pu vous

---

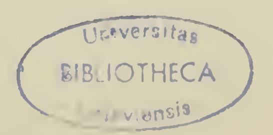
(1) Relation de voyage adressée à M. De Nef. — Florissant, 28 déc. 1837.

(2) A François De Smet. — Le Hâvre, 25 sept. 1837.

causer sont entièrement oubliés, et que vous ne me reprocherez jamais le secret que j'ai tenu à votre égard. Je n'aurais pas eu le courage de vous dire adieu. La résolution que m'a fait prendre mon devoir envers Dieu était toujours ébranlée quand je me trouvais auprès de vous. A la vue de vos enfants, de Charles, de Sylvie, d'Elmire et de la petite Rosalie, mon cœur se déchirait et se révoltait, en pensant que j'allais me séparer de ces êtres chéris. Dieu l'a ainsi voulu : nous devons nous soumettre. Il saura bien nous dédommager des sacrifices que nous nous imposons par amour pour lui.

» J'attends avec grande impatience de vos nouvelles. Je suis sûr que vous ne me les refuserez pas. Je ne puis douter de l'amitié dont vous m'avez donné tant de preuves, et que, j'espère, vous me garderez pour la vie » (1).

(1) Saint-Stanislas, 26 déc. 1837.



CHAPITRE V

LA MISSION DES POTOWATOMIES

1838–1839

A son retour au Missouri, le P. De Smet put se réjouir des progrès réalisés.

En quatre ans, la population de Saint-Louis s'était élevée de 7 000 à 15 000 habitants.

La mission comptait maintenant soixante religieux, parmi lesquels vingt-huit novices.

Les succès de l'université allaient croissant. Le P. Elet, par son habile direction, le P. Van de Velde, par l'éclat de son enseignement, lui attiraient de nombreux élèves, particulièrement de la Louisiane. Une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, un riche cabinet de physique et de chimie, facilitaient le travail des prédicateurs et des professeurs.

A Florissant, à Saint-Charles, la pauvreté régnait toujours ; mais les secours venus de Belgique en avaient tempéré la rigueur. Le noviciat avait été agrandi par la réunion du collège indien au bâtiment primitif. Les églises, ornées avec goût, donnaient une plus haute idée du culte catholique. Des copies de maîtres flamands,

couvrant la nudité des murailles, parlaient aux missionnaires de la patrie lointaine, et rappelaient aux fidèles les touchants mystères de Jésus et de sa Mère.

Chez les Indiens, on obtenait de consolants résultats.

Rome avait accueilli favorablement le vœu, émis par les évêques américains, de confier aux Jésuites l'apostolat des sauvages. Les Pères du Missouri devaient, les premiers, répondre à la confiance des chefs de l'Église.

Le Congrès de l'Union américaine venait de décider la création, sur les rives de l'Arkansas, d'un territoire exclusivement indien, où seraient réunies, sous la surveillance du gouvernement, les tribus indigènes éparses dans les États. Alors avait commencé une série de migrations, volontaires ou forcées, rassemblant à l'ouest du Missouri près de 200 000 Indiens.

C'est à eux que le P. Van Quickenborne venait de consacrer ses dernières forces et ses derniers labeurs.

Depuis six ans, il avait cessé d'être supérieur. Libre enfin de se donner tout entier à une œuvre qui avait été le rêve de sa vie, il avait apporté à l'évangélisation des Indiens toute l'énergie de son ardente nature. Pour atteindre des tribus errantes, et souvent en guerre les unes contre les autres, il avait enduré des fatigues inouïes et affronté des dangers sans nombre. Plus d'une fois, il n'avait dû son salut qu'à une intervention visible de la Providence (1).

---

(1) Cf. *The Woodstock Letters*, t. XXIV, p. 37 ; t. XXV, p. 357. « Dans les premières excursions que firent les PP. Van Quickenborne et Christian Hoecken, ils s'égarèrent des journées entières, parcourant dans tous les sens ces immenses prairies, ne sachant de quel côté se diriger. Ces vastes plaines ressemblent en cela à la mer, que, quand on promène les yeux au-dessus de la terre, de tous côtés on ne voit que ciel et verdure ; l'herbe y croît à plusieurs pieds de haut, à embarrasser le cheval

Après avoir obtenu chez les Osages et les Iowas de nombreuses conversions, il s'était rendu, en 1836, chez les Kickapoos, au nord du Kansas, sur la rive droite du Missouri. Il était accompagné du P. Christian Hoecken, hollandais d'origine, et de trois frères coadjuteurs. Quelques mois lui avaient suffi pour établir à cet endroit une mission florissante. Déjà il songeait à passer chez les tribus voisines, lorsque l'épuisement de ses forces l'avait contraint de suspendre ses travaux.

Retiré au Portage des Sioux, près de Florissant, assisté par un frère coadjuteur, n'ayant que la direction d'une petite chrétienté, il pouvait, semble-t-il, prendre quelque repos. « Mais, dit le P. De Smet, pouvait-on espérer qu'il contiendrait les ardeurs de son zèle ? Il se mit bientôt à former des projets pour la construction d'une église, et entreprit la conversion de plusieurs familles protestantes. Déjà ces travaux l'occupaient tout entier, quand il fut pris d'une fièvre bilieuse qui l'emporta en quelques jours.

» L'homme de Dieu se montra jusqu'à la fin calme et résigné. Il reçut, avec une profonde piété, les derniers sacrements, et vit sans crainte approcher sa dernière

---

et son cavalier ; les cerfs, les daims, les chamois et les chevreuils qui y bondissent en tous sens, les poules et les autres volailles sauvages qui y voltigent, les ours et les loups qui ne sortent de leurs repaires que pour saisir des brebis, effraient de temps en temps et le voyageur et sa monture. Dans ces difficultés, la divine Providence ne manqua pas de venir à leur secours. Tantôt, au commencement de la nuit, s'abandonnant en aveugles à leur cheval, ils se virent, dans quelques moments, près de leur habitation ; une autre fois, un gros chien inconnu, s'élançant devant leur cheval, traça le chemin tout en abattant l'herbe, et les conduisit à l'habitation d'un catholique, où, ayant été parfaitement restaurés et délassés, ils célébrèrent, à la grande consolation d'eux-mêmes et de leurs hôtes, les divins mystères ». (Lettre du P. Hélias d'Huddeghem à sa famille. — Saint-Louis, 17 décembre 1836).

heure. « Priez pour moi », dit-il à ceux qui se trouvaient près de lui. Ce furent ses dernières paroles. Il expira sans agonie. C'était le 17 août 1837 » (1). Il n'avait pas cinquante ans.

Les religieux formés par le P. Van Quickenborne s'étaient empressés de recueillir son héritage.

Le P. Verreydt était allé rejoindre le P. Hoecken chez les Kickapoos. Mais ceux-ci avaient mal répondu aux espérances des missionnaires. Inconstants et peu dociles, ils avaient, de plus, l'habitude du vol et la passion de l'eau-de-vie. Dès 1838, ils commencèrent à s'éloigner du Missouri, pour reprendre la vie nomade, loin de la surveillance du gouvernement.

Les Pères ne pouvaient avoir sur eux que peu d'influence. Aussi furent-ils heureux de recevoir une délégation des Potowatomies, qui venaient demander une « robe-noire » pour résider chez eux.

Cette tribu avait été récemment transportée du Michigan sur le Missouri, près de l'embouchure de la Nébraska.

---

(1) *Lettres choisies*, 2e série, p. 183.

« Vous aurez appris, il y a plusieurs mois, la mort du P. Van Quickenborne. Eh bien ! on raconte déjà des grâces obtenues à son tombeau. Une des religieuses du couvent du Sacré-Cœur de Saint-Charles, atteinte de phtisie, et pour ainsi dire abandonnée des médecins, est allée, en compagnie de toutes ses Sœurs et des jeunes pensionnaires, au tombeau de ce Père ; et après y avoir dit avec confiance plusieurs prières, elles sont revenues, comme elles étaient allées, en procession et en récitant des prières. Aussitôt après, cette dame (Mme Eulalie) s'est trouvée parfaitement guérie, et elle continue depuis cette époque à jouir de la plus parfaite santé. Le monsieur qui a présidé à son inhumation m'a assuré que, quoi qu'on eût conservé durant trois jours son corps, par les plus fortes chaleurs de l'été, et qu'on l'eût transporté, au milieu de la journée, de la paroisse de Saint-François au Portage des Sioux, dans Saint-Charles, son corps n'exhalait aucune odeur désagréable, et paraissait plus frais et joli que quand il était en vie ». (Lettre du P. Hélias d'Huddeghem à sa famille. — Saint-Louis, 8 décembre 1837).

Elle occupait, en face de la ville actuelle d'Omaha, un endroit appelé Council Bluffs.

Pendant l'été de 1838, le P. Verreydt, accompagné du Fr. Mazzella, se rendit chez les Potowatomies, en vue d'y établir une mission (1).



Depuis son retour de Belgique, le P. De Smet remplissait la charge de ministre au noviciat de Florissant. Enfin la santé lui était revenue, et, avec la santé, la vigueur d'autrefois. Il n'aspirait qu'à se consacrer à l'apostolat des Indiens.

Le 26 janvier 1838, il écrivait aux Carmélites de Termonde : « On va bientôt donner du renfort à cette mission. Le R. P. Verhaegen, mon supérieur, m'a fait espérer d'y être envoyé. Que je serais heureux,si je pouvais me dépenser tout entier pour le salut de tant d'âmes qui périssent, faute de connaître la vérité !... Mes bonnes Sœurs, ce sont vos prières que je réclame à cette intention. Je vous conjure de supplier le divin Pasteur d'abaisser ses regards sur le plus indigne de ses serviteurs, qui désire pourtant faire quelque chose pour sa gloire...

» Je tremble à la pensée des grandes qualités que demande un apostolat aussi difficile que celui des sauvages. Il s'agit d'en faire des hommes, avant d'en faire des chrétiens. Il faut pour cela une patience à toute épreuve, un fond de vertus plus qu'ordinaire — et vous savez ce que je suis. Néanmoins, je ne perds pas courage ; Dieu est

(1) Le P. Hoecken devait rester, quelque temps encore, chargé d'évangéliser les Kickapoos.

plus fort que je ne suis faible, et il peut faire sortir des rochers les plus durs des enfants d'Abraham » (1).

L'ardent désir de cette âme d'apôtre s'appuyait sur une humilité profonde : Dieu ne pouvait tarder à l'exaucer. Quelques semaines plus tard, le P. De Smet était désigné pour la mission des Potowatomies.

Il quitta Saint-Louis le 10 mai. Le P. Verreydt et le Fr. Mazzella vinrent à sa rencontre jusqu'à Leavenworth.

En remontant le Missouri, il admire le vaste fleuve, semé d'îles sans nombre, les villages échelonnés sur la rive, les rochers à pic, les grottes, les forêts,les immenses prairies, qui se succèdent en une infinie variété d'aspects.

Mais les splendeurs du paysage ne suffisent pas à rendre agréable une route pleine de dangers. « Je préférerais, écrit-il, dix voyages sur mer à celui que j'ai fait sur le Missouri. Le courant est des plus rapides. Pour le remonter, il faut que la machine soit bien chargée et la vapeur sous forte pression. Par suite, le voyageur est constamment exposé à faire un saut en l'air, pour retomber sur le pont, les membres rompus. Ajoutez à cela les bancs de sable, dont le fleuve est rempli, et sur lesquels on se jette tous les jours, au risque de voir le bateau se briser. Enfin, les innombrables chicots, si redoutés des pilotes et des voyageurs, qui ont tant de fois éventré les navires, et nous ont mis souvent à deux doigts de notre perte » (2).

(1) Pour reconnaître que le P. De Smet n'exagère rien, il suffit de se rappeler ce qu'écrivait de son côté le P. de Theux : « Quant à moi, je crois que, de venir en Amérique pour y enseigner dans un collège ou y être missionnaire parmi les Blancs, est un jeu d'enfants, en comparaison de la mission indienne. J'y vois même tant de difficultés que, si je ne savais que notre divin Sauveur est tout-puissant, je regarderais l'entreprise comme une folie ». (A M. De Nef. — Saint-Stanislas, 9 juillet 1835).

(2) A François De Smet. — Council Bluffs, 11 sept. 1838.

Cependant de nombreux Indiens viennent saluer au passage les missionnaires. Ceux-ci profitent des jours où le bateau doit faire provision de bois pour visiter les villages. Le chef des Iowas, ancien élève du P. De Smet à Florissant, veut le retenir dans sa tribu. Un vieillard de quatre-vingts ans, déjà chrétien, se prépare à la mort par une confession mêlée de larmes. Partout, l'accueil est plein de cordialité.

Sa visite aux Otoes permet au P. De Smet de s'initier à la vie sauvage.

« Le village se compose de quelques grandes cabanes en terre, abritant chacune une dizaine de familles, et de quelques tentes en peaux de buffle, remplies de vermine. Les femmes, vraies esclaves des sauvages, ont l'aspect le plus misérable. Quelques-unes sont aveugles, d'autres borgnes ; toutes paraissent extrêmement sales. Elles ont pour costume une jupe en peau de biche, descendant jusqu'aux genoux, une tunique, des guêtres et des souliers de même étoffe, le tout crasseux et noir, comme si cela leur eût servi d'essuie-mains depuis un siècle. Hommes et femmes portent aux poignets des bracelets en métal poli, et au cou cinq ou six colliers en porcelaine ou en verre.

» Je fus introduit dans la plus grande cabane. C'était celle du premier chef ou roi. La reine plaça un coussin de peau de cerf, luisant de crasse, sur une natte de jonc plus crasseuse encore, et me fit signe de m'asseoir. Ensuite, elle me présenta un plat de bois, grossièrement taillé, et une cuiller de même matière, qui paraissaient ne pas avoir été lavés depuis qu'ils étaient faits. Enfin, elle me servit un mets de sa composition, d'apparence dégoûtante.

» Vis-à-vis de moi étaient assis une douzaine de chiens-loups, les yeux fixés sur mon plat. Ils paraissaient envier mon bonheur et m'offrir assistance en cas de besoin.

» J'avais faim, je l'avoue ; mais mon estomac était découragé en présence de mon mystérieux ragoût.

— Ah ça, me dis-je, point de façons ! Nous ne sommes pas en Belgique. Commençons sérieusement notre apprentissage ; et, puisque nous sommes dans les bois, hurlons de bon cœur avec les loups !

» Je portai résolûment la cuiller à ma bouche. Je trouvai mon dîner délicieux. C'était une langue de jeune buffle fricassée, mêlée de graisse d'ours et de farine de patates sauvages. Je remerciai la princesse en me frottant le ventre en signe de satisfaction, et lui rendis son plat beaucoup plus propre qu'elle ne me l'avait présenté » (1).

Le 31 mai, on arrivait chez les Potowatomies. Près de 2 000 sauvages, couverts des tatouages les plus variés, assistaient au débarquement.

Le P. De Smet et ses compagnons se rendirent immédiatement à la loge du grand chef. C'était un métis, du nom de Billy Cadwell. Son courage et ses succès contre les Blancs l'avaient rendu célèbre. Il fit bon accueil aux missionnaires, promit de les protéger, et leur offrit trois loges, voisines de la sienne.

Le colonel Kearny, représentant du gouvernement, mit à leur disposition un fort abandonné. C'est là qu'ils devaient célébrer la messe et réunir les néophytes, jusqu'à la construction d'une église en bois, érigée plus tard en l'honneur de saint Joseph, patron de la mission.

---

(1) Au P. Verhaegen. — Council Bluffs, juin 1838.

De la part des Indiens, la réception avait été assez froide (1). Bientôt néanmoins, les missionnaires prirent contact avec eux. Le P. De Smet rend ainsi compte des dispositions et des besoins de la tribu :

« Représentez-vous un grand nombre de huttes ou de tentes, formées de perches recouvertes d'écorce d'arbres, de peaux de buffle, de toiles grossières, de nattes, de gazon, toutes d'un aspect triste et funèbre, de toutes les grandeurs, de toutes les formes, éparses çà et là dans le plus grand désordre, et vous aurez l'idée d'un village indien » (2).

Dans ces réduits, 3 000 sauvages mènent une vie misérable. Les femmes sont chargées des plus durs travaux ; les hommes passent leur temps à jouer aux cartes ou à fumer le calumet ; leur seule occupation est la chasse ou la guerre.

« Le plus souvent, ils se contentent d'un peu de viande sèche et d'une bouillie de maïs grillé et pilé. Mais, s'ils sont sobres, c'est moins par vertu que par nécessité. Sont-ils dans l'abondance, soit chez eux, soit ailleurs, on les voit sans cesse plonger la main dans le pot, et manger comme des loups affamés. Quand ils sont bien repus, ils se couchent et s'endorment.

---

(1) « Nous avons été loin de trouver ici les quatre ou cinq cents fervents catholiques dont on nous avait parlé à Saint-Louis. Des 2 000 Potowatomies qui assistaient au débarquement, il n'y en avait pas un qui parût avoir connaissance de notre arrivée. Ils se sont montrés indifférents. A part une trentaine de familles métisses, deux seulement sont venus nous serrer la main. Très peu parmi eux ont été baptisés. Tous sont dans une profonde ignorance des vérités de la religion. Ils ne savent pas même faire le signe de la croix, ni réciter le *Pater* ou l'*Ave*. Telle est, je crois, la cause de la grande réserve qu'ils gardent vis-à-vis de nous ». (Lettre au P. Verhaegen. — juin 1838).

(2) Lettre du P. De Smet au T. R. P. Général. — 1er déc. 1838.

» Toute leur richesse consiste en quelques chevaux qui paissent en liberté dans la campagne inculte. A sa naissance, l'Indien est enveloppé de haillons ; il grandit sous la peau de buffle ; il est élevé dans l'oisiveté, et l'industrie n'a pour lui aucun attrait. Jamais il ne cherche à améliorer sa condition. Celui qui aspirerait à plus de bien-être, et voudrait augmenter sa fortune par ses efforts et son activité, se verrait bientôt l'objet de la jalousie et de la haine universelles. Tout ce qu'il aurait amassé serait pillé ou saccagé » (1).

Toutefois, les sauvages ont d'appréciables qualités :

« Les Potowatomies sont d'un caractère doux et paisible. Ils ne connaissent entre eux ni rang ni privilège. Leur chef n'a d'autre revenu que ce que lui procurent sa lance, ses flèches et sa carabine. Son cheval, voilà son trône. Il doit être plus courageux que ses sujets. Le premier à l'attaque, il est le dernier à quitter le champ de bataille. Dans le partage du butin, il ne reçoit jamais plus que les autres.

» La plupart des sauvages sont capables de soutenir une conversation intéressante sur des matières qui ne sont pas hors de leur portée. Ils aiment à plaisanter et entendent très bien raillerie. Jamais ils ne disputent ni ne s'emportent en conversant ; jamais ils n'interrompent qui que ce soit. Si la matière est importante, ils réfléchissent toujours quelques instants avant de répondre, ou bien ils remettent leur réponse au lendemain.

» Ils n'ont pas d'expression pour blasphémer le nom de Dieu... Souvent des années se passent sans la moindre querelle. Mais quand la boisson les enivre — et, en ce

(1) Lettre du P. De Smet au P. Verhaegen. — juin 1838.

moment, on leur en apporte en grande quantité — toutes leurs bonnes qualités disparaissent; ils ne ressemblent plus à des hommes ; tout doit fuir devant eux ; leurs cris, leurs hurlements sont affreux ; ils se jettent les uns sur les autres, se mordent le nez et les oreilles et s'entre-déchirent d'une manière horrible. Depuis notre arrivée, quatre Otoes et trois Potowatomies ont été tués au milieu des désordres causés par l'ivresse » (1).

Outre la paresse et l'ivrognerie, les missionnaires devront combattre les préjugés, faire cesser la polygamie, abolir les pratiques superstitieuses. Ils auront à se rendre maîtres d'une langue difficile. Il leur faudra, enfin, fixer chez eux des hommes habitués à la vie errante, au point de se plaindre de l'ennui dès qu'ils sont restés trois mois dans le même endroit.

C'est bien, comme dit le P. De Smet, « une œuvre de Dieu ». Aussi se recommande-t-il instamment aux prières de ses supérieurs et de ses amis. Il écrit aux pieuses Carmélites de Termonde : « Me voilà depuis trois mois au milieu des sauvages. Si vos prières m'ont obtenu cette faveur, vous devez continuer à demander pour moi l'humilité, le courage, la ferveur, la patience et les autres vertus qui font un bon missionnaire » (2).



Le succès ne devait pas se faire attendre.

Avant la fin de 1838, le P. De Smet pouvait écrire : « Un bon nombre de sauvages montrent le désir de se

(1) Lettre au T. R. P. Général. — 1er déc. 1838. *(Annales de la Propag. de la Foi*, t. XI, p. 484).

(2) 7 novembre 1838.

faire instruire. Nous avons ouvert une école ; mais, faute d'une plus grande cabane, nous ne pouvons recevoir qu'une trentaine d'enfants. Deux fois par jour, nous faisons une instruction à ceux que nous préparons au baptême. Nous en avons déjà admis cent dix-huit, et j'ai eu la consolation d'en baptiser cent cinq.

» Le jour de l'Assomption ne sera pas de sitôt oublié parmi les Potowatomies. L'église où se célébra l'office divin était peut-être la plus pauvre du monde ; mais douze néophytes qui, trois mois auparavant, n'avaient aucune connaissance de la loi de Dieu, y chantaient la messe d'une manière vraiment édifiante. Le P. Verreydt prêcha sur la dévotion à la Sainte Vierge. Je fis ensuite une instruction sur la nécessité du baptême et les cérémonies qui l'accompagnent. J'administrai ce sacrement à une vingtaine d'adultes, parmi lesquels se trouvait la femme du grand chef.

» Après la messe, je bénis quatre mariages. Dans la soirée, nous fîmes visite à une des familles nouvellement converties. Tous étaient réunis pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la journée. Et maintenant, ces braves gens parcourent le pays pour inviter leurs parents et connaissances à se faire instruire et à partager leur bonheur. Plusieurs femmes malades, dont les parents, encore païens, refusaient de nous appeler, se sont traînées à une distance de deux et trois lieues, pour venir nous demander le baptême avant de mourir » (1).

Encouragé par les bonnes dispositions des sauvages, le P. De Smet se multiplie pour leur venir en aide.

(1) Lettre au T. R. P. Général. — 1er déc. 1838.

« Souvent, dit-il, je visite les Indiens dans leurs loges, soit en qualité de missionnaire, s'ils sont disposés à m'écouter, soit en qualité de médecin, pour voir les malades. Lorsque je trouve un enfant en danger, et que les parents n'aiment pas à entendre parler de religion, j'étale mes fioles et recommande mes médecines. Je commence par frotter l'enfant avec un peu de camphre ; puis, prenant de l'eau, je le baptise sans que personne s'en doute, et ainsi je lui ouvre le ciel » (1).

Il n'est pas rare que l'incurie et la malpropreté des sauvages provoquent des épidémies ; la tribu compte parfois jusqu'à un millier de malades. De là, pour les missionnaires, un surcroît de fatigues. Chaque jour, le P. De Smet visite un nouveau village, et porte aux victimes du fléau remèdes et encouragements.

De nouvelles conversions sont le fruit de sa charité. Il écrit à son frère : « J'ai baptisé près de deux cent cinquante sauvages. Le nombre des convertis monte déjà à trois cents. Ce sont, je puis le dire, des chrétiens fervents. Ils n'ont pas de plus grand bonheur que d'assister chaque jour à la messe et aux instructions, et de s'approcher de la sainte table. Déjà plusieurs chefs, avec leurs familles, ont embrassé notre religion. J'ai baptisé un vieillard d'au moins cent dix ans » (2).

Les ministres protestants essaient de faire concurrence aux prêtres catholiques. Mais, entre le fonctionnaire, grassement payé pour distribuer aux curieux quelques parcelles d'Évangile, et le missionnaire, dévoué corps et

---

(1) Lettre à la R. M. Supérieure de l'orphelinat de Termonde.

(2) A François De Smet. — 30 mai 1839.

âme à leurs intérêts, les Indiens ont vite choisi (1). Ils refusent les offres les plus alléchantes (2), et viennent, de différents côtés, demander une robe-noire pour les conduire au ciel.

Un jour arrivent trois chefs des Pawnees-Loups, priant les Jésuites d'aller visiter leur tribu. Ils remarquent que les Pères font le signe de la croix avant et après leur repas ; de retour chez eux, ils font adopter cette pratique à tous les Indiens du village.

Puis ce sont deux chefs des Omahas, avec quarante guerriers, qui, après avoir congédié leur *dominé*, viennent exécuter devant les missionnaires la danse de l'amitié (3).

Le P. De Smet bénit Dieu du succès de ses travaux, et remercie ses supérieurs de l'avoir choisi pour cette mission : « Nous rencontrons nécessairement dans ces pays éloignés de nombreuses privations. Mais le Seigneur ne se

---

(1) « Depuis cinq ans que le ministre protestant est ici [chez les Otoes], il n'a pas encore baptisé une seule personne. La plupart des apôtres du protestantisme, dont le territoire indien est inondé, n'en font pas davantage ». (Lettre du P. De Smet au P. Verhaegen. — juin 1838).

(2) « Les ministres protestants donnent de l'argent aux chefs pour venir faire les interprètes dans leurs temples. Il y en a qui donnent jusqu'à 200 écus, quatre bœufs, etc. » (Lettre du P. Hélias d'Huddeghem à sa famille. — Saint-Louis, 29 juin 1837).

(3) « Tous nous ont manifesté la plus grande affection, et nous ont invités à fumer le calumet avec eux. J'ai montré notre chapelle aux deux chefs. Ils ont paru prendre un vif intérêt à l'explication du crucifix et des images représentant la Passion de Notre-Seigneur. Ils m'ont instamment prié d'aller baptiser leurs enfants, et m'ont fait présent d'une belle peau de castor pour me servir de sac à tabac. En retour, je leur ai donné quelques chapelets pour leurs enfants, et, pour chacun d'eux, une belle croix en cuivre. Ils ont reçu ces objets avec grande reconnaissance, les ont baisés respectueusement, puis les ont attachés à leur cou. En partant, ils m'ont embrassé de la manière la plus cordiale ». (Lettre au T. R. P. Général. — 1er déc. 1838).

laisse jamais vaincre en générosité ; il récompense au centuple le plus léger sacrifice que l'on fait pour lui. Si nos épreuves sont grandes, nos consolations le sont bien davantage. Tous les jours, je remercie la divine Providence de m'avoir placé dans ces contrées » (1).



Nombreuses et dures, en effet, étaient les privations dont souffrait la petite communauté de Council Bluffs.

Aux fatigues du ministère s'ajoutait la nécessité de pourvoir à la subsistance de chaque jour. En sa qualité de médecin et de chirurgien, le Fr. Mazzella était presque constamment retenu auprès des malades. Le P. Verreydt et le P. De Smet devaient eux-mêmes couper leur bois, préparer leurs repas, raccommoder leurs habits. Encore manquaient-ils souvent du nécessaire. L'éloignement de Saint-Louis, la difficulté des communications, ne leur permettaient pas toujours de se ravitailler.

Au printemps de 1839, la détresse était extrême. Depuis des semaines, on était réduit à se nourrir de glands et de racines sauvages.

Enfin, le 20 avril, le bateau qui apportait les provisions est signalé. Aussitôt le P. De Smet part, avec deux chariots, pour recevoir ce qui est destiné à la mission.

Une cruelle déception l'attendait. Au moment d'aborder, le bateau avait heurté un « chicot » et s'était brisé. Le missionnaire arrivait à temps pour le voir s'enfoncer sous les eaux. Une scie, une charrue, une paire de bottes, un peu de vin, furent tout ce qu'on put sauver.

En face de ce désastre, le P. De Smet ne perdit rien de

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — 1er déc. 1838.

son habituelle sérénité. « La Providence, dit-il, nous était encore favorable. Avec la charrue, nous avons pu ensemencer un bon champ de maïs. Nous nous servons de la scie pour nous bâtir une meilleure maison, et pour agrandir notre église, déjà trop petite. Avec les bottes, je puis marcher dans les prairies et les bois, sans craindre la morsure des serpents. Le vin nous permet d'offrir à Dieu, tous les jours, le saint sacrifice de la messe, bonheur dont nous étions privés depuis longtemps. Nous nous sommes remis courageusement aux glands et aux racines jusqu'au 30 mai » (1).

Quelles que fussent les rigueurs de la pauvreté, l'isolement était plus pénible encore.

A peine les missionnaires recevaient-ils, deux ou trois fois l'an, des nouvelles de Saint-Louis. Le P. De Smet avait l'âme trop sensible pour n'en pas souffrir cruellement.

Le 18 décembre 1839, il écrit au P. Pierre De Vos, son ami d'Alost, devenu maître des novices au Missouri : « J'ai reçu, au commencement de ce mois, votre lettre de juillet dernier. Je commençais à craindre que vous aussi n'eussiez remis votre réponse aux calendes grecques. Le croirez-vous ? depuis le mois de juin, j'ai écrit quantité de lettres à nos Pères et Frères, qui sont ce que j'ai de plus cher au monde. Eh bien ! j'ai reçu en retour, à part votre lettre, exactement cinq lignes. Que je serais heureux de pouvoir attribuer ce retard à la négligence de la poste ! Pour nous, qui sommes au bout du monde, loin de nos frères et de nos amis, au milieu d'étrangers et d'infidèles, dénués de tout, constamment témoins des

(1) A François De Smet. — 30 juillet 1839.

scènes les plus révoltantes, chaque lettre que nous recevons est un vrai sujet de fête. Ah ! si l'on savait la joie et la consolation que nous apportent ces nouvelles, et combien, après les avoir lues, notre ardeur et notre zèle se raniment, je suis sûr que chacun voudrait contribuer à nous fournir ce secours ».

Notre missionnaire ne reçoit pas avec moins de joie les nouvelles de ses parents et amis de Belgique.

« Votre longue et agréable lettre, écrit-il à son frère, avec la belle petite de mon grand ami Charles, me sont parvenues au commencement de juin. Ce fut un vrai jour de fête pour moi. Je les ai relues plusieurs fois pour n'en pas perdre un seul mot » (1).

Pour engager les siens à lui écrire souvent, il leur envoie force détails sur la vie qu'il mène à Council Bluffs, les mœurs des sauvages, les progrès de la mission. Il y a dans ces lettres un abandon, un enjouement, qui ne témoignent pas moins de sa force d'âme que de son inaltérable attachement à sa famille :

« Souvent ma situation actuelle me fait sourire, lorsque je pense à la manière dont j'ai vécu chez vous pendant quatre ans. Je n'ai ici qu'une pauvre petite cabane de quatorze pieds carrés, construite avec des troncs d'arbres fendus, et couverte de grossiers bardeaux, qui ne garantissent ni de la neige, ni de la pluie. L'autre nuit, comme il pleuvait à verse, j'ai dû placer mon parapluie ouvert au-dessus de mon oreiller, pour empêcher l'eau de tomber sur ma figure et de m'éveiller. Une croix, une petite table, un banc, une pile de livres, voilà tout mon mobilier. Un morceau de viande, ou quelques

(1) A François De Smet. — 30 juillet 1839.

herbes et racines sauvages, avec un bon verre d'eau de fontaine, c'est à peu près ma seule nourriture. Mon jardin, c'est l'immense forêt de Chateaubriand, « aussi antique que la terre qui la porte », le long du plus grand fleuve de l'univers ; c'est une immense prairie, semblable à une vaste mer, où la gazelle, le chevreuil, la biche, le buffle, le bison, paissent en liberté...

» Ma carabine m'accompagne toujours dans mes courses, car il faut se tenir en garde contre les attaques de l'ours à l'ongle rouge et des loups affamés, qu'on rencontre pour ainsi dire à chaque pas. D'ailleurs, les guerres que se livrent entre eux les sauvages rendent notre vie très précaire. Des bandes d'Otoes, de Pawnees, de Sioux, rôdent dans tous les sens pour enlever des chevelures. Nos nouvelles de chaque jour consistent à entendre le récit de leurs cruautés » (1).

Dans ce milieu barbare, le missionnaire trouve le moyen de faire revivre les chers absents : « Parmi les convertis, se trouve l'épouse du grand chef, que j'ai appelée Rosalie. Il y a déjà par ici plusieurs François, des Charles, des Antoine, des Pierre, des Jeannette, des Marie, des Sophie, des Thérèse. Tous ceux que j'ai baptisés portent le nom de quelqu'un de ma famille ou de ma connaissance » (2).

Il redevient enfant en répondant au petit Charles, son neveu préféré :

« Quand je me promène dans les prairies, parmi les belles fleurs, je me dis souvent : Si Charles, Sylvie, Elmire, Clémence et la petite Rosalie étaient ici, quels beaux

---

(1) A François De Smet. — 30 mai 1839.
(2) A François De Smet. — 11 sept. 1838.

bouquets ils feraient pour leurs papas et leurs mamans !... J'ai une biche à grandes cornes, un cerf et un ours apprivoisés, aussi tranquilles et doux que l'est votre petit Fidèle, et qui me suivent partout dans les prairies. Eh bien ! si vous étiez tous avec votre oncle, dès que vos petites jambes deviendraient lasses, hop ! hop ! vous sauteriez à deux sur le dos de l'ours, vous avec Sylvie ; Clémence et Elmire sur celui de la biche ; la petite Rosalie monterait le petit cerf, et nous reviendrions chez nous au petit trot » (1).

***

Chez le P. De Smet, la sensibilité n'a rien de commun avec la faiblesse. Aucune fatigue ne le rebute, aucun danger ne l'arrête, dès qu'il s'agit des intérêts de la mission.

Depuis deux ans, les Potowatomies vivaient dans des transes continuelles, sans cesse menacés par leurs terribles voisins, les Sioux du Missouri. Récemment encore, deux hommes de la tribu venaient d'être massacrés. L'avenir de la mission restait incertain, tant qu'on avait à craindre une de ces incursions meurtrières qui, en quelques heures, convertissaient un populeux campement en un champ de carnage et de mort.

Le missionnaire résolut d'aller, armé de sa foi, droit à l'ennemi, lui parler au nom de Dieu et lui imposer la paix.

Le 29 avril 1839, il s'embarque sur un bateau à vapeur qui remonte le Missouri. A bord, il retrouve deux Européens qu'il a connus à Saint-Louis, MM. Nicollet et

(1) 30 juillet 1839.

Geyer, chargés par le gouvernement de Washington d'une exploration scientifique en pays indien.

L'eau étant très basse, le vent contraire, les bancs de sable et les chicots nombreux, le bateau avance lentement. Chaque fois qu'on s'arrête pour charger du bois, le P. De Smet accompagne M. Geyer à la recherche des plantes et des minéraux. « Je suis fier, écrit-il, d'avoir enrichi son herbier de plusieurs espèces qui auraient pu lui échapper. C'est une étude pour laquelle je me sens beaucoup d'attrait. Les heures que j'ai ainsi passées, par monts et par vaux, en compagnie d'un ami, sont assurément parmi les plus agréables de ma vie » (1).

Connaissant sa compétence, M. Nicollet lui laisse des instruments pour mesurer les hauteurs, et faire des observations qui l'aideront à dresser sa carte du Missouri (2).

Toutefois, pour le missionnaire, la conquête d'une âme vaut mieux que les plus heureuses découvertes. Il trouve le moyen d'instruire et de baptiser, sur le navire, une mère de famille avec ses trois enfants. De plus, il entend les confessions de nombreux Canadiens qui se rendent aux Montagnes-Rocheuses.

Douze jours après avoir quitté Council Bluffs, on arrive à l'embouchure du Vermillon. C'est là que campent les Sioux. Le P. De Smet se sépare avec regret de ses amis. Seul, il va plaider la cause de son peuple auprès d'un ennemi qui a juré de l'exterminer.

La Providence qui le destinait à être, aux États-Unis,

---

(1) A François De Smet. — 30 mai 1839.

(2) Cf. Chittenden et Richardson, pp. 1549 et 1552, deux lettres de M. Nicollet au P. De Smet. On verra quel cas faisait le savant géographe des communications du missionnaire.

l'apôtre de la paix, donna plein succès à sa première négociation.

Très hospitaliers, les sauvages lui firent un accueil qui était de bon augure. « A mon arrivée, dit-il, les chefs et les guerriers de la tribu siouse des Yanctonais m'invitèrent à un festin. Tous étaient assis en cercle dans une grande loge ou tente de peaux de buffle. Chacun avait le menton appuyé sur les genoux, position que ma corpulence ne me permettait pas de prendre. Je m'assis donc, les jambes croisées, comme un tailleur sur sa table. Chacun reçut, sur un plat en bois, un gros morceau de chevreuil. Ceux qui ne peuvent venir à bout de leur portion sont autorisés à emporter le reste. C'est ce que je fis, et j'en eus assez pour deux jours » (1).

Le repas fini, le missionnaire expose l'objet de sa visite. Il vient pour conclure une paix durable entre les Sioux et les Potowatomies.

Sans tarder, on discute les conditions. Par la force de ses raisons et la bonne grâce de ses manières, il a bientôt fait tomber les griefs qui divisaient les deux peuplades. Les Sioux consentent à enterrer la hache de guerre. Ils s'engagent à « couvrir les morts », en envoyant des présents aux enfants de leurs victimes, et promettent d'aller fumer avec eux le calumet de la paix.

Profitant de ces dispositions, le Père parle de religion. Le soir même, il fait une instruction sur les principaux articles du symbole. Les jours suivants, il administre plusieurs baptêmes et bénit quelques mariages.

Après avoir jeté dans cette peuplade les premiers

---

(1) A la Supérieure de l'orphelinat de Termonde. — 1er juillet 1839.

germes de la foi, il se hâte de porter à Council Bluffs le résultat de sa négociation.

Cette fois, il n'a d'autre embarcation qu'un tronc d'arbre creusé en forme de canot. Sur ce frêle esquif, il lui faut descendre un des fleuves les plus dangereux du monde. Heureusement, il est accompagné de deux adroits pilotes, qui sauront éviter les écueils dont est semé le Missouri. La barque, lancée avec la rapidité d'une flèche, franchit en trois jours une énorme distance, et ramène le missionnaire sain et sauf au milieu de ses chers Potowatomies.

Sans armée et sans combat, il rentre vainqueur, les mains pleines des bénédictions de la paix, salué par tous comme le père et le sauveur de la nation.



Il était plus facile de dompter la férocité des sauvages que de vaincre leur passion pour les liqueurs enivrantes.

« Chaque année, écrivait le P. De Smet, les Potowatomies reçoivent du gouvernement 50 000 piastres, en échange des terres qu'on leur a enlevées. En même temps que cette somme, arrivent ici nombre de gens sans aveu, voleurs, buveurs, joueurs, faux monnayeurs, tous la lie des États-Unis. Pour mieux exploiter les Indiens, ils introduisent chez eux l'eau-de-vie en abondance » (1).

« Les sauvages boivent et jouent tant qu'il leur reste un liard. L'amour qu'ils portent à la boisson est vraiment inconcevable. Il faut le voir pour s'en faire une idée. C'est chez eux une véritable tarentule. Dès qu'ils en sont piqués, tout leur sang s'allume dans leurs veines.

(1) Lettre du P. De Smet à M. Ch. Van Mossevelde. — 18 sept. 1839.

Ils deviennent furieux pour avoir plus d'alcool. En obtiennent-ils, ils ne cessent de crier : Encore ! encore ! jusqu'à ce que, brûlés par « l'eau de feu », ils tombent ivres morts. Ils n'ont pas plus tôt repris leurs sens, que leur première et seule exclamation est toujours : *Whiskey ! whiskey ! whiskey !* comme si la vie et la mort en dépendaient.

» Pendant qu'ils sont ivres, la passion les entraîne aux pires excès. Ce sont d'abord des chants joyeux, auxquels succèdent des cris et des hurlements. Les disputes et les querelles suivent de près. Viennent les coups de couteau, de lance, de casse-tête ; et le meurtre enfin couronne ces abominables orgies. Déjà on compte un grand nombre de morts ; d'autres sont horriblement mutilés. En présence d'un sauvage ivre, point de sécurité. Plusieurs fois ma vie a été dans le plus grand danger » (1).

Le gouvernement, il est vrai, interdisait par des lois sévères l'entrée des liqueurs sur le territoire indien ; mais aucun agent ne semblait chargé de faire exécuter ces lois : l'eau-de-vie arrivait par cargaisons (2).

Indigné, le P. De Smet s'arme un jour d'une hache, et, d'un coup vigoureux, défonce un tonneau qu'allaient se partager les Indiens. Dans une lettre énergique, il dénonce à Washington un abus aussi criminel qu'illégal.

Sans doute, on fit peu de cas, en haut lieu, des doléances d'un jésuite. Peut-être même ne déplaisait-il pas à certains Yankees de voir une race détestée travailler elle-même à sa propre destruction. Les Blancs purent continuer en paix leur odieux trafic.

---

(1) Lettre à Fr. De Smet. — 29 oct. 1839.

(2) On lira avec intérêt le journal du P. De Smet, du 10 mai au 15 oct. 1839. Chittenden et Richardson, p. 171-178.

Après d'heureux débuts, la mission semblait vouée à une ruine certaine. « Que pouvons-nous au milieu de 2 000 ivrognes ? Et où ce torrent s'arrêtera-t-il ? Je l'ignore ; car, avec l'argent qui doit venir ici tous les ans, reviendront aussi les mêmes vauriens et les mêmes scènes » (1).

Si sombre que soit l'avenir, les missionnaires sont résolus à ne pas abandonner leur poste. Plus que jamais, ils s'efforcent de gagner, à force de bonté, ces farouches natures.

Ils ont du moins la consolation d'ouvrir le ciel à un grand nombre de petits enfants. « J'ai souvent remarqué, observe le P. De Smet, que beaucoup d'entre eux semblent n'attendre que le baptême pour aller prendre possession du bonheur éternel, car ils meurent presque aussitôt après avoir reçu ce sacrement » (2).

Parmi les adultes, les conversions deviennent plus rares. Parfois même, quelques néophytes se laissent entraîner au vice qui désole la mission. La plupart néanmoins restent fidèles; ils continuent à suivre les instructions, et même à s'approcher chaque mois des sacrements. De plus, les tribus voisines, spécialement celle des Omahas, ne cessent de réclamer des robes-noires.

Voyant quel bien il peut faire encore, notre missionnaire reprend courage. Après avoir écrit au P. De Vos : « Je n'oserais donner à personne le conseil de venir ici »(3), il se réjouit d'apprendre qu'au noviciat de nombreuses recrues aspirent à partager ses travaux : « Mon cœur a tellement bondi de joie, que, si je n'eusse fortement serré

---

(1) A M. Ch. Van Mosseveldе. — 18 sept. 1839.
(2) Lettre au P. De Vos. — 18 déc. 1839.
(3) *Ibid.*

mes bras contre ma poitrine, je crois qu'il m'aurait échappé. Cette nouvelle, je n'en doute pas, a également causé une grande joie parmi les anges gardiens de nos pauvres sauvages. Ils se sont réunis en chœur pour adresser au Tout-Puissant des cantiques d'action de grâces ».

Toutefois, il recommande au maître des novices « de faire passer ces jeunes soldats de Jésus-Christ par les fortes manœuvres de notre chef saint Ignace. Elles leur seront d'un grand secours dans ce pays. Un fusil rouillé, un sabre qui ne coupe pas, ne sont ici d'aucun usage » (1).

Au début de 1840, on craignit qu'une nouvelle disette n'accrût encore les difficultés de la mission. Les vivres allaient manquer ; les secours attendus n'arrivaient pas. Le P. De Smet offrit d'aller lui-même à Saint-Louis chercher les provisions nécessaires à la colonie.

Le 13 février, il quitta Council Bluffs, bien résolu, malgré une indisposition dont il souffrait, à revenir au plus tôt parmi ses chers sauvages.

Le froid rendant la navigation impossible, il dut franchir par terre une distance de 300 lieues (2), tantôt à pied, tantôt à cheval, parfois en charrette, n'ayant que son guide pour compagnon.

« L'hiver, dit-il, était très rigoureux, et je souffris beaucoup dans ce voyage, dormant à la belle étoile, au milieu d'une neige épaisse, enveloppé seulement de deux couvertures, et très incommodé par un vent perçant de

---

(1) Au P. De Vos. — Council Bluffs, 10 fév. 1840.

(2) Au cours de ses premiers voyages, le P. De Smet devait mesurer les distances au juger ; de là peut-être quelques exagérations.

nord-est, qui me gela une joue et la moitié du nez. Des bandes de loups affamés se montraient de temps en temps et nous suivaient en hurlant, mais ils se tenaient à une distance respectueuse et ne nous inquiétaient guère.

» Le froid, je suppose, me causa une grande oppression de poitrine qui me permettait à peine de respirer et de poursuivre ma route. Aussi, en arrivant à Saint-Louis, je fus remis aux tendres soins de Monsieur le Docteur en médecine — moi qui crains les Esculapes américains comme la peste. Aussitôt, celui-ci mit en jeu toute l'apothicairerie : saignées, sangsues, bains, poudres et pilules, emplâtres et cataplasmes, tisanes de différentes espèces, douces et amères, chaudes, froides et tièdes. Il me prescrivit en outre un régime très sévère. Le repos me rétablit assez vite, et je n'eus rien de plus pressé que de me retirer des mains du médecin, qui aurait bientôt fait disparaître la bonne couche qui couvre mes os » (1).

Si l'heureuse humeur fait partie d'un tempérament de missionnaire, le P. De Smet avait lieu de remercier la nature. Autant il est sensible aux épreuves de la mission et au silence de ses amis, autant il affronte gaîment la fatigue et le danger. La modeste assurance d'un héroïsme qui semble s'ignorer lui-même n'est pas l'aspect le moins attachant de sa physionomie.

Sa santé à peine rétablie, il se dispose à rejoindre son poste. Déjà il a rassemblé provisions, vêtements, ornements d'église, instruments de culture. Il va partir, lorsqu'il apprend que le P. Christian Hoecken est

(1) Aux Carmélites de Termonde. — Westport, 27 avril 1840.

désigné pour le remplacer chez les Potowatomies. Lui-même est appelé à une autre mission (1).

Les deux années passées à Council Bluffs n'ont été que des années de préparation ; les grands travaux du missionnaire vont commencer. C'est sur un autre théâtre, au cœur même du désert américain, qu'il va porter l'Évangile. Il sera bientôt « l'apôtre des Montagnes-Rocheuses ».

(1) En septembre 1841, les PP. Verreydt et Hoecken quitteront Council Bluffs pour se fixer à la mission Sainte-Marie, établie depuis deux ans à Sugar Creek, chez les Potowatomies du Kansas. De là, le P. Hoecken continuera à visiter les tribus du Haut-Missouri.

CHAPITRE VI

LES TÊTES-PLATES.

PREMIER VOYAGE AUX MONTAGNES-ROCHEUSES

1840

Depuis qu'ils s'étaient séparés de l'Angleterre, les États-Unis avaient joui d'une prospérité croissante. Il avait suffi d'un demi-siècle pour que « cet enfant au maillot », comme l'appelait Joseph de Maistre, atteignît un développement égal à celui des plus importants pays d'Europe. Sa population qui, en 1780, ne montait pas à 3 millions d'habitants, dépassait, en 1840, le chiffre de 17 millions. Chaque année voyait surgir de nouvelles villes et naître de nouveaux États.

Sans cesse, le pionnier avançait vers l'ouest, s'ouvrant, par la hache et par le feu, une route à travers la forêt vierge ou les hautes herbes de la Prairie, se fixant là où il trouvait un terrain propre à la culture. Devant ses conquêtes incessantes, le désert reculait. La colonisation marchait à la vitesse de huit et dix lieues par an.

Que devenaient les Indiens, premiers possesseurs du sol américain ?

Chaque jour voyait rétrécir leur domaine. De nombreuses tribus, obligées de quitter les provinces de l'Est, avaient dû se réfugier de l'autre côté du Missouri. Dans le Territoire Indien, qui venait de leur être concédé, les Cherokees, les Creeks, les Chickasaws, les Seminoles, les Kickapoos, etc., s'essayaient, sous la surveillance du gouvernement, à la vie et aux habitudes des Blancs.

D'autres sauvages avaient, comme les Potowatomies de Council Bluffs, presque totalement abandonné leurs terres aux Américains. Ils gardaient seulement une enclave indépendante, appelée *réserve*, où le gouvernement s'engageait à pourvoir à leur subsistance, au moins pendant un nombre d'années déterminé.

Toutefois, la plupart des Peaux-Rouges continuaient à mener la vie nomade dans les déserts où n'avaient pas encore pénétré les « Visages-Pâles ».

Sur les rives du Haut-Missouri, dans les territoires actuels de Nébraska, de Wyoming, de Dakota et de Montana, vivait, partagée en plusieurs tribus, la puissante nation des Sioux (1).

Plus au nord, sur la frontière des possessions britanniques, erraient les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Gros-Ventres.

Enfin, au cœur même des Montagnes-Rocheuses, dans les fertiles vallées qu'arrosent les affluents du Columbia, habitaient un grand nombre de petites tribus, étrangères aux familles du Missouri, souvent même victimes de leurs incursions. C'étaient les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles

---

(1) Voir le tableau complet des tribus siouses dressé par le P. De Smet. *Lettres choisies*, 1re série, p. 146.

ou Kalispels, les Cœurs-d'Alène, les Chaudières, les Spokanes, les Kootenais, les Nez-Percés.

C'est à ce dernier groupe de peuplades que le P. De Smet consacrera désormais l'ardeur de son zèle et les ressources de son rare talent.



De toutes les tribus des Montagnes, la plus intéressante était celle des Têtes-Plates (1).

Les premiers Blancs qui pénétrèrent chez eux furent les explorateurs Lewis et Clarke, chargés, en 1804, de reconnaître les sources du Missouri (2).

Les Têtes-Plates, alors, comptaient à peine 2 000 âmes; mais, s'ils étaient inférieurs en nombre à la plupart des peuplades voisines, aucune ne les surpassait en audace et en bravoure.

Un membre de la célèbre expédition, après avoir parlé de l'abjection morale où croupissaient les diverses tribus qu'il avait rencontrées, ajoute : « A l'honneur des Têtes-Plates, qui vivent sur le versant occidental des Montagnes-Rocheuses, nous devons les citer comme une exception. C'est la seule nation qui semble avoir quelque idée de la chasteté » (3).

Au témoignage de M. Cox qui, de 1812 à 1814, fit avec eux le commerce des pelleteries, les Têtes-Plates avaient

---

(1) L'origine de ce nom est inconnue. De même que le nom de Nez-Percés, il n'est justifié, ni par la conformation physique, ni par aucune pratique en usage chez ces tribus.

(2) Cf. *Travels to the Source of the Missouri River*, by captains Lewis and Clarke, London, 1814.

(3) Journal du sergent Patrice Gass, cité par le P. Palladino, *Indian and White in the Northwest*, p. 4.

plus de qualités qu'aucune autre tribu de l'Ouest. Ils sont, dit-il, honnêtes dans leurs affaires, braves dans le combat, obéissants à leurs chefs, propres dans leurs loges et leurs habits, ennemis déclarés du mensonge. La polygamie semble avoir été chez eux une rare exception. Les femmes sont d'excellentes épouses et d'excellentes mères. Leur renom de fidélité est si bien établi, qu'à peine peut-on citer un seul exemple contraire (1).

Une telle race était préparée à recevoir l'Évangile.

Lorsque, au XVIIe siècle, les Jésuites français tombaient sous la hache des Iroquois, ils étaient loin de prévoir que la foi, qu'ils avaient prêchée et qu'ils scellaient de leur sang, serait un jour portée au delà du Missisipi, dans les Montagnes-Rocheuses, et jusqu'à la côte du Pacifique, par les descendants de ces mêmes sauvages, qui les traitaient avec tant de barbarie.

Rappelons les origines de cette surprenante évangélisation.

Entre les années 1812 et 1820, une bande d'Iroquois catholiques quittait la mission de Caughnawaga, près de Montréal, et, traversant la vallée du Mississipi, se dirigeait vers les régions inconnues de l'Ouest. Quel était le but de leur voyage ? Peut-être faisaient-ils partie d'une compagnie de trappeurs canadiens, à la recherche des fourrures. Ce qui est certain, c'est qu'à leur insu ils servaient les desseins de la Providence, en faveur de ceux qui allaient devenir leurs frères d'adoption.

Le chef du groupe s'appelait Ignace La Mousse. Jadis

(1) Cf. Palladino, *Op. cit.*, p. 4-8. — On trouvera d'autres témoignages dans l'ouvrage de Helen Jackson, *A Century of dishonor*, p. 377 et suiv.

il avait été baptisé et marié par les Jésuites, et même était resté quelque temps attaché à leur service (1). Les Indiens devaient lui donner le nom de Vieil Ignace, pour le distinguer d'un autre Iroquois, le Jeune Ignace, dont nous aurons à parler plus loin.

Les voyageurs reçurent chez les Têtes-Plates un accueil si engageant, qu'ils résolurent de se fixer au milieu d'eux. Les liens du mariage ne tardèrent pas à resserrer encore ceux de l'amitié, et les nouveaux-venus devinrent membres de la nation.

Sous sa rudesse native, le Vieil Ignace cachait une remarquable intelligence et une âme d'apôtre. Son courage, sa loyauté, lui acquirent une influence qu'il sut faire servir au bien de la tribu. Souvent il parlait aux Têtes-Plates de la religion catholique, de ses croyances, de ses prières, de ses cérémonies. La conclusion de ses discours était toujours la même : ils devaient faire venir au milieu d'eux des robes-noires, pour les instruire et leur apprendre le chemin du ciel.

On l'écoutait avec attention. Les sauvages apprirent ainsi les principaux mystères de la foi, les grands préceptes du christianisme, l'oraison dominicale, le signe de la croix et d'autres pratiques religieuses.

Leur vie se régla sur cet enseignement. Ils priaient matin et soir, sanctifiaient le dimanche, baptisaient les moribonds, et plantaient la croix sur la tombe de leurs défunts.

Chez les Pends-d'Oreilles et les Nez-Percés, tribus amies

---

(1) Nous empruntons ces détails à une lettre du P. Hélias d'Huddeghem (4 juillet 1836). Nous verrons que ce religieux eut l'occasion de converser longuement, à Saint-Louis, avec Ignace et ses enfants.

des Têtes-Plates, même empressement à s'instruire de la religion. Tous désiraient ardemment des robes-noires. Mais comment en obtenir ? Pour atteindre les missions de Québec ou de Montréal, il eût fallu faire près de 1 500 lieues.

Cependant des prêtres catholiques venaient d'arriver au Missouri. La nouvelle en parvint jusqu'aux Montagnes, portée sans doute par les marchands qui, chaque année, remontaient le fleuve.

Aussitôt, le Vieil Ignace rassemble le conseil de la tribu, et propose d'aller à Saint-Louis chercher des missionnaires. Le projet est accueilli avec enthousiasme ; quatre Indiens s'offrent à partir immédiatement.

L'entreprise était hardie. Comment franchir une distance de 1 000 lieues à travers de hautes montagnes, de larges fleuves, des plaines arides, des déserts de sable ? Comment éviter la rencontre des Corbeaux et des Pieds-Noirs, ennemis mortels des Têtes-Plates ?

Prêts à tout affronter pour obtenir un prêtre, les quatre voyageurs quittèrent leur pays au printemps de 1831 (1). Peut-être eurent-ils l'occasion de se joindre à une caravane de marchands descendant des Montagnes.

Au commencement d'octobre, ils arrivent à Saint-Louis. Ils visitent l'église catholique, et se prosternent devant Celui qu'Ignace leur a appris à adorer. Dans une ardente prière, ils le conjurent de leur accorder ce qu'ils sont venus chercher si loin. La décence de leur maintien,

---

(1) D'après le P. Hélias d'Huddeghem (lettre citée), le chef de la députation s'appelait Martin. Il était l'oncle d'Ignace, et devait mourir peu après son arrivée à Saint-Louis. Ses compagnons appartenaient à la nation des Têtes-Plates et à celle des Nez-Percés.

l'expression de leur piété, impressionnent vivement ceux qui en sont témoins. Personne, malheureusement, ne peut comprendre leur langue.

Une autre épreuve les attendait. Épuisés par un voyage de plusieurs mois, deux d'entre eux tombent malades et meurent après quelques jours (1).

Les deux survivants reprirent la route des Montagnes, mais ne revirent jamais leur tribu. Personne ne put dire s'ils avaient, à leur tour, succombé à la fatigue, ou s'ils avaient été massacrés.

Cette expédition avait eu, au moins, pour résultat de faire connaître les Têtes-Plates, et de leur gagner des sympathies.

Les prêtres catholiques étaient alors trop peu nombreux pour accepter une nouvelle mission. Les protestants crurent pouvoir en profiter, et, à deux reprises différentes, tentèrent de s'introduire chez les sauvages.

En 1834, ceux-ci apprirent qu'un groupe de missionnaires était en route vers la tribu. Sans doute, c'étaient les robes-noires, avec les messagers envoyés à leur recherche.

Grand fut leur désappointement en voyant arriver la caravane. Aucun des leurs n'en faisait partie. De plus, les missionnaires qu'ils avaient sous les yeux ne ressem-

---

(1) « J'étais alors absent de Saint-Louis, écrit Mgr Rosati. Deux de nos prêtres allèrent les voir, et les pauvres Indiens parurent enchantés de cette visite. Ils firent des signes de croix et d'autres signes qui paraissaient avoir rapport au baptême. On leur administra ce sacrement, et ils donnèrent des marques de satisfaction. On leur présenta un crucifix. Ils le saisirent avec empressement, le baisèrent plusieurs fois, et on ne put le leur reprendre qu'après leur mort. Leurs corps furent portés à l'église, et on les enterra avec toutes les cérémonies catholiques ». (*Annales de la Propagation de la Foi*, 31 déc. 1831).

blaient en rien à ceux dont leur avaient parlé les Iroquois. Ils étaient mariés, n'avaient pas de robes noires, ne portaient pas de crucifix,et ne récitaient pas *la grande prière* (la messe). Ce n'étaient pas les maîtres qu'ils attendaient.

Comprenant qu'il était inutile de s'attarder, les méthodistes allèrent s'établir dans l'Orégon.

Une autre tentative faite, l'année suivante, par l'Association Américaine des Missions Étrangères, ne fut pas plus heureuse.

Cependant les Têtes-Plates, n'espérant plus revoir leurs frères partis depuis quatre ans, résolurent d'envoyer à Saint-Louis une seconde députation. Cette fois, c'était Ignace lui-même qui s'offrait.

Prenant avec lui ses deux fils, qu'il désirait faire baptiser, il quitta les Montagnes pendant l'été de 1835, et, au prix d'incroyables fatigues, atteignit Saint-Louis au commencement de décembre.

Ayant, dans son enfance, appris le français, il put facilement exposer le but de son voyage. Un jésuite belge, le P. Hélias d'Huddeghem, entendit sa confession, et prépara ses fils au baptême.

Depuis longtemps, les Pères de Saint-Louis songeaient à établir une mission de l'autre côté des Montagnes ; mais ils suffisaient à peine aux besoins du collège, et le P. Général n'osait permettre une nouvelle fondation.

Cependant Ignace ne cessait de demander un prêtre, au nom des tribus dont il était le délégué. « Je le consolai de mon mieux, écrit le P. Hélias, l'assurant que « notre chef noir » de Rome pourvoirait le plus tôt possible aux besoins de sa peuplade, et que, si j'en obtenais la permis-

sion, je m'empresserais de me rendre aux Montagnes »(1).

De son côté, Mgr Rosati promit d'envoyer des missionnaires, et Ignace, tout réconforté par cet espoir, regagna son pays.

Dix-huit mois s'écoulèrent ; rien n'annonçait encore l'arrivée des robes-noires.

Pendant l'été de 1837, une troisième députation prit la route de Saint-Louis. Elle comprenait trois Têtes-Plates, un Nez-Percé, et avait toujours pour chef le Vieil Ignace.

Comme ils traversaient le pays des Sioux, ils rencontrèrent un corps de guerriers, fort d'environ 300 hommes. Ignace portant l'habit des Européens, les ennemis crurent qu'il faisait partie d'une caravane de Blancs qui retournait à Saint-Louis. Ils voulaient l'épargner ; mais l'héroïque vieillard refusa d'être séparé de ses compagnons.

Se sentant perdus, les Têtes-Plates voulurent du moins sauver l'honneur de leur tribu. Quinze Sioux restèrent sur le terrain. Enfin, écrasés par le nombre, les voyageurs tombèrent, offrant à Dieu leur vie pour le salut de leurs frères.

A cette accablante nouvelle, les pauvres Indiens purent se demander s'ils obtiendraient jamais un prêtre catholique. Ils décidèrent néanmoins d'envoyer à Saint-Louis une quatrième députation. Deux Iroquois, parlant le français, se présentèrent. L'un s'appelait Pierre Gaucher, l'autre, le Jeune Ignace.

Ils partirent en 1839, et se joignirent à un groupe de marchands qui faisaient le même voyage.

Vers la mi-septembre, ils arrivèrent à Council Bluffs,

---

(1) A Mme Hélias d'Huddeghem, 4 juillet 1836.

et allèrent visiter les missionnaires établis depuis un an chez les Potowatomies. C'est alors que le P. De Smet vit, pour la première fois, ceux dont il allait bientôt devenir l'apôtre. « Les larmes aux yeux, dit-il, ils me priaient de les accompagner. Ah ! si ma santé était un peu meilleure, j'aurais grande chance, cette fois, de remonter plus haut le Missouri. Il me semble que, si Dieu m'en jugeait digne, je donnerais volontiers ma vie pour voler au secours de ces Indiens » (1).

Quelques semaines plus tard, nos deux voyageurs sont à Saint-Louis. Ils se confessent à un Père du collège, puis vont à la cathédrale entendre la messe et recevoir la sainte communion. Mgr Rosati leur administre le sacrement de confirmation.

Après s'être longuement entretenu avec eux, le pieux évêque écrit au général de la Compagnie de Jésus. Il fait valoir les qualités des Indiens, et rappelle les démarches faites par eux, depuis huit ans, pour obtenir un prêtre. Sa lettre se termine par ces mots : « Pour l'amour de Dieu, mon Très Révérend Père, n'abandonnez pas ces âmes » (2).

Ému d'un si pressant appel, le P. Général adresse au prélat une réponse favorable.

Enfin les Têtes-Plates touchent au terme de leurs vœux. Pierre Gaucher s'empresse de porter aux siens l'heureuse nouvelle, tandis que le Jeune Ignace reste au Missouri, pour servir de guide au missionnaire qui doit partir au printemps.

---

(1) Lettre à François De Smet. — Council Bluffs, 29 oct. 1839.
(2) Saint-Louis, 20 octobre 1839.

***

Dès qu'il apprit la promesse faite aux Têtes-Plates, le P. De Smet s'offrit pour aller aux Montagnes.

Les supérieurs, le voyant à peine remis des suites de son récent voyage, hésitèrent quelque temps, puis, finalement, cédèrent à ses instances (1).

Il ne s'agissait point encore de se fixer définitivement chez la tribu, mais simplement d'étudier le pays en vue d'une fondation. Toutefois, le missionnaire ne se faisait pas illusion sur les difficultés de l'entreprise. « C'est un voyage plein de dangers, écrivait-il à son frère ; mais j'espère que le Seigneur, en qui je mets toute ma confiance, me guidera. C'est pour sa plus grande gloire que je l'entreprends. Il s'agit du salut de toute une nation. Priez pour moi ; mais surtout, faites dire chaque jour quelque prière au petit Charles : *talium est regnum cœlorum*, leur innocence les rend amis de Dieu » (2).

Les supérieurs avaient l'intention de lui donner un compagnon, mais on ne parvint pas à réunir la somme nécessaire. Il fut décidé qu'il partirait seul avec le Jeune Ignace.

Il quitta Saint-Louis le 27 mars 1840.

Quelques jours plus tard, il était à Westport (3), ville frontière du Missouri, et rendez-vous des marchands

---

(1) « Il a manifesté, écrivait le P. Verhaegen, un si vif empressement et un zèle si ardent pour cette œuvre ; il possède d'ailleurs des qualités si remarquables, qu'il nous était presque impossible de faire un autre choix... Sa prudence et son habileté ne nous laissent aucun doute sur l'heureux succès de son voyage ». (A Fr. De Smet. — Saint-Louis, 24 avril 1840).

(2) A Fr. De Smet. — Saint-Louis, 16 mars 1640.

(3) Aujourd'hui Kansas City.

partant pour les Montagnes. C'est là qu'il se procura les chevaux nécessaires pour le voyage. Il en acheta sept : deux de monture, pour lui et pour son guide, et cinq de charge, pour porter les vivres et les bagages.

Il devait se joindre à une caravane, forte de trente hommes environ, appartenant à la Compagnie Américaine des Fourrures.

Au moment de s'engager dans l'immense désert, il implore sur son voyage la protection de la Reine du ciel. Une dernière fois, il se recommande au souvenir de ses frères et aux prières de ses amis. Sûr de répondre à un appel de Dieu, il part avec confiance et allégresse : « Sans doute, le Seigneur a de grands desseins sur ces pauvres tribus. Je lui rends grâce, dans la sincérité de mon âme, d'avoir été choisi pour cette mission. Je ne crains rien. Jamais de ma vie je n'ai été ni plus tranquille ni plus heureux » (1).

Le départ eut lieu le 30 avril.

On se dirigea vers l'ouest, à travers des plaines immenses et arides, coupées de gorges profondes.

Bientôt les chaleurs commencèrent à sévir. « Je n'étais en route que depuis six jours, écrit le missionnaire, lorsque je me sentis pris d'une fièvre intermittente, avec les frissons qui précèdent d'ordinaire les accès de chaleur. Mes amis me conseillaient de revenir sur mes pas, mais mon désir de voir les tribus des Montagnes l'emporta sur toutes les raisons qu'ils purent me donner. Je suivis donc la caravane de mon mieux, me tenant à cheval aussi longtemps que j'en avais la force. J'allais ensuite me coucher dans un chariot, sur des caisses, où j'étais

(1) A François De Smet. — Westport, 24 avril 1840.

ballotté comme un colis. Souvent il nous fallut traverser des ravins profonds et à pic, ce qui me mettait dans les positions les plus singulières. Tantôt j'avais les pieds en l'air, tantôt je disparaissais entre les ballots et les caisses. Parfois, je me sentais froid comme un glaçon ; bientôt après, je suais à grosses gouttes, et j'étais rouge comme un poêle ardent. De plus, pendant trois jours — et c'étaient ceux de ma plus forte fièvre — je n'eus, pour me désaltérer, que des eaux sales et stagnantes » (1).

Le 18 mai, on arriva sur les bords de la Platte ou Nébraska, « la plus merveilleuse et la plus inutile des rivières ». Large de deux kilomètres, elle n'a souvent qu'un mètre ou deux de profondeur, ce qui la rend impropre à la navigation. Force fut donc de garder la route de terre.

Sensible aux beautés grandioses ou charmantes du paysage, le P. De Smet admire, au milieu du fleuve, « ces groupes d'îles que, de loin, on prendrait pour des flottilles, mêlant à leurs voiles déployées des guirlandes de verdure et des festons de fleurs » (2).

Les buffles qui, par milliers, errent dans la Prairie lui rappellent les troupeaux des patriarches, qui couvraient jadis les montagnes de l'Orient.

Bientôt, c'est le désert, avec ses plaines désolées, arides et solitaires. L'herbe, brûlée, dépérit ; les ruisseaux, les rivières sont à sec ; le buffle, le cerf, le chevreuil, se réfugient dans les rares oasis d'où la vie ne s'est pas retirée. Çà et là, des amas de pierres, des pics escarpés, de profonds ravins ; puis des bancs de rocher, qui se dressent devant le voyageur comme d'infranchissables barrières.

---

(1) Relation adressée à Fr. De Smet. — Saint-Louis, 25 janv. 1841.

(2) *Ibid.*

Le P. De Smet observe, avec un particulier intérêt, des groupes de sauvages de diverses tribus, jadis paisibles possesseurs des prairies, maintenant refoulés dans les gorges et les forêts.

« Peut-être ce pays sera-t-il un jour le berceau d'un nouveau peuple, composé des anciennes races sauvages et de cette classe d'aventuriers, de fugitifs et de bannis, que la société rejette de son sein : population hétérogène et menaçante, que l'Union Américaine amoncelle comme un sinistre nuage sur ses frontières, et dont elle accroît sans cesse l'irritation et les forces, en transportant des tribus entières d'Indiens, de l'est du Mississipi, dans les solitudes de l'Ouest. Ces sauvages emportent avec eux une haine implacable contre les Blancs qui les ont, disent-ils, injustement chassés loin des tombeaux de leurs pères et dépossédés de leur héritage... N'est-il pas à craindre qu'avec le temps, ces tribus ne s'organisent en bandes de pillards et d'assassins, qui auront pour coursiers les chevaux légers de la Prairie, le désert pour théâtre de leurs brigandages, et des rochers inaccessibles comme asile de leur vie et de leur butin » (1) ?

L'avenir ne doit, hélas ! que trop justifier ces sombres prévisions.

Depuis un mois, on longeait la rive droite de la Nébraska. Vers la mi-juin, on atteignit les Montagnes-Rocheuses. « Ce ne sont que rochers entassés sur rochers. On dirait les ruines de tout un monde, recouvertes, comme d'un linceul, par des neiges éternelles » (2).

La caravane devait s'arrêter à la Rivière-Verte, une

---

(1) Relation citée. — Cf. W. Irving, *Astoria*, XXII.

(2) *Ibid.*

des branches du Colorado. C'est là que les sauvages et les Canadiens, chasseurs de castors, venaient tous les ans vendre leurs fourrures, ou les échanger contre les articles que leur fournissaient les Blancs.

On y arriva le 30 juin.

Quelle ne fut pas la joie du P. De Smet, en voyant venir à lui un groupe de Têtes-Plates !

Pierre Gaucher avait rapporté de Saint-Louis la nouvelle qu'une robe-noire arriverait bientôt, accompagnée du Jeune Ignace. Aussitôt, le grand chef avait envoyé au-devant du missionnaire dix de ses guerriers, pour lui faire escorte jusqu'au camp. Lui-même devait suivre, avec toute la tribu.

« Notre rencontre, dit le P. De Smet, ne fut pas celle d'étrangers, mais d'amis. C'étaient comme des enfants qui, après une longue absence, accourent au-devant de leur père. Je pleurais de joie en les embrassant. Eux aussi, les larmes aux yeux, m'accueillaient avec les expressions les plus tendres. Naïvement, ils me racontaient les nouvelles de la tribu, en particulier leur préservation presque miraculeuse dans un combat que soixante des leurs venaient de soutenir contre deux cents Pieds-Noirs, combat qui avait duré cinq jours, et dans lequel ils avaient tué environ cinquante de leurs ennemis, sans perdre un seul homme.

— Nous nous sommes battus en braves, me disaient-ils, soutenus par le désir de vous voir. Le Grand-Esprit a eu pitié de nous ; il nous a aidés à écarter les dangers sur la route qui doit vous conduire à notre camp. Les Pieds-Noirs se sont retirés en pleurant ; d'ici à longtemps, il ne nous molesteront plus.

» Ensemble, nous remerciâmes le Seigneur de sa

protection, et lui demandâmes de nous assister jusqu'au bout » (1).

Restait à franchir la partie la plus rude et la plus périlleuse de la route. Pendant que ses chevaux se reposaient, le P. De Smet passa quelques jours à s'entretenir avec les sauvages réunis sur les bords de la Rivière-Verte.

C'est alors qu'il vit pour la première fois les Serpents, réduits à fouiller la terre pour se nourrir de racines, et les Ampayoos, plus misérables encore. « Le pays qu'ils habitent est une véritable bruyère. Ils logent dans les crevasses des rochers ou dans des trous creusés en terre. Ils n'ont pas d'habits. Pour toute arme, un arc, des flèches et un bâton pointu. Ils parcourent les plaines incultes à la recherche des fourmis et des sauterelles dont ils se nourrissent, et croient faire un festin quand ils rencontrent quelques racines insipides ou quelques baies nauséabondes. Des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'ils se repaissent des cadavres de leurs proches, et parfois même mangent leurs propres enfants » (2).

Cette affreuse misère émeut à tel point le missionnaire, qu'il voudrait pouvoir s'arrêter chez ces peuples dégradés et leur consacrer sa vie. Il a du moins la consolation de baptiser plusieurs Indiens, et de leur faire entrevoir les joies de l'éternité.

Les Nez-Percés, les Spokanes, les Cœurs-d'Alène ont des mœurs plus humaines. Ils habitent un pays fertile. Leur richesse consiste surtout en chevaux ; certains sauvages en possèdent jusqu'à cinq et six cents. Tous manifestent un vif désir de voir chez eux des robes-noires.

---

(1) Relation citée.

(2) *Ibid.*

Les Kalispels ou Pends-d'Oreilles ont même caractère, même langue, mêmes habitudes que les Têtes-Plates. Ils ne forment avec eux qu'un seul peuple. Comme eux, ils ont, jusqu'à présent, mené la vie nomade, mais n'attendent que l'arrivée du missionnaire pour commencer la culture des terres, et vivre selon les préceptes de l'Évangile.

Tout en s'entretenant avec les Indiens, le P. De Smet donne de salutaires avis aux chasseurs canadiens qui, dit-il, « paraissent en avoir grand besoin » .

Quel n'est pas son étonnement de découvrir parmi eux un compatriote, un Flamand de Gand !

Il s'appelle Jean-Baptiste De Velder. Ancien grenadier de Napoléon, fait prisonnier en Espagne, il s'est échappé des colonies anglaises sur un navire américain, et, depuis quatorze ans, fait la chasse au castor dans les Montagnes-Rocheuses.

Enchanté de retrouver un Belge à trois mille lieues de son pays, il s'offre généreusement à accompagner le missionnaire et à le servir dans son voyage. Il est résolu, dit-il, à passer le reste de ses jours dans la pratique de la religion. Il a presque oublié la langue flamande ; il ne se rappelle que ses prières, avec un cantique en l'honneur de la Vierge, qu'il a appris, enfant, sur les genoux de sa mère, et récite tous les jours.

Le 3 juillet était un dimanche. Le P. De Smet voulut célébrer la messe. C'était la première fois que le saint sacrifice était offert dans ces montagnes.

L'autel, dressé sur une éminence, était orné de fleurs sauvages. « Je prêchai en français et en anglais, écrit le missionnaire, aux chasseurs américains et canadiens ; puis je m'adressai par interprète aux Têtes-Plates et

aux Serpents. C'était un spectacle consolant que cette foule, composée des nations les plus diverses, suivant avec recueillement nos saints mystères. Les Canadiens entonnèrent quelques cantiques en français et en latin, tandis que les sauvages chantaient dans la langue de leur pays. L'office était vraiment *catholique*. L'endroit où il se célébra a été depuis appelé par les chasseurs « la plaine du saint sacrifice » (1).

Le lendemain, on se sépara. Accompagné de son fidèle Flamand et des délégués des Têtes-Plates, le P. De Smet se remit en marche.

Après avoir franchi, huit jours durant, montagnes, rivières et précipices, il atteignit le camp des Indiens (2). Têtes-Plates, Pends-d'Oreilles, Nez-Percés, étaient venus à sa rencontre à une distance de 800 milles. C'est au milieu d'eux qu'il allait goûter les meilleures joies de sa vie apostolique. Lui-même va nous les raconter.



« Déjà les perches étaient dressées pour étendre ma loge. A mon arrivée, hommes, femmes et enfants vinrent me donner la main et me souhaiter la bienvenue. Ils étaient au nombre d'environ 1 600. Les plus âgés pleuraient de joie, tandis que les enfants exprimaient leur contentement par des gambades et des cris d'allégresse.

» Ces bons sauvages me conduisirent à la loge du grand

---

(1) Relation adressée aux Carmélites de Termonde. — 1er mars 1841.

(2) Le P. De Smet passa alors tout près de la « Terre des Merveilles », devenue le Parc National des Américains. Toutefois, il ne connut ce pays que plus tard, et sur le rapport d'un autre voyageur. — Voir *Lettres choisies*, 1re série, p. 97.

chef, un vrai patriarche, appelé Grand-Visage. Celui-ci me reçut au milieu de son conseil avec la plus parfaite cordialité.

— Robe-Noire, dit-il, soyez le bienvenu dans ma nation. Nos cœurs sont joyeux. C'est aujourd'hui que le Grand-Esprit a accompli nos vœux. Vous êtes au milieu d'un peuple grossier et pauvre, plongé dans les ténèbres de l'ignorance. J'ai toujours exhorté mes enfants à aimer le Grand-Esprit. Nous n'ignorons pas que tout ce qui existe est à lui, et que nous recevons tout de sa main libérale. Parfois, de bons Blancs nous ont donné de sages avis, et nous les avons suivis. Dans l'ardeur de notre cœur, pour nous faire instruire de ce qui concerne le salut, nous avons, à différentes reprises, député de nos gens à la grande robe-noire (l'évêque) de Saint-Louis, afin qu'elle envoie un Père pour nous parler. Robe-Noire, parlez ; nous sommes tous vos enfants. Montrez-nous la route que nous devons suivre, pour arriver là où réside le Grand-Esprit. Nos oreilles sont ouvertes ; nos cœurs recevront toutes vos paroles. Parlez, Robe-Noire, nous suivrons les paroles de votre bouche.

» J'eus alors avec ces braves gens un long entretien sur la religion. Je leur exposai l'objet de ma mission, et les invitai à quitter la vie nomade pour se fixer dans un endroit fertile. Tous se déclarèrent prêts à échanger l'arc et le carquois contre la bêche et la charrue.

» Je leur fixai un règlement pour les exercices de piété. Aussitôt, un des chefs m'apporta une cloche pour donner les signaux, et, dès le premier soir, je rassemblai tout le monde autour de ma loge... Après avoir fait une instruction, je récitai les prières du soir. Avant de se séparer, les sauvages chantèrent, avec un ensemble admirable,

trois cantiques de leur composition, à la louange du Grand-Esprit. Il me serait impossible de dire les émotions que j'éprouvais alors...

» Tous les matins, au point de jour, le grand chef se levait le premier, puis, montant à cheval, faisait le tour du camp pour haranguer son peuple :

— Allons, disait-il, courage, mes enfants ! ouvrez les yeux. Adressez au Grand-Esprit vos premières pensées et vos premières paroles. Dites-lui qûe vous l'aimez, qu'il vous fasse la charité. Courage ! le soleil va paraître ; il est temps d'aller vous laver à la rivière. Soyez prompts à vous rendre à la loge de notre Père au premier son de la cloche. Tenez-vous y tranquilles ; ouvrez vos oreilles pour entendre, et votre cœur pour retenir toutes les paroles qu'il vous dira.

» Quand tous étaient prêts, je sonnais la cloche pour la prière et l'instruction. Depuis mon arrivée jusqu'à mon départ, leur avidité d'entendre la parole de Dieu ne fit que s'accroître. Je leur prêchais régulièrement quatre fois par jour. L'empressement était si grand, qu'ils couraient pour avoir une bonne place. Les malades même se faisaient porter...

» Je m'étais empressé, le lendemain de mon arrivée, de traduire les prières à l'aide d'un interprète. Quinze jours après, je promis une médaille de la Sainte Vierge à celui qui, le premier, pourrait réciter sans faute le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les dix commandements et les quatre actes. Un chef se leva :

— Mon Père, dit-il, votre médaille m'appartient.

» Et, à ma grande surprise, il récita toutes ces prières sans manquer un mot. Je l'embrassai et le fis mon catéchiste. Il mit tant de zèle à remplir cette fonction, qu'en moins de dix jours toute la tribu sut les prières.

» J'eus le bonheur de régénérer près de 300 Indiens dans les eaux du baptême. Tous désiraient vivement obtenir la même grâce, et leurs dispositions, sans doute, étaient excellentes ; mais, comme l'absence de missionnaire ne devait être que temporaire, je crus prudent de remettre les autres à l'année suivante, tant pour leur faire concevoir une haute idée du sacrement, que pour les éprouver en ce qui concerne l'indissolubilité du mariage, chose inconnue parmi les nations indiennes de l'Amérique.

» Parmi les adultes baptisés, se trouvaient les deux grands chefs, celui des Têtes-Plates et celui des Pends-d'Oreilles, tous deux octogénaires. Comme je les excitais à renouveler la contrition de leurs péchés, l'Ours-Ambulant (c'est le nom du second) me répondit :

— Pendant ma jeunesse, et même jusqu'à un âge avancé, j'ai vécu dans une profonde ignorance du bien et du mal, et, pendant ce temps, j'ai dû souvent déplaire au Grand-Esprit. J'implore sincèrement mon pardon. Mais toutes les fois que j'ai reconnu qu'une chose était mauvaise, je l'ai aussitôt bannie de mon cœur. Je ne me souviens pas que, de ma vie, j'aie offensé le Grand-Esprit de propos délibéré.

» Je n'ai pu découvrir parmi ces Indiens le moindre vice, si ce n'est les jeux de hasard, dans lesquels ils risquent souvent tout ce qu'ils possèdent. Ces jeux ont été abolis à l'unanimité dès qu'ils ont su qu'ils étaient contraires au commandement qui dit : « Vous ne désirerez rien de ce qui appartient à votre prochain ». Ils sont scrupuleusement honnêtes dans leurs ventes et leurs achats. Jamais personne n'a été accusé de vol. Tout ce qu'on trouve est porté à la loge du chef, qui proclame les objets et les remet au propriétaire. La médisance est

inconnue, même chez les femmes ; le mensonge, surtout, leur est odieux.

— Nous craignons, disent-ils, d'offenser le Grand-Esprit, et c'est pourquoi nous avons horreur des *langues fourchues* (des menteurs).

» Toute querelle, tout emportement, serait sévèrement puni. Nul ne souffre sans que ses frères s'intéressent à son malheur, et viennent au secours de sa détresse ; aussi n'y a-t-il point d'orphelins parmi eux. Ils sont polis, d'humeur joviale et très hospitaliers. Leurs loges sont ouvertes à tout le monde ; ils ne connaissent pas même l'usage des clefs et des serrures. Un seul homme, grâce à l'influence qu'il a acquise par sa valeur dans les combats et sa sagesse dans les conseils, gouverne la peuplade entière : il n'a besoin ni de gardes, ni de verrous, ni de barreaux de fer, ni de prisons d'État.

» Souvent je me suis répété : Sont-ce là les peuples que les gens civilisés osent appeler du nom de barbares ?... Trop longtemps on s'est accoutumé à juger les sauvages de l'intérieur par ceux des frontières. Ces derniers ont appris les vices des Blancs qui, guidés par la soif insatiable d'un gain sordide, travaillent à les corrompre et les encouragent par leur exemple » (1).

Le P. De Smet avait rejoint les Têtes-Plates dans le Vallon de Pierre, au pied des Trois-Tetons. Quelques jours après, on leva le camp pour remonter, à petites étapes, vers le nord.

Le 22 juillet, la caravane atteignit la ligne de faîte qui sépare le versant du Missouri de celui du Columbia.

« Je me dirigeai, écrit le missionnaire, vers le sommet d'une haute montagne, pour mieux mesurer la distance

---

(1) Relation adressée à Fr. De Smet.

des cours d'eau qui donnent naissance à ces deux fleuves. Je les vis descendre en cascades d'une hauteur énorme, se précipitant de roc en roc, avec fracas. A leur source, ils formaient déjà deux gros torrents, qui n'étaient guère qu'à une centaine de pas l'un de l'autre.

» Je voulais absolument atteindre la cime. Après six heures de marche, je me sentis épuisé. Je crois être monté à la hauteur de 5 000 pieds. J'avais traversé des neiges amoncelées à plus de vingt pieds de profondeur, et cependant j'étais loin de toucher au sommet de la montagne.

» Contraint d'abandonner mon projet, je m'assis. Je pensais aux Pères de la Compagnie qui desservent les missions sur les bords du Mississipi et de ses tributaires, depuis Council Bluffs jusqu'au golfe du Mexique. Je pleurais de joie aux heureux souvenirs qui s'éveillaient dans mon cœur. Je remerciais le Seigneur d'avoir daigné favoriser les travaux de ses serviteurs, dispersés dans cette vaste vigne. En même temps, j'implorais sa grâce sur toutes les nations de l'Orégon, et en particulier sur les Têtes-Plates et les Pends-d'Oreilles, qui venaient de se ranger sous l'étendard de Jésus-Christ. Je gravai en gros caractères, sur la surface molle d'un rocher, cette inscription : SANCTUS IGNATIUS PATRONUS MONTIUM. DIE 23 JULII ANNI 1840.

» Je dis la messe en action de grâces au pied de cette montagne, entouré de mes sauvages qui chantaient des cantiques à la louange de Dieu, et je pris possession du pays au nom de notre saint fondateur » (1).

Les jours suivants, la marche continue sur l'autre

(1) Relation citée.

*

versant des Montagnes. C'est une succession de riantes vallées et de plateaux arides, de côtes abruptes et d'étroits défilés.

A la fin de juillet, on campe près de la jonction des trois sources du Missouri. D'immenses troupeaux de buffles errent dans la plaine. Les Têtes-Plates en profitent pour renouveler leurs provisions.

Le P. De Smet partage en tout l'existence nomade des sauvages. Il vit de chasse et de racines, n'a pour lit qu'une peau de buffle et une couverture de laine, passe les nuits à la belle étoile, ou brave, sous une petite tente, orages et tempêtes. Depuis quatre mois, il souffre de la fièvre. « Elle semblait, dit-il, s'obstiner à ne pas me quitter. En bien ! la vie dure que je menais m'en a enfin débarrassé, et je me porte à merveille depuis le mois de septembre » (1).

Cependant, la saison s'avançait. Il était temps que le missionnaire se mît en route pour regagner Saint-Louis avant l'hiver.

« J'avais fixé, dit-il, mon départ au 27 août. De grand matin, vingt guerriers, l'élite des deux peuplades, avec trois chefs, se trouvaient à l'entrée de ma loge. Le conseil des anciens les avait désignés pour me servir d'escorte, aussi longtemps que je me trouverais dans le pays des Pieds-Noirs et des Corbeaux, les deux tribus les plus ennemies des Blancs...

» Bien avant le lever du soleil, tous les Têtes-Plates étaient réunis pour les adieux. Personne ne parlait, mais la douleur était peinte sur les visages. La seule chose qui parut les consoler fut la promesse formelle que je

(1) Relation citée.

reviendrais au printemps suivant, avec un renfort de plusieurs missionnaires.

» Je fis les prières du matin au milieu des pleurs et des sanglots de ces bons sauvages. Ils m'arrachaient malgré moi des larmes que j'aurais voulu réprimer à un pareil moment. Je leur fis comprendre la nécessité de mon départ ; je les excitai à servir toujours le Grand-Esprit avec ferveur, et à éloigner d'eux tout sujet de scandale ; je leur rappelai les principales vérités de notre sainte religion. Je leur donnai ensuite pour chef spirituel un Indien fort intelligent, que j'avais eu soin d'instruire moi-même d'une manière particulière. Il devait me remplacer pendant mon absence, les réunir soir et matin, ainsi que les dimanches, réciter avec eux les prières, les exhorter à la vertu, ondoyer les moribonds, et, en cas de besoin, les petits enfants. Il n'y eut qu'une seule voix pour promettre d'observer tout ce que je leur recommandais.

» Tous, les larmes aux yeux, me souhaitaient un heureux voyage. Le vieux Grand-Visage se leva et dit :

— Robe-Noire, que le Grand-Esprit vous accompagne dans votre long et dangereux voyage. Soir et matin, nous formerons des vœux, afin que vous arriviez sain et sauf parmi vos frères à Saint-Louis. Nous continuerons à former ces vœux jusqu'à votre retour parmi vos enfants des Montagnes. Lorsque, après l'hiver, les neiges disparaîtront des vallées, lorsque la verdure commencera à renaître, nos cœurs, en ce moment si tristes, commenceront à se réjouir. A mesure que croîtra le gazon, notre joie deviendra plus grande. Et lorsque les plantes fleuriront, nous nous remettrons en route pour aller à votre rencontre. Adieu ! Robe-Noire, adieu » (1) !

---

(1) Relation citée.

***

Tandis que les Têtes-Plates regagnent leur pays, sur les bords de la Clarke, le P. De Smet, escorté de vingt sauvages et de son dévoué compatriote, se dirige vers le Yellowstone. Il se propose de suivre cette rivière jusqu'à sa jonction avec le Missouri, et de revenir à Saint-Louis en visitant les forts établis le long du fleuve. Sans doute il y trouvera bon nombre d'enfants métis, qu'il pourra baptiser.

Ce sont, plusieurs jours durant, des plaines à perte de vue, des terres arides, coupées de profondes ravines, où, à chaque pas, l'ennemi peut être aux aguets. Des vedettes, envoyées dans toutes les directions, reconnaissent le pays. Le soir, on choisit pour camper un des emplacements les moins dangereux. Un petit fort, construit à la hâte avec des troncs d'arbres, met à l'abri d'une attaque nocturne.

Bientôt, la caravane rencontre un camp de Corbeaux. Ceux-ci étant, pour le moment, alliés des Têtes-Plates, l'accueil est plein de cordialité.

La tribu se trouvait dans l'abondance. Par suite, le temps se passait en réjouissances et en festins. Le missionnaire avoue que, dans une seule après-midi, il a dû assister à vingt banquets successifs. « A peine étais-je assis dans une loge, qu'on venait m'inviter dans une autre. Mon estomac n'étant pas aussi complaisant que celui des Indiens, je me contentais de goûter de leurs ragoûts, et, pour un morceau de tabac, des mangeurs, dont j'avais pris la précaution de me faire accompagner, vidaient le plat pour moi » (1).

---

(1) Relation citée.
« La loi du festin ordonnait à chacun de manger tout ce qui

Au moment d'entrer dans le pays des Pieds-Noirs, le P. De Smet, n'osant davantage exposer les Têtes-Plates qui l'ont protégé, se décide à renvoyer son escorte.

Seul désormais, avec son fidèle Flamand, il poursuit, pendant plusieurs centaines de milles, un des plus périlleux voyages qu'explorateur ait jamais entrepris. Pas de chemin tracé, pas d'autre guide que la boussole. A chaque pas, les traces récentes de l'ours gris, l'animal le plus terrible du désert. En maint endroit, des forts construits par des tribus en guerre, derrière lesquels, peut-être, l'ennemi est embusqué.

« Un matin, écrit le missionnaire, j'aperçus en m'éveillant, à la distance d'un quart de mille, la fumée d'un grand feu. C'était un détachement sauvage. Nous n'en étions séparés que par une pointe de rocher. Sans perdre de temps, nous sellâmes nos chevaux et partîmes au grand galop... Nous fîmes, ce jour-là, de quarante à cinquante milles sans nous arrêter, et nous ne campâmes que deux heures après le coucher du soleil, de crainte que les sauvages, ayant rencontré nos traces, ne nous poursuivissent. N'osant allumer du feu, il fallut se passer de souper. Je me roulai dans ma couverture et m'étendis sur le gazon, en me recommandant à Dieu. Mon grenadier, plus brave que moi, ronfla bientôt comme une machine à vapeur en plein mouvement, passant par toutes les notes d'une gamme chromatique, et terminant par un profond soupir, en guise d'accord, chacun des tons sur lesquels il préludait. Quant à moi, j'eus beau me tourner de droite à gauche, je passai ce qu'on appelle une nuit blanche.

---

lui était servi ; toutefois, on pouvait se débarrasser de son plat en l'avançant à un autre convive, avec un présent de tabac ». *(Ibid.)*

» Le lendemain, dès le point du jour, nous étions en route. Vers midi, nouvelle alerte. Un buffle venait d'être tué, il y avait à peine deux heures, à l'endroit où nous passions. On lui avait enlevé la langue, les os à moelle, et quelques autres morceaux friands. La Providence l'avait ainsi voulu pour nous procurer à souper. Nous nous dirigeâmes du côté opposé aux pistes des sauvages, et, la nuit suivante, nous campâmes au milieu de rochers qui avaient dû servir de repaire aux tigres et aux ours. J'y fis un bon somme. Cette fois, la musique assommante de mon compagnon ne me troubla pas » (1).

Chaque jour, chaque heure, révèle le voisinage des redoutables Pieds-Noirs. « Pareille solitude, avec ses horreurs et ses dangers, a cependant un sérieux avantage, c'est que l'on y voit constamment la mort en face. On sent mieux qu'on est tout entier dans la main de Dieu. Il est facile alors de lui faire le sacrifice d'une vie qui est bien moins à vous qu'au premier sauvage qui voudra la prendre. On prie avec plus de ferveur ; on forme les meilleures résolutions pour le cas où on sortira sain et sauf du danger. C'est dans ce désert que j'ai fait la meilleure retraite de ma vie » (2).

Enfin, nos voyageurs rejoignent le Missouri à l'endroit où, une heure auparavant, l'ennemi vient de le traverser.

Le P. De Smet parlait un jour avec un chef indien des dangers qu'il avait courus sur le Yellowstone.

— Le Grand-Esprit a ses manitous, dit le sauvage ; il les a envoyés sur vos pas,pour étourdir et mettre en fuite les ennemis qui auraient pu vous nuire.

Un chrétien aurait-il mieux traduit le verset du

(1) Relation citée.

(2) *Ibid.*

psaume : *Angelus suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (1) ?

On s'arrêta quelques jours au fort Union, situé à l'embouchure du Yellowstone. C'était le plus important des postes que possédât sur le Missouri la Compagnie des Fourrures. Le P. De Smet y baptisa quelques enfants métis, et, le 23 septembre, se remit en route, accompagné de trois marchands qui se rendaient chez les Aricaras.

A la vue des étrangers, les Mandans, les Gros-Ventres, se préparaient à leur faire un mauvais parti. A peine eurent-ils reconnu un ministre du Grand-Esprit que les démonstrations d'amitié succédèrent aux menaces de mort. Dans toutes les loges, les marmites se remplirent pour fêter son arrivée. Ce fut, comme chez les Corbeaux, une série d'invitations à dîner, qui se prolongèrent jusqu'à minuit.

Les trois marchands s'arrêtèrent au fort Clarke. Pour atteindre le fort Pierre, situé à dix jours de marche, le P. De Smet se trouvait de nouveau sans guide, accompagné seulement de Jean-Baptiste De Velder, et d'un Canadien faisant le même voyage. « Mais, dit-il, on s'accoutume peu à peu à braver le danger. Pleins de confiance dans la protection de Dieu, nous nous remîmes en route, guidés par la boussole à travers ces plages désertes, comme le nautonier sur le vaste Océan...

» Le cinquième jour, nous nous trouvâmes dans le voisinage des Sioux-Pieds-Noirs, tribu détachée des Pieds-Noirs des Montagnes. Leur nom seul nous faisait trembler. Nous marchions autant que possible dans les ravins, pour nous dérober à l'œil perçant des sauvages qui rôdaient dans la plaine.

---

(1) Ps. XC, 11.

» Vers midi, nous nous arrêtâmes près d'une fontaine pour dîner et prendre un peu de repos. Déjà nous nous félicitions de n'avoir pas encore rencontré ces redoutables ennemis, lorsque tout à coup le cri de guerre, accompagné d'un bruit épouvantable, se fit entendre sur la côte qui dominait l'endroit où nous étions arrêtés. Une bande de Pieds-Noirs qui, depuis plusieurs heures, suivaient nos traces, fondit sur nous au grand galop. Ils étaient armés de fusils, d'arcs et de flèches, presque nus, barbouillés de la façon la plus bizarre.

» Aussitôt, je me levai, et présentai la main à celui qui me parut être le chef de la bande.

— Pourquoi te caches-tu dans ce ravin ? me dit-il froidement. As-tu peur de nous ?

— Nous avions faim, lui répondis-je ; la fontaine nous a invités à prendre un moment de repos.

» Il me toisa des pieds à la tête. Ma soutane, et la croix de missionnaire que je portais sur la poitrine,excitaient sa curiosité.

» S'adressant alors au Canadien qui parlait un peu la langue siouse :

— Jamais de ma vie, dit-il, je n'ai vu un homme de cette espèce. Qui est-il ? D'où vient-il ?

» En pareille circonstance, le Canadien ne ménageait pas les titres.

— C'est, répondit-il au chef, l'homme qui parle au Grand-Esprit, la Robe-Noire des Français (1). Il vient visiter les diverses tribus indiennes.

(1) Les missionnaires qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, évangélisèrent le nord de l'Amérique étaient presque tous français ; d'où le nom de « robes-noires des Français » que leur avaient donné les Indiens.

» A ces mots, le regard farouche du sauvage se radoucit. Il ordonna à ses guerriers de mettre bas les armes, et chacun me donna la main. Je leur fis présent d'un gros paquet de tabac ; on s'assit en cercle, et on fuma le calumet de paix et d'amitié.

» Le chef me pria alors de l'accompagner et de passer la nuit dans son village... Douze guerriers étendirent devant moi une grande et belle peau de buffle. Le chef me prit par le bras, et, m'ayant conduit sur la peau, me fit signe de m'asseoir. Je m'assis, ne comprenant rien à cette cérémonie. Qu'on juge de ma surprise, lorsque je vis les douze guerriers saisir cette espèce de tapis par les extrémités, me soulever de terre, et, précédés du grand chef, me porter en triomphe jusqu'au village.

» En un instant, tout le monde fut sur pied pour voir la robe-noire. On m'assigna, dans la loge du chef, la place la plus honorable, et celui-ci, entouré de quarante de ses principaux guerriers, me harangua en ces termes :

— Robe-Noire, voici le jour le plus heureux de notre vie. C'est aujourd'hui que, pour la première fois, nous contemplons au milieu de nous un homme qui approche de si près le Grand-Esprit. Voici les principaux braves de ma tribu ; je les ai invités au festin que je vous ai fait préparer, afin qu'ils ne perdent jamais la mémoire d'un si beau jour » (1).

Chose singulière, la qualité de prêtre catholique qui, chez les barbares, valait des triomphes à l'humble missionnaire, l'eût, en d'autres temps, rendu suspect à des hommes fiers de leur civilisation.

Durant le repas, le grand chef se montra plein d'atten-

---

(1) Relation citée.

tions pour son hôte, allant, par un raffinement en usage dans la tribu, jusqu'à lui présenter ses bouchées.

La nuit venue, le Père se retira. Il allait s'endormir, lorsqu'il vit entrer dans sa tente celui qui lui avait fait si bon accueil. A la lueur d'une torche, le sauvage fait briller devant ses yeux la lame d'un poignard.

— Robe-Noire, dit-il, n'avez-vous pas peur ?

Le missionnaire, alors, prend la main du chef, et la met sur sa poitrine.

— Voyez si mon cœur bat plus fort que d'ordinaire. Pourquoi donc aurais-je peur ? Vous m'avez nourri de votre main. Je suis en sécurité dans votre camp, aussi bien que dans la demeure de mon frère.

Flatté de cette réponse, le Pied-Noir renouvelle ses protestations d'amitié. Il avait seulement voulu mettre à l'épreuve la confiance de son hôte.

Le lendemain, le P. De Smet continua son voyage. Le grand chef lui donnait comme compagnons, jusqu'au fort Pierre, trois jeunes gens, parmi lesquels son propre fils, le priant de les instruire.

— Je tiens absolument, disait-il, à connaître les paroles que vous avez à nous communiquer de la part du Grand-Esprit.

Du fort Pierre, le missionnaire descendit au fort Vermillon. Une amère douleur l'y attendait.

Les Sioux avaient violé la paix conclue l'année précédente avec les Potowatomies. Un parti de guerre venait de rentrer au camp, rapportant une chevelure.

Aussitôt, le P. De Smet réunit le conseil de la tribu, reproche aux chefs leur infidélité à la parole donnée, les menace de terribles représailles, s'ils ne s'empressent de réparer leur faute.

Effrayés, les Sioux le conjurent de leur servir encore une fois d'interprète,et d'assurer les Potowatomies qu'ils sont résolus à enterrer pour toujours la hache de guerre.

Heureux de pouvoir porter à ses néophytes un message de paix, le P. De Smet veut partir sans tarder. Son cheval est épuisé de fatigue ; il s'embarque sur un canot en compagnie d'un métis iroquois.

On était à la mi-novembre. Bientôt, le Missouri se couvrit de glaçons qui, à chaque instant, jetaient le frêle esquif contre les chicots. Cinq fois, les voyageurs furent sur le point de périr. Ils passaient la nuit sur des bancs de sable, et n'avaient pour nourriture que des patates gelées et un peu de viande fraîche.

Enfin, après dix jours de navigation, on atteignit Council Bluffs. La nuit suivante, le fleuve se ferma.

Les PP. Verreydt et Hoecken étaient les deux premiers prêtres que rencontrait le P. De Smet depuis son départ de Saint-Louis. « Vous concevrez sans peine, écrit-il, la joie que j'éprouvai, en me retrouvant sain et sauf au milieu de mes frères, après un voyage de 2 000 lieues, à travers les plus grands dangers et parmi les nations les plus barbares ».

Au nom des Sioux, il assura une paix nouvelle à ses chers Potowatomies. Il ne pouvait se séparer d'eux. Ce fut seulement au bout de trois semaines qu'il continua sa route, pour arriver à Saint-Louis la veille du nouvel an. Son voyage avait duré neuf mois (1).

---

(1) Il est probable que Jean-Baptiste de Velder accompagna jusqu'à Saint-Louis le P. De Smet. Dès lors, son nom ne paraît plus dans les relations du missionnaire.

CHAPITRE VII

SECOND VOYAGE AUX MONTAGNES.
LA MISSION SAINTE-MARIE

1841–1842

Le P. De Smet avait promis aux Têtes-Plates de retourner aux Montagnes l'année suivante, accompagné de plusieurs missionnaires.

Cette fois encore, l'argent faisait défaut. Les Pères n'avaient pas seulement de quoi couvrir la moitié des frais de l'expédition.

Que ferait le P. De Smet ? « La pensée, écrit-il, que l'entreprise devrait être abandonnée, que je ne serais pas capable de tenir la promesse faite aux pauvres Indiens, me perçait le cœur et me remplissait d'une profonde tristesse. Je me serais découragé, si je n'avais déjà éprouvé la protection visible du Tout-Puissant dans la poursuite de cette grande œuvre. Ma confiance resta inébranlable » (1).

A peine de retour à Saint-Louis, notre missionnaire répand à des milliers d'exemplaires le récit de son voyage. Bientôt les catholiques de l'Est sont instruits des

---

(1) Lettre au Directeur du *Catholic Herald*. — 1er mai 1841.

admirables dispositions des sauvages. Chacun veut contribuer par son aumône à l'établissement d'une mission si riche d'espérances.

Au cœur de l'hiver, le P. De Smet entreprend, à travers la Louisiane, un voyage de plusieurs centaines de lieues. « J'admire, dit-il, les voies admirables de la Providence, qui, me destinant, tout indigne que j'en suis, à être l'instrument de ses desseins, daigne encore me donner le moyen de les accomplir. J'ai réussi au delà de mon attente. Dans un temps de crise et d'embarras pécuniaire comme celui que nous traversons aux États-Unis, j'ai recueilli à la Nouvelle-Orléans 1100 piastres en argent. Les dames se sont dépouillées de leurs bijoux et de leurs parures ; les esclaves même venaient m'offrir leur obole » (1).

Pour accompagner le P. De Smet, les supérieurs désignèrent deux prêtres, les PP. Point et Mengarini, avec trois Frères coadjuteurs.

Leur choix ne pouvait être plus heureux.

Né en 1799 à Rocroy, dans les Ardennes françaises, Nicolas Point s'était de bonne heure fait remarquer par sa piété et son amour du travail. Sa famille était des plus modestes. Le maréchal Ney avait offert de l'adopter et d'assurer sa carrière ; mais le jeune homme avait d'autres ambitions. La lecture de la vie des saints, particulièrement de saint François Xavier, lui avait révélé une gloire plus belle que celle des armes : il voulait être missionnaire.

Entré à vingt-quatre ans au noviciat de Montrouge, il devenait bientôt préfet de discipline, d'abord à Saint-

---

(1) Lettre à François De Smet. — 27 avril 1841.

Acheul, puis à Fribourg. En 1835, il partait pour l'Amérique. Chargé de la fondation du collège de Grand-Coteau, dans la Louisiane, il le laissait, trois ans plus tard, en pleine prospérité.

En 1840, la mission de la Louisiane, dirigée par les jésuites français, était rattachée à celle du Missouri. Le P. Verhaegen en restait supérieur, avec le titre de vice-provincial. Profitant de cette circonstance, le P. Point avait sollicité la faveur d'accompagner le P. De Smet aux Montagnes-Rocheuses (1).

Le P. Grégoire Mengarini était né à Rome en 1811, le jour même de la fête de saint Ignace. Entré dans la Compagnie en 1828, il étudiait la théologie au Collège Romain lorsqu'il entendit lire au réfectoire la lettre de Mgr Rosati en faveur des Indiens. Ce fut pour lui l'appel de Dieu. A peine ordonné prêtre, il partit.

D'une vertu éprouvée, d'une grande douceur de caractère, médecin et musicien fort habile, le P. Mengarini possédait, de plus, une merveilleuse facilité pour apprendre les langues (2).

Les Frères coadjuteurs devaient également rendre à la mission d'inappréciables services. C'étaient les FF. Guillaume Claessens, charpentier, Joseph Specht, forgeron, et Charles Huet, dont les aptitudes étaient universelles (3).

En outre, le P. De Smet prenait avec lui trois ouvriers qui seraient chargés, sous la direction des Frères, des premiers travaux matériels de la mission.

---

(1) Voir une notice sur le P. Nicolas Point dans les *Woodstock Letters*, 1882, p. 299.

(2) Cf. *Woodstock Letters*, 1887, p. 93.

(3) Le Fr. Claessens était originaire de Berendrecht (province d'Anvers) ; le Fr. Specht, d'Alsace ; le Fr. Huet, de Courtrai.

Le départ eut lieu le 24 avril 1841.

A Westport, les missionnaires rejoignirent un groupe de soixante voyageurs. La plupart allaient chercher fortune en Californie. « Cette caravane, dit le P. De Smet, formait un curieux mélange d'individus ; chaque pays de l'Europe y avait son représentant ; seule, ma petite compagnie, composée de onze personnes, appartenait à huit nationalités différentes » (1).

Après quelques jours consacrés à se pourvoir de charrettes, de chevaux et de mulets, la petite troupe se mit en marche.

« J'espère, écrivait notre missionnaire, que le voyage sera heureux, car il a été bien traversé dès le début. Une charrette brûlée dans le bateau à vapeur ; un cheval qui s'échappe pour ne plus revenir ; un autre malade, que j'ai été obligé de changer avec perte ; des mulets qui prennent l'épouvante, et laissent une charrette après eux ; d'autres qui embourbent leur voiture... Déjà bien des dangers courus à travers des côtes escarpées, des ravins profonds, des marais, des rivières sans ponts, etc. » (2).

On devait, comme l'année précédente, longer la Nébraska jusqu'aux premiers contreforts des Montagnes. Le P. De Smet ne cesse d'admirer l'immense rivière dont les rives gracieuses font un heureux contraste avec le lugubre aspect du désert. « On se croirait, dit-il, transporté au moment où la création venait de sortir des mains de Dieu ».

---

(1) Lettre au P. Verhaegen. — Des bords de la Platte, 2 juin 1841.

(2) Lettre au P. Elet. — De la Rivière au Soldat, 16 mai 1841.

Parfois une horrible cyclone vient jeter la désolation sur ces bords enchantés.

« Un jour que ce fléau exerçait sa fureur à quelques pas de nous, nous fûmes témoins d'un spectacle grandiose. Tout d'un coup, nous vîmes dans les airs comme un vaste abîme se creuser en spirale, et, dans son sein, les nuages se poursuivre avec une telle rapidité, qu'ils emportaient avec eux tous les objets d'alentour. D'autres nuages, trop éloignés ou trop étendus pour subir cette influence, tournoyaient en sens inverse. Un bruit de tempête se faisait entendre. On eût dit que, de tous les points de l'horizon, les vents se déchaînaient. S'ils se fussent tant soit peu rapprochés de nous, la caravane entière faisait une ascension dans les nuages. Mais, comme aux flots de la mer, le Tout-Puissant leur avait dit : Vous n'irez pas plus loin.

» De dessus nos têtes, le tourbillon recula majestueusement vers le nord et s'arrêta sur le lit de la Platte. Alors nouveau spectacle. Les eaux, attirées par son influence, se mirent à tournoyer avec un bruit affreux. Toute la rivière bouillonnait. En moins de temps qu'il n'en faut à une pluie d'orage pour tomber des nues, les eaux s'élevèrent sous la forme d'une immense corne d'abondance, dont les mouvements onduleux faisaient penser à ceux d'un serpent qui essaierait de se dresser vers le ciel. La colonne ne mesurait pas moins d'un mille de hauteur. En même temps, le vent s'abattait avec une force telle qu'en un clin d'œil les arbres étaient écrasés et tordus à terre.

» Mais ce qui est violent ne dure pas. Au bout de quelques minutes, l'effrayant spectacle disparut. Le tourbillon ne pouvant plus en soutenir le poids, on vit la spirale

se fondre aussi rapidement qu'elle s'était formée. Bientôt le soleil se montra, le calme se rétablit, et nous continuâmes notre route » (1).

On touche aux sources de la merveilleuse rivière. Les teintes de la végétation deviennent plus sombres, la forme des collines plus sévère, le front des montagnes plus sourcilleux. Derrière ces sommets vivent les tribus qui bientôt recevront l'Évangile. Le missionnaire, alors, devient poète; son enthousiasme se traduit par un cantique.

Non, ce n'est pas une ombre vaine ;
Dans l'azur d'un brillant lointain,
Mes yeux ont vu, j'en suis certain,
Des Monts-Rocheux la haute chaine.

J'ai vu la neige éblouissante
Blanchir leur front majestueux,
Et d'un beau jour les premiers feux
En dorer la masse imposante...

Salut, roche majestueuse,
Futur asile du bonheur !
De ses trésors le divin Cœur
T'ouvre aujourd'hui la source heureuse...

Grand Dieu, qu'ils sont donc admirables
Les chemins par où ton amour
Appelle au céleste séjour
Des cœurs naguère si coupables !

La caravane se repose deux jours sur les bords de la Rivière-Verte, puis reprend sa marche dans la direction du fort Hall, sur la Snake, au nord du Lac Salé.

« Avec un train comme le nôtre, ce n'était pas petite affaire... Nous mîmes notre confiance en Dieu ; les charretiers fouettèrent leurs mulets, les mulets firent leur

(1) Lettre au P. Verhaegen. — Rivière de l'Eau-sucrée, 14 juillet 1841.

devoir, et bientôt, la rivière passée, la file de nos charrettes avança à travers un labyrinthe de vallées et de montagnes, obligée de s'ouvrir un passage, tantôt au fond d'un ravin, tantôt sur le versant d'une roche escarpée, souvent à travers les buissons. Il fallut, ici dételer les mulets, là doubler les attelages, plus loin faire appel à toutes les épaules et employer tous les cordages, pour soutenir le convoi sur le bord d'un abîme, ou l'arrêter dans une descente trop rapide, pour éviter enfin ce qu'on n'évita pas toujours, car de combien de culbutes ne fûmes-nous pas témoins ! Combien de fois surtout nos bons Frères, devenus charretiers par nécessité, beaucoup plus que par vocation, ne s'étonnèrent-ils pas de se voir, celui-ci sur la croupe, celui-là sur le cou, un autre entre les quatre fers de son mulet, sans trop savoir comment ils y étaient arrivés, et toujours remerciant Dieu d'en être quittes à si bon marché !

» Pour les cavaliers, même protection d'en haut. Dans le cours du voyage, le P. Mengarini fit six chutes ; le P. Point, presque autant. Une fois, lancé au grand galop, je passai par-dessus la tête de mon cheval ; et aucun de nous, dans ces diverses circonstances, ne reçut la moindre égratignure » (1).



Le jour de l'Assomption, au fort Hall, on rencontra l'avant-garde des Têtes-Plates. Ils avaient fait plus de 300 milles pour venir au-devant des robes-noires.

Le P. De Smet eut vite reconnu le Jeune Ignace, qui lui avait servi de guide l'année précédente. Il venait de

(1) Lettre au P. Verhaegen. — Fort Hall, 16 août 1841.

courir, sans manger ni boire, pendant quatre jours, pour être des premiers à saluer les missionnaires.

Il distingua également Simon, le plus âgé de la peuplade, si épuisé de vieillesse que, même assis, il avait besoin d'un bâton pour se soutenir. Apprenant l'arrivée des robes-noires, il avait senti revivre l'ardeur de sa jeunesse.

— Mes enfants, avait-il dit en montant à cheval, je suis des vôtres. Si je meurs en route, nos Pères sauront du moins pourquoi je suis mort.

Souvent, dans le cours du voyage, il répétait :

— Courage, mes enfants ! souvenez-vous que nous allons au-devant de nos Pères.

Et, le fouet excitant les montures, on faisait à sa suite jusqu'à cinquante milles par jour.

Ce fut pour le P. De Smet une vive joie d'apprendre que, depuis un an, la ferveur des Têtes-Plates ne s'était pas refroidie. La plupart, même les vieillards et les petits enfants, savaient par cœur les prières qu'il leur avait apprises. Deux fois les jours ordinaires, et trois fois le dimanche, la peuplade réunie récitait ces prières en commun. La caisse d'ornements, laissée à sa garde l'année précédente, était portée comme une arche de salut, chaque fois que le camp se déplaçait.

Parmi ceux qui avaient reçu le baptême, plus d'un était mort en prédestiné. Telle cette enfant de douze ans, qui s'écriait au moment d'expirer :

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! Je vois les cieux ouverts, et la Mère de Jésus-Christ m'invite à aller près d'elle.

Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— Écoutez les robes-noires, parce qu'elles disent la vérité. Elles viendront et, ici-même, élèveront la maison de la prière.

Vainement quelques ennemis de la religion nouvelle avaient essayé de semer la zizanie, en insinuant qu'une fois parti le missionnaire ne reparaîtrait plus.

— Vous vous trompez, répliquait Grand-Visage ; je connais notre Père ; sa langue n'est pas fourchue. Il nous a dit : « Je reviendrai ». Il reviendra, j'en suis sûr.

Trois jours après leur arrivée au fort Hall, les Pères se séparèrent du reste de la caravane, et se dirigèrent vers le nord pour rejoindre le camp des Têtes-Plates. Un des principaux guerriers avait envoyé au P. De Smet son plus beau cheval, avec ordre qu'il ne fût monté par personne avant de lui être présenté.

On arriva le 30 août, quatre mois après avoir quitté Saint-Louis.

« A mesure que nous approchions, nous voyions se succéder de nombreux courriers... Bientôt apparut un sauvage de haute stature, courant vers nous bride abattue. En même temps, des voix criaient : « Paul ! Paul ! » Et en effet, c'était Paul, le Grand-Visage, qui avait reçu ce nom au baptême l'année précédente. On le croyait absent, mais il venait d'arriver, pour avoir la satisfaction de nous présenter lui-même à son peuple.

» Vers le coucher du soleil, nous jouîmes de la scène la plus touchante. Les missionnaires étaient entourés de leurs néophytes. Hommes, femmes, jeunes gens, enfants portés sur les bras de leurs mères, c'était à qui viendrait le premier nous serrer la main. Les cœurs étaient émus. Cette soirée fut vraiment belle » (1).

Déjà, lors de son premier voyage, le P. De Smet avait

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — Fourche de Madison, 15 août 1842.

invité les Têtes-Plates à chercher un terrain fertile pour s'y fixer.

Certes, il ne prétendait pas faire en un jour d'une tribu nomade un peuple sédentaire. Les Têtes-Plates vivant principalement de la chasse, il ne pouvait être question de supprimer un moyen de subsistance que l'agriculture ne devait pas avant longtemps remplacer. La chasse resterait, de longues années encore, la principale ressource des Indiens. Mais au lieu de leurs campements mobiles, se déplaçant au gré des buffles, ils posséderaient un foyer où chacun pourrait, la chasse terminée, se retirer près de sa famille. Peu à peu, ils seraient initiés aux travaux de culture. La terre leur fournirait, au besoin, de quoi suppléer à l'insuffisance du gibier. Ils échapperaient à l'oisiveté, s'habitueraient à l'économie, et, insensiblement, prendraient les mœurs des peuples civilisés.

Les Têtes-Plates avaient reçu la proposition avec enthousiasme. Déjà ils avaient choisi, aux sources de la Clarke, un endroit qu'ils croyaient favorable. A peine arrivés, les missionnaires allèrent reconnaître l'emplacement.

Il fallut traverser la partie la plus sauvage et la plus aride du désert. On vécut de pêche pendant huit jours. Les chevaux faillirent mourir de faim, car ces terres maudites n'offraient pas même quelques touffes de gazon.

Enfin, après avoir deux fois franchi la ligne de faîte des Rocheuses, on pénétra dans la vallée ou la tribu errante avait résolu de se fixer. On s'arrêta à quelques milles au sud de la ville actuelle de Missoula, entre Stevensville et le fort Owen.

La Racine-Amère *(Bitter Root)*, qui prend plus loin le

nom de Clarke, entretient dans cette région une étonnante fertilité. Richesse du sol, beauté des sites, proximité des autres tribus : autant d'avantages qui firent choisir cet endroit comme siège de la mission.

C'était le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci.

Le jour même, le P. De Smet fit élever au milieu du camp une grande croix. « J'aurais, dit-il, vivement désiré que tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre sainte religion fussent présents. Quelle n'eût pas été leur émotion de voir tous les Têtes-Plates, depuis le grand chef jusqu'aux plus petits enfants, venir pieusement coller leurs lèvres sur le bois qui a sauvé le monde, et prendre à genoux l'engagement de mourir plutôt mille fois que d'abandonner jamais la religion » (1) !

Le premier dimanche d'octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire, eut lieu l'inauguration solennelle de la mission. Elle fut mise sous le patronage de la Vierge et reçut le nom de Sainte-Marie.

L'heure est solennelle. Bientôt vont se renouveler, dans ces montagnes, les merveilles de la primitive Église. Comprenant que Dieu les a choisis pour la conversion de tout un peuple, les missionnaires se recueillent et implorent le secours d'en haut. « Comment ferons-nous, se demandent-ils, pour répondre à notre vocation » ?



Le plan d'évangélisation adopté par ces hardis apôtres mérite d'être étudié. Nous le trouvons exposé dans

---

(1) Au T. R. P. Général. — Fourche de Madison, 15 août 1842.

une lettre du P. De Smet au P. Verhaegen, son supérieur (1).

« Il nous semble, dit-il, que la petite nation des Têtes-Plates est un peuple d'élus, qu'il est facile d'en faire une tribu modèle, le noyau d'une chrétienté qui ne le cédera pas en ferveur à celle du Paraguay (2).

» Nous avons, pour parvenir à ce résultat, plus de ressources que n'en avaient nos Pères espagnols. Éloignement des nations corrompues, aversion pour les sectes, horreur de l'idolâtrie, sympathie pour les Blancs, particulièrement pour les robes-noires, dont le nom seul est synonyme de bon, de savant, de religieux. De plus, position centrale, emplacement assez vaste pour plusieurs réductions, terrain fertile, entouré de hautes montagnes; indépendance de toute autre autorité que celle de Dieu et de ceux qui le représentent immédiatement ; point de tribut à payer que celui de nos prières ; expérience déjà faite des avantages de la vie civilisée sur la vie sauvage. Enfin, conviction profonde que, sans la religion, on ne peut être heureux, ni en cette vie, ni en l'autre ».

De ces considérations, le P. De Smet conclut qu'on ne peut suivre de meilleure méthode que celle des Jésuites du Paraguay : « La fin qu'ils ont poursuivie, les moyens qu'ils ont employés,ont été approuvés par les autorités

(1) Sainte-Marie des Monts-Rocheux. — 26 octobre 1841.

(2) Les célèbres *Réductions* du Paraguay furent fondées, au commencement du 17e siècle, sur la rive droite du Parana, par les Jésuites espagnols, qui convertirent les Guaranis, et les décidèrent à s'occuper d'agriculture. C'était une sorte d'État théocratique, comprenant 32 villes, habitées par plus de 40 000 familles. En 1767, les Jésuites furent chassés des possessions espagnoles, ce qui amena la ruine des réductions. — Cf. *Histoire du Paraguay*, par le P. de Charlevoix, 3 vol. in-4, Paris, 1756.

les plus hautes, couronnés d'un succès éclatant, admirés même de nos ennemis ».

Après une sérieuse étude de la relation de Muratori (1), notre missionnaire croit devoir surtout développer dans l'âme des néophytes les vertus suivantes :

« *A l'égard de Dieu* : Foi simple, vive, ferme, éclairée, pour tout ce qui est de nécessité de moyen et de précepte. — Profond respect pour la seule vraie religion et tout ce qui s'y rapporte. — Piété tendre et respectueuse envers la Sainte Vierge et les autres saints. — Esprit de prosélytisme et courage à toute épreuve.

» *A l'égard du prochain* : Respect pour l'autorité, pour la vieillesse, pour les parents. — Justice, charité, générosité envers tous.

» *A l'égard de soi-même* : Humilité, modestie, discrétion, douceur, pureté des mœurs, amour du travail ».

Pour atteindre ce but, il faut d'abord écarter toute funeste influence. « Nous sommes ici éloignés, non seulement de la corruption du siècle, mais de tout ce que l'Évangile appelle le monde. Il s'agit de conserver cet avantage,en surveillant de près les rapports immédiats des sauvages avec les Blancs, même avec les ouvriers, que nous n'employons que par nécessité ».

Toujours en vue de préserver les néophytes, on s'en tiendra à l'enseignement de la langue maternelle. Lecture, écriture, calcul et chant,c'est tout le programme scolaire de la mission. « Un enseignement qui irait plus loin me semblerait fort préjudiciable à la simplicité de ces bons Indiens ». Des exceptions ne pourront avoir lieu qu'en faveur de ceux qui promettraient de devenir d'utiles auxiliaires pour la propagation de l'Évangile.

(1) *Relation des Missions du Paraguay*. Traduit de l'italien, Paris, 1754.

Le P. Point, qui est architecte, a déjà tracé le plan du village. Au centre s'élèvera une église de cent pieds de long sur cinquante de large, avec presbytère et école. Ce sera le noyau de la mission. Autour se grouperont les habitations, avec ateliers, magasins et autres bâtiments d'utilité commune. Viendront ensuite les champs destinés à la culture.

Pour le règlement de la journée, les exercices religieux, le chant, la musique, les instructions, les catéchismes, l'administration des sacrements, l'organisation des congrégations, on se conformera, autant que possible, aux usages du Paraguay.

« Telles sont, déclare le P. De Smet, les résolutions que nous avons prises, en attendant qu'elles soient approuvées, amendées ou modifiées par ceux qui ont le plus à cœur l'avancement du règne de Dieu, et qui, par leur position, ont grâce d'état pour nous communiquer le véritable esprit de la Compagnie ».



A peine arrivés, les missionnaires avaient commencé les constructions. Tout le monde s'était fait ouvrier. Les Têtes-Plates avaient coupé dans la forêt deux à trois mille pieux, dont ils avaient fait la clôture du domaine. Le presbytère, la ferme, s'étaient élevés comme par enchantement.

En moins de cinq semaines, une église provisoire avait surgi, « avec fronton, colonnade, galerie, balustrade, chœur, stalles, etc. » C'était précisément à l'endroit qu'avait désigné en mourant la jeune Indienne dont nous avons dit la fin prédestinée : « Les robes-noires viendront, et, ici même, élèveront la maison de la prière ».

Le 11 novembre, fête de saint Martin, on y put réunir les catéchumènes, et commencer les instructions préparatoires au baptême.

Le 3 décembre, fête de saint François Xavier, on devait conférer ce sacrement à de nombreux néophytes. Tout semblait conjuré pour compromettre le succès de la cérémonie : l'interprète et le sacristain malades, l'harmonium involontairement brisé par les sauvages, un ouragan déchaîné sur la vallée, les arbres déracinés, trois loges emportées par le vent, les fenêtres de l'église défoncées.

Le 2 décembre, au soir, le calme succéda à la tourmente. Réunis dans le sanctuaire, les Têtes-Plates ne pouvaient assez en admirer la décoration. « Des nattes et des festons de verdure couvrant les murailles, de jolies draperies autour de l'autel, le saint nom de Jésus se détachant sur un beau ciel, l'image de la Vierge au fond du chœur, la porte du tabernacle représentant le Sacré Cœur de Jésus, les stations du chemin de la croix, la lumière des flambeaux, le silence de la nuit, l'approche du grand jour — tout cela, avec la grâce de Dieu, disposa si bien les cœurs et les esprits, qu'il n'eût pas été possible de trouver sur la terre une réunion d'hommes plus semblable à la compagnie des élus » (1).

Quelle joie pour les missionnaires de pouvoir, le lendemain, offrir à saint François Xavier le spectacle de deux cents adultes, à peine sortis de la barbarie, répondant avec intelligence aux questions du catéchisme, priant avec ferveur pendant qu'on les baptisait, puis se retirant à leur place un cierge à la main !

Comme il fallait souvent user de l'interprète, les Pères

(1) Lettre au P. Verhaegen. — 30 décembre 1841.

furent retenus à l'église depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Ils eurent seulement une heure et demie de liberté pour prendre leur repas.

Le jour suivant eut lieu la réhabilitation des mariages. Ce fut pour les néophytes l'occasion de montrer à quel point ils étaient entrés dans l'esprit du christianisme.

Nombre d'Indiens avaient ignoré jusque là l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal. Aimant Dieu par-dessus toutes choses, ces pauvres gens lui firent généreusement le sacrifice de leurs affections. Les femmes rivalisèrent d'héroïsme avec les hommes.

— Je vous aime bien, disait l'une d'elles à son mari, qu'elle voyait en proie à une douloureuse hésitation. Je sais que vous m'aimez aussi ; mais vous aimez l'autre autant que moi. Je suis vieille, elle est jeune. Eh bien ! laissez-moi avec mes enfants, restez avec elle ; par ce moyen, nous plairons tous au bon Dieu, et nous pourrons tous recevoir le baptême.

Le P. De Smet était alors absent de la mission (1). De retour le 8 décembre, il se mit à préparer au baptême ceux qui ne l'avaient pas encore reçu. Outre les catéchismes que faisaient les autres Pères, il adressait chaque jour aux catéchumènes trois instructions. Ceux-ci en profitèrent si bien que, le jour de Noël, notre missionnaire put administrer cent cinquante nouveaux baptêmes et bénir trente-deux mariages.

« Je commençai la messe à sept heures, dit-il ; à cinq heures de l'après-midi, je me trouvais encore dans la chapelle. Il est plus facile au cœur de concevoir qu'à la plume d'exprimer ce qu'on éprouve en de pareils moments.

(1) Voir, au chapitre suivant, son voyage au fort Colville.

» Le lendemain, je chantai une messe solennelle, en action de grâces pour les faveurs dont Dieu avait daigné combler son peuple. Six à sept cents nouveaux convertis, y compris les enfants baptisés l'année précédente, réunis dans une pauvre église couverte de jonc, au milieu d'un désert, où naguère le nom de Dieu était à peine connu, offrant à leur Créateur leurs cœurs régénérés, protestant de lui rester fidèles jusqu'à la mort, c'était là sans doute un spectacle agréable au ciel, et qui, nous l'espérons, attirera la bénédiction d'en haut sur les Têtes-Plates et les nations voisines » (1).

Déjà Marie Immaculée avait daigné montrer, par une faveur éclatante, combien lui étaient agréables l'innocence de ses nouveaux enfants et l'expression naïve de leur piété.

La veille de Noël, quelques heures avant la messe de minuit, elle apparaissait, dans la loge d'une humble femme, à un petit orphelin nommé Paul.

« La jeunesse de cet enfant, écrit le P. De Smet, sa piété, sa candeur, la nature même du fait qu'il rapporte, ne permettent pas de suspecter la sincérité de son récit. Voici ce qu'il m'a raconté de sa propre bouche :

— En entrant dans la loge de Jean, où j'étais allé pour qu'il m'aidât à apprendre les prières que je ne savais pas encore, j'ai vu une personne admirablement belle. Ses pieds ne touchaient pas la terre ; ses vêtements étaient blancs comme la neige ; elle avait une étoile au-dessus de sa tête, et sous ses pieds, un serpent tenant un fruit que je ne connais pas (2). De son cœur sortaient

(1) Au P. Verhaegen. — 30 déc. 1841.

(2) Serait-il téméraire de voir dans cette apparition une déclaration anticipée du dogme de l'Immaculée-Conception ?

des rayons de lumière qui venaient vers moi. Quand j'ai vu cela, d'abord, j'ai eu peur ; ensuite, je n'ai plus eu peur. Mon cœur était chaud, mon esprit était clair, et, je ne sais comment cela s'est fait, tout d'un coup, j'ai su mes prières.

» L'enfant termina son récit en disant que, plusieurs fois, la même personne lui était apparue pendant qu'il dormait, et qu'une fois elle lui avait dit qu'il lui était agréable que le premier village desTêtes-Plates s'appelât Sainte-Marie.

» Il n'avait jamais vu ni entendu raconter rien de semblable. Il ne savait même pas si la personne qu'il avait vue était un homme ou une femme, parce que la forme des habits qu'elle portait lui était inconnue. Plusieurs personnes, l'ayant interrogé, l'ont trouvé invariable dans ses réponses. Il continue d'être, par sa conduite, l'ange de la tribu » (1).

On devine avec quel sentiment de reconnaissante allégresse le P. De Smet écrivait à son provincial, à la date du 30 décembre : « Toute la nation tête-plate convertie ; plusieurs Kalispels, Nez-Percés, Cœurs-d'Alène, Serpents, Kootenais, baptisés ; d'autres tribus encore qui nous tendent les bras... tout un vaste pays qui n'attend que l'arrivée des missionnaires pour se ranger sous l'étendard de Jésus-Christ — voilà, mon Révérend Père, le bouquet que nous vous offrons à la fin de 1841 ».

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — 15 août 1842.
Le P. Point rapporte le même fait en termes presque identiques. — *Recollections of the Rocky Mountains*, dans les *Woodstock Letters*, 1883, p. 140.

***

Trois mois avaient suffi pour faire de la mission naissante une florissante chrétienté. Il importait de maintenir, par des pratiques régulières, les dispositions des Indiens.

Voici quel fut l'ordre du jour.

Lever au son de l'*Angelus*. Une demi-heure après, récitation en commun des prières du matin, puis assistance à la messe et à l'instruction.

Tout concourait à rendre attrayants ces exercices. Doué d'un remarquable talent de dessinateur, le P. Point avait représenté, en une suite d'images hautes en couleur, les mystères de la religion, l'histoire du peuple de Dieu, la vie de Notre-Seigneur. Lorsque, de sa voix puissante et mélodieuse, le P. Mengarini entonnait un de ces cantiques qui disent le bonheur de la vie chrétienne et les espérances de l'éternité, chacun bénissait Dieu, en son âme, des grâces qu'il venait de répandre sur la tribu.

Dans la matinée, un des Pères faisait la visite des malades, portant à tous remèdes, encouragements, conseils.

A deux heures de l'après-midi, les enfants assistaient au catéchisme, divisés en deux catégories, selon leur âge et leur degré d'instruction. Les missionnaires avaient adopté la méthode d'enseignement et le système de récompenses en usage chez les Frères des Écoles Chrétiennes.

Vers le coucher du soleil, prières du soir, suivies d'une seconde instruction d'environ cinq quarts d'heure.

Les Indiens trouvaient trop court le temps qu'ils passaient à l'église. « Après la prière faite en commun, écrit

le P. De Smet, ils prient encore en famille, ou bien chantent des cantiques. Ces pieux exercices se prolongent parfois bien avant dans la nuit ; et si, pendant le sommeil, quelqu'un s'éveille, il se met encore à prier (1).

Le dimanche, les exercices de piété étaient plus longs encore et plus nombreux. On sentait que le bonheur de ces humbles était de parler au Père céleste, et qu'aucun lieu du monde ne leur offrait l'attrait de la maison de Dieu.

« Le repos du dimanche est si religieusement observé, assure le missionnaire, que, même avant notre arrivée, le cerf le plus timide eût pu se promener en toute sécurité au milieu de la peuplade, lors même que, faute de nourriture, elle eût été réduite au jeûne le plus rigoureux. Aux yeux des Indiens, l'action de prendre son arc et de tirer une flèche n'eût pas été moins répréhensible que ne l'était, chez les Hébreux, le fait de ramasser du bois. Depuis qu'ils ont une idée plus juste de la loi de grâce, ils sont moins esclaves de la lettre qui tue, mais non moins attachés au fond des choses » (2).

A de pareils chrétiens, on pouvait proposer mieux que les pratiques communes de la religion. La mission existait à peine depuis quelques mois, qu'on y établissait des congrégations.

Bientôt l'élite du village se trouva répartie en quatre groupes, ayant chacun son règlement, ses dignitaires, ses jours de réunion.

---

(1) Aux Carmélites de Termonde. — 28 oct. 1841.

(2) *Ibid.* — Voir encore sur la mission Sainte-Marie les intéressants *Mémoires* du P. Mengarini, publiés dans les *Woodstock Letters*, novembre 1888, février et juin 1889.

La congrégation des hommes prit le nom d'Association du Sacré-Cœur. Le préfet, nommé Victor, devait, après la mort de Grand-Visage, être élevé à la dignité de grand chef. C'était, de l'avis de tous, « la meilleure tête et le meilleur cœur du village ». Sa femme, Agnès, fut élue présidente de la Congrégation de la Sainte Vierge. Ses enfants furent également mis à la tête, l'un de la Congrégation des jeunes gens, l'autre de celle des jeunes filles.

Parfois la grâce inspirait aux nouveaux convertis des actes de haute vertu, témoin l'exemple de Pierre, grand chef des Pends-d'Oreilles (1), qui, ayant dû défendre les siens contre un brigand Pied-Noir, se jette à genoux et prie pour son ennemi :

— Grand-Esprit, vous savez pourquoi j'ai tué ce Pied-Noir. Ce n'est pas par vengeance ; il fallait faire un exemple qui rendît les autres plus sages. Je vous en supplie, faites-lui miséricorde dans l'autre vie. Nous lui pardonnons de bon cœur le mal qu'il a voulu nous faire ; et, pour vous prouver que je dis la vérité, je vais le couvrir de mon manteau.

Quelle victoire sur soi ne suppose pas un pareil acte, chez un homme dont la suprême jouissance consistait naguère à tirer de son ennemi une vengeance raffinée !



Deux fois par an, une partie des Têtes-Plates devaient quitter la tribu pour faire la chasse au buffle.

Ne voulant pas partir avant d'avoir reçu le baptême,

(1) Ce chef Pierre n'est autre que l'Ours-Ambulant, baptisé l'année précédente.

ils étaient restés à Sainte-Marie aussi longtemps qu'ils avaient eu de quoi vivre. A la fin, la disette était telle que les chiens, n'ayant pas un os à ronger, dévoraient jusqu'aux longes de cuir qui attachaient les chevaux pendant la nuit.

Le départ pour la chasse d'hiver eut lieu le 29 décembre. L'expédition devait durer plusieurs mois.

Pour ne pas laisser si longtemps une partie de la tribu privée des secours religieux, le P. Point se mit à la tête du camp nomade. Sa présence devait prévenir les désordres dont la chasse eût pu être l'occasion.

L'hiver fut rigoureux. Pendant trois mois, il neigea sans discontinuer. Plusieurs Indiens furent frappés d'une sorte de cécité, nommée chez eux *le mal de neige*. Un jour de grande tempête, le P. Point faillit succomber. Sans un grand feu, allumé par quelques chasseurs qui le voyaient pâlir, il fût mort de froid au milieu de la plaine. Pour comble d'épreuve, les buffles ne paraissaient pas.

Mais ni la gelée, ni le vent, ni la neige, ni la faim, n'empêchaient les Têtes-Plates d'accomplir leurs devoirs religieux. Matin et soir, le camp se rassemblait autour de la loge du missionnaire. La plupart n'avaient d'autre abri que le ciel. Tous néanmoins écoutaient, après les prières, une instruction précédée et suivie de cantiques. Au point du jour et au coucher du soleil, la clochette invitait les chasseurs à la récitation de l'*Angelus*. Le dimanche était religieusement observé.

Tant de fidélité allait toucher le cœur de Dieu. Le P. Point raconte ainsi le fait dans son journal :

« *Le 6 février*. — Aujourd'hui dimanche, grand vent, ciel grisâtre, froid plus que glacial ; point d'herbe pour les

chevaux ; les buffles mis en fuite par les Nez-Percés.

» *Le 7.* — Le froid est plus piquant, l'aridité plus triste, la neige plus embarrassante ; mais hier le repos a été sanctifié, aujourd'hui la résignation est parfaite. Confiance !

» Vers le milieu du jour, nous atteignons le sommet d'une haute montagne. Quel changement ! Le soleil luit, le froid a perdu de son intensité. Nous avons sous les yeux une plaine immense ; dans cette plaine, de bons pâturages ; dans ces pâturages, des nuées de buffles. Le camp s'arrête, les chasseurs se rassemblent, ils partent, et le soleil n'a pas encore achevé sa carrière que déjà 153 buffles sont tombés sous leurs coups.

» Il faut en convenir, si cette chasse ne fut point miraculeuse, elle ressemble beaucoup à la pêche qui le fut. Au nom du Seigneur, Pierre jeta ses filets, et prit 153 gros poissons ; au nom du Seigneur, le camp des Têtes-Plates eut confiance, et abattit 153 buffles. La belle pêche ! mais aussi, la belle chasse ! »

Aux Têtes-Plates s'étaient joints quelques Pends-d'Oreilles. Malgré les difficultés d'une existence nomade et les rigueurs de la saison, le P. Point trouva le moyen d'en instruire et d'en baptiser un grand nombre.

Cependant la fête de Pâques approchait. Les chasseurs revinrent à Sainte-Marie. Le Samedi Saint, toute la tribu, réunie dans l'église de la mission, chantait le *Regina cæli*.



Le moment était venu de préparer les néophytes à la première communion.

Tous témoignèrent la même foi et la même piété qu'avant de recevoir le baptême. Quand on leur parla de confession, plusieurs voulaient qu'elle fût publique. En face des impénétrables mystères de l'Eucharistie, ils répondaient sans hésiter :

— Oui, Père, nous croyons de tout notre cœur.

Le grand jour fut fixé à la fête de la Pentecôte.

Pour donner à la cérémonie plus de solennité, les missionnaires, en habit de chœur et précédés de la croix, allèrent au-devant des néophytes. Silencieux, recueillis, la démarche grave, ceux-ci entrèrent à l'église. La sainteté du lieu, les nuages de l'encens, le chant des cantiques, ouvraient leurs cœurs à des émotions jusqu'alors inconnues.

L'heure vint du divin mystère. Agenouillés, les paupières baissées, les pauvres sauvages adoraient et rendaient grâces. Celui qu'on leur avait appris à aimer, Celui que leurs pères avaient tant désiré connaître, était devenu l'hôte de leurs âmes transfigurées.

Le printemps de 1842 vit se succéder les fêtes les plus touchantes. Alors furent célébrés pour la première fois dans les Montagnes le mois de Marie, la fête du Sacré-Cœur, la procession du Très Saint Sacrement.

Telle était la ferveur des Indiens, qu'on put dès lors en admettre un grand nombre à la communion fréquente. « Il y a des familles entières, écrivait le P. De Smet, qui ne passent pas un dimanche sans approcher de la sainte table. Souvent nous entendons vingt confessions de suite sans y trouver matière à absolution » (1).

Plus d'une fois, le prêtre vit l'hostie se détacher de ses

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — 15 août 1842.

doigts, pour aller d'elle-même se poser sur la langue des communiants (1).

Le vieux chef, Grand-Visage, n'était plus témoin de ces merveilles. Il était mort pendant l'hiver, après avoir fait, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sa première communion.

— N'avez-vous pas, lui demandait-on, quelques fautes à vous reprocher depuis votre baptême ?

— Des fautes ! reprit-il avec étonnement. Comment aurais-je pu en commettre, moi dont le devoir était d'apprendre aux autres à faire le bien ?

Il fut enseveli dans les plis du drapeau qu'il arborait chaque dimanche, pour annoncer le jour du Seigneur.

Lui aussi aurait pu chanter son *Nunc dimittis*. Il avait vu son peuple, devenu chrétien, faire fleurir au milieu du désert les plus pures vertus de l'Évangile.

---

(1) Nous ne trouvons pas ce fait consigné dans les lettres du P. De Smet ; mais il l'a maintes fois raconté dans sa famille, où ce souvenir a été conservé.

CHAPITRE VIII

VOYAGES AU FORT COLVILLE ET AU FORT VANCOUVER. — LES KALISPELS ET LES CŒURS-D'ALÈNE. —M. BLANCHET

1841–1842

Un mois après son arrivée à Sainte-Marie, le P. De Smet avait dû se séparer de ses confrères pour se rendre au fort Colville, situé sur le Columbia, à 300 milles environ au nord-ouest de la mission.

Deux motifs l'avaient déterminé à entreprendre ce voyage.

D'abord, les besoins de la colonie. Tel était le dénûment des missionnaires, que le Fr. Specht n'avait, pour se vêtir, que des peaux de bêtes, et qu'un Père avait dû se faire une soutane avec la couverture d'un Indien. Il fallait, de plus, des provisions pour l'hiver, des semences pour le printemps,des outils pour les sauvages, des bœufs, des vaches, enfin tout ce qu'exige le premier établissement d'une « réduction ».

Le second motif était le désir de visiter les Kalispels,

tribu alliée aux Pends-d'Oreilles, qui se tenait, pendant l'automne, sur les bords de la Clarke (1).

Il partit le 28 octobre, escorté de dix guerriers têtes-plates.

Le jour de la Toussaint, il rencontre le principal camp des Kalispels, qui le reçoivent avec des transports de joie.

Quelle n'est pas sa surprise de les entendre, le soir, réciter les prières, et d'apprendre que la peuplade est déjà en quelque sorte convertie, avant d'avoir reçu la visite du missionnaire !

Il a bientôt la clef du mystère. Ayant appris, l'année précédente, l'arrivée d'une robe-noire dans les Montagnes, les Kalispels avaient envoyé chez les Têtes-Plates un jeune homme fort intelligent, et doué d'une excellente mémoire. Celui-ci avait appris les prières, les cantiques et les principales vérités de la religion. Au retour, il s'était fait l'apôtre de la tribu. D'une loge à l'autre, on s'était transmis ses instructions. A la fin de l'hiver, la peuplade était plus qu'à moitié chrétienne.

Ravi de pareilles dispositions, le P. De Smet s'empresse de baptiser les enfants et les malades ; puis il quitte les Kalispels, promettant de leur envoyer bientôt un Père pour vivre au milieu d'eux.

Pendant qu'il longe la Clarke, il se trouve en face d'une chaîne de rochers presque à pic. « J'avais rencontré, dit-il, bien des mauvais passages, mais aucun ne m'avait encore paru aussi difficile. Le franchir à cheval était impossible ; à pied, je serais épuisé avant d'être arrivé au bout ».

---

(1) Les Kalispels étaient aussi appelés « Pends-d'Oreilles de la Baie », pour les distinguer des « Pends-d'Oreilles des Montagnes », qui avaient été visités par le P. De Smet en même temps que les Têtes-Plates.

Le missionnaire recourt à un expédient qui rappelle les aventures de sa jeunesse : « Je me souvins que nous avions parmi nos bêtes une vieille mule assez prudente et pas trop vicieuse. Je m'attachai à sa queue et tins ferme. Excitée par quelques cris et coups de fouet, elle ma traîna patiemment jusqu'au sommet... Pour descendre, je changeai de position. Je m'accrochai à la bride de ma mule qui, continuant à avancer pas à pas, me déposa sain et sauf au pied du rocher » (1).

Le lendemain, on entra dans une forêt de pins et de cèdres, qu'on mit trois jours à traverser.

« Cette forêt, dit le missionnaire, est, dans son genre, une véritable merveille. Les sauvages disent que c'est la plus belle de l'Orégon. Il serait, en effet, difficile de trouver ailleurs des arbres aussi gigantesques. Du milieu des bouleaux, des aunes et des hêtres, le cèdre dresse sa tête altière, et les surpasse tous en grandeur. J'en ai mesuré un qui avait quarante-deux pieds de circonférence ; un autre, qui se trouvait à terre, avait plus de deux cents pieds de long. Les branches de ces colosses s'entrelacent au-dessus des hêtres et des bouleaux, formant une voûte si touffue que les rayons du soleil ne pénètrent jamais à leur base, tapissée de mousse et de lychnis. A voir, sous ce dôme toujours vert, les troncs s'élancer par milliers, comme autant de colonnes majestueuses, on dirait un temple immense, élevé par la nature à la gloire de son Auteur » (2).

Au sortir de la forêt apparut le lac des Kalispels, avec ses îlots couverts de pins, ses bords échancrés, son horizon

---

(1) Lettre à un Père de la Compagnie de Jésus. — Sainte-Marie, 8 déc. 1841.

(2) *Ibid.*

de collines qui fuient, en s'étageant, vers les sommets couverts de neiges éternelles.

Mais le plus beau spectacle du monde ne vaut pas, pour le missionnaire, la joie de gagner une âme.

« Me trouvant un jour, dit-il, sur la pente d'une colline, j'aperçus au bord de la rivière une petite loge de joncs. J'appelai quelque temps : point de réponse. Alors je me sentis comme entraîné à la visiter, et me fis accompagner de mon interprète.

» Nous trouvâmes une pauvre vieille femme, aveugle et très malade. Je lui parlai du Grand-Esprit, des points nécessaires au salut, du baptême, etc. L'exemple de l'apôtre saint Philippe nous apprend qu'il est des circonstances où toutes les dispositions requises peuvent se trouver implicitement dans un acte de foi,et dans un désir sincère de ne vouloir entrer au ciel que par la bonne porte. Toutes les réponses de la pauvre vieille étaient pleines de respect et d'amour pour Dieu.

— Oui, disait-elle, j'aime Dieu de tout mon cœur. Pendant toute ma vie, il m'a fait la charité. Oui, je veux être son enfant, et lui appartenir toujours.

» Alors elle se mit à genoux et me demanda le baptême. Je lui donnai le nom de Marie, et lui mis au cou une médaille de la Sainte Vierge. En m'éloignant, je l'entendais encore remercier Dieu de cette suprême faveur.

» A peine avais-je regagné mon petit sentier, que je rencontrai le mari de cette vieille. Courbé sous le poids de l'âge et des infirmités, il pouvait à peine se traîner. Il venait de tendre, dans la forêt, un piège aux chevreuils, lorsque, informé de mon approche par mes gens, il hâta le pas, et, d'aussi loin qu'il m'aperçut, s'écria d'une voix tremblante :

— Oh ! que j'ai le cœur content de voir notre Père avant de mourir ! Le Grand-Esprit est bon. Oh ! que j'ai le cœur content !

» Et le bon vieillard me serrait affectueusement la main, répétant toujours les mêmes paroles.

» Je lui dis que je sortais à l'instant même de sa loge. et que j'avais baptisé sa femme.

— J'ai appris, me répondit-il, votre arrivée aux Montagnes, l'année dernière. J'ai su que vous y aviez baptisé beaucoup de nos gens. Je suis pauvre et vieux ; je n'espérais plus avoir le bonheur de vous voir. Robe-Noire, rendez-moi aussi heureux que ma femme ; moi aussi je veux appartenir à Dieu, et nous l'aimerons toujours.

» Je le conduisis au bord d'un torrent tout proche, et lui donnai le baptême avec le nom de Simon. Me voyant m'éloigner, le bon vieillard ne cessait de répéter :

— Oh ! que Dieu est bon ! Je vous remercie, Robe-Noire, du bonheur que vous m'avez procuré. Oh ! j'ai le cœur si content ! Oui, j'aimerai toujours Dieu. Oh ! que Dieu est bon ! que Dieu est bon !

» Je n'aurais pas voulu, en ce moment, changer mon sort contre aucun autre sur la terre. Il me semble qu'une telle rencontre vaut seule un voyage aux Montagnes » (1).

Un peu plus loin, nouveau sujet de consolation.

Le P. De Smet découvre dans une pauvre hutte cinq vieillards octogénaires, appartenant, eux aussi, à la tribu des Kalispels. Trois sont aveugles, les deux autres sont borgnes ; c'est une vivante image de la misère humaine.

« Je leur parlai, dit-il, des moyens de salut et du

---

(1) Lettre du 8 déc. 1841.

bonheur de l'autre vie. Leurs réponses m'attendrirent jusqu'aux larmes. On entendait ces vieillards, formant un concert émouvant, s'écrier des différents points de la loge :

— O Dieu, quel bonheur nous vient dans nos vieux jours ! Nous vous aimerons, ô notre Dieu ! oui, nous vous aimerons jusqu'à la mort.

» Dès qu'ils eurent compris la nécessité du baptême, tous se jetèrent à genoux pour le recevoir ».

Alors le P. De Smet trouve, pour exciter dans l'âme de ses confrères la flamme de l'apostolat, des accents qui rappellent ceux de François Xavier :

« Ah ! bons et chers Pères d'Europe, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, n'hésitez pas à venir dans cette vigne : la moisson y est mûre et abondante... Chez ces pauvres peuples, l'empressement à entendre la divine parole tient du prodige. De tous côtés, ils accourent sur mon passage, et cela d'une grande distance, m'offrant leurs petits enfants à baptiser. Plusieurs m'ont suivi des journées entières, dans le seul but d'assister aux instructions. Partout les vieillards demandent avec instance le baptême. Le cœur se serre à la vue de tant d'âmes exposées à périr faute de secours. C'est bien ici que l'on peut dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (1). Quel est le religieux de la Compagnie dont le cœur ne s'enflammerait à ces nouvelles ? Quel est le chrétien qui refuserait son obole à une œuvre comme celle de la *Propagation de la foi* » ?

Certes, la vie du missionnaire a ses épreuves et ses dangers ; mais, parmi ces accidents, son âme, fixée en Dieu, ne perd rien de sa sérénité :

(1) « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ». (Math. IX, 37).

« Le désert à traverser est immense et monotone. Les loups y hurlent à gueule béante, l'ours y gronde, le chat-tigre et la panthère y rugissent ; mais c'est de loin qu'on les entend, et ils s'enfuient à l'approche de l'homme. Dans ce désert, la Providence a admirablement pourvu aux besoins de ses enfants : le buffle, la gazelle, le cerf, le chevreuil, la grosse-corne, l'orignal, y paissent encore par milliers. Si parfois l'on y jeûne pendant un jour ou deux — je parle d'expérience — on y gagne un meilleur appétit. Si une nuit orageuse empêche de fermer l'œil, on dort mieux la nuit suivante. Si la rencontre d'ennemis aux aguets met notre vie en danger, cela nous apprend à ne nous confier qu'en Dieu, à bien prier, à tenir nos comptes toujours en règle ; et, à cette crainte d'un moment, succèdent une joie et une reconnaissance durables. Je dois l'avouer, je ne sais pas encore ce que c'est que de souffrir pour le doux nom de Jésus. Au contraire, j'éprouve ici, dans toute sa force, la vérité de la divine parole : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* » (1).

Le 14 novembre, on arriva au fort Colville, appartenant à la Compagnie des Fourrures de la Baie d'Hudson. Le commandant, Écossais d'origine, fit bon accueil au missionnaire, et lui fournit en abondance bestiaux, vivres et semences. Il alla jusqu'à faire mettre à son insu, parmi les provisions, « une foule de petites douceurs, telles que sucre, café, thé, chocolat, beurre, biscuits, farine, volailles, etc. »

Quatre jours après, le P. De Smet reprenait le chemin de la Racine-Amère (2).

---

(1) « Mon joug est doux, et mon fardeau léger ». (Matt. XI, 30). — Lettre citée.

(2) Une anecdote assez plaisante vint alors prouver au mis-

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, il rentrait à Sainte-Marie, au milieu des salves et des acclamations de ses chers Têtes-Plates. Son voyage avait duré quarante-deux jours. Il avait baptisé 190 personnes et annoncé l'Évangile à plus de 2 000 Indiens.

***

Le P. De Smet rapportait du fort Colville quelques boisseaux d'avoine, de blé et de pommes de terre. On allait faire à la colonie un premier essai de culture.

Déjà le Fr. Claessens avait labouré un terrain attenant à la mission et entouré d'une palissade. La saison venue, il commença les semailles.

C'était pour les Indiens un spectacle nouveau. Ils regardaient comme une folie de détruire, en retournant le sol, l'herbe qui nourrissait leurs chevaux, et d'enfouir le grain qui était bon à manger. Vainement le Fr. Claessens leur assurait-il que les semences, une fois pourries

---

sionnaire que, sous toutes les latitudes, se rencontrent des filles d'Eve.

« Nous avions laissé chez les Pends-d'Oreilles cinq ballots de viande sèche. N'en trouvant plus que deux, je demandai au chef ce que les autres étaient devenus.

— J'ai honte, Robe-Noire, me répondit-il ; j'ai peur de vous parler. J'étais absent lorsque vous avez mis vos ballots dans ma loge. Ma femme les ouvrit pour voir si la viande n'était pas moisie. La graisse lui parut si belle et si bonne qu'elle en goûta. Quand je rentrai, elle m'en offrit, ainsi qu'à mes enfants. Bientôt, le bruit s'est répandu dans le village ; les voisins sont venus, et nous en avons mangé tous ensemble.

» Si le brave homme avait voulu renouveler l'histoire de nos premiers parents, il n'aurait pu mieux jouer son rôle. Cette aventure me fournit l'occasion d'instruire les sauvages du péché originel et de ses tristes suites. Le chef prit ensuite la parole, et, après avoir sévèrement grondé sa femme, protesta au nom de tous que pareille chose n'arriverait plus ». (Lettre citée).

en terre, produiraient au centuple ; personne n'y pouvait croire.

Le printemps venu, les Têtes-Plates restaient, des jours entiers, penchés sur la palissade, pour voir si ce qu'on leur avait dit allait se réaliser. Dès que les brins de blé commencèrent à sortir de terre, ce furent des transports de joie. Bientôt, sur les frêles tiges, se formèrent les épis. Quand vint l'été, l'enclos offrait l'aspect d'une vaste corbeille, d'où débordait la moisson jaunissante.

La récolte fut partagée entre les Indiens, qui purent dès lors apprécier les avantages de la culture. De plus, les missionnaires prirent occasion de ce fait pour leur exposer le mystère de la résurrection des corps.



Au printemps de 1842, il fallait à la mission de nouveaux approvisionnements. Ne pouvant, cette fois, en obtenir du fort Colville, le P. De Smet se mit en route pour le fort Vancouver, à 1 000 milles environ à l'ouest de Sainte-Marie, près de l'embouchure du Columbia.

Son voyage devait avoir, pour l'avenir religieux de l'Orégon, un résultat qu'il était alors loin de soupçonner.

Parti le 13 avril, il revoit en passant les Kalispels, qu'il affermit dans leurs bonnes dispositions. Plus loin, il rencontre un camp de Kootenais. Ceux-ci n'ont encore jamais vu de prêtre ; mais un Iroquois qui, depuis trente ans, vit au milieu d'eux, leur a appris les principaux articles de la religion. Le P. De Smet baptise les petits enfants, ainsi que les adultes les mieux instruits.

Après avoir traversé les montagnes de la Racine-Amère, il entre dans la pays des Cœurs-d'Alène.

C'est une fertile et délicieuse vallée, qui va s'élargissant vers l'ouest, sur une étendue de plusieurs jours de marche. Çà et là, de sombres bosquets de pins et de cèdres émergent de la verte plaine. Au centre, un lac poissonneux, que traverse une jolie rivière. Au sud, à l'est et au nord, de hautes montagnes, couvertes de neige, qui semblent se perdre dans les nues.

Jadis, la petite tribu des Cœurs-d'Alène passait pour une des plus barbares et des plus dégradées des Montagnes. Habitués à adorer les animaux, ces Indiens n'avaient aucune idée, ni du vrai Dieu, ni de leur âme, ni de la vie future. A peine avaient-ils conservé l'obscure notion de quelques préceptes de la loi naturelle, dont presque tous s'éloignaient dans la pratique.

Les premiers éléments du christianisme leur furent apportés vers 1830, sans doute par un Iroquois catholique.

Peu après, un terrible fléau s'abattait sur la tribu. Au plus fort de l'épidémie, un moribond entend une voix qui lui dit : « Quitte tes idoles, adore Jésus-Christ, et tu guériras ». Le malade obéit, et il est délivré de son mal. Il fait alors le tour du camp, raconte ce qui vient de lui arriver, et invite les autres malades à suivre son exemple. Tous le font et sont guéris (1).

L'événement produisit sur les Cœurs-d'Alène une profonde impression. N'ayant personne pour achever de les instruire, quelques-uns retournèrent au culte des idoles ;

---

(1) Le P. Point, qui rapporte ce fait, ajoute : « Je le tiens de la bouche même de celui à qui la chose est arrivée. Il pleurait de reconnaissance en me le racontant. Son récit m'a été confirmé par des témoins oculaires ». (Cf. De Smet, *Missions de l'Orégon*, p. 243. — P. Point, *Recollections of the Rocky Mountains*, dans les *Woodstock Letters*, 1883, p. 153).

mais beaucoup, depuis que le vrai Dieu s'était manifesté à eux, n'eurent pas à se reprocher l'ombre d'une infidélité.

Tel était l'état de cette peuplade, lorsque le P. De Smet la visita, au printemps de 1842.

« Je fus, dit-il, conduit en triomphe jusqu'à la loge du grand chef. Là parut d'abord, comme chez tous les sauvages, le sempiternel calumet. On fuma deux ou trois rondes en silence et dans le plus profond recueillement. Alors le chef m'adressa la parole et me dit :

— Robe-Noire, vous êtes le bienvenu sur nos terres. Depuis longtemps, nous désirions vous voir et entendre les paroles qui doivent nous éclairer. Nos pères ont invoqué le soleil et la terre. Je me souviens très bien du jour où nous est venue la connaissance d'un seul et vrai Dieu. Depuis lors, c'est à lui que nous avons adressé nos vœux et nos prières. Cependant, nous faisons tous pitié. Nous ignorons la parole du Grand-Esprit ; tout est encore ténèbres pour nous. Mais aujourd'hui, j'espère, nous verrons briller la lumière. Parlez, Robe-Noire ; j'ai fini, et tout le monde a les oreilles ouvertes pour vous entendre.

» Je leur parlai pendant deux heures sur le salut et la fin de l'homme,sans qu'un seul bougeât de sa place aussi longtemps que dura l'instruction. Le soleil étant près de se coucher, je récitai la prière, que j'avais eu soin de traduire dans leur langue quelques jours auparavant.

» Alors on me présenta des rafraîchissements. C'était quelques miettes de viande sèche, un gâteau de mousse cuite, au goût de savon et noir comme du goudron, avec un verre d'eau de la rivière. Tout cela passait comme du sucre et du miel, car je n'avais rien pris depuis le lever du soleil.

» Les chefs m'ayant témoigné le désir de m'entendre encore, je continuai l'instruction des hommes bien avant dans la nuit. A chaque demi-heure, je faisais une petite pause, pour laisser circuler les calumets et donner loisir aux réflexions. C'est durant ces intervalles que les chefs s'entretiennent sur ce qu'ils viennent d'entendre, et l'inculquent à leurs subordonnés.

» Le matin, en m'éveillant, je fus surpris de voir ma loge remplie de monde. Les sauvages s'y étaient glissés dès avant l'aurore. Aussitôt, je me levai. Tous, à mon exemple, se mirent à genoux, et, ensemble, nous fîmes à Dieu l'offrande de notre journée et de notre cœur.

— Robe-Noire, me dit alors le chef, nous sommes venus ici de grand matin pour vous observer, car nous voudrions faire comme vous. Votre prière est bonne, nous voudrions l'adopter ; mais vous partez après deux nuits, et nous n'avons personne pour nous l'apprendre.

» Je fis sonner la clochette pour la prière du matin, et promis au chef que tous la sauraient avant mon départ » (1).

C'est alors que le P. De Smet imagine la méthode qu'il emploiera désormais pour apprendre les prières aux tribus.

Dès que les Indiens sont rassemblés, il fait ranger en cercle les enfants, leur recommandant de garder tous la même place à chaque réunion. Alors, il confie à la mémoire de chacun une phrase de la prière. Deux sont choisis pour l'*Ave Maria*, sept pour le *Pater*, dix pour les Commandements, et douze pour le Symbole des Apôtres.

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — Fourche de Madison, 15 août 1842.

Après avoir répété à chaque enfant sa leçon jusqu'à ce qu'il la sache par cœur, il leur fait réciter tour à tour chacun sa partie. Cela fait une prière continue, à laquelle la peuplade assiste matin et soir. Après quelques jours, un des chefs arrive à tout savoir par cœur, et c'est lui, dès lors, qui récite la prière.

Deux jours après son arrivée chez les Cœurs-d'Alène, le P. De Smet baptisa les enfants, les malades et les vieillards. Il semblait que Dieu n'eût retenu ces derniers sur la terre que pour leur accorder ce suprême bienfait. Dans leurs transports de joie et de reconnaissance, on croyait entendre le cantique de Siméon.

L'âme déchirée de regrets, le missionnaire se sépara de ses nouveaux chrétiens. Il promit de leur envoyer, le plus tôt possible, un prêtre pour achever de les instruire. « Jamais, dit-il, visite parmi les sauvages ne m'a donné autant de consolation. Nulle part je n'ai vu des preuves aussi évidentes d'une véritable conversion. Je n'excepte pas même ma visite chez les Têtes-Plates en 1840 ».

L'avenir devait confirmer ce jugement. Les Cœurs-d'Alène sont restés, jusqu'à nos jours, la tribu la plus chrétienne et la plus laborieuse des Montagnes.

Le P. De Smet se rendit alors chez les Spokanes, qui lui témoignèrent un vif désir de connaître la religion, puis il arriva au fort Colville.

La fonte des neiges ayant fait déborder les rivières, il dut renoncer à suivre la route de terre jusqu'au fort Vancouver. Pendant que ses compagnons construisaient une barque pour continuer le voyage sur le Columbia, il visita les Chaudières, puis les Okinaganes, qui habitaient de l'autre côté du fleuve. Tous, vieux et jeunes, accou-

rurent aux instructions, et s'appliquèrent à apprendre les prières. Ici encore, le missionnaire dut se borner à baptiser les enfants et les malades. « Avec quelques prêtres de plus, écrivait-il, et des ressources pour procurer des outils aux sauvages, toutes les nations des Montagnes seraient bientôt catholiques » (1).

Le 30 mai, il s'embarquait pour Vancouver.

De nombreux rapides, des rochers à fleur d'eau, rendent la navigation sur le Columbia extrêmement dangereuse. Une fois de plus, le P. De Smet va éprouver l'effet de cette merveilleuse protection qui l'accompagne dans tous ses voyages.

« J'étais, dit-il, descendu à terre et longeais le rivage, ne songeant guère au malheur qui nous attendait. J'avais fait environ un quart de mille, lorsque les matelots poussèrent au large. Les voyant descendre d'un air assuré, chantant leur chanson d'aviron, je commençais à me repentir d'avoir préféré au cours du fleuve un sentier rocailleux sur le penchant d'une roche escarpée.

» Tout à coup, l'aspect des choses change. La proue de l'esquif se trouve brusquement arrêtée. Telle est la violence du choc, que les rameurs peuvent à peine se tenir sur leurs bancs. Dès qu'ils ont repris leur équilibre, ils tâchent de s'éloigner, mais en vain. Bientôt ils voient se dessiner autour de la barque un immense tourbillon. Déjà l'écume blanchit la surface de l'eau ; un sourd mugissement se fait entendre, à travers lequel on distingue la voix du pilote, qui encourage ses hommes à ramer.

» Le danger devient imminent ; tout espoir s'évanouit. La barque tourne sur elle-même, au gré du tourbillon,

(1) Lettre à François De Smet. — Fort Colville, 25 mai 1842.

la proue se dresse, la poupe inclinée plonge dans l'abîme.

» Une sueur glaciale couvrait tous mes membres ; ma vue s'obscurcissait. Un dernier cri : « Nous sommes perdus ! » m'annonce que c'en est fait de mes compagnons. Incapable de leur porter secours, je restais spectateur immobile de cette scène navrante.

» L'endroit où la barque avait disparu ne présentait plus la moindre trace de l'accident. Sous les flots redevenus paisibles, des hommes se débattaient dans une horrible agonie. Bientôt les rames, les perches, l'esquif renversé, avec les objets flottants qu'il contenait, sortirent du gouffre et furent jetés dans toutes les directions, tandis que, çà et là, je voyais mes pauvres matelots lutter contre les tourbillons qui se reformaient autour d'eux. Cinq avaient disparu pour ne plus remonter. Mon interprète avait deux fois touché le fond de l'abîme ; sans savoir comment, après une courte prière, il se trouva jeté sur le rivage. Un Iroquois se sauva en s'accrochant à mon lit. Un troisième eut le bonheur de saisir la poignée d'une malle vide, qui l'aida à se soutenir au-dessus de l'eau et à gagner terre » (1).

Le reste du voyage fut heureux. Chez les tribus qu'il rencontra, le P. De Smet eut encore la consolation de baptiser plusieurs enfants. Le 8 juin, il arrivait au fort Vancouver.



A l'époque dont nous parlons, toute la région comprise entre l'Océan Pacifique et les Montagnes-Rocheuses

(1) Lettre au T. R. P. Général. — Fourche de Madison, 15 août 1842.

était désignée sous le nom de Territoire de l'Orégon (1).

Rien de grandiose comme les sites de ce vaste pays. A l'ouest, la côte du Pacifique, déchirée de baies profondes, bordée d'abruptes falaises. A l'est, un horizon de collines couvertes de pins, derrière lesquelles se dresse l'immense chaîne des Rocheuses, avec ses cimes toujours blanchies de neige. Çà et là, de vertes vallées, des lacs où se reflète l'azur d'un ciel étonnamment pur, des forêts gigantesques, des prairies sans limites, de puissantes rivières, tombant en cataractes au fond des ravins.

Jusqu'au commencement du siècle dernier, les Blancs n'avaient guère exploré l'Orégon.

Cependant, la Compagnie de la Baie d'Hudson y avait deviné de grandes richesses à exploiter (2). Les fourrures d'une faune innombrable et variée, la fertilité du sol, l'abondance de la végétation, attirèrent bientôt ces hardis commerçants. Parmi eux se trouvaient plusieurs Canadiens catholiques.

En 1824, un homme d'un mérite éminent, M. John Mac Loughlin, fut nommé gouverneur des postes de la

(1) Longtemps ce pays fut disputé entre l'Angleterre et les États-Unis. La question de l'Orégon fut tranchée, en 1846, par une transaction entre les deux puissances. La partie du Territoire située au sud du 49e degré de latitude fut accordée aux États-Unis, le reste fut rattaché au Canada.

(2) La Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée dès 1670 pour le commerce des fourrures, avait son siège principal à Montréal. Elle exerçait le monopole à l'ouest des possessions anglaises et dans l'Orégon. Dans ce dernier pays, elle possédait plusieurs postes ou comptoirs, dont le plus important était le fort Vancouver.

Compagnie dans l'Orégon (1). Il autorisa les agents qui avaient fini leurs années de service à s'établir dans le pays, et leur concéda des terres, notamment sur la rivière Willamette.

Désirant se procurer les secours religieux, la colonie demanda des prêtres catholiques.

En 1838, l'archevêque de Québec obtint passage, pour deux missionnaires, sur les canots appartenant à la Compagnie des Fourrures. C'étaient MM. François-Norbert Blanchet et Modeste Demers, tous deux originaires du Canada. Le premier recevait en même temps le titre et les pouvoirs de vicaire général pour le pays situé à l'ouest des Montagnes.

Après un voyage de plusieurs mois sur les lacs et les rivières, ils atteignirent la chaîne des Rocheuses, puis descendirent la vallée du Columbia.

Les protestants les avaient devancés. Dès 1834, méthodistes, presbytériens, anglicans, s'étaient abattus sur l'Orégon. Déjà ils y possédaient de nombreux établissements.

Pour combattre l'œuvre des sectes, les missionnaires catholiques réalisèrent des prodiges de zèle. Ils ouvrirent des églises à Vancouver, à Willamette et à Cowlitz. Leur ardente parole donna à la piété chrétienne un nouvel élan, et arracha les chasseurs canadiens aux désordres d'une vie d'aventures. Les Indiens ne furent pas oubliés ; pour les atteindre, M. Demers remonta le Columbia jusqu'à Wallawalla et à Colville.

---

(1) Le Docteur Mac Loughlin naquit au Canada en 1784. Après avoir étudié à Paris, il entra de bonne heure au service de la Compagnie des Fourrures. Élevé dans le protestantisme, il embrassa plus tard la religion catholique, et, dès lors, ne cessa de mettre son influence au service des missionnaires.

Mais deux prêtres ne suffisaient pas à évangéliser une population de 200 000 âmes, répartie sur un territoire qui mesure près de 300 lieues de long sur 200 de large.

Apprenant que le P. De Smet venait d'arriver aux Montagnes avec cinq autres missionnaires, M. Blanchet s'empressa de lui écrire pour lui exposer les besoins de l'Orégon. « Jugez, disait-il en finissant, combien il serait à propos d'envoyer ici un de vos Pères avec un des trois Frères. A mon avis, c'est ici qu'il faut jeter les fondements de la religion dans ce pays ; c'est ici qu'il faudrait un collège, un couvent, des écoles ; c'est ici que le combat est engagé, et qu'il nous faut vaincre d'abord : ce serait donc ici qu'il faudrait établir une belle mission. Des postes centraux, les missionnaires iraient, dans toutes les directions, visiter les postes éloignés, et distribuer le pain de vie aux infidèles encore plongés dans les ombres de la mort » (1).

Obligé d'aller, quelques mois plus tard, au fort Vancouver, pour le ravitaillement de Sainte-Marie, le P. De Smet put reconnaître par lui-même l'état des missions dans l'ouest de l'Orégon.

---

(1) Fort Vancouver. — 28 sept. 1841.
Mac Loughlin appuyait en ces termes la demande de M. Blanchet : « Après une expérience de plusieurs années, je suis pleinement convaincu que le moyen le plus efficace de répandre, dans cette partie du monde, les doctrines de l'Église catholique romaine, est d'établir une importante mission chez les colons du Willamette et de Cowlitz. C'est en effet l'habitude des Indiens de se régler sur ce qu'ils voient pratiquer chez les Blancs... Si un de vos Pères, avec un ou deux Frères, pouvait venir porter secours à MM. Blanchet et Demers, jusqu'à ce qu'il leur arrive des renforts du Canada, ce serait pour la religion un immense avantage ». (Vancouver, 27 sept. 1841).

Ce fut à Saint-Paul, sur le Willamette, qu'il rencontra les missionnaires canadiens (1).

On arrêta le plan d'évangélisation du pays. Le P. De Smet admit la nécessité d'un établissement important dans la partie occidentale de l'Orégon, où la civilisation commençait à s'étendre. Il serait ensuite plus facile au catholicisme de pénétrer dans les Montagnes. Malheureusement, les hommes, aussi bien que les ressources, faisaient défaut. Les Pères venus de Saint-Louis suffisaient à peine aux besoins des nouveaux convertis. D'ailleurs, cette immense région réclamait, non pas un, mais plusieurs missionnaires, et, de plus, un certain nombre de religieuses pour l'éducation chrétienne des enfants. Le P. De Smet se chargeait d'aller lui-même plaider auprès de ses supérieurs la cause de l'Orégon. S'il n'obtenait pas à Saint-Louis les secours nécessaires, il était prêt à aller les chercher en Europe.

Après quelques jours, on se sépara. Notre missionnaire avait hâte de rapporter à Sainte-Marie les vivres, les outils, les vêtements qu'il avait achetés au fort. Le 27 juillet, il était de retour.

Les Têtes-Plates venaient de partir pour la chasse d'été. Le P. Point les accompagnait ; le P. Mengarini gardait le camp, avec les vieillards et les enfants.

Sans tarder, le P. De Smet va rejoindre les chasseurs. Le 15 août, il célèbre la messe dans une belle plaine arrosée par le Madison. « Je voulais, dit-il, rendre grâce à

(1) A peine l'humble religieux fut-il en présence du vicaire général, qu'il se jeta à ses pieds, demandant sa bénédiction. De son côté, M. Blanchet n'eut pas plus tôt aperçu le P. De Smet, que lui aussi tomba à genoux, sollicitant la même faveur. Témoin de cette touchante scène, M. Demers aimait plus tard à la rappeler.

Dieu pour les bienfaits dont il nous avait comblés pendant l'année. J'eus la consolation de voir cinquante Têtes-Plates s'approcher de la sainte table avec un air si humble, si modeste, si dévot, qu'ils ressemblaient plutôt à des anges qu'à des hommes » (1).

Le missionnaire aimerait à jouir plus longtemps de la ferveur de ses néophytes ; mais le devoir l'appelle ailleurs. Il laisse au P. Mengarini le soin des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles ; il charge le P. Point d'aller, la chasse finie, ouvrir, avec le Fr. Huet, une mission chez les Cœurs-d'Alène ; quant à lui, pour obtenir de nouveaux apôtres, il entreprend une quatrième fois la dangereuse traversée du désert américain.



Le P. De Smet quitta le camp des Têtes-Plates avec une escorte de dix Indiens. Trois jours après, il avait franchi deux chaînes de montagnes et parcouru 150 milles à travers un pays infesté par les Pieds-Noirs, sans toutefois les rencontrer. Il se reposa quelque temps chez des tribus amies, puis arriva chez les Corbeaux.

« Ils nous avaient aperçus de loin. Bientôt quelques-uns me reconnurent. Au cri de : « La robe-noire ! la robe-noire ! » tous, grands et petits, au nombre d'environ trois mille, sortirent de leurs loges, comme les abeilles de leurs ruches.

» A mon entrée dans le village se passa une singulière scène, dont je me trouvai, *ex abrupto*, le principal personnage. Les chefs et les premiers d'entre les braves,

(1) Lettre au T. R. P. Général. — Fourche de Madison, 15 août 1842.

au nombre d'environ cinquante, s'empressèrent autour de moi et m'arrêtèrent court. L'un me tirait à droite, l'autre à gauche ; un troisième me tenait par la soutane, tandis qu'un quatrième, taillé en athlète, voulait m'enlever à force de bras. Tous parlaient à la fois et semblaient se quereller.

» Ne comprenant rien à leur langage, je ne savais trop si je devais rire ou être sérieux. Heureusement, l'interprète vint me tirer d'affaire, et m'apprit que ce tumulte n'était qu'un excès de politesse et de bienveillance à mon égard : chacun voulait avoir l'honneur de loger et de nourrir la robe-noire. Sur son avis, je choisis moi-même mon maître d'hôtel. Aussitôt les autres lâchèrent prise, et je suivis le principal chef dans sa loge, la plus grande et la plus belle du camp. Les Corbeaux ne tardèrent pas à s'y rendre en foule, et tous me comblèrent d'amitiés. Le calumet social, symbole de l'union et de la fraternité sauvage, fit, sans se refroidir, le tour de l'assemblée (1)...

---

(1) « Ces Indiens, ajoute le P. De Smet, sont, sans contredit, les plus curieux, les plus avides d'instruction, les plus adroits et les plus polis de l'Ouest. Ils sont surtout grands amis et admirateurs des Blancs. Ils me firent mille questions. Entre autres choses, ils voulaient savoir quel était le nombre des Blancs. « Comptez, leur dis-je, les brins d'herbe de vos immenses plaines, et vous aurez à peu près ce que vous désirez connaître ». Tous se mirent à rire, disant que la chose était impossible, mais ils comprirent ma pensée.

» Je leur expliquai ensuite la grandeur des villages des Blancs : Londres, Paris, etc.; je leur parlai des grandes loges de pierre, serrées les unes contre les autres et disposées en étages, de tours hautes comme des montagnes, d'églises assez vastes pour contenir tous les Corbeaux et tous les Pieds-Noirs ensemble ; je leur dis que, dans ces grands villages, les chemins étaient remplis de passagers, allant et venant plus serrés que les buffles qui couvrent la Prairie. Ils ne pouvaient revenir de tant de merveilles. Mais quand je leur eus décrit ces loges mouvantes, traînées par des machines qui vomissent à pleine bouche la fumée, et laissent loin derrière elles les coursiers les plus rapides ; ces canots à feu

» Ravis de joie, les sauvages déclarèrent que ce jour était le plus beau de leur vie. Ils me prièrent « de les prendre en pitié », et de rester parmi eux pour leur apprendre, ainsi qu'à leurs petits enfants, à connaître et à servir le Grand-Esprit. Je leur promis qu'une robe-noire viendrait les visiter, mais à la condition que les chefs s'engageraient à faire cesser les vols, si fréquents parmi eux, et s'opposeraient avec rigueur à l'abominable corruption des mœurs qui régnait dans la peuplade...

» Une de leurs bonnes qualités, qui me donne beaucoup d'espoir, c'est que, jusqu'à présent, ils ont résisté aux instances des marchands américains pour introduire dans la tribu les liqueurs enivrantes.

— A quoi bon votre eau-de-feu ? disait le chef. Elle ne fait que du mal. Elle brûle la gorge et l'estomac. Elle rend l'homme semblable à un ours : il mord, il grogne, il hurle, et finit par tomber comme un cadavre. Portez cette liqueur à nos ennemis, et ils s'entre-tueront, et leurs femmes et leurs enfants feront pitié. Quant à nous, nous n'en voulons pas ; nous sommes assez fous sans elle.

» Avant mon départ eut lieu une scène touchante. Le grand chef m'ayant demandé à voir ma croix de missionnaire, j'en pris occasion d'expliquer les souffrances de Notre-Seigneur et la cause de sa mort. Ensuite je remis ma croix entre les mains du chef. Celui-ci la baisa

---

qui traversent les mers, et transportent en quelques jours des villages entiers d'un pays dans un autre ; quand j'ajoutai que j'avais vu des Blancs s'élever dans les airs et planer au milieu des nues comme l'aigle des montagnes — alors l'étonnement fut à son comble ; tous mirent la main sur la bouche, en jetant un cri d'admiration. « Le Maître de la vie est grand, disait le chef, et les Blancs sont ses favoris ».

avec respect ; puis, les yeux fixés au ciel, l'image du Sauveur serrée sur sa poitrine, s'écria :

— O Grand-Esprit, aie pitié de tes pauvres enfants, et fais-leur miséricorde » (1).

En quittant les Corbeaux, le P. De Smet, accompagné seulement du Jeune Ignace, d'un métis nommé Gabriel, et de deux Américains protestants, s'engagea une seconde fois dans la vallée du Yellowstone. C'était l'endroit le plus dangereux du désert, où de féroces tribus : Pieds-Noirs, Sioux, Cheyennes, Assiniboins, perpétuaient leurs dangereuses querelles.

« Après six jours de marche, nous nous trouvâmes sur le théâtre d'un récent massacre. Çà et là gisaient les restes sanglants de dix Assiniboins, mis à mort trois jours auparavant. Déjà les chairs avaient été presque entièrement dévorées par les loups et les oiseaux de proie. A la vue de ces ossements et des vautours qui tournoyaient au-dessus de nos têtes, le peu de courage dont je me croyais animé sembla, je l'avoue, m'abandonner complètement, et faire place à une secrète frayeur, que j'essayai toutefois de dominer et de cacher à mes compagnons. Mais les circonstances semblaient se réunir pour l'augmenter à chaque pas. Bientôt nous aperçûmes des pistes fraîches d'hommes et de chevaux, qui ne nous laissèrent aucun doute sur la proximité de l'ennemi. Notre guide nous dit même que, déjà, il nous croyait découverts, mais qu'à force de précautions nous parviendrions peut-être à échapper.

---

(1) Lettre à François De Smet. — Saint-Louis, 3 nov. 1842. Les Corbeaux ne devaient pas cesser de réclamer des robes-noires jusqu'en 1887, époque où fut fondée chez eux la mission Saint-François Xavier.

» Voici l'ordre de marche que nous adoptâmes les jours suivants. Au point du jour, nous sellions nos chevaux, et en route ! Vers 10 heures, nous faisions halte pendant une heure ou deux, ayant soin de choisir un endroit qui, en cas d'attaque, offrît quelque avantage. Ensuite, nous nous remettions en route, toujours au trot, jusqu'au coucher du soleil. Après dîner, pour dépister l'ennemi qui pouvait être aux aguets, nous allumions un grand feu et dressions à la hâte une cabane de branches d'arbres, comme pour y passer la nuit ; puis nous remontions à cheval jusqu'à dix ou onze heures. Alors, sans feu, sans abri, chacun se disposait de son mieux au repos ».

Enfin nos voyageurs atteignirent le Missouri, et se reposèrent quelques jours au fort Union.

Un voyage de plusieurs semaines à travers un aride désert avait épuisé les montures. Pour franchir les 1 800 milles qui le séparaient encore de Saint-Louis, le P. De Smet, accompagné d'Ignace et de Gabriel, s'abandonna sur un esquif au cours impétueux du Missouri.

« Bien nous en prit, dit-il, car, le troisième jour, nous entendîmes de loin le bruit d'un bateau à vapeur. Bientôt nous le vîmes s'avancer majestueusement. Notre première pensée fut de remercier Dieu de cette nouvelle faveur. Les propriétaires, ainsi que le capitaine, m'invitèrent généreusement à monter à bord. J'acceptai avec reconnaissance, d'autant plus que, disaient-ils, plusieurs partis de guerre se trouvaient en embuscade le long du fleuve...

» L'eau était basse, les bancs de sable et les chicots nombreux. Plus d'une fois le bateau fut en danger de périr. Les pointes de rocher cachées sous l'eau avaient

en maint endroit percé la coque ; les chicots avaient brisé les roues ; un vent violent avait renversé la guérite du pilote, et l'aurait jetée dans le fleuve, si l'on n'eût eu soin de l'attacher avec de gros câbles. Le bateau ne présentait plus qu'un squelette lorsque, après quarante-six jours de pénible navigation, nous arrivâmes à Saint-Louis.

» Le dernier dimanche d'octobre, à midi, j'étais à genoux devant l'autel de la Sainte Vierge, à la cathédrale, rendant mes actions de grâces au bon Dieu pour la protection qu'il avait accordée à son pauvre et indigne ministre.

» Depuis le commencement d'avril, j'ai parcouru 5 000 milles ; j'ai descendu et remonté le fleuve Columbia, vu périr dans ce fleuve cinq de mes compagnons, longé le Willamette, franchi plusieurs chaînes de montagnes, traversé dans toute son étendue le désert de la Roche-Jaune, descendu le Missouri jusqu'à Saint-Louis ,et, dans ce long voyage, je n'ai pas reçu la moindre égratignure, je n'ai pas une seule fois manqué du nécessaire. *Dominus memor fuit nostri, et benedixit nobis* » (1).

---

(1) « Le Seigneur s'est souvenu de nous, et il nous a bénis ». (Ps. CXIII, 12). — Lettre citée.

CHAPITRE IX

SECOND VOYAGE EN EUROPE

1843-1844

De retour à Saint-Louis, le P. De Smet s'accorda à peine quelques jours de repos. Il lui tardait d'envoyer aux Montagnes et dans l'Orégon de nouveaux ouvriers.

Informé des besoins de la mission, le P. Verhaegen, vice-provincial du Missouri, désigna trois de ses religieux pour aller rejoindre les PP. Point et Mengarini. C'étaient le P. Pierre De Vos, ancien maître des novices à Florissant, le P. Adrien Hoecken, frère du P. Christian Hoecken, l'apôtre des Potowatomies, et le Fr. Mac Gean (1).

Les hommes ne suffisaient pas : il fallait des fonds, et les Pères de Saint-Louis étaient incapables d'en fournir (2).

De nouveau, le P. De Smet se fait quêteur. Après avoir

---

(1) En l'absence du P. De Smet, le P. De Vos était nommé supérieur de la mission.

(2) « Nous sommes criblés de dettes, écrivait le P. Van de Velde, et Dieu sait quand nous pourrons les payer. Les secours qui nous venaient jadis de Belgique et de Hollande se ralentissent. Partout nos dépenses augmentent, à mesure que nos ressources diminuent ». (Lettre à M. De Nef. — Saint Louis, 10 janvier 1843).

publié la relation de ses voyages (1), il visite successivement la Nouvelle-Orléans, Boston, Louisville, Cincinnati, Pittsburg, Cumberland, Baltimore, Washington, Philadelphie, New-York. A la fin de l'hiver, il a recueilli 5 000 piastres, somme suffisante pour le voyage des nouveaux missionnaires et les achats nécessaires au développement de la colonie.

Au mois de mai 1843, il conduit à Westport le P. De Vos et ses compagnons. Lui-même préside au départ de la caravane, heureux de pouvoir envoyer ce renfort au secours de ses chers Indiens.

Mais que sont trois missionnaires pour un si vaste pays ?... L'Amérique ne pouvant lui en fournir davantage, il se décide à en venir chercher en Europe.

Le 7 juin, il s'embarque en compagnie de Mgr Hughes, le vaillant archevêque de New-York, qui se rend à Rome. Dès lors, le prélat et le religieux resteront unis d'une étroite amitié.

Le 28, il est en Irlande. Il ne quittera pas l'île sans avoir vu l'homme en qui se personnifient la foi inébranlable et les justes revendications de ce malheureux pays.

L'origine irlandaise de Mgr Hughes, la protection qu'il accorde aux émigrants, les œuvres sociales dont il est l'âme, lui valent de la part d'O'Connell un cordial accueil. Lui-même tient à présenter au grand agitateur l'apôtre des Indiens.

Le lendemain doit avoir lieu à Dublin un meeting

---

(1) *Letters and Sketches, with a Narrative of a year's residence among the Indian Tribes of the Rocky Mountains.* Philadelphia, 1843.

national ; O'Connell invite ses hôtes à l'accompagner.

« Je viens d'assister, écrit notre missionnaire, à une réunion de près de 200 000 personnes. J'avais l'honneur d'être assis dans le carrosse du grand libérateur Daniel O'Connell, et même à ses côtés. L'enthousiasme du peuple était à son comble. Nous fûmes littéralement portés en triomphe jusqu'au rendez-vous, près de la ville, au milieu des acclamations et des bénédictions de l'immense foule.

» J'étais sur l'estrade des orateurs. Pas un mot ne m'a échappé. Ce jour-là, l'éloquence si vive des Irlandais brillait de tout son éclat.

» Quel spectacle pour moi ! Enseveli depuis cinq ans dans le désert américain, jeté par hasard sur le sol irlandais, je me trouve, sans l'avoir cherché, assis à côté du plus grand homme peut-être de l'univers, le seul qui ait jamais entrepris une révolution sans verser une goutte de sang.

» Quel homme que cet O'Connell ! Jamais, non jamais je n'ai vu œil plus pénétrant, plus doux, plus intelligent, plus expressif. Son seul regard fait trembler le noble orgueilleux d'Angleterre, et rend la confiance au pauvre opprimé du pays. Sa figure respire la bienveillance ; son maintien est noble et imposant ; sa parole, tantôt coule comme le miel le plus pur, tantôt tombe comme la foudre et écrase ses ennemis. Il ravit, il enchante, il captive ses auditeurs ; puis, l'instant d'après, confond la tyran qui voudrait asservir le monde entier, pour le faire contribuer à ses folles dépenses et à ses plaisirs.

» Ce grand homme vous met à l'aise en un instant. J'ai

passé chez lui toute la journée, et dîné au milieu de sa famille patriarcale » (1).

Toujours en compagnie de Mgr Hughes, le P. De Smet quitta Dublin pour Liverpool. De là il se rendit à Londres, puis en Belgique (2).

Déjà le bruit de ses travaux s'était répandu dans ce pays. Depuis cinq ans, ses lettres tenaient les bienfaiteurs des missions au courant des progrès de la religion, chez les Potowatomies d'abord, puis chez les peuplades des Montagnes. Chacun se faisait une fête de le recevoir et d'entendre ses pittoresques récits.

Le 30 juillet, il est à Bruxelles. Il fait aux élèves du collège Saint-Michel une causerie sur les missions indiennes. Pour divertir son jeune auditoire, il introduit sur la scène un domestique déguisé en Peau-Rouge, et lui fait reproduire les attitudes, tantôt menaçantes, tantôt grotesques, des sauvages du Missouri. Des applaudissements répétés accueillent ce spectacle inattendu. Aucun n'est plus heureux que le P. De Smet : il a, tout en faisant connaître sa mission, procuré à des enfants une heure de franche gaîté.

Mais à peine jouit-il quelques jours de l'affection de sa famille et du commerce de ses amis. Il est venu en Europe chercher autre chose qu'un doux repos ou le facile succès d'un conteur d'aventures. Il lui faut des collaborateurs, pour aller au plus tôt reprendre dans l'Orégon l'œuvre évangélique. Dès les premiers jours

---

(1) Lettre à François De Smet. — Londres, 9 juillet 1843.

(2) Mgr Hughes devait profiter de son séjour en Europe pour recueillir des aumônes en faveur de son diocèse. Il fut introduit par le P. De Smet auprès de divers bienfaiteurs, notamment auprès de la pieuse reine des Belges, Louise-Marie, qui lui fit don d'une croix pectorale estimée 25 000 francs.

*

d'août, il quitte la Belgique et se rend à Rome, pour exposer au général de la Compagnie les besoins de sa mission.



Le P. Roothaan reçut le P. De Smet avec les marques d'une tendre affection. Il suivit avec une attention émue le détail des travaux et des succès de ses héroïques enfants. Convaincu qu'aucune œuvre n'était, plus que la leur, digne d'intérêt, il promit de la recommander aux diverses provinces de son ordre.

Le P. Général voulut présenter lui-même à Grégoire XVI le premier missionnaire des Montagnes-Rocheuses. Quelle ne fut pas l'émotion de l'humble religieux, quand il vit le pape se lever de son trône pour l'embrasser ! Pareil accueil le payait largement de toutes ses fatigues au service de l'Église.

Au cours de l'entretien, le saint-père s'informa des dispositions des sauvages. Le P. De Smet se permit alors de lui transmettre une proposition de Victor, le grand chef des Têtes-Plates.

Apprenant que le souverain pontife était en butte aux attaques de l'impiété, l'ardent néophyte s'était levé et avait dit au missionnaire :

— Père, vous parlez sur le papier (vous savez écrire) ; si le grand chef des chrétiens est en danger, envoyez-lui un message de notre part. Nous dresserons sa loge au milieu de notre camp, nous ferons la chasse pour son entretien, et nous lui servirons de garde à l'approche de ses ennemis.

A cette invitation, Grégoire XVI sourit, puis, semblant lire dans l'avenir :

— Vraiment, dit-il, le temps approche où nous serons

forcé de quitter Rome. Où irons-nous ? Dieu seul le sait ! Donnez à ces bons sauvages ma bénédiction apostolique.

La joie du P. De Smet ne devait pourtant pas être sans mélange. Bientôt il apprend que le pape songe à le faire évêque, et à placer sous sa juridiction le pays compris entre les Montagnes-Rocheuses et le Pacifique. A cette nouvelle, le pauvre missionnaire va trouver son supérieur, et le supplie de faire écarter de lui une charge dont il se juge aussi indigne qu'incapable. Grâce à l'appui du P. Général, il put se soustraire au fardeau. Le choix du pape s'arrêta sur M. Blanchet, vicaire général de l'Orégon. Désormais, celui-ci n'aura pas de collaborateur plus dévoué ni plus soumis que le P. De Smet (1).

Rentré en Belgique, notre missionnaire reprit la pénible besogne de quêteur. Comme en 1834, il parcourut les principales villes du pays. C'est alors qu'il vit pour la dernière fois M. De Nef. Le grand bienfaiteur des missions devait mourir l'année suivante, laissant à la Compagnie de Jésus la direction du collège dont il avait fait l'œuvre de sa vie.

De Belgique, le P. De Smet passa en Hollande. Il excita le zèle des missions dans les diocèses de Bois-le-Duc et de Bréda. Il visita La Haye, Amsterdam, Rotterdam, et partout reçut d'abondantes aumônes (2).

Fidèle à sa promesse, le P. Général fit appel aux provinces de Rome, de Naples, de Lyon, d'Espagne et d'Allemagne. Déjà trois nouveaux missionnaires étaient

---

(1) Cf. *Histoire générale des Missions catholiques*, par le baron Henrion ; Paris, 1847 ; t. II, p. 666. — Palladino, *Indian and White in the Northwest*, p. 42.

(2) Le P. De Smet et ses compagnons quitteront l'Europe avec une somme de 145 000 francs.

partis pour les Montagnes-Rocheuses (1). Cinq autres furent désignés pour accompagner le P. De Smet. C'étaient trois Italiens : les PP. Jean Nobili, Michel Accolti et Antoine Ravalli, avec deux Belges : le P. Louis Vercruysse, de Courtrai, et le Fr. François Huybrechts, d'Eeckeren, près d'Anvers.

Ce contingent portait à dix-sept le nombre des jésuites attachés à la mission. C'était assez pour répondre aux besoins les plus urgents. Toutefois, pour l'éducation des jeunes Indiens, le concours de religieuses était indispensable.

Une congrégation belge, celle des Sœurs de Notre-Dame, de Namur, avait envoyé, trois ans auparavant, une colonie à Cincinnati. Avant de s'embarquer, le P. De Smet avait visité leur établissement et en avait emporté la meilleure impression. De leur côté, les religieuses désiraient ardemment partager les travaux des missionnaires.

Le 10 novembre 1843, le P. De Smet se présenta à la maison-mère.

« Nous étions heureuses, disent les Annales de l'institut, de posséder quelques instants ce grand missionnaire, dont les lettres débordantes de zèle nous avaient tant intéressées. Nous nous étions figuré voir un homme à l'air vif et entreprenant, au caractère ardent et enthousiaste — mais pas du tout ; nous avons vu un prêtre vénérable, à l'air calme et modeste, qui répond doucement aux questions qui lui sont adressées, et cela d'une manière aussi humble qu'intéressante... Plus d'une fois il a été préservé, comme par miracle, d'une mort

(1) Les PP. Joset et Zerbinati, avec le Fr. Magri.

certaine. « Quand on n'est pas encore digne de mourir, dit-il, on échappe facilement ».

Après une légère opposition de Mgr Dehesselle, évêque de Namur, les religieuses obtinrent l'autorisation désirée. Six d'entre elles furent désignées pour l'Orégon, et immédiatement se disposèrent à partir.

Mais comment exposer de faibles femmes aux mille dangers qu'offrait la traversée du désert américain ?... Le P. De Smet n'eut pas même la pensée de tenter pareille aventure. Malgré la longueur de la route, il préféra doubler le cap Horn, et entrer dans l'Orégon par le Columbia.

Un navire anversois, *l'Infatigable*, devait prochainement appareiller pour Valparaiso. Il traita avec l'armateur pour le transport des missionnaires jusqu'au terme de leur voyage.

***

Le départ eut lieu le 12 décembre.

Le brouillard et les vents contraires retinrent près d'un mois le navire sur l'Escaut. Les passagers surent mettre à profit leurs loisirs. « Tout va bien à bord, écrivait le P. De Smet. Bon capitaine, bon équipage ; les Sœurs tranquilles et contentes comme des anges, les Pères et le Frère pleins de courage. Nous vivons ici comme dans nos communautés. Tous travaillent. Le P. Vercruysse donne aux Italiens des leçons de français, et moi, je suis professeur d'anglais pour tous » (1).

Enfin, le 9 janvier, on put gagner la haute mer. Chacun dut « payer tribut à l'inexorable Neptune ». Mais la

(1) Lettre à Charles De Smet. — A bord de *l'Infatigable*, 25 déc. 1843.

traversée, qui allait durer sept mois, ménageait aux missionnaires d'autres épreuves.

La moindre devait être celle de l'ennui. Bien qu'il eût le goût des voyages, le P. De Smet n'y échappa point. « La vie de mer, dit-il, est triste et monotone. Toujours de l'eau ; de loin en loin une voile ; çà et là quelques oiseaux, quelques poissons, qui viennent vous arracher pour un instant à vos rêves lointains ; un orage, une tempête, des écueils dangereux, des rochers escarpés, qui vous font frémir, lorsque l'impétuosité du vent vous y pousse, et que toute manœuvre devient impossible » (1).

Le missionnaire, alors, reporte sa pensée vers les êtres chéris qu'il vient de quitter pour la troisième fois : « Souvent, assis sur le pont, quand la nuit est belle et tranquille, je passe des heures entières à suivre des yeux les étoiles, et à y retrouver mes souvenirs les plus doux. Le Baudrier d'Orion, vulgairement appelé *les Trois Rois*, me rappelle mes deux frères et ma sœur. En voyant la Chevelure de Bérénice, je m'imagine être au milieu de tous les enfants de la famille ; je les reconnais, je les entends, ils me sautent au cou et sur les genoux ; vous savez combien je les aime » (2) !

Au moment de doubler le cap Horn, le navire qui, jusque là, avait assez bien tenu la mer, faillit une première fois sombrer.

« Du 22 au 30 mars, écrit le P. Vercruysse, nous essuyâmes une furieuse tempête. Les voiles, bien que pliées, volèrent en lambeaux ; rien ne tenait contre l'ouragan. Des montagnes d'eau s'élevaient à une hauteur prodi-

---

(1) Lettre à François De Smet. — Valparaiso, 1er mai 1844.

(2) Lettre à François De Smet. — Sainte-Marie de Willamette, 9 oct. 1844.

gieuse. C'était, au dire du capitaine, une des plus fortes tempêtes qu'il eût vues, depuis trente ans qu'il vivait sur mer. Toute la semaine, nous dûmes garder l'intérieur du navire. A peine osait-on se cramponner quelques instants sur le tillac, pour contempler le terrib'e spectacle. Sans cesse nous eûmes la mort devant les yeux.

» Le 31, le calme revint ; nous commençâmes à respirer ; mais le 1er avril, l'agitation reprit. Toute la journée, nous fûmes poussés par le vent contre les rochers qui bordent les côtes sauvages de la Patagonie. Nous n'en étions plus éloignés que d'une demi-lieue. Tous, excepté les religieuses, nous restâmes sur le pont, les regards fixés sur les écueils qui nous menaçaient d'une mort prochaine, car toute manœuvre était inutile. Notre silence n'était interrompu que par les paroles sinistres du capitaine : « Nous sommes perdus ! Tout est perdu ! » Mais Dieu semblait nous dire : « Je veille sur vous ».

» Le P. De Smet alla trouver les religieuses qui, comme nous, ne cessaient d'implorer le secours de la Sainte Vierge. Il leur déclara, qu'à moins d'un miracle, le naufrage était inévitable, et s'offrit à entendre leur confession. Toutes répondirent en souriant qu'elles étaient tranquilles, que Dieu pouvait disposer d'elles comme bon lui semblait, qu'elles attendaient avec résignation l'accomplissement de sa sainte volonté.

» Il était 11 heures de la nuit. Déjà on entendait les vagues se briser contre les récifs, lorsque tout à coup le vent changea et nous poussa vers la haute mer. Sans ce revirement, un demi-quart d'heure plus tard, nous n'étions plus » (1) !

---

(1) Relation de voyage adressée au P. Broeckaert. — Lima, 20 mai 1844.

Le calme rétabli, on put se diriger vers le nord. Le bateau fit escale à Valparaiso et à Callao. Nos voyageurs en profitèrent pour visiter Santiago et Lima, où ils reçurent, de la part des religieux, un accueil empressé.

Le capitaine avait espéré se rendre en vingt-cinq jours de Valparaiso à Vancouver. Il comptait sans les vents contraires. Quarante jours s'étaient écoulés, et rien n'annonçait le port. Déjà l'on souffrait du manque de vivres. La ration fut diminuée. « Jamais pourtant, avoue notre missionnaire, elle n'avait été ni trop abondante ni trop délicate ».

L'équipage commençait à murmurer ; le capitaine venait de tomber malade. De plus, une nouvelle tempête menaçait d'engloutir le navire.

Le P. De Smet ne cessait d'exhorter ses compagnons à fléchir le ciel par leurs prières. « Nous eûmes, dit-il, l'heureuse idée de nous obliger par un vœu, et nous convînmes tous ensemble de nous réfugier dans le Très Saint et Immaculé Cœur de Marie. Ensuite nous résolûmes de consacrer le lendemain à la récollection et à l'examen de nos consciences.

» Les vagues en furie, s'élevant de vingt à vingt-cinq pieds au-dessus du navire, semblaient nous présager notre dernier jour. Chacun fit une bonne confession et, plein de confiance, se remit entre les mains de la Providence.

» Vers le soir, je me rendis sur le pont. Avec une joie indicible, j'aperçus quelques plantes marines, appelées *aiguilles d'Adam*. Elles annonçaient le voisinage du continent. Peu à peu, le vent tomba, et l'espoir nous revint de voir bientôt la terre.

» Le 28 juillet, nous découvrîmes les côtes de l'Orégon.

Quelle joie alors ! quels transports d'allégresse ! quelles actions de grâces dans nos cœurs et sur nos lèvres !... Impossible de dire ce que nous ressentions à la vue de cet immense pays où, faute de missionnaires, des milliers d'hommes naissent, grandissent et meurent dans les ténèbres de l'infidélité : malheur auquel nous allions mettre un terme, sinon pour tous, du moins pour un grand nombre » (1).

Mais il semble que l'Esprit du mal s'acharnât à retenir loin du port ceux dont il redoutait les conquêtes.

« L'embouchure du Columbia, continue le P. De Smet, est d'un accès difficile et dangereux, même pour les marins munis de bonnes cartes ; or, notre capitaine n'avait pu s'en procurer... On ne tarda pas à découvrir d'énormes brisants, signe certain d'un banc de sable de plusieurs milles d'étendue. Les écueils traversent le fleuve dans toute sa largeur, et forment une barre qui semble en interdire l'entrée (2).

» C'était le 31 juillet, fête de saint Ignace. Cette coïncidence ranima nos espérances et releva nos courages.

» Bientôt le chaloupe, envoyée pour sonder les brisants, rejoignit *l'Infatigable*. Les visages tristes et découragés des matelots annonçaient de mauvaises nouvelles ; on n'osait les interroger. Cependant le lieutenant dit au capitaine qu'il n'avait pas trouvé d'obstacles, et qu'il avait traversé la barre avec cinq brasses d'eau. Alors on déploya les voiles, et le navire s'avança, poussé par une légère brise.

---

(1) Lettre à François De Smet. — Sainte-Marie de Willamette, 9 octobre 1844.

(2) Depuis lors, le gouvernement des Etats-Unis a, par un système de jetées parallèles, rendu plus facile l'accès du Columbia.

» Le ciel était pur, le soleil brillait de tout son éclat ; depuis longtemps nous n'avions pas eu pareille journée. Il ne manquait plus, pour la rendre la plus belle de notre voyage, que l'heureuse entrée dans le fleuve. A mesure qu'on approchait, les prières redoublaient.

» Cependant le capitaine ordonne de jeter le plomb. Deux matelots s'attachent au dehors du vaisseau et sondent. On entend le cri : « Sept brasses. » De cinq en cinq minutes, le cri se renouvelle ; puis : « Six brasses... Cinq brasses... » Le nombre diminuait toujours. Quand on cria : « Trois brasses... Deux brasses et demie... » tout espoir s'évanouit. C'était le minimum d'eau nécessaire au navire.

» Le Seigneur voulait mettre notre foi à l'épreuve ; il n'avait pas résolu notre perte. Le cri de « Quatre brasses » se fait entendre. On respire, on prend courage ; mais le danger n'avait pas disparu : nous avions encore deux milles de brisants à franchir. Un second cri de « Trois brasses » vint de nouveau nous remplir d'épouvante. Le lieutenant dit alors au capitaine :

— Nous nous sommes trompés de route.

— Bah ! reprit celui-ci, ne voyez-vous pas que *l'Infatigable* passe partout ? Avancez.

» Le ciel était pour nous. Sans lui, ni l'habileté du capitaine, ni la solidité du navire, ni l'activité de l'équipage, n'eussent pu nous défendre d'une perte certaine. Nous étions à plus de cent mètres de la bonne voie, au milieu du canal du sud, où jamais vaisseau n'avait pénétré (1)... Dieu, sans doute, voulait nous montrer

---

(1) « A peu de distance de son embouchure, le Columbia se divise en deux branches, formant comme deux canaux ; l'un,

qu'il est assez puissant pour nous exposer au danger, et nous en retirer ensuite sains et saufs. Que son saint nom soit béni » (1) !

---

au nord, non loin du cap Désappointement, est celui que nous devions suivre ; l'autre, au sud, n'est point fréquenté, à cause des brisants qui en barrent l'entrée, et sur lesquels nous avons passé les premiers et probablement les derniers ». (P. De Smet, Lettre citée).

(1) *Ibid.*

CHAPITRE X

LES MISSIONS DE L'ORÉGON

1844–1845

Mgr Blanchet attendait impatiemment le retour du P. De Smet. Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée du bateau, qu'il quitta la mission de Saint-Paul pour se rendre à Vancouver.

Bien qu'on fût en pleine moisson, les catholiques abandonnèrent leurs champs et descendirent en canot le Willamette. Chacun voulait être le premier à saluer les missionnaires. Leur voyage tut, dès lors, un véritable triomphe. Enfin, ils purent chanter le *Te Deum* dans l'église de la mission, et le lendemain, fête de l'Assomption, remercier la Reine du ciel qui, une fois de plus, venait de se montrer « l'Étoile de la mer ».

Aussitôt les Sœurs prirent possession du couvent qu'on leur avait préparé sur la rive droite du Willamette. L'habitation était loin d'être achevée ; portes et fenêtres faisaient défaut. On vit alors les religieuses manier la scie et le rabot, placer les vitres, peindre les châssis. Au bout de quelques semaines, l'établissement était ouvert, et prenait le nom de Sainte-Marie.

Sauvages et Canadiens se montraient également avides d'instruction. A peine arrivées, les Sœurs avaient dû,

faute de local, faire la classe en plein air aux femmes et aux enfants qui se préparaient à la première communion. L'âge des élèves variait entre quinze et soixante ans. Beaucoup, parmi ces pauvres gens, venaient de fort loin, apportant des vivres pour plusieurs jours, et n'avaient, pour la nuit, d'autre abri que les arbres de la forêt (1).

Un prêtre récemment arrivé du Canada, M. Bolduc, ouvrait en même temps le collège Saint-Joseph, pour l'éducation des jeunes gens.

Déjà les protestants prenaient peur et lâchaient pied. « Chose significative, écrit le P. De Smet, le même navire qui nous a amenés à Vancouver emmène plusieurs ministres, avec leurs femmes, aux îles Sandwich. De là, ils retourneront aux États-Unis. Après plusieurs années de tentatives pour arracher à leur foi les enfants catholiques, ils se sont vus obligés de fermer leurs écoles, de quitter le pays et de nous laisser le champ libre » (2).

Quant aux Jésuites, leur intention était d'établir, près du Willamette, une résidence qui pût servir à la fois de maison de formation et de centre d'approvisionnement pour les missions indiennes des Montagnes-Rocheuses. Mgr Blanchet en offrait l'emplacement sur les terres de sa mission.

L'endroit paraissait favorable : climat salubre, sol fertile, abondance de bois, perspectives variées et grandioses. Déjà le P. De Smet voyait se renouveler les merveilles de Florissant. « J'espère, disait-il, qu'à l'exemple

(1) Cf. *Notice sur le Territoire et sur la mission de l'Orégon, suivie de quelques lettres des Sœurs de Notre-Dame, établies à Saint-Paul du Willamette*. Bruxelles, 1847.

(2) A la Supérieure générale des Sœurs de Notre-Dame, 28 août 1844.

de la maison Saint-Stanislas, dont le rayonnement s'est étendu sur une grande partie du Missouri, dans l'Ohio, la Louisiane, les Montagnes-Rocheuses, et jusqu'aux extrémités occidentales de l'Amérique, ici s'établira un jour une pépinière de zélés missionnaires qui, puisse le temps n'en être pas éloigné ! se répandront parmi les différentes tribus de cet immense Territoire, pour y porter le flambeau de la foi » (1).

Sans tarder, l'on se mit à l'œuvre. Missionnaires et Canadiens rivalisèrent d'ardeur. Quelques mois plus tard, la résidence était achevée, et prenait le nom de Saint-François Xavier.



Déjà le P. De Smet avait repris ses courses à travers le désert.

Ce qui caractérise son apostolat, c'est ce rôle d'initiateur, pour lequel il est admirablement doué. Il conçoit et mûrit les plans, choisit l'emplacement des nouvelles stations, en ordonne la disposition et en commence les travaux ; puis, dès que l'exécution offre moins de difficultés, il laisse à ses confrères la joie de voir l'œuvre se développer, et court à d'autres labeurs.

La fin de 1844, ainsi que les années 1845 et 1846, sont peut-être la période la plus féconde de sa vie. Sans cesse il sillonne le désert, allant d'une peuplade à l'autre, instruisant celle-ci, affermissant celle-là, créant en maint

(1) A François De Smet, 9 oct. 1844. — Le vœu du missionnaire ne devait qu'en partie se réaliser. L'éloignement des diverses stations, la difficulté des voyages, rendaient peu avantageux le nouvel établissement. Après quelques années, les Pères se retirèrent.

endroit des réductions nouvelles, repartant dès qu'il en a jeté les bases et peut en abandonner à d'autres la direction.

Tandis que les Pères, nouvellement arrivés d'Europe, étudient la langue des sauvages et s'occupent des chrétiens du Willamette, notre missionnaire part pour les Montagnes, avec l'intention de passer l'hiver chez les Têtes-Plates.

Le 6 novembre, il entre dans la vallée des Kalispels, où le P. Adrien Hoecken poursuit l'œuvre commencée par lui pendant l'automne de 1841.

« Je fus, dit-il, reçu dans le camp au son des cloches, et salué par des décharges de mousqueterie... Les détails que me donna le jeune missionnaire prouvent ce que peut la grâce sur un peuple qui cherche sincèrement la vérité.

— Nous sommes pauvres d'esprit, lui avaient dit les sauvages ; mais, à défaut d'intelligence, nous avons de la docilité. A présent que nous possédons une robe-noire, nous écouterons, nous suivrons sa parole ; tout ce qu'elle ordonnera sera exécuté sans délai » (1).

Le vieux chef, Loyola, secondait énergiquement l'action du missionnaire.

— Tant qu'il me restera un souffle de vie, répétait-il, il faudra que chacun marche droit.

L'union fraternelle, le respect mutuel, faisaient songer à ces temps heureux où, dit l'Ecriture, tous les chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

Mais déjà l'hiver approche : il faut se hâter de gagner Sainte-Marie.

Au moment de quitter les Kalispels, le P. De Smet

(1) Lettre à Mme Parmentier, de Brooklyn. — Mission S. Ignace, 25 juillet 1846.

voit arriver une députation des Cœurs-d'Alène, qui le prie instamment de visiter leur tribu. Comment refuser de les satisfaire ? Il accepte, avec l'espoir de pouvoir ensuite franchir les montagnes de la Racine-Amère.

Depuis deux ans, le P. Point résidait chez les Cœurs-d'Alène. Arrivé le premier vendredi de novembre, il avait mis la mission sous le patronage du Sacré-Cœur.

« Dès ce moment, écrit-il, l'esprit chrétien anima tous les habitants de cette heureuse vallée. Les assemblées nocturnes, les cérémonies sacrilèges, les apparitions diaboliques, si fréquentes auparavant, disparurent tout à fait. Le jeu qui, jusque là, occupait en grande partie la journée des sauvages, fut abandonné. Le mariage qui, depuis des siècles, ne connaissait ni unité, ni indissolubilité, fut ramené à sa première institution. Enfin, depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu du missionnaire fut alimenté avec ce qui restait de l'ancienne sorcellerie » (1).

En arrivant, le Père avait tracé le plan du village. Aussitôt les sauvages d'abattre des arbres, de creuser des bassins, d'ouvrir des routes, d'ensemencer les terres. Au centre de la réduction, l'église s'était élevée, et les fêtes chrétiennes avaient mis sous les yeux des nouveaux convertis ce que la religion a de plus solennel et de plus touchant.

Au bout d'un an, le P. Joset était venu partager les travaux du P. Point. Ce nouveau missionnaire, originaire de la Suisse, devait, pendant de longues années, exercer dans les Montagnes un fécond apostolat (2).

---

(1) Lettre à un Père de la Compagnie de Jésus, citée par le P. De Smet : *Missions de l'Orégon*, p. 240 et suiv.

(2) On trouvera une notice sur le P. Joset dans les *Woodstock Letters*, novembre 1901, p. 207.

De jour en jour croissait la ferveur des néophytes. « Depuis plusieurs mois, affirmait le P. Point, il ne s'est pas commis, dans le village du Sacré-Cœur, une seule faute grave, du moins par ceux qui étaient baptisés » (1).

---

(1) « Assurément, ajoutait le P. Point, il faut une vertu plus qu'ordinaire à ces vieillards, pour se faire les écoliers de leurs petits enfants, et à ces petits enfants, pour se faire les graves et patients précepteurs de leurs vieux pères ; à ces mères de famille qui, non contentes de donner à leurs enfants la nourriture qu'elles se refusent à elles-mêmes, passent de longues soirées à rompre le pain de la divine parole à leurs parentes, à leurs amies, même à des étrangères, avides de les entendre ; à ces jeunes gens, qui s'astreignent à répéter cent fois, à d'autres moins intelligents, ce qu'ils ont saisi les premiers; qui passent des nuits entières à enseigner à des sourds, à des aveugles, ce que la robe-noire désespérait presque de leur apprendre ; à ces chefs enfin, vrais pères et pasteurs de leur peuplade, pour se lever avant le jour, parfois au milieu de la nuit, par des temps froids et pluvieux, afin de réveiller de leur assoupissement les âmes qui ont besoin d'être excitées ».

Est-il étonnant que la foi et la piété de ces humbles ait, plus d'une fois, obtenu des faveurs extraordinaires ?

« Un matin, dit encore le P. Point, je sortais de l'église. On me dit : « Une telle n'est pas bien ».

» Elle n'était encore que catéchumène. Je réponds : « J'irai la voir ».

» Une heure s'écoule ; la même personne, qui était sa sœur, vient me dire : « Elle est morte » !

» Je cours à la loge, dans l'espoir qu'on se sera trompé. Je trouve, autour du corps immobile, une foule de parentes ou d'amies, qui me répètent : « Elle est morte. Il y a longtemps qu'elle ne respire plus ».

» Pour m'assurer du fait, je me penche vers le corps. Nul signe de vie.

» Je gronde ces braves gens de ne m'avoir pas dit plus tôt ce qui en était. J'ajoute : « Dieu veuille me le pardonner » ! Puis, avec une sorte d'impatience : « Mais priez donc » !

» Et tous se mettent à prier fort, bien fort.

» Je me penche une seconde fois vers la prétendue morte, et je lui dis : « La robe-noire est là ; veux-tu qu'elle te donne le baptême » ?

» Oh ! quelle joie ! A ce mot de baptême, je vois sa lèvre inférieure faire un léger mouvement. Bientôt l'autre y joint le sien, et me donne la certitude que j'ai été compris. Elle était instruite; je la baptise. Elle s'assied sur sa couche funèbre, fait le signe de la croix... et aujourd'hui, elle est à la chasse, bien persuadée qu'elle a été morte ». (Lettre citée).

*

Un tel succès était dû, pour une large part, au zèle d'une admirable chrétienne, Louise Sighouin, baptisée en 1842 par le P. De Smet.

Fille du grand chef des Cœurs-d'Alène, elle avait tout quitté, pour se dévouer au service des missionnaires.

— Je suis prête, disait-elle, à suivre les robes-noires jusqu'au bout du monde. Je veux apprendre à bien connaître le Grand-Esprit, à le servir fidèlement, à l'adorer de tout mon cœur.

Non contente de se montrer, par sa piété et sa modestie, le modèle de la tribu, elle passait chaque jour plusieurs heures à instruire les enfants et les vieillards, à visiter les pauvres, à soigner les malades. La vue d'un affreux ulcère l'ayant un jour fait reculer, elle se reprocha vivement sa faute, et, pendant deux mois, revint chaque jour panser la plaie, comme eût pu le faire une Sœur de Charité.

Elle ne craignait pas de s'attaquer aux désordres, et d'affronter les sorciers les plus fameux. Elle reprochait à ceux-ci leur imposture, les menaçait des jugements de Dieu, et les amenait, tremblants et contrits, aux pieds du missionnaire.

Lorsque le P. De Smet arriva chez les Cœurs-d'Alène, ceux-ci se préparaient à faire, dans quelques semaines, leur première communion. Jour et nuit, le camp retentissait du bruit des prières et du chant des cantiques. Tout ce qu'il voyait et entendait était pour le missionnaire un nouveau sujet de consolation. Avec quelle joie il aurait conduit à la table sainte ceux que, naguère, il avait régénérés par le baptême ! Mais la neige tombait depuis plusieurs jours. Il fallait au plus tôt traverser les montagnes qui le séparaient du pays des Têtes-Plates.

Il quitta donc la mission du Sacré-Cœur, accompagné de quatre Indiens qui devaient lui servir de guides jusqu'à Sainte-Marie.

Mais déjà la saison est trop avancée. La pluie et la neige ne cessent de tomber. Les eaux se précipitent des montagnes avec une abondance et une impétuosité toujours croissantes. Après huit jours de marche, il faut revenir sur ses pas.

« En une nuit, dit le P. De Smet, de petits ruisseaux étaient devenus de gros torrents, qui nous arrêtaient à chaque pas. Avec une infinité de peines, de culbutes et de plongeons, nous regagnâmes enfin la rivière Saint-Josse. Celle-ci avait crû de plus de dix pieds, et entraînait dans son cours de gros arbres, qui rendaient son passage extrêmement dangereux. Une fois, je disparus sous l'eau et sous ma mule. Toutefois, je ne lâchai pas ma bête, qui me traîna jusqu'à la rive opposée.

» Nous campâmes pendant la nuit au pied d'une grande croix, plantée par un chef indien. Il manquait encore quelques pieds d'eau pour que la rive fût débordée. Chacun s'endormit sans la moindre inquiétude ; mais, vers minuit, un de mes hommes, étonné de sentir ses deux jambes dans l'eau, mit la tête hors de sa tente, et donna l'alarme. Il était temps. Nous étions au milieu d'un lac immense ; la plaine était inondée sur une longueur de plusieurs lieues.

» Ici, comme dans bien d'autres circonstances, la paternelle providence de Dieu nous avait ménagé un secours. Deux canots avaient été laissés à l'endroit même où nous campions. Nous pûmes ainsi nous réfugier, avec armes et bagages, sur une colline, à deux milles de là. Je chargeai un Cœur-d'Alène d'aller à la mission faire

connaître notre détresse. Deux jours après, cinq canots, conduits par deux chefs, vinrent à notre secours et nous ramenèrent au village » (1).

Les Indiens semblaient se réjouir du contretemps qui leur avait rendu le missionnaire. Celui-ci, pourtant, n'avait pas abandonné son projet. Seulement, au lieu de traverser les montagnes, devenues infranchissables, il essaya de gagner Sainte-Marie par la vallée des Kalispels.

Il espéra quelque temps réussir. Mais pendant qu'il remontait la Clarke, la glace envahit la rivière. On était à la mi-décembre. Les Indiens, qui dirigeaient l'embarcation, déclarèrent que, vouloir avancer, c'était aller au-devant de la mort. D'autre part, le P. Mengarini écrivait qu'il avait failli lui-même être victime de l'inondation, et que douze chevaux avaient péri dans la forêt.

Alors seulement, le P. De Smet se décida à remettre au printemps sa visite aux Têtes-Plates, et à passer l'hiver chez les Kalispels. Les consolations qu'il y devait goûter allaient promptement lui faire oublier son sacrifice.

« Les Indiens, dit-il, mirent tout en œuvre pour m'assurer la meilleure loge du camp, et rendre mon séjour parmi eux aussi agréable que les circonstances et les lieux le permettaient.

» Le jour de Noël, 124 adultes devaient recevoir le baptême. Quelques minutes avant minuit, un coup de pistolet donna le signal dont nous étions convenus. Il fut suivi d'une bruyante décharge de mousqueterie, en l'honneur du Dieu-Enfant, et trois cents voix, s'élevant

---

(1) Journal de l'automne de 1844.

à la fois de la forêt, entonnèrent, dans la langue du pays, le beau cantique :

Du Dieu puissant tout annonce la gloire...

» Immédiatement, des flots d'adorateurs se pressèrent dans le modeste sanctuaire, fait de troncs d'arbres, de nattes et d'écorces. L'intérieur était tapissé de branches de sapin. Partout des guirlandes et des couronnes de verdure. Au-dessus de l'autel, décemment orné, brillaient des étoiles en papier de diverses couleurs, avec une profusion de rubans, si attrayants pour des yeux indiens.

» A minuit, je célébrai une messe solennelle, pendant laquelle les assistants chantèrent plusieurs cantiques en rapport avec la circonstance. Jamais ne se trouvèrent mieux réalisées les paroles du *Gloria* : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

» Après la messe eut lieu le repas. La joie qui animait cette réunion la rendait semblable aux agapes des premiers chrétiens.

» Plus tard, les catéchumènes se présentèrent à l'église pour recevoir le sacrement de la régénération. Les vieillards, que j'avais baptisés deux ans auparavant, et qui avaient conservé intact le trésor de leur innocence, s'avancèrent en qualité de parrains et de marraines.

» Ce n'est pas en vain que le prêtre adresse aux sauvages les sublimes paroles du rituel : « Recevez la robe blanche, que vous porterez sans tache au tribunal de Dieu, pour jouir de la vie éternelle ». Il a la certitude que ces catéchumènes conserveront, pour la plupart, leur innocence jusqu'à la mort. Lorsque, plus tard, on leur demande s'ils n'ont pas offensé Dieu, si leur conscience ne leur fait aucun reproche, souvent on reçoit cette ré-

ponse : « Eh quoi ! mon Père, au baptême j'ai renoncé au mal ; n'est-il pas juste que je l'évite ? La seule pensée de déplaire au Grand-Esprit me fait trembler ».

» Le soir, on donna, pour la première fois, la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Immédiatement après la cérémonie, cinquante couples, pères et mères de famille, dont quelques-uns avaient plus de quatre-vingts ans, vinrent renouveler, à la face de l'Église, les promesses du mariage. Des larmes m'échappèrent, lorsque je vis la sincérité, l'affection, avec lesquelles ils promettaient « de n'avoir en tout qu'un seul cœur ».

» Après une dernière instruction, l'on remercia Dieu des faveurs reçues pendant la journée. Déjà la nuit était avancée, que l'on entendait encore, dans tous les quartiers du camp, la récitation des prières et le chant des cantiques » (1).

L'hiver à peine fini, le P. De Smet reprend le chemin de Sainte-Marie, où, cette fois, il arrive sans difficulté, et est reçu par les PP. Mengarini et Zerbinati.

Quelle joie de revoir le fondateur de la mission ! Les Pères sont, d'ordinaire, si isolés dans les Montagnes ! A peine reçoivent-ils, une fois l'an, des nouvelles de l'extérieur, et cela, au prix d'un dangereux voyage jusqu'à Vancouver, où ils vont, avec une escorte d'Indiens, chercher les provisions indispensables. Souvent même, ils ne reçoivent pas les lettres qui leur sont adressées. L'ordre, envoyé de France au P. Point, de partir pour le Canada, mettra trois ans à lui parvenir.

Le P. De Smet parle à ses confrères de l'Europe, de Rome, du P. Général, de Grégoire XVI, qui a daigné

---

(1) Lettre à Mme Parmentier. — Saint-Ignace, 25 juillet 1846.

bénir les chrétiens d'Orégon. Il leur raconte les incidents de son récent voyage d'Anvers au Willamette, l'établissement des Pères à Saint-François Xavier, les fêtes auxquelles il vient d'assister chez les Cœurs-d'Alène et les Kalispels.

Les Têtes-Plates, eux aussi, étaient restés fidèles aux promesses de leur baptême. Pendant la messe célébrée, le jour de Pâques, par notre missionnaire, tous s'approchèrent de la sainte table. Un groupe de jeunes gens chanta, sous la direction du P. Mengarini, plusieurs morceaux des meilleurs compositeurs allemands et italiens.

A la mission Sainte-Marie avait été annexée celle de Saint-François de Borgia, chez les Pends-d'Oreilles (1). Trois cents d'entre eux, la plupart adultes, se présentèrent au baptême. Sur leurs fronts, sillonnés de rides et de cicatrices, le prêtre fit couler l'eau qui confère la vie surnaturelle. C'étaient autant de chrétiens gagnés au vrai Dieu pour toujours.

Cependant le P. Hoecken attend le retour du P. De Smet pour jeter les fondements d'une réduction, sous le patronage de saint Ignace.

Quittant avec regret Sainte-Marie, l'infatigable apôtre retourne chez les Kalispels. D'accord avec les chefs, il choisit une vaste plaine, bordée de cèdres et de pins. Un sol fertile, d'abondants pâturages, de riches carrières,

---

(1) La tribu des Pends-d'Oreilles ou Kalispels comprenait, nous l'avons vu, deux groupes principaux : les « Kalispels des Montagnes », appartenant à la mission S. François de Borgia, au nord de Ste Marie, et les « Kalispels de la Baie », de la mission S. Ignace, près de l'embouchure de la Clarke. Les deux missions devaient se réunir, en 1854, près du lac des Têtes-Plates. et garder le nom de Saint-Ignace.

Pour éviter toute confusion, nous continuons à appeler Pends-d'Oreilles les Indiens des Montagnes, réservant à ceux de la Baie le nom de Kalispels.

une chute d'eau pouvant alimenter un moulin et une scierie, tout semble favorable à l'établissement projeté. Le P. De Smet trace le plan du village, dirige les premiers travaux, puis s'embarque sur le Columbia pour aller à Vancouver chercher les approvisionnements nécessaires à la nouvelle colonie.

Grossi par la fonte des neiges, le fleuve roule avec une effrayante rapidité ses flots tumultueux. Récemment, il a englouti quatre voyageurs américains. La barque du missionnaire ne va-t-elle pas être emportée par un tourbillon semblable à celui qui, il y a trois ans, causa la mort de ses compagnons ?... Il s'abandonne à la Providence et, après cinq jours, arrive à Vancouver.

Il est reçu par le P. Nobili qui, tout en étudiant avec ardeur les langues du pays, exerce un ministère fructueux parmi les employés du fort et les Indiens du voisinage.

Ensemble, ils remontent le Willamette jusqu'à la mission Saint-François Xavier. Les Pères se pressent à leur rencontre. Tous expriment leur joie de revoir celui qui, depuis huit mois, parcourt l'Orégon, préparant à chacun son champ d'apostolat.

Sous la direction du P. Accolti, les missionnaires ne sont pas restés inactifs. Grâce à ses connaissances en médecine, le P. Ravalli a rendu de précieux services aux malades de la région. Le P. Vercruysse a fondé une nouvelle paroisse, et construit une église, chez les Canadiens de la Grande-Prairie, au sud de Saint-François Xavier. Le P. De Vos opère, parmi les protestants, de nombreuses conversions.

Ajoutant ces résultats à ceux qu'ont obtenus les Pères des Montagnes et les missionnaires venus du Canada, le P. De Smet évalue à plus de 6 000 le nombre des baptêmes administrés depuis six ans dans l'Orégon. « Le

grain de sénevé, dit-il, croît rapidement, et étend ses rameaux sur cette terre, autrefois stérile et si longtemps négligée » (1).

Dès 1842, M. Demers, l'auxiliaire de Mgr Blanchet, avait fait en Nouvelle-Calédonie, à 200 lieues au nord de Vancouver (2), un voyage au cours duquel il avait baptisé plus de 700 enfants. Depuis lors, les indigènes désiraient vivement être instruits de la religion. Bien que privés de prêtres, ils avaient bâti trois églises en bois, dans l'espoir qu'un Père viendrait un jour s'établir au milieu d'eux.

Le P. De Smet choisit pour cette mission le P. Nobili.

Ce religieux devait dignement répondre à la confiance de son supérieur. Romain d'origine, entré à seize ans dans la Compagnie de Jésus, il possédait un talent littéraire qui lui avait valu les succès les plus flatteurs. A peine ordonné prêtre, il avait obtenu de consacrer sa vie à évangéliser les sauvages. Nous apprécierons bientôt les fruits de son apostolat.

A la fin de juin, le P. De Smet repartit pour les Montagnes, suivi de onze chevaux chargés de charrues, de bêches, de pioches, de scies, d'outils de toute sorte, destinés à la mission Saint-Ignace.

En traversant la chaîne des Cascades, il voit, en maint endroit, le sol jonché d'ossements de chevaux et de bœufs, tristes débris des caravanes ensevelies sous la neige, ou surprises par l'avalanche.

Le mois suivant, il est de retour chez les Kalispels. Pendant son absence, le nombre des néophytes s'est

---

(1) Lettre à Mgr Hughes. — S. François Xavier, 20 juin 1845.

(2) La Nouvelle-Calédonie, dont il est ici question, correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la Colombie Britannique.

accru ; il s'élève à plus de quatre cents. Déjà ceux-ci ont bâti plusieurs maisons en bois, préparé les matériaux pour la construction d'une église, enclos un vaste terrain destiné à la culture. Tous manient avec entrain la hache et la charrue ; tous semblent décidés à échanger la vie nomade contre les habitudes des colons.

Désormais, l'avenir de la réduction est assuré. Le moment est venu d'aborder de nouvelles peuplades, et de porter encore plus loin l'Évangile.



Trois ans auparavant, le P. De Smet avait rencontré, près du fort Colville, des sauvages avides de connaître le Grand-Esprit. Sa première visite devait être pour eux. Quelques Kalispels l'accompagnèrent, en qualité de chantres et de catéchistes.

« Près des chutes du Columbia, écrit-il, huit ou neuf cents Indiens : Chaudières, Okinaganes, Sinpoils et Zingomènes, se trouvaient réunis pour la pêche au saumon. Sur un rocher qui domine la rivière, j'élevai ma pauvre chapelle en jonc. Autour d'elle se pressaient les huttes sauvages, comme la jeune couvée se réfugiant sous les ailes de sa mère.

» Jamais peuple ne fut plus affamé de la divine parole. Pour répondre à de si heureuses dispositions, je fis plusieurs instructions, que chacun suivit avec une attention soutenue.

» J'avais choisi la fête de saint Ignace pour la clôture des exercices religieux. Plus de cent enfants me furent présentés pour le baptême, ainsi que onze vieillards, dont plusieurs, portés sur des peaux de buffle, sem-

blaient n'attendre que cette grâce pour s'endormir en paix dans le sein de Dieu.

» Le plus âgé, aveugle et presque centenaire, me dit :

— Ma vie a été longue sur la terre. Depuis longtemps, mes pleurs ne cessent de couler, car j'ai vu mourir tous mes enfants et mes anciens amis. L'isolement s'est fait autour de moi ; je vis dans ma tribu comme parmi des étrangers ; les souvenirs seuls m'occupent, et ils sont tristes et amers. Cependant, une chose me console : j'ai toujours évité la compagnie des méchants ; mes mains sont restées pures de leurs vols, de leurs querelles et de leurs meurtres. Aujourd'hui que le Grand-Esprit m'a pris en pitié, je suis content ; je lui donne mon cœur et lui offre ma vie » (1).

Le P. De Smet érigea, à l'endroit même, une nouvelle mission, qui reçut le nom de Saint-Paul. Une autre, celle de Saint-Pierre, fut établie un peu plus au nord, pour les Indiens qui habitaient la région des Lacs.

Le 4 août, notre missionnaire quitte les chutes du Columbia. Il est accompagné de plusieurs métis. Ceux-ci le prient d'examiner l'emplacement qu'ils ont choisi pour fonder un village chrétien, entre la mission Saint-Ignace et celle du Sacré-Cœur. Nombre de chasseurs ont décidé de s'y fixer avec leurs familles. Jugeant l'endroit favorable, le Père trace le plan de la nouvelle réduction, et lui donne le nom de Saint-François Régis.

Restent les Arcs-à-Plats et les Kootenais, chez qui nul prêtre n'a encore pénétré. Le P. De Smet va les visiter, pour préparer la voie aux missionnaires.

A travers d'épaisses forêts, d'affreux bourbiers, des

(1) Lettre au P. Joset. — 9 sept. 1845.

rivières qui débordent, il arrive chez la première de ces tribus (1).

Les Arcs-à-Plats comptaient environ quatre-vingt-dix familles. Grâce au zèle d'un brave Canadien qui avait longtemps résidé chez eux, ils connaissaient déjà les principales vérités de la foi. Ils savaient plusieurs cantiques en français et en langue indienne. Tous exprimaient le désir de devenir chrétiens.

« Cette année, dit le missionnaire, comme toutes celles que j'ai passées jusqu'ici au milieu des sauvages, l'Assomption de la Sainte Vierge fut pour moi un jour de consolation et de bonheur... Je célébrai la première messe qui ait été dite dans ce pays. Ensuite, je baptisai quatre-vingt-douze enfants, ainsi que dix adultes d'un âge très avancé.

» Dans la soirée, eut lieu la plantation de la croix. L'étendard du Sauveur s'éleva sur le bord d'un lac, au bruit d'une salve de quatre-vingts coups de fusil. A ses pieds, la tribu entière fit au Grand-Esprit l'offrande de son cœur, promit un attachement inviolable à la religion, et détruisit ce qui restait des anciennes superstitions » (2).

La station reçut le nom de l'Assomption. Joignant, comme toujours, le bienfait de la civilisation à celui de

---

(1) « Les Arcs-à-Plats ne connaissent ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils jouissent en commun des biens que leur fournit spontanément la nature. Comme tous les sauvages, ils sont imprévoyants, et passent souvent d'une grande abondance à une extrême disette. Un jour, ils se rempliront le corps à outrance ; le lendemain, et souvent plusieurs jours de suite, se passent dans une abstinence totale. Cependant, les deux extrêmes leur sont également pernicieux, témoin les figures cadavéreuses et sans vie que je rencontrai parmi eux ». (Lettre à Mgr Hughes. — Station de l'Assomption, 17 août 1845).

(2) Lettre citée.

la foi, le P. De Smet fit comprendre aux Indiens les avantages de la culture ; il promit de leur fournir les semences et les outils nécessaires ; puis, bénissant Dieu, dont la grâce avait si puissamment agi sur ces âmes, il se dirigea vers le pays des Kootenais.

C'est, dit notre voyageur, « le *nec plus ultra* du désert ».

« La forêt est si épaisse qu'on perd de vue son guide à la distance de quelques pas. Le plus sûr moyen de ne pas s'égarer, c'est de s'abandonner à la sagacité de son cheval. Toujours celui-ci suit fidèlement les bêtes qui ouvrent la marche. Sans cet expédient, je me serais cent fois perdu.

» J'avoue que ces sombres lieux font naître dans l'esprit de sinistres pensées, comme si l'on était condamné à ne jamais sortir des labyrinthes qui servent de repaires aux ours et aux panthères.

» Le sentier serpente dans le voisinage d'une rivière. A un certain endroit, celle-ci traverse une gorge de montagnes, ou plutôt de rochers escarpés d'une hauteur effrayante. C'est à travers pareils obstacles qu'il faut voyager l'espace de huit milles environ. Ce ne sont que montées et descentes à pic, précipices affreux, glacis longs et étroits. A chaque pas, la vue du danger glace le sang dans les veines, et couvre les membres d'une sueur froide. Après chaque passage, je remerciais Dieu, comme si je venais d'échapper à la mort et à ses angoisses » (1).

Au printemps de 1842, le P. De Smet avait rencontré quelques familles de Kootenais sur les bords de la Clarke. Aussi fut-il reçu dans le camp au bruit d'une longue

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Rivière des Arcs-à-Plats, 3 sept. 1845.

décharge de mousqueterie, et avec de vives manifestations de joie. « Plusieurs, dit-il, me montrèrent leur journal. C'était un long bâton carré, sur lequel ils avaient marqué les jours et les semaines, depuis que je les avais rencontrés. Ils comptaient déjà quarante et un mois et quelques jours ».

Le Canadien qui, depuis de longues années, vivait chez les Arcs-à-Plats, avait également appris aux Kootenais les premiers éléments de la religion (1). Ils chantaient des cantiques, faisaient en commun les prières du matin et du soir, et observaient strictement le dimanche.

« Le jour où on célèbre la fête du Cœur Immaculé de Marie, continue notre missionnaire, je chantai la grand' messe, et pris possession, au nom de Dieu, de cette nouvelle terre où le prêtre pénétrait pour la première fois. J'administrai ensuite le baptême à 105 personnes, dont 20 adultes.

» Comme chez les Arcs-à-Plats, la journée se termina par la plantation de la croix. Elle se dressa, saluée par une décharge de tous les fusils du camp. Puis tous les chefs, à la tête de la peuplade, vinrent se prosterner au pied de l'arbre du salut, et firent à haute voix l'offrande de leurs cœurs à Celui qui s'en déclare le Pasteur et le Maître.

» La station reçut le nom de l'Immaculé-Cœur de Marie » (2).

Devant la prodigieuse activité du missionnaire, l'imagination reste confondue. Dans un pays inconnu, parmi d'épaisses forêts, coupées de chemins affreux, six semai-

---

(1) Les Arcs-à-Plats et les Kootenais étaient deux peuplades appartenant à la même famille, celle des Skalzi.

(2) Lettre citée.

nes lui ont suffi pour administrer plus de 300 baptêmes et créer cinq stations nouvelles.

Pour assurer l'avenir de ces chrétientés, il charge le P. Ravalli d'aller partager les travaux du P. Hoecken. Les nouveaux postes se trouvant groupés dans un rayon relativement restreint autour de Saint-Ignace, les deux Pères pourront aller de l'un à l'autre, et compléter l'instruction des néophytes.

Déjà presque toutes les tribus de l'Orégon sont pourvues de missionnaires. Celles qui n'ont pas de prêtre à demeure sont du moins assurées de recevoir souvent la visite d'un des Pères du voisinage. Les vallées se peuplent de gracieux villages, au centre desquels s'élève *la loge de la prière.* Étonné et ravi, le voyageur s'arrête, lorsque lui arrive, porté par la brise du soir, le chant des mélodies chrétiennes. Encore un an, et le nombre croissant des fidèles exigera la création de deux nouveaux diocèses (1).

L'âme débordante de joie, le P. De Smet bénit Dieu de l'avoir choisi pour être l'instrument de ses desseins. « Je crois, dit-il, au centuple promis par le Sauveur. Ce que nous avons abandonné dans le monde n'est rien, en comparaison de ce que nous avons retrouvé, de ce que nous éprouvons dans le désert » (2).

***

Comment expliquer de tels résultats ?

Parmi les Indiens, beaucoup possédaient d'admirables

(1) En juillet 1846, Mgr Norb.Blanchet était nommé archevêque d'Orégon City. Ses suffragants étaient Mgr Demers, évêque de l'île Vancouver, et Mgr A.-M. Blanchet, frère du métropolitain, évêque de Wallawalla. Ce dernier siège devait, en 1850, être transféré à Nesqually.

(2) Lettre à Mme Parmentier. — S. Ignace, 25 juillet 1846.

vertus naturelles ; pour embrasser le christianisme, ils n'avaient besoin que de le connaître (1). Les plus dégradés avaient du moins conservé une haute idée de la grandeur et de la puissance de Dieu. Le blasphème leur était inconnu. N'osant directement s'adresser au « Grand-Esprit », ils priaient leurs manitous d'intercéder pour eux. Superstition sans doute, mais sous laquelle vivait un sentiment religieux que le missionnaire n'avait souvent qu'à éclairer et à diriger.

Nul, d'ailleurs, n'était retenu par l'amour-propre ou les préjugés. Nous verrons les plus fiers Indiens de l'Ouest, les Sioux, se comparer à « des enfants qui n'ont point de père pour les guider, aux animaux de la prairie qui ignorent tout », et, avec une touchante humilité, prier le missionnaire de « les prendre en pitié ».

Ces âmes droites savent, de plus, apprécier la virginité du sacerdoce catholique. Avec une singulière justesse de vue, le sauvage a compris que, devant appartenir à tous, le prêtre ne peut être lié particulièrement à personne. Aussi n'hésite-t-il jamais entre la robe-noire, qui lui consacre sa vie, et le fonctionnaire à cravate blanche qui, avec femme et enfants, s'installe dans une confortable habitation, se dévoue aux intérêts des siens, et consacre le temps qui lui reste à distribuer des bibles (2).

---

(1) « L'Indien de l'Amérique du Nord est le plus beau type païen qui soit sur la terre. Il reconnaît un Grand-Esprit ; il croit à l'immortalité ; il a l'intelligence vive et l'esprit clair ; il est brave et intrépide ; aussi longtemps qu'il n'a pas été trahi, il est fidèle à la parole donnée ; il aime passionnément ses enfants, et se fait une joie de mourir pour sa tribu ». (REV. WHIPPLE, évêque protestant du Minnesota, cité par HELEN JACKSON, *A Century of Dishonor*, p. VII).

(2) Cf. MARSHALL, *Les Missions chrétiennes*, t. II, p. 330 et suiv.

Pour l'apostolat de ces tribus, le P. De Smet était l'homme providentiel.

Voyageur intrépide, à qui ne déplaisent pas les aventures, il peut, grâce à une robuste santé, rester en route des mois entiers, se faire à tous les régimes, dormir à la belle étoile, partager la rude existence de l'Indien des Montagnes.

Plus encore que sa vigueur physique, ses qualités morales lui assurent le succès. Quoique, d'ordinaire, il ne parle que par interprète, il a vite acquis un ascendant qui tient de la fascination. La dignité et la douceur de ses manières, sa calme assurance, la loyauté de son caractère, sa tendre et compatissante bonté, lui méritent les noms significatifs que lui donnent encore aujourd'hui les tribus de l'Ouest : c'est « la Grande Robe-Noire », « le Blanc qui n'a pas la langue fourchue », « le Meilleur Ami des Indiens ».

Sa bonté, pourtant, n'exclut pas l'énergie, et c'est ainsi qu'il maîtrise les natures les plus revêches.

Il séjournait depuis quelque temps dans une mission des Montagnes. Un Indien altier et farouche, redouté à cause de sa force prodigieuse, avait juré de tuer le missionnaire et d'anéantir la religion qu'il prêchait.

Un jour, devant visiter un poste voisin, le P. De Smet monte à cheval et se met en route, n'ayant pour bagage que son bréviaire et sa cravache. Tout à coup, il voit fondre sur lui le terrible sauvage, brandissant sa hache et poussant le cri de guerre. Fuir serait facile, mais quel triomphe pour le fanatique ! Prompt comme l'éclair, le Père saute de cheval, et, avant d'être atteint par son adversaire, lui applique sur le poignet un coup qui fait tomber la hache de sa main. L'Indien se baisse pour la

ramasser. Au même instant, le P. De Smet le saisit, le renverse, le tient couché à terre ; puis, s'armant de sa cravache, lui administre une vigoureuse discipline.

Écumant de honte et de fureur, le vaincu cherche à se dégager, mais en vain. Alors il demande grâce, jurant au missionnaire d'avoir pour lui désormais le plus grand respect. Le P. De Smet lui promet la liberté, mais à la condition qu'ils racontera lui-même à toute la tribu qu'il a été battu par la robe-noire. Bon gré mal gré, l'orgueilleux guerrier doit se soumettre. Il peut alors se relever, mais le Père retient sa hache, lui disant, s'il veut la recouvrer, de venir lui-même la chercher dans quelques jours à la mission.

La conversion n'était pas faite, mais elle était préparée.

Huit jours plus tard, le sauvage se présente à la résidence des missionnaires, et demande à parler au P. De Smet. Celui-ci le reçoit avec bonté, lui fait servir un petit régal, l'entretient de ses victoires et des chevelures enlevées à l'ennemi. Peu à peu, la figure de l'Indien s'épanouit. Le Père, alors, fait tomber le discours sur la religion, démontre à son hôte l'absurdité des pratiques superstitieuses et lui expose les premières vérités de la foi. La grâce aidant, le sauvage s'avoue une seconde fois vaincu, et demande à être admis parmi les néophytes.

Pendant quelques semaines, le nouveau catéchumène suit fidèlement les instructions du missionnaire. Enfin il reçoit le baptême, et devient l'un des meilleurs chrétiens de la tribu (1).

---

(1) Le fait est raconté dans les *Précis historiques* de Bruxelles, 1873, p. 446, par un Père qui le tenait de la bouche même du P. De Smet.

CHAPITRE XI

A LA RECHERCHE DES PIEDS-NOIRS

1845–1846

Malgré le zèle des missionnaires et la ferveur des néophytes, l'avenir des nouvelles chrétientés reste incertain, aussi longtemps qu'elles sont exposées aux incursions des Pieds-Noirs.

Les Têtes-Plates sont particulièrement menacés.

Chaque année, la chasse au buffle donne lieu à de nouveaux différends. Les Pieds-Noirs revendiquent le droit exclusif de chassser sur le versant oriental des Montagnes. Les Têtes-Plates soutiennent que leurs ancêtres ont toujours joui de ce droit, et déclarent que, tant qu'il leur restera un guerrier capable de porter les armes, ils sauront le défendre. De là des rixes sanglantes, où les Têtes-Plates, très inférieurs en nombre, s'affaiblissent toujours davantage.

La mission Sainte-Marie est elle-même l'objet de fréquentes attaques. Dans la campagne, couverte d'épais taillis, les Pieds-Noirs se tiennent cachés des journées entières pour surprendre, le soir, quelque Tête-Plate rentrant seul au village, le tuer, le scalper et se sauver avec ses chevaux. Pendant que les guerriers sont à la

chasse, les missionnaires n'osent s'aventurer hors de la palissade sans être armés de leurs fusils. Jour et nuit, une sentinelle fait le guet, tirant, de temps à autre, un coup de feu, pour tenir l'ennemi à distance du village.

Depuis longtemps, le P. De Smet songe à visiter ces terribles voisins. Il veut leur faire déposer la hache de guerre, et les amener à conclure, avec les tribus de l'Ouest, une paix durable.

L'entreprise est périlleuse. Le missionnaire est sans armes et presque sans escorte. Les Pieds-Noirs sont particulièrement ennemis des Blancs, qu'ils ont coutume d'immoler sans scrupule à leurs haines et à leurs superstitions.

« Que vais-je devenir ? écrit le Père, au moment de pénétrer en pays ennemi. Mille inquiétudes, je l'avoue m'assiègent. La pauvre nature, ce timide et fragile *meus homo*, s'effraie ; elle voudrait regarder en arrière et écouter des rêves. Mais le devoir m'appelle et me crie : En avant ! Je mets en Dieu toute ma confiance : il sait, quand il lui plaît, adoucir les natures les plus barbares. Je pense aux prières que l'on fait pour moi. Il s'agit du salut des âmes, de la conservation de Sainte-Marie. Nulle considération ne pourrait me détourner d'un projet que je nourris depuis ma première visite aux Montagnes » (1).

Les Pieds-Noirs vivaient de l'autre côté des Rocheuses, sur le Haut-Missouri. En se dirigeant vers l'est, le P. De Smet eût pu les rencontrer au bout de quelques jours. Il préféra marcher vers le nord et traverser les Montagnes près des sources du Saskatchewan. Peut-être

(1) Lettre à Mgr Hughes. — 26 septembre 1845.

découvrirait-il de nouvelles tribus, auxquelles il pourrait annoncer l'Évangile. Il n'aspirait à rien moins qu'à prendre possession, au nom de Jésus-Christ, de toute cette région, où le prêtre pénétrait pour la première fois.

Il partit à la fin d'août, quelques jours après avoir fondé la station de l'Immaculé-Cœur de Marie. Il était accompagné de deux guides, appartenant à la nation des Kootenais, et d'un troisième Indien, qui devait lui servir à la fois de chasseur et d'interprète.

Une année entière allait s'écouler avant qu'il rencontrât les Pieds-Noirs. Les péripéties de ce voyage achèveront de mettre en lumière son audacieuse initiative et sa persévérante énergie.



Le 4 septembre, le P. De Smet arrive aux sources du Columbia. Toujours saisi d'admiration en face des grands spectacles, il contemple les montagnes d'où le cours d'eau s'échappe, impétueux déjà et bouillonnant, pour devenir, dans sa course capricieuse, le plus dangereux des fleuves de l'Ouest.

« Les fameux monuments de Chéops et de Chéphren ne sont rien, dit-il, en comparaison de ces pics gigantesques. Les pyramides naturelles des Monts-Rocheux semblent un défi jeté à toutes les constructions. La main de Dieu en a jeté les fondements ; il a permis aux éléments de les façonner : elles proclament à travers les siècles sa gloire et sa toute-puissance » (1).

De là, il se dirige vers l'est par une gorge si étroite, qu'à peine le jour y peut pénétrer.

(1) Lettre citée.

Çà et là, des flancs déchirés de la montagne sortent des arbres de diverses essences. Le cèdre et le pin projettent sur les rocs dentelés leurs sombres et religieux ombrages ; le peuplier livre à la brise d'automne son feuillage frémissant ; le frêle bouleau balance dans les airs son panache doré ; des térébinthes couleur d'azur, des genévriers à baies pourprées, répandent dans la vallée leur sauvage parfum.

Rencontre-t-il des plantes inconnues en Belgique, le P. De Smet descend de cheval et remplit ses poches de semences, pour les envoyer aux amis et bienfaiteurs de la mission. « Dans quatre ou cinq ans, dit-il, on se croira en Amérique dans le jardin de Jean (1) et à la campagne de Charles ».

Cependant la route se poursuit à travers d'épaisses forêts, d'impétueux torrents, d'effrayants précipices.

Parfois un léger bruit avertit le voyageur que toute vie n'est pas bannie de ces solitudes. C'est le cerf qui brame, appelant sa compagne ; c'est l'orignal qui donne l'alarme à l'approche du chasseur ; c'est un troupeau de rennes couchés sur la neige : réveillés par le pas des chevaux, ils se lèvent et, en un instant, disparaissent derrière les pics inaccessibles. De temps à autre, un chevreuil paraît au bord du sentier. Les oreilles dressées comme des pointes de lance, il s'arrête un instant pour observer la caravane, puis, bondissant, reprend sa course et disparaît dans les fourrés. Là-haut, près des cimes glacées, se meuvent des formes blanches suspendues au flanc du rocher. Ce sont des chèvres. Tranquilles,

---

(1) Il s'agit vraisemblablement du Docteur Frédéric-Jean Lutens, beau-frère du missionnaire.

elles broutent au bord des précipices, hors de la portée du plus intrépide chasseur.

Toujours curieux d'étudier les animaux, le P. De Smet observe avec attention, et décrit avec complaisance, les habitants de la forêt, depuis le terrible ours gris « qui, dans l'Orégon, remplace le lion d'Afrique », jusqu'au petit lièvre des Montagnes, « qui n'a pas plus de six pouces, et n'a point encore trouvé place dans l'histoire naturelle ».

Au sortir des sombres bois, il admire un spectacle nouveau : l'aurore boréale.

« D'immenses gerbes de lumière semblaient se jouer dans le ciel. Dressées en colonnes, ou ondulant comme des vagues, elles disparaissaient, puis reparaissaient, variant d'aspect à l'infini. Bientôt tout l'horizon s'illumina d'une vive clarté. Enfin, nous vîmes les rayons se réunir au zénith, pour se séparer en formant les figures les plus diverses » (1).

Jusqu'ici, le voyage a été heureux. Le missionnaire s'empresse de rendre grâces à Celui dont il a admiré les œuvres sublimes : « Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend dans le désert est à la fois agréable et instructif. Tout frappe, captive, élève l'esprit vers l'Auteur de la nature. *Mirabilia opera Domini !* » (2)

Le 15 septembre, il franchit la chaîne qui sépare les eaux du Columbia de celles du Saskatchewan. Au sommet, il dresse une grande croix, « la Croix de la Paix », puis s'engage sur le versant oriental des Montagnes.

Après trois jours de marche, il aperçoit les traces d'une

---

(1) Lettre à Mgr Hughes. — De la Croix de la Paix, 15 sept. 1845.

(2) *Ibid.*

troupe de sauvages. Ne sont-ce pas des Pieds-Noirs ?... L'effroi s'empare de ses compagnons. Espérant le détourner de son projet, ils lui racontent leurs rêves sinistres. L'un s'est vu dévoré par un ours ; l'autre a vu des corbeaux et des vautours planer au-dessus de la tente du Père ; un troisième a vu du sang.

Pour les rassurer, le jovial missionnaire leur conte un apologue :

Dans les horreurs de la nuit sombre,
Rien de plus sûr, mes yeux ont vu
Des sauvages la méchante ombre,
Qui par trois fois a reparu.

Plein de courage, je m'élance,
Ou plutôt, je veux m'élancer,
Quand du fer de sa longue lance
L'Indien accourt pour me percer.

Fidèle au poste, « Aux armes ! aux armes !
L'Indien ! m'écrié-je, l'Indien ! »
Soudain le camp, tout en alarmes,
S'éveille et voit... que je dors bien (1).

Le rire, alors, succède à la frayeur. Les guides comprennent quelle importance le Père attache à ces sortes de songes.

— Advienne que pourra, s'écrient-ils, nous ne vous abandonnerons point, jusqu'à ce que nous vous voyions en sûreté.

« Je ne puis cependant, écrit le P. De Smet, me faire illusion. Je me trouve sur le théâtre de scènes sanglantes, près de peuples barbares et ennemis des Blancs, de chez qui peut-être je ne reviendrai jamais » (2).

(1) Cf. Chittenden et Richardson, *Op. cit.*, p. 507.

(2) Lettre à Mgr Hughes. — Camp assiniboin, 26 septembre 1845.

Pendant deux jours, on suivit à la piste les voyageurs inconnus. Les traces paraissaient de plus en plus fraîches.

« J'envoyai, dit le Père, mes guides à la découverte. L'un d'eux revint vers le soir, disant qu'ils avaient rencontré un petit camp d'Assiniboins des Forêts, qu'ils en avaient été fort bien reçus, et que tous manifestaient un vif désir de me voir. Nous les rejoignîmes le lendemain, et fîmes route ensemble pendant quelques jours.

» Cette tribu ne comprend guère qu'une cinquantaine de familles, vivant çà et là dans les bois et les montagnes. L'agriculture leur est inconnue. Ils se nourrissent d'animaux, surtout de porcs-épics, dont la région fourmille. Lorsque la faim les presse, ils ont recours à des racines, à des graines, et à l'écorce intérieure du cyprès... Le chef du camp m'a raconté que, l'hiver dernier, un homme de sa nation, réduit à l'extrémité, avait mangé successivement sa femme et ses quatre enfants ».

A défaut de chevaux, les Assiniboins possèdent un nombre considérable de chiens. Il serait difficile de trouver animaux plus voraces. « Un soir, j'avais négligé d'élever une palissade autour de ma tente. Je me trouvai, le matin, sans souliers, sans col à ma soutane, et avec une jambe de moins à ma culotte de peau ».

« La propreté ne figure pas parmi les vertus domestiques de l'Indien. Les Assiniboins sont sales au delà de toute expression. La vermine les dévore, et ils dévorent la vermine.

— N'as-tu pas honte, disais-je à un sauvage, de mordre ces pauvres petites bêtes ?

— Elles m'ont mordu les premières, répliqua-t-il ; j'ai droit de représailles.

« Un jour, j'assistai par complaisance à leur festin de

porc-épic. C'était à faire bondir l'estomac le plus intrépide et le plus affamé. A défaut de nappe et de vaisselle, quelques convives ôtèrent leur chemise de cuir, luisante de crasse, et l'étendirent sur le sol. C'est sur ce couvert que l'on coupa et que l'on distribua la viande. Quand il fallut s'essuyer les mains, les cheveux firent l'office de serviettes.

» Une bonne vieille, le visage barbouillé de sang — car elle était en deuil — me présenta une écuelle de bois, pleine de bouillon. La cuiller en corne de mouton, dont je devais me servir, était couverte de graisse. Elle eut la complaisance de la lécher, avant de la mettre dans ma soupe...

» Les Indiens ont une singulière façon de préparer certain plat, que d'ailleurs ils considèrent comme délicieux. Les femmes seules s'en occupent. Elles travaillent d'abord, avec des mains crasseuses, du sang, qu'elles font ensuite bouillir en le mêlant avec de l'eau. Alors elles remplissent la chaudière de graisse et de viande hachée, mais hachée avec les dents. Souvent une demi-douzaine de vieilles sont occupées, des heures entières, à la préparation de ce singulier ragoût ; elles mâchent et remâchent, bouchée par bouchée, ce qu'elles font ensuite passer dans la marmite, pour composer le fameux hachis des Monts-Rocheux.

» Ajoutez à cela des gâteaux faits avec des fourmis et des sauterelles écrasées et séchées au soleil, et vous connaîtrez à peu près les friandises d'une table assiniboine » (1).

La peuplade n'était que médiocrement disposée à

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Camp assiniboin, 26 sept. 1845.

recevoir l'Évangile. La jalousie divisait les familles ; les disputes, les meurtres n'étaient pas rares. Des ministres protestants, des hommes perdus de mœurs, avaient traversé la contrée, diffamant les robes-noires. Le missionnaire put néanmoins faire, chaque soir, une instruction. Il baptisa même quelques enfants, ainsi qu'un vieillard, qui mourut deux jours après, et fut enterré avec les cérémonies en usage dans l'Église catholique.

Au bout d'une semaine, le P. De Smet se sépara des Assiniboins. Avec ses trois compagnons, il poursuivit sa route à travers une forêt de cyprès. Les branches étaient si serrées, qu'à chaque pas elles accrochaient les vêtements, déchiraient les mains et le visage. Ce fut, pour notre voyageur, l'occasion d'une nouvelle aventure.

« J'avais, dit-il, à passer sous un arbre incliné au-dessus du sentier. Une de ses branches, brisée à l'extrémité, présentait un crochet menaçant. Pour l'éviter, je m'étendis sur le cou de mon cheval. Vaine précaution. Je fus saisi par le col de mon habit,et, mon cheval continuant sa course, je restai suspendu, me débattant comme un poisson pris à l'hameçon. Les lambeaux de ma soutane, agités par le vent, témoigneront longtemps de mon passage par la forêt. Un chapeau troué, un œil poché, deux fortes égratignures à la joue, m'auraient, dans un pays civilisé, fait prendre pour un bretteur sortant de la Forêt-Noire, plutôt que pour un missionnaire » (1).

Après avoir plusieurs semaines voyagé dans les Montagnes, la caravane descendit dans la vaste plaine qui s'étend entre le Saskatchewan et le Haut-Missouri. C'est

---

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Fort des Montagnes, 5 octobre 1845.

là que vivent, outre les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Aricaras, les Crees, les Assiniboins des Plaines, les Cheyennes, les Sioux, etc. A peine quelques missionnaires canadiens commencent-ils à évangéliser ces barbares tribus. « La différence qui existe entre la physionomie de ces sauvages, et celle des Indiens qui habitent les bords du Columbia, est aussi grande que les montagnes qui les séparent. Ces derniers se font remarquer par leur douceur, leur franchise, leur affabilité, tandis que la cruauté, la ruse, la soif du sang, se lisent dans tous les traits du Pied-Noir. A peine trouverait-on une main innocente dans toute la nation » (1).

Le 4 octobre, on arriva au fort des Montagnes, appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Bien que protestant, le commandant se montra favorable au projet du missionnaire. Un détachement de Pieds-Noirs devait prochainement venir au fort. Il promit au P. De Smet d'user de son influence pour lui ménager bon accueil.

Celui-ci congédia son escorte, et, en attendant, prépara au baptême une vingtaine de Crees qui avaient déjà reçu la visite d'un prêtre canadien.



Enfin, le 25 octobre, arriva au fort un groupe de treize Pieds-Noirs.

« Ils me saluèrent, écrit le P. De Smet, à la sauvage, avec une politesse à la fois rude et cordiale. En apprenant le but de mon voyage, le vieux chef m'embrassa.

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Fort des Montagnes, 30 oct. 1845.

Son accoutrement le distinguait de ses compagnons. Il était couvert, des pieds à la tête, de plumes d'aigle, et portait sur la poitrine, en guise de médaillon, une grande assiette à fleurs bleues. Il me prodigua les marques d'amitié. Chaque fois que j'allais le visiter, il me faisait asseoir à côté de lui, me secouait affectueusement la main, et me frottait les deux joues avec son nez vermillonné. Il m'invita instamment à visiter son pays, s'offrant à me servir lui-même de guide et à m'introduire auprès de sa nation » (1).

Pour les Pieds-Noirs, l'année avait été désastreuse. Vingt et un guerriers tués dans deux escarmouches avec les Têtes-Plates et les Kalispels, six cents chevaux volés et vingt-sept chevelures enlevées par les Crees, un groupe de cinquante familles massacrées par les Corbeaux, cent soixante femmes et enfants emmenés en captivité : autant de circonstances qui devaient rendre plus traitables les chefs de la farouche tribu.

La difficulté était de trouver un bon interprète. Le seul qu'il y eût au fort méritait peu de confiance ; les voyageurs n'avaient pas eu à se louer de sa fidélité. Il n'en faisait pas moins les plus belles promesses. Voulant visiter les Pieds-Noirs avant l'hiver, le P. De Smet accepta ses services. Il devait bientôt le regretter.

Le 31 octobre, il quitta le fort, accompagné seulement de l'interprète, et d'un jeune métis de la tribu des Crees, qui devait soigner les montures. Les Pieds-Noirs avaient pris les devants, pour disposer les esprits en faveur du missionnaire.

« Malgré ses promesses, écrit le Père, l'interprète ne

---

(1) Lettre citée.

tarda pas à laisser percer ses véritables dispositions. Il devint sournois et maussade ; ciel et terre lui paraissaient à charge. Il choisissait pour camper des endroits où nos pauvres bêtes, après une longue journée de marche, ne trouvaient rien à manger. A mesure que nous avancions dans le désert, il paraissait de plus en plus farouche. Impossible de lui arracher une parole honnête. Ses murmures incohérents, ses allusions me causèrent bientôt de sérieuses inquiétudes.

» Déjà j'avais marché six mortelles journées à sa suite. Mes deux dernières nuits avaient été des nuits d'angoisse et de veille. J'eus alors le bonheur de rencontrer un Canadien. Je l'engageai à me suivre pendant quelques jours. Le lendemain, l'interprète disparut. Quelque critique que fût ma situation, me trouvant dès lors sans guide et sans interprète, le départ de ce désagréable compagnon me délivra d'un pesant fardeau. Il est probable que, sans la rencontre du Canadien, je n'aurais pas échappé au projet qu'il avait formé de se débarrasser de moi » (1).

Résolu à continuer sa route, le P. De Smet se mit à la recherche d'un nouvel interprète. Il y en avait un, disait-on, à peu de distance, qui, lui aussi, se rendait chez les Pieds-Noirs. Huit jours durant, il marcha, pour le découvrir, à travers un labyrinthe d'étroites vallées. Ce fut en vain.

Les sauvages non plus ne paraissaient pas. Des partis de guerre crees battaient la campagne dans tous les sens, et les Pieds-Noirs fuyaient devant eux.

Depuis quatre jours, le neige tombait à gros flocons.

---

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Fort Edmonton, 31 déc. 1845.

Les chevaux étaient épuisés, la besace du missionnaire presque vide. Déjà le passage des Montagnes était devenu impraticable. Il ne restait d'autre ressource que de gagner, pour y passer la mauvaise saison, un des forts de la Compagnie des Fourrures. Remettant au printemps sa visite aux Pieds-Noirs, le P. De Smet revint en hâte sur ses pas, et se rendit au fort Edmonton, sur le Saskatchewan.

L'accueil qu'il y reçut le dédommagea quelque peu des contretemps essuyés depuis deux mois.

La population du fort était, en grande partie, catholique. Chaque matin, le missionnaire expliquait le catéchisme aux enfants. Le soir, avant la prière, il faisait une instruction, à laquelle assistaient le commandant, sa famille et son personnel.

A cinquante milles à l'ouest du fort, se trouvait la mission Sainte-Anne. C'était la résidence de deux prêtres canadiens, MM. Thibaut et Bourassa, qui, de là, étendaient leur apostolat sur l'Athabasca, la Rivière de la Paix, le Lac des Esclaves et le Mackenzie. Le P. De Smet voulut les visiter. Quelle ne fut pas sa joie d'apprendre que, dans cette partie du Canada, vivaient des Indiens qui ne le cédaient pas aux plus ferventes tribus de l'Ouest! Au cours d'un seul voyage, M. Thibaut avait administré près de 500 baptêmes.

L'hiver touchait à sa fin. Cependant il devenait de plus en plus difficile de pénétrer chez les Pieds-Noirs. L'interprète faisait défaut. Des bandes armées ne cessaient de parcourir le pays ; il n'était bruit que de vol et de carnage.

Sans renoncer à son projet, le P. De Smet prit le parti de regagner au plus tôt la mission Saint-Ignace. Il espérait atteindre, par un autre chemin, l'introuvable tribu.



Le 12 mars, il quitta le fort Edmonton, accompagné de trois braves métis que M. Thibaut avait mis à sa disposition. Son plan était de se rapprocher des Montagnes par la vallée de l'Athabasca, puis de descendre le Columbia jusqu'au fort Colville.

Le pays était encore couvert de neige. Monté sur un traîneau attelé de quatre chiens, le missionnaire atteignit en six jours le fort Assiniboine, sur l'Athabasca. Longeant alors la rivière sur une distance de 300 milles, il arriva en face du fort Jasper.

C'est là qu'il fit la rencontre d'un Iroquois, qui n'avait plus vu de prêtre depuis quarante ans qu'il avait quitté sa patrie.

Le vieillard était au comble de la joie : ses enfants pourraient être baptisés.

Le P. De Smet consacra quelques jours à instruire cette intéressante famille, qui ne comptait pas moins de trente-six personnes. Le jour de Pâques, après avoir célébré la messe, il administra les baptêmes et bénit sept mariages.

Le moment était venu de se séparer. « Les nouveaux chrétiens, dit le missionnaire, voulurent faire en mon honneur une manifestation, afin que leurs petits enfants se souvinssent toujours de celui qui les avait mis dans « le chemin de la vie ». Tous ensemble, poussant trois formidables hourras, déchargèrent leurs fusils dans la direction d'une haute montagne, à laquelle ils donnèrent mon nom... Les hommes voulurent ensuite me faire escorte à une distance de dix milles. Chacun alors me serra affectueusement la main. Nous échangeâmes mille et mille souhaits, des larmes coulèrent de part et

d'autre, puis je me trouvai seul avec mes trois compagnons dans un de ces sauvages ravins, où l'œil ne rencontre que de sombres montagnes, s'élevant de tous côtés comme d'infranchissables barrières » (1).

Le P. De Smet touchait aux sommets les plus élevés de la chaîne des Rocheuses. Devant lui, le mont Brown dressait à plus de 5 000 mètres sa cime neigeuse.

La traversée des Montagnes, en toute saison difficile, était alors extrêmement dangereuse. On était aux premiers jours de mai. La fonte des neiges causait à chaque instant des avalanches qui, entraînant avec elles d'énormes blocs de pierre, se précipitaient avec fracas, brisaient les arbres, écrasaient les troupeaux, et comblaient de débris les vallées.

En face de ce passage, le plus périlleux peut-être qu'il ait jamais rencontré, l'intrépide missionnaire, presque épuisé déjà par un inutile voyage de plusieurs mois, semble avoir éprouvé une heure de défaillance.

« Vraiment, écrit-il à sa famille, je ne suis plus le même sous le rapport de la santé. Je m'aperçois, chaque fois que je me fais la barbe, qu'elle grisonne de plus en plus. A chaque montagne que j'escalade, mes forces semblent vouloir m'abandonner. Les intempéries, les jeûnes, les veilles, les soucis qui se multiplient, les dangers et les angoisses qu'ils occasionnent, me minent rapidement. J'ai récemment échappé, comme par miracle, aux mains d'un vil assassin. La vie d'un missionnaire, dans ce pays, dépend de fort peu de chose ».

Se reportant alors vers les amis de Belgique : « Je ne cesse, dit-il, de penser à tous, et mon cœur, tous les jours,

(1) Lettre à Mgr Hughes. — Du pied de la Grande-Glacière, 6 mai 1846.

ne fait que soupirer après eux. Si jamais Dieu me fait encore la grâce de revoir ma patrie, ce sera pour ne la plus quitter » (1).

Il eût été, croyons-nous, difficile au P. De Smet de tenir pareille résolution. Jusqu'à sept fois il reverra la Belgique, et toujours, malgré l'affection qu'il garde aux siens, la pensée des âmes à sauver le ramènera vers sa seconde patrie (2). Toutefois, il ne nous déplaît pas de voir le grand missionnaire plier un instant sous le fardeau. Pour rester très humaine, sa physionomie n'en est que plus attachante. Et qui ne sait qu'à se raidir contre l'épreuve, il y a souvent plus d'orgueil que de vertu ?

Bientôt d'ailleurs le P. De Smet a retrouvé son entrain. Écoutons-le raconter les péripéties du terrible passage.

« Nous avions à franchir soixante-deux milles en raquettes, pour nous rendre au campement des Berges, sur les bords du Columbia. Nous résolûmes de faire ce trajet en deux jours et demi.

» Les commandants du fort des Montagnes et du fort Edmonton auraient voulu me détourner de ce voyage ; ils pensaient que mon embonpoint me rendait absolument incapable de l'accomplir. J'avais cru pouvoir remédier à l'inconvénient de la pesanteur par un jeûne rigoureux et volontaire d'une trentaine de jours. Je me trouvais vraiment allégé, et me mis en route avec courage sur seize à vingt pieds de neige.

» Nous marchions en file, tantôt à travers une plaine

(1) Lettre à François De Smet. — Du pied de la Grande-Glacière, dans le Haut-Athabasca, 6 mai 1846.

(2) Dès 1833, le P. De Smet était devenu, par la naturalisation, citoyen des États-Unis.

couverte de débris d'avalanches, tantôt sur des lacs ou des torrents ensevelis sous la neige ; ici, sur le flanc d'une montagne escarpée ; là, à travers une forêt de cyprès, dont nous n'apercevions que la cime. Je ne saurais vous dire le nombre de mes culbutes. A chaque instant, je me trouvais embarrassé dans mes raquettes ou accroché à quelque branche. Lorsque l'on tombe, naturellement et comme par instinct, l'on étend les bras pour atténuer la violence de la chute, et, sur une profonde neige, le danger n'est pas grand ; les bras s'enfoncent jusqu'aux épaules, l'on se débat et l'on rit. Mes compagnons se montrèrent pleins de complaisance ; après chaque chute, ils s'empressaient de me remettre sur mes jambes.

» Nous fîmes environ trente milles, et nous nous disposâmes à camper. Nous coupâmes quelques branches de pin, que nous étendîmes sur la neige pour nous servir de lit.

» Dormir sur la neige, à la belle étoile, doit vous paraître incommode et bien étrange, ainsi qu'à tous les amateurs de chambres chaudes et de matelas bien garnis. On se trompe. Venez respirer l'air pur de la montagne, où l'on n'entend jamais tousser, où l'on ne songe guère à exciter l'appétit par des assaisonnements ; venez essayer de la vie nomade, et vous conviendrez qu'on oublie facilement les fatigues d'une longue course, qu'on trouve de la joie et du bien-être, qu'on dort à merveille dans une peau de buffle, étendu sur des branches de pin, à côté d'un feu pétillant.

» Le lendemain, nous tentâmes la descente escarpée de ce qu'on appelle la Grande Côte de l'Ouest. Nous y mîmes cinq heures. Toute la pente est couverte d'arbres gigantesques, de pins, de sapins, de mélèzes et de cèdres.

Gare à vous, si le poids de votre corps, ou quelque mauvais pas, vous entraîne ! Je parle d'expérience : maintes fois, je me relevai à vingt ou trente pas de mon point de départ. Heureux si, dans sa chute, on ne se brise pas la tête contre quelque gros arbre.

» Au pied de la montagne, un nouvel obstacle se présenta. Les barrières de neige, les nombreuses digues qui, jusqu'alors, avaient arrêté les eaux des torrents, des lacs, des ruisseaux, s'étaient brisées pendant la nuit, et avaient fait croître de plusieurs pieds la grande Rivière du Portage.

» Dans une étroite vallée, qui n'a guère qu'un mille de largeur, cette rivière fait tant de détours, qu'en un jour et demi, nous la dûmes traverser plus de quarante fois, ayant de l'eau jusqu'aux épaules.Telle est son impétuosité, qu'on a besoin de se soutenir mutuellement pour ne pas être emporté par le courant. Tout le reste du trajet, nous restâmes avec nos habits trempés. Le froid, joint à mon extrême fatigue, enfla mes jambes. Les ongles de mes pieds se détachaient ; le sang se coagulait dans mes chaussures. Quatre fois, je me sentis à bout de forces. J'aurais péri dans cet affreux désert, si je n'avais été soutenu par le bras vigoureux de mes compagnons.

» Nous quittâmes la vallée du Portage pour entrer dans une forêt épaisse et montagneuse, où le sol était jonché d'arbres abattus par la tempête. Ensuite vinrent des marais, que nous dûmes traverser, ayant de la vase jusqu'aux genoux. Mais ces difficultés étaient légères, comparées à celles que nous avions rencontrées précédemment.

» Enfin, nous arrivâmes au campement des Berges, sur les bords du Columbia. Ceux qui ont traversé les

Montagnes-Rocheuses à la fonte des neiges, au 53e degré de latitude nord, savent s'ils méritent le nom de voyageurs. Il m'avait fallu toutes mes forces pour accomplir ce trajet, et j'avoue que je n'oserais pas l'entreprendre de nouveau » (1).

Après quelques heures de repos, le P. De Smet et ses compagnons s'embarquent sur le Columbia.

A l'horreur des sombres défilés succède le joyeux aspect du printemps. Sur les îlots du fleuve apparaissent les premières fleurs ; les montagnes, peu à peu, dépouillent leur linceul de neige ; entre les rochers bondissent mille ruisseaux chantants.

Lancé par d'habiles rameurs, l'esquif franchit les rapides, glisse entre les écueils, descend avec la vitesse d'une flèche.

Une fois pourtant, le P. De Smet faillit voir se renouveler l'accident dont il avait été témoin, sur le même fleuve, quatre ans auparavant.

Il venait de mettre pied à terre pour éviter un dangereux passage. Confiants dans leur adresse, les Canadiens avaient refusé de quitter l'embarcation. Soudain, un tourbillon les saisit. Vainement essaient-ils de se dégager : une force irrésistible les entraîne. Déjà l'eau remplit l'avant du bateau.

A genoux sur la rive, le missionnaire implore du ciel le salut de ses compagnons. Ceux-ci semblent perdus lorsque, tout à coup, le gouffre se referme et rejette la proie qu'il paraissait étreindre sans retour.

A droite du fleuve, se trouvait la station de Saint-Pierre

(1) Lettre au P. Van de Velde. — Campement des Berges, 10 mai 1846.

des Lacs. Une vingtaine de familles, de la tribu des Chaudières, n'avaient pu recevoir le baptême l'année précédente. Le P. De Smet s'arrêta pour les instruire. Quelques jours plus tard, toute la peuplade était devenue chrétienne.

Vers la fin de mai, il arriva au fort Colville. Les Indiens de Saint-Paul étaient là pour le recevoir et le conduire à la mission. Quelle joie de trouver la tribu entière instruite et baptisée par le P. Hoecken, et de célébrer la messe dans l'humble chapelle en bois bâtie par les sauvages !

Une autre consolation attendait notre voyageur : la rencontre du P. Nobili, l'apôtre de la Nouvelle-Calédonie.

Lui aussi a souffert. Obligé de suivre, de campement en campement, des tribus qui ne connaissent pas le repos, il a franchi, à travers la glace et la neige, des centaines de lieues. Pas d'autre nourriture, souvent, que la chair des chiens et des loups ; pas d'autre lit que la terre nue. Durant des mois, il a été réduit à vivre d'une sorte de mousse, mêlée à quelques misérables racines.

De telles privations, endurées pour Dieu, n'ont point été inutiles. Partout, les Indiens ont reçu avec empressement le missionnaire, et présenté leurs enfants au baptême ; bon nombre d'adultes se sont convertis ; les lois du mariage sont respectées ; dans les villages qui ne possèdent pas encore de chapelle, se dresse déjà le signe du salut.

Avant de continuer son laborieux apostolat, le P. Nobili va prendre à Saint-Ignace quelques semaines de repos.

L'intention du P. De Smet était, nous l'avons vu, de se rendre à la même mission, pour passer de là chez les Pieds-Noirs. Le commandant du fort Colville lui offrit gracieusement le passage sur un bateau qui descendait

à Vancouver. C'était l'occasion de ravitailler les différents postes des Montagnes : il accepta.



Dans la vallée du Willamette, le catholicisme avait, depuis un an, fait de nouveaux progrès. Autour de Saint-François Xavier, les PP. Accolti et De Vos voyaient se multiplier les conversions. Chez les Canadiens de la Grande-Prairie, le P. Vercruysse faisait merveille. Les Sœurs de Notre-Dame se félicitaient du nombre croissant de leurs élèves. En maint endroit s'ouvraient de nouvelles églises ; bientôt serait achevée la cathédrale de Saint-Paul.

A vrai dire, le nombre des ouvriers était insuffisant ; mais Mgr Blanchet devait prochainement revenir d'Europe, accompagné de quatorze missionnaires (1) et de sept religieuses.

Muni des objets nécessaires à ses missions, le P. De Smet reprend le chemin des Montagnes.

Il vient de quitter Vancouver, lorsqu'une poire à poudre éclate à côté de lui. L'explosion lui arrache en partie la peau du visage. Mais ce n'est là qu'un léger accident; chemin faisant, il n'en continue pas moins à admirer les beautés du fleuve et à étudier les mœurs des sauvages.

A un endroit appelé les Grandes Dalles, il saisit sur le vif le grotesque indien.

Lorsque les émigrants allemands, canadiens, espagnols, descendent la vallée du Columbia, ils ont fréquemment

---

(1) De ce nombre étaient six Jésuites : les PP. Antoine Goetz, Joseph Menetrey et Grégoire Gazzoli, avec trois Frères coadjuteurs.

besoin de provisions, de chevaux, de canots ou de guides. En échange, ils abandonnent aux indigènes leurs vieux habits. De là une étrange collection de manteaux, de pantalons, de chapeaux, de chaussures, que ceux-ci se mettent d'ailleurs peu en peine d'adapter, soit au sexe, soit à l'âge.

« Deux Indiens, grands et robustes, passent fièrement devant nous. Apparemment, ils sont bien convaincus du mérite qu'ajoutent à leur personne leurs nouvelles acquisitions. L'un porte un pantalon à l'envers, l'autre une jaquette trop courte, avec un pantalon collant, dont les solutions de continuité accusent l'absence de chemise. Leur tête est couverte d'une coiffe à dentelle. L'un a un soulier, l'autre en a deux.

» Quelques sauvages se pavanent dans un complet de charretier ; d'autres, dans un mélange d'habits de matelot, d'ouvrier et d'avocat, le tout arrangé suivant leur fantaisie. Certains ne possèdent qu'un seul article. J'ai vu un vieil Indien faire parade d'une paire de bottes : c'était, ce semble, tout ce que contenait sa garde-robe.

» Les femmes portent de longues robes de calicot que, par goût ou par négligence, elles arrosent d'huile de saumon. Si elles sont assez riches, elles y ajoutent une veste, un gilet de flanelle, ou, le *nec plus ultra* de l'élégance, un grand pardessus d'homme » (1).

Le spectacle divertit un instant notre missionnaire, mais ne peut lui faire oublier la misère morale de ces pauvres gens.

« Chez la plupart, l'idolâtrie va jusqu'à adorer les plus vils animaux. Quelques-uns ne reculent pas devant les

(1) Lettre au P. Van de Velde. — Fort Wallawalla, 18 juin 1846.

sacrifices humains... Ajoutez à cela le dévergondage, la passion du jeu, une paresse qui ne le cède qu'à l'empire de la faim, une invincible pente à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui est bas, et vous aurez une idée de l'abjection où croupissent encore les peuples des rives du Columbia » (1).

Bientôt peut-être, le P. De Smet pourra leur envoyer des ministres de l'Évangile; mais d'abord, il doit assurer l'avenir des missions existantes.

A Wallawalla, il quitte le Columbia pour prendre la voie de terre. A la tête d'une caravane de chevaux et de mulets, il traverse, pour la seconde fois, l'immense plaine des Spokanes et des Nez-Percés. Il visite en passant la station Saint-François Régis, où déjà soixante-dix métis vivent en bons chrétiens, et, le 17 juillet, arrive à la mission Saint-Ignace.

Sous l'habile direction du P. Hoecken, la nouvelle réduction a prospéré. Le nombre des Kalispels convertis est d'environ cinq cents. A une fervente piété, ils unissent l'amour du travail. Les hommes ont ensemencé 300 acres de terre ; les femmes ont appris à traire les vaches et à battre la crème. A côté des bêtes à cornes, se multiplient les animaux de basse-cour.

Pour hâter encore le développement de la colonie, le P. De Smet laisse au P. Hoecken une partie de ses approvisionnements. Ensuite, il se rend chez les Cœurs-d'Alène.

Nulle part, mieux qu'à la mission du Sacré-Cœur, n'apparaît l'action merveilleuse de la grâce dans l'âme des sauvages.

---

(1) Lettre citée.

— Dieu, disent-ils, a eu pitié de nous ; il nous a ouvert les yeux : il est infiniment bon.

Les néophytes s'appliquent à la culture. Ils ont, sous la direction du P. Joset, ensemencé un vaste champ, capable de nourrir plusieurs familles. Peu à peu, les nomades enfants du désert semblent apprécier les douceurs du foyer.

Le P. Point, devant quitter la mission, sera remplacé par le P. Gazzoli. De concert avec le P. Joset, celui-ci continuera de longues années ce fécond apostolat.

Après quelques jours, le P. De Smet, en compagnie du P. Point, prend le chemin de Sainte-Marie. Ainsi, tout en ravitaillant ses missions, il se rapproche des Pieds-Noirs.

Fondée la première, la réduction Sainte-Marie restait le principal établissement des Montagnes. C'était comme un ardent et lumineux foyer, d'où la civilisation rayonnait déjà sur le désert.

Le P. Zerbinati était mort pendant l'automne de 1845, après deux années seulement d'apostolat. Pour le remplacer, le P. Ravalli avait dû quitter Saint-Ignace (1).

Grâce à l'activité du P. Mengarini, la mission avait pris un développement considérable. La petite chapelle avait fait place à une vaste église. A côté du presbytère, s'élevaient des maisons en bois, bâties sur un plan régulier. De nombreux troupeaux, des basses-cours bien

(1) Né à Ferrare, en 1812, Antoine Ravalli avait de bonne heure éprouvé le désir des missions lointaines. Dans ce but, il avait étudié, outre la philosophie et la théologie, la médecine, le dessin et la mécanique. Son dévouement, sa simplicité, son heureuse humeur, devaient, pendant quarante ans, lui mériter l'estime et la confiance des Blancs, aussi bien que des sauvages.

peuplées ajoutaient à l'animation et à la richesse du village.

La récolte de blé était de plusieurs milliers de boisseaux ; celle de pommes de terre, plus que suffisante pour la consommation de la tribu. Après les fêtes de Pâques, les caves et les greniers restaient si abondamment pourvus, que le missionnaire avait pu inviter nombre d'Indiens : Serpents, Banax, Nez-Percés, Pends-d'Oreilles, à un festin composé d'une variété de mets auxquels la plupart n'avaient jamais goûté.

Le P. Mengarini était, en outre, parvenu à extraire le sucre de la pomme de terre, et à fabriquer, avec un mélange d'orge et de racines du pays, une sorte de bière, aussi nourrissante qu'agréable.

Toutefois, l'on n'avait point encore de farine. Ce que l'on obtenait en écrasant le blé entre deux pierres, ou en le broyant dans un moulin à café, n'y ressemblait que de loin. A peine arrivé, le P. Ravalli avait entrepris de satisfaire à ce besoin. Aidé du Fr. Claessens et du Fr. Specht, il avait construit un moulin à eau, capable de fournir journellement à la colonie plusieurs sacs de farine.

En même temps, il établissait une scierie, pour préparer les planches et les poutres nécessaires aux constructions. La scie était faite d'un bandage de roue, aminci à coups de marteau. Quatre autres bandages, soudés ensemble, servaient de volant. Le tout était actionné par le même cours d'eau que le moulin.

L'état moral de la mission répondait à sa prospérité matérielle. Grâce à l'abolition de la polygamie, le chiffre de la population avait sensiblement augmenté. L'abandon des enfants, le divorce, l'effusion du sang, n'étaient

plus connus parmi les Têtes-Plates. On laissait aux jeunes filles le choix de leur époux. On soignait les malades, au lieu de les laisser périr d'abandon et de misère. L'éducation des enfants était regardée comme un devoir religieux, et promettait aux missionnaires une génération toute chrétienne.

Des bandes ennemies continuaient, il est vrai, à troubler parfois la tranquillité du village. Mais le courage des guerriers, soutenu par une extraordinaire confiance en la protection divine, rendait alliées les tribus les plus hostiles.

Peu de temps avant l'arrivée du P. De Smet, venait d'avoir lieu un engagement avec les Corbeaux.

Ceux-ci avaient volé aux Têtes-Plates une trentaine de chevaux. A la place des coupables, avaient été punis deux innocents. L'erreur découverte, on avait fait amende honorable, mais en vain : les Corbeaux étaient trop heureux d'avoir un prétexte pour reprendre la guerre.

Un matin, les Têtes-Plates virent un nuage de poussière s'élever à l'horizon. C'était l'ennemi. Aussitôt le chef de réunir ses braves :

— Mes amis, dit-il, si Dieu veut que nous soyons vainqueurs, nous le serons ; sinon, que sa volonté soit faite ! En tout cas, confions-nous à Lui.

A peine les Corbeaux sont-ils à portée du fusil, qu'ils sont accueillis par une vigoureuse décharge, suivie d'un feu continu. Déconcertés par cette résistance, ils changent leur plan d'attaque en une suite d'évolutions fanfaronnes, qui ne servent qu'à fatiguer leurs montures.

— A cheval ! crie le chef tête-plate.

Chacun alors de choisir son meilleur coursier, et de

s'élancer à la poursuite des Corbeaux. Ceux-ci sont forcés de se replier à plus de deux milles du camp. Leur nombre, toutefois, leur permet de soutenir la lutte jusqu'au coucher du soleil. Enfin ils se retirent en désordre, laissant sur le terrain quatorze morts et neuf blessés. Les Têtes-Plates n'ont pas perdu un seul homme.

Les femmes s'étaient distinguées dans l'action. L'une d'elles, après avoir poursuivi, la hache à la main, un groupe de Corbeaux, revenait en disant :

— Je croyais que ces grands parleurs étaient des hommes : ils ne méritent pas d'être poursuivis par des femmes.



Cet engagement arrivait à point pour faciliter la réconciliation poursuivie, depuis plus d'un an, par le P. De Smet.

Un camp de Pieds-Noirs était établi dans le voisinage de Sainte-Marie. Peu à peu, les prévenances et la charité du P. Mengarini avaient eu raison de ces farouches natures. Le courage, l'heureuse fortune des Têtes-Plates devaient achever de les gagner.

Brûlant de venger le désastre essuyé l'année précédente, ils s'étaient unis à ces derniers pour repousser les Corbeaux.

Aussitôt après la victoire, ils vont trouver le missionnaire.

— Pareil succès, disent-ils, ne peut être dû qu'à la prière. Tant qu'a duré la bataille, nous avons vu, chez les Têtes-Plates, les vieillards, les femmes et les enfants implorer à genoux le secours d'en haut. Nous aussi avons souvent pris part, matin et soir, à leur prière, et écouté

les instructions des chefs. Daignez, Robe-Noire, nous prendre en pitié ; nous sommes décidés à suivre désormais la parole du Grand Manitou des Blancs.

Enfin le P. De Smet touchait au terme de ses efforts. Conduit par ce groupe de Pieds-Noirs, il allait pénétrer au cœur même de la redoutable tribu, obtenir des chefs une paix durable avec les Têtes-Plates, et préparer la voie à l'Évangile.

Le lendemain de l'Assomption, il quitta la vallée de Sainte-Marie. Il était accompagné du P. Point, et d'un groupe de Têtes-Plates, chargés d'exprimer aux Pieds-Noirs les dispositions pacifiques de leur nation.

Après avoir franchi la chaîne des Rocheuses, il s'engagea, pour la troisième fois, dans la dangereuse vallée du Yellowstone. Arrivé près de l'embouchure du Big-Horn, il se dirigea vers le nord-ouest, à travers un pays montagneux et aride, où, pendant plusieurs jours, il n'eut pour se désaltérer que des eaux stagnantes et saumâtres.

Enfin, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, il rencontre, sur les bords de la rivière Judith, affluent du Missouri, le principal camp des Pieds-Noirs.

Déjà ceux-ci sont informés du récent succès des Têtes-Plates.

— La religion des robes-noires, disent-ils, est plus puissante que la nôtre.

Et ils reçoivent le P. De Smet avec les honneurs dus à un homme qui parle au Grand-Esprit.

Mettant à profit de si favorables dispositions, le missionnaire expose aux sauvages les premières notions du christianisme, et exalte la protection de Dieu sur ceux qui le prient. De leur côté, les Pieds-Noirs, qui ont pris

part au dernier combat contre les Corbeaux, rapportent les faits dont ils ont été témoins dans le camp des Têtes-Plates. Ils vantent surtout la vertu du signe de la croix, qui leur paraît un gage assuré de victoire. « C'est vraiment aujourd'hui, écrit dans son journal le P. De Smet, l'Exaltation de la Sainte Croix ».

Par intérêt, autant que par considération pour la robe-noire, les terribles guerriers font trève à leurs querelles, et reçoivent comme des alliés ceux que naguère ils traitaient en ennemis.

Le soir, Têtes-Plates et Pieds-Noirs récitent ensemble la prière. Le missionnaire a la joie de voir prosternés au pied de la même croix ces hommes que divisait une haine mortelle, et dont les cicatrices rappellent les sanglants combats. Tous invoquent « le Maître de la vie », le nommant pour la première fois leur Père commun, et semblent ne plus former qu'un cœur et qu'une âme.

Le lendemain était l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge. « J'ai chanté la messe en plein air, écrit le P. De Smet, sous un dais de verdure, ouvrage des Indiens. J'ai imploré les bénédictions du ciel sur les peuples nomades qui parcourent ce vaste désert, priant Dieu de les unir par des liens de paix. Têtes-Plates, Nez-Percés, Pégans, Gens du Sang, Gros-Ventres et Pieds-Noirs, au nombre de plus de deux mille, entouraient l'humble autel sur lequel la Victime sans tache était offerte pour eux. L'heureuse union qui paraît animer les Têtes-Plates et les représentants des autres peuplades est vraiment sans exemple. On dirait que leurs anciennes querelles sont oubliées depuis longtemps. La chose est d'autant plus remarquable que, pour le sauvage, c'est comme un

devoir de nourrir, jusqu'à la mort, des désirs de vengeance contre son ennemi » (1).

Le P. De Smet resta quelques semaines chez les Pieds-Noirs, en vue d'affermir leurs pacifiques dispositions, et de les préparer à recevoir l'Évangile.

La conversion de ce peuple offrait des difficultés qu'il n'avait pas rencontrées chez les tribus de l'Orégon. « Ce sont, dit-il, des sauvages dans toute la force du terme, accoutumés à assouvir leur vengeance et à se repaître de sang et de carnage. Ils sont plongés dans de grossières superstitions ; ils adorent le soleil, la lune, et leur offrent des sacrifices de propitiation et de reconnaissance. Tantôt ils se font dans la chair de profondes incisions, tantôt ils se coupent les phalanges des doigts.

— Je te fais la charité en te donnant mon sang, disent-ils à leur divinité ; fais-moi aussi la charité dans ma course de guerre, et, à mon retour, je te ferai hommage des chevelures arrachées à mes ennemis » (2).

Malgré tout, le P. De Smet garde bon espoir. Déjà il a pu baptiser plusieurs enfants ; chaque soir, les sauvages accourent en foule à ses instructions ; tous semblent comprendre que les missionnaires sont pleinement dévoués à leurs intérêts. Le P. Point , qui a obtenu de si consolants résultats chez les Cœurs-d'Alène, restera chez les Pieds-Noirs, pour achever de les instruire, et fonder chez eux une mission analogue à celles qui existent de l'autre côté des Montagnes.

Mais les Pères ne suffisent plus à évangéliser les tribus de l'Ouest. Pour obtenir des hommes et des ressources,

---

(1) Lettre au P. Van de Velde. — Fort Lewis, 26 sept. 1846.

(2) Lettre au P. Van de Velde. — 27 sept. 1846.

le P. De Smet se dispose à reprendre la route de Saint-Louis. Il lui tarde d'ailleurs de rendre compte à ses supérieurs des progrès réalisés, et de donner à son œuvre la sanction de l'obéissance.

***

Le 28 septembre, notre missionnaire s'embarquait sur le Missouri. Monté sur un léger canot, avec deux compagnons seulement, il devait mettre deux mois entiers à franchir la distance qui le séparait de Westport.

Souvent il s'arrête pour visiter les employés des forts, les instruire et baptiser leurs enfants.

Ailleurs, ce sont des groupes d'Indiens qui l'appellent sur la rive. « Refuser d'approcher serait les irriter, et s'exposer aux pires vengeances. Le meilleur parti à prendre, c'est d'obéir ; et l'on a rarement à se repentir de cette petite condescendance. On accepte le calumet, on donne de quoi le remplir, on échange de part et d'autre ses petites nouvelles. S'ils voient que vous êtes sans provisions, les sauvages s'empressent de vous donner les meilleurs morceaux de leur chasse ; puis l'on s'embrasse, et l'on se quitte amis » (1).

Un soir pourtant, nos voyageurs courent un véritable danger. Le feu du bivouac les a fait découvrir par une bande d'Aricaras, ennemis jurés des Blancs. Armés jusqu'aux dents, ceux-ci s'approchent sans être vus. Le chef, heureusement, connaît le P. De Smet ; à peine a-t-il aperçu la croix de cuivre qui brille sur sa poitrine, qu'il jette son casse-tête, court vers le missionnaire, l'embrasse en s'écriant :

---

(1) Lettre au T. R. P. Général. — St-Louis, 1er janvier 1847.

— Ah ! que tu étais près de partir pour le pays des âmes ! Nous te croyions loin d'ici ; nous t'avons pris pour un ennemi.

On échange alors les marques d'amitié ; la soirée se passe en réjouissances. Avant de se retirer, les sauvages promettent solennellement qu'à l'avenir ils n'aborderont les Blancs que le calumet à la main.

Bientôt le P. De Smet entre dans le pays des Sioux. Au fort Look-Out, il réunit les principaux chefs. Il leur raconte la conversion des tribus des Montagnes, et sa récente visite aux Pieds-Noirs.

— Et vous, Sioux, dit-il en finissant, recevriez-vous la robe-noire qui voudrait habiter vos plaines et demeurer au milieu de vous ? Vos cœurs s'ouvriraient-ils à sa parole ? Suivriez-vous le sentier que Jésus-Christ, le Fils du Maître de la vie, est venu tracer sur la terre, et par lequel doivent marcher toutes les nations ?... Parlez, Sioux, j'écoute ; je porterai vos paroles aux grands chefs des robes-noires ; parlez les paroles de votre cœur.

Les Sioux délibèrent quelques instants, puis le Grand Orateur se lève :

— Robe-Noire, dit-il, je parle au nom des chefs et des braves. Les paroles que tu nous dis du Maître de la vie sont belles ; nous les aimons ; c'est aujourd'hui la première fois que nous les entendons. Robe-Noire, tu ne fais que passer sur nos terres ; demain, nous n'entendrons plus ta voix ; nous serons, comme nous l'avons toujours été, des enfants qui n'ont point de père pour les guider, pareils aux animaux des prairies, qui ignorent tout. Robe-Noire, viens placer ta loge avec les nôtres ; mon cœur me dit qu'on t'écoutera. Nous sommes méchants, nous avons de mauvais cœurs ; mais ceux qui

portent la bonne parole ne sont jamais venus jusqu'à nous. Viens donc, Robe-Noire, et les Sioux t'écouteront, et nos enfants seront instruits (1).

Hélas ! l'hiver approchait ; déjà le fleuve se couvrait de glaçons. Il fallait au plus tôt regagner Saint-Louis. Le P. De Smet dut se décider à différer l'évangélisation de la peuplade, et se remit en marche pour rejoindre ses confrères.

Maintes fois le missionnaire se vit en danger de périr. A Westport, il congédia ses rameurs et prit la route de terre. Le 10 décembre, il rentrait à l'université.

Il y avait près de sept ans qu'il avait entrepris son premier voyage aux Montagnes. « Ses prodigieux travaux, ses pérégrinations, ses fatigues, ses dangers méritent, dit un écrivain américain, d'être placés au premier rang parmi les exploits de ce genre. Il a parcouru, avec les moyens peu rapides dont on disposait alors, une distance égale à plus de deux fois le tour du globe. Il a traversé presque tous les climats, et usé de tous les genres de locomotion. De l'été brûlant de l'équateur, il est passé, sous le 54° degré de latitude, à un hiver glacial. Il a voyagé en bateau à voiles, en steamer et en canot, en traîneau et en raquettes, à cheval et en charrette, et franchi à pied d'énormes distances. Les privations qu'il a endurées semblent à peine croyables ; c'est apparemment à cette époque que remontent les infirmités dont il souffrira plus tard » (2).

Si l'œuvre a été ardue, les résultats sont consolants. Déjà l'Orégon compte plus de vingt centres chrétiens.

---

(1) Lettre citée.

(2) Chittenden et Richardson, p. 57.

Sur les bords du Columbia, de nombreuses tribus demandent le baptême. Dans la Nouvelle-Calédonie et à l'ouest du Canada, plus de 100 000 sauvages sont prêts à se convertir. « Il suffirait, écrit le P. Accolti, de trois prêtres zélés, pour porter le nom de Jésus-Christ jusqu'au détroit de Behring » (1).

Subjugués par le doux ascendant de l'Évangile, les sauvages du Missouri dépouillent peu à peu leurs instincts sanguinaires ; les Pieds-Noirs ont fait la paix avec les tribus des Montagnes ; les Sioux attendent avec impatience le missionnaire.

Au cours de ses voyages, le P. De Smet a pris contact avec la plupart des nations de l'Ouest. Il connaît leurs mœurs ; il a vécu de leur vie. Sa bonté, sa franchise, son assurance, lui ont acquis sur les Indiens une remarquable autorité. Le jour n'est pas éloigné où le gouvernement des États-Unis, impuissant à contenir la révolte provoquée par ses agents, aura recours à l'intervention de l'humble religieux.

---

(1) Lettre au P. Van de Velde. — St François Xavier du Willamette, 1er juin 1847.

CHAPITRE XII

TROISIÈME VOYAGE EN EUROPE. PUBLICATION DES *LETTRES*. EXCURSION CHEZ LES SIOUX

1847-1848

Le P. Van de Velde avait, depuis trois ans, succédé au P. Verhaegen dans la charge de vice-provincial. Il écouta avec un vif intérêt le rapport du P. De Smet sur les progrès des missions. A tout prix, il fallait secourir ces milliers d'Indiens qui demandaient le baptême. Mais où trouver des missionnaires ? La vice-province venait de perdre, dans la personne du P. de Theux, un de ses plus vaillants ouvriers (1). Ceux qui restaient suffisaient à peine aux besoins du Missouri.

De nouveau, on résolut de faire appel à la Belgique. Le P. Elet devait se rendre à Rome en qualité de *procureur* (2). Il fut décidé que le P. De Smet l'accompagnerait en Europe.

---

(1) Le P. de Theux était mort à Saint-Charles, le 28 février 1846.

(2) Tous les trois ans, chaque province de la Compagnie envoie un de ses membres, appelé « procureur », conférer de ses intérêts avec le R. P. Général.

Tous deux arrivèrent en Belgique au printemps de 1847. Il y avait vingt-six ans que le P. Elet n'avait revu son pays. Quant au P. De Smet, depuis son dernier départ, aucune nouvelle de sa famille ne lui était parvenue.

Après quelques jours passés au milieu des siens, notre missionnaire accompagna le P. Elet jusqu'à Paris. Sa piété le conduisit à Notre-Dame des Victoires. Il rendit grâce à sa puissante protectrice du succès de ses missions ; puis il s'entretint avec l'éminent curé de la paroisse, M. Desgenettes, et fit inscrire dans la célèbre Archiconfrérie bon nombre de sauvages récemment convertis.

De retour en Belgique, il se retira d'abord à Tronchiennes, pour y faire les exercices de saint Ignace ; ensuite il entreprit une nouvelle publication de ses *Lettres*.



Dès 1844 avait paru une édition française des *Voyages aux Montagnes-Rocheuses* (1). L'ouvrage, publié d'abord en anglais, devait bientôt être traduit en hollandais, en allemand et en italien (2).

Au moment où le P. De Smet quittait l'Amérique, un second volume était sous presse. C'était le récit des voyages qu'il venait de faire en 1845 et 1846. « J'espère, écrivait-il à ses frères, que mes douze lettres du Haut-Athabasca vous seront parvenues. Une quinzaine d'autres viennent d'être publiées dans toutes les gazettes catholiques des États-Unis. Toutes ensemble sont à

(1) Chez P.-J. Hanicq, à Malines.

(2) Pour les diverses éditions des *Lettres* du P. De Smet, voir Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, vol. VII, col. 1307-1310.

l'impression à New-York, et feront un volume de plus de 400 pages, orné de gravures. Cent exemplaires m'en seront expédiés en Belgique, où je me propose de les publier en français et en flamand. J'apporte en outre une carte de tous les lacs et rivières de la partie des Montagnes que j'ai parcourue » (1).

L'ouvrage,paru sous le titre de *Missions de l'Orégon*(2), n'eut pas moins de succès que le précédent.

Les relations, jusqu'alors publiées sur le Far-West, trahissent généralement une observation rapide. Les auteurs de ces récits n'avaient guère eu d'autre but que de reconnaître les sources du Missouri, ou de découvrir, à travers les Montagnes-Rocheuses, la route du Pacifique (3). Les pays que décrit le P. De Smet, il les a parcourus en tous sens (4). Il est l'homme de son siècle qui a le mieux connu les Indiens. Leurs mœurs primitives et farouches, il les a étudiées pendant un long séjour au

(1) Liverpool, 7 mai 1847.

(2) Chez Van der Schelden, à Gand.

(3) LEWIS et CLARKE, *Travels to the Source of the Missouri River* (1810) ; — WASHINGTON IRVING, *Un tour dans les Prairies* (1835) ; *Astoria* (1838) ; *Aventures du capitaine Bonneville.* — On peut ajouter la publication pittoresque de G. CATLIN : *Illustration of the manners, costums and condition of the North-American Indians* (1840).

(4) « Le Missouri est le fleuve que je connais le mieux. Pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, je l'ai monté et descendu par eau, par terre, en berge, en canot de bois et de peau, en bateau à vapeur. J'ai parcouru les plaines de ses deux plus grands tributaires sur un espace de plus de 800 milles. J'ai traversé presque toutes les rivières qui lui portent leurs eaux, depuis la source du Yellowstone jusqu'à l'endroit où le Missouri, s'associant au Mississipi, va communiquer sa fougue au plus paisible des fleuves. J'ai bu l'eau limpide de ses sources, et, à une distance de 3 000 milles, j'ai goûté les eaux bourbeuses de son embouchure ». (*Voyages aux Montagnes-Rocheuses*, Second voyage, 2e lettre).

milieu des tribus. Il s'est maintes fois trouvé dans des situations plus critiques que celles qu'ont imaginées les conteurs d'aventures. Ces chasses, dont il raconte les péripéties, il en a partagé les émotions et les périls ; ces festins, qui parfois soulèvent le cœur, il a dû s'y asseoir, pour ne pas blesser la susceptibilité du sauvage ; ces conversions en masse, ces merveilles de la grâce, il en a été l'instrument (1).

L'auteur possède d'ailleurs une grande finesse d'observation, un bon sens indéfectible, un réel talent de narrateur. Il a l'expression originale, le mot pittoresque. Aux scènes les plus dramatiques succèdent des réflexions pleines d'humour. Un style parfois diffus, une phrase traînante, certaines impropriétés de termes s'expliquent facilement, si l'on songe que ces lettres furent écrites au courant de la plume, au milieu des circonstances les moins favorables à la composition. Souvent, c'est sur le bateau, parmi le va-et-vient des passagers, ou pendant une halte, après de longues heures de marche, que le missionnaire a décrit un paysage, ou recueilli ses souvenirs. Ne faut-il pas plutôt s'étonner que ce Flamand, parti pour l'Amérique avant d'avoir achevé ses études, n'ayant guère parlé, depuis vingt ans, que l'anglais ou l'indien, manie avec tant d'aisance la langue française ?

Au surplus, le P. De Smet n'est guère sensible à la gloriole d'écrivain. Volontiers il s'excuse de « son

---

(1) Ce qu'il n'a pu voir de ses yeux, le P. De Smet s'en est minutieusement informé auprès des hommes les plus capables de l'instruire. Il comptait parmi ses amis bon nombre de marchands, d'interprètes, de pilotes qui avaient longtemps séjourné dans l'Ouest et partagé la vie des sauvages. Cf. CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 141.

français un peu sauvage » (1). A diverses reprises, il prie ses confrères de Belgique de revoir ses lettres avant de les livrer au public, « d'y mettre un peu la main pour le style et l'orthographe » (2). Cette révision a été faite, peut-être avec plus de zèle que de bonheur. Maintes fois il nous a semblé que l'original, avec moins de correction sans doute, avait, par contre, plus d'énergie, de naturel et de saveur (3).

Rien de plus varié que le sujet de ces lettres. Profondément épris de la nature, le P. De Smet en décrit les grandes scènes avec magnificence. Les majestueuses solitudes de l'Orégon l'ont surtout inspiré. Parfois, c'est comme un écho de la voix du Psalmiste : *Mirabilia opera Domini!* Puis, ce sont de gracieux recoins, de fraîches oasis. Le missionnaire contemple les petits ruisseaux aussi volontiers que le ciel étoilé. Il étudie en naturaliste les mœurs des animaux. Nul n'est plus épris de botanique ; souvent, le récit de ses travaux est interrompu par le catalogue des plantes qu'il a découvertes, et qu'il appelle de noms charmants (4). Peut-être a-t-il le premier soupçonné quel parti tirerait un jour l'industrie des richesses enfouies sous le sol (5).

Mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont les Indiens. Il s'enquiert de leur origine (6), de leur nombre, de leur

(1) Lettre à un grand vicaire du Canada. — 23 sept. 1852.

(2) Au P. Terwecoren. — 5 avril 1856.

(3) Ayant pu retrouver plusieurs lettres originales du P. De Smet, nous nous en sommes rapproché dans les citations.

(4) Voir, en particulier, *Voyages aux Montagnes-Rocheuses*. Lettre à son oncle Rollier.

(5) *Missions de l'Orégon*, édit. de 1848, pp. 82, 107, 122.

(6) On sait que l'origine des Peaux-Rouges est un point d'ethnologie encore discuté aujourd'hui. D'accord avec bon nombre de savants, le P. De Smet admet que « c'est la Tartarie, la Mon-

genre de vie, surtout de leurs idées religieuses. Avant que Longfellow fît entrer dans le *Chant de Hiawatha* les antiques traditions d'une race vouée à disparaître, le P. De Smet avait recueilli ces naïves légendes, à travers lesquelles on retrouve aisément la croyance à la création, à la chute originelle, au déluge, à la dispersion des hommes, à un médiateur bienfaisant qui fait agréer nos prières au « Maître de la vie » (1).

On s'est demandé pourquoi le P. De Smet n'avait pas profité de ses connaissances pour se faire un nom dans la géographie ou les sciences naturelles. C'est que le missionnaire a au cœur un autre amour que celui de la gloire humaine. A l'exemple du Maître, sacrifiant sa vie pour le salut des pécheurs, son ambition est de gagner à Dieu beaucoup d'âmes. Et ses préférences sont pour les pauvres, les ignorants, les méprisés. Il aime avec passion les Indiens. Il ne saurait penser à eux sans émotion, ni en parler sans tendresse. « Mes chers Potowatomies », « mes chers Têtes-Plates », « les enfants de mon cœur », voilà comment il les appelle ; et cela fait de ses lettres même une éloquente prédication. « Un pareil livre, écrivait un

---

golie, et certaines autres contrées de l'Asie, qui ont peuplé successivement le continent américain. Toutefois, dit-il, il paraît également certain que des peuples de l'ancien continent (les Scandinaves) y ont aussi fondé des colonies ». Après avoir établi son opinion sur les caractères physiologiques, les monuments, les usages, les traditions, la langue, la religion, le système astronomique de ces divers peuples, il ajoute avec son bon sens ordinaire : « Il y aura toujours quelque obscurité qui nous empêchera de connaître l'origine particulière de tel et tel peuple du nouveau continent ; mais cette obscurité n'existe-t-elle pas aussi par rapport à plusieurs peuples de l'ancien » ? (Voir *Missions de l'Orégon*, édit. de 1848, n° XXXII. Origine des Américains).

(1) Voir surtout *Missions de l'Orégon*, n° XXVII. — CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 1052-1107.

journal protestant, ravive notre foi à l'Évangile selon saint Jean. Il y a donc une religion inspirée par l'amour, et capable de régner sur le monde. Elle s'agenouille humblement sous la coupole de Saint-Pierre, et, pieusement, regarde le ciel des sommets rocheux de l'Orégon » (1).



Ses lettres publiées, le P. De Smet dut, de nouveau, tendre la main, et parcourut dans ce but les principales villes belges et hollandaises.

Avec de l'argent, il demandait des apôtres. A ceux qu'eût séduits le goût des aventures, il ne cachait pas les dangers de la vie de missionnaire. « Dans nos déserts, disait-il, il faut toujours avoir son âme entre ses mains... Ce n'est pas que, dans ces climats, l'air soit malsain : loin de là ; si la mort n'y venait que par la voie des maladies, la vie y pourrait être longue ; mais l'eau, le fer et le feu, voilà ses armes ordinaires. Sur cent hommes qui parcourent les pays où nous sommes, il n'y en a pas dix qui soient à l'abri de leur atteinte » (2).

Gagnés à l'apostolat des Indiens, plusieurs jeunes gens dirent adieu à leurs familles. Parmi eux se trouvait l'abbé Charles Elet, le frère du Père Jean. Il devait mourir à trente-sept ans, de la mort des saints, quelques mois seulement après son arrivée aux États-Unis.

Le 3 avril 1848, le P. De Smet quitta l'Europe, en compagnie du P. Elet. La traversée fut difficile. « Pendant plusieurs jours, écrit-il, je souffris du mal dont on ne

---

(1) *Evening Mirror* de New-York, lors de la publication de *Oregon Missions*.

(2) *Voyages aux Montagnes-Rocheuses*, 13e lettre.

meurt point, mais qui met à l'épreuve l'homme le plus patient. Une mer furieuse m'ôtait tout repos. Si je montais sur le pont, c'était pour y donner, avec les autres passagers, le spectacle des culbutes les plus variées. Lorsque, après les fatigues du jour, Morphée venait me fermer la paupière, Éole en fureur menaçait de m'arracher de mon lit et de me faire rouler dans tous les coins de ma cabine » (1).

A peine débarqués à New-York, nos voyageurs apprennent que la Révolution, qui vient de renverser Louis-Philippe, menace de gagner toute l'Europe. Paris, Rome, Naples, Berlin, Vienne, Prague ont vu des soulèvements populaires. « Les dernières nouvelles de Rome, écrit le missionnaire, m'ont beaucoup affligé. Pauvre pontife ! pauvres religieux ! Que vont-ils devenir ? Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Les persécuteurs seront bientôt plus à plaindre que les victimes » (2).

Comme toujours, les Jésuites avaient été les premiers atteints. Aussitôt, ils avaient cherché un refuge dans la libre Amérique. Informé de l'arrivée de plusieurs confrères, le P. De Smet resta quelques semaines à New-York pour les revevoir. Il fournit à tous l'argent et les indications nécessaires pour continuer leur voyage, puis reprit la route de Saint-Louis.

Cette fois, il suivit le chemin des Lacs, « le moins coûteux et le plus agréable ». Il resta une journée entière à contempler « la sublime chute du Niagara, cette merveille de la nature américaine ». Le 4 juillet, il était au terme de son voyage.

---

(1) A François De Smet. — New-York, 5 mai 1848.

(2) Au P. Parrin. — New-York, 5 mai 1848.

Les jésuites récemment arrivés de Suisse et d'Italie ne tardèrent pas à recevoir leur destination. « Rejetés du vieux monde, écrivait le P. De Smet, ils viennent s'offrir pour évangéliser le nouveau, et l'Amérique les reçoit à bras ouverts. De tous côtés, les évêques les demandent. Déjà une centaine exercent en paix le saint ministère » (1). Quelques-uns désiraient depuis longtemps l'apostolat des Indiens ; ils allèrent rejoindre les missionnaires de l'Orégon. Quant au P. De Smet, un mois à peine après son retour à Saint-Louis, il partait pour une autre mission.



On se rappelle qu'en revenant des Montagnes-Rocheuses, pendant l'automne de 1846, il s'était arrêté quelque temps chez les tribus siouses du Haut-Missouri. Depuis lors, il avait gardé un vif désir de revoir ces Indiens. Il voulait étudier plus à fond leurs dispositions, et voir si le moment était venu de leur envoyer des missionnaires.

Se joignant à quelques agents de la Compagnie des Fourrures, il remonta en bateau le Missouri jusqu'à l'embouchure de la Nébraska. Pour mieux explorer le pays, il quitta alors le fleuve, et, pendant vingt-cinq jours, poursuivit sa route à cheval dans la direction du Niobrara et de la Rivière-Blanche.

On a peine à se figurer les difficultés d'un pareil voyage au fort de l'été, à travers la partie la plus aride du désert américain. Des nuées de moustiques enveloppent la caravane. On n'a, pour alimenter le feu, que de la fiente de buffle. Après douze heures de marche, l'eau manque au

(1) A Charles De Smet. — Saint-Louis, 30 juillet 1848.

lieu choisi pour le campement. Un phénomène fréquent au désert, le mirage, redouble encore le tourment de la soif. Le voyageur voit miroiter à l'horizon des lacs et des rivières fantastiques. Il ne rêve que verdure, ombrages et fraîcheur. Il presse le pas. A mesure que les heures se succèdent, l'illusion grandit. Épuisé, haletant, il avance toujours, sans se douter que la décevante vision fuit sans cesse, en attendant qu'elle s'évanouisse.

On marchait depuis six jours, sans avoir rencontré un seul Indien, ni découvert la moindre habitation, lorsqu'on atteignit l'embouchure du Niobrara.

C'est là que vivaient les Poncas. Le P. De Smet semble avoir gardé bon souvenir de cette courageuse peuplade, qu'il appelle « les Têtes-Plates de la plaine ».

Les sauvages firent à la robe-noire un accueil empressé; le calumet passa de bouche en bouche; plus de mille personnes entendirent, pour la première fois, un prêtre parler de Jésus-Christ. Ne pouvant longtemps rester au milieu d'eux, le missionnaire baptisa les petits enfants, et laissa, comme catéchiste, un métis catholique, bien instruit de la religion.

Avant d'arriver chez les Sioux, il fallut traverser le pays connu sous le nom de « Mauvaises-Terres » .

« C'est, dit le P. De Smet, la région la plus singulière que j'aie parcourue dans mes voyages. L'action des pluies, des neiges et des vents sur ce sol argileux est à peine croyable, et en fait un théâtre aux scènes les plus variées. Vues de loin, ces terres offrent l'aspect de grands villages, de hameaux, de châteaux, mais d'une si capricieuse architecture qu'on les croirait appartenir, soit à un monde tout nouveau, soit à des âges très reculés. Ici, c'est une tour gothique, qui se dresse majestueuse,

flanquée de tourelles ; là, d'énormes colonnes semblent devoir soutenir la voûte du firmament. Plus loin, c'est un fort aux murs crénelés, battu par la tempête. Ses parapets semblent avoir soutenu pendant des siècles les assauts successifs des pluies, des neiges, de la foudre, des secousses souterraines. On voit des coupoles aux proportions colossales, des pyramides qui rappellent les travaux gigantesques de l'ancienne Égypte. Les agents atmosphériques travaillent et attaquent de telle sorte ces étranges constructions, que probablement deux années de suite ne se passent pas sans les refondre ou les détruire...

» Le colon essaierait en vain d'ensemencer cette terre mouvante et stérile. Mais si elle n'offre aucun intérêt au laboureur et au botaniste, le géologue y trouverait une abondante matière d'études et d'observations. Il y verrait un monde de pétrifications de toutes les grandeurs et de toutes les espèces, des débris du mastodonte ou du mammouth, mêlés à ceux du petit lièvre des Montagnes. J'ai vu des têtes d'animaux bien conservées, des tortues énormes, que deux hommes pouvaient à peine soulever, etc. » (1).



Cette aride région traversée, le missionnaire atteignit ceux qu'il cherchait.

Les Sioux ou Dakotas, au nombre de trente ou quarante mille, formaient la peuplade la plus puissante et la

(1) Lettre à Victorine Van Kerckhove. — Saint-Louis, 2 mai 1848.
Le géologue américain Heyden a visité ce désert en 1855, et en a rapporté de nombreux spécimens, dont il a enrichi les musées de Washington.

plus belliqueuse du nord de l'Amérique. Ils étaient divisés en plusieurs tribus. Toutes parlaient à peu près la même langue, et étaient répandues sur les deux rives du Missouri, au nord du Niobrara.

Quelques tribus, celles des Santees, des Yanktons, des Yanktonnais, des Brûlés, des Ogallalas, campaient alors à peu de distance du fort Pierre, entre la Rivière-Blanche et la Cheyenne.

Dès le premier instant, les Sioux se révèlent dans toute l'horreur de leur sauvage nature.

Quelques guerriers revenaient d'une expédition contre les Omahas. Ils rapportaient trente-deux chevelures, fixées au bout de leurs lances, ou pendues au mors de leurs chevaux. A la vue de ces hideux trophées, la tribu entière trépigne et acclame. On se fait une fête d'assister à la « Danse » et au « Festin de la Chevelure ». Ce sont alors des vociférations aiguës et discordantes, accompagnées d'horribles contorsions. Les sauvages dressent au milieu du camp un poteau peint en vermillon. Les guerriers l'entourent, agitant les chevelures arrachées à l'ennemi. Au son assourdissant du tambour, chacun hurle sa chanson de guerre, puis, frappant le poteau de son casse-tête, proclame les victimes que sa hache a immolées, et montre avec ostentation ses blessures.

Le dérèglement des mœurs égalait la barbarie des instincts. Le contact des Blancs avait développé chez les Sioux des vices inconnus parmi les tribus de l'Orégon. Néanmoins, ils firent bon accueil à l'envoyé du Grand-Esprit ; l'empressement alla même jusqu'à l'enthousiasme.

Un événement, survenu deux jours après l'arrivée du P. De Smet, acheva de lui gagner la confiance des sauvages.

La tribu des Ogallalas était entrée sur les terres des Corbeaux et leur avait livré bataille. Ceux-ci s'étaient défendus en braves, avaient tué dix ou douze de leurs agresseurs, et chassé les autres à coups de bâton.

Le grand chef des Ogallalas, appelé le Poisson-Rouge, avait perdu sa fille, emmenée en captivité par les Corbeaux. Triste et humilié, il quitte sa tribu, et se présente au fort Pierre, afin d'obtenir, par l'entremise des officiers, la liberté de son enfant; il offre pour sa rançon quatre-vingts belles robes de buffle, avec ses meilleurs chevaux; puis il va trouver le P. De Smet.

— Robe-Noire, dit-il en sanglotant, je suis un père malheureux. J'ai perdu ma fille bien-aimée. Aie pitié de moi. J'ai appris que la prière des robes-noires est puissante auprès du Grand-Esprit. Parle en ma faveur au Maître de la vie, et je conserverai l'espoir de revoir mon enfant.

A ces paroles, que la consternation du vieillard rend émouvantes, le missionnaire promet de l'aider de sa prière, mais l'avertit que lui-même doit, par une conduite honnête, se rendre le ciel favorable. Il le fait renoncer à toute agression injuste contre ses voisins, et l'invite à écouter, avec toute sa tribu, les ordres du Grand-Esprit.

Le lendemain, il offre le saint sacrifice. Le chef sauvage y assiste, implorant à haute voix l'aide du Tout-Puissant.

Rentré chez lui, le Poisson-Rouge rassemble ses guerriers et leur fait part de son entretien avec la robe-noire. Au même instant, des cris de joie retentissent à l'extrémité du camp. On accourt, on s'informe : la captive est de retour. Le vieux chef ne peut en croire ses oreilles. Il se lève, sort de sa loge, et voit son enfant se jeter dans ses bras.

Qu'était-il arrivé ? On l'apprit bientôt de la bouche même de la jeune fille.

— J'étais, dit-elle, depuis le commencement de ma captivité, attachée chaque nuit, par les mains et les pieds, à des piquets solidement fichés en terre. Une nuit, une femme, que je ne connais pas, vint dénouer mes liens; elle me donna des vivres, ainsi que plusieurs paires de mocassins, et me dit tout bas : « Lève-toi, et retourne chez ton père ». Je me levai, et marchai toute la nuit. Au point du jour, je me cachai dans le creux d'un arbre, au bord d'une rivière. Quelques heures plus tard, une bande de guerriers, lancés à ma poursuite, passèrent à côté de moi sans m'apercevoir. Ne suivant plus mes traces de l'autre côté de la rivière, ils retournèrent chez eux déconcertés. La nuit tombée, je me remis en route. J'ai ainsi marché, presque sans m'arrêter, six jours et six nuits, jusqu'au moment où j'ai eu la joie de retrouver mon père.

Quelle était cette femme qui avait délivré la captive ? Le P. De Smet ne se prononce pas ; mais il constate que le fait était arrivé la nuit même qui avait suivi la messe célébrée au fort Pierre (1).

Pendant ce récit, les sauvages n'avaient cessé de lever les mains au ciel pour remercier le Grand-Esprit. Bientôt, la nouvelle vole de tribu en tribu ; les Sioux reconnaissent l'efficacité de la prière chrétienne, et se montrent disposés à écouter le missionnaire.

Le P. De Smet passe plusieurs semaines à visiter les Indiens. C'est à qui le recevra dans sa loge ; il lui faut subir force festins. Profitant de ces réunions, il instruit

---

(1) Cf. *Lettres choisies*, 3e série, p. 151-153.

ses hôtes, leur montre la folie de leurs superstitions, les exhorte à vivre en paix avec leurs voisins, leur prêche la tempérance, la justice, leur parle de l'éternelle sanction, qui fera la joie des bons, le désespoir des méchants.

Les Sioux l'écoutent avec une attention pleine de respect; plusieurs demandent le baptême, et promettent de vivre en bons chrétiens. Ne les jugeant pas suffisamment instruits, et voulant mettre à l'épreuve leur persévérance, le P. De Smet se borne à baptiser les enfants, ainsi que quelques vieillards.

Deux de ceux-ci étaient nonagénaires.

— Nous n'avons jamais cessé, disaient-ils, d'aimer le Grand-Esprit. Ne connaissant pas d'autre prière, nous lui avons offert chaque jour les prémices du calumet.

Mais déjà l'hiver approchait. Le missionnaire dut quitter ses néophytes. Il s'embarqua sur le Missouri, et, assez heureusement, franchit les 500 lieues qui le séparaient de Saint-Louis.

Si confiant d'ordinaire dans l'avenir des missions indiennes, le P. De Smet, cette fois, se montre réservé. « Ce que j'ai pu observer, dit-il, n'est pas fort encourageant pour un missionnaire. Il y a loin de ces sauvages aux Têtes-Plates et aux autres tribus de l'ouest des Montagnes... Une mission serait-elle donc sans espoir de succès ? Le peu d'expérience que j'ai pu acquérir, ainsi que mon séjour au milieu des Sioux, m'obligent à plus de confiance en Celui qui tient entre ses mains les cœurs les plus durs et les volontés les plus récalcitrantes. J'espère que, dans le courant de cette année, quelque chose sera fait en faveur de ces malheureux Indiens » (1).

---

(1) Lettre à Émilie Van Kerckhove. — Saint-Louis, 4 mai 1849.

Cet espoir, hélas ! ne doit point se réaliser. Malgré ses constants efforts, le P. De Smet mourra avant d'avoir vu une mission établie chez les Sioux. Mais il continuera à les visiter, à les instruire, à baptiser leurs enfants et leurs vieillards. Enfin, il prolongera l'existence de la peuplade en la défendant, tant qu'il vivra, contre les Blancs, décidés à l'exterminer.

CHAPITRE XIII

LE P. DE SMET *SOCIUS* DU P. VICE-PROVINCIAL ET PROCUREUR GÉNÉRAL DU MISSOURI

1849

Le P. De Smet était tout à ses projets de fondation, lorsqu'une décision de ses supérieurs en vint suspendre l'exécution.

Le P. Van de Velde avait, depuis quelques mois, laissé au P. Elet la charge de vice-provincial. Nommé alors assistant de ce dernier et procureur général du Missouri, il avait été, presque immédiatement, appelé par le Souverain Pontife au siège épiscopal de Chicago.

D'une rare culture intellectuelle, d'un zèle ardent, d'une admirable douceur, le P. Van de Velde était un des prêtres les plus distingués des États-Unis. La perte d'un tel supérieur ne laissait pas de causer à la vice-province un réel embarras. On se souvint alors que le P. De Smet avait jadis, comme procureur du collège de Saint-Louis, fait preuve d'un réel talent d'administrateur : c'est à lui que l'on confia, provisoirement du moins (1), la succession du P. Van de Velde.

---

(1) « Je remplis une charge qui me tient fort occupé, et il n'y

Pour un missionnaire engagé dans des œuvres pleines d'espérance, pareille décision exigeait un dur sacrifice. Le P. De Smet obéit de bon cœur : « La charge du R. P. Van de Velde, écrit-il, a été mise, pour le moment, sur mes pauvres épaules. Je tâcherai de m'en acquitter de mon mieux, et de rendre tous les services en mon pouvoir aux diverses maisons de la vice-province » (1).

Suivons-le dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.



La vice-province du Missouri comptait alors environ deux cents religieux. Elle possédait, outre l'université de Saint-Louis et le noviciat de Florissant, les collèges de Bardstown, de Louisville, de Cincinnati, plus une dizaine de petites résidences.

La mission de la Louisiane avait été rendue, en 1847, aux jésuites français de la province de Lyon (2). Les missions des Montagnes-Rocheuses et de l'Orégon devaient passer, en 1851, sous la dépendance immédiate du P. Général, et être, trois ans plus tard, rattachées à la province de Turin.

Restaient, dans le Kansas, les deux missions des Osages

---

a personne pour prendre ma place. Nous avons aux Etats beaucoup d'églises, de collèges, d'écoles, et nous sommes malheureusement trop peu nombreux pour une si lourde tâche. J'espère que d'autres Pères nous arriveront prochainement d'Europe, et qu'alors je pourrai être déchargé et recevoir la permission tant désirée de fouler encore une fois le sol indien ». (Lettre du P. De Smet à M. Monroe, interprète chez les Pieds-Noirs. — Saint-Louis, 12 juin 1850).

(1) Lettre au P. Smedts. — Saint-Louis, 5 mars 1849.

(2) Cette mission, on s'en souvient, avait été, en 1840, annexée à la vice-province du Missouri.

et des Potowatomies. Chacune comptait une dizaine de jésuites, à la tête d'une florissante chrétienté.

En qualité de *socius* ou assistant, le P. De Smet devait seconder le P. Elet dans son gouvernement, rédiger en grande partie sa correspondance, l'accompagner dans la visite des collèges et des missions.

Si cette charge ne confère guère de responsabilité, en revanche, elle impose des besognes peu variées, et laisse peu d'initiative. Dieu sait ce qu'il en coûta à l'ardent missionnaire pour se plier au rôle de secrétaire. « Je suis comme un soldat, écrivait-il à un ami. Lorsque je reçois des ordres, je vais là où je suis envoyé. Toutefois, comme un soldat, je puis avoir mes préférences, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles sont décidément pour le pays indien ». Et encore : « Je regrette vivement les plaines, le désert et la vie des sauvages, avec leurs privations, leurs fatigues, leurs dangers. En vérité, c'étaient là des fêtes, en comparaison de la monotonie où je suis plongé » (1).

Si la monotonie pesait au P. De Smet, on ne saurait toutefois accuser ses supérieurs d'avoir imprudemment présumé de ses aptitudes. Pendant les absences ou les indispositions du P. Vice-Provincial, il devra souvent prendre lui-même une décision, trancher une difficulté, donner un encouragement, parfois un blâme. Chaque page de sa correspondance révèle un jugement sûr, un esprit souple, une grande délicatesse de procédés.

Devant traiter avec des religieux de nationalités diverses, il s'applique à leur inspirer l'unique souci de la plus grande gloire de Dieu. « Le monde où nous vivons,

(1) Cité par Chittenden et Richardson, p. 58.

écrit-il, est un monde où très peu de gens se plaisent, et où la plupart trouvent beaucoup à redire et à murmurer. Heureux, surtout dans notre Compagnie, ceux qui n'ont en vue que l'*ad majorem Dei gloriam*, sans préférence de pays. Les préjugés nationaux sont la peste des maisons religieuses. Je plains de tout mon cœur ceux qui en sont atteints » (1).

Dans la pratique de l'obéissance; il n'admet point les subterfuges de l'amour-propre : « Celui qui ne peut être content, à moins d'être laissé à lui-même, ou d'avoir autorité sur les autres, celui-là n'est pas religieux » (2).

« Si nous sommes entrés dans la Compagnie pour être les maîtres, pour travailler à notre guise, nous aurions beaucoup mieux fait de rester dans le monde. Cet esprit de domination, cet attachement à notre propre volonté, sont toujours des pierres d'achoppement et de graves obstacles à notre progrès dans la vertu. De là vient souvent la tiédeur dans la prière et la méditation, le dégoût de notre sainte vocation, l'habitude de murmurer contre la conduite et les ordres des supérieurs. Aussi longtemps que nous sommes dans cette voie, nous nous éloignons du ciel ; il n'y a pour nous qu'ennui, agitation, tristesse... Sans cesse il nous faut viser au but pour lequel nous avons tout quitté : père, mère, frères, sœurs et patrie, sans nous en laisser distraire par des bagatelles ou par quelque affection désordonnée. Le ciel est vraiment une belle récompense » (3).

Si entière que soit sa franchise, le P. De Smet veille à ne blesser personne. Soupçonne-t-il un confrère de nourrir à son égard quelque ressentiment, aussitôt il lui proteste

(1) Au P. Hélias d'Huddeghem. — Saint-Louis, 19 juillet 1850.
(2) Au P. Druyts. — 4 juillet 1854.
(3) Au P. Maes. — 13 février 1851.

de son inaltérable amitié : « Dites au P. X... que tout est depuis longtemps pardonné et oublié, que jamais il n'est entré dans mon cœur d'amertume contre qui que ce soit. Il y a eu des malentendus, des dissentiments, qui ont eu d'assez tristes résultats. J'ai attribué tout cela au démon, jaloux des bonnes dispositions des Indiens et du grand bien qui se faisait dans les missions » (1).

Sensible comme il l'est, la moindre marque de défiance lui cause un vrai tourment. « Je serais heureux, écrit-il à un supérieur, de vous voir à Saint-Louis. Je sais qu'il ne nous faudrait pas dix minutes pour nous entendre. Il ne me serait pas difficile de dissiper les préventions et l'antipathie que vos lettres trahissent si souvent. D'où vous viennent ces sentiments ? Je ne puis le dire ni le deviner. Ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai jamais eu que de l'amour et du respect pour Votre Révérence » (2).

Rien d'ailleurs, chez le P. De Smet, qui sente la raideur ou tienne à distance ses confrères. Il sait le prix d'une parole aimable, d'un encouragement donné à propos, et n'a garde de négliger un superflu parfois si nécessaire.

Tous, jusqu'aux plus jeunes, sont l'objet d'attentions délicates. Un jour, un scolastique lui écrit pour se recommander à ses prières. Comme réponse, il reçoit ce charmant billet : « Vous me demandez une messe ; j'en dirai une demi-douzaine aussitôt que cela me sera possible Chaque fois que vous aurez quelque dévotion ou intention particulière, faites-le-moi savoir, et toujours je dirai des messes pour vous » (3).

(1) Au P. Joset. — 21 janvier 1851.
(2) Saint-Louis, 31 juillet 1849.
(3) Au Fr. L. Heylen. — 19 avril 1856.

Par ses manières simples, sa cordiale bonté, le P. De Smet sut conserver comme amis ceux qui étaient devenus ses subordonnés.

Aucun ne lui fut plus attaché qu'un jeune religieux, Jacques Bouchard, plus souvent appelé de son nom indien, Watomika, « l'Homme-aux-pieds-légers ». L'histoire de ce converti, que nous avons retrouvée écrite de sa main, est singulièrement émouvante.

Par sa mère, Marie Bouchard, Watomika descendait d'une famille d'Auvergne, émigrée pendant la Révolution. Son père, nommé Kistalwa, appartenait à la tribu des Delawares, jadis une des plus puissantes de l'Amérique.

Son intégrité, son courage, avaient fait élever Kistalwa à la dignité de grand chef. Il ne pardonnait pas aux États-Unis d'avoir usurpé les terres de ses ancêtres, et ne cessait d'inspirer à son fils une haine implacable contre les Blancs.

Élevé dans le paganisme, Watomika apprit de bonne heure à monter à cheval,à manier l'arc et le tomahawk(1). A neuf ans, il accompagnait les guerriers à la chasse, où son audace étonnait les plus intrépides.

Un jour, on apprend qu'un Delaware vient d'être mis à mort par un parti de Sioux. Aussitôt Kistalwa rassemble ses braves, afin de poursuivre l'ennemi. Watomika demande à faire partie de l'expédition.

— Ne crains-tu pas, lui dit son père, que les Sioux ne t'arrachent le scalp ?

— Si mon père est un lâche, répond l'enfant, alors, moi aussi, je suis un lâche.

---

(1) Nom donné à la hache de guerre des Peaux-Rouges.

Ravi d'une telle assurance, Kistalwa donne son consentement. Mais quelle n'est pas la douleur de Monotawan, « la Gazelle-Blanche » ! — c'est ainsi que les Indiens appelaient Marie Bouchard. Les mains levées sur la tête de son fils, elle implore pour lui la protection du Grand-Esprit. Puis les guerriers s'éloignent, tandis que la pauvre mère répète en sanglotant :

— Watomika, mon cher Watomika, je ne te verrai plus !

Bientôt les Delawares ont rejoint les Sioux. Quoique inférieurs en nombre, ils jettent le cri de guerre. Une mêlée effroyable s'engage. De sa voix de tonnerre, Kistalwa excite les combattants. Blessé à la jambe, son fils continue de lutter à ses côtés. Tout à coup, Kistalwa tombe mortellement frappé ; mais la perte de leur chef ne fait que redoubler la furie des Delawares, et précipiter la déroute des Sioux.

Selon l'usage de la tribu, Watomika ne cessa de placer, chaque jour, sur la tombe de son père, un de ses mets préférés, jusqu'à ce qu'un songe vînt l'assurer que le défunt était entré dans la « Terre des Vivants ». Mais déjà Dieu se préparait à éclairer son âme des lumières de la vraie foi.

Peu après, un ministre presbytérien visita le pays pour y établir une mission. Frappé de l'air intelligent du jeune Indien, il lui offrit de l'envoyer au collège de Marietta, dans l'Ohio, pour y étudier la religion des Blancs. A cette idée, l'enfant du désert éprouve d'abord une vive répulsion. Abandonnera-t-il la terre des aïeux, sa mère qu'il chérit, pour aller vivre chez des étrangers qu'on lui a appris à détester ?... Mais bientôt, obéissant à un appel irrésistible, il se décide à partir.

A peine sorti de la barbarie, ce néophyte de douze ans se livre avec acharnement à l'étude de ce qu'on lui présente comme la vérité. Doué d'un esprit pénétrant, d'une vive propension à la piété, d'une grande délicatesse de sentiments, il passe chaque jour des heures entières dans la prière et la méditation des choses divines. Il jeûne régulièrement une fois par semaine, ne prenant de nourriture qu'au coucher du soleil.

Ses études terminées, Watomika veut se dévouer à la prédication du nouvel Évangile. Il s'y prépare en priant davantage, en jeûnant plus souvent. Mais, à mesure qu'il approfondit la doctrine de Calvin, il se sent envahir par le doute et par une inquiétude que ses austérités ne peuvent calmer. Dans sa détresse, il implore avec insistance la lumière d'en haut ; il est prêt, pour la suivre, à tous les sacrifices.

Sur ces entrefaites, il est envoyé comme prédicant à Saint-Louis, pour remplacer un confrère absent. C'est là que Dieu l'attend.

Le hasard d'une promenade le conduit un jour devant l'église des Jésuites, à l'heure où les enfants se rendent au catéchisme. Il entre. L'autel, la croix, l'image de la Vierge, lui font une impression qu'il ne s'explique pas. Avec une attention pleine de respect, il suit l'enseignement du prêtre (1). La leçon touche précisément à des points sur lesquels il désire depuis longtemps être instruit. Il rentre chez lui plus content ; mais il lui faut la pleine lumière.

Il ne connaît encore le catholicisme que sur la foi d'odieuses calomnies. N'importe ; il n'hésite pas à

(1) C'était probablement le P. Damen.

recourir à un prêtre, voire à un jésuite. Il lui expose ses doutes, ses inquiétudes. La grâce fait le reste. Watomika abjure ses erreurs, et, quelques mois après, sollicite son admission dans la Compagnie de Jésus.

Reçu, à vingt-quatre ans, parmi les novices de Florissant, puis, plus tard, ordonné prêtre, le fier descendant des chefs delawares, l'ancien disciple de Calvin, écrivait au P. De Smet : « Mon unique désir, l'objet constant de ma prière, est de vivre et de mourir en vrai fils de la Compagnie, dans quelque endroit ou fonction que m'assigne la volonté de Dieu, par la voix de mes supérieurs ».

On devine quelle tendre amitié unit dès lors les deux religieux. L'apôtre des Indiens aimait à voir dans le nouveau converti, élevé à un état sublime, les prémices d'une race injustement méprisée. De son côté, Watomika, devenu le P. Bouchard, reconnaissait dans le missionnaire le plus dévoué défenseur de ses amis opprimés. Lorsqu'il vit, au mépris des traités, les Delawares dépouillés de leurs terres et de leurs biens, ce fut au P. De Smet qu'il confia sa douleur (1).

Envoyé par ses supérieurs à San-Francisco, il devait y rester, près de trente ans, l'orateur le plus goûté, le prêtre le plus vénéré de la région. Jamais il n'oublia celui qui, au début de sa nouvelle vie, l'avait accueilli avec

---

(1) « Quand l'insolent Américain m'aurait mis le pied sur la gorge, je n'aurais pas plus souffert ». (Lettre au P. De Smet. Chicago, 11 nov. 1857).

« Je ne puis que pleurer et gémir sur la ruine de ma chère tribu. Elle méritait un meilleur sort. Mais qu'attendre d'un gouvernement sans loyauté, d'une nation avare, qui n'a d'autre dieu que le tout-puissant dollar, qui ne convoite que les territoires des peuples sans défense ? Ah ! mon cœur saigne quand je pense à l'avenir de ma tribu ruinée, corrompue, détruite par la main sanguinaire d'un gouvernement soi-disant libéral ». (Au même. Leavenworth, 1er juillet 1857).

une si paternelle bonté. « Priez pour moi, lui disait-il ; écrivez-moi souvent. Je voudrais pouvoir être toujours auprès de vous » (1).

***

Les missions n'échappaient point à la sollicitude du P. De Smet. Nous dirons plus loin quel intérêt il portait toujours aux établissements de l'Orégon ; voyons comment il encourageait les missionnaires du Kansas.

On se souvient des Potowatomies de Council Bluffs (2). Peu après le départ du P. De Smet, les PP. Verreydt et Hoecken, renonçant à morigéner d'incorrigibles ivrognes, étaient allés rejoindre à Sugar Creek, au sud de Westport, un autre groupe de Potowatomies, récemment arrivés de l'Indiana, sous la conduite d'un prêtre breton, l'abbé Petit (3).

La tribu, comprenant deux mille Indiens, était déjà

---

(1) Ce fut sans doute au moment de partir en Californie que le P. Bouchard envoya au P. De Smet l'acrostiche suivant : *Remember Watomika*, Souvenez-vous de Watomika.

When friends once linked by ties so dear
A long and sad farewell must give,
Their former woes and pleasures seem
Oft does the heart, when all alone,
Mindful regard the parted form
In all that can the soul absorb.
Kind friend, 'tis thus I'll muse on thee
And think that thou art always near.
Farewell !

Sur l'apostolat du P. Bouchard à San-Francisco, voir *the Woodstock Letters*, t. XIX, p. 302.

(2) Voir chapitre V.

(3) Sur la vie et les vertus de cet admirable missionnaire, voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1839, p. 379 et suiv.

à demi chrétienne (1). Il fallait des écoles. Le P. De Smet songea immédiatement aux Dames du Sacré-Cœur.

— Croyez, dit-il à la Mère Galitzin, alors visitatrice des maisons d'Amérique, que vous ne réussirez jamais dans ce pays, si vous n'attirez la bénédiction de Dieu en fondant un établissement chez les sauvages.

— Eh ! mon Père, c'est aussi notre désir ; mais nous n'avons pour cela ni argent, ni sujets.

— Ma Mère, il le faut !

S'adressant alors à Madame Duchesne, le missionnaire lui représente les avantages d'une fondation à Sugar Creek. Il lui fait, en quelque sorte, une obligation de saisir la place, avant qu'elle soit occupée par les presbytériens ou les méthodistes.

Malgré ses soixante-dix ans, l'héroïque religieuse demande à aller elle-même chez les sauvages. « Qu'il est doux, écrit-elle à sa supérieure, de servir Dieu gratuitement et à ses frais ! Si on avait seulement quatre cents piastres pour commencer, on irait au printemps ».

Bientôt le P. De Smet portait à la Mère Galitzin cinq cents piastres qu'il venait lui-même de recueillir. Dès lors, la fondation était décidée (2).

En 1848, les Potowatomies, de nouveau repoussés par les Américains, durent quitter Sugar Creek pour émigrer plus à l'ouest, dans une réserve de cinquante milles carrés, sur les bords du Kansas. Les Jésuites les y suivirent, ainsi que les Dames du Sacré-Cœur, et fondèrent à cet endroit la mission, bientôt florissante, de Sainte-Marie.

---

(1) Elle avait eu pour apôtres, avant M. Petit, M. Badin, d'Orléans, et M. Desseille, de Bruges.

(2) Cf. BAUNARD, *Histoire de Mme Duchesne*, p. 433 et suiv.

Là encore, le P. De Smet devait rendre à ses confrères de signalés services.

En quittant Sugar Creek, les missionnaires s'étaient vus privés des subsides que les États-Unis leur accordaient jusque là pour l'éducation des enfants. Le P. De Smet écrivit lettre sur lettre au surintendant des Affaires Indiennes, et, finalement, gagna la cause de ses protégés. Ce n'est pas tout : il apprit aux missionnaires comment ils devaient traiter avec les agents du gouvernement, il les mit en garde contre les menées des protestants, et leur fit parvenir de larges aumônes.

Les Dames du Sacré-Cœur ne furent pas oubliées. « J'ai acheté, dit-il, tous les objets que vous m'avez demandés. Ils arriveront avec les objets de nos Pères. Chaque fois que je pourrai faire quelque chose pour votre service, veuillez me le faire savoir. Le P. Provincial a reçu 750 piastres pour la mission des Potowatomies ; il vous en destine la moitié ; disposez-en selon votre volonté » (1).

Grâce à ces encouragements, et au dévouement d'hommes tels que les PP. Hoecken, Duerinck, Gaillard, Dumortier, la mission Sainte-Marie se développa rapidement. Le surintendant des Affaires Indiennes déclarait que les Jésuites avaient mieux réussi avec les Indiens que tous les méthodistes ensemble. Au Sacré-Cœur, on voyait de jeunes sauvagesses passer du désert au noviciat(2).

---

(1) A Mme Lucile Mathevon. — Saint-Louis, 18 août 1849.

(2) Le président des États-Unis, Franklin Pierce, écrivait dans son Message au Congrès pour 1854 : « Les écoles dirigées par les Pères de la Compagnie de Jésus sont très florissantes. J'ai eu le bonheur d'assister à l'examen de leurs élèves ; je ne puis qu'approuver la méthode suivie dans ces établissements. Je doute qu'il y ait, dans le territoire indien, d'autres écoles qui puissent être comparées à celles-là. Les élèves font de rapides progrès

Au sud-est de Sainte-Marie, sur le Neosho, s'élevait la mission Saint-François de Hieronymo.

Un Hollandais, le P. Schoenmakers, et un Flamand, le P. Bax, étaient allés, en 1847, reprendre l'apostolat des Osages, évangélisés, vingt ans auparavant, par le P. Van Quickenborne.

C'était une des tribus les plus déshéritées du désert. Paresseux, malpropres, adonnés à la boisson, corrom pus par le voisinage des Blancs, les Osages avaient, de plus, été prévenus contre les robes-noires par les protestants. « Cette vue, écrit le P. Bax, fit verser bien des larmes à ceux qui avaient été choisis pour travailler au salut de ces infortunés ».

A cela s'ajoutaient les plus dures privations : « Nous endurâmes la faim, la soif et le froid. Nous dûmes passer les nuits à la belle étoile, dans la saison la plus humide de l'année, n'ayant chacun, pour lit, qu'une peau de buffle et une simple couverture » (1).

Le P. De Smet s'empressa de secourir cette détresse. Il assura aux écoles la régularité des subsides. Pour encourager les missionnaires, il ne craignit pas de rappeler,

---

dans leurs études ; ils sont bien nourris, bien vêtus, et paraissent heureux et contents ».

En 1856, le major Clarke, chargé par le gouvernement de l'inspection des écoles catholiques chez les Potowatomies, disait dans son rapport : « Je ne saurais parler en termes trop flatteurs de ces établissements. Outre le cours ordinaire d'instruction littéraire, les filles apprennent à coudre, à tricoter, à broder, à faire les divers travaux du ménage. Une école industrielle est attachée à l'institution des garçons. On y enseigne aux jeunes gens les arts utiles, tels que l'agriculture, l'horticulture, etc. Le P. Duerinck est un homme de grande énergie. Il s'entend bien aux affaires. Il est entièrement dévoué au bien-être des Potowatomies, dont il s'est montré l'ami et le père ».

(1) Au P. De Smet. — 1er juin 1850.

à l'exemple de l'Apôtre, ses propres travaux, et les souffrances qu'il avait endurées dans l'Orégon :

« J'ai moi-même fait l'expérience des privations auxquelles on est exposé en pays indien. Laissez-moi vous en dire quelques-unes, avec l'espoir qu'elles vous seront épargnées. Je suis resté plusieurs années errant dans le désert. Pendant trois ans, je n'ai pas reçu une seule lettre. J'ai vécu deux ans dans les Montagnes, sans goûter ni pain, ni sel, ni café, ni thé, ni sucre. Quatre années entières, je n'ai eu ni toit, ni lit. J'ai passé six mois sans avoir de linge sur le corps, et souvent, j'ai dû rester, des jours et des nuits, sans un morceau à manger, sans une goutte d'eau pour étancher ma soif. Pardonnez-moi si je parle ainsi ; ce n'est ni pour vous faire des reproches, ni pour me glorifier. Simplement, je rappelle ce que j'ai enduré. Jamais d'ailleurs je ne l'ai regretté. Au contraire, j'en remercie Dieu, et serais heureux d'échanger ma situation présente contre celle d'autrefois » (1).

Les missionnaires des Osages étaient hommes à entendre ce langage. Malgré d'incroyables fatigues et des obstacles sans nombre, le P. Schoenmakers soutiendra, près de quarante ans, ce rude apostolat. La petite vérole s'étant abattue sur la tribu, le P. Bax ira de village en village, de cabane en cabane, porter les secours de la religion, jusqu'à ce qu'il tombe, à trente-trois ans, victime de son héroïque charité.

Parfois les Pères de Sainte-Marie et de Saint-François de Hieronymo trouvaient le moyen de visiter les tribus voisines, les Peorias, les Miamis, les Senecas, les Creeks. Le P. Hoecken nous a laissé la relation d'un voyage

---

(1) Au P. Schoenmakers. — Saint-Louis, 5 juin 1849.

chez les Sioux (1). C'est en plein hiver. La neige atteint quinze et vingt pieds. Monté sur un cheval boiteux, le missionnaire a les pieds, le nez et les oreilles gelés, les jambes raidies de rhumatismes. Il meurt de faim. La nuit, la tempête fait rage, les loups hurlent autour du campement. Cependant, son âme déborde de joie : « Mon unique désir est d'endurer les fatigues et les souffrances, autant que je le pourrai avec la grâce de Dieu, et aussi longtemps que je vivrai. J'ai déposé mes espérances dans le sein de mon Sauveur ; j'attends ma récompense de sa bonté, non pas en cette vie, mais dans l'autre ».

Pareil dévouement ne resta pas stérile. Le nombre des chrétiens s'accrut rapidement, tant chez les sauvages que chez les colons américains. Dès 1851, Pie IX érigeait en vicariat apostolique les missions des Osages et des Potowatomies, avec tout le territoire à l'est des Montagnes-Rocheuses. Le titulaire, Mgr Miège, était jésuite. En allant prendre possession de son immense diocèse, il désira être introduit par le P. De Smet. C'était reconnaître les éminents services rendus par celui-ci aux missionnaires (2).

***

A la charge de *socius*, le P. De Smet joignait, nous l'avons vu, celle de procureur général de la vice-province. Comme tel, il devait pourvoir aux besoins temporels des divers établissements de la Compagnie, en particulier des missions.

---

(1) Citée dans les *Lettres choisies* du P. De Smet, 2e série, p. 65 et suiv.

(2) Le P. De Smet ayant été empêché, le nouvel évêque fit le voyage en compagnie du P. Ponziglione, destiné à la mission des Osages.

L'état des finances rendait la chose difficile. La mort de M. De Nef avait sensiblement réduit les aumônes de provenance belge. A la suite des troubles de 1848, l'allocation fournie par la Propagation de la Foi venait d'être suspendue. Le nombre croissant des sujets avait exigé, à Florissant, la construction d'un vaste noviciat. L'entretien des jésuites expulsés d'Europe constituait pour la vice-province une nouvelle charge. De tous côtés arrivaient les demandes de secours. « Nous avons, écrivait le P. De Smet, des dettes pressantes à satisfaire, et la caisse est vide » (1). Et ailleurs, s'adressant à un ami : « Peut-être ne nous reverrons-nous jamais sur la terre. J'espère que nous nous retrouverons au ciel, là où il n'est plus question ni de chiffres, ni de réclamations, ni de livres de comptes » (2).

Le nouveau procureur n'en travaille pas moins à équilibrer son budget selon les règles d'une sage économie. Avec une minutieuse exactitude, il tient note des recettes et des dépenses. A propos des subsides fournis par le gouvernement aux écoles du Kansas, il écrit gravement :

Doivent les Etats-Unis au P. De Smet : 1 fr. 75 cent.

Ses lettres de comptes le montrent attentif à éviter les dettes. Cinq fois en un mois, il écrit à un confrère pour l'inviter à réduire ses dépenses. Les avis produisant peu d'effet, il menace de suspendre les paiements : « Si vous dépassez votre crédit, votre traite sera protestée » (3).

Toutefois, la plus habile administration ne saurait

---

(1) Lettre au P. Erensberger. — Saint-Louis, 13 mars 1849.

(2) Cité par Chittenden et Richardson, p. 59.

(3) Lettre du 27 décembre 1849.

*

créer de rien des ressources suffisantes. Le P. De Smet n'hésite pas à tendre la main. Il écrit en Belgique, en France, en Hollande. Il s'adresse à divers diocèses du Canada. Pour intéresser aux missions un plus grand nombre de bienfaiteurs, il transcrit de sa main de longues relations de voyages. Au moment où va s'ouvrir le septième concile de Baltimore, il présente à l'archevêque un mémoire, en vue d'obtenir, aux États-Unis, la création d'une ligue, analogue à celle de Lyon, pour la propagation de la foi chez les tribus de l'Ouest (1).

Les aumônes arrivent abondantes. D'un seul coup,un bienfaiteur belge envoie cent mille francs. Mais les secours sont aussitôt distribués que reçus ; encore ne suffisent-ils pas toujours à couvrir les dépenses : « J'ai dû préparer plusieurs envois pour nos missions des Montagnes. Je n'avais pas le sou *ad hoc*. J'ai dû, par conséquent, mendier du matin au soir, écrire et voyager pour obtenir des aumônes. Tout compte fait, il me manque 500 francs. La Providence, j'espère, me viendra en aide » (2).

La Providence, en effet, se montrait généreuse. Plus d'une fois, les maisons de commerce fournirent pour plusieurs centaines de piastres de marchandises, sans vouloir accepter une obole. De riches armateurs, anciens élèves ou amis personnels du P. De Smet, se chargeaient des transports. La Compagnie Américaine des Fourrures offrait aux missionnaires le passage gratuit sur les bateaux qui remontaient le Missouri.

Parfois, l'argent arrivait de la manière la plus inattendue.

---

(1) Voir Chittenden et Richardson, p. 1306.

(2) Lettre à Ch. De Smet. — 15 mai 1860.

« Il y a plusieurs mois, dit notre procureur, le supérieur d'une mission m'écrit qu'il se trouve dans un besoin très urgent, au point de devoir peut-être bientôt abandonner ses travaux. Après sa lettre, j'en ouvre une autre, arrivée par le même courrier. Elle est du grand vicaire de Québec. « J'ai, dit-il, une somme à ma disposition. J'ai prié pour savoir comment je pouvais le mieux en disposer. Votre nom m'est venu à la pensée. Veuillez me faire savoir si vous vous trouvez dans le besoin ». En réponse, je donne à ce monsieur quelques détails sur nos missions, lui laissant à lui-même la disposition de son aumône. Je permets au Père de porter à mon compte une somme d'environ 3 000 francs. Quelques mois après, je reçois de celui-ci une lettre de remercîments, avec une lettre de change, payable trois jours après vue ; et, deux jours plus tard, je reçois du grand vicaire un billet de banque, qui couvre amplement ma dette de charité » (1).

Instruit par de telles expériences, le P. De Smet ne s'abandonne jamais à d'excessives préoccupations. « J'ai si souvent, dit-il, éprouvé les effets de cette douce Providence, que je serais bien ingrat si je ne m'y fiais entièrement. Celui qui nourrit l'oiseau du ciel et revêt le lys des champs ne saurait abandonner ses enfants, surtout lorsqu'ils ont tout quitté pour la gloire de son nom » (2).

D'ailleurs, le Père n'a garde d'oublier la reconnaissance due aux bienfaiteurs. Personne, en cela, ne montra plus d'à-propos et de délicatesse.

Sa charge le met souvent en rapport avec des princes de l'Église. Parmi les laïques qui s'intéressent aux

---

(1) Lettre à Charles Van Mossevelde. — 27 sept. 1854.

(2) Lettre citée.

missions figurent les plus beaux noms de la Belgique : le comte de Meeus, la comtesse d'Aspremont, la comtesse de Mérode, le duc de Brabant, qui sera bientôt Léopold II. Avec tous, le religieux garde une aisance et une dignité parfaites ; et l'on peut s'étonner que, mêlé depuis vingt ans à la vie des sauvages, il soit resté à ce point homme de société.

Comme jadis, il collectionne, pour les envoyer en Europe, les plantes, les insectes, les minéraux, les « curiosités indiennes ». Il donne aux lacs et aux rivières qu'il a découverts le nom des bienfaiteurs. Mais surtout, il offre des prières : « J'ai donné ordre aux sauvages Têtes-Plates, Cœurs-d'Alène et Pends-d'Oreilles, de réciter chaque semaine le rosaire pour une de leurs grandes bienfaitrices — et c'est de vous que je parlais. Or, il est bon que vous sachiez que, chez ces sauvages, le chapelet se dit, chaque soir, dans toutes les familles ; de sorte que déjà plusieurs milliers de chapelets ont été offerts pour vous. Ils continueront, ces enfants du désert, à se montrer reconnaissants, jusqu'à ce que je leur dise de cesser, ce qui n'aura pas lieu de si tôt » (1).

Un bienfaiteur vient-il à mourir, le P. De Smet célèbre plusieurs messes pour le repos de son âme. A diverses reprises, les membres de sa famille lui envoient de larges aumônes. En retour, deux fois par semaine, il offre pour eux le saint sacrifice. « C'est, dit-il, une dette de reconnaissance que je me suis librement imposée, et qu'il m'est fort agréable d'acquitter, car, malgré la distance qui nous sépare, elle me met directement en rapport avec vous. Chaque jeudi et chaque dimanche, vous formulez vos

---

(1) Lettre à Mme Parmentier, de Brooklyn.— 25 juillet 1846.

intentions, et moi, je les porte à l'autel. Ainsi, nous resterons jusqu'à la mort étroitement unis par le lien sublime et consolant de la religion » (1).



Les débuts du P. De Smet dans la charge de procureur avaient coïncidé avec une suite de désastres qui, aux États-Unis, firent appeler l'année 1849 « l'année des accidents ».

Saint-Louis n'avait pas été épargné. La nuit de l'Ascension, un effroyable incendie détruisit au port vingt-sept vaisseaux. Le feu se communiqua à la ville, et plus de cinq cents maisons devinrent la proie des flammes. L'orphelinat, la cathédrale, le palais archiépiscopal étaient menacés.

Un des premiers sur le lieu du sinistre, le P. De Smet sauve les valeurs de l'archevêché, fait transporter en lieu sûr la bibliothèque, et offre aux orphelins un asile au collège. Le danger disparu, il rend grâces au Sacré-Cœur : « Puissions-nous, dit-il, répondre dignement à une si évidente marque de protection » (2) !

Presque en même temps, un fléau plus terrible que l'incendie, le choléra, s'abattait sur la ville. Pendant plusieurs mois, il désola les familles, frappant en un jour jusqu'à deux cents victimes. « Le deuil est général, écrivait le P. De Smet. Tous ceux qui ont des moyens quittent la ville. Le commerce est presque nul. Plusieurs fois, il est arrivé que des amis, qui m'avaient visité le matin, étaient le soir dans leur cercueil » (3).

(1) Lettre à Ch. Van Mosseveldc. — Bardstown, 20 août 1855.
(2) A une religieuse. — 22 mai 1849.
(3) A Mme Meersman. — 4 juillet 1849.

Jour et nuit, sept Pères de l'université se succèdent auprès des moribonds. Le P. De Smet n'a garde de se dérober. Nous avons sous les yeux une lettre qu'il a dû deux fois interrompre « pour courir aux malades » .

Une de ses nièces l'ayant invité à se retirer en Belgique, « L'Amérique, répond-il, n'a pas assez de prêtres pour offrir à tous ses enfants les secours de la religion, et vous osez me proposer d'aller mourir ailleurs que sur la brèche ! Si les vieilles moustaches quittent le champ de bataille pour les douceurs de la famille, que diront et que feront les jeunes conscrits ?... »

Le choléra n'a-t-il pas aussi son côté consolant ? « Il frappe en vrai sabreur, respectant fort peu le nom qu'on porte, la fonction qu'on exerce, la religion qu'on professe. Il aide puissamment les bons à devenir meilleurs, les mauvais à reprendre le bon chemin, les indifférents à secouer leur torpeur. Pourquoi redouter si fort la cause de tant de bien » (1) ?

Un tel dévouement appelait la protection divine.

L'université comptait alors, outre un nombreux personnel, plus de deux cents internes. Les Pères eurent recours à la Sainte Vierge : « Nous nous sommes mis, nous et tous nos élèves, sous la puissante protection de notre bonne Mère, avec vœu de lui offrir une jolie couronne d'argent, si nous échappons tous au fléau. Marie aime trop ses enfants pour qu'ils ne soient pas épargnés » (2).

Cette fois encore, la confiance du P. De Smet ne fut pas déçue. Bien que situé dans un des quartiers les plus éprouvés, l'établissement fut préservé. Les cours ne furent pas un seul jour suspendus. Sans qu'aucun ressentît

---

(1) A Sylvie De Smet. — 8 juillet 1849.

(2) A Ch. Van Kerckhove. — 9 juillet 1849.

l'atteinte du fléau, les Pères purent, six mois de suite, continuer auprès des malades leur ministère de charité.

Dès que l'épidémie eut cessé, on s'empressa d'accomplir la promesse faite à la Sainte Vierge. Un soir du mois d'octobre, professeurs et élèves se réunirent dans l'église du collège. Ornée de sa couronne, la statue de Marie fut solennellement portée à travers les rangs de l'assistance. La reconnaissance se lisait sur tous les visages, dont plusieurs étaient baignés de larmes.

L'âme débordante de joie, le P. De Smet assistait au triomphe de sa Mère. Elle avait acquis un titre de plus à sa confiance et à sa gratitude.

CHAPITRE XIV

LA CONFÉRENCE DU FORT LARAMIE

1851

Le P. De Smet exerçait depuis deux ans ses fonctions administratives, lorsque s'offrit à lui l'occasion d'une visite aux Indiens.

On venait de découvrir les mines d'or de Californie. Sans cesse, des milliers d'émigrants traversaient le désert, séduits par les promesses du nouvel Eldorado. Ils avaient, en quelques mois, tracé une large route, allant du Missouri jusqu'au Pacifique. San-Francisco qui, en 1848, ne comptait que cinq cents habitants, atteignait, deux ans plus tard, le chiffre de vingt-cinq mille.

Les Indiens, notamment les Cheyennes, ne pouvaient, sans irritation, voir les Visages-Pâles envahir un domaine dont les traités leur garantissaient la tranquille possession. Déjà on pouvait craindre de sanglants conflits.

Le surintendant des Affaires Indiennes, Mitchell, résidant à Saint-Louis, eut l'idée d'une conférence où seraient représentées toutes les tribus vivant à l'est des Montagnes. On leur offrirait une indemnité, moyennant laquelle les Blancs auraient le droit de tracer des routes

sur leur territoire, et de construire des forts pour les défendre. Le projet fut approuvé par le gouvernement des États-Unis, et la réunion fixée au fort Laramie, pour l'été de 1851.

Chargé des négociations, le surintendant comprit de quel secours pouvait lui être le P. De Smet. Maintes fois déjà, celui-ci avait traversé le désert ; il connaissait le caractère des diverses tribus ; il avait sur les Indiens un ascendant plus puissant que les menaces ou les promesses des États-Unis. « Si vos occupations vous le permettent, lui écrivit le haut fonctionnaire, je serai enchanté de vous voir au fort Laramie. Toutes vos cartes ou esquisses de la Prairie et des Montagnes nous rendront de grands services, et seront fort appréciées du gouvernement. Il en sera de même des renseignements que vous pourrez fournir sur les mœurs, l'histoire de ces contrées, et tout ce qui concerne les Indiens » (1).

C'était l'occasion de revoir les Sioux et les autres tribus du Haut-Missouri : le P. De Smet s'empressa d'accepter. Le P. Christian Hoecken, l'apôtre des Potowatomies, obtint de se joindre à lui ; il allait couronner par une mort héroïque une vie toute de dévouement (2).



Le 7 juin, tous deux s'embarquèrent à bord du *Saint-Ange*, qui remontait le Missouri jusqu'au fort Union, à

---

(1) Saint-Louis, 19 avril 1851.
Sur l'intérêt qu'offrent les cartes dressées par le P. De Smet, voir CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 137.

(2) Le P. Christian Hoecken, originaire de Tilbourg, en Hollande, était, nous l'avons vu, frère du P. Adrien Hoecken, missionnaire dans l'Orégon.

700 lieues au nord-ouest de Saint-Louis. Ils se proposaient de visiter les Indiens campés le long du fleuve, puis de traverser la vallée du Yellowstone jusqu'au fort Laramie, sur le cours supérieur de la Nébraska.

Le bateau était commandé par le capitaine La Barge, intime ami du P. De Smet. Plusieurs passagers, membres de la Compagnie des Fourrures, se rendaient à divers postes de commerce du territoire indien. « Ils étaient, dit notre missionnaire, en quête des biens de la terre ; le P. Hoecken et moi, nous allions à la recherche des biens du ciel, à la conversion des âmes » (1).

Le printemps avait été mauvais. La fonte des neiges, succédant à des pluies continuelles, avait gonflé les rivières. Le Missouri couvrait de ses eaux bourbeuses une largeur de plusieurs milles. On avançait au milieu des épaves : maisons, granges, écuries, clôtures de champs et de jardins, emportées pêle-mêle avec des milliers d'arbres déracinés. Le bateau devait à la fois éviter le choc de ces masses flottantes, et lutter contre la violence du courant. Plusieurs fois, il fut entraîné à la dérive ; mais ces difficultés étaient légères en comparaison de celles qui allaient surgir.

Trois jours après le départ, le choléra se déclare à bord du *Saint-Ange*.Aux joyeuses chansons des passagers succède un morne silence. Treize personnes, coup sur coup, sont emportées par le fléau.

En proie à une fièvre bilieuse, le P. De Smet doit rester plusieurs jours cloué sur son lit. Ravi de pouvoir se dévouer, le P. Hoecken se tient jour et nuit auprès des

(1) Relation datée de Saint-Louis, 16 janvier 1852.

malades, leur offrant, avec les consolations de son ministère, les secours de sa charité.

« Je souffrais, écrit le P. De Smet, de le voir seul remplir son héroïque devoir ; mais je me trouvais moi-même dans un tel état de faiblesse, que j'étais incapable de lui porter le moindre secours.

» Le 18, on craignait que mon mal ne prît les caractères du choléra. Je priai le P. Hoecken d'entendre ma confession et de me donner l'extrême-onction ; mais, au même moment, il fut appelé auprès d'un malade qui était à l'extrémité.

— Pour vous, dit-il, je ne vois point de danger immédiat ; nous attendrons jusqu'à demain.

» Il avait, ce jour-là, assisté trois mourants.

» Hélas ! je n'oublierai jamais la scène qui eut lieu quelques heures après. La cabine du P. Hoecken était voisine de la mienne. Entre une et deux heures de la nuit, lorsque, à bord, tout était tranquille et silencieux, sa voix frappe mon oreille : il m'appelle à son secours.

» Je me traîne à son chevet. Le Père est mourant ; il me demande d'entendre sa confession. Aussitôt, je me rends à son désir. Pendant que je lui administre l'extrême-onction, il répond à toutes les prières. Son recueillement, sa piété, ajoutent encore à la vénération que lui ont vouée les passagers.

» Me trouvant moi-même dans un état tel que je pouvais être enlevé presque en même temps que lui, et partager la même tombe, je le prie de recevoir à son tour ma confession, s'il est encore capable de l'entendre. Fondant en larmes, je m'agenouille au pied du lit de mon fidèle ami, de mon seul compagnon. A lui, dans son agonie, je me confesse, malade moi-même, et presque mourant.

» Bientôt, il ne peut plus parler. Soumis à la divine volonté, je récite les prières des agonisants. Mûr pour le ciel, le P. Hoecken remet à Dieu son âme, le 19 juin 1851, douze jours après notre départ de Saint-Louis » (1).

Le défunt n'avait que quarante-trois ans. Il réunissait les plus riches qualités de l'homme apostolique : zèle ardent, robuste santé, invincible courage, prudence extrême, manières simples, calme et joyeuse humeur. Depuis quize ans qu'il vivait chez les Indiens, il avait bâti nombre d'églises, et formé de ferventes chrétientés. Martyr de sa charité, il venait d'exercer, jusque dans les bras de la mort, son ministère de salut.

Le P. De Smet ne pouvait abandonner, sans sépulture, le corps de son ami. Enfermé dans un épais cercueil, il fut, avec les prières de l'Église, provisoirement déposé dans une fosse, au bord de la forêt. Un mois plus tard, le capitaine La Barge, retournant à Saint-Louis, devait exhumer ces restes vénérés, et les transporter au cimetière de Florissant.

« En d'autres circonstances, écrit le P. De Smet, cette mort eût été pour moi un motif de ne pas continuer mon périlleux voyage ; mais Dieu donne des forces que refuserait la nature ». Peu à peu, la fièvre disparut, la vigueur revint, et il put, à son tour, se rendre au chevet des malades.

Cinq passagers devaient encore succomber. Ils reçurent, avant d'expirer, le pardon divin. Ce n'est pas tout. Beaucoup, parmi les autres, ne s'étaient pas confessés depuis des années. Frappés par la mort du P. Hoecken, tous se rendirent, les uns après les autres,

---

(1) Relation citée.

dans la cabine du missionnaire, et furent réconciliés avec Dieu.

Enfin le bateau, remontant le Missouri, gagna les hauteurs du territoire indien. L'air devenant plus pur, l'épidémie disparut. Mais bientôt l'on apprit qu'un autre fléau, la petite vérole, sévissait chez les sauvages. Les victimes tombaient par centaines. Les cadavres restaient sans sépulture, exposés aux ardeurs de l'été. A plusieurs milles de distance, l'air en était infecté.

Sans hésiter, le P. De Smet se fait descendre à terre, et, bien que convalescent, parcourt la région. Plusieurs jours de suite, il baptise les enfants, soigne les malades, assiste les moribonds. Étonnés de son courage et touchés de sa bonté, les Yanktons, les Mandans, les Aricaras, les Gros-Ventres, écoutent la parole du Grand-Esprit, et invitent le missionnaire à rester chez eux. Celui-ci doit rejoindre le *Saint-Ange* et poursuivre son voyage; mais il n'oubliera pas ces lointaines tribus : un jour, nous le verrons travailler à établir chez elles une mission.

Tout en remontant le fleuve, il pense à l'avenir de ces vastes solitudes.

« La nature a été prodigue de ses dons envers cette contrée, et, sans être prophète, on peut prédire pour elle un avenir prospère. Bientôt lui sera appliqué le texte du Psalmiste : « La terre a été créée pour servir d'habitation à l'homme, et pour être le théâtre où la gloire du Seigneur et ses perfections seront manifestées ». Ces plaines, si belles et si fécondes, invitent le laboureur à y tracer des sillons ; ces antiques chênes attendent le bûcheron, et ces rochers, le tailleur de pierre. Un jour retentira dans ce désert le bruit de la hache et du marteau. De vastes fermes, entourées de vergers et de vignobles, de

nombreux troupeaux d'animaux domestiques, couvriront ces plages inhabitées, pour pourvoir aux besoins des villes qui s'y élèveront comme par enchantement ».

Mais alors, que deviendront les Indiens, eux qui, de temps immémorial, ont possédé ce territoire ? Grave question, que n'envisage pas sans inquiétude celui qui, depuis des années, a suivi la politique envahissante des États-Unis.

« Je garde encore, dit-il, une lueur d'espoir pour l'avenir de ces malheureuses tribus. Les sauvages envoient volontiers leurs enfants aux écoles ; ils font de grands progrès dans l'agriculture et les arts mécaniques. Peut-être seront-ils un jour incorporés dans l'Union avec tous les droits de citoyens. C'est l'unique chance de salut qui leur reste ; l'humanité et la justice exigent qu'ils n'en soient point frustrés ».



Le 14 juillet, on arriva au fort Union, un peu au-dessus de l'embouchure du Yellowstone. C'est là que devait commencer le voyage par terre. Avec regret, le P. De Smet se sépara de ceux dont il avait, pendant plus d'un mois, partagé les épreuves. Il consacra quinze jours à instruire les gens du fort, et à prendre ses dispositions pour les 800 milles qui restaient à parcourir. Puis il se remit en route avec quelques agents du gouvernement, et un certain nombre de chefs sauvages, se rendant au fort Laramie.

On mit dix jours à se rendre du fort Union au fort Alexandre, sur le Yellowstone.

« Un silence de mort règne dans ce vaste désert, écrivait le missionnaire. On y peut passer des semaines entières sans rencontrer âme qui vive. Et cependant, on

s'habitue à la solitude ; on finit même par l'aimer. Elle donne de l'essor aux facultés : l'intelligence devient plus vigoureuse, les idées naissent plus rapides et plus claires. On se sent porté à la prière, à la méditation, à la confiance en Dieu ; on songe davantage à Celui qui seul est notre refuge et pourvoit à tous nos besoins ».

Après avoir traversé le Yellowstone, la caravane entra au cœur du Grand-Désert. Le sol-rocailleux offrait à peine aux montures quelques touffes d'herbes. Le manque d'eau faisait cruellement souffrir hommes et bêtes. D'insupportables moustiques obligeaient les voyageurs à se couvrir les mains et le visage. Il fallait, avec de lourds chariots, tantôt escalader des rochers, tantôt franchir de profonds ravins.

Enfin, le 2 septembre, on arriva sur la grande route du Pacifique. « Cette immense avenue, écrivait le P. De Smet, est semblable à une aire constamment balayée par le vent, où le moindre brin d'herbe ne pourrait pousser, tant elle est, sans relâche, foulée sous les pieds des Européens et des Américains qui se rendent en Californie. Les sauvages, qui n'avaient vu d'autres chemins que des sentiers de chasse, pensaient, en voyant cette route, que toute la nation des Blancs avait passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil » (1).

Huit jours plus tard, on atteignit le terme du voyage. Le P. De Smet fut reçu par le surintendant des Affaires Indiennes, qui lui offrit l'hospitalité pour toute la durée des négociations.

---

(1) Lettre du P. De Smet au Directeur du *Journal de Bruxelles*, 30 juin 1853.

*

***

Le grand conseil devait se tenir à quelque distance du fort Laramie, dans une vaste plaine traversée par la Nébraska. Dix mille Indiens, appartenant pour la plupart aux diverses tribus siouses, attendaient les propositions des États-Unis. Entre ces peuplades, hier encore divisées par la haine, régnait l'entente la plus cordiale. Se rappelant leur commune origine, les enfants du désert se serraient les uns contre les autres : n'avaient-ils pas tous à défendre les mêmes droits ?

La conférence s'ouvrit le 12 septembre. Voici les points soumis aux délibérations :

1° Les Indiens reconnaissent aux États-Unis le droit d'établir, sur leur territoire, des routes et des postes militaires.

2° Les Indiens s'engagent, pour le maintien de la paix, à réparer les pertes et dommages éprouvés, de leur fait, par les Blancs.

3° Une indemnité de 50 000 dollars en or sera immédiatement payée aux Indiens pour les dégâts causés dans leurs chasses, leurs bois, leurs prairies, par les voyageurs des États qui traversent le pays.

4° Il leur sera, de plus, payé annuellement, pendant cinquante ans, 50 000 dollars en nature, d'après ce qui leur sera jugé le plus utile.

Le traité fut lu et expliqué, point par point, aux interprètes. Ceux-ci, parcourant alors les groupes des diverses tribus, firent connaître aux sauvages les propositions du gouvernement.

Confiant dans la bonne foi des États-Unis, le P. De Smet désirait sincèrement le succès de la conférence.

Reçu chez les chefs, invité aux festins, il usa constamment de son influence pour assurer la paix. Son attitude loyale et désintéressée fit impression sur les Indiens ; aucun ne résista à ses conseils.

Le missionnaire, d'ailleurs, savait que la religion est la plus sûre garantie d'union entre les peuples : « Les promesses et les menaces, les fusils et les sabres, disait-il, ne vaudront jamais la parole de paix d'une robe-noire, l'étendard civilisateur de la croix » (1). Trouvant l'occasion unique d'annoncer en même temps l'Évangile à toutes les tribus, il faisait chaque jour plusieurs instructions sur les commandements de Dieu, les récompenses ou les peines de l'autre vie. Il expliqua la nécessité du baptême, et régénéra près de douze cents enfants.

On pourrait croire à l'éphémère efficacité de ces prédications isolées, faites à un auditoire d'un jour, qui demain retournera à ses pratiques superstitieuses. Ce serait une erreur. Dans le champ du paganisme, le missionnaire peut être comparé à un arbre généreux qui, l'automne venu, secoue ses semences et les livre au vent du ciel. Qu'importe que des milliers de graines avortent, si une seule vient à germer et à fructifier ? Souvent, dans ses courses, le P. De Smet rencontra des sauvages, tout pénétrés de l'esprit du christianisme, à qui il ne manquait plus que la régénération par le baptême. Les interrogeait-il, il apprenait, non sans surprise, qu'une fois dans leur vie, ils avaient assisté à une de ses instructions, et que sa parole, accueillie dans leurs âmes sincères, avait porté les fruits qu'il admirait.

Cette fois encore, il put croire au succès de son

(1) Relation citée.

apostolat. Les sauvages l'avaient écouté avec une religieuse attention, et exprimaient le désir de devenir chrétiens.

— Père, disaient-ils, nous avouons nos fautes, mais nous ignorions la parole du Grand-Esprit ; si vous restiez pour nous instruire, nous tâcherions désormais de mieux vivre.

Impuissant à leur donner satisfaction, le P. De Smet ne cessait de répéter : « Si les prêtres d'Europe savaient quel bien peut faire ici un missionnaire, ils accourraient en Amérique, afin de réjouir l'Église notre mère, en lui donnant, par milliers, de nouveaux enfants ».

Cependant la conférence touchait à sa fin. Les articles, longuement discutés, avaient été, l'un après l'autre, adoptés par les tribus. Le traité fut signé par les représentants des États-Unis et les principaux chefs indiens.

Le lendemain, les sauvages voient le drapeau de l'Union flotter devant la tente du surintendant. En même temps, le canon leur annonce l'arrivée des présents envoyés par la République. Tous aussitôt d'accourir et de se ranger autour d'une enceinte circulaire, au centre de laquelle sont exposés les objets à distribuer.

Les grands chefs sont servis les premiers. On commence par les habiller. Fiers de leur nouveau costume, ils font naïvement admirer au missionnaire leur uniforme de général, avec leur beau sabre doré — singulier contraste avec leurs cheveux en broussaille, et leur visage frotté de vermillon.

Ainsi accoutrés, les chefs partagent eux-mêmes, entre les membres de leurs tribus, les largesses du gouvernement. L'ordre le plus parfait, la plus stricte justice, président à la distribution. Puis chacun se retire, charmé

des bonnes grâces du surintendant, et comptant sur ses pacifiques promesses.

Le P. De Smet partage la confiance générale. « Ce conseil, dit-il, sera le commencement d'une nouvelle ère pour les Peaux-Rouges, d'une ère de paix. Désormais, les voyageurs pourront traverser le désert sans être molestés, et les Indiens n'auront plus rien à craindre de la part des mauvais Blancs ».

Généreuse prévision, qui sera, hélas ! trop tôt démentie.



La conférence avait duré douze jours. Le 24 septembre, les Indiens se disposèrent à regagner leur pays. Le P. De Smet leur recommanda de prier chaque jour « le Maître de la vie », et promit de s'employer à leur obtenir des missionnaires ; il serra une dernière fois la main des chefs, puis reprit la route de Saint-Louis, en compagnie des négociateurs américains, et d'une députation d'Indiens se rendant à Washington.

Après avoir quelque temps longé la Nébraska, la caravane se dirigea vers le sud, pour visiter la mission des Potowatomies. C'était l'occasion de faire constater aux sauvages le bien-être que procure un travail industrieux et persévérant.

Les missionnaires de Sainte-Marie offrirent aux voyageurs un banquet. Quantité de légumes et de fruits : patates, carottes, navets, citrouilles, melons, pommes et pêches, furent servis aux députés indiens. Tous y firent grand honneur. A la fin du repas, la Tête-d'Aigle se leva et, s'adressant au P. De Smet :

— Aujourd'hui, dit-il, nous comprenons tes paroles.

Tu nous as dit, dans le camp, qu'après quelques années, les buffles disparaîtraient de notre territoire, mais qu'alors nous pourrions tirer du sein de la terre notre nourriture et celle de nos enfants. Lorsque tu nous parlais, nos oreilles étaient encore fermées ; aujourd'hui, elles sont ouvertes, car nous avons mangé les fruits de la terre. Nous voyons ici un peuple heureux, bien nourri et bien habillé. Nous serons heureux d'avoir, nous aussi, des robes-noires, et volontiers nous écouterons leur parole.

Le lendemain, dimanche, tous assistèrent à la grand' messe. La prière, les chants, la piété des fidèles, firent sur les sauvages une profonde impression. Ils ne cessaient d'interroger le missionnaire sur la doctrine qui devait les rendre heureux et les conduire au ciel.

En quittant Sainte-Marie, ils se dirigèrent sur Wesport et descendirent en bateau le Missouri. Qu'on s'imagine l'ébahissement de ces hommes, subitement passés du désert dans un pays riche et civilisé. A chaque ville, à chaque bourgade, redoublaient les cris de joie et d'admiration.

Enfin, le 22 octobre, on arrive à Saint-Louis. Avant de poursuivre leur voyage, les députés sont reçus à l'université. Le P. Provincial leur fait un chaleureux accueil, et promet de leur obtenir des robes-noires.

Repassant devant Dieu les événements survenus depuis cinq mois, le P. De Smet sent son âme déborder de reconnaissance : « Pendant mon voyage à travers les plaines et les montagnes, la bonne Providence a veillé sur moi. J'ai échappé à une dangereuse maladie, aux attaques des ennemis et des fauves, à la petite vérole et au choléra. J'ai traversé, sain et sauf, un camp où les

hommes mouraient et pourrissaient sur place. Je suis resté plus d'un mois au milieu des morts et des mourants, touchant et soignant les cholériques, sans être atteint par la contagion. J'ai eu le bonheur de verser l'eau du baptême sur le front de 1 586 enfants et adultes, dont beaucoup ont depuis succombé au fléau, et maintenant sont heureux pour toujours » (1).

La modestie du missionnaire ne lui permet pas de rappeler la part qu'il a eue au succès de la conférence ; mais les États-Unis doivent la reconnaître. On dira bientôt, à Washington, que sa médiation vaut mieux qu'une armée (2). Lorsque surgiront, avec les Indiens, de nouveaux conflits, c'est lui qu'on appellera pour rétablir la paix.

---

(1) Lettre au P. Hélias d'Huddeghem. — Saint-Louis, 13 novembre 1851.

(2) Cf. Chittenden et Richardson, p. 1566.

CHAPITRE XV

LES ANNÉES D'ÉPREUVE

1848-1855

Pendant son voyage au fort Laramie, le P. De Smet avait été remplacé par le P. Verhaegen comme *socius* et procureur de la vice-province. Peut-être avait-il espéré ne jamais reprendre ses fonctions. Elles ne lui avaient été imposées, on s'en souvient, qu'à titre provisoire, et il avait maintes fois exprimé le désir de retourner aux missions.

Le 2 février 1850, il écrivait au P. Général : « Votre Paternité, dans sa lettre du 29 août dernier, daignait s'enquérir de l'état de ma santé. Grâce à Dieu, je vais bien. Je ne souffre plus guère de mon rhumatisme (1). Je me sens prêt à affronter et à endurer de nouveau les privations inséparables des lointains voyages. Un signe de Votre Paternité me fera immédiatement prendre la route des plaines de l'Ouest, où tant de milliers d'âmes gémissent sous l'empire de Satan. L'espoir de baptiser ces petits enfants, de préparer à la mort ces pauvres vieillards, dont les dispositions sont généralement admirables, m'inspire le courage nécessaire pour retourner à un poste que j'ai toujours regretté ».

---

(1) Il s'agit de douleurs que le Père avait contractées en 1848, au cours de son voyage chez les Sioux.

De leur côté, les Indiens attendaient impatiemment le retour de la robe-noire.

Depuis 1847, les Pieds-Noirs étaient sans missionnaire. Appelé au Canada par les supérieurs, le P. Point avait dû abandonner ses onze cents néophytes, que guettait de nouveau la barbarie (1). Les Corbeaux rappelaient au P. De Smet ses promesses, et le pressaient d'y donner au moins un commencement d'exécution. « Souvenez-vous, disaient les Sioux, que l'eau sainte du baptême a coulé sur le front de nos enfants ». Le grand chef des Assiniboins envoyait une longue lettre pour réclamer des missionnaires, promettant de consacrer à leur entretien une partie des annuités dues à sa tribu par le gouvernement. « Je me fais vieux, disait-il en finissant. Puissé-je voir mon vœu se réaliser ! Après, je mourrai volontiers ».

Le P. De Smet jugeait d'autant plus urgent de répondre à ces appels, qu'il voulait prévenir l'arrivée des protestants, et les empêcher de semer l'erreur dans une terre si bien préparée.

Il avait cru tenir l'occasion au printemps de 1851. Mgr Miège l'invitait à lui servir d'introducteur chez les tribus indiennes récemment soumises à sa juridiction. « J'espère, écrivait-il, voir bientôt, à l'est des Monts-Rocheux, s'ouvrir de nouvelles missions pour la conversion et la civilisation des sauvages » (2).

Ses lettres d'alors trahissent la joie de voir enfin réalisé son rêve le plus cher. Il fait connaître ses projets ; il se recommande aux prières de ses amis : « Mes courses vont être longues, les dangers n'y manqueront pas : obtenez-

---

(1) Le P. Point devait mourir à la résidence de Québec, le 4 juillet 1868.

(2) A son frère Charles. — Saint-Louis, 27 avril 1851.

moi du ciel le courage et la force de bien remplir ma tâche » (1).

Tout était prêt pour le départ, lorsqu'arriva de Rome une lettre désapprouvant son projet de retourner aux missions. S'il avait assisté au conseil des Indiens, c'est que ses supérieurs locaux, n'osant revenir sur la promesse faite au gouvernement, avaient pris sur eux toute responsabilité.

Que s'était-il donc passé ?

Nous touchons à l'époque douloureuse de la vie du P. De Smet. Desservi par des hommes mal éclairés, il sentira que ses supérieurs doutent de sa prudence, sinon de sa vertu. L'épreuve prendra diverses formes ; le religieux connaîtra des heures de découragement ; il s'écoulera des années avant qu'il retrouve la paix, avec la confiance de ceux qu'il vénère et qu'il aime.

Cette sorte de crise, hâtons-nous de le dire, s'explique aisément. L'excessive sensibilité du P. De Smet devait lui rendre singulièrement pénible l'exagération ou l'inexactitude de certains rapports. Les supérieurs étaient trop éloignés pour se rendre compte, par eux-mêmes, de la situation. L'ardeur même avec laquelle le vaillant apôtre poursuivait son œuvre l'exposait à plus d'un mécompte.



Les premières difficultés remontent au temps où notre missionnaire travaillait dans l'Orégon.

---

(1) A sa nièce Rosalie, qui venait de faire sa première communion. — 28 avril 1851.

Parmi ses auxiliaires, quelques-uns avaient peine à se plier à sa direction ; ils adressèrent des plaintes à Rome. Le P. De Smet avait conscience de ne point mériter leurs reproches ; toujours il avait montré un esprit conciliant, et fait tous les sacrifices possibles au maintien de la paix. Il n'eut pas de peine à faire comprendre au P. Général de quel côté étaient les torts. Au printemps de 1848, le P. Roothaan chargeait le P. Elet d'assurer l'ancien supérieur de l'Orégon « qu'il lui rendait toute sa confiance ».

Ce n'était qu'un court répit. Dans une lettre du 17 février 1849, le P. Roothaan fit part au P. De Smet du reproche qu'on lui adressait d'avoir eu peu de souci de la pauvreté religieuse, agissant comme si le maniement de l'argent eût été laissé à sa fantaisie.

Ne croyant plus, dès lors, pouvoir exercer la charge de procureur général, le P. De Smet va trouver le P. Elet. Il le conjure, les larmes aux yeux, de lui ôter une intendance dont il est jugé indigne, et dont le fardeau, désormais, lui semblera plus que doublé.

Toutefois il croit aussi devoir répondre aux imputations qui atteignent son honneur de religieux. Il envoie au P. Général le compte-rendu de son administration depuis 1840, époque où lui fut confié l'argent des missions. Ce compte, il l'a plusieurs fois soumis au contrôle du P. Van de Velde et du P. Elet. S'il y a eu de folles dépenses, voire des dettes contractées, c'est que « l'on n'a tenu compte ni de ses avis, ni de ses ordres ».

« Pour ce qui regarde ma personne, dit-il, à part le modique salaire payé à mon guide, j'ai fait trois fois le voyage des Montagnes-Rocheuses jusqu'à Saint-Louis sans dépenser une seule piastre. L'année dernière, dans

ma visite aux sauvages, j'ai parcouru plus de 3 000 milles, j'ai été absent quatre mois, et toutes mes dépenses ne montaient pas à 50 piastres ».

Même lorsqu'il voyage en Europe, il est loin de vivre en seigneur : « Me trouvant, à Paris, trop éloigné de la maison de nos Pères, je me suis plus d'une fois contenté, en guise de dîner, d'acheter pour deux ou trois sous de châtaignes... J'ai fait, aller et retour, le voyage de Marseille à Rome, sur le tillac du bateau à vapeur, avec un pain et un morceau de viande que j'avais achetés avant de m'embarquer, par pure économie.

» Je regrette de devoir entrer dans ces détails, pour détruire ce qui me semble une fausse impression donnée sur mon compte. Si j'ai tort, j'en demande pardon à Votre Paternité » (1).

Il y a dans cette réponse une force de raison, un accent de sincérité, qui ne trompent pas. Le P. Roothaan avait trop de clairvoyance et de loyauté pour ne pas accepter ces explications. Le P. De Smet fut maintenu dans sa charge de procureur et d'assistant du P. Provincial. Entre son supérieur et lui les relations redevinrent cordiales, si bien qu'il pouvait espérer l'autorisation d'aller bientôt ouvrir de nouvelles missions.

Les choses en étaient là, lorsque surgirent de nouveaux griefs. Ils devaient produire, sur l'esprit du P. Général, une impression profonde, et lui inspirer des craintes touchant l'avenir de l'Orégon.



Le 1er mai 1852, le P. De Smet écrit à Mgr Van de

(1) Lettre du 3 avril 1849.

Velde : « Lorsque vous étiez mon supérieur, vous me reprochiez souvent d'être trop vite affecté et découragé, si l'on avait fait quelque rapport contre moi, et je reconnais que vous aviez raison. Il est de nouveau arrivé quelque chose de semblable, et cela auprès de la plus haute autorité. J'en ai été réellement bouleversé, d'autant que — c'est ma ferme conviction — les accusations portées contre moi sont fausses, et peuvent avoir comme conséquence l'abandon d'une grande partie des Indiens, pour lesquels j'aurais joyeusement sacrifié ce qui me reste de vie ».

Quelles étaient ces accusations ? Nous les trouvons formulées dans la lettre du P. Général, qui avait failli empêcher le départ du P. De Smet pour le fort Laramie.

Elles portaient spécialement sur deux points : 1° Les relations publiées par le missionnaire contenaient une large part de fantaisie, et causaient une amère déception à celui qui arrivait sur les lieux. — 2° Le P. De Smet avait compromis l'avenir des missions, en faisant aux sauvages d'excessives largesses, et des promesses qu'il avait été impossible de tenir (1).

En réponse au premier grief, le P. De Smet envoie immédiatement à Rome le témoignage des principaux missionnaires de l'Orégon, notamment des PP. Accolti, Ravalli, Mengarini, Joset et De Vos. Nous n'en citerons que deux passages.

Le 1er juin 1847, un an après que le P. De Smet avait quitté les Montagnes, le P. Accolti, supérieur du Willamette, écrivait au P. Provincial :

« Peut-être trouverez-vous des hommes qui, amis de la

(1) Lettre du 14 avril 1851.

critique, verront de l'exagération dans les rapports que nous faisons des missions. Ne les écoutez pas. Je puis vous assurer que, lorsque ces missions sont vues de près et sans préjugé, la réalité surpasse toutes les relations qui en ont été faites jusqu'à présent... Je parle sincèrement, je n'exagère rien ; j'exprime l'opinion générale des étrangers, des protestants même, qui sont forcés de rendre témoignage à l'évidence des faits » (1).

Dans une lettre adressée, la même année, au P. Van de Velde, le P. Ravalli écrivait : « Je dois avouer, dans toute la sincérité de mon cœur, que, parmi ces bons Têtes-Plates, je me trouve comme dans un paradis terrestre... Dans les lettres du P. De Smet que j'ai lues à Rome, dans les diverses relations qu'il a écrites lorsque je me trouvais au Willamette, je croyais voir quelque exagération, quelques ornements de rhétorique, destinés à charmer le lecteur ; mais lorsque la Providence eut comblé mon désir en m'envoyant aux Montagnes, je constatai que, si l'on pouvait reprocher quelque chose à ces lettres, c'était de ne pas approcher de la réalité, en ce qui concerne les bonnes dispositions des sauvages ».

En même temps que ces témoignages, le P. De Smet envoie au P. Général une lettre de Mgr Blanchet, lui exprimant sa reconnaissance pour les merveilleux résultats obtenus dans l'Orégon.

---

(1) Washington Irving écrit, en parlant des Têtes-Plates : « Dire que ce peuple est religieux, ne serait donner qu'une faible idée de la piété et de la dévotion qui se manifestent dans sa conduite. Sa probité est sans reproche, la droiture de ses intentions, l'observance de ses rites sont vraiment remarquables. C'est une nation de saints, plutôt qu'une horde de barbares ». (*Mémoires du capitaine Bonneville*. Cité par Helen Jackson : *A Century of Dishonor*, p. 377).

Comment, dès lors, avait-on pu ne voir que fantaisie dans les récits du P. De Smet ?

Nous citons la réponse qu'a bien voulu nous fournir le P. Cataldo, l'homme le mieux qualifié pour juger les faits et les personnes de cette époque lointaine (1). « Certains, dit-il, n'ayant vu qu'un petit nombre de stations, et n'y trouvant pas ce que le P. De Smet trouvait autre part, ont pensé et écrit que c'était un exagéré et un imaginatif. J'ai appris à juger le P. De Smet en voyant les Indiens eux-mêmes. Maintes fois j'ai eu l'occasion de dire mon sentiment à ceux qui me semblaient mal apprécier l'auteur des *Lettres*, et j'ai toujours combattu leur erreur » (2).

Quant à la seconde imputation,celle d'avoir compromis, par ses libéralités et ses promesses, l'avenir des missions, le P. De Smet en appelle encore au témoignage de ses confrères : « Je pourrais, dit-il, remplir plusieurs pages d'extraits de lettres des Pères de l'Orégon, qui me font l'éloge des Indiens, et cela, des années après que je les ai quittés » (3).

Il cite, en particulier, une lettre écrite par le P. Joset, le 1er novembre 1851. « Vous apprendrez avec plaisir, dit celui-ci, que les Pends-d'Oreilles, les Cœurs-d'Alène, les Chaudières et les tribus des lacs du Columbia donnent à leurs missionnaires la plus entière satisfaction, et, je puis le dire, ne se sont jamais mieux comportés ».

L'avenir des missions était loin d'être compromis. Toutefois, un événement, survenu à la fin de 1850, avait

(1) Le P. Cataldo arriva dans l'Orégon dès 1864. Il fut de longues années supérieur de la mission des Montagnes-Rocheuses.

(2) Pendleton, 5 mars 1909.

(3) Lettre à Mgr Van de Velde. — 1er mai 1852.

pu causer au P. Général de légitimes appréhensions. La mission Sainte-Marie, le premier établissement des Montagnes, avait dû être abandonnée.

Située dans une gracieuse et fertile vallée, abondamment pourvue de vivres, la réduction offrait aux voyageurs d'inappréciables facilités. Chaque hiver s'y retiraient des chasseurs et des trappeurs américains, voulant, disaient-ils, remplir leurs devoirs religieux. En réalité, plusieurs n'avaient en vue que de se faire héberger à la mission. Quelques-uns même se livraient, sous les yeux des nouveaux chrétiens, à de honteux désordres. Les Pères leur reprochaient-ils leur vie licentieuse, ils se vengeaient en excitant contre eux les Indiens. Les missionnaires n'étaient que des ambitieux, venus de l'autre côté de l'Océan pour s'emparer de leurs terres et les opprimer.

Ces calomnies, jointes aux intrigues d'un sauvage qui voulait se faire nommer chef, ne devaient que trop réussir. Si sincère que fût leur conversion, les Têtes-Plates n'avaient point encore dépouillé leur mobilité native. Jusque là si dociles et si attachés aux robes-noires, ils s'éloignèrent peu à peu de leurs bienfaiteurs. En même temps, ils oubliaient les promesses de leur baptême. La passion du jeu se réveillait ; l'eau-de-vie, introduite par les Blancs, commençait ses ravages.

La chasse d'été de 1849 donna lieu aux pires excès. Honteux de leur conduite, les néophytes osaient à peine rentrer à Sainte-Marie. En vain le P. Mengarini les reçoit-il avec bonté, il leur semble qu'autour d'eux tout leur reproche leurs désordres. Un matin, tous ceux qui ont pris part à la chasse enfourchent leurs chevaux, et vont dresser leur tente à trois lieues du village. Seuls, quelques

vieillards restent avec le missionnaire, déplorant, eux aussi, l'égarement de la tribu. Victor, le grand chef, n'a malheureusement ni l'énergie, ni l'ascendant de Grand-Visage. L'invite-t-on à intervenir, il ne sait que répéter :

— Que puis-je y faire ?

Voulant à tout prix ramener ses enfants, le P. Mengarini se met à leur poursuite. Hélas ! ses avances ne peuvent triompher de leur aveuglement. Ne sachant à quoi se résoudre, il consulte son supérieur, le P. Accolti. Celui-ci est d'avis qu'il faut, pendant quelque temps, fermer la réduction. Sans doute, lorsque les Pères seront partis, les Têtes-Plates apprécieront mieux leurs services ; ils les supplieront de revenir, et se montreront plus dociles (1). La mort dans l'âme, les missionnaires quittent Sainte-Marie, où jadis la ferveur des néophytes leur a fait goûter de si douces joies. Le P. Mengarini se retire au Willamette, le P. Ravalli chez les Cœurs-d'Alène (2).

On le voit, l'abandon de Sainte-Marie avait eu de tout autres causes que les libéralités et les promesses

---

(1) Pareille mesure venait d'être prise chez les Cœurs-d'Alène un instant infidèles, et avait obtenu plein succès.

(2) Cf. *Memoirs of Father Mengarini* dans les *Woodstock Letters*, juin 1889, p. 149-152. — Palladino, *Indian and White in the Northwest*, p. 50.

Par suite de circonstances que nous raconterons plus loin, la mission ne pourra être rouverte que 16 ans plus tard. Quant au P. Mengarini, il ne reverra jamais Sainte-Marie. Après un court séjour au Willamette, il sera chargé, avec les PP. Nobili et De Vos, de la nouvelle mission de Californie. Jamais pourtant il n'oubliera ses chers Têtes-Plates, et consacrera ses rares loisirs à la composition d'une grammaire, appelée à rendre aux missionnaires d'inappréciables services. *(A selish or flat-head grammar.* New-York, 1861). Il mourra à Santa-Clara le 23 septembre 1886.

*

du P. De Smet. Aussi celui-ci n'hésitait pas à déclarer l'imputation « fausse dans tout son sens » (1).



La douleur du missionnaire était d'autant plus vive qu'il pouvait se demander si, cette fois, le P. Général admettait sa justification. Depuis un an, il attendait une réponse.

Enfin arriva une lettre de Rome. Le P. Roothaan rendait justice au zèle et à la sincérité du P. De Smet, sans toutefois pouvoir s'expliquer les faits. « Les revers de ces dernières années, disait-il, me sont encore un mystère. Mystère surtout, le changement survenu chez les Têtes-Plates » (2).

L'avenir des réductions ne cessait d'inquiéter le P. Général (3). Tout en faisant large part à l'exagération dans les rapports qui lui étaient parvenus, ne pouvait-il pas soupçonner le P. De Smet d'avoir vu les choses en optimiste, et nourri de trop vastes projets ? Ne pouvait-il pas, du moins, croire la situation modifiée, depuis cinq ans que l'ancien supérieur avait quitté l'Orégon ? Avant de laisser ouvrir de nouvelles missions, avant même de donner à la conduite du P. De Smet une approbation définitive, il devait être plus complètement informé, et prendre le loisir d'arrêter son jugement.

Pareilles difficultés n'étaient point, du reste, sans

(1) Lettre au P. Murphy, vice-provincial du Missouri. — 1er mars 1852.

(2) Lettre du 15 avril 1852.

(3) « Maintenant que la mission Sainte-Marie est fermée, avait-il dit, je crains beaucoup pour les autres ». (*Woodstock Letters*, 1887, p. 96).

précédent dans l'histoire de l'apostolat. Le missionnaire, qui ouvre à l'Évangile une terre nouvelle, se montre d'ordinaire impatient d'assurer sa conquête. Au risque de paraître importun, il réclame des ressources plus abondantes, des auxiliaires plus nombreux. Facilement son entreprise semble témérité. Les difficultés du début, quelques échecs inévitables, provoquent la défiance des timides et la critique des gens à courte vue. Les supérieurs eux-mêmes, avant de s'engager, exigent des garanties. Mais si l'œuvre est bénie de Dieu, si la moisson paraît abondante et l'avenir assuré, ceux qui, à l'origine, ont imposé la modération, applaudissent au succès, et, sans réserve, accordent leur appui.

L'œuvre du P. De Smet, comme celle de tous les initiateurs, avait besoin de l'épreuve du temps. Personne, aujourd'hui, ne conteste au vaillant religieux la gloire d'avoir ouvert un champ fécond à l'apostolat catholique.

« Il est hors de doute, nous écrit le P. Cataldo, que le P. De Smet était un homme supérieur, et vraiment providentiel pour nos missions. Humainement parlant, sans lui, ou sans quelqu'un de semblable, les missions des Montagnes n'eussent jamais existé, ni, par suite, celles de Californie (1). Ce n'était pas, il est vrai, un missionnaire de résidence, mais c'était le grand organisateur des missions ; il savait attirer les Indiens, les charmer, et les laisser sous la direction d'un Père, qui était à demeure... Il recueillait des ressources, et, de plus, recrutait des hommes. Il les accompagnait lui-même sur le théâtre de leurs travaux, leur apprenait à agir avec les

(1) Les missions de Californie et des Montagnes-Rocheuses ont été réunies, les 31 juillet 1909, pour former la nouvelle province de Californie.

Indiens et ne les quittait qu'après les avoir vus bien à l'œuvre » (1).

En 1891, Mgr Brondel, évêque d'Helena, invitait les fidèles de son diocèse à célébrer, le premier dimanche d'octobre, le cinquantième anniversaire de l'introduction du catholicisme au Montana. « Si aujourd'hui, disait-il en parlant des fondateurs de Sainte-Marie, si aujourd'hui il n'y a pas de tribu indienne qui n'ait ses églises et ses écoles, pas de bourgade qui n'ait sa chapelle catholique, pas de ville de quelque importance qui n'ait ses églises, ses écoles et ses hôpitaux, c'est en grande partie à ces héroïques pionniers de la foi que nous le devons » (2).

A l'exemple des Apôtres, le P. De Smet devait semer dans la douleur les fruits que d'autres recueilleraient dans l'allégresse.

***

En même temps que le Maître appesantissait sa croix sur les épaules du religieux, il lui ôtait, l'un après l'autre, ses naturels appuis.

Nous avons déjà raconté la mort du P. Hoecken. Quelques mois plus tard, le P. Elet s'éteignait à Florissant. Au retour du fort Laramie, le P. De Smet ne retrouva plus celui qu'il appelle « le frère et l'ami le plus sincère » (3), celui dont la douceur, la délicate charité, l'avaient si souvent aidé à supporter l'épreuve.

---

(1) Lettre citée. — Le P. de la Motte, qui succéda au P. Cataldo comme supérieur des missions des Montagnes-Rocheuses et de la Californie, nous déclare partager entièrement le jugement de son prédécesseur. « Les espérances du P. De Smet, dit-il, ont été plus que réalisées ». (Santa-Clara, 16 mars 1909).

(2) Mandement du 27 septembre 1891.

(3) Lettre à François De Smet. — Saint-Louis, 17 avril 1851.

L'existence des deux Pères avait été intimement mêlée. Tous deux enfants de la Flandre, ils étaient arrivés ensemble en Amérique. Ensemble ils avaient connu les temps héroïques de Whitemarsh et de Florissant. Ensemble ils avaient été ordonnés prêtres, avaient assisté à la colonisation du Missouri, soutenu les débuts du collège de Saint-Louis. Ils venaient de partager, pendant trois ans, le gouvernement de la vice-province. Fidèle au souvenir de son saint ami, le P. De Smet devait lui consacrer quelques pages émues, où l'accent du regret se tempère d'admiration pour sa vertu (1).

On se rappelle Mme Duchesne, la religieuse d'élite qui, en 1823, avait accueilli au Missouri la vaillante troupe du P. Van Quickenborne. L'évangélisation des Indiens était restée sa grande préoccupation. « Je n'ai de plaisir, écrivait-elle, qu'à entendre parler des espérances que donne la mission des Montagnes-Rocheuses... C'est en considérant les frais nécessaires à de tels établissements qu'on est tenté d'être riche » (2).

Encouragé et secondé par elle depuis son noviciat, le P. De Smet la vénérait comme une mère. A chaque retour de ses missions, il se faisait un devoir et une joie d'aller lui rendre compte des progrès de l'Évangile. « Jamais, dit-il, je ne sortais de ces visites, sans être convaincu que je venais de m'entretenir avec une vraie sainte. J'ai toujours regardé cette Mère comme la plus grande protectrice de nos missions. Pendant plusieurs années, elle offrit deux communions par semaine, et des

---

(1) *Lettres choisies*, 2e série, p. 51.

(2) Voir Mgr Baunard, *Histoire de Madame Duchesne*, p. 469.

prières tous les jours, pour la conversion des Indiens qu'elle aimait tendrement » (1).

Mme Duchesne était maintenant plus qu'octogénaire. Sentant venir sa fin, elle voulut adresser un triple adieu à ce qu'elle avait de plus cher en ce monde : le Sacré-Cœur, sa famille et les missions indiennes. « Mon très cher Père, écrivit-elle à l'apôtre des Montagnes-Rocheuses, je ne puis quitter cette vie sans vous exprimer ma reconnaissance. N'oubliez pas, après sa mort, celle que vous avez favorisée de vos bontés sur la terre. Elles sont pour moi un appui auprès du souverain Juge, que j'ai tant offensé ». Suivait la promesse de prier encore pour les sauvages, et surtout pour leur bon Père.

Le 18 novembre 1852, l'éminente fondatrice expirait à Saint-Charles, laissant, en Amérique, sa Société solidement établie et animée de son esprit. Le P. De Smet reçut bientôt l'assurance de son bonheur. Il était convenu avec elle que le premier qui mourrait obtiendrait à l'autre une faveur particulière. Aussitôt après la mort de Mme Duchesne, il se sentit exaucé (2).

L'année suivante, c'était le P. Roothaan qui entrait dans son éternité. Peut-être avait-il, jusqu'à la fin, gardé quelque crainte touchant l'avenir de l'Orégon. Le P. De Smet n'en fut pas moins sensible à la perte d'un homme dont il avait maintes fois éprouvé la bonté, et « pour qui il gardait toujours une estime pleine de respect et de vénération » (3).

Les amis survivants étaient dispersés. Avec Mgr Van

---

(1) Lettre du 9 octobre 1872.

(2) Mgr Baunard, *Op. cit.*, p. 489.— Nous ignorons de quelle faveur il est ici question.

(3) Lettre à Mgr Van de Velde. — 1er mai 1852.

de Velde, évêque de Chicago, avec Mgr Miège, vicaire apostolique du Territoire Indien, le P. De Smet n'aurait désormais que des rapports éloignés. De plus, il arrivait à un âge où l'on ne contracte guère de nouvelles liaisons.

Tandis qu'autour de lui le vide s'élargit, le religieux s'attache davantage à l'Ami qui demeure alors que tout s'évanouit ; il fait de Lui le confident de ses peines intimes, et, courageusement, il embrasse la croix. Mieux que jamais, il goûte ces réflexions qui, depuis longtemps, lui sont familières :

« Pourquoi vouloir, ô mon âme, échapper à la croix ? Quoi que tu fasses, elle t'atteindra toujours. Pour une croix que tu évites, tu es sûre d'en rencontrer deux. N'est-ce pas déjà une souffrance que la crainte ?... Prends donc un parti plus sage ; fais bon accueil à la croix que t'envoie le ciel. Essaie d'en comprendre le prix : tu trouveras en elle ton bonheur. Elle a été toute pénétrée du sang de Jésus, ce sang généreusement versé, qui efface le péché et ouvre le ciel » (1).



Nourri de ces fortes pensées, le P. De Smet envisage, sans faiblir, un nouveau sacrifice. Ce n'est plus

(1) Ces paroles, que nous traduisons du flamand, étaient écrites sur une image offerte par le P. De Smet à une bienfaitrice des missions. « J'espère, disait-il, que vous ne refuserez pas ce petit souvenir. C'est un de mes vieux compagnons. En 1821, il traversa pour la première fois avec moi l'Atlantique. Puisse-t-il vous faire autant de bien qu'à moi ! Chaque fois que j'étais dans la peine, je le regardais ; il m'encourageait à la patience dans les contrariétés et les épreuves qu'il plaisait au Tout-Puissant de m'envoyer ». (Saint-Louis, 22 mai 1849).

seulement aux missions, c'est à l'Amérique, sa patrie d'adoption, qu'il est question de l'arracher.

Le 12 mars 1852, il écrit au provincial de Hollande :

« Peut-être avez-vous déjà reçu la lettre dans laquelle le R. P. Provincial du Missouri vous communique son intention, et celle de tous ses consulteurs, de m'envoyer en Europe comme procureur de la vice-province et des missions indiennes, intention sur laquelle il désirait prendre l'avis de Votre Révérence. C'est là un projet que le P. Elet avait formé durant son provincialat, et qui semble avoir déjà reçu l'approbation de Sa Paternité.

» Pour autant que la chose me concerne, je tiens à vous parler sans détour. Je n'ai pas à influer sur la décision de mes supérieurs, ni sur l'adoption de leur projet. Je déclare que je suis prêt à exécuter en tout leur volonté. Je vous avouerai même qu'au fond, après avoir mûrement réfléchi et beaucoup prié, je désire que le projet se réalise, et cela, parce que je serais heureux de pouvoir passer les quelques années qui me restent — si Dieu daigne un peu prolonger ma vie — dans la stricte observation de nos saintes règles, et la parfaite soumission aux ordres de mes supérieurs. J'éprouve ce besoin, après avoir passé tant d'années dans ces lointaines missions d'Amérique. La belle mort du P. Hoecken, que Dieu a jugé bon de récompenser sur le champ de bataille, ainsi que celle du vénéré P. Elet, qui, pendant de longues années, a été pour moi, non seulement un frère dans le Christ, mais encore un guide par ses conseils et son exemple, me font sincèrement désirer ce changement.

» J'ose vous assurer d'avance, Mon Révérend Père, que je vous donnerai en tout pleine satisfaction, et que,

si vous daignez agréer la proposition du R. P. Provincial, je vous en garderai une vive reconnaissance. Vivre en bon religieux, dans la pratique de l'obéissance, et, si l'occasion s'en présente, être encore utile à l'Amérique, toujours selon le bon plaisir de mes supérieurs, tel est, devant Dieu, mon seul désir ».

Dieu se contentera de ce généreux dessein. Les supérieurs de la Compagnie ne donneront pas suite à leur projet. Le P. De Smet sera maintenu à Saint-Louis, et continuera d'exercer sous le nouveau provincial, le P. Murphy, les mêmes fonctions que sous le P. Elet. Le fait qu'il restera, jusqu'à sa mort, procureur du Missouri, est la meilleure preuve qu'on a reconnu la sagesse de son administration.

Le calme, bientôt, rentre tout à fait dans son âme, un moment désemparée. Le 15 août 1855, il se lie plus étroitement, par les vœux solennels, au Maître qu'il a promis de servir jusqu'au bout (1).

Les années douloureuses qu'il vient de traverser ont affermi sa vertu. A la lumière d'en haut, il a compris que l'épreuve est la condition de toute œuvre féconde, et qu'à la suite du Sauveur crucifié, l'apôtre doit savoir souffrir. Se voyant si vite abattu, il est devenu plus humble encore, et plus compatissant à la misère d'autrui. Surtout, il a pris l'habitude de ne chercher qu'en Dieu son appui. « Toute notre force, dit-il, consiste dans la connaissance de notre propre faiblesse, et dans la possession du grand

---

(1) Les religieux de la Compagnie de Jésus ne sont, d'ordinaire, admis à la profession solennelle que 17 ans après leur entrée au noviciat. Le P. De Smet, reçu pour la seconde fois dans l'ordre à la fin de 1837, avait dû attendre jusqu'en 1855 son incorporation définitive.

remède, qui est la grâce de Jésus-Christ, notre médiateur » (1). Impossible de mieux traduire la parole de saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum* (2).

En l'éloignant de ses chères missions, Dieu a imposé au P. De Smet le sacrifice qui lui devait le plus coûter. Mais sa courageuse obéissance, loin d'avoir réduit son action, lui ménage de nouveaux et plus importants succès.

---

(1) Lettre à Laure Blondel, femme de Ch. De Smet, neveu du missionnaire. — 1er juin 1860.

(2) « Ma force, c'est ma faiblesse même ». (2 Cor., XII, 10).

CHAPITRE XVI

PROGRÈS DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS. APOSTOLAT DU P. DE SMET A SAINT-LOUIS. LES *KNOW-NOTHING*

1849-1858

Depuis l'établissement des Jésuites au Missouri, la colonisation a pris, à l'ouest des Alleghanys, un merveilleux développement. Dans ce pays, vaste comme l'Europe, arrivent chaque année des milliers d'émigrants, séduits par les richesses d'un sol inexploité. Avec une prestigieuse rapidité, le désert a fleuri. En trente ans, la population des États-Unis est passée de dix à vingt-cinq millions d'habitants.

« Je me rappelle, écrit le P. De Smet, le temps où Saint-Louis, Cincinnati, Pittsburg, n'étaient que de simples villages ; bientôt, ces villes compteront chacune plus de 200 000 âmes. Il y a dix ans, Chicago et Milwaukee n'étaient que de petits ports de commerce, à peine connus ; déjà l'une compte 80 000, l'autre 40 000 habitants. Chacune de ces villes, semblable à une immense ruche, déborde d'activité. Suivez le cours des rivières, pénétrez dans l'intérieur du pays, vous voyez, d'un jour

à l'autre, les forêts disparaître pour faire place à de beaux parcs, à de vastes prairies, avec des fermes et des granges remplies de blé, de riches troupeaux de bœufs et de moutons, de nombreuses bandes de chevaux. Dans toutes les directions, se croisent les chemins de fer et les routes en macadam » (1).

Les progrès du catholicisme marchent de pair avec ceux de la colonisation.

Au début de son épiscopat, Mgr Carroll pouvait à peine réunir en synode vingt-cinq prêtres, dispersés parmi les 40 000 catholiques de l'Union ; le premier concile plénier, tenu à Baltimore en 1852, compte vingt-six évêques et cinq archevêques. Au lieu de quelques missionnaires, l'Amérique possède près de deux mille prêtres, à la tête de deux millions et demi de catholiques. Partout se multiplient les églises, les séminaires, les collèges, les couvents, les pensionnats, les hôpitaux.

« Lorsque j'arrivai à Saint-Louis, dit encore le P. De Smet, il y avait de 3 000 à 4 000 habitants, avec une pauvre église et deux petites écoles. Aujourd'hui, la population dépasse 120 000 âmes, dont 50 000 au moins sont catholiques. La ville possède une belle cathédrale, avec onze autres églises, un séminaire pour le clergé séculier, un grand et magnifique hôpital, tenu par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, un collège de notre Compagnie, avec 150 internes, 120 demi-pensionnaires et externes, plus 300 ou 400 élèves admis gratuitement. Il y a une maison d'éducation pour les enfants de bonne famille, dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes. Les Dames

(1) Lettre à M. Conway, attaché à la personne du duc de Brabant. — Saint-Louis, 10 juillet 1855.

du Sacré-Cœur, les Sœurs de la Visitation et les Ursulines possèdent de beaux et vastes pensionnats pour les jeunes filles. Il y a, de plus, dix ou douze écoles dirigées par des religieux ou des religieuses. Enfin, cinq écoles maternelles, comptant au delà de 500 enfants, un asile d'enfants trouvés, un refuge pour les pénitentes et les jeunes personnes en danger.

» Toutes les églises sont très fréquentées, et ne peuvent contenir le nombre des fidèles. Partout, la ferveur des catholiques répond au zèle des pasteurs. La bonne harmonie qui règne entre les membres du clergé séculier et du clergé régulier contribue beaucoup au progrès de la religion » (1).

A quoi attribuer ces résultats ?

D'abord à l'immigration des catholiques, venus en masse du Canada, de l'Irlande, de l'Allemagne, de la Pologne. Ce sont eux qui peuplent les régions du Missisipi, des Grands-Lacs et des Prairies. Pauvres pour la plupart, mais robustes, patients, entreprenants, ils avancent résolument vers le Far-West, assurant la fortune et la prospérité matérielle des États-Unis. Soucieux de transmettre à leurs enfants la religion des ancêtres, ils enrichissent l'Amérique d'églises, d'écoles et de couvents. Tandis que les puritains de la Nouvelle-Angleterre limitent à un ou deux le nombre de leurs enfants, les nouveaux venus, avec leurs familles nombreuses, tendent à devenir les maîtres du pays.

Toutefois, la progression du catholicisme est relative-

---

(1) Lettre à M. Blondel, d'Anvers. — Louisville, 21 avril 1855. Saint-Louis était devenu, en 1849, le siège d'un archevêché. Le fondateur du diocèse, Mgr Rosati, était mort à Rome le 25 septembre 1843. Il avait pour successeur un prélat d'origine irlandaise, Mgr Pierre Kenrick.

ment beaucoup plus rapide que celle de la population. Depuis le commencement du siècle, le nombre des catholiques est monté de un centième à un dizième du chiffre des habitants.

C'est que, même chez les protestants, les conversions ne sont pas rares. Mieux qu'aucune communion, la religion romaine donne l'exemple d'un christianisme pratique. Chaque jour augmente son prestige. Lorsque, à la clôture du huitième concile de Baltimore, un peuple immense voit s'avancer vers la cathédrale, au son des cloches et au chant des hymnes, le cortège des trente évêques représentant les provinces qui, de la Louisiane à l'Orégon, du Saint-Laurent au Pacifique, obéissent à leur voix, toute cette foule s'incline devant la seule force religieuse désormais capable de revendiquer le magistère des âmes.

Le mouvement d'Oxford, qui, vers 1840, arrache au protestantisme anglais l'élite de ses docteurs, a son contre-coup en Amérique. Ceux qui, sincèrement, cherchent la vérité, n'hésitent pas à briser de chères affections pour embrasser la religion des Irlandais. Il y a, parmi les convertis, de nobles intelligences, qui deviendront des archevêques comme Mgr Eccleston, des écrivains comme Brownson, des apôtres comme le P. Hecker.



Les jésuites de Saint-Louis n'ont pas peu contribué à ce succès.

« Voici, dit le P. De Smet, quelques détails sur ce qui se fait dans la seule église Saint-François Xavier, dépendante de notre collège. L'année dernière [1854], le chiffre des communions a dépassé 50 000. Le nombre des

conversions au catholicisme est annuellement de 60 ou 80. Les deux congrégations de la Sainte Vierge comptent au delà de 400 membres : avocats, médecins, banquiers, négociants, commis, etc. Tous portent la médaille miraculeuse, et approchent chaque mois de la sainte table. L'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires compte de 5 000 à 6 000 membres ; l'Association du Sacré-Cœur, plus de 2 000. L'école dominicale, annexée à l'église, est fréquentée par près de 1 000 enfants » (1).

L'université possède un controversiste éminent et un orateur de premier ordre. Le P. Smarius, originaire du Brabant hollandais, fait, chaque dimanche, des conférences qui attirent en foule catholiques et dissidents. Après l'avoir entendu, ceux-ci veulent à loisir reprendre et étudier ses arguments. Un journal protestant, *The Republican*, se charge de les publier, et, par milliers d'exemplaires, répand dans tous les États de l'Union l'apologie du catholicisme.

Un autre Hollandais, le P. Damen, évangélise sans trêve les villes et les campagnes. Il lui arrive de recevoir, en un jour, jusqu'à 67 abjurations. Il prêchera, avec ses auxiliaires, plus de deux cents missions, et pourra compter douze mille conversions d'hérétiques.

Avec un égal succès, le P. Weninger portera la parole de Dieu, en anglais et en allemand, pendant plus de trente ans. Ses nombreux ouvrages de controverse et de piété n'ont pas moins d'influence que ses prédications, et lui valent, de la part des souverains pontifes, de précieux encouragements.

Occupé comme il l'est de l'administration de la vice-

(1) Lettre à M. Blondel. — 22 avril 1855.

province, le P. De Smet n'a que peu de temps à donner au ministère. Il trouve pourtant le moyen d'agir encore sur les âmes, et détermine à Saint-Louis d'importantes conversions.

Sa sollicitude va d'abord aux émigrants. Lorsque, traversant le port, il reconnaît les cheveux blonds, le teint vermeil, le clair regard de l'habitant des Flandres, lorsqu'il entend parler le rude idiome des aïeux, il s'approche, se fait connaître, s'informe du voyage, demande des nouvelles du pays. Il offre aux nouveaux venus secours et encouragements, les aide à s'orienter dans leur nouvelle patrie ; surtout, il leur recommande la fidélité aux devoirs religieux, et leur dit où ils trouveront un prêtre chargé de pourvoir régulièrement à leurs besoins.

Pour beaucoup, l'exode a été douloureux. Le navire qui les transportait ressemblait assez aux négriers. Entassés pêle-mêle dans l'entrepont, sans air, souvent sans pain, ils périssaient en foule, dix sur cent à bord des vaisseaux américains, trente sur cent à bord des vaisseaux anglais.

Ceux qui avaient survécu devenaient, à leur débarquement, la proie des entrepreneurs de transport. « Souvent, écrit le P. De Smet, il passe ici, dans une seule semaine, de deux à trois mille Européens, qui vont s'établir plus avant dans les terres. Tous les bateaux en sont encombrés, et l'on peut dire, sans exagération, que chacun a enterré de quinze à vingt personnes, souvent plus, entre la Nouvelle-Orléans et Saint-Louis ».

Encore peut-on s'étonner de ne pas compter plus de victimes. « Imaginez-vous, au nombre de plusieurs centaines, des hommes, des femmes, jusqu'à des enfants de quelques mois, entassés derrière les chaudières, sur un

espace de quarante à cinquante pieds carrés. Les malades n'ont à respirer qu'une atmosphère corrompue et empestée. J'ai visité ces réduits et, chaque fois, j'en ai eu mal au cœur et à l'estomac. C'est vraiment un miracle que des passagers échappent avec la vie d'un trou si horrible et si malsain.

» Le transport des émigrants, tel qu'il se pratique aujourd'hui sur le Mississipi, est un crime impardonnable dans un pays civilisé. Une spéculation sordide en est seule la cause. Quel que soit leur nombre, les étrangers sont, les uns après les autres, reçus dans le bateau. Le capitaine regarde s'accumuler sous ses yeux l'argent du passage, et ne semble jamais réfléchir au sacrifice de vies humaines que doit entraîner pareil encombrement... C'est ainsi que des familles entières sont détruites, et que des milliers d'enfants deviennent orphelins dans un pays étranger » (1).

Un jour débarque à Saint-Louis une famille d'émigrés flamands, composée du père, de la mère et de neuf enfants. Les parents, ainsi que quatre enfants, sont tombés malades sur le bateau. Le maire les fait transporter à l'hôpital protestant. Presque aussitôt, le père meurt ; la mère ne lui survit que quelques jours ; puis c'est le tour d'une fillette de sept ans.

Averti de cette détresse, le P. De Smet fait aussitôt recueillir les huit orphelins, dont l'aîné a dix-sept ans, le plus jeune, huit mois seulement. « Peut-être, écrit-il à son frère, sera-ce une consolation pour leurs amis de Belgique de savoir que j'ai placé les trois petites filles chez les Sœurs de Charité, et les deux petits garçons

(1) Lettre à son frère Charles. — Saint-Louis, décembre 1849.

*

chez les Sœurs de Saint-Joseph. Les trois aînés, deux garçons et une fille de treize ans, sont chez de bons catholiques, qui leur apprendront un métier » (1).

A partir de 1850, les gouvernements et les sociétés de bienfaisance prennent des mesures pour améliorer le sort des émigrants. Le grand archevêque de New-York, Mgr Hughes, établit pour eux une caisse d'épargne, destinée à devenir la plus prospère du monde entier. Toutefois, il s'écoulera des années avant que soit assuré l'avenir des étrangers. Le P. De Smet écrit en Belgique nombre de lettres, afin d'éviter, surtout aux jeunes gens, d'amères désillusions. Rencontre-t-il, à Saint-Louis, quelque compatriote trompé par la fortune, en proie au découragement, il l'envoie, muni d'une recommandation, là où il pourra plus facilement gagner sa vie. Parfois, il lui conseille le retour en Europe, et se charge, au moins en partie, des frais de la traversée.

Ses voyages au désert ont mis notre missionnaire en rapport avec les trappeurs de l'Ouest, les commandants des forts, les agents de la Compagnie des Fourrures. Beaucoup, parmi eux, sont catholiques, ont l'esprit cultivé, mais doivent rester des années privés de tout secours religieux. Pour les prémunir contre l'indifférence ou l'erreur, il leur envoie des livres comme *La Symbolique* de Mœhler et les études de Balmès sur le protestantisme (2). « Vous ne regretterez pas, dit-il à propos de ce dernier ouvrage, d'avoir consacré à cette lecture quelques heures de vos loisirs, tant le sujet est varié, les idées neuves et fécondes. Balmès est à la fois savant

(1) Lettre citée.

(2) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme, dans ses rapports avec la civilisation européenne.*

et philosophe, profond et populaire, homme du dix-neuvième siècle et fidèle défenseur de la tradition catholique » (1).

Un de ses anciens compagnons de voyage a-t-il abandonné ses devoirs, il lui adresse, sur le ton de l'amitié, de pressantes représentations : « Vous me dites que vous avez visité plusieurs églises de Baltimore, et que vous admirez leur belle architecture, ainsi que les offices qu'on y célèbre. Cher ami, vous n'avez plus qu'un pas à faire. Maintenant que la chose est si facile, que vous êtes entouré de prêtres pieux et zélés, prenez part d'esprit et de cœur à ces offices, approchez-vous du tribunal de la pénitence, recevez le pain des anges. Vous trouverez, soyez-en sûr, un trésor inestimable, une source de consolations et de joies, une paix d'âme et d'esprit que le monde ne peut donner. Vous avez passé de longues années sans pouvoir remplir vos devoirs religieux ; profitez de l'occasion présente, et faites une sincère conversion » (2).

On ne résiste guère à ses suppliants appels. Lorsque, après un long séjour en pays indien, les fonctionnaires reviennent à Saint-Louis, plusieurs demandent au religieux d'entendre leur confession, de bénir leur mariage, et de baptiser leurs enfants (3).

Ne pouvant retourner aux missions, le P. De Smet veut du moins contribuer au bien spirituel des catholiques de Saint-Louis. La population, toujours croissante, a besoin d'églises. Il entreprend d'en construire une nouvelle. L'argent fait défaut : il tendra la main. Le

---

(1) Lettre à Edwin Denig. — Saint-Louis, mai 1852.
(2) Lettre à Charles Larpenteur. — Saint-Louis, 17 déc. 1849.
(3) Cf. Chittenden et Richardson, *Op. cit.*, p. 1499 et suiv.

sanctuaire, dédié à sainte Anne, s'élève rapidement, et, le 27 juillet 1856, est consacré par l'archevêque, Mgr Kenrick.

Au travail extérieur, le zélé prêtre joint une action plus intime. Sa correspondance révèle un directeur très attentif au progrès des âmes et soucieux de leur perfection. Avec prudence et délicatesse, il interprète, il applique à leurs besoins les maximes de l'Évangile et la doctrine des saints. Il n'est pas sans intérêt de voir un homme, dont la vie s'est si peu prêtée à l'étude des mystiques, citer des auteurs comme le Père Surin. Quant à l'estime qu'inspire sa vertu, on en peut juger par ce mot de Mme Duchesne : « Il faut que Dieu soit bien bon, puisqu'il me donne auprès de lui un tel intercesseur » (1).

Le prestige de ses travaux, la dignité de sa vie, le charme de ses manières, permettent au P. De Smet d'agir sur les protestants, aussi bien que sur les catholiques. Le 22 avril 1854, il écrit en Belgique : « Depuis la nouvelle année, j'ai baptisé six protestants, parmi lesquels un avocat et une cousine du président Taylor, femme de l'ex-surintendant des pays indiens. J'ai, de plus, converti un franc-maçon. En ce moment, je prépare encore une vingtaine de protestants à recevoir le baptême ».

Ces quelques lignes donnent une idée de ses succès. Mais nulle conversion ne devait être plus remarquée que celle de Randolphe Benton, fils unique du sénateur Thomas Benton, l'un des personnages les plus en vue aux États-Unis.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, riche de tous les dons. Élevé dans le protestantisme, il avait

---

(1) Baunard, *Madame Duchesne*, p. 485.

déjà, à l'insu de sa famille, songé à se faire catholique, lorsqu'une attaque de dysenterie le réduisit à l'extrémité .

Son père qui, depuis longtemps, entretenait les meilleurs rapports avec le collège, s'empressa de communiquer au P. De Smet la triste nouvelle.

« A sa demande, dit celui-ci, je me rendis près du malade, et le trouvai dans un état fort alarmant. Il m'exprima sa joie de me voir, et me remercia de ma visite. Je m'assis près de son lit, et l'exhortai à mettre en Dieu sa confiance. Mes paroles furent écoutées avec une attention extraordinaire.

— Oui, s'écria le jeune homme, le Seigneur nous envoie ce qui nous est bon.

» Ensuite, je lui exposai les points essentiels de la religion. Il y donna son adhésion en termes pleins de foi et de piété.

» Le sénateur assistait à cette entrevue. Ravi des chrétiennes dispositions de son fils, il me serra affectueusement la main ; puis, me conduisant à quelque distance du lit, me dit avec transport :

— Oh ! que c'est consolant ! Malgré l'affliction qui me déchire le cœur, les paroles de mon fils me remplissent de joie. Dieu soit béni ! S'il meurt, il mourra en chrétien.

» Et, fondant en larmes, le vieillard se retira dans une chambre voisine pour cacher son émotion.

» Je revins m'asseoir près du lit de Randolphe. Alors il me déclara sa résolution de devenir catholique.

— De tout mon cœur, disait-il, je désire recevoir le baptême. C'est une grande faveur que me fait le ciel. Sans doute, mon père y consentira.

» Aussitôt, j'entrai dans l'appartement où celui-ci

s'était retiré, pour lui communiquer la demande de son fils. Il consentit volontiers, et, plein de joie, le jeune homme se prépara à recevoir le sacrement.

» Pendant que je le baptisais, il tenait les bras dévotement croisés sur la poitrine, et, les yeux levés au ciel, priait avec ferveur, remerciant Dieu de la grâce qu'il daignait lui accorder » (1).

Le religieux, alors, se retira pour aller chercher la sainte communion. De retour à l'université, il reçut du sénateur les lignes suivantes :

« Cher Père De Smet. Après votre départ, je suis entré dans sa chambre. A peine m'a-t-il aperçu qu'il m'a demandé si j'étais content de ce qu'il avait fait.

— Très content, lui ai-je répondu ; puis je l'ai engagé à prendre quelque repos.

— La paix et le bonheur, m'a-t-il dit alors, m'ont fait plus de bien que ne m'en pourrait faire le sommeil.

» Bientôt après, les yeux fixés au ciel, le visage serein, d'une voix claire et ferme, il a dit :

— Grâce à Dieu, je me sens heureux.

» Puis, s'adressant à moi :

— Il y a longtemps que j'avais l'intention de faire cela, mais je ne savais si vous en seriez satisfait.

» Je lui ai répété que, loin de me déplaire, cela me rendait heureux ; et, en effet, c'était la première joie que je goûtais depuis sa maladie.

» Ainsi donc, mon cher Père, tout est maintenant entre vos mains. Vous m'avez rendu la paix, en la rendant à mon fils ».

Le jeune Benton n'avait plus que quelques heures à

---

(1) Lettre au P. Murphy. — Saint-Louis, 1er avril 1852.

vivre. Avec une touchante piété, il reçut les derniers sacrements, et, le 17 mars 1852, au lever du soleil, son âme, qui n'avait point « péché contre la lumière », alla jouir des clartés éternelles.

L'archevêque de Saint-Louis voulut lui-même présider les funérailles et faire l'éloge du défunt. Quoique presbytérien, son père fit célébrer pour lui cent messes. Le P. De Smet espéra quelque temps recevoir aussi son abjuration. Pareille joie ne devait pas lui être accordée (1) ; mais, jusqu'à la fin, l'éminent homme d'État l'honora de son amitié (2).



Les progrès du catholicisme commençaient à inquiéter les ennemis de l'Église. Ceux-ci préparaient de violentes attaques.

Obligés de quitter l'Europe après les événements de 1848, bon nombre de révolutionnaires italiens, allemands, suisses, hongrois, étaient allés chercher aux

---

(1) Thomas Benton mourut à Washington la 10 avril 1858. Les États-Unis lui firent de somptueuses funérailles, auxquelles assistèrent plus de 20 000 personnes. Rien, malheureusement, dans l'histoire de ses derniers moments, ne prouve qu'il ait adhéré à la foi catholique.

(2) Entre autres souvenirs du missionnaire, sa famille conserve une *Histoire des Tribus indiennes* de Schoolcraft, avec cette inscription : « Offert par l'ex-sénateur Benton au Révérend Père De Smet, en témoignage d'affectueuse considération et de vive gratitude pour les consolations dont, après Dieu, il a été l'instrument, en assistant un fils mourant, lui faisant trouver, à vingt-deux ans, sur son lit de mort, un lit de fleurs, lui découvrant au sortir de ce monde, le printemps de la vie, l'aurore d'un jour radieux : spectacle inoubliable de joie douce et sereine, de confiante espérance et de reconnaissance à Dieu. — Saint-Louis, mai 1852 ».

États-Unis un terrain plus favorable à leur prétendue liberté.

Nulle part leur propagande ne fut plus active qu'à Saint-Louis.

« On compte ici, écrivait le P. De Smet, de 30 000 à 40 000 Allemands, parmi lesquels plusieurs radicaux, socialistes, illuminés, récemment chassés d'Europe. Ils ont pour chef un démagogue du nom de Boernstein, expulsé successivement d'Allemagne, de France et d'Italie. En arrivant ici, il a déclaré la guerre aux Jésuites, aux prêtres, aux catholiques, et, depuis deux ans, n'a cessé d'exciter contre nous ses adeptes. Hier, à son instigation, ceux-ci ont voulu s'emparer des locaux où l'on procédait à l'élection d'un nouveau maire, afin de forcer le vote des gens libres. Il y a eu du sang versé, un homme tué sur le coup, cinq ou six maisons brûlées...

» Kossuth, le chef de l'insurrection hongroise, est venu à Saint-Louis, s'est associé à Boernstein, et a, comme lui, déclaré la guerre aux Jésuites... Sa popularité, il est vrai, tombe de jour en jour. Il se retirera sans doute dans quelque coin du monde, pour y vivre dans l'abondance avec le fruit de sa nouvelle industrie : l'émission de bons hongrois, payables lorsque la Hongrie sera république, et lui, Kossuth, son premier président.

» Après Kossuth, Lola Montes... Elle aussi en veut grandement aux Jésuites. Elle prétend que c'est à cause d'eux qu'elle a dû quitter la Bavière, que la Bavière est gouvernée par les Jésuites, que le premier ministre est leur provincial, etc. » (1).

Les carbonari, nombreux en Amérique, continuaient à

(1) A François De Smet. — 7 avril 1852.

recevoir le mot d'ordre des loges européennes. Ils avaient leur journal, *L'Eco d'Italia*. Partout, ils cherchaient à soulever le peuple contre l'Église, et à entraver l'action des évêques.

Pour reconquérir l'influence qui leur échappait, les ministres protestants ne craignirent pas de faire cause commune avec les révolutionnaires. Ce fut l'origine d'une vaste conjuration qui devait, un moment, mettre en péril la liberté du catholicisme aux États-Unis.

Les *Know-Nothing* — c'était le nom des nouveaux sectaires (1) — commencèrent à s'organiser vers 1852. Ils formaient une société secrète, dont les membres étaient liés par le serment. A les entendre, ils ne cherchaient qu'à défendre les droits des indigènes contre l'invasion des Européens. « L'Amérique aux Américains ! » telle était leur devise. En conséquence, ils voulaient rendre plus sévères, eux récemment débarqués d'Europe, les lois sur la naturalisation, et écarter des emplois publics tout citoyen né de parents étrangers. En réalité, ce que combattaient ces fanatiques, c'était moins la qualité d'Européen que l'attachement des Européens, surtout des Irlandais, à l'Église romaine. Aux plus basses calomnies, ils allaient ajouter le meurtre, le pillage et l'incendie.

Bientôt s'offrit l'occasion d'entrer en campagne.

Au printemps de 1853, le nonce au Brésil, Mgr Bedini, débarquait à New-York. Il apportait aux fidèles des États-Unis la bénédiction du Souverain Pontife, et devait rendre compte à celui-ci de l'état du catholicisme dans la vaste république.

---

(1) *Know-Nothing* ; littér. « Je ne sais rien ». Ces gens, en effet, feignaient l'ignorance, chaque fois qu'on les interrogeait sur leur association.

Les *Know-Nothing* virent dans cette mission une grave atteinte aux libertés américaines. Leurs journaux dénoncèrent les perfides et ambitieuses intrigues de Rome. L'apostat Gavazzi, venu de Londres pour la circonstance, mit sa parole de tribun au service des frères et amis. Pendant des mois, il suivit d'une ville à l'autre l'envoyé du Saint-Siège, vomissant contre lui injures et menaces, cherchant, par ses furieuses déclamations, à soulever la foule contre les « papistes ».

Des invectives, on passa aux voies de fait. Le jour de Noël, à Cincinnati, une bande d'assassins allemands tenta de s'emparer du nonce. Repoussés par la police, ils se dédommagèrent en brûlant le prélat en effigie. L'odieuse scène se reproduisit dans plusieurs villes. Tout faisait craindre un nouvel attentat ; après un court séjour aux États-Unis, Mgr Bedini dut se retirer (1).

Le départ du nonce ne mit pas fin à l'agitation. Ce fut, pendant trois ans, une suite de provocations, d'outrages, de violences, au point que la force armée dut plusieurs fois intervenir pour défendre les propriétés et les personnes.

Témoin de ces troubles, le P. De Smet en trace, dans ses lettres, le lugubre tableau :

« Les temps deviennent affreux pour les catholiques dans ces malheureux États. Pas un pays au monde où il y ait moins de liberté pour les honnêtes gens » (2).

« Les démagogues européens, adeptes de Kossuth, de Mazzini, etc., ont juré de nous exterminer. Déjà sept

---

(1) Sur la mission de Mgr Bedini et les violences des *Know-Nothing*, voir DE GOURCY et SHEA, *The catholic Church in the United States*, 2e édit., New-York, 1857, ch. XXVII et XXVIII.

(2) A son frère François. — Saint-Louis, 8 sept. 1854.

églises catholiques ont été saccagées et brûlées. Ceux qui osent les défendre tombent sous les coups des assassins » (1).

« L'avenir devient de plus en plus sombre, et nous sommes menacés de tous côtés. Si nos ennemis réussissent à élire un président de leur parti — et, jusqu'ici, les chances sont en leur faveur — le culte catholique sera interdit, nos églises et établissements pillés ou brûlés, et les meurtres accompagneront toutes ces bagarres.

» Dans le courant de cette année [1854], plus de 20 000 catholiques se sont retirés dans d'autres pays, pour se mettre à l'abri des insultes. Un plus grand nombre se proposent de les suivre. La liberté de diffamer et de proscrire est à l'ordre du jour dans cette grande république, devenue le rendez-vous des démagogues de tous les pays, des mauvais sujets de toute espèce » (2).

Aucune loi n'intervient pour protéger les catholiques. Dans certains États, le pouvoir public leur est ouvertement hostile.

« Les législateurs de New-York et de Pensylvanie s'occupent en ce moment des biens temporels de l'Église, dont ils veulent retirer aux évêques l'administration. Ils ont pris l'initiative ; d'autres États ne tarderont pas à suivre cet exemple.

» Dans le Massachusetts, une inquisition tracassière vient d'être instituée pour la visite des couvents. A Boston, un comité de vingt-quatre polissons, choisis parmi les législateurs, dont soixante sont ministres protestants, a inspecté, de la cave au grenier, la maison des Sœurs de Notre-Dame de Namur » (3).

(1) A son frère Charles. — Saint-Louis, 25 sept. 1854.
(2) A son frère François. — Saint-Louis, 24 octobre 1854.
(3) A M. Blondel, d'Anvers. — Bardstown, 22 avril 1855.

Faisant, avec le P. Provincial, la visite des maisons de la Compagnie, le P. De Smet doit plus d'une fois braver la fureur des fanatiques. A Cincinnati, un prêtre ne peut se montrer dans les rues sans être insulté par des renégats allemands, suisses ou italiens. A Louisville, une trentaine de catholiques viennent d'être tués sur la place publique ou brûlés vifs dans leurs maisons. Ceux qui voulaient fuir ont été repoussés dans les flammes à coups de fusil et de poignard. A Saint-Louis même, on compte sept attentats en moins d'une semaine.

Les Jésuites ne sont pas épargnés. A Ellsworth, dans le Maine, le P. Bapst est violemment arraché de la maison d'un catholique, chez qui il entend les confessions. Les sectaires le dépouillent de ses habits, l'enduisent de goudron, le roulent dans un amas de plumes, puis le portent sur un bâton à travers les rues de la ville, au milieu des plus grossières insultes.

Quelques mois plus tard, près de Mobile, le P. Nachon se voit arrêté et frappé brutalement, pendant qu'il va dire la messe dans un village. Un des assaillants lui met le poignard sur la poitrine, en disant :

— Ne revenez plus au village ; sinon, vous ferez connaissance avec cette lame.

Le P. De Smet, qui a vu d'autres dangers, écrit simplement : « Notre situation n'est pas fort agréable. Nous vivons un peu dans la crainte, sans toutefois avoir peur. En tout cas, il est bon de se tenir prêt et de beaucoup prier » (1).

Loin d'avoir peur, il poursuit, à cette heure même, l'ouverture d'un collège à Milwaukee. Jamais, d'ailleurs,

(1) A son neveu Paul. — Saint-Louis, 22 août 1855.

il n'a douté de l'avenir de la religion aux États-Unis. Dès le début des troubles, il écrivait : « L'Église, comme dans toutes les persécutions, sortira victorieuse de la lutte. Il y aura des martyrs peut-être ; mais lorsque la loi, qui promet à chaque citoyen la liberté de conscience, sera en danger, tous les catholiques se lèveront pour la défendre » (1).

Ce ne furent pas seulement les catholiques qui se levèrent. Les excès des *Know-Nothing* liguèrent contre eux les honnêtes gens de tous les partis. La presse les dénonça au tribunal de la nation. En 1856, au moment où ils comptaient arriver au pouvoir, l'élection de Buchanan à la présidence mit à néant le rêve des agitateurs.



Leur tentative devait être le dernier effort de l'opposition puritaine. La tempête n'avait servi qu'à enraciner plus profondément l'arbre de la foi, et à lui faire porter de plus beaux fruits.

Les meilleurs esprits se sont vus dans la nécessité d'étudier le catholicisme. Cet examen a dissipé l'ignorance, fait tomber les préjugés, inspiré même aux orateurs du Congrès d'éloquentes apologies. De nouvelles conquêtes attestent la force vitale de l'Église. Les gouverneurs de l'Illinois et de la Californie abjurent publiquement l'hérésie ; le docteur Ives vient déposer aux pieds de Pie IX son anneau d'évêque protestant. Telle est, chez les convertis, la flamme du prosélytisme, que le P. Hecker peut jeter avec eux les fondements d'un

(1) A un Père du collège de Bruxelles. — Bardstown, 17 juin 1854.

nouvel institut, voué à l'apostolat des dissidents (1).

En 1860, on compte aux États-Unis 43 archevêques et évêques, 2 500 prêtres, et quatre millions et demi de fidèles, soit un septième de la population totale. « Dans toute l'étendue du pays, la religion est prêchée ouvertement et sans entraves. Le culte se célèbre, au dehors comme au dedans des églises, avec pleine et entière liberté... Dieu aidant, on a tout lieu d'espérer qu'avant la fin du siècle, l'Église d'Amérique occupera un rang honorable dans la hiérarchie catholique » (2).

De plus en plus, les évêques apprécient les services rendus par les Jésuites. En 1855, ils ne craignent pas d'en proposer cinq pour l'épiscopat. Le P. De Smet, annonçant la chose au P. Général, le conjure de s'opposer à ces nominations. C'est que son nom figure sur la liste envoyée à Rome (3), et l'humble religieux se juge toujours incapable de remplir pareille charge.

Son ambition serait de retourner aux Montagnes. «La meilleure partie de ma vie, dit-il, a été donnée aux sauvages. J'ai eu le bonheur, chez eux, de sécher quelques larmes, de panser des plaies, celles de l'âme surtout, de diriger ces pauvres gens vers la vraie destinée de l'homme. Ma vigoureuse santé y a reçu quelques atteintes ; mes cheveux y ont blanchi » (4).

---

(1) La première maison des Paulistes fut érigée à New-York, en 1858.

(2) Lettre du P. De Smet à son neveu Paul. — Saint-Louis, 15 mai 1860.

(3) « ... Les nouveaux sièges seront bientôt occupés par des sujets proposés au Saint-Siège,et dont on attend la nomination au prochain consistoire. Le P. De Smet, de Termonde, a été proposé par le synode de Saint-Louis, ainsi que le P. Arnold Damen, du Brabant hollandais ». (Lettre du P. Hélias d'Huddeghem à sa famille. — Taos, 30 janvier 1856).

(4) Lettre à ses nièces. — 20 avril 1853.

Et encore : « Mon cœur, je dois l'avouer, reste toujours chez les Indiens. Fréquemment, ils m'envoient de pressantes invitations à retourner au milieu d'eux. Je suis heureux de pouvoir, ici encore, leur être de quelque utilité, au moins pour le temporel, en envoyant à nos missionnaires ce dont ils peuvent avoir besoin pour poursuivre l'évangélisation des tribus. Nos Pères étant trop peu nombreux à Saint-Louis, je n'ai pu, jusqu'à présent, être relevé de mes fonctions. Toutefois, je n'ai pas perdu confiance, et je demande instamment à Dieu, si c'est sa volonté, de pouvoir passer dans le Far-West le reste de mes jours » (1).

A l'heure où il écrit ces lignes, la Providence lui ménage la joie de bientôt revoir, et, peut-être, de sauver de la ruine les chrétientés de l'Orégon.

---

(1) Lettre à W.-A. Smets. — Saint-Louis, 12 janvier 1855.

CHAPITRE XVII

EXPÉDITION CONTRE LES MORMONS.
PACIFICATION DE L'ORÉGON.
ÉTAT DES MISSIONS

1858–1859

Les difficultés soulevées contre l'œuvre du P. De Smet étaient, depuis quelque temps, aplanies. A la lumière des faits, la vérité triomphait des imputations erronées. On reconnaissait, à Rome, la droiture de sa conduite, la sagesse de ses plans. Désormais, ses supérieurs ne s'opposaient plus à son attrait pour les missions.

Dès 1854, sur la demande de Mgr Lamy, évêque de Santa-Fé, le P. Beckx, successeur du P. Roothaan, avait autorisé notre missionnaire à aller évangéliser les tribus du Nouveau-Mexique ; mais le retour en Europe des Jésuites exilés en 1848 devait, quelque temps encore, le retenir à Saint-Louis.

Cependant l'appel des Indiens est de plus en plus pressant. La petite vérole vient de faire chez eux 4 000 victimes, dont beaucoup n'ont pu recevoir le baptême. « Ah ! s'écrie le P. De Smet, si le désir de mes supérieurs, qui est pour moi la volonté de Dieu, s'accordait avec le

leur, je serais bien vite en route pour leur porter mes faibles secours » (1).

Enfin, au printemps de 1858, il est libre de partir. Il n'a attendu, pendant dix ans, le permission de revoir ses néophytes, que pour leur porter, avec les lumières de la foi, les bénédictions de la paix.



Avant d'aller en Orégon, le P. De Smet devait accompagner une expédition dirigée par les États-Unis contre les Mormons.

Chassés, pour leurs mœurs infâmes, d'abord du Missouri, puis de l'Illinois, « les Saints des derniers jours » s'étaient retirés, en 1847, sur les bords du Lac Salé, de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses (2).

Le chef de la secte, Brigham Young, jouissait sur les siens d'une autorité absolue, et ne prétendait à rien moins qu'à établir le mormonisme sur tout le continent américain. Nommé par les États-Unis gouverneur de

---

(1) Lettre à Gustave Van Kerckhove. — Saint-Louis, 25 juillet 1857.

(2) Il semble que le P. De Smet ne fut pas étranger au choix de cette nouvelle résidence. « Dans l'automne de 1846, écrit-il, en approchant des frontières du Missouri, je trouvai l'avant-garde des Mormons, au nombre d'environ 10 000, campés sur le territoire des Omahas, pas loin du vieux Council Bluffs. Ils venaient, pour la deuxième fois, d'être chassés d'un État de l'Union. Ils avaient résolu d'hiverner à l'entrée du Grand-Désert et d'y pénétrer ensuite pour s'éloigner de leurs persécuteurs. Ils ne savaient point encore où ils fixeraient leur demeure. Ils me firent mille questions sur les régions que j'avais parcourues. La description que je leur fis des vallées de l'Utah, leur plut beaucoup. Est-ce cela qui les a déterminés ? Je n'oserais l'assurer ». (Lettre à Charles De Smet. — Saint-Louis, 10 mars 1851).

l'Utah, il se déclara indépendant du pouvoir fédéral. De sa « Nouvelle Jérusalem », le « Prophète » défiait le Président de Washington. Les officiers du gouvernement se virent forcés de quitter le territoire, ou rendus incapables d'y exercer leurs fonctions.

Le Congrès nomma alors un nouveau gouverneur. A l'automne de 1857, celui-ci partit pour l'Utah, avec deux ou trois mille soldats, chargés de faire reconnaître son autorité.

Aussitôt, Brigham Young se prépare à la résistance. Avant que l'ennemi ait atteint sa capitale, il surprend un convoi de vivres, brûle les chariots, emmène bœufs, chevaux et mulets, et laisse, en plein désert, la petite armée exposée aux rigueurs de la faim.

A cette nouvelle, les États-Unis décident d'envoyer au printemps une seconde expédition, sous les ordres du général Harney. Cet officier venait de réprimer divers soulèvements d'Indiens en Floride, au Texas, au Nouveau-Mexique. Aussi prudent qu'énergique, il semblait, plus qu'aucun autre, capable de soumettre les Mormons.

Avant d'entrer en campagne, le général voulut assurer à ses soldats, dont les trois quarts étaient catholiques, les secours religieux. Il exprima le désir d'avoir comme aumônier le P. De Smet.

Le 13 mai 1858, celui-ci recevait la proposition officielle du ministre de la Guerre : « Le Président a l'intention de vous attacher à l'armée de l'Utah, en qualité d'aumônier. Il pense que, sous plus d'un rapport, vous rendriez au pays d'importants services. Lui-même me charge de vous communiquer son désir, avec l'espoir que cette charge ne sera, ni incompatible avec vos devoirs ecclésiastiques, ni contraire à vos goûts personnels ».

Le P. De Smet, espérant pouvoir combiner avec ce voyage une visite aux tribus de l'Orégon, soumit la chose à son supérieur. Le P. Provincial lui conseilla d'accepter. Quelques jours plus tard, le nouvel aumônier quittait Saint-Louis pour rejoindre l'armée au fort Leavenworth, dans le Kansas.

Le général Harney le reçut avec courtoisie, l'assurant que toute liberté lui serait laissée pour l'exercice de son ministère. « Il a tenu parole avec une admirable loyauté, écrit le P. De Smet, et tous les officiers ont imité son exemple. Les soldats étaient toujours libres de venir à ma tente pour les instructions et les confessions. Souvent, de grand matin, j'avais la consolation de célébrer le saint sacrifice, et de voir un bon nombre de soldats s'approcher de la sainte table » (1).

Tout en accompagnant l'armée, le missionnaire ne pouvait négliger les sauvages dont il traversait le pays. Chez les Pawnees, les Sioux, les Cheyennes, il fit plusieurs instructions et baptisa plusieurs enfants.

En remontant la Nébraska, on rencontra des groupes de Mormons, qui allaient s'établir au Kansas ou au Missouri. Ils se réjouissaient d'avoir pu échapper au despotisme de Brigham Young, et annonçaient que plusieurs autres familles étaient également décidées à quitter la secte.

Ces nouvelles permettaient d'espérer la prompte soumission du pays. Quelques jours plus tard, en effet, on apprend que les Mormons ont cessé la résistance. Le nouveau gouverneur est entré dans la capitale ; le peuple reconnaît son autorité. Le général Harney reçoit l'ordre

(1) Lettre au R. P. Général. — Saint-Louis, 1er nov. 1859.

de diriger ses troupes sur d'autres points et de retourner aux États-Unis.

Jugeant sa mission terminée, le P. De Smet rentra à Saint-Louis, et offrit au ministre de la Guerre de résigner sa charge d'aumônier. Mais de nouvelles difficultés venaient de surgir à l'ouest des Montagnes-Rocheuses ; sa démission ne fut point acceptée.



Les peuplades de l'Orégon avaient, pendant quinze ans, vécu heureuses sous l'œil des missionnaires. Un grand nombre de sauvages avaient reçu le baptême et s'étaient initiés à l'agriculture ; les récoltes étaient abondantes ; le moulin travaillait sans relâche ; chaque jour, on défrichait de nouvelles terres.

Lorsque, en 1854, les agents du gouvernement avaient pénétré chez les tribus des Montagnes, ils avaient été émerveillés des résultats acquis. Ils ne pouvaient assez louer, dans leurs rapports, la bravoure, la piété, la probité, l'intelligence, l'industrieuse activité des nouveaux chrétiens. « A peine, disait l'un d'eux, pouvais-je en croire mes yeux. Je me demandais : Suis-je parmi des Indiens ? Suis-je parmi ces gens que tout le monde appelle sauvages » (1) ?

Rapprochant de ce tableau l'abjection où, naguère, croupissaient les tribus, ils proclamaient leur admiration : « Grâce aux soins assidus des Pères, les Indiens ont fait de grands progrès dans l'agriculture. Instruits

---

(1) Voir dans les *Lettres choisies* du P. De Smet, 2e série, p. 206-217, de longs extraits du rapport adressé par le gouverneur Stevens au Président des États-Unis.

dans la religion chrétienne, ils ont abandonné la polygamie. Leurs mœurs sont pures et leur conduite édifiante. L'œuvre des missionnaires est vraiment prodigieuse » (1).

Ces témoignages, dus à des plumes protestantes, permettent d'entrevoir ce que seraient devenus les Indiens, si les États-Unis, au lieu de les exterminer, eussent abandonné aux catholiques le soin de les civiliser.

Les missionnaires ne devaient pas longtemps jouir en paix de ces magnifiques résultats. Les circonstances qui, en 1850, avaient amené la fermeture de Sainte-Marie, allaient, quelques années plus tard, mettre en péril les autres réductions.

Depuis la découverte des mines d'or, les Blancs n'avaient cessé d'affluer vers l'Ouest. « Imaginez-vous, écrivait le P. De Smet, des milliers d'aventuriers venus de tous les pays, des déserteurs, des voleurs, des meurtriers, l'écume des États-Unis, du Mexique, du Pérou, du Chili, des îles Sandwich, tous vivant sans frein ni loi » (2).

Les nouveaux venus avaient promptement envahi la Californie, et déjà se répandaient dans les territoires d'Orégon et de Washington. Au mépris de tous les droits, ils chassaient les indigènes et les refoulaient dans les montagnes. L'histoire de la « conquête blanche » n'a point de page plus lugubre (3).

En échange de leurs terres, de leurs chevaux, de leurs

---

(1) Lieutenant Mullan, *Exploration from the Mississipi River to the Pacific Ocean*, I, p. 308.

(2) Lettre à son frère Charles. — Saint-Louis, 26 avril 1849.

(3) « Il faudrait un volume pour raconter les injustices, les violences, les meurtres commis depuis trente ans sur la côte du Pacifique ; et le détail en serait trop horrible pour qu'on pût le croire ». Helen Jackson, *A Century of Dishonor*, p. 337.

fourrures, les Blancs offrent aux Indiens l'eau-de-vie. Avec la passion de leur race, ceux-ci se jettent sur la fatale boisson. On se rappelle quelles atrocités l'ivresse faisait commettre aux Potowatomies ; mêmes scènes se renouvellent dans la Californie et l'Orégon. Les hommes s'entre-tuent par centaines ; les femmes et les enfants se traînent comme des animaux autour de leurs wigwams.

Si mortel que soit l'alcool, son action est trop lente au gré des envahisseurs. Ils pensent que le revolver agira mieux que le whisky, et offrent une récompense de vingt dollars à quiconque apportera un scalp d'Indien. La chasse à l'homme rouge devient un sport. On tue pour se faire la main, pour essayer son arme. De quel prix peut être la vie d'un sauvage, quand celle d'un Blanc pèse si peu ?

Chose encore plus horrible : on vend aux Indiens de la farine, du sucre, mêlés d'arsenic ; on jette de la strychnine dans les sources où ils viennent se désaltérer ; on leur distribue des habits contaminés.

« Voici, dit un missionnaire, ce qui me fut un jour raconté par des témoins véridiques. C'était sur les côtes du Pacifique. Les Blancs avaient résolu de détruire un camp indien. Ils suspendirent simplement à un arbre, à l'entrée du camp, les habits d'un homme qui venait de mourir de la petite vérole. Les Indiens aperçurent ces défroques et, enchantés de leur trouvaille, ils les prirent et s'en revêtirent. Bientôt la terrible maladie se répandit dans le camp, et, de plusieurs centaines de sauvages, il ne resta qu'une douzaine de pauvres gens, réduits à pleurer la tribu ravagée par le fléau » (1).

---

(1) Article du P. de Rougé, dans les *Etudes*, 1890, t. I, p. 492. « Il est certain que les Blancs ont cherché à empoisonner toutes

Si l'on ajoute, à ces causes de destruction, les maux engendrés par l'immoralité des Blancs, on comprendra qu'en dix ans le population indienne de la Californie soit tombée de 100 000 à 30 000 âmes.

Remontant la vallée du Columbia, les chercheurs d'or avaient occupé le pays des Cayuses, des Wallawallas, des Nez-Percés, des Yakimas, des Spokanes. Bientôt ils atteindraient les réductions. Quë deviendrait alors l'œuvre du P. De Smet ?

La mission Saint-Paul-Colville, fondée chez les Chaudières en 1845, avait pris, sous la direction du P. De Vos, un rapide développement. Elle comptait au moins 1 000 sauvages baptisés, tous fidèles aux pratiques chrétiennes. A partir de 1855, l'aspect des choses changea. Les Blancs s'emparèrent des terres qu'on avait commencé à cultiver. Le village, livré à la débauche et à l'ivrognerie, devint le théâtre des pires excès.

Le P. Vercruysse, arrivé depuis six ans à Colville, écrivait en 1857 : « Depuis qu'une foule d'étrangers se rendent aux mines, on ne reconnaît plus les Indiens. Gâtés par les mauvais discours et les mauvais exemples, ils ne nous écoutent plus. Le chef ne met plus le pied, ni à l'église, ni chez nous. Jeu, vol, commerce illicite, divorce, sorcellerie, recommencent, à peu de chose près, comme avant l'arrivée des Pères. Il n'y a point d'espoir de les ramener, si ce n'est par une absolue séparation des Blancs » (1). — « De la part des Indiens, ajoute le missionnaire, ce n'est pas méchanceté, mais légèreté et

---

les tribus indiennes. J'ai souvent entendu discuter quel serait, dans ce but, le meilleur expédient ». Julius Froebel, cité par Marshall, *Les Missions Chrétiennes*, t. II, p. 438.

(1) Lettre au P. Broeckaert. — Colville, 13 novembre 1857.

sottise. Leur cœur est bon. Seuls avec nous, ce seraient des anges » (1).

Pendant trois ans au moins, les PP. Vercruysse et Ravalli disputèrent aux étrangers l'âme de leurs néophytes. « C'est un plaisir d'être ici, écrivaient-ils, mais pour l'amour de Dieu et le salut des Indiens ; sinon, un jour nous semblerait un siècle ».

Enfin, il fallut se résoudre à quitter la mission. Dans les derniers jours de 1858, les Pères, avec quelques chrétiens restés fidèles, se retirèrent chez les Cœurs-d'Alène.

La mission du Sacré-Cœur, dirigée par le P. Joset, commençait elle-même à souffrir du voisinage des émigrants. Plusieurs chrétiens avaient repris l'habitude du jeu, et cessé de fréquenter l'église. Aux dernières Pâques, la moitié seulement s'étaient approchés des sacrements.

— Vous dites que la religion des Blancs rend les hommes meilleurs, disaient-ils aux missionnaires, et les Blancs que nous voyons sont plus méchants que nous.

Cependant les Indiens n'avaient pas, sans résistance, laissé envahir leur territoire. Ceux de la Californie d'abord, puis ceux du Bas-Orégon, s'étaient maintes fois livrés à de terribles représailles.

Désirant rétablir la paix, les États-Unis avaient offert, en 1855, d'acheter les terres comprises entre le Willamette et le pays des Pieds-Noirs. Les tribus, se retirant vers le nord, n'auraient plus à craindre les vexations des émigrants. Mais déjà les Indiens avaient été trop souvent trompés pour croire encore à la bonne foi des Blancs. Loin d'accepter la proposition, les Cayuses, les Yakimas, les Nez-Percés, les Palooses excitèrent contre les étrangers

(1) Au même. — 13 juin 1859.

les autres peuples de l'Orégon. Les chrétiens, hésitant à prendre les armes, s'entendirent traiter de « femmes », de « petits chiens qui ne savent qu'aboyer lorsque le danger menace ». Les missionnaires eux-mêmes furent dénoncés comme ennemis.

— Ils sont blancs comme les Américains, répétait le chef des Yakimas, ils n'ont tous qu'un même cœur.

Au printemps de 1858, le colonel Steptoe, à la tête d'une compagnie de dragons, arrive du Willamètte pour rétablir la paix autour du fort Colville. Il fait halte dans le voisinage des Cœurs-d'Alène. Ceux-ci se croient menacés. Malgré le P. Joset, qui traite de folie leur prétention, ils jugent le moment venu de se mesurer avec les États-Unis. Fondant à l'improviste sur la petite troupe, ils tuent deux officiers et plusieurs soldats. Trop inférieurs en nombre, les Américains se retirent précipitamment, abandonnant leurs bagages et leur artillerie.

Enivrés de ce facile succès, les Indiens se croient invincibles. On n'entend plus, dans les Montagnes, que cris de guerre et menaces de vengeance.

Décidé à en finir, le gouvernement de Washington fait appel au général Harney. Celui-ci accepte le commandement des troupes, et, de nouveau, réclame comme aumônier le P. De Smet. Il sait quelle est l'influence du missionnaire auprès des Indiens ; il ne doute pas que sa médiation ne mette un terme aux hostilités.

La mission est délicate. Que penseront les Indiens, lorsqu'ils verront la robe-noire en compagnie de ceux qui viennent leur faire la guerre ?... Mais, ramener la paix dans l'Orégon, n'est-ce pas sauver les réductions ? Comptant sur le secours d'en haut, le religieux s'assure l'approbation de ses supérieurs et, immédiatement, se dispose à partir.

***

Afin d'éviter la traversée du désert, le général Harney avait décidé de passer par l'isthme de Panama, et d'entrer dans l'Orégon par l'embouchure du Columbia.

On quitta New-York le 20 septembre ; un mois plus tard, on était à Vancouver.

A peine débarqué, le général n'est pas peu surpris d'apprendre la soumission des Indiens. Désirant venger la défaite de Steptoe, le colonel Wright est parti de Wallawalla à la fin d'août, avec une colonne de 600 hommes. Par son habile tactique, il a, dans les premiers jours de septembre, mis en déroute les forces réunies des Cœurs-d'Alène, des Spokanes et des Kalispels. Déconcertées par cette prompte revanche, les tribus se sont empressées de faire la paix. Elles ont donné des otages, et livré, pour être pendus, les auteurs de divers assassinats commis sur les Américains.

Les Indiens étaient vaincus; ils n'étaient point réconciliés. Les promesses du vainqueur n'avaient, ni dissipé les défiances, ni apaisé les ressentiments. Il fallait faire accepter aux tribus le fait accompli, leur ménager avec le gouvernement une loyale entente, leur assurer des garanties contre les vexations des émigrants ; sinon, la guerre pouvait, à chaque instant, recommencer.

La saison étant trop avancée pour permettre aux troupes de s'engager dans les montagnes, le P. De Smet offrit d'aller seul passer l'hiver chez les Indiens, de consolider la paix, et de revenir, au printemps, faire son rapport au général.

Le 29 octobre, il quittait Vancouver. Quatre cents milles le séparaient de la mission la plus proche, celle des Cœurs-d'Alène.

Au fort Wallawalla, il rencontra les otages pris, deux mois auparavant, par le colonel Wright.

« Les croyant en danger de se pervertir, raconte le P. Vercruysse, il demande qu'ils puissent l'accompagner dans leur pays.

— Impossible, répond le colonel. Il me faudrait l'autorisation expresse du général Harney.

— Eh bien ! dit le Père, je suis sûr que le général ne vous reprochera pas d'avoir acquiescé à ma demande. Je connais les Spokanes, les Cœurs-d'Alène et les Kalispels. Ce sont mes enfants. Je réponds de leur fidélité sur ma tête, et, si le général me la demande, je la lui apporterai.

» Dès lors, le colonel ne s'oppose plus au départ des otages, et ceux-ci s'en vont avec leur Père, joyeux comme les âmes sortant des Limbes » (1).

Cet arrangement fournit au P. De Smet des compagnons et des guides, mais surtout lui assure bon accueil auprès des tribus. Lorsque, le 21 novembre, il arrive chez les Cœurs-d'Alène, il est reçu avec enthousiasme, comme l'ami, le père, le libérateur des Indiens.

Le missionnaire revoit, après douze ans, ceux qu'il a jadis engendrés à la foi. Depuis lors, la réduction s'est développée. Elle possède une belle église, des habitations commodes, un moulin, des ateliers, de riches pâturages, des champs d'une fertilité prodigieuse. Mais cette prospérité même n'est pas sans danger. Déjà les Blancs convoitent les terres de la mission. La pensée de devoir bientôt quitter les tombeaux des aïeux jette la tribu dans un morne abattement.

---

(1) Lettre au P. Broeckaert. — 13 juin 1859.

Le P. De Smet ne manque pas de flétrir la conduite des émigrants. Il fait promettre aux chrétiens de n'avoir plus de commerce avec eux. D'ailleurs, assure-t-il, les États-Unis, tout en réprimant les violences des Indiens, entendent faire respecter leurs droits. Quant à reprendre les hostilités, ce serait folie. Le général Harney fait savoir aux tribus que « le gouvernement, toujours généreux envers un ennemi vaincu, est en même temps décidé à protéger ses citoyens sur tous les points du territoire, et que les Indiens n'échapperont à la mort que par l'entière soumission aux ordres qu'ils reçoivent. Les troupes qui leur ont livré bataille l'automne précédent restent cantonnées dans l'Orégon. Au moindre signe de rebellion, elles repartiront pour les Montagnes, avec ordre de ne faire aucun quartier » (1).

Les Cœurs-d'Alène, on s'en souvient, n'avaient pris les armes qu'à l'instigation des tribus non converties, et dans le but de défendre leurs terres. Il était facile de les décider à la paix.

Mais le P. De Smet n'ignorait pas que la religion est le plus sûr moyen de dompter les cruels instincts du sauvage. Les trois mois qu'il passa à la mission furent, en grande partie, consacrés à instruire les néophytes, à ramener aux pratiques chrétiennes ceux que le contact des Blancs avait égarés.

« Le jour de Noël, écrit-il, je chantai la messe de minuit. Les Indiens, hommes, femmes et enfants, entonnèrent ensemble le *Vivat Jesus*, le *Gloria*, le *Credo*, avec plusieurs cantiques dans leur langue. Tous chantaient avec un accord merveilleux. Je ne saurais dire que de

(1) Cité par Chittenden et Richardson, p. 1572.

consolations me fit goûter, au milieu du désert, cette solennité. Elle me rappelait les réunions des premiers chrétiens, alors que tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Depuis huit jours, les Indiens s'étaient préparés à faire une bonne confession ; tous, à peu d'exceptions près, s'approchèrent de la sainte table. Pareille fête ne s'oublie pas ; son souvenir reste parmi les meilleurs de ma vie » (1).

Impatient de visiter les autres tribus, le P. De Smet partit, dès le milieu de février, pour la mission Saint-Ignace (2).

Un rigoureux hiver rendait le voyage périlleux. Tandis qu'il franchissait, dans un frêle canot d'écorce, les rapides de la Clarke, le missionnaire se trouva plus d'une fois en danger de périr. Mais la joie de revoir ses néophytes, l'espoir de leur assurer la paix, lui rendaient la fatigue légère.

Il arriva enfin chez les Kalispels. Ceux-ci le reçurent avec de vives démonstrations de joie. N'est-ce pas lui qui, le premier, leur avait appris à connaître le Maître de la vie ?

La mission comptait 2 000 Indiens baptisés. C'était la plus prospère de l'Orégon. Moins exposée au contact des Blancs que celles de Saint-Paul et du Sacré-Cœur, elle avait conservé, sous la direction du P. Hoecken, la ferveur des débuts.

Bientôt le P. De Smet voit arriver les Kootenais. Ils

---

(1) Lettre au R. P. Général. — Saint-Louis, 1er nov. 1859.

(2) Cette réduction fondée, quinze ans auparavant, près de l'embouchure de la Clarke, avait dû être transférée, en 1854, dans un endroit plus favorable, à quelques milles au nord de Sainte-Marie. Elle se trouvait ainsi réunie à la mission Saint-François de Borgia.

ont fait, à travers la neige, plusieurs jours de marche, pour venir lui serrer la main, et l'assurer qu'ils sont restés fidèles à ses enseignements.

Restent les Têtes-Plates. Malgré la douleur de ne plus trouver que des ruines, le P. De Smet veut revoir l'ancienne, et toujours chère, mission Sainte-Marie.

Sans doute, la passion du jeu a causé de graves désordres ; mais le mal n'est pas irréparable. Les vieillards n'ont cessé de déplorer l'aveuglement de leur tribu ; tous souhaitent ardemment le retour des missionnaires. Le grand chef a traversé l'Orégon, à la recherche du P. Mengarini. Lorsque, l'année précédente, un Père de Saint-Ignace est venu les visiter, la plupart se sont approchés des sacrements, et ont repris l'habitude de la prière.

Comme les Cœurs-d'Alène, les autres peuplades converties promettent de ne pas recommencer la guerre. Entrées dans la coalition pour défendre leurs droits, elles n'ont à se reprocher aucun acte de cruauté. Les Têtes-Plates et les Kalispels se font gloire de n'avoir jamais versé le sang d'un Blanc.

Le pacificateur devait, semble-t-il, rencontrer plus de difficulté chez les tribus restées païennes. Mais tel est l'ascendant du P. De Smet, si franches sont ses manières, si touchante sa bonté, qu'il a promptement dissipé la défiance des sauvages. Les Spokanes, les Yakimas, les Palooses, les Okinaganes, les Chaudières, promettent d'accepter les conditions du gouvernement.

Le 16 avril 1859, le missionnaire reprend la route de Vancouver. Il est accompagné de neuf chefs sauvages, qui vont, au nom de leurs tribus, signer la paix avec les agents de la République. Seul et sans armes, un jésuite a plus fait, pour la tranquillité du pays, que les troupes

américaines. Ceux que contenait la force, il les a charmés, et il les amène, sincèrement soumis, aux pieds du vainqueur.

Si le succès est complet, le voyage est difficile. Il faut plus d'un mois pour atteindre le quartier général. « Nous eûmes beaucoup de dangers à courir par suite de l'abondance des neiges et de la crue des rivières. Pendant dix jours, nous dûmes nous frayer une route à travers d'épaisses forêts, où se croisaient des milliers d'arbres, abattus par la tempête, et recouverts de six et huit pieds de neige. Chaque jour, ma monture et moi culbutâmes plusieurs fois ; mais, à part quelques contusions, un chapeau troué, un pantalon déchiré, et une soutane en lambeaux, je sortis sain et sauf du terrible passage » (1).

Enfin, les chefs indiens se trouvent en présence du général Harney et du surintendant des Affaires Indiennes. Ils renouvellent l'assurance de leur soumission et implorent l'amitié des Américains. Ils regrettent l'aveuglement qui leur a fait prendre les armes ; ils s'engagent à ne plus molester les Blancs qui traverseront leur territoire ; ils sont même disposés à abandonner leurs terres, si le gouvernement consent à leur donner des « réserves », et s'engage à les y protéger.

Ravi de ces dispositions, le général fait aux Indiens bon accueil ; il leur offre des présents, et leur promet la protection des États-Unis. Il s'empresse de signaler au gouvernement les importants services rendus à l'armée par le P. De Smet. « Je suis convaincu, ajoute-t-il, que, si l'on agit avec prudence, il n'y a pas à craindre, d'ici à longtemps, de guerre sérieuse dans ce pays » (2).

---

(1) Lettre au R. P. Général. — 1er nov. 1859.

(2) Cité par Chittenden et Richardson, p. 1576.

Non content d'avoir assuré la paix, le P. De Smet songeait à prévenir de nouveaux conflits. Il ne voyait d'autre moyen que d'éviter aux sauvages le contact des émigrants. Dans un intéressant rapport, il exposa son plan au général Harney. Les États-Unis abandonneraient aux Indiens, à titre de réserve, le pays compris entre la chaîne des Rocheuses, les montagnes de la Racine-Amère et la rivière des Kootenais. Là serait rassemblé, sous la direction des missionnaires et la protection du gouvernement, ce qui restait des tribus éparses dans les territoires d'Orégon et de Washington (1).

Frappé des avantages qu'offrait le projet, le général en fit part au ministre de la Guerre :

« La région dont il s'agit, déclarait-il, ne sera pas, avant vingt ans au moins, occupée par les Blancs. Elle est d'un accès difficile, et n'offre pas aux colons les avantages qu'ils trouvent partout sur la côte.

» Le système, en usage en Californie, de placer dans une seule réserve un grand nombre d'Indiens, et de leur faire adopter tout d'un coup la façon de vivre des Blancs, a échoué par suite de la brusque transition imposée à ces primitives et défiantes tribus. Le plan proposé par le P. De Smet échappe à cet inconvénient. Il place les Indiens dans un pays où abonde le gibier et le poisson, et où il y a assez de terre labourable pour encourager leurs essais de culture. Les missionnaires qui vivent parmi eux ont assez d'autorité, et sauront leur inspirer assez de confiance, pour les amener, peu à peu, à accepter les exigences de la civilisation, lorsque l'inévitable décret du temps aura fait pénétrer chez eux le progrès.

---

(1) *Ibid.*, p. 970 et suiv.

» L'histoire de la race indienne sur notre continent a prouvé que le missionnaire réussit là où avait échoué l'autorité civile et militaire. Dans une affaire qui n'intéresse pas moins les Blancs que les sauvages, il serait bon de profiter des leçons de l'expérience, et d'adopter le projet du P. De Smet » (1).

Le gouvernement ne devait point, hélas ! entrer dans ces vues. Il n'en faut pas moins savoir gré au général Harney d'avoir cherché à faire prévaloir des conseils de sagesse et d'humanité.

La mission du P. De Smet était terminée. Désirant revoir encore les établissements des Montagnes et visiter les tribus du Missouri, il obtint du général l'autorisation de retourner à Saint-Louis par la voie de terre. Le 15 juin, il quitta Vancouver, accompagné des chefs indiens qui regagnaient leur pays.

Quelques mois plus tard, il recevait les lignes suivantes d'Alfred Pleasonton, alors capitaine dans l'armée d'Orégon :

« Mon cher Père, nous avons tous vivement souffert de votre départ. Je n'ai rencontré aucun officier de notre connaissance qui ne m'ait exprimé le même regret. C'est à vous que nous nous sentons redevables de la bonne entente qui règne maintenant entre les Blancs et les Indiens...

» Le général me charge de vous exprimer sa vive reconnaissance pour les précieux services que vous avez rendus au pays durant son commandement. Il vous renouvelle l'assurance de sa haute estime et de son inaltérable amitié. Quant à moi, je sentais, en me séparant de

---

(1) Chittenden et Richardson, p. 1579.

vous, la perte que je faisais. Votre bienveillance, votre bonté, faisaient sur moi grande impression, et m'aidaient à dompter mon humeur peu traitable. Daignez donc me garder votre amitié, et m'aider à acquérir les biens inappréciables qu'offrent la vertu et la religion » (1).

Bientôt, l'auteur de cette lettre sera devenu l'un des premiers généraux de son pays. Son témoignage prouve que le P. De Smet avait dignement rempli sa charge d'aumônier.



On se souvient que la mission des Montagnes-Rocheuses était, depuis 1854, rattachée à la province de Turin. Les Pères de l'Orégon n'en continuaient pas moins à regarder le P. De Smet comme le principal soutien des réductions. C'était surtout lui qui recueillait les aumônes; chaque année, il envoyait de Saint-Louis une ample provision de vivres, d'habits, de semences, d'outils, d'instruments de culture ; il obtenait du gouvernement autorisations et subsides ; jamais il ne quittait l'Europe sans emmener avec lui de nombreux missionnaires ; sans cesse il recommandait à la sollicitude du P. Général « ses pauvres enfants du désert ».

Profitant de sa présence, le P. Congiato, supérieur de la mission, tint à prendre ses conseils.

Depuis l'abandon de Sainte-Marie et de Saint-Paul-Colville, les Jésuites ne possédaient plus en Orégon que deux réductions, celle des Cœurs-d'Alène et celle des Kalispels. Ne fallait-il pas profiter des bonnes dispositions

(1) Fort Vancouver, 9 nov. 1859.

des Indiens pour relever les ruines, et même, s'il se pouvait, établir de nouveaux postes ?

Comme les Têtes-Plates, les Chaudières n'avaient pas tardé à regretter le départ des missionnaires.

— Robe-Noire, disaient-ils, nous voudrions être bons, et faire ce que demande le Grand-Esprit. Mais vois combien nous sommes exposés. De plus en plus, les Blancs se répandent dans le pays. Ils nous offrent le whisky, et nous disent qu'il n'est pas défendu d'en user. Avant leur arrivée, nous ne trouvions aucune difficulté à être bons ; aujourd'hui, quel changement !

Pour leur venir en aide, on décida que le P. Joset irait prochainement rouvrir la mission de Colville.

Quant à Sainte-Marie, les Pères ne pourront y rentrer de sitôt. La création récente de la mission de Californie(1) a réduit à six le nombre des prêtres travaillant dans les Montagnes. Toutefois, les Têtes-Plates ne seront pas abandonnés. Plusieurs fois chaque année, les missionnaires de Saint-Ignace iront les visiter, les instruire, leur administrer les sacrements.

De tous les Indiens, les Kootenais paraissent, actuellement, les plus dignes d'intérêt. Ils n'ont pas encore souffert du voisinage des Blancs : « Chez eux, écrit le P. De Smet, continue à régner l'union fraternelle, la simplicité évangélique, l'innocence et la paix. Leur honnêteté est si connue, que la marchand quitte son magasin et

(1) A la demande de l'évêque de Monterey, les PP. Accolti et Nobili avaient été, dès 1849, envoyés en Californie, pour s'occuper des émigrants catholiques. Bientôt après, les PP. De Vos et Mengarini devaient les rejoindre. Ils avaient fondé d'importants établissements à San-Francisco, à Santa-Clara, à San-José. La mission, définitivement constituée en 1854, était, depuis 1858, détachée de celle de l'Orégon.

*

le laisse ouvert, quelquefois pendant plusieurs semaines. Les Indiens entrent, se servent eux-mêmes, et, à son retour, le propriétaire se trouve fidèlement payé. L'un d'eux m'a assuré qu'ainsi il ne lui avait jamais manqué la valeur d'une épingle » (1).

Les Kootenais ont bâti de leurs mains une église, dans laquelle ils se réunissent, matin et soir, pour prier. Deux ou trois fois par an, ils ont la visite du missionnaire. A Pâques et aux principales fêtes, ils se rendent à Saint-Ignace, pour recevoir les sacrements et consacrer quelques jours aux exercices religieux.

A l'est des Montagnes, le P. Hoecken préparait l'établissement d'une mission chez les Pieds-Noirs. Depuis qu'ils avaient reçu l'Évangile, ceux-ci ne molestaient plus les tribus de l'Orégon; mais toujours on craignait de voir se réveiller leurs sauvages instincts. Sur les instances du P. De Smet, le P. Général avait enfin permis de reprendre l'œuvre du P. Point. Encore quelques mois, et la mission Saint-Pierre réunirait, près de la Rivière-au-Soleil, des centaines de néophytes.

Partout, la paix semblait rétablie ; les réductions allaient de nouveau prospérer ; le P. De Smet se disposa à regagner Saint-Louis.

Le P. Congiato voulut lui-même l'accompagner jusqu'à sa sortie de l'Orégon. Ce fut pour lui l'occasion d'admirer le grand missionnaire dans ses rapports avec les Indiens. « Je n'oublierai jamais, écrit-il, le bonheur que j'ai éprouvé en voyageant avec le P. De Smet parmi les tribus. J'ai pu me convaincre par mes propres yeux que le respect, l'amour, l'estime, que lui ont voués les Indiens,

(1) Lettre au R. P. Général. — 1er nov. 1859.

sont bien mérités. Impossible de n'être pas touché de sa charité, de sa tendresse, pour une race d'ordinaire méprisée et persécutée. Les Indiens l'appellent leur père, mais ses sentiments pour eux sont plutôt ceux d'une mère » (1).

Il n'était pas facile, en ce temps-là, de franchir les monts qui séparent la mission du Sacré-Cœur de celle de Saint-Ignace.

« Imaginez-vous d'épaisses forêts vierges, avec des milliers d'arbres abattus par le vent. Le sentier, à peine visible, est obstrué par des barricades que doivent constamment franchir les chevaux, et qui, chaque fois, mettent en danger la vie du cavalier. Deux gros torrents serpentent à travers ces forêts. Leurs lits sont formés d'énormes blocs détachés des rochers, et de pierres glissantes roulées par les eaux. Le sentier traverse le premier de ces torrents trente-neuf fois, l'autre, trente-deux. Souvent l'eau arrive au cheval jusqu'au poitrail, quelquefois même au-dessus de la selle. On s'estime heureux d'en sortir n'ayant que les jambes mouillées. Une montagne, haute d'environ 5 000 pieds, sépare les deux rivières. Ajoutez, çà et là, de vastes plateaux, où la neige n'a pas moins de huit à douze pieds de profondeur.

» Après huit heures de pénible ascension, nous arrivons dans une plaine émaillée de fleurs où, seize ans auparavant, lors de mon premier voyage, une croix avait été dressée. Dans ce beau site, j'aurais désiré camper. Le P. Congiato, persuadé que deux heures suffiront pour atteindre le pied de la montagne, nous décide à continuer notre marche.

---

(1) Lettre du 20 janvier 1860, publiée dans le *San-Francisco Monitor*.

» Les deux heures s'écoulent, puis quatre autres, et la nuit nous surprend au milieu de mille obstacles. Ce sont de nouveaux monticules de neige, de nouvelles barricades d'arbres renversés. Il faut marcher, ici, sur le bord de rochers à pic, là, sur une pente presque perpendiculaire. Le moindre faux pas peut nous précipiter on ne sait où. En pleine obscurité, sans guide, sans chemin frayé, on fait chute sur chute, on marche à tâtons et à quatre pattes, toujours en descendant et en roulant.

» Enfin, nous entendons de loin le bruit du torrent que nous cherchions. Chacun de se diriger aussitôt de ce côté. Vers minuit, tous, les uns après les autres, finissent par y arriver, épuisés par une marche de seize heures, les habits en lambeaux, avec des écorchures et des contusions nombreuses, mais sans gravité. On prépare à la hâte le dîner-souper. Chacun raconte l'histoire de ses culbutes, et en divertit ses compagnons. Le bon P. Congiato reconnaît qu'il s'est trompé dans ses calculs, et est le premier à en rire de bon cœur » (1).

Sans doute, le P. De Smet jouissait d'un heureux caractère et d'une robuste santé. L'imprévu, en voyage, ne lui déplaisait pas. Toutefois, l'amour des Indiens pouvait seul lui faire affronter, à cinquante-huit ans, de telles aventures.

Arrivé au fort Benton, il se sépara du P. Congiato. Dans l'espoir de rencontrer un plus grand nombre de peuplades, il avait songé à franchir à cheval l'énorme distance qui le séparait de Saint-Louis. Force lui fut de renoncer à ce projet. Ses six chevaux étaient épuisés, et, n'ayant pas été ferré, leur sabot s'était complètement

(1) Lettre du P. De Smet au R. P. Général. — 1er nov. 1859.

usé sur les chemins raboteux des montagnes. A la hâte, il fit construire un léger esquif, engagea trois rameurs avec un pilote, et, le 5 août, s'embarqua sur le Missouri.

« Nous passions, dit-il, les nuits à la belle étoile ou sous une petite tente, soit sur un banc de sable, soit au bord d'une plaine, soit au milieu de la forêt. Souvent nous entendions hurler les loups, rugir les tigres et les ours, sans toutefois éprouver la moindre inquiétude, car « le Seigneur a inspiré la crainte de l'homme à tous les animaux » (1).

» Il nous a été donné, au désert, d'admirer et de remercier la paternelle providence de Dieu, attentive aux besoins de ses enfants. Rien ne nous a manqué ; nous avons même vécu dans l'abondance. Les rivières nous fournissaient d'excellent poisson, des poules d'eau, des canards, des outardes et des cygnes ; les forêts et les plaines, des fruits et des racines. Le gibier ne nous a pas fait défaut : partout nous trouvions, soit des troupeaux de buffles, soit des biches, des chevreuils, des cabris, des grosses-cornes, des faisans, des perdrix, des dindes sauvages » (2).

Chemin faisant, le P. De Smet rencontrait des milliers d'Indiens : Assiniboins, Corbeaux, Mandans, Gros-Ventres, Sioux, etc. Il s'arrêtait un ou deux jours dans chaque tribu, baptisait les enfants, instruisait les adultes, assistait les moribonds, étudiait le moyen d'établir des missions. Partout il recevait le plus cordial accueil. Depuis nombre d'années, les Indiens du Missouri désiraient

---

(1) « *Terror vester ac tremor sit super cuncta animalia terræ* ». (Genèse, IX, 2.)

(2) Lettre à Laure Blondel, épouse de Ch. De Smet. — Saint-Louis, 13 octobre 1859.

des robes-noires. Le P. De Smet promit d'appuyer leur demande auprès de ses supérieurs, et de venir lui-même souvent les visiter.

Après avoir franchi en canot plusieurs centaines de lieues, il monta sur un bateau à vapeur qui descendait le Missouri. Six jours plus tard, le 23 septembre, il arrivait à Saint-Louis.

« A Dieu seul toute gloire, écrit-il, et à la bienheureuse Vierge Marie, mon humble et profonde reconnaissance pour la protection et les bienfaits reçus pendant ce long voyage !... Ma grande consolation est d'avoir été, entre les mains de la Providence, l'instrument du salut d'environ neuf cents petits enfants moribonds, auxquels j'ai conféré le baptême. Plusieurs semblaient n'attendre que cette grâce pour s'envoler vers Dieu, et le louer éternellement (1).

Depuis un an, le missionnaire avait parcouru près de cinq mille lieues.

---

(1) Lettre au R. P. Général. — 1er novembre 1859.

CHAPITRE XVIII

LES RELATIONS DE FAMILLE. NOUVEAUX VOYAGES EN EUROPE

1853-1860

Ni ses longs voyages, ni ses multiples travaux, ne faisaient oublier au P. De Smet ses parents et amis de Belgique. « La séparation, écrivait-il, même quand elle est volontaire, ou plutôt imposée par la conscience et la religion, ne peut détruire au cœur de l'homme les doux sentiments qu'y fait naître le souvenir de la famille ou de la patrie... Mes cheveux ont beau blanchir, ma vue baisser, mes forces décliner, mon attachement pour vous n'a rien perdu de sa tendresse. Chaque jour, à l'autel, j'implore pour toute la famille l'aide et la bénédiction du ciel. La seule chose que j'attende en retour, c'est que vous me gardiez toujours la même place dans votre affection, et que vous priiez parfois pour votre oncle Pierre et pour la conversion de ses pauvres sauvages » (1).

Pas plus que l'âge ou l'éloignement, l'état religieux ne le rendait insensible au souvenir des siens : « Assurément la règle de saint Ignace ne nous défend pas d'aimer nos proches, et je dois avouer que Charles a toujours été

---

(1) Lettre à ses nièces Sylvie, Elmire et Rosalie, filles de son frère Charles. — Saint-Louis, 22 avril 1853.

pour une large part dans mon attachement au prochain » (1).

Voyait-il quelque confrère refuser à sa famille une juste consolation, il lui reprochait son excessive réserve : « Cela est mal de ne pas écrire à ses parents, et tout le monde est mécontent, non seulement la famille, mais les étrangers » (2).

Les emprunts que nous avons faits à la correspondance du missionnaire montrent qu'il ne négligeait aucun des siens. En retour, il voulait fréquemment recevoir des nouvelles :

« Je vous en prie, écrivez-moi souvent. Parlez-moi de votre excellente femme, de vos chers petits enfants, de vos parents, de vos sœurs, de M. le Curé, des autres connaissances et amis. A-t-on célébré des mariages ? Prépare-t-on de nouveaux baptêmes ? Croyez que je prends le plus vif intérêt à tout ce qui regarde le bonheur de la famille » (3).

Et à Charles, son neveu : « Je tiens à vous rappeler le solennel contrat que nous avons fait ensemble avant mon dernier départ de Belgique. Vous deviez m'écrire tous les mois, et, de mon côté, je devais dire tous les samedis la messe à votre intention. Je puis vous assurer que je n'ai pas, une seule fois, manqué à ma promesse. Écrivez-moi donc au plus tôt, pour dissiper la tristesse que me cause votre silence, et invitez votre frère Paul à ajouter quelques lignes à votre lettre » (4).

(1) Lettre à M. Blondel, d'Anvers. — Saint-Louis, 22 avril 1855. — Charles est le fils aîné de François de Smet, frère du missionnaire. Il vient de devenir le gendre de M. Blondel.

(2) Lettre au P. Truyens. — Saint-Louis, 16 janvier 1854.

(3) Lettre à Gustave Van Kerckhove, d'Anvers, neveu par alliance du P. De Smet. — Saint-Louis, 3 juillet 1856.

(4) Cincinnati, 2 août 1854.

En revanche, il promet d'être généreux : « Pourquoi Charles tarde-t-il si longtemps à m'écrire ? Je suis prêt à lui donner vingt lignes pour chaque ligne qu'il me donnera » (1).

Afin qu'on ne l'oublie pas, il envoie fréquemment des souvenirs du Far-West. Ce sont de riches mocassins, de soyeuses robes de buffle, des habits en peau de gazelle, ornés de dessins en poils de porc-épic.

Un jour, arrive à Termonde une superbe carte des États-Unis. « Vous pendrez cette carte à un endroit bien visible de votre maison. De temps en temps, vous promènerez vos yeux sur les pays que j'ai parcourus, depuis New-York jusqu'à l'embouchure du Columbia, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, et jusqu'aux glaciers de l'Athabasca, au nord des Montagnes-Rocheuses. Tranquillement assis sur votre chaise, vous franchirez les mers, les prairies, les montagnes que j'ai traversées au milieu de mille dangers, en bateau à vapeur et en canot d'écorce, en chemin de fer et en charrette, à cheval et à pied. Ainsi vous penserez à moi,et l'idée de m'écrire vous viendra plus souvent » (2).

Reçoit-il enfin la lettre désirée, l'heureux oncle a vite oublié les semaines, les mois d'attente. Autant il était impatient de nouvelles, autant il est prompt à admettre des excuses : « Un peu de négligence ou de paresse, ce n'est pas un miracle pour notre pauvre nature humaine. Et puis, quand on a l'esprit préoccupé de « certaines affaires importantes », ne peut-on pas remettre à plus tard celles qui souffriront moins du délai » (3).

---

(1) A son frère François. — Saint-Louis, 25 janvier 1841.

(2) A Charles et Rosalie Van Mosseveldé. — Bardstown, 20 avril 1855.

(3) A son neveu Charles. — Saint-Louis, 22 avril 1854.

Ceux qui accusent la religion de détruire les liens naturels liraient avec profit les lettres du P. De Smet. Jamais missionnaire ne resta plus attaché à sa famille. A deux mille lieues de son pays, il semble toujours vivre avec les siens ; le moindre détail l'intéresse ; pas de fête à laquelle il ne prenne part, pas de deuil auquel il ne s'associe.

Toujours sa prédilection, comme celle du Maître, semble aller aux plus jeunes.

Il vient d'apprendre la naissance de deux petits-neveux. « Au nom de Dieu, écrit-il, je les bénis de loin. Je vous prie de m'envoyer leurs noms, pour que je les ajoute à ma liste au *memento* de la messe » (1).

Il les aime, ces êtres innocents, avant même qu'ils aient vu le jour : « La petite image ci-incluse est destinée au premier enfant d'Elmire. Vous voudrez bien la lui présenter, comme un souvenir de ma part, le jour de sa naissance » (2).

Paul a douze ans ; il s'est, pour la première fois, approché de la sainte table : « Dites-lui qu'il doit offrir une communion pour son oncle Pierre, qui offrira dix messes pour lui » (3).

A Charles, qui va se marier : « Je partage, dit-il, la joie que cet événement apporte à toute la famille. Le jour du mois de mai où doit avoir lieu le mariage n'étant pas indiqué dans votre lettre, j'offrirai chaque jour le saint sacrifice pour votre bonheur et pour celui d'Alice. Le mouvement du bateau, sur lequel j'ai fait

(1) A Gustave Van Kerckhove. — Saint-Louis, 11 déc. 1859.

(2) A Charles et Rosalie Van Mosseveldc. — Bardstown, 20 avril 1855.

(3) A son neveu Charles. — Saint-Louis, 22 avril 1854.

dresser un autel, ne m'empêchera pas de tenir ma promesse » . Et, comme cadeau de noces, il offre « son grand et beau calumet indien » (1).

Lorsque revient la fête de ses frères, de ses sœurs, il unit ses souhaits aux compliments des tout petits. Parfois, c'est en vers qu'il traduit ses sentiments. Avec quelle joie ses strophes, françaises ou flamandes, sont lues et chantées dans le cercle de famille ! En 1854, pour faire diversion, sans doute, à l'agitation des *Know-Nothing*, il donne libre cours à sa verve poétique. Telle de ses compositions ne compte pas moins de cent cinquante alexandrins. C'est un dialogue entre sainte Thérèse et sainte Rosalie, patronnes de ses deux sœurs. Si les vers ne sont pas d'un parnassien, il y faut du moins reconnaître, avec un profond sentiment religieux, l'expression d'une très délicate amitié.

Le rude travailleur a ses heures de naïf et charmant badinage :

« Puisque, maintenant, j'aime mon neveu, M. De Bare, autant que j'aime ma nièce Sylvie (2), vous voudrez bien lui faire le fidèle portrait de votre oncle, de sorte que, si j'arrive chez lui en votre absence, il puisse me reconnaître sans m'avoir jamais vu.

» L'oncle Pierre, lui direz-vous, est un homme de moyenne taille, avec des cheveux gris, tirant sur le blanc. Le centre de son large visage est occupé par un nez auquel un Grec ou un Romain n'eût pas trop trouvé à redire. Proche voisine du nez, une bouche de grandeur ordinaire, qui ne s'ouvre guère que pour rire ou faire rire

---

(1) Saint-Louis, 20 avril 1862. — Il s'agit, dans cette lettre, d'Alice de Witte, seconde femme de Ch. De Smet.

(2) M. De Bare venait d'épouser Sylvie De Smet.

les autres. C'est sa manière, à lui, de faire aimer le bon Dieu. Le reste annonce un homme de cinquante ans, qui pèse 210 livres.

» Si jamais vous bâtissez une nouvelle maison, ajoutez six pouces à la largeur de ma porte, car je n'aime pas à être gêné en entrant dans ma chambre » (1).

Les lettres du P. De Smet se terminent par la longue énumération des parents et amis qu'il salue de loin, qu'il assure de son bon souvenir, à qui il demande des prières. Parfois la liste est longue, et ne comprend pas moins de trente à quarante noms. Ni le barbier, ni les domestiques, ne sont oubliés.

On devine si le missionnaire est heureux de posséder au moins l'image des chers absents : « J'ai à Saint-Louis plusieurs photographies de la famille. Elles forment une belle auréole autour d'une superbe gravure de la Sainte Vierge, qui fait le principal ornement de ma pauvre chambre. Dès que, le matin, j'ouvre les yeux, et chaque fois que j'entre chez moi, mes regards rencontrent l'image de notre bonne Mère, et, tout en me recommandant à sa protection, j'implore ses faveurs sur tous ceux que le cadre renferme » (2).

Peut-être jugera-t-on ce constant souvenir de la famille peu en harmonie avec le détachement religieux. Il ne faut pas oublier, pourtant, que la perfection ne consiste pas précisément à n'aimer que Dieu, mais à l'aimer par-dessus tout. Tel saint, dont on vante l'austérité, garda toujours pour ses proches une vive tendresse. François de Borgia tenait aux relations de famille, les provoquait, se plaignait de leur rareté. A son lit de mort,

---

(1) A Sylvie De Smet, octobre 1850. — Sur l'embonpoint du P. De Smet, voir Chittenden et Richardson, p. 105.

(2) A Charles De Smet. — Saint-Louis, 5 mai 1865.

il se faisait nommer, un à un, ses fils, frères et parents, afin de les recommander tous à Dieu ; et, se souvenant de l'ânier qui l'avait accompagné dans ses voyages, il priait son frère d'avoir soin de ce serviteur (1).

Jamais d'ailleurs le souci de ses proches ne fit négliger au P. De Smet ses devoirs de missionnaire. Dans ses lettres les plus affectueuses, on reconnaît le religieux établi en Dieu, qui s'intéresse à tout, mais juge tout à la lumière d'en haut. Ces lettres même sont pour lui un moyen d'apostolat. Avec une délicate fermeté, il adresse à chacun avertissements et conseils. « Je crois, dit-il, avoir pour cela quelque autorité, étant le seul prêtre de la famille ».

Il apprend qu'un de ses neveux, Edmond, lit et médite avec ravissement l'*Imitation*. « Très bien, dit-il ; mais cela ne suffit pas. Un peu de courage vous fera ajouter la pratique à la méditation. Ce n'est pas assez de connaître Jésus-Christ ; il faut absolument l'aimer et l'imiter, sinon nos conceptions les plus sublimes sont stériles et ne comptent pour rien » (2).

A une de ses parentes, éprouvée par une longue maladie, il envoie, chaque semaine, encouragements et consolations. Il fait prier pour elle les communautés religieuses de Saint-Louis. Surtout, il l'invite à imiter la courageuse patience des saints. « Comment ! dit-il avec

(1) Cf. P. Suau, S. J., *Histoire de saint François de Borgia*. Paris, 1910, p. 530.

Quant à François Xavier, le modèle des missionnaires, on sait combien il restait attaché à ses frères d'Europe. « Pour mieux garder, disait-il, votre continuel souvenir, j'ai détaché, des lettres que vous m'avez envoyées, vos noms, écrits de vos propres mains ; et ces noms, tant j'y trouve de consolation, je les porte toujours sur moi, avec la formule de ma profession ». (Aux Pères et Frères de Rome. — Amboine, 10 mai 1546).

(2) Saint-Louis, 25 septembre 1854.

saint Augustin, ne seriez-vous point capable de faire ce que tant d'autres ont fait ? Et si, de vous-même, vous êtes incapable de faire la moindre chose, dites-vous avec l'Apôtre : Je puis tout en Celui qui me fortifie » (1).

Quelques semaines plus tard, la pieuse malade est allée recevoir sa récompense. Le P. De Smet s'empresse de rappeler à son mari les fortes pensées de la foi :

« La nouvelle du décès de Laure m'a profondément affligé. Je sais quelle doit être votre douleur, en face d'une perte aussi irréparable que prématurée. Vous perdez une compagne qui faisait votre bonheur, et dont les aimables qualités ne le cédaient qu'à son admirable vertu.

» Cher Charles, les anges du ciel ont réclamé celle que vous pleurez. Elle a été admise, j'ose l'espérer, au céleste banquet, après les souffrances qu'elle a endurées avec tant de patience et de résignation. Toutefois, je l'ai recommandée aux prières d'un bon nombre de mes confrères et de religieuses de Saint-Louis. Depuis que j'ai reçu la fatale nouvelle, j'ai offert chaque jour le saint sacrifice pour le repos de son âme.

» J'ai appris avec une vive consolation que, si rude que soit l'épreuve, vous l'avez reçue avec un cœur chrétien. Vous pleurez ; mais vous ne pleurez point comme ceux qui sont sans espérance. Votre chère Laure n'a fait qu'échanger une fragile demeure terrestre pour des tabernacles qui ne sont point bâtis de main d'homme. Ici-bas, elle était votre compagne fidèle et chérie ; dans le ciel, elle sera votre ange, et intercédera pour vous » (2).

---

(1) A Laure Blondel, première femme de Charles De Smet. — Saint-Louis, 1er juin 1860.

(2) A son neveu Charles. — Saint-Louis, 12 juillet 1860.

***

Parfois, nous le savons, le P. De Smet avait l'occasion de s'entretenir, autrement que par lettres, avec ses parents. Trois fois en sept ans, de 1853 à 1860, il revit la Belgique (1). Quelle joie de trouver, à chaque visite, la famille plus nombreuse, de bénir les unions, de raviver les souvenirs, de constater que le temps n'a pas refroidi les amitiés !

Parfois cependant, un deuil cruel venait tout assombrir. Au mois de novembre 1860, M. Charles De Smet, frère aîné du missionnaire, mourait à sa campagne de Grembergen, près de Termonde. Magistrat intègre, chrétien fervent, il avait, par ses largesses, bien mérité des missions (2). Le P. De Smet eut la consolation de l'assister à ses derniers moments, et de se joindre au nombreux cortège qui suivit son cercueil.

Toutefois, ce n'était pas pour revoir sa famille qu'il traversait l'océan. Il devait, comme procureur du Missouri, subvenir aux besoins de la vice-province. Surtout, il lui fallait trouver des hommes et de l'argent pour ses établissements des Montagnes.

Personne, mieux que lui, ne convenait pour cette délicate mission. On évalue à une centaine le nombre des apôtres gagnés par lui au nouveau monde. Quant aux sommes recueillies au cours de ses divers voyages, le total dépasse un million.

---

(1) En 1853, 1856 et 1860. En 1853, le président Pierce avait confié au P. De Smet des dépêches adressées à divers gouvernements européens.

(2) M.Ch. De Smet, ancien président du tribunal de Termonde, était, depuis plusieurs années, conseiller à la cour d'appel de Gand. Sur un relevé de comptes, écrit de la main du P.De Smet, nous lisons : *Don de C*[*harles*] *à son fr*[*ère*] *P*[*ierre*] *: 20 000 fr.*

Voici comment il obtenait de tels succès.

A peine arrivé en Belgique, le P. De Smet, par l'organe de la presse, faisait connaître sans détours l'objet de sa visite (1).

Le public averti, il commençait sa tournée. Il ne parcourait pas seulement la Belgique et la Hollande ; son *Itinéraire* permet de le suivre en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande.

Les premières visites étaient pour les parents des missionnaires, les bienfaiteurs, les directeurs de la Propagation de la Foi ; puis il faisait le tour des collèges, des pensionnats, des séminaires.

Partout, on lui faisait fête. Ceux qui eurent le bonheur d'entendre ses causeries n'ont pas oublié le prêtre

---

(1) « Après de longs voyages dans les déserts de l'Amérique septentrionale, je revois de nouveau ma patrie, heureux de pouvoir exprimer aux bienfaiteurs de nos pauvres Indiens la reconnaissance des missionnaires.

» Depuis mon dernier départ de Belgique, j'ai parcouru des savanes où aucune mission n'est établie, où jamais peut-être aucun Européen n'avait pénétré... La Providence a soutenu mon faible courage, guidé mes pas, fécondé la semence de l'Évangile dans des terres qui ne l'avaient pas encore reçue. J'ai vu quel bien nous pourrions faire parmi ces tribus errantes, toujours en guerre les unes contre les autres, sans consolation dans le malheur, parce qu'elles n'ont pas l'espérance de l'éternité...

» Le petit nombre de prêtres ne peut à la fois suffire aux besoins des catholiques et répondre au désir des sauvages qui demandent une robe-noire. Je suis donc venu en Europe faire appel aux cœurs généreux.

» Je viens aussi demander l'aumône. Je n'ignore pas que la Belgique est constamment visitée par des missionnaires de l'Amérique, des Indes, de l'Orient. Je n'ignore pas que les bienfaiteurs ont peine à satisfaire à ces demandes réitérées. Mais personne, en Europe, ne sait quel besoin nous avons de ressources pour empêcher les défections, convertir les infidèles, former des missionnaires, bâtir des églises, soutenir des écoles, établir des réductions, et faire luire sur le désert, avec la lumière de la foi, l'aurore de la civilisation ». (Lettre au directeur du *Journal de Bruxelles*. — 2 juillet 1853).

aux longs cheveux blancs qui, avec une noble simplicité, mendiait le pain de ses enfants. D'ordinaire, il était calme, presque froid, ennemi des démonstrations sentimentales. Venait-il à parler des Têtes-Plates ou des Cœurs-d'Alène, à exposer leurs besoins, à énumérer les inqualifiables procédés des Blancs à leur égard, aussitôt il s'animait, sa voix s'échauffait, ses paupières se gonflaient, et l'on voyait des larmes couler sur son beau visage. Alors il était éloquent et, sans peine, intéressait l'auditoire à ses missions.

Si assuré qu'il fût du succès, le P. De Smet n'aimait point à paraître en public. Chose singulière, cet homme hardi jusqu'à sembler parfois téméraire, était alors d'une incroyable timidité.

Il avait accepté de parler, à Liége, dans la petite église Sainte-Catherine. Le jour venu, il paraît tout embarrassé.

— Je n'oserai pas, assure-t-il ; je ne saurais rien dire.

— Vous vous montrerez, réplique-t-on ; vous direz simplement que vous recommandez vos Indiens.

Il reste indécis, et l'on doit, au dernier moment, l'arracher de sa chambre pour le conduire à l'église. Il monte en chaire, commence, raconte, s'anime ; il aurait parlé trois heures ; et l'auditoire est enchanté (1).

Avec les enfants, le P. De Smet était plus à l'aise.

Il aimait les réceptions naïves que lui faisaient, chez les bonnes religieuses (2), d'innocentes fillettes de douze

(1) Le fait est raconté par le P. Broeckaert, alors supérieur de la résidence Sainte-Catherine. Cf. *Précis historiques*, 1873, p. 328.

(2) En particulier chez les Ursulines de Saventhem et de Thildonck, chez les Servantes de Marie d'Erps-Querbs. Cette dernière communauté avait pour supérieure une parente du P. De Smet.

ans. Il se faisait remettre la liste de leurs prénoms, pour les donner aux petites sauvagesses qu'il baptiserait.

En maint collège (1), il faisait parader, sous les yeux des écoliers, des jeunes gens travestis en Peaux-Rouges. Alors, la salle éclatait en applaudissements sans fin. Jouissant, plus que personne, du bonheur qu'il provoquait, le Père riait de bon cœur avec les plus petits.

Mais où il excellait, c'est dans les histoires. Comme tout missionnaire, il en savait beaucoup, les unes ravissantes, comme celle de Louise Sighouin, « la sainte des Cœurs-d'Alène » (2), les autres terribles, comme celle de Tchatka, le chef assiniboin, digne émule de Néron et de Caligula (3). Certains de ses récits avaient une saveur toute sauvage ; par exemple, lorsqu'il parlait de la gorgée d'eau-de-vie que les Indiens se passent de bouche en bouche, et que le dernier a le droit, par compensation, d'avaler tout entière.

Rarement, il se mettait lui-même en scène. Le pressait-on de raconter ses propres aventures, il s'y prêtait avec son habituelle bonhomie.

Un jour, dans les Montagnes-Rocheuses, il avait vu, au détour d'un sentier, un ours gris se jeter sur lui et, de ses énormes griffes, le saisir à la poitrine. Se croyant perdu, il avait multiplié les actes de contrition. Puis, avec une vigueur que décuplait le danger, il avait, de ses bras, étreint l'animal jusqu'à l'étouffer (4).

---

(1) A Bruxelles, à Gand, à Anvers, à Namur, et, paraît-il, jusque devant les étudiants de la Sorbonne (Cf. CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 66).

(2) Cf. *Lettres choisies*, 2e série, p. 357.

(3) *Ibid.* 1re série, p. 223.

(4) Nous trouvons ce fait consigné dans les notes du P. Deynoodt, intime ami du P. De Smet. —M. le baron de Woelmont

Une autre fois, grâce à une allumette, il avait acquis, chez les Corbeaux, un singulier prestige.

Admirant avec quelle facilité le Père allumait sa pipe, les sauvages l'avaient cru doué d'un pouvoir magique, et lui avaient témoigné les plus grands égards. Aussi avait-il dû, avant de les quitter, leur distribuer quelques parcelles du « feu mystérieux ».

Quatre ans plus tard, visitant de nouveau leur pays, quel n'est pas son étonnement de voir la tribu entière accourue pour le recevoir ! Chefs et guerriers ont revêtu leurs plus beaux habits. Conduit d'une loge à l'autre, il doit subir force festins.

Le grand chef lui témoigne une particulière amitié.

— Robe-Noire, dit-il, c'est à toi que je dois le succès de mes armes.

En même temps, il détache de son cou un petit sachet, dans lequel le P. De Smet reconnaît le reste de ses allumettes.

— Je m'en sers, dit le chef, chaque fois que je vais à la guerre. Si le feu apparaît au premier frottement, je fonds sur mes ennemis, car je suis sûr de la victoire.

Et le missionnaire avait dû lutter pour abolir cette étrange superstition.

— Vous voyez, disait-il en finissant, qu'il faut peu de chose, chez les sauvages, pour se faire un nom. Avec quelques allumettes, on passe pour un grand homme, et l'on reçoit les premiers honneurs.

L'anecdote suivante semble avoir eu grand succès.

Surpris un soir, en pleine forêt, par la neige, le P. De

---

déclare avoir entendu raconter au missionnaire un incident analogue. Cf. *L'Habit d'Arlequin*, Bruxelles, 1892, p. 343.

Smet monte sur un arbre, et cherche, à la naissance des branches, un endroit où passer la nuit. L'arbre est creux; il descend à l'intérieur. « Ainsi, se dit-il, je serai parfaitement à l'abri ».

Arrivé en bas, il sent, sous ses pieds, s'agiter quelque chose. Ce sont des oursons, trop jeunes pour être redoutables. Mais bientôt se fait entendre à l'extérieur un sourd grognement. L'ourse rentre au logis. Déjà ses griffes s'appliquent contre l'arbre ; elle grimpe, puis, à reculons, se laisse descendre dans le nid. Que faire ?... De ses deux mains, le Père saisit l'animal par la queue, et tire avec violence. Effrayée, l'ourse remonte précipitamment, et s'enfuit dans la forêt. Resté maître de la place, le missionnaire attend tranquillement que le jour lui permette de poursuivre sa route (1).

En écoutant ces récits, les enfants ne voyaient devant eux qu'un aimable vieillard, qui racontait admirablement. Eussent-ils deviné que ce prêtre était le plus grand voyageur de son temps, le protecteur de la race indienne, qui, bientôt, porterait dans les plis de sa soutane la paix des États-Unis ?

Parlant aux séminaristes, le P. De Smet savait produire une profonde impression, témoin le nombre de ceux qu'il gagna à l'apostolat. Jamais pourtant il n'eût voulu forcer une vocation, ni même inviter directement un jeune homme à l'accompagner. Simplement il exposait l'état de ses missions, il parlait avec amour de « ses chers sauvages », il les faisait aimer, et le reste suivait.

---

(1) Quoi qu'il en soit de cette singulière aventure, le récit nous en a été conservé par plusieurs témoins, qui le tiennent de la bouche même du missionnaire.

Dans les notes spirituelles d'un séminariste belge, nous trouvons les lignes suivantes, à la date du 28 octobre 1860 :

« Hier, le R. P. De Smet nous a entretenus pendant une demi-heure. C'est le premier missionnaire du monde. Il paraît fatigué ; sa figure est noble et très douce ; il parle mal le français, mais ses négligences même font plaisir. Il nous a fait du bien. Voilà un véritable apôtre, un homme mort à lui-même, parlant de ses voyages et de ses travaux comme s'il s'agissait d'un autre, et ne le faisant que pour nous édifier... Qu'il est beau de voir ce religieux, célèbre dans le monde entier, soumis comme un enfant aux ordres de son supérieur !

— Je retournerai en Amérique au mois de mai, dit-il ; mes supérieurs me l'ont commandé.

» Oui, va, noble vieillard ; nos vœux te suivront avec nos prières. Travaille, toi qui l'as tant fait déjà ; travaille pour ceux qui, avant presque de s'être mis à l'œuvre, croupissent déjà dans un lâche repos. Travaille pour moi, faible et sans vertu. Ou plutôt, puissent tes mérites m'obtenir de faire aussi ma part dans la vigne du Seigneur ! Oh ! si je pouvais te suivre ! Il y a tant de bien à faire, et si peu d'ouvriers ! Mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse en moi ; je m'y soumets et je l'embrasse ; ne permettez pas que ma lâcheté y mette obstacle ».



Après quelques mois passés en Europe, il fallait songer au retour. Toujours c'était, pour les amis du missionnaire, un douloureux sacrifice. Lui-même ne quittait pas sans émotion ceux dont il avait, une fois de plus, éprouvé

l'attachement. Au moins voulait-il qu'ils pussent le suivre à toutes les étapes de son voyage. Il leur adressait du Hâvre, de Southampton, d'Halifax, de New-York, des lettres où les marques d'affection se mêlent au récit de scènes pittoresques ou lugubres.

Au mois d'avril 1857, le P. De Smet s'était embarqué à Anvers, avec sept nouveaux missionnaires.

« Il faisait un temps magnifique. Sur le steamer régnait une vive animation. Une multitude d'émigrants : Allemands, Hollandais, Suisses, Belges, Français, etc., travaillaient à se rendre la traversée agréable, ou, comme disent les Anglais, *confortable*. Les matelots, attentifs au commandement, étaient à leur poste.

» Un jour nous suffit pour atteindre Southampton. Le bateau y resta jusqu'au lendemain, pour recevoir des passagers anglais et irlandais. Il y avait à bord plus de 600 personnes. Toute la journée, on n'entendit que le chant des Allemands et des Hollandais, rassemblés sur le pont. Ils exécutèrent plusieurs parties de danse au son du violon, de la guitare et de l'accordéon. Le tillac ressemblait à un village au temps de la kermesse. Mais la joie, souvent, n'est pas de longue durée, et nous en eûmes la preuve.

» A peine avions-nous perdu de vue l'île de Wight, que la scène prend un aspect différent. La mer est agitée. Le tangage secoue violemment le navire, tantôt nous portant sur la cime des vagues, tantôt nous précipitant, comme dans un abîme, entre les eaux écumantes... Les chants et les danses ont cessé ; la table est presque déserte : la faim et la gaîté ont ensemble disparu. Çà et là, des groupes à triste figure ; des hommes, des femmes, des enfants, les yeux hagards, pâles et blêmes comme des

spectres, qui se penchent sur le bord du navire, comme pour faire à la mer quelque urgente communication. Ceux qui se sont le mieux traités, et ont regardé, peut-être un peu trop, au fond du verre, ont les visages les plus défaits : ce sont de vrais parchemins.

» Neptune est à son poste. L'inexorable douanier exige son tribut, et, bon gré, mal gré, il faut payer jusqu'à la dernière obole. Or, le tribut se paĩe en sens contraire à l'ordre du repas. On a quitté la table après s'être régalé de dessert ; eh bien ! Neptune vous demande d'abord les amandes et les noisettes, les raisins et la tarte, ensuite le jambon ou la langue, puis le poulet et le rôti ; et il ne vous laisse en repos que lorsque vous lui avez donné tout entière votre assiette de soupe » (1).

Le P. De Smet ne cache pas qu'il a dû, à son tour, s'exécuter. Malgré son habitude de la mer, il ne put jamais s'affranchir de cette répugnante sujétion. Mais ses voyages lui ménageaient de plus redoutables épreuves.

En décembre 1853, il conduisait en Amérique treize jeunes gens. Sur le même bateau, le *Humboldt*, était Mgr Miège, venu en Europe pour prendre part à l'élection du P. Beckx.

Le charbon venant à manquer, le capitaine avait donné l'ordre de gagner au plus tôt Halifax.

A quelques milles du port, un pêcheur se présente, et offre de conduire le vaisseau.

— Etes-vous pilote ? demande le capitaine.

— Certainement, répond le pêcheur ; je puis aller chercher mon certificat.

Le capitaine le croit sur parole, et lui confie le gouvernail.

---

(1) A Ch. De Smet. — New-York, 14 mai 1857.

Aussitôt, contre l'avis des officiers, le prétendu pilote change de direction, et le *Humboldt* va échouer entre les récifs, dans le voisinage de l'Ile du Diable.

Il est six heures du matin ; la plupart des passagers sont encore au lit. Réveillés en sursaut, ils accourent sur le pont. Un nouveau choc fracasse le navire, et l'on voit flotter d'énormes pièces de bois. En même temps que l'eau se précipite dans la cale, le feu se déclare près des chaudières. On lance les chaloupes, qui, aussitôt, sont envahies par les passagers. Mais comment se diriger sur une mer houleuse, à travers un brouillard qui empêche de voir à deux pas ?

En vain essaie-t-on, à force de vapeur, de gagner le rivage. Déjà le vaisseau s'enfonce dans l'abîme. Le désarroi est général. Seuls, dit un témoin, Mgr Miège et le P. De Smet restent calmes.

Bientôt une troisième secousse renverse tout ce qui est debout sur le pont. Chacun se croit perdu ; mais Dieu en a décidé autrement. Le *Humboldt* a touché fond, et s'arrête sur un rocher. On peut, dès lors, attendre du secours.

Presque en même temps, le brouillard se dissipe, et l'on s'aperçoit que la terre n'est éloignée que d'une centaine de pas. La mer est calme, le vent tombé, le soleil radieux.

Le lendemain, dans la cathédrale d'Halifax, le P. De Smet célébrait une messe d'action de grâces, et ses compagnons s'approchaient de la sainte table, ne doutant pas qu'ils dussent leur salut à la protection du ciel.

Intrépide en face du naufrage, notre voyageur se livre, quand la traversée est heureuse, à l'ardente contemplation des œuvres de Dieu.

Un soir de mai, après avoir assisté à un glorieux coucher de soleil, il s'attarde à contempler la disposition et le scintillement des étoiles, que reflète la surface de l'eau. « Jamais, dit-il dans son *Itinéraire*, je n'avais joui à bord d'une plus superbe nuit. J'en profitai, et ne rentrai dans ma cabine qu'à deux heures du matin ».

Debout avant l'aube, il monte aussitôt sur le pont pour saluer le jour nouveau. « Le ciel était pur, la mer tranquille ; à peine une légère brise ridait la face des eaux. Du sein des ondes, le soleil se levait majestueux. Bientôt il apparut dans tout son éclat, lançant à chaque point de l'horizon ses rayons éblouissants. Vers l'orient, l'océan était en feu ; l'on eût dit une vaste masse d'or en fusion. En vérité, c'est un grand et sublime spectacle qu'un lever de soleil en mer. *Mirabilia opera tua, Domine, et anima mea cognoscit minis* » (1).

A Saint-Louis, on attendait avec impatience le retour du P. De Smet.

Un jour, il arrive à l'improviste, et se présente à l'université pendant la distribution des prix Un nombreux public remplit la salle des fêtes. A peine a-t-on aperçu le missionnaire, qu'éclatent les applaudissements. Les discours sont suspendus ; les lauréats oublient leurs couronnes. L'humble religieux doit subir une longue ovation. « J'avoue, écrit-il, qu'à ce moment, je n'étais point du tout à mon aise ».

Il est heureux lorsqu'il a retrouvé sa cellule. Il en baise le seuil, et bénit Dieu de lui avoir rendu ses chers Indiens.

---

(1) « Vos œuvres sont admirables, Seigneur, et mon âme se plaît à le reconnaître ». (Ps. CXXXVIII, 14).

CHAPITRE XIX

LA GUERRE DE SÉCESSION

1861–1865

En débarquant à New-York, au mois d'avril 1861, le P. De Smet trouva sa patrie d'adoption en proie à la guerre civile.

Depuis longtemps régnait la division entre les États du Sud, jaloux de maintenir l'esclavage des nègres, et les États du Nord, partisans de l'émancipation. L'élection du président Lincoln, abolitionniste déclaré, avait précipité la rupture. Déjà dix étoiles s'étaient détachées du drapeau de l'Union (1). Les confédérés (2) venaient de s'emparer du fort Sumter et de plusieurs arsenaux. Impatient de venger cette injure, le Nord armait 200 000 hommes, et proclamait le blocus sur toute la côte des États révoltés.

Étrange guerre où, durant quatre années, lutteront,

(1) La Caroline du Sud, le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, la Virginie, le Tennessee et l'Arkansas.

(2) Pendant la guerre de Sécession, on donnait aux partisans du Sud le nom d'esclavagistes, de sécessionnistes ou de confédérés ; les partisans du Nord étaient appelés abolitionnistes ou fédéraux.

avec un acharnement sans exemple, de peuples frères. Un million de morts, les villes bombardées, les campagnes dévastées, le travail d'un demi-siècle anéanti, dix milliards dépensés en frais de guerre, des populations entières ruinées des deux côtés de l'Atlantique : tel est le bilan de ce sanglant conflit.

L'âme brisée de douleur, le P. De Smet s'était empressé de regagner Saint-Louis. Défenseur passionné de la paix et de la liberté, il déplorait le régime militaire auquel le pays était assujetti : la presse, le télégraphe mis sous la surveillance du gouvernement, les journaux supprimés, les chemins de fer coupés, les fleuves et les canaux interceptés, des citoyens, suspects de trahison, emprisonnés sans jugement. « Impossible de le dissimuler, le grande République est , en ce moment, livrée au despotisme, aussi réellement que si elle était passée entre les mains du tsar de toutes les Russies » (1).

Plus encore que la liberté, le P. De Smet regrettait les vies d'hommes sacrifiées à d'implacables rivalités.

Il se trouvait à Washington lors de la fameuse bataille de Bull-Run. Des hauteurs qui dominent la ville, il avait entendu gronder le canon. Après une lutte acharnée, les fédéraux avaient commencé à plier, puis était venue la déroute. « L'entrée des fuyards à Washington est la plus triste scène que j'aie vue de ma vie. Sur une étendue de plusieurs lieues, soldats et officiers de toute arme, les yeux hagards, les habits déchirés, sans fusils, sans havresacs, se pressaient pêle-mêle parmi les chars, les ambulances, les voitures de toute espèce » (2).

---

(1) Lettre à François De Smet. — Saint-Louis, 16 avril 1862.

(2) A François De Smet. — Saint-Louis, 7 juillet 1861.

L'échec n'avait point abattu les courages. Le Nord demandait 500 000 hommes, 500 millions de dollars ; et la guerre se prolongeait, indécise, sur tous les points du territoire. « Dieu seul, écrivait le P. De Smet deux ans après le début des hostilités, Dieu seul, dans sa miséricorde, peut mettre un terme à cette lutte désastreuse. Personne, jusqu'à présent, n'entrevoit une issue. De nombreux combats ont eu lieu, sans amener le moindre résultat définitif. Horrible guerre, où les frères doivent s'entr'égorger, où les batailles sont souvent de véritables boucheries » (1).

Situé à la limite des États libres et des États à esclaves, le Missouri devait être le théâtre des pires excès. Le Nord et le Sud y comptaient chacun de nombreux partisans. Pas un village, pas un hameau qui ne fût divisé en deux camps. Aussi les hostilités avaient-elles éclaté partout à la fois, sans qu'il fût possible de distinguer un fait de guerre d'un assassinat (2).

A Saint-Louis, les meurtres se multipliaient. En deux mois, on en comptait soixante-dix. Le bruit se répandit que le P. De Smet avait failli être brûlé vif ; il avait fallu

(1) A M. J. Van Jersel. — Saint-Louis, février 1863.

(2) « Vous avez lu les horreurs de la Révolution française et l'histoire des guerres civiles dans différents siècles et différents pays. Tout cela ne donne qu'une faible idée de la situation à laquelle se trouve réduit le Missouri. Ses propres enfants s'entre-déchirent, brûlent et saccagent les maisons les uns des autres, tandis que l'ennemi du dehors pénètre dans l'État pour assouvir sa haine et sa soif de pillage... Le chef des rebelles vient de publier un manifeste, dans lequel il promet 200 millions de dollars de dépouilles à 50 000 brigands qui viendront se ranger sous son étendard... Voilà où la détestable Sécession a entraîné le Missouri ; et l'on n'en est encore qu'à la première page de son histoire ». (Lettre du P. De Smet à son frère François. — Saint-Louis. 4 décembre 1861).

la force armée pour le dégager. La nouvelle était fausse. « Je ne pense pas, écrivait-il, qu'on m'en veuille jamais à ce point » (1).

Il n'en était pas moins navré du tableau qu'il avait sous les yeux. La ville qu'il avait vu bâtir, l'université dont il avait, avec le P. Van Quickenborne, jeté les fondements, semblaient vouées à une ruine prochaine.

« Il y a quelques mois à peine, le commerce était florissant, la population augmentait tous les jours. Depuis lors, près de 40 000 habitants ont quitté Saint-Louis. Des milliers de maisons et de magasins restent sans locataires. Les propriétés foncières sont tombées à un quart de leur valeur (2). Notre grand fleuve est bloqué. Des centaines de bateaux à vapeur sont amarrés le long des quais. Les produits des champs pourrissent dans les granges et les hangars. Le collège a ouvert ses cours avec un tiers de ses élèves. Quand et comment cela finira-t-il ? Impossible de le prévoir » (3).



Cependant le P. De Smet ne reste pas inactif. Au plus fort de la guerre, muni d'un sauf-conduit, il traverse les lignes des belligérants pour aller, à trois reprises, visiter les tribus du Haut-Missouri, et ravitailler les missions de l'Orégon (4). Plusieurs fois, il se rend à Washington, afin

---

(1) Au P. Terwecoren. — Saint-Louis, 17 février 1862.

(2) « Je connais des familles qui avaient 100 000 fr. de revenu en 1860, et qui sont réduites à moins de 10 000 ». (Lettre du P. De Smet à la supérieure générale des Sœurs de Sainte-Marie. — 1er mars 1862).

(3) A Charles et Rosalie Van Mosseveldc. — Saint-Louis, 10 septembre 1861.

(4) Voir les deux chapitres suivants.

d'assurer aux écoles indiennes le paiement des subsides, et d'obtenir, pour les religieux de son ordre, l'exemption du service militaire.

La guerre absorbait toutes les ressources. Une somme de 13 800 dollars était due aux missions des Osages et des Potowatomies. Le P. De Smet fait observer aux ministres que les subsides sont garantis par traité. Un plus long délai serait mal interprété des Indiens. Jusqu'à présent, ceux-ci se sont montrés fidèles sujets de l'Union. Si, faute de pouvoir les nourrir, les missionnaires doivent renvoyer dans leurs familles des centaines d'enfants, n'est-il pas à craindre que les tribus ne fassent cause commune avec les rebelles ?

L'argument, paraît-il, avait sa valeur. Le P. De Smet obtient 10 000 dollars, avec promesse que le reste sera payé prochainement.

Au printemps de 1863, le Congrès votait une loi appelant sous les drapeaux quiconque avait l'âge de porter les armes. Ni prêtres, ni religieux n'étaient exempts ; déjà même quelques-uns avaient été incorporés.

Les Jésuites n'hésitaient pas, nous le verrons, à exposer leur vie pour l'intérêt du pays ; mais ils ne se croyaient pas libres de renoncer aux immunités ecclésiastiques. « Nous sommes des ministres de paix, disait le P. De Smet ; et toujours ce caractère sacré a été jugé incompatible avec la guerre et l'effusion du sang. C'est une loi de l'Église, et cette loi lie nos consciences » (1).

L'acte du Congrès permettait bien aux conscrits de se racheter en versant une somme de 300 dollars. Mais la province du Missouri était pauvre; pareille dépense aurait

(1) Lettre à Thurlow Weed. — 11 avril 1863.

causé sa ruine ; le P. De Smet eut recours au ministre de la Guerre.

Celui-ci voulut reconnaître les services rendus par le missionnaire pendant la campagne d'Orégon. Sans que la loi fût rapportée, il autorisa les Jésuites à rester, jusqu'à nouvel ordre, dans leurs foyers. C'était une exemption tacite ; ils en purent jouir jusqu'à la fin de la guerre.

De passage à Washington, le P. De Smet eut plus d'une fois l'occasion de s'entretenir avec Lincoln. Entre l'émancipateur des esclaves et le défenseur des Indiens, l'entente était facile. Le président se montra fort bien disposé pour les missions, et promit de les favoriser.

Partout le missionnaire recevait un cordial accueil. Des hommes d'État l'invitaient à leur table. Un jour, il doit dîner à l'ambassade de Belgique avec les ministres de France, d'Espagne et de Russie. « Tous, dit-il, portaient leurs grands cordons ; j'avais un frac usé, auquel il manquait deux boutons. Tout se passa néanmoins fort agréablement. Je m'en tirai de mon mieux avec ces grands personnages ; mais je serai toujours plus à mon aise assis sur l'herbe au milieu des sauvages, chacun disant son mot pour rire, et mangeant de bon appétit une côte de buffle ou un rôti de chien gras » (1).



Toujours pour faire connaître les missions et leur obtenir des secours, le P. De Smet publiait à New-York, en 1863, deux nouveaux recueils de lettres. Le premier, intitulé *Western Missions and Missionaries*, n'est que

(1) Lettre au P. Terwecoren. — Saint-Louis, 17 février 1862.

la traduction des *Cinquante nouvelles Lettres* parues en 1858 (1). Il renferme, outre des récits de voyages et des études de mœurs, plusieurs notices sur les premiers jésuites du Missouri. Le second volume, *New Indian Sketches,* contient l'histoire de Louise Sighouin, le récit de la pacification des Cœurs-d'Alène, la correspondance du missionnaire avec le général Harney.

Vouloir juger ces publications serait répéter ce que nous avons dit des *Voyages aux Montagnes-Rocheuses* et des *Missions de l'Orégon.* Même intérêt de narration, même accent de sincérité, même fraîcheur de style, même charité pour les Indiens, même ardeur à les secourir.

« Les faits relatés dans ces lettres, écrivait un journal américain, forment un important chapitre de l'histoire de l'Église dans notre pays. On peut voir, en les lisant, le différence qui existe entre l'œuvre d'un missionnaire catholique et l'œuvre d'un missionnaire protestant. L'*Association américaine des Missions étrangères* peut-elle offrir au public un livre comme celui du P. De Smet ? Qu'ont fait ses agents, avec les sommes énormes mises à leur disposition ? Ils comptent leurs travaux par le nombre de pages de la Bible qu'ils ont distribuées. Mais la lettre tue, c'est seulement l'esprit qui vivifie » (2).

Il se trouva pourtant des hommes pour contester la valeur de ces récits. Jadis on avait reproché au P. De Smet d'embellir les faits jusqu'à les dénaturer ; on prétendait maintenant que les *Lettres* n'étaient pas de lui : il aurait uniquement prêté son nom.

D'où venait la calomnie ? On ne le sut jamais. Elle ne

---

(1) A Paris, chez Casterman.

(2) *The Pilot.* — 26 décembre 1863.

s'en répandit pas moins en Europe. En Allemagne, même parmi les Jésuites, la conviction, à cet égard, était générale.

Toujours, lorsque sa bonne foi était en cause, le P. De Smet était douloureusement affecté. Cette fois encore, il crut devoir relever l'accusation. En termes d'ailleurs pleins d'humilité, il s'adressa au provincial d'Allemagne.

« Personnellement, dit-il, je ne mérite guère considération ; mais notre province du Missouri voit son honneur plus ou moins compromis. Elle ne pouvait autoriser pareille imposture.

» Je suis seul responsable des lettres publiées sous mon nom, et avec l'assentiment de mes supérieurs. Quant aux notices sur quelques-uns de nos Pères, j'ai, de différents côtés, recueilli des documents ; puis j'ai rédigé et fait imprimer. Dans mes longs voyages, j'ai puisé aux sources les plus sûres, donnant ensuite mes informations pour ce qu'elles valaient, et indiquant toujours la référence. Pendant mes missions chez les sauvages, tout en les instruisant, je les ai interrogés et observés, et j'ai rapporté les faits, avec ce qu'ils pouvaient avoir de consolant. Tout a été écrit *ad majorem Dei gloriam*, et pour obéir au désir de mes supérieurs. Je déclare donc que les lettres publiées sous mon nom n'ont pas d'autre auteur que moi, et me permets de protester devant Votre Révérence contre ceux de votre province qui avancent le contraire. Au besoin, toute la province du Missouri est prête à confirmer ma déclaration ».

Impossible de ne pas admettre ces raisons ; impossible aussi de n'être pas touché de ce qui suit :

« Je suis faible et sensible ; j'ai essuyé plus d'une injure par suite des faux bruits répandus sur mes publica-

tions. Le chapitre 36e du IIIe livre de l'*Imitation* (1) me console, et je tâche de le mettre en pratique. Mais, au témoignage de Thomas a Kempis, saint Paul lui-même s'est parfois justifié, de peur que son silence ne fût pour les faibles une occasion de scandale » (2).

* * *

Non content de se dépenser au service de ses confrères et au soutien des missions, le P. De Smet aidait volontiers de ses conseils et de son influence quiconque réclamait son appui.

Les Sœurs de Sainte-Marie, de Namur, désiraient vivement s'établir en Amérique. En mars 1861, la supérieure générale fit part au missionnaire de son dessein. Témoin des succès obtenus aux États-Unis par les religieuses européennes, celui-ci encouragea le projet, et promit de s'employer à le faire réussir.

Survint la guerre de Sécession. Les évêques n'osaient entreprendre de nouvelles fondations ; d'importants pensionnats, réduits au tiers ou au quart de leurs élèves, pouvaient à peine subsister ; il fallut attendre.

Toutefois, quelques diocèses, notamment celui de Buffalo, étaient moins éprouvés. L'évêque, Mgr Timon, était l'ami personnel du P. De Smet ; celui-ci lui parla des Sœurs namuroises et de leur projet. Ravi de la proposition, Mgr Timon offrit à la Mère Générale un établissement à Lockport.

Cette ville ne comptait alors que 15 000 habitants. Les Sœurs devraient se contenter d'une maison modeste ;

---

(1) « Contre les vains jugements des hommes ».

(2) Lettre au P. Roder. — Saint-Louis, 30 août 1867.
Voir, sur le même sujet, les *Précis historiques*, 1868, p. 58.

mais les élèves ne manqueraient pas ; on pouvait même espérer des novices.

Si engageante que fût l'offre de Mgr Timon, elle ne répondait qu'en partie aux vues de la Mère Générale. Celle-ci eût désiré, à Buffalo même, un établissement qui pût donner une idée avantageuse de l'institut. Avant d'accepter, elle voulut prendre conseil du P. De Smet.

La réponse témoigne de la sagesse et de l'esprit surnaturel du religieux :

« Après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, je suis d'avis que vous acceptiez les propositions de Mgr Timon... On peut dire, en général, des établissements catholiques en Amérique, qu'ils ont commencé bien pauvrement. Notre première habitation au Missouri consistait en deux cabanes bâties en troncs d'arbres, couvertes d'écorce, sans planchers, et mesurant de dix-huit à vingt pieds carrés. Le premier couvent des Dames du Sacré-Cœur fut établi dans un village qui n'avait pas 600 habitants. Leur maison était fort étroite. Aujourd'hui, elles ont, dans nos plus grandes villes, des pensionnats florissants...

» Mgr Timon dit que, pour le moment, Buffalo, avec ses 100 000 âmes, a autant de couvents qu'il lui en faut. Dans dix ans, la ville aura probablement 300 000 âmes ; j'ose dire qu'avant ce terme, si vous venez à Lockport, vous aurez un établissement à Buffalo, et dans plusieurs autres grandes villes des États-Unis et du Canada » (1).

Cette lettre mit fin aux hésitations de la Mère Générale. Quelques mois plus tard, cinq de ses religieuses partaient pour l'Amérique. Le succès fut rapide. Mgr Timon

(1) Saint-Louis, 19 mars 1863.

demanda une nouvelle fondation. Aujourd'hui, les Sœurs de Sainte-Marie comptent aux États-Unis près de 200 religieuses, et possèdent, dans les principales villes, d'importantes maisons d'éducation (1).



Cependant la guerre qui, depuis plus de quatre ans, désolait les États, touchait à sa fin. Plusieurs corps d'armée sudistes avaient capitulé ; Richmond, la capitale des rebelles, venait de se rendre. Lincoln félicitait le général Grant, et faisait rendre à Dieu des actions de grâces nationales.

Trois jours plus tard, « l'honnête vieillard » tombait victime de la vengeance d'un fanatique ; mais sa cause triomphait : quatre millions d'esclaves étaient devenus libres.

« Il faut remercier Dieu, écrivait Montalembert, parce qu'une grande nation se relève, parce qu'elle se purifie à jamais d'une lèpre hideuse, qui servait de prétexte et de raison à tous les amis de la liberté pour la maudire et la diffamer ; parce qu'elle justifie en ce moment toutes les espérances qui reposaient sur elle, parce que nous avions besoin d'elle, et qu'elle nous est rendue, repentante, triomphante et sauvée » (2).

Heureux, lui aussi, de l'abolition de l'esclavage, « cette plaie remplie de gangrène » (3), le P. De Smet se réjouit surtout des nouveaux progrès du catholicisme.

---

(1) Voir la *Vie de la Révérende Mère Marie-Claire de Jésus*, par des Sœurs de Sainte-Marie, Namur, 1895, chap. XIII.

(2) *La victoire du Nord aux Etats-Unis*, dans le *Correspondant*, mai 1865, p. 7.

(3) Lettre à Paul De Smet. — Saint-Louis, 7 juillet 1861.

Depuis 1863, la vice-province du Missouri a pris rang parmi les provinces de la Compagnie.

Sans prendre parti dans la question qui divisait le Nord et le Sud, les Jésuites, comme les Sœurs de Charité, comme les Frères des Écoles chrétiennes, se sont empressés de secourir les victimes de la guerre. Dans plusieurs villes, ils ont ouvert des ambulances. Leur dévouement, leur zèle, ont obtenu les plus consolants résultats ; les pécheurs se sont réconciliés avec Dieu, les protestants n'hésitent pas à se faire catholiques. « L'Église des Pères, disent-ils, doit être l'Église de Jésus-Christ ».

D'autres Jésuites suivaient les troupes, en qualité d'aumôniers. Leur courageuse charité gagnait le cœur des soldats, et provoquait l'admiration des officiers. « A quoi bon, disait le général Butler, tous nos aumôniers protestants ? Pendant la paix, soit ; mais en temps de guerre, ils ne servent à rien. Ils n'ont pas de sacrements à administrer, et le dernier soldat a tout autant de pouvoir spirituel qu'eux. Seuls, les prêtres catholiques peuvent quelque chose pour les militaires sur le champ de bataille » (1).

Entre deux combats, les aumôniers instruisent les soldats, les baptisent, les préparent à la première communion. Un jour, l'archevêque de New-York vient lui-même donner la confirmation à 400 hommes. Chose à peine croyable, les Pères peuvent prêcher des retraites de trois jours ; plusieurs officiers suivent les exercices; il y a tel régiment où l'on compte chaque matin cinquante communions.

---

(1) Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, 1865, p. 469.

Même succès dans les villes qu'au milieu des camps.

La prospérité inouïe des États-Unis avait été marquée par un ralentissement des pratiques chrétiennes. De l'argent et du plaisir, tel était, pour beaucoup, l'unique souci. Les horreurs de la guerre, l'avenir mal assuré, le subit effondrement des fortunes, donnaient un autre tour aux préoccupations des moins fervents. Les Jésuites en avaient profité pour organiser de grandes missions.

A Saint-Louis, à Boston, à Cincinnati, à Louisville, à New-York, à Washington, le succès avait dépassé les espérances. Protestants et catholiques se pressaient aux sermons des PP. Weninger, Smarius, Damen, Maguire, O'Reilly. A lui seul, le P. Smarius obtenait, en moins de trois mois, 50 000 communions et 250 abjurations. Ceux qui, naguère, ne voulaient pas même entendre parler du catholicisme, montraient le plus d'empressement à se faire instruire (1).

Toutefois, au Missouri, un parti sectaire entravait singulièrement l'action du clergé. Pour permettre aux ecclésiastiques d'enseigner ou de prêcher, la législature (2) exigeait le serment que jamais, pendant la guerre, ils n'avaient sympathisé avec le Sud. Le refus entraînait une amende de 500 dollars ou six mois de prison.

« Si cette loi est appliquée, disait le P. De Smet, nos églises seront fermées et nos écoles ruinées ». Et il ajoutait : « Nous ne tenons pas de l'État le pouvoir de prêcher et d'enseigner, et nous ne pouvons, sans

---

(1) Sur l'apostolat catholique aux Etats-Unis pendant la guerre, voir les *Etudes*, décembre 1862 et octobre 1863.

(2) On donne le nom de législature au parlement local de chacun des Etats-Unis. Cette assemblée délibère sur les questions n'ayant pas un caractère fédéral.

compromettre l'indépendance de l'Église, prêter un tel serment » (1).

Mais déjà, en Amérique, le catholicisme avait jeté de trop profondes racines pour qu'il fût au pouvoir de ses ennemis de l'abattre, ou seulement de l'ébranler. L'archevêque de Saint-Louis, Mgr Kenrick, défendait à ses prêtres de se soumettre. Le jour même où la loi devait être mise en vigueur, l'université ouvrait ses cours avec 600 élèves. Les amis de la liberté en appelaient, de l'acte de la législature, à la cour suprême des États-Unis. En janvier 1867, la loi du serment était déclarée inconstitutionnelle.

Quelques mois plus tard, le P. De Smet écrivait ces lignes triomphantes : « L'Église, il est vrai, a ses combats à soutenir. Les sectaires de toute nuance lui font une guerre continuelle. Et, au milieu de l'agitation, des cris et des écrits de nos adversaires, la bonne cause gagne chaque jour du terrain. Sur le sol américain s'élèvent comme par enchantement les églises, les séminaires, les collèges, les académies, les écoles, les maisons religieuses, les orphelinats, les hôpitaux. Des milliers de protestants confient l'éducation de leurs enfants aux Jésuites, aux prêtres, aux Frères et aux religieuses. La plupart de ces enfants deviennent catholiques, et sont souvent les apôtres de leurs familles... A Saint-Louis, la population catholique approche de 100 000 âmes. C'est la Rome des États-Unis » (2).

On le voit, si la visite des missions l'attire fréquemment

---

(1) Lettre à Gustave Van Kerckhove. — Saint-Louis, 23 septembre 1865.

(2) Lettre à Emile de Meren. — Octobre 1867.

sur un autre théâtre, le P. De Smet n'en observe pas moins la marche de la foi dans les États de l'Union. Sa correspondance le montre également attentif à ce qui se passe en Belgique, en France, en Italie, au Mexique. Avec un intérêt passionné, il suit, dans chaque pays, l'éternelle lutte du bien contre le mal. Pour lui, l'issue n'est pas douteuse. Volontiers il eût signé ces paroles de Montalembert : « Le bien est toujours difficile à faire, mais il se fait ; et, depuis la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ en ce monde, il a lentement, mais incontestablement progressé. L'histoire, d'accord avec la raison, le prouve chaque jour davantage à ceux qui l'étudient sincèrement. Le présent vaut mieux que le passé, et l'avenir vaudra mieux que le présent » (1).

---

(1) Lettre aux étudiants suisses. — 25 août 1869.

CHAPITRE XX

LA VISITE DES MISSIONS

1862-1863

Depuis 1849, le P. De Smet gardait, au Missouri, les charges de procureur et de *socius* ou assistant du P. Provincial. Il devait, jusqu'à sa mort, continuer d'exercer la première ; quant à la seconde, peu compatible avec ses voyages, il en fut relevé en 1862. Désormais, nous le verrons chaque année, au printemps, remonter le Missouri, pour visiter les missions ou pacifier les tribus siouses.

Pendant de longues années, les établissements de l'Orégon ne reçurent aucune subvention du gouvernement. Après avoir exposé au P. De Smet son embarras, le P. Hoecken ajoutait : « Ce ne sont pas les avantages humains qui nous décideraient à travailler et à souffrir comme nous le faisons ici. Mais, de même que tout l'or du monde ne saurait payer notre dévouement, aucune privation ne nous fera abandonner notre entreprise » (1).

Si désintéressés que fussent les missionnaires, une situation moins précaire eût assuré à leurs travaux plus de facilité et de succès.

---

(1) Mission Saint-Ignace. — 15 avril 1857.

Pour soulager cette indigence, le P. De Smet envoyait, chaque année, aux Montagnes une ample provision de vivres, d'habits, de semences, d'instruments de culture.

Quelle fête lorsque ces richesses arrivaient à la mission ! « Tous, écrit le P. Hoecken après un envoi de ce genre, nous versions des larmes de joie et de reconnaissance. En vain, la nuit suivante, m'efforçai-je de calmer mon émotion : je ne pus fermer l'œil. Le lendemain, j'étais honteux de ma faiblesse. Mais vous savez ce qu'est la vie d'un missionnaire chez les Indiens ; vous connaissez ses privations, ses angoisses ; vous excuserez ma sensibilité » (1).

Aux secours matériels, le P. De Smet joignait des nouvelles de Saint-Louis, des livres capables d'intéresser les missionnaires. Un jour, il envoie son portrait. Aussitôt les Indiens accourent saluer leur bienfaiteur. Mais c'est peu d'avoir son image, ils attendent sa visite.

L'ancien missionnaire ne désirait pas moins revoir ses enfants du désert. En 1861, le voyage était décidé. Le P. Druyts, alors provincial, étant mort, il fallut attendre le printemps suivant. Au moins le P. De Smet voulut-il immédiatement envoyer, par le Missouri, deux bateaux portant cinquante charrues, un moulin, avec quantité d'outils et d'ustensiles de ménage. Déjà il pensait à la joie des missionnaires, lorsqu'il apprit que le feu avait détruit les bateaux avec toute leur cargaison.

Aussitôt il prépare un nouvel envoi. Cette fois, il ira lui-même porter à ses confrères les secours qu'il leur destine. En même temps, il se propose de visiter, sur le Haut-Missouri, les nombreuses tribus qui demandent des robes-noires.

---

(1) Lettre citée.

Au mois de mai 1862, il quitte Saint-Louis, sur un bateau se rendant au fort Benton, au pied des Montagnes-Rocheuses. Le capitaine est M. Charles Chouteau, un des premiers élèves de l'université. Chaque année, il offre à son ancien maître le transport gratuit des objets destinés aux missions.

En remontant le Missouri, on rencontre, campés sur la rive, de nombreux groupes d'Indiens. Le bateau s'arrête pour leur distribuer les annuités et les cadeaux du gouvernement. Le P. De Smet va les visiter dans leurs cabanes. Les sauvages se pressent à sa rencontre et lui offrent le calumet ; avec une religieuse attention, ils écoutent sa parole ; les mères lui amènent leurs petits enfants, le priant de les bénir et de les offrir au Grand-Esprit. Il a la consolation d'en baptiser plus de sept cents : précieux résultat, si l'on songe que, chez ces tribus, les trois quarts des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de raison.

Une vieille sauvagesse, estropiée des bras et des jambes, se traîne jusqu'à la loge du missionnaire. A peine l'a-t-elle aperçu, que, levant vers lui ses mains percluses :

— O Père, s'écrie-t-elle, prends-moi en pitié ! Moi aussi, je veux être l'enfant du Grand-Esprit. Verse-moi de l'eau sur le front, et prononce les saintes paroles. Les Blancs m'appellent Marie. C'est le nom de la bonne et grande Mère qui est au ciel. Après ma mort, je veux aller la rejoindre.

Touché de tant de foi, le P. De Smet instruit la pauvre Indienne, la baptise, et la laisse transportée de joie.

En quittant Saint-Louis, il s'était proposé de passer quelques mois à évangéliser les Sioux. Mais la guerre

venait d'éclater entre cette peuplade et les Américains(1). Un grand chef, suspect d'amitié pour les Blancs, avait été tué par ses guerriers. Ne pouvant trouver ni guide ni interprète, le Père dut remettre à plus tard l'exécution de son projet.

Arrivé au fort Benton, à mille lieues en amont de Saint-Louis, il fut reçu par deux jésuites italiens, les PP. Giorda et Imoda. Ceux-ci avaient remplacé chez les Pieds-Noirs le P. Hoecken, rappelé aux États après dix-sept ans passés dans l'Orégon (2).

La mission Saint-Pierre, fondée depuis un an à gauche du Missouri, près de la Rivière-au-Soleil, était déjà en pleine prospérité. Le nombre des baptêmes montait à plus de sept cents.

Quelle joie pour le P. De Smet de voir enfin le Christ adoré par une tribu naguère comptée parmi les plus cruelles et les plus sauvages des Montagnes ! Il se rappelle les fatigues endurées, les dangers courus pendant le terrible hiver de 1846. Pour lui avoir tant coûté, les Pieds-Noirs ne lui en sont que plus chers. Il veut célébrer au milieu d'eux une messe d'action de grâces ; plusieurs chrétiens s'approchent de la sainte table ; autour de l'autel, des centaines de voix chantent le *Magnificat*.

Si l'avenir est plein de promesses, les missionnaires

---

(1) Voir le chapitre suivant.

(2) Le P. Adrien Hoecken, de sept ans plus jeune que son frère Christian, était né à Tilbourg, dans le Brabant hollandais, le 18 mars 1815. Entré en 1839 au noviciat de Florissant, il était parti pour les Montagnes en 1844. Jusqu'en 1861, il avait travaillé avec un remarquable succès chez les Têtes-Plates et les Kalispels, puis fondé chez les Pieds-Noirs la mission Saint Pierre. De retour aux États, il occupa différents postes, d'abord chez les Osages, puis à Cincinnati et à Saint-Charles. Il mourut à Milwaukee le 19 avril 1897. (Cf. *Woodstock Letters*, novembre 1897, p. 364).

sont, pour le moment, dans un dénuement voisin de la misère. Grâce aux aumônes recueillies en Europe, le P. De Smet peut leur fournir des vivres en abondance, des habits, des couvertures. Pour encourager leurs essais de culture et d'industrie, il leur laisse deux charrettes, plusieurs charrues, avec des outils de tout genre.

En quittant Saint-Pierre, il voudrait visiter les établissements de l'Orégon ; mais le bateau qui l'a amené au fort Benton doit prochainement redescendre le Missouri. Il se borne à remettre au supérieur, le P. Congiato, quantité d'ornements et de vases sacrés, qui seront distribués aux églises des diverses missions.



De retour à Saint-Louis, le P. De Smet fait de nouveaux achats. Au printemps de 1863, il remonte le fleuve avec deux Frères destinés aux missions, et une cargaison de la valeur de 15 000 livres.

Il faut, plusieurs jours durant, traverser un pays infesté de bandes sécessionnistes. En maint endroit, on rencontre des cadavres exposés sur la rive. Chaque voyageur a l'œil au guet et le fusil chargé ; le bateau porte, à l'avant, un canon de fort calibre. « Pour moi, dit le missionnaire, je ne me sers que des armes spirituelles. Tous les jours, dans ma cabine, j'offre le saint sacrifice. Les deux Frères et moi sommes pleins de confiance dans la protection d'en haut. Si le Seigneur est avec nous, qui pourra nous nuire » (1) ? Et, tranquillement, il essaie des rimes sur le malheur des temps.

(1) A Gustave Van Kerckhove. — A bord du *Nellie Rogers*, 15 mai 1863.

Une fois en pays indien, il visite plusieurs groupes de Corbeaux, d'Assiniboins, de Gros-Ventres, de Mandans, d'Aricaras ; il administre plus de 500 baptêmes, et projette l'établissement d'une nouvelle mission près de l'embouchure du Yellowstone.

Mais déjà les chaleurs de l'été ont desséché les rivières; les eaux du Missouri sont trop basses pour permettre au bateau d'avancer. Le capitaine dépose sa cargaison à 300 milles du fort Benton, près de la Rivière-au-Lait; les voyageurs, au nombre de quatre-vingt-dix, doivent camper dans la forêt, jusqu'à ce que les chariots du fort viennent prendre les bagages.

Cependant la guerre entre les Sioux et les Blancs sévit toujours. Sur le fleuve, plusieurs bateaux ont été attaqués ; le nombre des morts est considérable. Un jour, nos voyageurs voient fondre sur le camp un parti de 600 guerriers. Aussitôt chacun saisit ses armes, et prépare la résistance. Voulant éviter l'effusion du sang, le P. De Smet va au-devant de l'ennemi. Les Sioux le reconnaissent ; le fils du Poisson-Rouge, le grand chef des Ogallalas, s'écrie en lui serrant la main :

— Voilà la robe-noire qui a sauvé ma sœur !

A ces mots, qui rappellent un des plus touchants épisodes de la vie du missionnaire (1), les guerriers l'entourent, lui prodiguant les marques de respect. Il s'entretient quelque temps avec eux, leur distribue du café, du sucre, du biscuit ; après quoi, tous s'éloignent pour ne plus revenir.

Après un mois d'attente, on vit arriver une longue suite de chariots, avec une voiture pour les trois

---

(1) Voir chap. XII, p. 293.

missionnaires. Restait à franchir une distance de cent lieues, à travers un pays désolé par la sécheresse. Enfin, le jour de l'Assomption, le P. De Smet et ses compagnons atteignirent le fort Benton, et, de là, se rendirent à la mission Saint-Pierre.

Depuis un an, le nombre des chrétiens avait plus que doublé. Tout en évangélisant les Pieds-Noirs, les PP. Giorda et Imoda devaient s'occuper des émigrants catholiques établis aux environs ; aussi furent-ils charmés de recevoir les deux Frères destinés à les seconder.

Comme l'année précédente, le P. De Smet eût voulu pénétrer plus avant chez les tribus siouses. De plus en plus, la révolte des Indiens rendait la chose impossible : dans toute la région, il n'était bruit que de massacres. Impossible même de regagner Saint-Louis par le Missouri : l'équipage de M. Chouteau venait de perdre trois hommes en redescendant le fleuve. Le Père se décida à visiter, l'une après l'autre, les missions de l'Ouest, puis à revenir par la Californie, Panama et New-York.



Dès que « la Grande-Robe-Noire » parut dans l'Orégon, sa présence fut signalée, d'une tribu à l'autre, par d'immenses feux allumés sur les montagnes. Ce devait être, pendant deux mois, un voyage triomphal. Chacun voulait lui témoigner sa reconnaissance. N'est-ce pas à lui que des milliers d'Indiens devaient le baptême ? N'est-ce pas lui qui, par son intervention, avait récemment assuré la pacification du pays ?

A peine sorti des montagnes, le P. De Smet fut témoin d'une scène émouvante. C'était le soir. Un camp de

Kalispels et de Têtes-Plates se rendait à la chasse au buffle. Tout à coup, un bruit argentin se fait entendre. C'est le chef qui sonne l'*Angelus*. Chacun alors de se prosterner et de réciter dévotement l'*Ave Maria*. Émo jusqu'aux larmes, le missionnaire tombe à genoux, et unit sa prière à celle de ses enfants.

Le lendemain, sur un humble autel, orné de branches de saule, il célèbre la messe. Les Indiens chantent les litanies de la Sainte Vierge ; plusieurs font la sainte communion. La journée se passe en pieux entretiens. Le P. De Smet baptise les enfants, distribue des chapelets, des médailles, des scapulaires ; puis il continue sa route vers la mission Saint-Ignace.

Un Italien, le P. Grassi, poursuivait avec énergie l'œuvre du P. Hoecken. Il avait entrepris la construction d'un hôpital et d'un pensionnat. Mais où trouver des religieuses pour diriger ces maisons ? Le P. De Smet s'adressa aux Sœurs de la Providence de Montréal. Celles-ci acceptèrent de grand cœur. Dès l'année suivante, elles devaient être là pour recevoir les élèves et soigner les malades.

La mission Sainte-Marie, le premier établissement des Montagnes, était fermée depuis 1850. Il y avait longtemps que les Têtes-Plates réclamaient leurs robes-noires. Les Pères, jusqu'alors, avaient été trop peu nombreux. Encore trois ans, la chère réduction sera rouverte par les PP. Giorda et Ravalli, et l'on verra revivre, dans la fertile vallée, la ferveur d'autrefois.

A Colville, le P. Joset est parvenu à rétablir la mission Saint-Paul. De là, il visite les tribus voisines du Columbia. « Quoique l'abus du whisky, dit-il, fasse parmi les Indiens de grands ravages, cependant Dieu s'est réservé

un bon nombre d'âmes fidèles, que la corruption n'a pas atteintes. Chez celles-ci, c'est toujours la même avidité d'entendre la parole de vie, le même empressement à s'approcher des sacrements » (1).

Mais aucune tribu ne donne au P. De Smet plus de consolation que celle des Cœurs-d'Alène. Rien n'a troublé la paix conclue, en 1859, avec les Américains. Les PP. Gazzoli et Caruana, successeurs du P. Joset, s'étonnent de voir une peuplade, jadis la plus féroce de l'Ouest, devenue le modèle des nouvelles chrétientés. Confiance absolue dans les missionnaires, grande pureté de mœurs, esprit de pénitence digne du cloître, tendre dévotion envers la Mère de Dieu, telles sont les vertus des nouveaux convertis (2).

La mission du Sacré-Cœur et celle de Saint-Ignace possèdent chacune une église qui fait l'admiration des étrangers. Autour des principales stations se sont élevées de nombreuses chapelles, la plupart, hélas ! dénuées des objets nécessaires au culte. Mais le P. De Smet a apporté de Saint-Louis des ornements et des vases sacrés. Le voyant ouvrir ses trésors, les missionnaires le comparent au bon saint Nicolas, qui n'arrive jamais le

---

(1) Cité par le P. De Smet, *Lettres choisies*, 3e série, p. 173.

(2) « Les Cœurs-d'Alène jeûnent presque tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge, et leur jeûne est plus rigoureux que le nôtre, puisqu'ils ne le rompent qu'au coucher du soleil... Pour se préparer à célébrer dignement les jours de fête, quelques-uns se font des ceintures garnies d'épines, d'autres se flagellent avec des branches de ronces, d'autres encore se retirent dans la forêt pour mieux garder le silence ; là, ils prient et travaillent, ne revenant au camp que pour la prière commune. C'est aux missionnaires qu'ils s'adressent pour leurs modifications, et ceux-ci ont plutôt besoin de les arrêter que de les exciter...Le chef d'une nation voisine, après avoir été témoin de la charité qui anime les chrétiens, ne pouvait se décider à partir. « La mission, disait-il, est un paradis. » (Lettre du P. Grassi, *Missions Catholiques*, 1870, p. 251).

panier vide. Il va jusqu'à se dépouiller, en faveur du P. Grassi, de sa modeste chapelle de voyage. « Sa joie, dit-il, me faisait oublier la privation que je m'imposais ».

Cette visite est la dernière que fera le P. De Smet aux chrétiens de l'Orégon. Si consolant que soit l'état des missions, il ne peut se défendre de sombres pressentiments. Chaque jour, l'invasion blanche pénètre plus avant ; l'eau-de-vie arrive par cargaisons ; en maint endroit, les Indiens ne peuvent résister à la violence et à l'immoralité des pionniers américains (1). Bientôt, sans doute, les terres fertilisées par les missionnaires deviendront la proie des envahisseurs ; les chrétiens seront exterminés ou refoulés dans les arides défilés des montagnes. Le plus modéré des agents du gouvernement n'a-t-il pas écrit dans son rapport : « L'homme rouge doit disparaître à l'approche de l'homme blanc. La question est de savoir comment nous y prendre pour causer aux Indiens le moins de souffrances, et à nous le moins de frais possible » (2).

Désormais, ces douloureuses perspectives vont déchirer l'âme du missionnaire. L'œuvre de sa vie semble vouée à une ruine prochaine. Mais, pour être malheureux, les Indiens n'en restent pas moins « les enfants de son cœur ». L'héroïque dévouement qu'il leur témoignera jusqu'au bout fera voir quel prix il attache à leurs âmes.

Cependant, l'automne s'avance ; il est temps de regagner Saint-Louis. Après une visite à Mgr Blanchet, le premier apôtre de la contrée, et aux Sœurs de Notre-

(1) « Il faut en être témoin pour le croire », dit le P. De Smet dans sa relation. — « N'était le désir de sauver des âmes, l'on s'enfuirait au plus vite de ce pays ». (Lettre du P. Vercruysse au P. Broeckaert. — Saint-Ignace, 12 juin 1862).

(2) Rapport du capitaine MULLAN. Cf. De Smet, *Lettres choisies*, 3e série, p. 169.

Dame, établies maintenant dans plusieurs villes d'Orégon et de Californie, le P.De Smet s'embarque, le 3 novembre, à San-Francisco.

Depuis de longs mois, les jésuites du Missouri étaient sans nouvelles du missionnaire. Ils avaient seulement appris son débarquement près de la Rivière-au-Lait. Avait-il pu atteindre le fort Benton ? N'était-il pas tombé, avec ses compagnons, sous le casse-tête des Sioux ? « Ce qui augmente nos craintes, écrivait en Belgique le P. Arnould, c'est que les provisions dont il était chargé ont dû vivement exciter la cupidité des sauvages. De plus, le P. De Smet, d'ordinaire facilement reconnu des Indiens, grâce au grand crucifix de cuivre qu'il porte toujours sur la poitrine, a, par oubli, laissé ce crucifix à Saint-Louis » (1).

L'hiver venu, on avait perdu tout espoir. Chacun, le croyant mort, avait déjà fait pour lui les *suffrages* en usage dans la Compagnie (2). Qu'on juge de la stupeur générale lorsque, le 17 décembre, on le voit arriver à l'université ! Il a, en moins de huit mois, parcouru 3 800 lieues. Ni de la part des bandes sécessionnistes, ni de la part des sauvages en révolte contre les Blancs, il n'a subi la moindre avanie.



Il n'a pu toutefois accomplir pareil voyage sans d'excessives fatigues. Il rentre à Saint-Louis, la santé pour

(1) Lettre au P. Van der Hofstadt, 1er septembre 1863.
Le crucifix du P. De Smet appartient aujourd'hui à son petit-neveu, M. Paul De Smet.

(2) On appelle suffrages, dans la compagnie de Jésus, les prières et les messes que chacun doit offrir pour les religieux décédés.

toujours délabrée, dévoré de névralgies et perclus de rhumatismes. « Il est rare, écrit-il trois mois plus tard, que je puisse quitter ma chambre et sortir de la maison. Ma grande privation est de ne pouvoir même célébrer la sainte messe. Depuis que j'ai été ordonné prêtre, en 1827, c'est la première fois que la maladie me prive de ce bonheur » (1).

Dans la solitude de sa cellule, il jette un regard sur le passé, et songe aux amis disparus. Que de tombes encore fraîchement fermées ! C'est Mgr Van de Velde, mort à Natchez, après sept années seulement d'épiscopat ; c'est le P. Smedts, un compagnon de 1821, longtemps maître des novices à Florissant ; c'est le P. Bax, l'apôtre des Osages, tombé, à trente-trois ans, victime de sa charité ; c'est le P. Duerinck, englouti dans les eaux du Missouri, tandis qu'il se rendait à Saint-Louis pour y prononcer ses derniers vœux (2) ; c'est le P. De Vos, un ami de Belgique, c'est l'héroïque P. Nobili, morts tous deux lorsqu'ils venaient de fonder la mission de Californie. L'un après l'autre, ces vaillants semblent apparaître aux regards du missionnaire, lui sourire et l'inviter à l'éternel repos. « Insensiblement, écrit-il alors, la vie s'écoule. Me voici déjà dans ma soixante-quatrième année. J'ai l'intime conviction que ma fin est proche. *Fiat voluntas Dei !* » (3)

Pour son ardente nature, la mort serait moins pénible que l'inaction : « Après ma robuste santé d'autrefois,

(1) A Gustave Van Kerckhove, 15 mars 1864.

(2) Le P. Duerinck, né à Saint-Gilles-lez-Termonde, était cousin du P. De Smet. Très versé dans les sciences naturelles, il avait refusé une chaire à l'université de Cincinnati.

(3) A son frère, 26 février 1864.

après tant d'années de courses, je trouve la transition assez dure. Mais nous sommes dans la main de Dieu. Avec sa grâce, avec le don de patience que j'implore, j'espère me résigner à sa sainte volonté » (1).

Après la prière, il n'a pas de meilleur réconfort que les lettres de sa famille. « J'espère, écrit-il à son frère, que vos lettres et celles de vos enfants ne tarderont pas à venir me consoler. J'en ai vraiment besoin. Vous ne me les refuserez pas, après tant de marques de bonté que vous m'avez données depuis quarante-trois ans. La correspondance doit continuer, et continuera jusqu'au bout » (2).

Peu à peu, cependant, la santé paraît revenir ; le vieux missionnaire se reprend à espérer. « Si les jambes chancellent, dit-il, le cœur est encore bon » (3). Pour chasser l'ennui, il écrit de longues relations de voyages, qu'il adresse au P. Général et à ses amis de Belgique. A peine lui permet-on de sortir, qu'il prépare, pour l'Orégon, un envoi de la valeur de 3 000 dollars. Mais Dieu l'appelle sur un autre théâtre. Les Sioux que, depuis vingt ans, il rêve d'évangéliser, les Sioux qu'une guerre implacable vient de soulever contre les Blancs, vont avoir désormais la meilleure part de sa sollicitude, et lui valoir ses plus beaux triomphes.

---

(1) Au même, 10 mars 1864.

(2) 10 mars 1864.

(3) *Kraeken de beenen, het hert is goed.* (Proverbe flamand).

CHAPITRE XXI

LA RÉVOLTE DES SIOUX. MISSION PACIFICATRICE DU P. DE SMET

1864

Les difficultés entre Blancs et Indiens remontent au XVII[e] siècle, époque de l'arrivée des Anglais sur le continent.

Si tous les colons avaient eu pour les sauvages la bienveillance de lord Baltimore ou de William Penn, il leur eût été facile de s'en faire des amis. Plus souvent, hélas ! leurs injustices et leurs cruautés prouvèrent à l'indigène qu'ils convoitaient ses terres et non son alliance (1).

A la fin du XVIII[e] siècle, les États-Unis se détachèrent

---

(1) « Lorsque vous avez, pour la première fois, mis le pied sur nos rivages, disait aux autorités de New-York un sachem iroquois, vous n'aviez rien à manger ; nous vous avons donné nos fèves et notre blé, nous vous avons nourris avec des poissons et des coquillages. Pour nous récompenser, aujourd'hui vous nous égorgez. Les marchands que vos navires ont laissés sur nos côtes, nous les aimions comme la prunelle de nos yeux, nous leur avions donné nos filles pour épouses ; parmi ceux que vous avez massacrés, il y avait des enfants de votre propre sang ». (Bancroft, *History of the United States*, t. II, p. 564).

Si arrêtée semble dès lors la destruction des Indiens, qu'en certains pays, notamment en Virginie, la loi défend de faire la paix avec eux. (*Ibid.*, t. I, p. 204).

de l'Angleterre, mais la guerre à « l'homme rouge » ne se ralentit point. L'exploitation du pays, telle que l'entendaient les Blancs, devait graduellement repousser vers l'Ouest, et finalement anéantir les premiers possesseurs du sol.

Diverses compagnies, établies pour le commerce des fourrures (1), remontaient chaque année le Missouri, faisant au buffle une chasse sans merci. La Prairie devenait déserte. C'était la subsistance des Indiens qui disparaissait (2).

Non contents de tuer le gibier, les Américains prenaient la terre. Derrière le pionnier, sentinelle avancée, se pressait le flot des émigrants ; il couvrait le versant de l'Atlantique, franchissait les Alleghanys, puis se déversait dans la vallée du Mississipi. Partout on fondait des villes, on bâtissait des fermes, on créait des manufactures. L'Indien devait reculer ou périr.

En 1830 avait commencé une spoliation en règle. La loi des États-Unis rejetait les Peaux-Rouges de l'autre côté du Missouri.

En 1854, nouvelle usurpation. Un traité dérisoire, passé entre les tribus et le gouvernement de Washington, faisait trois parts du pays situé à l'ouest du Missouri, jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses. Les deux principales, attribuées aux États-Unis, formaient les territoires de Kansas et de Nébraska ; la troisième, au sud, restait aux Indiens. En une seule année, plus de

---

(1) Les principales étaient la *Hudson Bay Company*, ayant son siège à Montréal, l'*American Fur Company* et la *Rocky Mountain Fur Company*, ayant toutes les deux leur siège à Saint-Louis.

(2) Dès 1846, le P. De Smet prévoyait le jour où le dernier buffle serait disputé entre les derniers survivants de ces malheureuses tribus. (*Missions de l'Orégon*, p. 253).

cinquante mille Blancs se jetaient sur les nouvelles concessions, et d'affreux désordres souillaient les débuts de la colonisation.

On se rappelle l'invasion des émigrants en Californie; en 1862, la découverte des mines d'or de l'Idaho devait livrer aux mêmes horreurs le pays des Kootenais, déjà évangélisés par les missionnaires (1).

Un homme connaissait, depuis vingt ans, les gisements aurifères des Montagnes. C'était le P. De Smet (2). Il eût pu se faire un nom et enrichir sa Compagnie ; il préféra retarder la ruine des missions, et tint enfoui dans son âme le terrible secret (3). Il imposa aux Indiens le même

---

(1) « Les trésors cachés au sein des Montagnes attirent des milliers de mineurs de tous les pays. Avec eux arrive la crapule, l'écume de la société : des joueurs, des ivrognes, des voleurs et des assassins. Dernièrement, treize de ces malfaiteurs ont été pendus ; soixante-douze autres sont condamnés à la même peine ». (Lettre du P. De Smet à Charles Van Mosseveldе. — Saint-Louis, 27 février 1864).

(2) « En 1840, j'escaladais une haute montagne, à quelques journées du Sacramento. Le lit d'un torrent qui en descendait me semblait être un sable d'or. Il était si abondant que je ne pus croire la chose réelle. Je passai sans examiner. Aujourd'hui, je ne doute guère que ce fût le précieux minéral ». (Lettre à Charles De Smet. — Saint-Louis, 26 avril 1849).

Dans une autre circonstance, le P. De Smet avait appris d'un Indien digne de foi l'existence, dans les Black Hills, d'un sommet où les anfractuosités du rocher étaient remplies de sable d'or. (Chittenden et Richardson, p. 1522).

(3) « Vous me demandez de vous faire connaître et de vous envoyer la carte des parties aurifères des Montagnes, s'il m'est possible de vous faire des révélations à ce sujet. Vous devez comprendre, cher ami, les raisons du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. Elles existent toujours, et je ne pourrais en conscience dévier de ma ligne de conduite ». (A V. H. Campbell. — Sacramento River, 4 février 1863).

Toutefois, quand le P. De Smet vit que l'invasion blanche était un fait accompli, il consentit à parler. (Voir sa lettre au major général Pleasonton, 22 août 1865. Chittenden et Richardson, p. 1521-1523).

Dans la suite, on donna le nom de *De Smet* à une des plus riches mines des Black Hills.

silence, leur prédisant que, s'ils parlaient, ils seraient dépossédés.

On sait comment les Blancs avaient coutume de payer les terres qu'ils arrachaient aux Indiens. Souvent ils acquirent à vil prix des provinces entières. Les Osages cédèrent vingt-neuf millions d'acres pour une annuité de mille dollars, qui suffit à peine à payer les libations par lesquelles le traité fut inauguré.

En échange de ce qu'ils perdaient, les indigènes recevaient, le plus souvent, des leçons de mensonge et d'immoralité. Parlant des Kickapoos, un voyageur anglais dit qu'ils sont profondément démoralisés, « parce qu'ils vivent dans le voisinage de la civilisation ». Les hommes sont adonnés à l'ivresse, et les femmes à l'impureté ; « les deux sexes, à tout âge, sont des mendiants acharnés, dont la principale industrie est de voler des chevaux » (1).

De tels faits expliquent le langage que tenait aux fonctionnaires américains un chef fameux, le Faucon-Noir :

— Comme des serpents, les Blancs se sont glissés au milieu de nous ; ils ont pris possession de nos foyers ; la sarigue et le chevreuil ont disparu à leur approche. Nous mourons de faim et de misère. Leur seul contact nous a empoisonnés (2).

---

(1) BURTON. Cité par Marshall dans *Les Missions Chrétiennes*, t. II., p. 441.

(2) Cité par De Smet, *Lettres choisies*, 1re série, p. 286.
Nombre d'Américains, il est vrai, n'étaient pas complices de ces injustices. Le secrétaire de l'Intérieur, Mac Clelland, disait dans son rapport pour 1856 : « Notre conduite, à savoir la destruction d'un peuple que la Providence a placé sous notre sauvegarde, est indigne de notre civilisation, et révolte tout sentiment d'humanité ». (Cité par le P. De Smet, *Lettres choisies*, 2e série, p. 347.) (*)

(*) « Notre nation est plus coupable que bien d'autres. Sa conduite à l'égard des Indiens est une honte. Tous les crimes imaginables ont été

Souvent, il est vrai, le gouvernement envoya dans l'Ouest des commissaires chargés de pacifier le pays. Mais le rôle de ceux-ci consistait beaucoup moins à réprimer les excès des Blancs, qu'à consacrer, par des traités, les usurpations commises au détriment des indigènes.

Il ne manquait pas pourtant de hautes intelligences pour applaudir à l'anéantissement des Indiens. « La race rouge, disait le sénateur Thomas Benton, a disparu des bords de l'Atlantique ; les tribus qui résistaient à la civilisation ont été exterminées. Pour ma part, je ne puis murmurer contre ce qui semble être l'effet d'une loi divine. Je ne saurais m'affliger de ce que le wigwam ait été remplacé par le Capitole, les sauvages par des chrétiens, les squaws rouges par des matrones blanches, ni de ce que des hommes comme Washington, Franklin et Jefferson aient pris la place de Powhaltan, d'Opechanecanough et d'autres Peaux-Rouges, quelque respectables que ces derniers aient pu être comme sauvages. Les peuples qui se sont trouvés sur le chemin des Blancs n'ont eu d'autre alternative que d'être civilisés ou exterminés ». (Cité par G. Kurth, *Silling Bull*, Bruxelles, 1879, p. 7).

Civiliser les Indiens eût été le devoir des Américains. Ils ne pouvaient autrement justifier l'usurpation du territoire. Si les tribus, vivant presque exclusivement de la chasse, occupaient un pays beaucoup trop vaste pour le nombre de ses habitants; si on pouvait leur contester le droit de détenir un sol dont elles ne pouvaient exploiter les richesses : au moins les Blancs, s'emparant des terres pour les mettre en valeur, étaient-ils tenus d'en faire bénéficier les Indiens, de les instruire, de les initier à la culture et à l'industrie.

Ils ne semble pas que les Yankees aient beaucoup songé à améliorer le sort de ceux qu'ils dépossédaient. Ils se hâtèrent de déclarer l'Indien réfractaire à toute civilisation. Ils allèrent jusqu'à répéter cette odieuse parole : « Il n'y a de bon Indien que l'Indien mort ».

Sans doute les sauvages étaient paresseux, inconstants, vindicatifs, cruels, plus portés à partager les vices des Blancs qu'à imiter leur activité. Ils n'étaient pourtant inférieurs ni

commis contre eux : persécution lente, rupture des traités, vol de leurs terres ». (Rev. Henry Ward Beecher, dans le *New-York Evening Express*, 5 janvier 1861).

Voir aussi dans Helen Jackson, p. 167, la protestation du Rév. Whipple, évêque protestant du Minnesota ; et surtout, p. 339, le rapport de la commission chargée par le président Grant d'étudier l'état des tribus indiennes.

On laissait aux tribus dépossédées des enclaves appelées « réserves ». Il était interdit d'y pratiquer la colonisation. Un agent y devait maintenir la paix, poursuivre les Blancs qui feraient tort aux Indiens, et correspondre avec Washington chaque fois que surviendrait un incident imprévu.

Trop souvent ce fonctionnaire trompait la confiance

---

aux Hurons du Canada, ni aux Guaranis de l'Amérique du Sud. Si les premiers sont devenus de laborieux cultivateurs, si l'on a vu refleurir, sur les bords du Parana, l'âge d'or du christianisme, que n'eût pu réaliser une puissante nation, dans des conditions infiniment plus favorables que celles où se trouvaient les anciens civilisateurs ? (*)

Les résultats déjà obtenus par les missionnaires du Kansas et de l'Orégon montrent assez de quoi étaient capables les tribus des États-Unis. Mais, pour cela, il eût fallu du temps. « Imaginez-vous, écrit le P. De Smet, que deux sociétés entrent en contact. L'une a conservé les mœurs de la barbarie, l'autre jouit de tous les avantages de la civilisation. Combien d'années s'écouleront avant qu'il y ait fusion parfaite entre les deux ? Ni la première, ni la seconde, ni la troisième génération ne verront cet heureux résultat ». (A Mme Parmentier. — Saint-Louis, 24 février 1858). Et il conclut que ce serait chimère de vouloir introduire d'emblée chez les sauvages l'agriculture et l'instruction ; il faudrait, auparavant, leur en faire apprécier les bienfaits.

Mais les Américains ne savent pas attendre. L'Indien ne se civilisant pas tout seul, ils l'ont fait servir à leurs intérêts, et, quand il refusait de se plier, ils l'ont massacré. « La tyrannie des Etats-Unis, dit un éminent économiste, a rendu les Indiens plus désordonnés et moins civilisés qu'ils ne l'étaient primitivement. La condition morale et l'état physique de ces peuples n'a cessé d'empirer, et ils sont devenus plus barbares à mesure qu'ils étaient plus malheureux ». (DE TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, 1840, t. II, p. 266).

(*) Ce qui est arrivé dans l'Oklahoma (Territoire Indien) confirme ce que nous avançons. Là vivent des représentants de cinq tribus, auxquels les Américains donnent le nom d' « Indiens civilisés ». Ceux-ci, au nombre de 60 000 environ, paient pour leurs écoles 200 000 dollars par an, c'est-à-dire proportionnellement plus que la plupart des États européens. Les Cherokees ont depuis longtemps un journal imprimé dans leur langue.

Cf. HELEN JACKSON, *Op.cit.*, p. 162 et 226. On verra que, dès 1860, les Sioux et les Winnebagoes se livraient à l'agriculture et adoptaient volontiers les habitudes des Blancs.

de ses chefs. Choisi d'ordinaire parmi les agents électoraux, il avait obtenu sa place comme récompense de ses services, et ne devait la conserver que tant que son parti serait au pouvoir. Aussi ne songeait-il qu'à faire fortune au plus vite. Dans les indemnités accordées aux Indiens, il se taillait la plus large part (1).

Quand le scandale était trop criant, les réclamations trop pressantes, le gouvernement était bien obligé d'agir. Il demandait à l'agent sa démission. Celui-ci s'empressait de la donner ; mais il partait la bourse bien garnie, et l'impunité la plus parfaite lui était assurée.

Encore l'Indien des réserves ne pouvait-il espérer jouir longtemps de son étroit domaine. Souvent le territoire qu'on avait cru sans valeur contenait quelque mine précieuse. Les émigrants y affluaient. Les sauvages s'opposaient à l'envahissement ; des coups de fusil étaient échangés. Les troupes fédérales intervenaient. Un nouveau traité était imposé à la tribu, qui se voyait forcée d'aller, souvent très loin, occuper une nouvelle réserve, destinée à devenir bientôt l'objet de semblables contestations (2).

---

(1) Près de lui, les Indiens étaient souvent réduits à la misère. « On a vu distribuer aux sauvages des chaussures en lisière avec des semelles en papier, des bêches en fer-blanc, du bouillon fait avec de la viande de bêtes crevées ; on a vu des femmes picorant dans les excréments des chevaux de cavalerie, à la recherche de quelques graines à moitié digérées, dont elles nourrissaient leurs enfants, pour les empêcher de mourir de faim ». (Le Rév. Whipple, évêque protestant du Minnesota, cité par G. Kurth, *Sitting Bull*, p. 152).

(2) Telle peuplade, celle des Creeks, dut changer jusqu'à douze fois de résidence ; après quoi, elle fut anéantie par une armée que commandait le général Jackson, devenu plus tard président des Etats-Unis. (Marshall, *Les Missions Chrétiennes*, t. II, p. 440).

En 1862, les Winnebagoes, qui toujours s'étaient montrés

« L'arbre que l'on transplante continuellement dépérit vite », dit un proverbe indien. Si, à l'envahissement progressif du territoire, on ajoute les moyens de destruction indiqués plus haut, on comprendra qu'en dix ans, de 1850 à 1860, le nombre des Indiens, aux États-Unis, soit tombé de 400 000 à 300 000. Rien de pareil ne s'était vu antérieurement.



Témoin des faits qui avaient rempli ces tristes années, le P. De Smet écrivait en 1862 : « Le ciel réglera les comptes d'un pays qui peut permettre tant d'atrocités » (1). Puis, faisant allusion à la terrible crise que traversaient alors les États-Unis, il ajoutait : « La guerre civile est, à mes yeux, un vrai châtiment ; et l'on fait bien peu, hélas ! pour se réconcilier avec le ciel » (2).

Bientôt une autre guerre allait directement mettre aux prises les Américains avec les victimes de leurs inqualifiables vexations.

Les Sioux, jaloux de garder leur indépendance, s'étaient de plus en plus enfoncés dans le désert. Au nombre de trente ou quarante mille, ils continuaient à vivre de

---

amis des Blancs, durent quitter leur réserve du Minnesota, pour aller occuper, sur les bords du Missouri, un désert inculte, dépourvu de gibier, où rien n'était préparé pour les recevoir. Beaucoup moururent de faim. Vainement cherchaient-ils à fuir, se cachant dans les îles et les broussailles : des soldats, stationnant le long du fleuve, leur barraient le passage, et les reconduisaient de force dans leur réserve de désolation. (De Smet, *Lettres choisies*, 3e série, p. 195. — Helen Jackson, *A Century of Dishonor*, p. 229-236, 393-395).

(1) A son frère François. — Saint-Louis, 16 avril 1862.

(2) A la supérieure générale des Sœurs de Sainte-Marie. — 1er mars 1862.

la chasse. Leurs diverses tribus occupaient un vaste quadrilatère, ayant pour limites, au nord, la frontière du Canada, à l'ouest, les Montagnes-Rocheuses, au sud, le Niobrara, à l'est, la Rivière-des-Sioux et la Rivière-Rouge. Le Missouri, avec son cortège d'affluents, traverse de son cours impétueux cette région désolée.

Rebutés par l'aspect des Mauvaises-Terres, les colons allaient chercher dans le Far-West un sol plus fertile. Le gouvernement s'était borné à élever, le long des cours d'eau, un certain nombre de forts, pour protéger le commerce des fourrures, et assurer ses rapports avec les Indiens (1).

La conférence tenue, en 1851, au fort Laramie, avait,

---

(1) Toutefois, le moindre incident suffisait à provoquer de sanglants conflits.

Au mois d'août 1854, une caravane de Mormons, se rendant dans l'Utah, passait dans le voisinage du fort Laramie. Ils perdirent une vache. Les Indiens la trouvèrent et l'abattirent ; la vache fut mangée. Quand les Mormons découvrirent quel avait été le sort de l'animal, ils portèrent plainte au commandant du fort. Aussitôt celui-ci envoie un lieutenant, avec une vingtaine d'hommes, pour réclamer la vache. Les Indiens offrent de la payer, mais l'officier refuse toute indemnité : il veut qu'on lui livre celui qui a tué la bête. Les Indiens déclarent ne pouvoir satisfaire pareille exigence. Sans plus de pourparlers, l'officier donne à ses soldats l'ordre de faire feu ; le chef de la tribu tombe raide mort. Exaspérés, les Sioux courent aux armes, et massacrent les Blancs jusqu'au dernier. (CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 1219).

La revanche des Américains devait être féroce.

L'été suivant, une armée de trois ou quatre mille hommes, sous les ordres du général Harney, pénétra dans le désert. La rencontre des Indiens eut lieu sur les bords de la Platte. Ceux-ci, se sentant incapables de résister, demandèrent la paix. Or, pendant que les chefs étaient en conférence avec le général, les Blancs cernèrent les sauvages de façon à leur couper la retraite. Aussitôt fut donné le signal du carnage. Quatre-vingts Sioux, parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants, furent massacrés. Un officier, annonçant la victoire, écrivait : « C'est la plus belle scène que j'aie vue de ma vie ». (Cité par le P. De Smet. Lettre au P. Terwecoren, 5 oct. 1855).

on s'en souvient, garanti aux tribus siouses la tranquille possession de leur territoire, à charge seulement d'y laisser ouvrir des routes et maintenir quelques garnisons. Comme indemnité, les États-Unis s'engageaient à payer aux Indiens, pendant cinquante ans, une annuité de 50 000 dollars. Le Sénat, sans même avertir les intéressés, changea les dispositions du traité, et limita à quinze ans le paiement de la somme annuelle (1).

En même temps, les Blancs, qui s'étaient rapidement multipliés dans les États de l'Ouest, commencèrent à envahir les solitudes vierges du Centre. Les uns s'emparaient des terres favorables à la culture ; d'autres, flairant des trésors cachés, parcouraient le pays à la recherche de métaux précieux. Des villes se fondaient ; on perçait de larges routes ; le chemin de fer du Pacifique allait traverser le continent. La région du Haut-Missouri était englobée dans la République, et formait les territoires de Dakota, de Wyoming et de Montana.

Les Sioux suivaient, la rage au cœur, le progrès de la colonisation. De jour en jour, leurs plaintes devenaient plus amères :

— Ni le buffle, ni l'antilope ne peuvent vivre sur le sol qui a été foulé par l'homme blanc. N'attendons pas que les Faces-Pâles aient chassé des plaines le gibier qui nourrit nos familles ; défendons le désert : c'est notre bien, c'est notre vie !

Lorsqu'éclata la guerre de Sécession, les Indiens crurent le moment venu de repousser l'invasion. Ils étaient d'ailleurs appuyés par l'Angleterre, qui leur faisait passer des armes par les métis canadiens établis sur

(1) Helen Jackson, *A Century of Dishonor*, p. 75.

la frontière (1). Alors on les vit déterrer la hache de guerre, brandir le casse-tête, et préparer les plumes d'aigle, ornement de leur coiffure guerrière (2).

Les Sioux avaient soif de sang. En trois jours (3), ils firent, sur la frontière du Minnesota, près d'un millier de victimes, et détruisirent des établissements dont la valeur s'élevait à deux millions de dollars.

Aussitôt les États-Unis lancèrent contre eux une armée commandée par le général Sibley. Celui-ci engagea avec les révoltés diverses escarmouches, les dispersa et fit plusieurs prisonniers. Trente-huit furent condamnés à la potence. Dans leur prison, ils reçurent la visite d'un prêtre. Tous, à l'exception de cinq, demandèrent le baptême ; quelques-uns même, le jour de Noël, purent faire la sainte communion. Les voyant aller au supplice, calmes, presque joyeux, le missionnaire ne pouvait dominer son émotion. « C'est ainsi, disait-il, que savent mourir des chrétiens d'un jour » (4) !

Apprenant quel sort était réservé aux prisonniers, le P. De Smet avait écrit à Washington, demandant qu'ils fussent plutôt gardés comme otages. Il espérait ainsi sauver la vie aux Blancs qui étaient restés au pouvoir des Sioux (5). Sa démarche resta sans résultat ; mais bientôt arriva le bruit de nouvelles atrocités.

---

(1) Chittenden et Richardson, p. 80.

(2) Le nombre de plumes qu'un sauvage portait sur la tête indiquait le nombre d'ennemis qu'il avait tués.

(3) Du 18 au 20 août 1862. — Voir Helen Jackson, *A Century of Dishonor*, p. 163.

(4) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXV, p. 239 et suiv.

(5) Cette lettre est citée par Chittenden et Richardson, p. 1510.

Les sauvages avaient rendu presque impossible la navigation sur le Missouri. D'aussi loin qu'ils apercevaient un bateau, ils se cachaient dans un bois, s'embusquaient derrière un rocher, puis faisaient pleuvoir sur l'équipage une grêle de flèches et de balles (1).

Force fut d'envoyer contre eux une seconde armée, sous les ordres du général Sully. Celui-ci remonta la vallée du Missouri, en vue d'opérer sa jonction avec Sibley. Tous deux eurent avec les Sioux plusieurs engagements. A chaque rencontre, les sauvages se bornaient à une légère résistance, puis s'éloignaient. On pouvait les croire soumis ; ils n'étaient que dispersés.

La plus habile stratégie échouait contre cinq ou six mille guerriers, décidés à ne point livrer bataille avant d'avoir l'avantage du nombre et de la position. Leurs femmes et leurs enfants étaient à l'abri, loin du théâtre des hostilités. Ils n'avaient ni villes, ni forts, ni magasins à défendre, ni ligne de retraite à couvrir. Ils n'étaient embarrassés, ni de trains de bagages, ni de bêtes de somme. Montés sur des chevaux ardents, ils ne cessaient de harceler les troupes, et échappaient presque à toute poursuite. On les voyait partout, on ne les joignait nulle part.

La campagne de 1862-1863 avait coûté aux États-Unis plus de vingt millions de dollars, et rien ne faisait prévoir le terme de la lutte. C'était une lourde charge, ajoutée aux embarras de la guerre civile : on songea à réclamer la médiation du P. De Smet. Il avait, cinq ans auparavant, assuré la pacification de l'Orégon ; personne, mieux

---

(1) On se rappelle que, lors de son dernier voyage aux Montagnes, le P. De Smet avait lui-même failli être victime de leur agression.

que lui, ne pouvait amener les tribus du Missouri à déposer les armes.

Revenant de visiter les établissements des Montagnes, le missionnaire passait par Washington. Il fut appelé par la Secrétaire de l'Intérieur et par le Commissaire des Affaires Indiennes, qui lui demandèrent de se rendre chez les Sioux, pour leur faire, au nom des États-Unis, des propositions de paix. Il devait agir de concert avec le commandant en chef des troupes et les divers agents de la République. Ses frais de voyage seraient supportés par le gouvernement, qui lui offrait, en outre, une large rétribution.

La proposition était loin de séduire le P. De Smet. « Je crains, disait-il, de perdre entièrement ma caste aux yeux des Indiens. Ils m'ont jusqu'ici regardé comme l'envoyé du Grand-Esprit, et m'ont toujours écouté avec bienveillance et attention. Si je me présentais au milieu d'eux comme représentant le « Chef des Grands-Couteaux » de Washington (1), naguère leur « Grand-Père », aujourd'hui leur plus mortel ennemi, cela me mettrait en assez mauvaise posture. J'ai écrit au Commissaire que, si je puis faire le voyage, j'irai à mes propres frais, sans aucune rétribution. Je visiterai d'abord les Sioux qui sont restés amis des Blancs, et, en leur compagnie, j'essaierai de pénétrer chez leurs frères révoltés ; je ferai mon possible pour leur faire accepter la paix, puis les amener à une entente avec le général en chef et les agents du gouvernement » (2).

---

(1) C'est ainsi que les Indiens appelaient le Président des États-Unis, qui était alors Lincoln.

(2) Lettre au P. Murphy. — Saint-Louis, 30 mars 1864.

Le plan était sage ; il fut approuvé par les autorités de Washington, et le P. De Smet se disposa à partir.

Son supérieur se demandait si ce n'était pas le vouer à une mort certaine que de l'envoyer seul, sans défense, au milieu de peuplades exaspérées et ivres de carnage. Mais lui, sans se dissimuler les dangers de l'entreprise, écrivait tranquillement : « Une chose me rassure, c'est que je pars sous la direction de sainte obéissance » (1).



Le P. De Smet quitta Saint-Louis le 20 avril 1864, à bord d'un vapeur qui remontait le Missouri. Le capitaine était M. Chouteau. Il s'empressa d'offrir à son ancien maître la cabine la plus commode, et de lui faire préparer un autel où il pourrait, chaque matin, célébrer la sainte messe.

L'eau était basse, les bancs de sable nombreux. Après huit jours, on avait à peine avancé de quelques milles. Pour chasser l'ennui, le P. De Smet continue d'étudier le Missouri, « son fleuve », comme il l'appelle. « J'observe, j'interroge mes souvenirs, je consulte les voyageurs les mieux informés, et puis j'écris » (2). Il écrit pour faire connaître à ses amis d'Europe les aspects variés et grandioses, la topographie, la faune et la flore de ce pays inexploré (3). Et l'on songe, en lisant ces pages, à la relation qu'écrivait, deux siècles auparavant, un autre

(1) Au P. Terwecoren. — Saint-Louis, 16 avril 1864.

(2) *Lettres choisies*, 3e série, p. 189.

(3) *Ibidem*, p. 209-246.

jésuite, le P. Marquette, visitant le premier la vallée du Mississipi (1).

Profitant des arrêts forcés du bateau, notre missionnaire parcourt les prairies et les forêts environnantes. Quelques Indiens le reconnaissent. Jadis, il les a faits chrétiens ; aujourd'hui, ils lui demandent de bénir leur mariage et de baptiser leurs enfants.

Parfois, il rencontre un Canadien catholique, dont l'instruction est des plus sommaires. Qu'on en juge :

« J'essayai de donner à un de ces hommes quelques avis dont il avait sans doute grand besoin. Je lui recommandai de se tenir toujours prêt à recevoir la visite de Dieu. Il peut venir la nuit, lorsqu'on y pense le moins. Quel malheur ce serait de paraître devant son Juge, sans y être préparé !

» Évidemment mon Canadien n'avait rien compris à ma petite harangue, et ne rêvait que rencontres avec les Sioux.

— Père, répondit-il, c'est comme vous dites ; ils arrivent à l'improviste, et vous flanquent une ou deux balles, avec quelques flèches, dans le corps. Quant à moi, je ne suis pas préparé du tout, car je suis pauvre, et n'ai rien pour me défendre. Aujourd'hui, j'aurai meilleure chance. J'ai vendu mon bois au bateau ; j'achèterai de la poudre et des balles. Qu'ils viennent alors, ces diables de Sioux, et ils me trouveront prêt à les recevoir » (2) !

Les Sioux continuaient, en effet, à répandre la terreur

---

(1) J.-G. SHEA, *Discovery and Exploration of the Mississipi valley*. New-York, 1852 ; p. 231-257. — ALFRED HAMY, *Au Mississipi. La première exploration (1673)*. Paris, 1903 ; p. 222-255.

(2) *Lettres choisies*, 3e série, p. 200.

dans le pays. Le 10 mai, on apprit qu'ils se tenaient, au nombre de trois mille, prêts à arrêter toute embarcation qu'ils surprendraient sur le fleuve. Ils possédaient deux canons, plusieurs fusils, de la poudre et des balles en abondance. « Nous pourrons, écrivait le P. De Smet, juger dans quelques jours de l'exactitude de cette information... Je m'abandonne à la providence de Dieu et à la protection de la Vierge Marie, notre bonne Mère. Je suis envoyé par l'obéissance, et sous les auspices du gouvernement, pour porter des paroles de paix. Le moment est critique, il est vrai ; mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (1) ?

Pareille confiance ne devait pas être déçue. Le bateau ne rencontra d'autre obstacle que les bancs de sable qui, plusieurs fois, l'obligèrent à s'arrêter près des forts, pour y déposer une partie de sa cargaison.

Enfin, le 9 juin, on atteignit le fort Berthold, près de l'embouchure du Petit-Missouri. Non loin de là vivaient, réunis en un seul village, les Gros-Ventres, les Aricaras et les Mandans. Ces trois peuplades n'étaient pas entrées dans la révolte contre les Blancs ; le P. De Smet résolut d'attendre chez elles l'occasion d'entrer en rapports avec les Sioux.

A peine débarqué, il envoie aux chefs un messager, pour leur faire connaître l'objet de sa visite, et les inviter à une conférence. En attendant, il annonce aux tribus amies la parole du Grand-Esprit.

Un événement providentiel contribua singulièrement à accréditer la religion qu'il prêchait.

L'année précédente, par suite de la sécheresse, la récolte avait été mauvaise. Espérant plus de succès, les

---

(1) *Ibidem*, p. 198.

sauvages avaient labouré mille arpents de terre, sans autre instrument que quelques pioches, de mauvaises bêches, des bâtons recourbés, des omoplates de buffle. La terre ainsi préparée, ils l'avaient ensemencée. Mais cette année encore, le printemps avait été sans eau ; l'espoir d'une bonne récolte allait de nouveau s'évanouir.

Les Indiens désolés recoururent au P. De Smet.

— Robe-Noire, dirent-ils, vous qui avez un si grand pouvoir, ne pouvez-vous pas aussi faire tomber un peu de pluie ?

— Je n'ai pas ce pouvoir, répondit le missionnaire ; mais, par la prière, on peut tout obtenir du Grand-Esprit. Implorons-le ensemble, et offrons-lui nos cœurs. Je dirai pour vous la grande prière (la messe).

Le lendemain, le ciel se couvre de nuages, et d'abondantes averses tombent durant vingt-quatre heures.

Quelques jours plus tard, nouvelle prière, suivie d'une seconde et bienfaisante pluie. Les champs reverdissent, les épis se forment, tout présage une riche moisson.

De telles faveurs faisaient grande impression sur l'esprit des Indiens. Ils suivaient assidûment les instructions du missionnaire ; les mères présentaient, par centaines, leurs enfants au baptême ; les chefs se chargeaient eux-mêmes de faire disparaître les vices et les superstitions.

Cependant les Sioux avaient appris l'arrivée de « la Grande Robe-Noire ». Le 8 juillet, ils apparurent, au nombre de deux ou trois cents, sur l'autre rive du Missouri. Leur aspect faisait trembler les Blancs qui défendaient le fort. Seul, le P. De Smet monta sur une barque, traversa le fleuve, et fut reçu avec de vives démonstrations d'amitié.

Les guerriers lui déclarèrent qu'ils étaient venus exprès pour s'entretenir avec lui. La conférence dura près de

trois heures. Les grands chefs se montrèrent disposés à faire la paix, et accueillirent favorablement les propositions des États-Unis.

Quelques jours plus tard, arrivait un message des Santees, puissante tribu siouse vivant sur la frontière du Canada. C'étaient eux qui avaient pris la part principale aux massacres du Minnesota. Ils désiraient vivement voir la robe-noire, et recevoir de sa bouche les communications du gouvernement.

Le P. De Smet eût voulu, sans tarder, se rendre à leur invitation, et leur faire déposer les armes. Mais il devait s'assurer des intentions du général Sully.

Celui-ci, malheureusement, brûlait de se mesurer avec les Indiens. Il déclara que son devoir était de leur infliger d'abord un châtiment exemplaire ; alors seulement il pourrait être question de paix.

Une telle attitude rendait impossible la mission du P. De Smet. Pour ne pas compromettre, aux yeux des Indiens,son rôle de pacificateur, il prit le parti de retourner à Saint-Louis, et d'informer le gouvernement.

Comprit-on, à Washington, la faute commise par Sully ?... Le présomptueux général devait apprendre à ses dépens que la parole d'un jésuite avait plus de force que les armes de ses soldats. Encore quelques mois, et il s'empressera de réclamer lui-même l'intervention de la robe-noire.

Quant au P. De Smet, si sa mission officielle avait échoué, il avait obtenu, au point de vue religieux, de consolants succès. Huit cents baptêmes, de nombreux mariages, l'Évangile annoncé à trois ou quatre peuplades, l'espoir de voir s'ouvrir, sur le Haut-Missouri, de nouvelles réductions, tel était le fruit d'un voyage de quatre mois.

CHAPITRE XXII

SEPTIÈME RETOUR EN EUROPE.
DERNIER VOYAGE AUX MONTAGNES

1865-1866

Déjà le P. De Smet prévoyait qu'à bref délai il lui faudrait retourner chez les Sioux, lorsque, en octobre 1864, il reçut de son provincial l'ordre de partir pour l'Europe. Les hommes ne suffisaient plus aux besoins des collèges et des missions ; la guerre de Sécession avait épuisé les ressources : de nouveau, il fallait faire appel à la Belgique.

Heureux de revoir sa famille, le missionnaire écrivait : « Cette nouvelle vous sera, j'espère, aussi agréable qu'elle me l'a été à moi-même. Souvent, dans mes pauvres prières, et loin, bien loin dans nos déserts, j'ai demandé au ciel cette faveur » (1).

La traversée fut pénible. Dès cette époque, le P. De Smet ressentait les atteintes du mal qui devait l'emporter (2). Il passait des semaines sans sommeil ; alors la fièvre ne le quittait pas, et il était sujet à de fréquentes hémorragies.

La fatigue ne l'empêcha pas d'entreprendre, à peine

---

(1) A son frère François. — Saint-Louis, 9 octobre 1864.
(2) La néphrite chronique ou mal de Bright.

débarqué, le voyage de Rome. Le P. Général l'appelait près de lui, et l'invitait à assister, le 20 novembre, à la béatification du P. Canisius.

Il avoue qu'il eut beaucoup à souffrir de la mer entre Marseille et Civita-Vecchia. « Le croirez-vous, dit-il, cette secousse m'a servi de remède. Mes maux de tête, crachements de sang, manque d'appétit, etc., avaient disparu lorsque j'arrivai à Rome. Le lendemain, il me restait encore une petite fièvre ; toutefois, elle ne m'a pas empêché de passer la plus grande partie de la journée à Saint-Pierre, pour assister à la béatification de notre illustre saint.

» Je garderai toute ma vie le souvenir de cette solennité, et je remercie la divine Providence d'avoir daigné m'accorder cette consolation. Le Saint-Père déclara en notre présence « que cette béatification était la plus glorieuse et la plus chère à son cœur de toutes celles qui avaient eu lieu sous son pontificat ».

» Tout à l'heure, je vous ai parlé de ma fièvre. Voici le moyen que j'ai pris pour m'en débarrasser. Je suis monté dans la lanterne qui surmonte le dôme de Saint-Pierre. L'ascension m'a coûté, mais elle m'a été profitable, car depuis, j'ai eu le pouls tranquille » (1).

Le malade possédait, il faut l'avouer, une étonnante constitution ; toutefois, les lignes qui précèdent semblent dictées surtout par le désir de rassurer ses amis.

Avant de quitter Rome, il visita les célèbres basiliques et les lieux consacrés par le sang des martyrs. Le jour de sainte Cécile, il descendit aux Catacombes. Plusieurs fois, il fut reçu par Pie IX, qui lui témoigna beaucoup

---

(1) A son neveu Charles. — Rome, novembre 1864.

d'affection, et lui accorda, pour ses missions, de précieuses faveurs.

De retour en Belgique, il donna à peine quelques jours à sa famille, et commença, au cœur de l'hiver, sa rude besogne de quêteur. Plus d'une fois, la maladie le força d'interrompre ses courses. Il n'en parcourut pas moins, outre la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, l'Angleterre et l'Irlande. La vue de ce vieillard, venu de si loin pour tendre la main, faisait une profonde impression; les aumônes affluaient ; de nombreux jeunes gens se sentaient appelés à l'apostolat.

Un tel dévouement forçait l'admiration même des incrédules. Un ministre de Léopold Ier, Charles Rogier, personnage assez peu clérical, professait pour le P. De Smet une singulière estime. Il l'invitait à sa table, et l'écoutait volontiers parler religion; il s'étonnait seulement qu'un homme eût accompli de si longs voyages, et se fût donné tant de peine, pour ce qu'il appelait le salut des âmes.

— Si vous appreniez, lui dit-il un jour, que je suis au lit de mort, et que je réclame votre ministère, traverseriez-vous pour cela l'Océan ?

— Je n'hésiterais pas un instant, répondit le religieux.

Sur quoi Rogier se jeta à son cou, et l'embrassa devant tous les convives.

Quelques années plus tard, se sentant mourir, l'homme d'État devait, en effet, appeler un jésuite (1) et se réconcilier avec Dieu. Il s'était d'ailleurs honoré lui-même en faisant nommer le P. De Smet chevalier de l'ordre de Léopold (2).

---

(1) Le P. Delcourt.

(2) L'arrêté royal est daté du 18 juin 1865.

Celui-ci reçut la décoration avec sa modestie ordinaire. Il consentit, sur les instances de sa famille, à laisser peindre son portrait paré du glorieux insigne. Et ce fut tout. Il ne porta, jusqu'à la fin, d'autre croix que celle du missionnaire, la croix qui a sauvé le monde, et à laquelle lui-même devait ses plus beaux succès.

Le moment était venu de reprendre la mer. Les démarches du P. De Smet avaient été bénies. Outre d'importants secours en argent et en nature (1), il venait de gagner à l'Amérique douze nouveaux missionnaires, dont cinq Belges, quatre Hollandais et trois Irlandais. Quatre Sœurs de Sainte-Marie, de Namur, devaient également l'accompagner.

Avant de s'embarquer, il écrivait les lignes suivantes :

« Voici que je quitte, une fois de plus, mon pays, ma famille, mes amis, mes bienfaiteurs, mes frères en religion. Adieu, adieu à tous, et, qui sait ? peut-être pour toujours, jusqu'au suprême rendez-vous du ciel.

» Cette séparation — pourquoi ne pas l'avouer ? — impose à mon cœur un douloureux sacrifice. Mais j'espère pouvoir travailler encore un peu pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est là l'aimant surnaturel qui m'attire loin de la Belgique et des affections que j'y ai rencontrées. Il me manque toujours quelque chose quand je ne suis pas au milieu de mes chers sauvages. Malgré le bienveillant accueil que je reçois partout, je sens partout un certain vide, jusqu'à ce que je rentre dans mes chères Montagnes-Rocheuses. Alors le calme se fait, alors seulement je suis heureux. *Haec requies mea.* J'ai passé chez

(1) Ces secours étaient dus surtout à la générosité des Dames de l'Œuvre des Églises pauvres, de Bruxelles.

les Indiens la meilleure partie de ma vie, c'est à eux que je veux consacrer les quelques années qui me restent, c'est chez eux que je désire mourir » (1).



De retour en Amérique, le missionnaire se vit, pour la troisième fois, menacé de la charge épiscopale. Les catholiques se multipliant rapidement dans les territoires de l'Ouest, l'archevêque de Saint-Louis avait demandé au Souverain Pontife la création d'un vicariat apostolique au Montana. Il désirait que le titulaire fût un jésuite, et proposait le P. De Smet.

Aussitôt celui-ci écrivit au P. Général une lettre qui révèle sa profonde humilité : « Si, comme me l'assure le Révérend Père Provincial, mon nom figure sur la liste de Monseigneur de Saint-Louis, c'est, je m'imagine, dans le but de compléter cette liste, qui comprend ordinairement trois noms. Sincèrement convaincu que je n'ai ni les vertus ni les talents qu'exige une pareille charge, et ne doutant pas que Votre Paternité ne soit consultée sur une affaire de cette importance, je suis sans inquiétude. Mon seul désir est de vivre et de mourir fidèle à ma vocation et à l'obéissance que je dois à mes supérieurs. Grâce à Dieu, rien au monde ne saurait m'ébranler » (2).

Répondant à ses vœux, la Providence épargna au P. De Smet le fardeau qu'il avait un instant redouté. Tranquille de ce côté, il ne songea plus qu'à distribuer

---

(1) Au Directeur des *Précis historiques*.— Ostende, 2 juin 1865.
(2) Saint-Louis, mars 1866.

aux missions les secours qu'il avait rapportés d'Europe. Le 9 avril 1866, il quittait Saint-Louis pour remonter le Missouri jusqu'au fort Benton, poste le plus rapproché des missions des Montagnes.

C'était un nouveau voyage de mille lieues, à travers un pays soulevé contre les Blancs. Avec son habituelle confiance, le missionnaire s'était mis sous la protection de la Sainte Vierge, demandant que, jusqu'à son retour, une lampe brûlât, jour et nuit, devant son image.

Le dégel avait amené une crue subite du fleuve. D'énormes glaçons mettaient en pièces les bateaux, déracinaient les arbres, emportaient les maisons. Pour lutter contre le courant, il fallut recourir au cabestan. Dans une manœuvre, le câble se brisa, et le steamer, descendant à la dérive, fut jeté contre un rocher. Une large voie d'eau se déclara. Mais bientôt, grâce aux efforts de l'équipage, on put se dégager et reprendre le large.

En entrant chez les Sioux, le bateau fut mis en état de défense. On monta le canon en proue ; fusils, carabines et pistolets furent examinés et chargés. Chaque nuit, des sentinelles firent le guet. Précautions inutiles : l'ennemi ne parut pas. « Nos armes, écrit le P. De Smet, n'ont servi qu'à tuer les timides animaux du désert, pour être ensuite dépecés, et passer de la cuisine sur notre table, toujours abondamment pourvue » (1).

La protection du ciel est évidente. « Nous avons dépassé treize bateaux qui avaient de dix à quinze jours d'avance sur nous. Nous avons été portés comme sur les ailes des anges » (2).

Quelque chose pourtant manque au voyageur. Loin de

(1) *Lettres choisies*, 3e série, p. 356.
(2) *Ibidem*, p. 354.

ses frères en religion, étranger aux préoccupations mercantiles des passagers, il souffre de l'isolement, et répète les paroles du Psaume : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble » (1) !

Pour chasser l'ennui, il relit les *Lettres* de saint François Xavier, son modèle dans l'apostolat. « Cette lecture me remplit le cœur de consolation. Deux passages surtout m'ont touché :

« Entre autres intercessions, écrit le saint, j'ai recours à celle des enfants que j'ai baptisés et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a rappelés à lui avant qu'ils eussent terni la robe de leur innocence. Je crois qu'ils sont au nombre de mille et plus. Je les invoque pour obtenir la grâce de faire, sur cette terre d'exil et de misère, ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut ». — « Vous pouvez vous faire une idée de ma vie depuis que je suis ici, n'étant compris de personne et ne pouvant me faire comprendre. Cependant, je baptise les nouveau-nés, car pour cela je n'ai pas besoin d'interprètes, non plus que pour secourir les pauvres, qui savent bien me faire comprendre leurs misères » (2).

Il est naturel que le P. De Smet partage les sentiments de l'illustre apôtre. Sa vie, à lui, n'est-elle pas aussi un continuel exercice de zèle et de charité ?

Déjà, sur le bateau, il trouve le moyen d'instruire et de convertir. Il baptise une protestante ; il prépare plusieurs passagers à faire leur abjuration. Chaque dimanche, les catholiques assistent à sa messe et font la sainte communion.

---

(1) Ps. CXXXII, 1.
(2) *Lettres choisies*, 3e série, p. 400.

Mais c'est surtout aux Indiens que va sa sollicitude. Plus que jamais, ils sont dignes de pitié. En maint endroit, les Blancs ne leur ont laissé que des terres arides, où les animaux même ne parviennent pas à vivre ; les annuités ne sont pas payées régulièrement ; souvent les agents en retiennent une partie, ou substituent à l'argent, soit des barils d'eau-de-vie, soit des pacotilles d'objets inutiles.

L'hiver a été long et rigoureux. Plusieurs familles sont mortes de faim ; d'autres, après avoir tué chiens et chevaux, vivent de racines sauvages, heureuses quand elles peuvent, comme dans le voisinage du fort Sully, ramasser les restes de la cuisine des soldats, et jusqu'aux rats jetés par-dessus la palissade (1).

Le P. De Smet soulage de son mieux ces misères. Il parle aux Indiens du Grand-Esprit, de l'autre vie, des joies réservées à ceux qui ont ici-bas fui l'injustice et le mensonge ; il leur promet de demander pour eux des robes-noires ; il baptise près de cinq cents enfants, persuadé que la plupart mourront avant d'avoir atteint l'âge de raison. « C'est pour moi, dit-il, un vrai jour de fête que de régénérer ces pauvres petits. J'ai l'intime conviction que le baptême a ouvert le ciel à un très grand nombre de ceux que j'ai eu le bonheur de rencontrer dans mes longues excursions chez les tribus indiennes » (2).

Enfin, le 7 juin, après un voyage de deux mois, on arriva au fort Benton. Le P. De Smet n'y trouva pas, comme il l'avait espéré, ses confrères de la mission Saint-Pierre ; la guerre ayant éclaté entre les Blancs et les

---

(1) Cf. HELEN JACKSON, *A Century of Dishonor*, p. 166.
(2) *Lettres choisies*, 3e série, p. 401.

Pieds-Noirs, les Pères avaient dû, pour quelque temps, se retirer à Saint-Ignace. Il fallut confier aux gens du fort les nombreuses caisses d'ornements et de vases sacrés destinées aux églises des missions ; après quoi, l'on reprit la route de Saint-Louis.

***

C'était la dernière fois que le P. De Smet remontait le Missouri jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses. Il ne devait plus revoir les peuplades de l'Orégon, ni les héroïques missionnaires, compagnons de ses premiers travaux; mais son œuvre était établie ; désormais il pouvait aller vers d'autres tribus.

En redescendant le fleuve, il s'arrêta quelques jours chez les Yanktons, près de l'embouchure de la Rivière-à-Jacques.

Le grand chef, Pananniapapi, « l'Homme qui frappe le riz », était un des plus nobles types de sa race. Il avait, une première fois, rencontré le P. De Smet en 1844, assisté à une de ses instructions, et reçu de lui la Médaille miraculeuse. Depuis lors, il joignait à un invincible courage la pratique d'admirables vertus. Il professait envers la Sainte Vierge une touchante piété. Dans une épidémie de choléra, il avait exposé au milieu du camp sa médaille, et, à son exemple, tous les Yanktons, au nombre de trois mille, étaient venus la vénérer. Le jour même, le mal avait disparu.

Maintes fois, les méthodistes avaient tenté de s'introduire dans la tribu ; mais le vieux chef répondait :

— Vous voulez enrichir à nos dépens vos femmes et vos enfants. La robe-noire n'a ni femmes ni enfants ;

son cœur n'est point partagé ; elle ne vit que pour Dieu et pour le bonheur du peuple qui entoure sa cabane.

Et il était resté inébranlable.

Depuis vingt-deux ans, il appelait de ses vœux le jour où il pourrait recevoir le baptême. L'heure de la grâce avait enfin sonné ; le P. De Smet acheva de l'instruire, puis l'introduisit au sein de l'Église. Devenu chrétien, Pananniapapi ne songea plus qu'à procurer aux siens le même bonheur.

Le grand missionnaire voyait ainsi réalisé, au soir de sa vie, le rêve de son âge mûr : l'évangélisation des tribus du Missouri. La moisson s'annonçait abondante. Pas un sauvage n'avait refusé d'entendre la bonne nouvelle, pas un wigwam n'était resté fermé. Les Gros-Ventres, les Aricaras, les Mandans réclamaient des robes-noires; les Yanktons offraient de consacrer chaque année deux ou trois mille dollars à l'entretien d'une mission.

Le général Sully lui-même joignait ses instances à celles des Indiens (1). Déjà il prévoyait que les Sioux ne se soumettraient qu'à l'Évangile.

---

(1) Cf. CHITTENDEN et RICHARDSON, p. 1279.

CHAPITRE XXIII

NOUVELLE MISSION PACIFICATRICE

1867

Le P. De Smet était rentré à Saint-Louis au commencement d'août. A un hiver glacial avaient succédé des chaleurs torrides ; le thermomètre Fahrenheit atteignait 100 degrés à l'ombre ; le choléra sévissait terriblement. Pour le missionnaire, qui venait de quitter l'air vif et frais des montagnes, la transition était rude. Il resta plusieurs mois brisé de fatigue, dévoré de rhumatismes, et, ce qui lui était le plus sensible, menacé de surdité.

L'automne lui apporta quelque répit. Avec son ordinaire enjouement, il écrivait à un de ses neveux : « Ma santé est, grâce à Dieu, assez bonne en ce moment. J'ai rarement recours au médecin, et encore plus rarement à ses drogues. J'ai, depuis trois mois, sur ma cheminée, deux petites bouteilles, qui témoignent des attentions du pharmacien. Jusqu'à présent, je n'ai fait que les regarder, et empêcher qu'elles ne s'évaporent, car je pourrai, plus tard, en avoir besoin. Bientôt je vais entrer dans ma soixante-septième année. C'est un âge où, d'ordinaire, le manteau couvre une multitude d'infirmités. Je finirai par croire que je porte assez légèrement

mon âge, car chacun me le dit, et je fais rire les autres quand je veux leur assurer que ma fin est proche » (1).

Cependant la guerre contre les tribus révoltées durait toujours.

Tandis que le P. De Smet, au prix d'incroyables fatigues, travaillait à maintenir ou à ramener la paix, les Américains semblaient prendre plaisir à ruiner son œuvre. Les soldats, aussi bien que les colons, ne cessaient d'exaspérer les Indiens (2).

En novembre 1864, s'était passé, dans le Colorado, un fait d'une révoltante barbarie.

Six cents Cheyennes, après avoir refusé de se joindre aux révoltés, s'étaient réfugiés près du fort Lyon, réclamant la protection des Blancs. Arrive le colonel Chivington, ancien ministre méthodiste, parcourant le pays à la tête d'un millier d'hommes, pour donner la chasse aux Indiens. Malgré leurs démonstrations d'amitié, les Cheyennes sont massacrés. Non contents de tuer, les soldats font subir à leurs victimes les derniers outrages.

---

(1) A Paul De Smet. — 26 novembre 1866.

(2) Les tribus voisines du fort Berthold étaient, nous l'avons vu, restées amies des Blancs. Pour les protéger contre les bandes hostiles, le gouvernement leur avait accordé des troupes ; mais celles-ci pouvaient impunément se livrer à la brutalité et au libertinage. « Tout l'hiver, écrit le P. De Smet, les Indiens ont été le jouet d'un capitaine qui semblait prendre à tâche de les tourmenter. Lorsque les femmes, avec leurs enfants affamés, s'approchaient du fort pour ramasser les restes dégoûtants de la cuisine des soldats, on les chassait sans pitié, en jetant de l'eau bouillante sur leurs corps amaigris et couverts de haillons ». (A Ch. De Coster. — Saint-Louis, septembre 1867).

Quelques mois plus tard, un détachement militaire, sous les ordres du major général Hancock, sans aucune provocation connue, brûlait trois cents loges de Sioux amis,avec toutes leurs provisions, leurs vêtements, leurs ustensiles ; le tout représentant une valeur de 100 000 dollars. (Rapport du Bureau Indien à la Chambre des Représentants. — Juin 1867).

On voit un lieutenant faire mourir de sa main trois femmes et cinq enfants, puis, avec un sauvage plaisir, leur arracher la peau du crâne (1).

Quand la nouvelle parvint à Washington, le Congrès exigea une enquête. On rédigea de nombreux rapports ; puis l'affaire fut ajournée. Personne ne fut puni; bien plus, il se trouva des hommes pour applaudir à cette odieuse boucherie.

Le général Carleton, chef de brigade au Nouveau-Mexique, joignait le cynisme à la férocité, et s'efforçait de couvrir, à l'aide de théories absurdes, sa conduite et celle de ses collègues. « Dieu tout-puissant, disait-il, fait naître les causes quand, au temps marqué, il veut qu'une race disparaisse pour faire place à une autre race. C'est comme un grand cercle tracé visiblement par Lui ; mais ses raisons sont trop profondes pour qu'on les puisse comprendre.Le mammouth et le mastodonte sont venus et ont passé ; l'homme rouge d'Amérique passe et disparaît » (2).

---

(1) Sur les détails de ce massacre, voir HELEN JACKSON, *A Century of Dishonor*, p. 343 et suiv.

(2) Rapport au *Joint congressional Comitee on Indian Affairs*, janvier 1867.

Voici comment le vertueux général aidait la Providence à faire disparaître l'homme rouge :

« Vous ferez la guerre aux Mascalaros et à tous les autres Indiens que vous trouverez dans le pays des Mascalaros, et cela jusqu'à nouvel ordre... Si les Indiens demandent à parlementer, dites-leur que vous n'avez pas le pouvoir de faire la paix, et que vous êtes là pour les tuer n'importe où vous les trouverez ». (Au colonel Carson, 12 octobre 1862).

« Il faut que les troupes aillent à la poursuite des Indiens par petits groupes, marchant furtivement vers leurs repaires, restant patiemment en attente... Quand un chasseur poursuit le cerf, il essaie toutes sortes de ruses pour le tirer à bout portant. Un Indien est un animal plus sur le guet et plus rusé qu'un cerf ». (Au colonel Riggs, 16 août 1863).

Ces lettres, et d'autres semblables, sont citées dans le Rapport

Les Indiens ne se résignaient point à disparaître. Expulsés de leur propre sol, traqués comme des bêtes fauves, ils se croyaient tout permis contre leurs oppresseurs. Plusieurs provinces, notamment le Colorado, étaient ravagées par le pillage, le meurtre et l'incendie(1).

Les révoltés étaient maintenant plusieurs milliers. Chaque jour, de nouvelles tribus entraient dans la coalition ; aux Sioux s'étaient joints les Cheyennes et les Pieds-Noirs ; il était urgent d'empêcher le progrès de l'insurrection.

Cette fois encore, le gouvernement eut recours au P. De Smet. « Chacun connaît, lui écrivit le commissaire des Affaires indiennes, vos relations avec les tribus, et le merveilleux ascendant que vous exercez sur elles. Il n'est pas douteux que votre présence au milieu de ces tribus n'obtienne les meilleurs résultats... Aucune instruction spéciale ne vous sera donnée ; je m'en rapporte complètement à vous sur les moyens à prendre (2).

---

des Commissions de paix. *Appendix to Doolittle Report*, p. 432 et suiv.

(1) Un jour, les Indiens apprennent qu'un train de voyageurs doit inaugurer une ligne traversant les forêts. Au dire de leurs espions, un des wagons est plein de poudre. Aussitôt les Peaux-Rouges se rassemblent, mettent le feu aux arbres, et, cachés non loin de là, le couteau à scalper à la main, ils attendent leurs victimes. Par bonheur, la nouvelle n'était vraie qu'en partie : le convoi ne renfermait aucune substance explosible.

Cependant le mécanicien aperçoit les flammes. Que faire ? S'il avance, locomotive, wagons et voyageurs deviennent la proie de l'incendie ; s'il s'arrête, les Indiens sont là, prêts à massacrer cette poignée deBlancs. L'Américain prend un parti extrême. Il force la vapeur jusqu'à ses dernières limites, et lance audacieusement le train au milieu de la forêt embrasée. Des deux côtés se forme un puissant courant d'air, les flammes s'écartent, et la terrible fournaise est franchie sans encombre.

(2) Lettre du colonel Bogy. — Washington, 13 février 1867.

Le P. De Smet accepta, à la condition toutefois de ne recevoir aucune rémunération personnelle. « Je préfère, disait-il, être tout à fait indépendant en matière d'argent ; mon seul désir est d'être utile aux Blancs, et surtout aux pauvres Indiens » (1).

Il allait, comme en 1864, relever sa mission officielle par l'exercice de l'apostolat.

***

Le départ de Saint-Louis eut lieu le 12 avril 1867.

Le pacificateur n'était pas sans appréhension sur l'issue de l'entreprise : « Me recevront-ils parmi eux, ces fiers sauvages, dont le casse-tête est levé contre les Blancs, tandis que des centaines de chevelures pendillent au bout de leurs lances, et servent de parure aux guerriers et aux ardents coursiers qu'ils montent ?... La conviction que de ferventes prières m'accompagnent est pour moi un encouragement. Connaissant mon propre néant, je me mets avec confiance entre les mains de la Providence et sous la protection de notre bonne Mère, la Vierge Immaculée » (2).

Pour échapper aux dangers qu'offrait chaque année, au printemps, la crue du Missouri, le P. De Smet avait pris la route de terre par Chicago jusqu'à Sioux City.

Jamais encore il n'avait traversé la plaine ondulée de l'Iowa. « On dirait une mer agitée, devenue soudain immobile. Chaque jour, les mêmes aspects se représentent.

---

(1) A son frère François. — Saint-Louis, 29 mars 1867. Sans rien recevoir en échange des services qu'il rendait au gouvernement, le P. De Smet acceptait néanmoins de quoi couvrir ses frais de voyage et ceux de son interprète.

(2) Au P. Terwecoren. — Sioux City, 30 avril 1867.

Semblables à des vagues, collines et vallées se succèdent indéfiniment ; a peine aperçoit-on çà et là, au bord d'un ruisseau, la lisière d'un bois. En été, c'est un océan de verdure, parsemé de fleurs ; en automne, le feu consume tout, et laisse le pays couvert d'un sombre voile de deuil ; vient l'hiver, qui revêt la nature de son blanc linceul. En ce moment, l'hiver touche à sa fin ; la neige qui, dans la saison rigoureuse, atteint de deux à quatre pieds, fond et disparaît rapidement ; çà et là, quelques masses blanches, étincelantes et glacées, pendent encore au sombre flanc des collines » (1).

A Sioux City, le P. De Smet monte sur un steamer, en compagnie du chef Pananniapapi, d'un petit groupe de Yanktons, et d'un interprète sioux. Plusieurs soldats destinés aux différents forts, font également route avec lui.

En sa qualité d'envoyé extraordinaire, il a reçu du gouvernement le titre de major, « titre, dit-il, singulièrement associé à celui de jésuite. Toutefois, il a cela de bon qu'il me donne libre accès auprès des soldats, dont plusieurs sont catholiques. Je leur consacre, non comme major, mais comme prêtre, tous mes moments disponibles... Nous avons à bord les exercices d'une petite mission ; mes journées se passent à faire le catéchisme et à confesser » (2).

Les soldats ne sont pas seuls à bénéficier de son zèle. Chaque fois que s'arrête le bateau, il visite quelque village indien ou quelque famille canadienne ; il instruit, il bénit les unions, il baptise près de neuf cents enfants.

---

(1) Lettre citée.

(2) *Lettres choisies*, 4e série, p. 21.

Le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, il dresse en pleine campagne un autel rustique ; puis, sous l'azur du ciel, entouré de néophytes, il offre le saint sacrifice. A perte de vue, les marguerites, les renoncules, mille autres fleurs charmantes, étoilent la prairie. Avec une piété naïve, le vieux missionnaire invite ses jeunes amis d'Europe « à venir, sur ces vastes plateaux, cueillir de riches bouquets pour orner les autels de l'Illustre Vierge, l'Immaculée, la Reine du ciel » (1).

Mais le soin des âmes ne le détourne pas de l'objet plus profane de sa mission. Les peuplades qu'il rencontre le long du fleuve n'ont pas encore pris les armes ; toutefois, la révolte est imminente. De concert avec Pananniapapi, il s'efforce de maintenir les bons rapports avec les Blancs. Ceux-ci, il est vrai, ont commis à l'égard des Indiens de criantes injustices ; mais les tribus sont incapables de résister longtemps à l'armée des États-Unis. Plutôt que de faire cause commune avec les bandes hostiles, ne vaut-il pas mieux s'assurer la protection du gouvernement ? Celui-ci, d'ailleurs, s'engage à faire droit à de justes revendications.

Partout le P. De Smet reçoit la même réponse :

— Souvent nous arrivent des commissaires et des agents du gouvernement. Ils sont affables, prodigues de discours et de promesses. Pourquoi tant de belles paroles n'aboutissent-elles à rien, absolument à rien ?

Et les Indiens énumèrent les méfaits dont ils sont victimes.

— Pourtant, disent-ils, nous voulons encore espérer que nos plaintes arriveront à l'oreille de notre Grand-

(1) Lettre à Emile de Meren. — Saint-Louis, octobre 1867.

Père, qu'elles entreront dans son cœur, et qu'il nous prendra en pitié. Aujourd'hui les paroles de la robe-noire affermissent notre confiance (1).



Aux environs du fort Pierre, le P. De Smet rencontra les généraux Sully et Parker, nommés commissaires de paix, et chargés de recueillir les plaintes des tribus contre les Blancs. Comprenant quels services pouvait leur rendre le missionnaire, ils décidèrent de faire route avec lui jusqu'à l'embouchure du Yellowstone. L'officier qui, naguère, avait refusé la médiation du jésuite, maintenant s'estimait heureux de pouvoir, sous son égide, aborder les Indiens.

Alors commence une campagne pacifique, qui affirme plus que jamais le prestige de la robe-noire.

Au fort Sully, au fort Rice, au fort Berthold, au fort Union, partout où se trouvent groupées un certain nombre de loges, le P. De Smet, accompagné des deux généraux et de ses fidèles Yanktons, met pied à terre, va trouver le grand chef et l'invite à convoquer son sonseil.

Les guerriers une fois réunis, et le calumet présenté aux étrangers, le Père prend la parole. Il expose l'objet de sa mission, fait valoir les avantages de l'accord avec les Blancs, puis, désignant les commissaires :

— Votre Grand-Père, dit-il, désire connaître tous vos griefs, afin d'y apporter le remède efficace.

A leur tour, les généraux invitent les chefs à parler sans détour. Les plaintes formulées en conseil seront fidèlement envoyées à Washington, et soumises au président.

(1) *Lettres choisies*, 4e série, p. 11.

Rangés en cercle, les guerriers écoutent en silence. Alors un des chefs se lève et va se placer en face des commissaires. C'est un homme de haute taille, au fier regard, à la démarche grave, la tête ornée de plumes d'aigle, les pieds chaussés de riches mocassins. D'un geste rapide, il rejette en arrière la couverture de laine rouge qui lui sert de manteau, puis, levant la main, réclame l'attention.

— Quand le Grand-Père, dit-il, envoie dans mon pays des hommes honnêtes, j'aime à m'entretenir avec eux. Parmi vous, il est quelqu'un que je connais ; c'est un homme de Dieu ; mon peuple et moi nous l'aimons.

» Vous me dites que le Grand-Père aime ses enfants les Peaux-Rouges, qu'il veut être juste à leur égard et les rendre heureux. Jadis, nous étions tous heureux, parce que les Blancs qui venaient nous parler et tenir conseil avec nous ne nous trompaient point. Si réellement le Grand-Père nous aime tendrement, pourquoi nous a-t-il ensuite député des gens qui nous ont menti ?... Depuis que ces hommes sont venus parmi nous, tout est changé ; plus rien n'est bon, ni prospère ; le climat même, qui auparavant était agréable, est devenu mauvais...

» Nous n'allons jamais porter le trouble sur vos terres, et vous venez toujours sur les nôtres pour y semer le malheur. Pourquoi faites-vous cela ?... Vous avez construit quatre routes à travers mon pays, et fait fuir tous les animaux. Vous me refusez la poudre et le plomb. Pourquoi ?... Le gibier est devenu si rare, que je ne puis plus l'atteindre avec mon arc et mes flèches. Encore une fois, il me faut de la poudre et du plomb.

» Nous ne pouvons pas vivre en contact avec vous. Depuis que les Blancs viennent ici pour nous tromper,

je suis honteux de mettre le pied dans la loge d'un Blanc, ou de recevoir sa visite. Les soldats, eux aussi, se sont mal conduits au milieu de nous. Si le Grand-Père veut nous débarrasser de ses soldats, et nous laisser seulement les marchands dont nous avons besoin, nous serons heureux, et le climat redeviendra bon. Il faut aussi qu'il renonce à tous les chemins de fer que ses gens ont construits sur mon territoire. Ce pays est le mien ; il ne vous appartient pas, et nous ne voulons aucunement vous en faire l'abandon. Nous ne voulons pas habiter les terres que vous nous proposez ; nous voulons demeurer ici. Mes guerriers et moi, nous aimons mieux nous battre et mourir en défendant ce qui est à nous, que de quitter notre pays pour ensuite mourir de faim. Nous jurons de scalper autant de têtes que nous pourrons, si le Grand-Père ne retire pas ses soldats et ne nous rend pas nos terres. J'ai dit (1).

A ce fier défi, le général Sully répond que les soldats ont été attirés dans la région par les massacres du Minnesota et du Haut-Missouri.

— Si ces massacres continuent, dit-il, le nombre des soldats sera décuplé ; ils couvriront le pays comme les sauterelles couvrent la terre. Qu'on enfouisse le casse-tête, et les soldats regagneront la contrée d'où ils sont venus.

Une telle réplique n'était point pour assurer la paix. D'ailleurs, même après le départ des soldats, les Indiens ne seront-ils pas toujours opprimés par les agents ? Ceux-ci n'échapperont-ils pas toujours à l'action du gouvernement ?

---

(1) Ce discours est celui du Bouclier-de-Fer, chef des Minneconjous. Nous l'avons cité d'après la version anglaise envoyée à Washington et publiée par les journaux.

— Il paraît, disent les sauvages, que le Grand-Chef des Blancs n'est pas capable de conduire ses braves ; le Grand-Père semble désarmé en face de ses enfants. Il perd patience quelquefois et se fâche, lorsqu'il voit les injustices que son peuple commet à l'égard des Peaux-Rouges. Sa voix se fait entendre comme le mugissement de la tempête ; mais cette voix s'affaiblit peu à peu, et un profond silence couvre nos plaintes.

Les Indiens restent défiants. Il faut, pour les convaincre, l'autorité du P. De Smet. Par des avis privés, plus que par les harangues, il calme les esprits, garantit la sincérité des commissaires,et fait espérer prompte justice.

Mais comment peut-il défendre une cause qui, à beaucoup d'égards, n'est pas celle du droit ?

Selon lui, nous l'avons vu, la résistance des Indiens devait finalement tourner à leur préjudice. De plus, les déclarations du gouvernement étaient formelles. Maintes fois, les présidents Lincoln et Johnson avaient envoyé aux tribus l'assurance de leur amitié. N'était-ce pas pour leur donner satisfaction qu'en ce moment même on s'enquérait de leurs griefs ? Comment croire que de tels engagements resteraient lettre morte ?

Jamais d'ailleurs les Indiens ne soupçonnèrent le P. De Smet de trahir leur cause. Il était toujours « le Blanc qui n'a pas la langue fourchue ». Ses sympathies étaient pour eux, ils le savaient, et avaient en lui pleine confiance :

— Si tous parlaient et agissaient comme vous, Robe-Noire, le Soleil de la paix ne s'éclipserait plus.

Au bout de quelques semaines, toutes les peuplades voisines du Missouri avaient renouvelé devant les généraux Sully et Parker leurs promesses de bonne entente. Même des tribus hostiles acceptaient de faire la paix.

Satanka, « l'Ours-Assis », grand chef des Kiowas, passait pour l'un des plus redoutables ennemis des Blancs. Plus d'une fois, sa tête avait été mise à prix par le gouverneur du Colorado. Grande fut la surprise des commissaires lorsque ce farouche chef de bandes vint solliciter leur amitié.

— Nous avons fait, dit-il, la guerre aux Blancs, mais la nécessité nous forçait à prendre les armes... Nous rendons grâce au Grand-Esprit de ce que nos maux vont bientôt finir, pour faire place à des jours de paix et d'union. Vous vous présentez en amis ; vous avez prêté l'oreille à nos plaintes. Sans hésiter, nous vous avons donné nos cœurs. Désormais, l'herbe de nos prairies ne sera plus rougie du sang des Blancs ; votre peuple sera notre peuple, et la paix sera notre commun héritage.

» Je suis vieux, et bientôt j'irai rejoindre mes frères ; mais ceux qui viendront après moi se souviendront de ce jour. Ce souvenir les accompagnera jusqu'à la tombe ; ils le transmettront à leurs descendants comme une tradition sacrée, et il passera jusqu'aux enfants de leurs petits-enfants.

» Adieu. Peut-être ne me verrez-vous plus jamais ; mais souvenez-vous de Satanka, l'ami des Blancs (1).

Encouragé par ces succès, le P. De Smet songeait à pénétrer dans l'intérieur des terres, presque entièrement occupé par les tribus insoumises. Plusieurs chefs avaient exprimé le désir de le voir ; il espérait leur faire déposer les armes ; mais les fatigues d'un voyage de quatre mois l'obligèrent à regagner Saint-Louis.

Il avait d'ailleurs amplement rempli sa mission ; plus

---

(1) D'après la version anglaise.

de quinze mille sauvages s'étaient engagés à maintenir la paix.

« J'ai la ferme conviction, écrivait-il, que si le gouvernement tenait compte des justes réclamations des Indiens, si les annuités leur étaient payées régulièrement, si les agents et leurs subalternes les traitaient avec honnêteté, si on leur fournissait les instruments nécessaires à la charpenterie et à l'agriculture, toutes les tribus du Haut-Missouri, sans exception, resteraient amies des Blancs ; de plus, les bandes hostiles, qui infestent les vastes plaines du Far-West, cesseraient aussitôt leurs déprédations » (1).

Ces vues étaient trop sages pour n'être pas admises, au moins en principe, par le gouvernement. Le secrétaire de l'Intérieur exprima au P. De Smet sa haute satisfaction; mais celui-ci attribuait tout le succès aux prières de ses amis, surtout à celles des petits enfants.

---

(1) Au commissaire des Affaires Indiennes. — Saint-Louis, septembre 1867.

CHAPITRE XXIV

AU CAMP DE *SITTING-BULL*

1868

Rentré à Saint-Louis en plein mois d'août, le P. De Smet eut à souffrir, comme l'année précédente, de l'excessive chaleur. « De plus en plus, écrivait-il, le poids de l'âge se fait sentir. La vigueur et l'embonpoint s'en vont rapidement. Je désire passer encore une ou deux années chez les tribus indiennes, surtout chez celles qui sont ennemies des Blancs. Un grand nombre de chefs m'invitent à me rendre chez eux; ils paraissent disposés à faire la paix; mais la saison est trop avancée, et je me sens trop faible pour pouvoir répondre à leur désir. Ce serait un nouveau voyage de mille lieues ; je suis forcé de le remettre au printemps prochain » (1).

Le printemps venu, le Père dut, en effet, retourner chez les Sioux.

Au témoignage des généraux Sully et Parker, l'entente avec les tribus restées hostiles n'était pas impossible. D'autre part, l'entière soumission des Indiens, si on devait l'obtenir par les armes, coûterait au pays cinq

---

(1) Au P. Terwecoren. — Saint-Louis, 21 septembre 1867.

cent millions de dollars (1). Il fallait continuer les négociations.

Une nouvelle Commission fut chargée de conclure une paix définitive. Elle comptait parmi ses membres les premiers officiers des États-Unis : les généraux Sherman, Harney, Sanborn, Terry, Sheridan. Or ces hommes, qui venaient de mettre fin à la guerre de Sécession, réclamaient, pour faire déposer les armes à quelques milliers de sauvages, l'appui du missionnaire (2).

Celui-ci le promit volontiers (3). Il avait pleine confiance dans la loyauté des commissaires. « Je n'hésite pas à dire, écrivait-il, que ces messieurs sont tous animés des meilleurs sentiments à l'égard des tribus, et désirent assurer leur bonheur. Toute résistance des Indiens doit finalement être vaincue, et ne peut que leur attirer de plus grands maux » (4).

Le départ eut lieu le 30 mars 1868. Le P. De Smet avait soixante-huit ans ; avec une santé chancelante, il allait affronter l'entreprise la plus périlleuse de sa vie.

La Commission se rendit d'abord, par Chicago et Omaha, à un conseil d'Indiens, convoqué sur les bords de la Platte. Le résultat fut heureux ; toutefois, on apprit

---

(1) Cette évaluation est du général Sherman.

(2) Ces dispositions pacifiques dénotaient, chez quelques-uns des commissaires, un singulier revirement d'opinion. En 1866, le général Sherman écrivait dans ses *Indian Views* : « Nous devons agir énergiquement contre les Sioux, jusqu'à leur extermination : hommes, femmes, enfants doivent y passer. Aucune autre mesure n'atteindra le fond de la question ».

(3) « Je n'ai rien plus à cœur que le bonheur des Indiens. Chaque jour, je demande à Dieu que la paix se rétablisse et règne dans leur pays. Ma plus grande consolation serait de pouvoir contribuer à hâter ce résultat ». (Lettre à M. Galpin. — Saint-Louis, 22 février 1868).

(4) A M. Gérard. — Saint-Louis, 25 février 1868.

qu'un certain nombre de tribus, notamment celles des Hunkpapas et des Ogallalas, refusaient d'entrer en accord avec les Blancs. Ces tribus étaient parmi les plus puissantes de la plaine ; aussi longtemps qu'elles n'auraient pas désarmé, on ne pouvait compter sur la paix.

Seul, le P. De Smet pouvait triompher de leur farouche ressentiment. Il accepta d'aller en personne les inviter à la conférence qui devait se tenir, trois mois plus tard, au fort Rice. Seulement, il eut soin de devancer les commissaires, et de remonter seul le Missouri.

— Une robe-noire au milieu des épaulettes, disait-il, semblerait aux Indiens hostiles chose étrange, et leur serait peu agréable.

Après trente-trois jours de pénible navigation, il atteignit le fort, situé près de l'embouchure du Cannon-Ball. Des centaines d'Indiens s'y trouvaient réunis, en vue d'assister au « grand conseil de la paix ».

Apprenant l'arrivée du missionnaire, ils accourent sur la rive, et lui font une chaleureuse ovation ; puis ils l'accompagnent jusqu'à la loge qui lui est préparée. C'est là que l'attendent les grands chefs, anxieux de connaître les dispositions du gouvernement. Le Père leur renouvelle les assurances pacifiques, déclarant toutefois ne pouvoir rien conclure avant l'arrivée des commissaires.

Les jours suivants sont consacrés à l'instruction religieuse des Indiens ; plus de six cents enfants reçoivent le baptême ; les soldats de la garnison sont préparés à s'approcher des sacrements le jour de la Pentecôte.

Le 1er juin, le Père annonce qu'il va partir à la recherche des bandes hostiles, afin d'amener leurs chefs à la conférence. Surpris d'une telle audace, les Indiens veulent le dissuader.

— Robe-Noire, disent-ils, il vous en coûtera la chevelure.

Le missionnaire répond simplement :

— Devant l'image de la Sainte Vierge, mère et protectrice de toutes les nations, six lampes brûlent nuit et jour, toute la durée de mon voyage. Plus de mille enfants, devant ces lampes allumées, implorent pour moi la protection d'en haut. En toute confiance, je m'abandonne à Dieu.

Alors les sauvages de lever les mains au ciel, en s'écriant :

— Oh ! que c'est beau ! Nous voulons vous accompagner. Quand partons-nous ?

— Demain, au lever du soleil.

Le P. De Smet accepta seulement une escorte de quatre-vingts hommes. Comme interprète, il choisit un ancien trappeur, M. Galpin, qui, depuis trente ans, vivait parmi les Sioux.

Le moment du départ fut solennel. Entouré des chefs indiens, des soldats et des officiers du fort, le Père mit son voyage sous la garde du Grand-Esprit ; puis il se recommanda aux prières de ses amis. Beaucoup s'attendaient à ne plus le revoir.



Les sauvages qu'il voulait réconcilier avec les Blancs abritaient leurs rancunes de l'autre côté des Mauvaises-Terres, immense et stérile plateau, sillonné de larges ondulations. Au nombre de quatre ou cinq mille, ils rôdaient fiévreusement, avec l'inquiétude et la mobilité des bêtes fauves. Tous étaient païens ; ils ne connaissaient la religion catholique que par le prestige qui entourait la robe-noire.

La caravane du missionnaire se dirige vers l'ouest. On marche plusieurs jours sans découvrir trace d'homme. A peine rencontre-t-on çà et là, élevée sur quatre perches, la dépouille de quelque guerrier. Alors les Indiens s'arrêtent, fument le calumet, et célèbrent par des chants la bravoure du défunt :

Tu nous as précédés au pays des âmes ;
Aujourd'hui, nous admirons tes exploits.
Tes frères d'armes ont vengé ta mort ;
Repose en paix, illustre guerrier !

Bientôt la végétation devient rare ; on ne trouve, pour se désaltérer, que de l'eau stagnante et verdâtre ; le gibier même ne tardera pas à manquer. Quoique souffrant, le P. De Smet relève par son entrain le courage de ses compagnons.

Un soir, il voit entrer dans sa tente un homme de son escorte, naguère grand ennemi des Blancs.

— Robe-Noire, dit le sauvage en lui tendant la main, depuis notre départ, je vous ai observé. J'ai plus que jamais la conviction que vous êtes un homme grand et brave. Comme j'ai toujours aimé les braves, cela me réjouit le cœur de vous voir.

Et il s'entretient quelque temps avec le missionnaire sur les moyens d'aboutir à la paix (1).

Le 9 juin, le P. De Smet envoie quatre hommes à la découverte du camp ennemi. Chacun est porteur d'une certaine quantité de tabac. « L'envoi du tabac équivaut à une invitation en règle, ou exprime le désir de conférer sur une affaire importante. Si votre tabac est accepté,

(1) Ce détail, ainsi que quelques autres, est emprunté au journal inédit de M. Galpin.

vous pouvez vous présenter ; sinon, l'accès du camp vous est interdit » (1).

Six jours plus tard, on aperçoit à l'horizon un groupe d'Indiens à cheval. Ce sont les éclaireurs, suivis d'une députation de dix-huit guerriers.

Ceux-ci viennent serrer la main au missionnaire, et fumer avec lui le calumet de la paix.

— Robe-Noire, disent-ils, votre tabac a été reçu favorablement. Chefs et guerriers désirent vivement connaître l'objet de votre visite. Mais l'entrée du camp n'est accordée qu'à vous seul ; nul autre Blanc n'en sortirait avec sa chevelure.

Le camp se trouvait à trois journées de marche, dans la vallée du Yellowstone, près du confluent de la Powder River.

Le 19 juin, on atteignit les collines qui dominent le fleuve. Alors le P. De Smet aperçut dans la plaine un détachement de quatre ou cinq cents guerriers venant à sa rencontre.

« Aussitôt, dit-il, je fais déployer mon étendard de paix, portant, d'un côté, le saint nom de Jésus, de l'autre, l'image de la Sainte Vierge, entourée d'étoiles d'or. Croyant voir le drapeau des États-Unis, les Indiens s'arrêtent, et paraissent entrer en consultation. Les quatre chefs courent vers nous à bride abattue, et commencent à voltiger autour de la bannière. Mais à peine ont-ils compris ce qu'elle représente, qu'ils me donnent la main, et font signe à leurs guerriers d'approcher. Tous se rangent sur une seule ligne. Nous faisons de même, et allons à leur rencontre. De part et d'autre, l'air retentit de cris et

---

(1) *Lettres choisies*, 4e série, p. 75.

de chants joyeux. J'étais attendri jusqu'aux larmes, en voyant quelle réception ces fils du désert, encore païens, avaient préparée à la pauvre robe-noire » (1).

On fit, selon l'usage, l'échange des cadeaux ; puis on se dirigea, bannière en tête, vers le camp, qui n'était plus éloigné que de quelques milles.

Là se trouvaient réunies près de six cents familles : Hunkpapas, Ogallalas, Pieds-Noirs, Minneconjous, etc. Le grand chef, l'Homme-aux-quatre-Cornes, partageait son autorité avec la Lune-Noire, l'Homme-sans-Cou et le Taureau-Assis.

Bientôt ce dernier allait devenir célèbre sous le nom anglais de *Sitting-Bull* (2). Son courage, son éloquence, son prestige, faisaient de lui le plus redoutable des Peaux-Rouges. Il devait, non sans succès, diriger, huit ans plus tard, la suprême résistance de son peuple expirant (3). C'est lui qui reçut le P. De Smet. Il lui avait fait préparer, au milieu du camp, une vaste loge, gardée nuit et jour par ses plus fidèles guerriers.

Épuisé par seize jours de marche, le Père demande à se reposer. Il y a autour de lui quatre mille Indiens, liés contre les Blancs par de terribles serments. Tranquille, il s'endort, sur la foi de l'hospitalité sauvage ; et, jusqu'à son réveil, la garde est debout près de ce vieillard blanc, roulé dans son manteau de jésuite.

Lorsqu'il ouvre les yeux, les quatre chefs sont devant lui. Au nom de tous, *Sitting-Bull* prend la parole :

---

(1) *Lettres choisies*, 4e série, p. 78.

(2) Il paraît que, le jour de sa naissance, un buffle était venu s'asseoir à quelques pas de la tente où il voyait le jour. De là son nom.

(3) G. Kurth, *Sitting-Bull*, Bruxelles, 1879.

— Robe-Noire, je me supporte à peine, sous le poids du sang que j'ai versé. Les Blancs ont allumé la guerre ; leurs injustices, leurs cruautés à l'égard de nos familles, le massacre ordonné par Chivington, ont fait frémir les nerfs qui me soutiennent. Je me suis levé, j'ai pris mon tomahawk, et j'ai fait aux Blancs tout le mal que j'ai pu. Aujourd'hui, tu es au milieu de nous, et, devant toi, mes bras tombent jusqu'à terre, comme morts. J'écouterai tes paroles de paix ; et, aussi méchant j'ai été pour la race des Blancs, aussi bon je serai, s'ils veulent.

D'accord avec le P. De Smet, les chefs convoquent pour le lendemain un grand conseil. La robe-noire fera entendre à tout le camp les propositions des États-Unis ; les guerriers décideront alors s'il faut envoyer au fort Rice une députation, pour traiter de la paix avec les commissaires.

Le 20 juin, de grand matin, hommes et femmes préparent le lieu de la conférence. C'est un vaste enclos circulaire, formé de peaux de buffle étendues sur des perches de sapin. En face de l'entrée, se dresse l'étendard de la Sainte Vierge ; à côté, un siège richement orné est destiné à la robe-noire.

A l'heure fixée, tous les Indiens sont rangés dans l'enceinte, et le P. De Smet, accompagné de son interprète, est solennellement introduit.

Le conseil s'ouvre par des chants et des danses, auxquels, seuls, prennent part les guerriers. Ensuite l'Homme-aux-Quatre-Cornes allume son calumet. Il le présente d'abord au Grand-Esprit, pour implorer son secours, puis au soleil, à la terre, aux quatre points cardinaux, pour les prendre à témoin des décisions du conseil. Après quoi, le calumet circule de bouche en bouche, en commençant par le P. De Smet.

Cette cérémonie terminée, le grand chef s'adresse au missionnaire :

— Parle, Robe-Noire, nos oreilles sont ouvertes pour entendre tes paroles.

Le Père se lève et, les mains au ciel, implore l'assistance d'en haut. Pendant près d'une heure, il expose aux Indiens les motifs de sa visite, et les invite à déposer les armes. Que peuvent-ils contre l'armée formidable des États-Unis ? Leur résistance ne fera que précipiter leur ruine. Sans doute, les Blancs ont été coupables ; mais le Grand-Père désire que tout soit oublié. Désormais, il traitera avec bonté les Peaux-Rouges. Il a promis de leur envoyer, en échange des terres occupées par les colons, des vivres et des vêtements en abondance, des instruments d'agriculture, des animaux domestiques, des hommes pour leur apprendre le travail des champs, des maîtres et des maîtresses pour instruire leurs petits enfants : tout cela, sans nouvelle cession de territoire.

— Et maintenant, s'écrie en terminant le P. De Smet, au nom du Grand-Esprit, en présence de vos chefs et de vos braves ici réunis, je vous adjure de faire taire tout ressentiment, et d'accepter la main qui vous est libéralement offerte. L'étendard que vous avez sous les yeux est l'emblème sacré de la paix. Jamais encore il n'avait été porté si loin. Je veux le laisser aux mains de vos chefs comme gage de ma sincérité, et des vœux que je forme pour le bonheur des tribus siouses.

Rien n'avait interrompu l'orateur. Quand il eut fini, la Lune-Noire se leva.

— Robe-Noire, dit-il, ta parole est claire, bonne et conforme à ta pensée. Je la garderai fidèlement dans ma mémoire. Toutefois, nos cœurs sont ulcérés, et la blessure

est loin d'être fermée. Une cruelle lutte a désolé et appauvri notre pays. Ce n'est pas chez nous que s'est allumée la torche de la guerre ; mais nous avons été forcés d'y prendre part, car nous aussi avions été victimes de l'injustice et de la cruauté des Blancs. Vois l'herbe de la prairie : elle est rouge de sang. Ce n'est pas le sang des buffles ni des cerfs, c'est le sang de nos frères, ou celui des Blancs immolés à notre vengeance. Le cabri, l'orignal, le chevreuil, ont quitté nos plaines, et s'éloignent de plus en plus. Ne serait-ce pas que l'odeur du sang humain les met en fuite ?

» Au mépris de tout droit, les Blancs coupent notre pays de larges routes ; ils bâtissent des forts et les arment de canons ; ils tuent notre gibier ; ils abattent nos forêts sans nous en donner la valeur. Non contents de nous ruiner, ils maltraitent et massacrent nos gens.

» Nous ne voulons pas des grandes routes qui éloignent le buffle de nos terres. Ce sol nous appartient ; nous sommes déterminés à n'en pas céder une parcelle. C'est ici que sont nés et que reposent nos ancêtres ; c'est ici que nous voulons notre tombe.

» Malgré nous, nous avons été forcés de haïr les Blancs. Qu'ils nous traitent en frères, et la guerre cessera. Qu'ils restent chez eux, nous n'irons jamais les y troubler. L'idée de les voir arriver ici pour y bâtir leurs loges nous révolte ; nous sommes résolus à nous y opposer ou à mourir.

» Toi, messager de paix, tu nous fais entrevoir un meilleur avenir. Eh bien, soit ! Jetons un voile sur le passé, et qu'il soit en oubli.

» Robe-Noire, en présence de tout ce peuple, je veux t'exprimer encore ma reconnaissance pour les bonnes

nouvelles que tu nous apportes, ainsi que pour tes paternels avis. Quelques-uns de nos guerriers t'accompagneront au fort Rice, afin d'entendre, de la bouche des commissaires, les propositions du Grand-Père. Si elles sont acceptables, la paix sera faite.

Chacun applaudit aux paroles de la Lune-Noire. Les autres chefs parlèrent dans le même sens. *Sitting-Bull* mettait seulement à la paix trois conditions : les Blancs abandonneraient leurs forts ; on ne leur céderait plus de terrain ; enfin, ils devraient respecter les arbres, particulièrement les chênes, pour lesquels il avait une sorte de culte.

— Ils ont résisté, disait-il, aux tempêtes de l'hiver et aux ardeurs de l'été, et, comme nous, semblent y avoir puisé une nouvelle vigueur.

Alors eut lieu la remise de l'étendard. L'honneur de le porter échut à un guerrier, couvert de cicatrices, et célèbre par ses exploits. « J'exprimai l'espoir, écrit le P. De Smet, que ce drapeau, sur lequel étaient brodés le nom de Jésus et l'image de la Vierge, serait pour tous un gage de bonheur et de salut. Une dernière fois, je recommandai la tribu à la protection de Marie, *Auxilium et Refugium Indianorum*, comme elle le fut jadis, au Paraguay, au Canada, comme elle doit l'être toujours et partout. » (1).

Le conseil avait duré quatre heures. Il se termina par un chant auquel répondirent les échos des collines, et par une danse « qui fit trembler la terre ».

De retour à sa loge, le Père De Smet la voit envahie par une foule empressée. Ce sont les mères qui viennent

---

(1) *Lettres choisies*, 4e série, p. 89.

lui présenter leurs nouveau-nés. Sans défiance, ceux-ci tendent vers lui leurs petites mains. Il les regarde avec son bon sourire, leur donne à tous une caresse, et leur pose la main sur le front. Contempler, dans un clair regard d'enfant, le reflet d'une âme candide, c'est, après tant de labeurs, son meilleur repos.

***

Le lendemain, avant le lever du soleil, le P. De Smet reprenait la route du fort. C'est là que les commissaires attendaient, anxieux, l'issue de son voyage. Comme à son arrivée, les chefs voulurent lui faire escorte, et ne le quittèrent qu'après qu'il eut traversé la Powder River.

Il poursuivit sa route accompagné de huit députés, choisis par le conseil, ainsi que de plusieurs guerriers.

Dans la foule se trouvait un vieillard, digne émule des vertus de Panananiapapi.

Il était venu, dans le camp, serrer la main au missionnaire, et lui exprimer son bonheur de le revoir. Sur sa poitrine brillait une petite croix de cuivre.

— De qui as-tu reçu cette croix ? demande le Père.

— C'est toi, Robe-Noire, qui me l'as donnée. Voilà vingt-six neiges que je la porte sans la quitter. Elle m'a fait estimer de mon peuple. Si je suis encore vivant, c'est à elle que je le dois. A cause d'elle, le Grand-Esprit a béni mes enfants.

Le missionnaire prie l'Indien de s'expliquer.

— Autrefois, dit celui-ci, j'aimais le whisky à la folie, et m'enivrais à chaque occasion. Je venais de me livrer à une nouvelle orgie, lorsque j'eus le bonheur de te rencontrer. Tu me fis comprendre que ma conduite était un

outrage au Maître de la vie. Depuis lors, je me suis souvent trouvé dans les mêmes occasions ; mes amis ont voulu m'entraîner ; mais, chaque fois, cette croix est venue à mon secours. Je la prenais entre mes mains, je me rappelais tes paroles, j'invoquais le Grand-Esprit : et plus jamais une goutte de whisky n'a touché mes lèvres.

Frappé de cette héroïque persévérance, le P. De Smet offre au vieillard de recevoir le baptême. Mais comment trouver le temps de l'instruire ?... Sans hésiter, l'intrépide néophyte prend son parti. Il se joint à la caravane, heureux de pouvoir, à l'heure du campement, s'approcher de la robe-noire et recevoir ses leçons. Enfin, le huitième jour, il devient chrétien, et, l'âme débordante de joie, rentre dans sa tribu.

Deux jours plus tard, le P. De Smet arrivait au fort Rice. Soldats et officiers, instruits de son succès, lui avaient préparé une réception triomphale. Des centaines d'Indiens vinrent à sa rencontre, fièrement drapés dans leurs grossiers manteaux, la chevelure ornée de plumes et de rubans de soie, le visage frotté de vermillon. L'air retentissait de cris de joie, auxquels prenaient part les députés Hunkpapas. « C'était, dit un témoin, un imposant spectacle, quoique peu en rapport avec les goûts du bon Père, qui n'aime ni le bruit des trompettes, ni l'éclat des parades » (1).

Le 2 juillet, eut lieu le grand conseil de paix. Cinquante mille Peaux-Rouges s'y trouvaient représentés. Depuis

---

(1) Lettre du major-général Stanley à Mgr Purcell. — Fort Sully, 12 juillet 1868.

un demi-siècle, on n'avait pas vu sur le Missouri pareille réunion.

Les généraux qui présidaient la Commission firent aux Indiens de solennelles promesses. Qu'ils déposassent les armes, le gouvernement s'engageait à respecter leurs droits, à pourvoir à leur subsistance, et à les traiter en amis.

Alors on entendit les représentants des tribus, et, tout d'abord, le porte-étendard des Hunkpapas. Son discours fut l'écho fidèle des paroles prononcées devant le P. De Smet par la Lune-Noire et le Taureau-Assis.

Les Hunkpapas consentant à faire la paix, l'assentiment des autres tribus n'était pas douteux. Moyennant une indemnité convenable, les Sioux abandonnaient aux États-Unis leurs réserves du Kansas et du Nébraska, mais revendiquaient la possession exclusive des terres situées au nord du Niobrara.

Sur ces conditions, le traité fut signé. Les commissaires firent distribuer aux Indiens des présents ; puis l'on se sépara, chacun se félicitant d'une réconciliation qu'il croyait définitive.

« Je suis persuadé, écrivait le major général Stanley, que ce traité est le plus complet et le plus sage qui ait été, jusqu'ici, conclu avec les Indiens... Il n'est pas douteux que l'exécution de ses clauses n'assure la paix avec les Sioux...

» Mais, quel que soit le résultat final, nous ne pouvons ni oublier, ni cesser d'admirer le dévouement désintéressé du R. P. De Smet, qui, à l'âge de soixante-huit ans, au milieu des chaleurs de l'été, n'a pas hésité à entreprendre un long et périlleux voyage, à travers des plaines brûlantes, dépourvues d'arbres et même de gazon, ne

rencontrant que de l'eau corrompue, sans cesse exposé au couteau des Indiens ; et cela, sans attendre ni honneur ni rétribution d'aucune sorte, mais uniquement pour arrêter l'effusion du sang, et sauver, s'il le pouvait, quelques existences » (1).

Quant aux généraux qui avaient négocié la paix, ils voulurent, sans tarder, acquitter leur dette de reconnaissance. Le traité à peine signé, ils remirent au P. De Smet une adresse rappelant les éminents services rendus par lui aux États-Unis.

« Nous sommes convaincus, disaient-ils, que nous ne devons le résultat obtenu qu'à votre voyage au cœur du pays ennemi, ainsi qu'au prestige que vous ont acquis chez les tribus vos longs travaux.

» Sans doute, nos remercîments ont pour vous peu de valeur. Votre meilleure récompense est la conscience d'avoir largement contribué à promouvoir la paix sur la terre, et la bonne volonté parmi les hommes. Mais ce serait trahir nos sentiments, que de ne pas reconnaître devant vous nos obligations » (2).

L'humble missionnaire ne s'attarda guère à savourer ces éloges. Le 4 juillet, il reprenait la route de Saint-Louis. Lui aussi croyait la paix assurée. Et, certes, elle n'eût jamais été rompue, si la cupidité n'avait eu, sur la conduite des Yankees, plus d'empire que la foi des traités.

---

(1) Lettre citée.

(2) L'adresse est datée du fort Rice, 3 juillet 1868, et signée des généraux Harney, Sanborn et Terry.

CHAPITRE XXV

LES DERNIERS TRAVAUX.
L'*INDIAN PEACE POLICY* DE GRANT

1869-1872

La pacification des Sioux n'était, dans la pensée du P. De Smet, que le prélude de leur conversion. Depuis vingt ans, il s'était convaincu que, malgré leur barbarie native, ils ne résisteraient pas à l'Évangile. « Leur conversion, disait-il, n'est rien moins qu'un miracle de la grâce ; mais, Dieu aidant, on peut y réussir. Dans mes relations avec les sauvages, je les ai toujours trouvés respectueux, assidus et attentifs à la parole du missionnaire. Ils manifestent un vif désir de voir leurs enfants instruits des vérités de la religion; jamais je n'ai rencontré chez eux le moindre esprit d'opposition » (1).

Plusieurs fois déjà, les Sioux avaient réclamé des robes-noires. Ils venaient encore, au fort Rice, de renouveler leurs instances.

— Quand nous nous établirons, avait dit le chef des Yanktonnais, pour semer le grain, élever le bétail et habiter des maisons, nous voulons que le P. De Smet

(1) *Lettres choisies*, 4e série, p. 143.

vienne demeurer avec nous, qu'il nous amène d'autres robes-noires pour vivre avec aussi nous. Nous écouterons leur parole, et le Grand-Esprit nous aimera et nous bénira.

Le projet avait reçu l'approbation des supérieurs (1) ; mais il fallait des hommes et des ressources : ce fut l'occasion d'un nouveau retour en Europe.

La santé du vieux missionnaire exigeait d'ailleurs quelque repos. Rentrant de son récent voyage au désert, il écrivait : « Cette lettre pourrait bien être ma dernière... A mesure que j'avance en âge, les chaleurs me deviennent plus insupportables. Souvent j'ai l'impression que je touche à ma fin » (2). Depuis trois ans, il craignait de perdre l'ouïe. Le P. Coosemans, son provincial, désirait qu'il consultât « quelque ancien et bon docteur belge ». Le 25 novembre 1868, il s'embarquait à New-York.

Ce voyage allait le soumettre à une nouvelle épreuve. Avant d'arriver à Liverpool, le bateau essuya une violente tempête. Renversé sur le pont, le Père se brisa deux côtes, et ne put être soigné que plusieurs jours après. Il n'en commença pas moins presque immédiatement ses courses à travers la Belgique, la France et la

---

(1) Voici ce qu'écrivait au P. De Smet le T. R. P. Général, à la date du 16 novembre 1867 : « *Accepi et magna cum jucunditate legi Rev^æ^ V^æ^ carissimas litteras, et plurimas gratias ago pro notitiis super tribus Indorum, et in specie Jantonum. Profecto ea quae scribit de tanto desiderio tribus istius, et de iteratis tot annis supplicationibus pro obtinendo sacerdote, valde me commovent, et plane cupio ut, si quid fieri possit a Provincia vestra, fiat... Scripsi Patri Provinciali commendans Rev^æ^ V^æ^ desideria, et aliunde jam novi ipsum serio idem cupere, velteque omnino, quam primum possit, manus operi admovere* ».

(2) Au P. Terwecoren. — Saint-Louis, 28 août 1868.

Hollande (1). Dès le mois de juin, il repartait pour l'Amérique.

On est stupéfait de voir chez un vieillard pareille activité. Depuis seize mois, il a parcouru 5 000 lieues. Vaincu enfin par la fatigue, il doit, à son retour, garder la chambre plusieurs semaines. Impossible de se rendre chez les Sioux ; mais il trouve moyen, l'automne venu, de faire encore « deux bonnes excursions », l'une de quatre cents lieues, l'autre de deux cents.

Il accompagne jusqu'à Omaha six Sœurs de Charité qu'il vient d'obtenir pour la mission des Pieds-Noirs. Il assure la facilité de leur voyage, et ne les quitte qu'après avoir largement pourvu à leurs dépenses.

Ensuite il va visiter les Potowatomies du Kansas. Indiens et missionnaires le reçoivent comme un père. Toutefois, il a la douleur de constater que, là comme ailleurs, l'invasion blanche a fait son œuvre. « Si les missionnaires, dit-il, veulent opérer ici un bien réel, il leur faut une profonde humilité, un zèle absolument désintéressé, et surtout un souverain mépris des jugements humains » (1).

Cependant le P. De Smet n'oublie pas la mission du Haut-Missouri. Jamais fondation ne lui tint si fort à cœur. Sa correspondance le montre, depuis 1864, constamment occupé de ce projet (3). Enfin, il retrouve assez de vigueur pour entreprendre un voyage dans cette

---

(1) Le missionnaire eut alors la consolation de bénir, à Courtrai, le mariage de son neveu, Paul De Smet, avec Mlle Augusta Vercruysse, et d'assister, à Tournai, à la première communion de sa petite-nièce, Maria Cornet, aujourd'hui Mme Liénart.

(2) *Lettres choisies*, 4e série, p. 199.

(3) Cf. Chittenden et Richardson, p. 1279-1299.

région, et quitte Saint-Louis le 1er juin 1870. Eu égard, sans doute, à son âge, ses supérieurs lui avaient donné un compagnon,le P. Panken, Hollandais d'origine, gagné par lui à l'apostolat dès 1857.

C'est la dernière visite du missionnaire à « ses enfants du désert ». Que de fois, depuis trente ans, il a remonté le Missouri, portant d'une main la croix, de l'autre le rameau d'olivier ! Chaque wigwam évoque de consolants souvenirs : des milliers d'enfants baptisés, des ennemis réconciliés, des misères soulagées, des âmes ouvertes aux mystères de la foi.

Le Père peut apprécier les résultats de la paix négociée par lui deux ans auparavant. Les Sioux vivent en bonne intelligence avec les soldats des forts ; dans les réserves, ils s'exercent à la culture, sont habillés par le gouvernement, et reçoivent chaque semaine leur ration de farine, de viande, de café, de sucre.Partout, ils accourent saluer « la Grande Robe-Noire », et déclarent qu'ils veulent rester fidèles aux conventions du fort Rice.

Sur les bords de la Grand River se trouve une vaste réserve habitée par des Indiens de diverses tribus. C'est là que s'élèvera la future réduction. Sa position centrale rendra facile dans le Dakota la diffusion de l'Évangile; de plus, la proximité des forts permettra aux missionnaires de visiter souvent les soldats, dont la plupart sont catholiques.

Dès le mois d'août, la fatigue contraint le P. De Smet à regagner Saint-Louis. Mais ses dispositions sont prises ; la mission s'ouvrira au printemps prochain. Il a, dans ce voyage, visité de quinze à vingt mille Sioux, et administré plus de quatre cents baptêmes.

***

Le 20 mars 1871, il écrivait à des parents de Belgique : « Je commence aujourd'hui ma retraite annuelle, comme préparation à un long voyage chez les tribus indiennes du Far-West. Deux Pères m'accompagneront. Nous comptons ériger une mission chez les Sioux. Les grands chefs des tribus m'attendent. Je viens de leur écrire pour leur faire connaître mes intentions, et les prier de nous préparer une cabane au milieu d'eux.

» Je vous envoie les noms de ces chefs. Ce sont mes amis intimes. Vous les aimerez aussi, j'en suis sûr, par amitié pour moi, et vous prierez beaucoup pour leur conversion » (1).

Le projet longtemps caressé ne devait point, hélas ! aboutir. Pareille entreprise dépassait les forces d'un vieillard, et d'ailleurs, l'heure était peu propice aux fondations. Une récente décision du gouvernement mettait en péril l'avenir des missions existantes. C'était l'*Indian Peace Policy* de Grant.

Élu à la présidence en 1868, le vainqueur de Richmond avait heureusement rallié les partis, et inauguré aux États-Unis « la politique de paix ». Il déclara vouloir également assurer l'accord entre les Indiens et les Blancs. Pour cela, il suffisait du concours de deux influences : celle de l'agent et celle du missionnaire.

Le 5 décembre 1870, le président annonçait au Congrès « qu'il avait décidé de confier toutes les agences aux diverses confessions religieuses qui possédaient déjà des missions chez les Indiens, ou qui pourraient en fonder

(1) A Félix et Elmire Cornet-De Smet.

dans la suite » (1). Des représentants des différents cultes, désignés à cet effet, jouiraient désormais du privilège de nommer les agents dans les réserves où ils auraient des missions, à charge seulement de soumettre leur choix à l'approbation de l'exécutif.

C'était le triomphe de la foi et de la civilisation. Les Indiens ne se verraient plus imposer des fonctionnaires décidés à s'enrichir à leurs dépens. Agissant de concert, le missionnaire et l'agent gagneraient l'un et l'autre en autorité. Des ressources plus abondantes permettraient de multiplier les écoles.

Plus qu'aucune autre, l'Église catholique pouvait se féliciter de l'initiative de Grant ; la plupart des agences étaient évangélisées par ses missionnaires (2). Elle comptait parmi les Indiens plus de 100 000 néophytes, tandis que les sectes protestantes n'en réunissaient pas 15 000.

Grand fut l'étonnement lorsque, trois jours après la déclaration du président, un juif fut nommé surintendant des Affaires Indiennes dans l'Orégon. Dès lors, on comprit ce qu'il fallait attendre des promesses du gouvernement.

Au mois de janvier 1871, le secrétaire de l'Intérieur, Delano, consulta l'épiscopat sur le choix d'un représentant chargé de la nomination des agents catholiques. Le nom du P. De Smet, proposé par les archevêques de

---

(1) « *Indian agencies being civil offices, I determined to give all the agencies to such religious denominations as had heretofore established missionaries among the Indians, and perhaps to some other denominations who would undertake the work on the same terms, i. e., as missionary work* ».

(2) Aux missions des Jésuites, il faut ajouter celles que dirigeaient les Franciscains, les Oblats, et quelques prêtres séculiers.

Baltimore, de New-York, de Cincinnati, de Saint-Louis, fut agréé.

Appelé à Washington, le vieux missionnaire trouva réunis une trentaine de ministres réformés, invités comme lui à donner leur avis sur le moyen de civiliser les tribus. Dans la répartition des agences, ils revendiquaient la part du lion. « Ni ma présence, dit le P. De Smet, ni mes réclamations en faveur des missions catholiques, ne purent obtenir aucun résultat. Le plan de civilisation et d'évangélisation des Indiens avait été à l'avance arrêté par le président, avec l'approbation du Sénat » (1).

On apprit bientôt qu'au lieu de quarante nominations qui revenaient de droit aux catholiques, huit seulement leur étaient accordées (2). Le reste était partagé entre les sectes. Le président avait d'ailleurs soin de favoriser ses coreligionnaires, en confiant aux méthodistes le tiers des agences.

A peine installé, le nouveau fonctionnaire livrait à ses amis l'église et l'école, allant parfois, comme chez les Yakimas, jusqu'à interdire l'entrée de la réserve au missionnaire catholique. Quatre-vingt mille Indiens se trouvaient, du même coup, sans avoir été consultés, arrachés à l'Église ou exposés à l'apostasie.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement disposait de sommes importantes, dues aux tribus en échange de leurs terres. L'intérêt de ces sommes était en partie affecté à l'entretien des écoles. Désormais cet argent servira à

---

(1) Relation adressée au docteur Linton.

(2) C'étaient les agences de Tulalip et de Colville dans le Washington, celles de Grande-Ronde et d'Umatilla dans l'Orégon, celle des Têtes-Plates dans le Montana, celle des Papagos dans l'Arizona, celles de Grand River et de Devil's Lake dans le Dakota.

payer, pour les enfants des Indiens catholiques, des maîtres méthodistes, presbytériens, quakers, etc. C'est ainsi qu'on reconnaissait à Washington les services rendus au pays par les missionnaires romains.

Pareille injustice souleva des protestations indignées. « S'il est vrai, écrivait un journaliste, que les Indiens sont condamnés à disparaître, ne devrait-on pas au moins les laisser libres de choisir la foi religieuse dans laquelle ils veulent mourir ?... Les Indiens, déjà instruits et baptisés comme catholiques, ont été partagés entre diverses confessions. Les missionnaires qui, avec les aumônes recueillies en Europe, ont christianisé ces pauvres sauvages, sont expulsés des stations fondées par eux. Cela paraît à peine possible, et pourtant cela est ; les documents qui le prouvent ont été plus d'une fois entre les mains du général Grant. Il est horrible de penser que ces Indiens, qui ont des âmes aussi immortelles que celles des Nègres récemment émancipés, sont divisés par troupeaux, et soumis à toutes sortes de pasteurs, sans égard à leurs propres désirs ou à leurs convictions » (1).

Les missions fondées par le P. De Smet n'avaient pas été épargnées. Aux Montagnes-Rocheuses, la seule tribu des Têtes-Plates possédait un agent catholique. Tel missionnaire devait franchir une distance de trente lieues pour visiter ses chrétiens. Les quakers s'installaient dans les réductions du Kansas, où ils allaient commettre de honteuses exactions. « Vous aurez peine à croire, écrivait le P. De Smet, qu'un tel état de choses puisse exister dans la république des États-Unis, dont on vante tant la liberté ». Et il ajoutait, avec cette noble confiance que

(1) *New York Freeman's Journal*, 14 décembre 1872.

les déceptions ne parvenaient pas à détruire : « Nous prions, et nous espérons que justice sera rendue » (1).

Non content de prier, l'intrépide vieillard multiplie les démarches. Il s'efforce d'obtenir, au moins pour les postes dont il dispose, des hommes d'une intégrité reconnue (2). Il se fait exactement renseigner par les missionnaires sur l'état de chaque réserve, et sur les rapports entre agents et Indiens.

Le 27 mars 1871, il adresse au général Parker, nommé commissaire des Affaires Indiennes, un long exposé de la situation, notamment dans les territoires de Montana, d'Idaho et de Washington. Les Nez-Percés, presque tous catholiques, ont été livrés aux presbytériens. Le chef des Spokanes, pour avoir voulu mettre un frein au dévergondage de sa tribu, s'est vu menacé de prison. Chez les Pieds-Noirs, l'agent catholique vient d'être remplacé par un sectaire aussi débauché que haineux. Dans le Dakota, où les Sioux ne cessent de réclamer des robes-noires, toutes les agences, sauf deux, ont été confiées aux protestants.

Rappelant alors les services rendus par ses confrères, le P. De Smet revendique pour eux le droit de poursuivre sans entraves leur apostolat : « Depuis trente ans, nous avons travaillé chez les peuplades ignorantes du Far-West, dans la seule vue de les amener à la connaissance de Dieu et d'augmenter leur bien-être temporel. Nous leur avons distribué les modestes ressources mises à notre

---

(1) Saint-Louis, 3 mai 1871. — Cf. *Letters and Notices*, 1871, p. 329.

(2) C'est le P. De Smet qui fit nommer à l'agence de Grand River le major O' Connor, et à l'agence des Têtes-Plates le major Jones, tous les deux excellents catholiques.

disposition, et souvent nous avons joyeusement partagé leur pauvreté et leurs privations. Nous voulons espérer que, conformément aux intentions bienveillantes exprimées par le Président, « agents et missionnaires pourront désormais agir de concert pour le bonheur des tribus confiées à leurs soins ».

Quatre ans auparavant, le général Parker avait dû au P. De Smet le succès de sa mission chez les Sioux. Les convenances exigeaient qu'il prît sa requête en considération. Mais, pour le moment, les Indiens étaient tranquilles. A quoi bon ménager un prêtre dont on n'avait plus besoin ? La lettre resta sans réponse.

Pendant plus d'un an, le missionnaire renouvela ses instances auprès des autorités de Washington. Il ne pouvait se résigner à voir ses néophytes devenir les adeptes du méthodisme ou de la libre pensée. « Tout ce que réclament les évêques catholiques et les missionnaires, écrit-il au secrétaire de l'Intérieur, c'est de pouvoir, conformément à leur droit et à leur vocation, évangéliser les Indiens qui les ont reçus avec joie, sans être expulsés des missions où ils ont, pendant des années, travaillé avec zèle au bonheur et au salut de ces peuplades » (1).

De même que son collègue des Affaires Indiennes, le secrétaire de l'Intérieur ne daigna pas répondre aux doléances d'un jésuite. Fatigué enfin d'inutiles protestations, jugeant d'ailleurs que le droit de présenter les agents revenait, pour chaque diocèse, à l'évêque, le P. De Smet envoya sa démission de représentant.

Cependant les Indiens ne s'habituaient pas à leurs nouveaux maîtres. Depuis le départ des robes-noires, ils

---

(1) Saint-Louis, 19 juin 1872.

se sentaient, disaient-ils, orphelins. Ils envoyaient de fréquents messages à leur « Grand-Père » de Washington, le suppliant de leur rendre leurs agents catholiques, leurs prêtres catholiques, leurs écoles catholiques.

Les réclamations des sauvages trouvaient peu d'écho à la Maison-Blanche. On ne respectait pas plus leurs vies et leurs propriétés que leurs convictions religieuses. Sans la moindre provocation, les soldats se livraient à d'odieux massacres (1). Bientôt la révolte de *Sitting Bull*, et les sanglantes funérailles de Custer, égorgé avec son régiment (2), ouvriront les yeux aux législateurs. Mais le P. De Smet ne sera plus là pour réparer les fautes de la République américaine, et lui apporter la paix lorsqu'elle jugera trop onéreux de continuer la guerre.

---

(1) « N'était l'influence exercée par les missionnaires, les injustices dont sont victimes les tribus des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles auraient depuis longtemps fait éclater la révolte ». (Rapport des commissaires des Affaires Indiennes au secrétaire de l'Intérieur, 1869, p. 254).

« Les Blancs occupent aujourd'hui les territoires d'Idaho et de Montana, au grand désavantage des indigènes. Les soldats américains viennent de faire un nouveau massacre, dans lequel ont péri 173 Indiens, principalement des femmes et des enfants ». (Lettre du P. De Smet à G. Van Kerckhove. — Saint-Louis, 8 mars 1870).— Voir les détails de ce massacre dans les *Etudes*, mars 1890, p. 485 et suiv.)

Le 30 avril 1871, environ 500 Apaches étaient mis à mort près du camp Grant, dans l'Arizona. Cf. Helen Jackson, *Op. cit.*, p. 325 et suiv.

(2) On se souvient qu'en 1868, au fort Rice, les États-Unis avaient garanti aux Sioux la possession des Mauvaises-Terres, au nord du Niobrara. Quelques années après, les Blancs découvrirent, dans les Black Hills, des gisements aurifères. Aussitôt les mineurs d'affluer, et de s'établir comme en pays conquis. Maintes fois les Indiens réclamèrent à Washington: ce fut en vain. Cette occupation de territoire, jointe à l'indigne conduite des agents, provoqua, en 1876, un nouveau soulèvement des tribus. Surpris par *Sitting Bull* dans la vallée du Little Big Horn, le général Custer périt avec 17 officiers et plus de 300 soldats. Les vainqueurs s'acharnèrent sur les cadavres, qui furent horriblement mutilés.

***

Malgré la persécution, les Indiens catholiques restaient presque tous attachés à la foi.

Depuis longtemps, un ministre méthodiste s'efforçait de faire apostasier Ignace, chef des Yakimas. Un jour, il lui fait demander combien il veut pour passer au protestantisme.

— Beaucoup, répond Ignace.

— Deux cents piastres ?

— Plus que cela.

— Alors combien ? Cinq cents, six cents piastres ?

— Oh ! plus encore.

— Eh bien ! parle ; dis la somme qu'il te faut.

— Donne-moi la valeur de mon âme (1).

C'est ainsi que l'esprit chrétien, s'alliant à la fierté du sauvage, faisait de ces frustes natures d'admirables types de noblesse et de fidélité.

Entre toutes les tribus, celle des Cœurs-d'Alène se distinguait par sa piété et son dévouement à l'Église. « Depuis quinze ans que je les connais, écrivait le P. Joset, jamais je n'ai vu chez eux tant de marques de foi. Je suis persuadé que, si nous avions les moyens, rien ne manquerait, de la part des Indiens, pour renouveler les merveilles du Paraguay » (2).

Ayant appris, en 1871, la situation récemment faite au pape par le gouvernement italien, les Cœurs-d'Alène s'empressèrent d'adresser à Pie IX l'expression de leur filial attachement :

---

(1) Lettre du P. Grassi, *Missions Catholiques*, 1873, p. 15.

(2) Lettre au P. De Smet, *Catholic Review*, 9 août 1872.

« Très miséricordieux Père,

» Ce n'est pas la témérité, mais l'amour qui nous porte aujourd'hui à t'écrire. Nous sommes, il est vrai, la plus humble des tribus indiennes, et tu es, sur la terre, le plus élevé d'entre les hommes. C'est toi pourtant qui, le premier, as jeté sur nous un regard de pitié. Oui, Père, il y a trente hivers, nous étions un peuple sauvage, très misérable, pour le corps et pour l'âme. Alors tu nous as envoyé la grande robe-noire De Smet, pour nous faire enfants de Dieu par le baptême. Nous étions aveugles, tu nous l'as envoyé pour nous ouvrir les yeux. Beaucoup d'entre nous dormaient encore, lorsque De Smet nous quitta ; alors encore tu eus pitié de nous, et nous donnas une autre robe-noire, notre bon Père Nicolas (1), qui vint demeurer avec nous, nous réveilla tous, et nous fit marcher droit vers le ciel. Et combien d'autres Pères ne nous as-tu pas donnés, pour nous enseigner, ainsi qu'à nos enfants, la loi de Dieu, et nous rendre meilleurs chrétiens !

» Nous devons donc, Père, aujourd'hui que tu es dans la détresse et l'affliction, te remercier de ta charité, te faire connaître notre grand amour, et t'exprimer notre immense chagrin, en apprenant que quelques-uns de tes mauvais enfants te font constamment souffrir après t'avoir tout volé, jusqu'à ta propre maison.

» Bien que nous ne soyons que de pauvres Indiens, peu au courant des bons procédés, nous pensons que c'est un crime abominable de te traiter de la sorte ; et nous-mêmes, il y a quarante ou cinquante ans, lorsque nous étions encore tout à fait sauvages, nous n'aurions

(1) Le P. Nicolas Point.

pas osé agir ainsi, si nous avions su que la dignité et le pouvoir du Pape venaient de Jésus-Christ. C'est pourquoi nous avons prié et prions encore, aussi ardemment que peuvent le faire de pauvres Indiens, pour toi, Père, et pour l'Église tout entière.

» De plus, venus de nos divers camps à l'église de la mission, nous avons travaillé pendant neuf jours à réunir beaucoup de prières et d'actes de vertu, afin de les offrir pour toi au Cœur de Jésus. Ce matin, nous les avons comptés, et en avons trouvé 120 527. Jugeant que c'était trop peu, nous avons offert nos propres cœurs pour notre excellent Père le Pape. Nous avons la confiance que cette offrande ne sera pas rejetée...

» Nous avons quelques soldats habitués, non à faire la guerre, mais à maintenir chez nous le bon ordre. S'ils pouvaient rendre au Pape quelque service, c'est avec joie que nous te les offririons. Ils s'estimeraient heureux de donner leur sang et leur vie pour leur bon Père Pie IX.

» Maintenant, permets-nous de te faire connaître nos craintes. Les vendeurs de whisky approchent de plus en plus. Nous craignons de trahir Notre-Seigneur, en reprenant les cœurs que nous lui avons donnés. Puissions-nous être affermis par tes prières !

» Et nos enfants, nos chers enfants, sont encore plus à plaindre que nous, car ils sont plus exposés ; pas tant nos fils, qui ont de bons pères dans les robes-noires, que nos filles, qui n'ont pas encore de bonnes mères. Souvent nous avons demandé des robes-noires de leur sexe ; mais notre voix est trop faible pour être entendue, et nous sommes trop pauvres pour faire autre chose que demander. Qui nous enverra de bonnes mères pour instruire

nos filles, et les fortifier contre l'ennemi qui approche, si ce n'est toi, Père, qui as toujours eu pitié de nous, même lorsque nous n'étions pas encore chrétiens ?

» Voilà les sentiments de nos cœurs. Mais comme nous, pauvres Indiens, attachons peu de valeur à l'expression de sentiments qui ne sont pas accompagnés d'un don extérieur, nous avons fait une collecte de dollars et de petites pièces de monnaie, afin de te donner, pour ainsi dire, un morceau de notre propre chair et une marque de sincérité ; et, bien que nous soyons très pauvres, nous avons cependant pu, à notre grande surprise, réunir une somme de 110 dollars...

» Et maintenant, Père, nous voulons t'ouvrir encore une fois nos cœurs. Oh ! comme nous serons contents si, malgré notre indignité, nous recevons une parole de ta bouche, une parole qui nous aide, nous, nos femmes et nos enfants, à trouver plus sûrement l'entrée du Cœur de Jésus !

VINCENT, de la famille des Stellam.
ANDRÉ SELTIS, de la famille des Emote ».

Si l'on songe que, naguère, les Cœurs-d'Alène passaient pour la plus farouche tribu des Montagnes, chacun verra dans leur naïve et généreuse piété un fruit merveilleux de la grâce.

La lettre fut présentée à Pie IX par le P. Général. En la lisant, le pieux pontife oublia un instant les tristesses de sa captivité. Si la vieille Europe répudiait sa foi, l'Église voyait, de l'autre côté de l'Océan, venir à elle de nouveaux fils. Leur âme neuve ignorait le mensonge ; ils opposaient au vice et à l'erreur une constance digne des premiers chrétiens.

Le pape répondit par le bref suivant (1) :

« Chers Fils, salut et bénédiction apostolique.

» Les sentiments dévoués que, dans la simplicité de vos cœurs, vous Nous avez exprimés, nous ont causé une grande joie. Votre douleur à la vue des attaques dirigées contre l'Église, ainsi que votre dévouement et votre amour filial envers ce Saint-Siège, sont une preuve éclatante de la foi et de la charité qui est répandue dans vos cœurs, et qui vous attache étroitement à ce centre de l'Unité. C'est pourquoi Nous ne doutons pas que vos prières et vos supplications, qui montent sans cesse vers Dieu, ne soient pour l'Église et pour Nous d'une grande efficacité, et nous recevons avec une vive gratitude l'obole de votre cordiale charité. Et, comme la main de Dieu protège tous ceux qui le cherchent sincèrement, Nous avons la confiance que vos bonnes œuvres vous

---

(1) « *Dilecti Filii, salutem et apostolicam benedictionem.*

» *Iis devotionis sensibus, quos in simplicitate cordis vestri Nobis significastis, Dilecti Filii, non mediocriter delectati sumus, cum in dolore a vobis concepto ob insectationes Ecclesiae, non minus quam in filiali erga hanc Sanctam Sedem obsequio et amore, splendescere viderimus fidem illam et caritatem, quae diffusa est in cordibus vestris, quaeque vos huic Unitatis centro arctius obstringit. Quocirca, sicuti non dubitamus quin orationes et obsecrationes vestrae, fidenter et instanter elatae ad Deum, suffragaturae sint Ecclesiae et Nobis, sic stipem a vobis tanto corrogatam amore pretiosissimam ducimus. Et quoniam manus Domini est super omnes quaerentes eum in bonitate, confidimus pia opera vestra conciliatura quoque vobis esse, cum auxilium adversus corruptionis pericula quae timetis, tum spiritualia subsidia quae pro filiabus vestris concupiscitis. Nos certe Deum rogamus ut gratiae suae opus in vobis plenius semper perficiat, vosque suis omnibus ditet muneribus. Horum autem auspicem, et grati animi Nostri ac paternae benevolentiae pignus, apostolicam benedictionem vobis peramanter impertimus.*

» *Datum Romae apud S. Petrum, die 31 julii, anno 1871, Pontificatus Nostri anno vicesimo sexto.* *Pius P. P. IX.*

obtiendront les grâces nécessaires contre les dangers de corruption qui vous menacent, et les secours spirituels que vous désirez pour vos filles. Nous prions Dieu qu'il achève en vous l'œuvre de sa grâce, et qu'il vous comble de ses faveurs. Comme présage de celles-ci, et comme gage de Notre reconnaissance et de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 31 juillet de l'année 1871, la vingt-sixième année de Notre Pontificat.

Pie IX, pape ».

Transmettant au P. De Smet ces encourageantes paroles, le P. Général écrivait : « Ce bref est le premier qui ait été adressé à un chef indien par le Souverain Pontife ».

Ce fut le 15 août 1872 que fut communiquée aux Cœurs-d'Alène la réponse de Pie IX.

Le P. Cataldo avait convoqué plusieurs tribus des Montagnes. Chacune était représentée par une nombreuse délégation. A l'heure fixée, tous se rangent en procession. En tête marchent douze acolytes en surplis, un flambeau à la main. Viennent ensuite les missionnaires en chape et en dalmatique, précédant la statue de la Sainte Vierge. Celle-ci est placée sous un dais orné de fleurs et de guirlandes, et portée par les quatre principaux chefs. A droite et à gauche de la statue, deux lignes de soldats indiens, en grande tenue et sous les armes. Suit alors, en rangs serrés, l'immense foule, récitant le chapelet et chantant les litanies.

La procession s'arrête près d'un autel improvisé. Pendant la grand'messe, célébrée en plein air, plusieurs néophytes reçoivent la sainte communion.

L'office terminé, un missionnaire lit en latin la lettre pontificale, qui est ensuite traduite dans le dialecte des Cœurs-d'Alène, des Kalispels, des Chaudières, des Nez-Percés et des Yakimas. Tous les fronts se courbent sous la bénédiction du Saint-Père. Désormais les Peaux-Rouges se sentent anoblis ; le bref qu'ils viennent d'entendre est leur charte d'entrée dans le bercail de Jésus-Christ.

Quant au P. De Smet, il trouve dans la bienveillance de Pie IX un précieux réconfort, et dans la ferveur de ses néophytes la meilleure récompense de ses longs travaux.

CHAPITRE XXVI

DERNIER VOYAGE DU P. DE SMET EN EUROPE. SA RETRAITE A SAINT-LOUIS. SES VERTUS RELIGIEUSES. — SA MORT

1872–1873

Le 1er juillet 1871, le P. De Smet s'embarquait à New-York. Il allait, pour la dernière fois, revoir la Belgique, et chercher, pour ses missions, des hommes et de l'argent.

Il consacra le reste de l'année à parcourir la Hollande, le Luxembourg, le nord de la France, l'Angleterre et l'Irlande. Jamais il n'avait déployé plus de zèle, ni obtenu plus de succès.

— Quels sont, lui demandait-on, les principaux obstacles à l'évangélisation des sauvages ?

— Il n'y en a qu'un, répondait-il : le manque de prêtres. S'il y avait assez de prêtres pour les instruire, tous les Indiens deviendraient catholiques.

Gagnés par l'espoir d'une riche moisson d'âmes,de nouveaux apôtres se présentèrent. Neuf furent admis à suivre en Amérique l'éminent missionnaire (1). A Bruxelles,

---

(1) De ce nombre était le P. Guidi, alors au 3e an de Tronchiennes.

à Anvers, à Gand, à Tournai, à Bruges, de généreuses bienfaitrices offrirent pour les églises quantité d'ornements et de vases sacrés.

Au mois de janvier, le P. De Smet fut contraint d'interrompre ses courses. Il dut même renoncer aux causeries que, d'ordinaire, il faisait si volontiers à la jeunesse des collèges. « Je me sens si faible, écrivait-il, qu'une conversation tant soit peu suivie me fatigue. Le médecin m'ordonne surtout le calme, et m'interdit toute préoccupation au sujet des missions » (1).

Le 12 février, se trouvant au collège de Bruxelles, il fut pris tout à coup de violentes douleurs néphrétiques, accompagnées de fréquentes hémorragies. Une saignée fut jugée nécessaire. L'opération répugnait fort au malade ; il ne s'y résigna que par soumission à la règle de saint Ignace, qui ordonne d'obéir au médecin.

Après quelques jours, il se sentit mieux. Toutefois les forces tardaient à revenir. Le docteur Cranincx, son ancien condisciple de Malines, ne dissimulait pas ses appréhensions.

Depuis deux ou trois ans, craignant de ne pouvoir continuer ses missions, le P. De Smet avait songé à se fixer en Belgique, et à y fonder une sorte d'école apostolique. Nous en avons la preuve dans les lignes suivantes, écrites par son beau-frère, M. Ch. Van Mosseveld e :

« Pendant que le Père se trouvait à Termonde, nous nous rendîmes souvent à ma campagne de Saint-Gilles, et là, dans le jardin, nous choisîmes un endroit où nous ferions bâtir une chapelle, avec un établissement où il se proposait, disait-il, avec la permission de ses supérieurs,

---

(1) A Ch. Van Mosseveld e. — Anvers, 30 janvier 1872.

d'ouvrir un noviciat pour les missions américaines de la Compagnie. Cet établissement serait élevé à mes frais.

» Quelque malade et exténué qu'il fût déjà lors de son dernier voyage, il ne put se décider à rester. Toujours confiant en Dieu, il espérait pouvoir encore recouvrer assez de forces pour retourner vers ses chères tribus.

— Ah ! disait-il, — et cela lui échappait par excès de dévouement pour ses missions, car il nous aimait trop pour nous ôter l'espoir de le posséder dans ses vieux jours — si je dois bientôt quitter la terre, j'espère que Dieu me laissera mourir au milieu de mes Indiens » (1).

En novembre 1872, le P. Boeteman ouvrait à Turnhout, à côté de l'ancien collège de M. De Nef, une école apostolique qui, depuis quarante ans, n'a cessé de prospérer. Loin d'en être jaloux, le P. De Smet encouragea l'œuvre naissante ; il lui suscita des bienfaiteurs (2), et lui envoya des jeunes gens pleins d'espérances.

Depuis neuf mois déjà, le missionnaire était en Europe ; il lui tardait de retourner vers ses néophytes. Ses amis s'efforçaient de l'en dissuader : le mal dont il souffrait

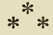
(1) Au P. Deynoodt. — Termonde, 8 décembre 1873.

Plus d'une fois, le P. De Smet fait lui-même allusion à ce projet dans ses lettres : « Chère Rosalie, nos entretiens au sujet de l'érection d'une petite église au Boomwijck reviennent assez souvent, et toujours agréablement à ma pensée, surtout à l'approche de mes 70 ans, avec les infirmités qui, d'ordinaire, accompagnent cet âge, et dont je ne suis pas exempt. On se nourrit parfois d'illusions ; mais cela est permis quand on abandonne tout à Dieu, avec une entière soumission à sa sainte volonté ». (A Ch. et Rosalie Van Mosseveldе. — Saint-Louis, 21 avril 1870).

(2) « Par les dons que vous faites à cette institution, vous rendez un service éminemment catholique ou universel. De Turnhout sortiront avec le temps de jeunes apôtres qui, à l'exemple des douze premiers, répandront dans l'univers entier la douce lumière de l'Évangile, et vous aurez une large part à leurs travaux par votre zèle, vos secours et vos prières ». (A Mlle Athalie Werbrouck. — Saint-Louis, 8 novembre 1872).

ne devait point guérir ; désormais, il ne ferait que languir, si toutefois il résistait aux fatigues de la traversée. Tout, du côté de la nature, lui disait : Restez !... Mais, plus haut que les voix de la nature, celle du zèle et de la charité lui répétait : Partez ! Peut-être pourrez-vous, sur la terre lointaine, rendre encore quelques services. Partez ! Rapprochez-vous de vos Indiens bien-aimés; portez-leur, une fois de plus, le fruit de vos labeurs, votre dernière parole, au moins votre dernier soupir !

Et le vieillard partit, s'arrachant aux étreintes des siens. Le 7 avril 1872, il s'embarquait à Anvers, avec ses neuf compagnons ; dix-huit jours plus tard, il arrivait à Saint-Louis ; il n'en devait plus sortir.



Le 10 octobre 1871, avait eu lieu à l'université une émouvante solennité. Les PP. Van Assche et Verreydt célébraient le cinquantième anniversaire de leur entrée au noviciat de Whitemarsh. Ils étaient, avec le P. De Smet, les derniers survivants des compagnons de M. Nerinckx (1). De tous les points du Missouri, les Jésuites s'étaient réunis pour fêter les pionniers de l'Évangile qui, avec le P. Van Quickenborne, avaient jadis établi, sur la colline de Florissant, le berceau de la province.

Retenu alors en Europe, le P. De Smet n'avait pu s'associer que de loin à cette joyeuse réunion. Il en fut, en partie, dédommagé par les témoignages de sympathie

(1) Le dernier disparu était le P. Verhaegen, mort à Saint-Charles en 1868, après avoir rempli les charges de recteur de l'université, de provincial du Missouri et du Maryland. — Le P. Van Assche devait mourir à Florissant en 1877 ; le P. Verreydt à Cincinnati en 1883.

qui lui arrivèrent de toutes parts. Pour traduire leur reconnaissance, les missionnaires promirent de célébrer plusieurs fois pour lui la sainte messe ; les enfants de la mission Saint-Ignace envoyèrent à Saint-Louis une liste de communions, de prières et de chapelets, offerts pour « leur bon Père », à l'occasion de son jubilé.

Depuis neuf ans, le P. De Smet n'avait pas revu les Montagnes-Rocheuses. Un jour, les Cœurs-d'Alène vont trouver le P. Cataldo.

— Nous voudrions, disent-ils, inviter la Grande Robe-Noire à venir encore une fois nous visiter.

— Le P. De Smet est fort avancé en âge, répond le missionnaire ; il lui serait difficile de franchir pareille distance.

— Soit ! au moins sera-t-il heureux d'apprendre que les Cœurs-d'Alène lui gardent un affectueux et reconnaissant souvenir (1).

De la part des Têtes-Plates et des Kalispels, mêmes protestations d'attachement, mêmes instances pour obtenir une dernière visite.

« Volontiers, répond le Père, j'entreprendrais le voyage si ma santé le permettait. C'est ce que je pourrai décider au printemps. Toutefois, je dois ajouter que le docteur me donne très peu d'espoir, et déclare que je suis *un oiseau pour le chat* ».

Faisant alors allusion aux injustices que viennent de subir les Têtes-Plates (2) : « Je prends part à leurs

---

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, 1874, p. 352.

(2) A partir de 1870, le gouvernement multiplia les instances pour décider les Têtes-Plates à quitter la Racine-Amère, et à se retirer au nord, avec les Kalispels, dans la réserve de Jocko, près de Missoula. Pendant l'été de 1872, fut rédigée une convention

souffrances, dit-il au P. Giorda. Chaque jour, je prie pour leur bonheur et leur persévérance dans la foi. Je demande les mêmes grâces pour les Pends-d'Oreilles, les Cœurs-d'Alène, les Kootenais, etc... J'ai la ferme confiance que leurs bons Pères ne les abandonneront pas » (1).

Désormais condamné à la retraite, le P. De Smet veut du moins, par la plume, continuer à servir les missions. Il envoie aux revues catholiques d'Amérique et d'Angleterre d'intéressantes relations ; il fait publier en Belgique une nouvelle édition de ses *Lettres* (2), auxquelles il joint quelques notices sur les principaux missionnaires du Missouri : « Je voudrais, autant que possible, sauver de l'oubli leur mémoire, et donner à leurs familles une consolation » (3).

Pour l'édification de ses confrères, il entreprend l'histoire des origines de la province. La mort l'arrêtera presque au début de son travail ; mais on ne peut, sans émotion, parcourir les feuillets jaunis auxquels le vieux missionnaire a confié le récit de son premier voyage et les souvenirs de son noviciat.

---

par laquelle les Indiens abandonnaient leurs terres aux États-Unis. « Au témoignage de tous ceux qui étaient présents, et comme le général Garfield le reconnaissait lui-même, Charlot, le chef des Têtes-Plates, était opposé à la convention, et avait refusé de la signer. La pièce originale, conservée au département de l'Intérieur, à Washington, en est la preuve évidente. L'acte soumis au Congrès, et approuvé par lui, n'en porte pas moins le nom de Charlot comme premier signataire. A qui attribuer cette violation flagrante du droit des gens ?... » (PALLADINO, *Indian and White in the Northwest*, p. 66).

(1) Saint-Louis, 27 octobre 1872.

(2) Cette édition en 6 vol. in-8° a été publiée à Bruxelles (1873-1878) par les soins du P. Deynoodt.

(3) Lettre au P. Deynoodt. — Saint-Louis, 1872.

***

Pendant son séjour à Saint-Louis, ses confrères purent apprécier le charme de son commerce, et la trempe de sa vertu. Leur témoignage nous permettra de fixer les derniers traits de cette originale et noble figure.

En communauté, le missionnaire était de relations faciles. Les années avaient rendu plus indulgente encore sa naturelle bonté. Loin de prétendre à des égards, il prenait volontiers la dernière place, et permettait aux plus jeunes de le plaisanter (1).

Sa compagnie était fort recherchée des étrangers. Le prestige de son nom et de ses travaux, la dignité et la simplicité de ses manières, sa bonne humeur, son talent de conversation, lui ouvraient tous les cercles. On l'écoutait pendant des heures, moins encore par déférence pour sa personne que pour le charme de ses récits (2).

« J'ose affirmer, écrit un Père de Saint-Louis, qu'il n'y avait pas, dans tous les États-Unis, un prêtre, ni même un évêque, qui fût aussi connu et aussi estimé que le P. De Smet. Il faisait la gloire de l'université; il était, peut-on dire, l'idole des Américains. J'ai connu quelqu'un qui avait fait un long voyage, uniquement

---

(1) Quelques mois avant sa mort, il écrivait à un Père de Belgique :

« Je vous suis très reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à la nouvelle édition de mes *Lettres*, et vous remercie de la bonne opinion qu'il vous plaît d'avoir de moi... Votre Révérence me fait l'honneur de croire que je suis ici un homme très populaire. Qu'elle demeure assurée que je suis loin de l'être. En tout cas, si je le suis devenu, c'est sans l'avoir jamais mérité ». (Au P. Deynoodt. Cité en tête des *Lettres choisies*, 4e série, p. VIII et IX).

(2) *Woodstock Letters*, 1874, p. 62.

pour le plaisir de le voir. Un autre me disait qu'il donnerait tout pour l'entendre prêcher » (1).

Le P. De Smet ne prêchait guère ; mais toujours il devenait éloquent lorsque, dans la conversation, il flétrissait les injustices commises à l'égard des Indiens.

Quelqu'un lui disait un jour :

— Comment se peut-il que vous vous plaisiez au milieu de ces affreux sauvages ?

— Affreux sauvages ! reprit-il vivement ; mais vous ne savez pas ce que vous dites ; vous ne connaissez pas ces gens simples et bons. J'ai rencontré plus de sauvages dans les grandes villes d'Amérique et d'Europe que dans les plaines et les déserts de l'Ouest...

» Quoi d'étonnant, ajoutait-il, si les Indiens estiment médiocrement les bienfaits de notre civilisation ? Ils en jugent d'après les vices que les Blancs étalent sous leurs yeux. Et quel moyen ont-ils d'apprécier la conduite des agents américains, sinon le souvenir d'avoir été souvent volés par eux (2) ?

Cette franchise de langage ne blessait personne. Protestants et catholiques, officiers et hommes d'État, professaient pour le missionnaire une singulière estime.

Parmi ceux qui lui témoignèrent le plus d'amitié, il faut citer le docteur Linton, presbytérien converti, qui fut trente ans professeur à l'université de Saint-Louis. C'était un homme d'un remarquable talent, à la fois médecin, orateur et poète. Il avait voué à la Compagnie

---

(1) Lettre du P. Busschots au P. Deynoodt. — Saint-Louis, Vendredi Saint, 1875.

(2) Cf. Éloge funèbre du P. De Smet par Mgr Ryan, dans le *Western Watchman* de Saint-Louis, 31 mai 1873.

Sur la religion et les mœurs des Indiens, voir *Lettres choisies*, 4e série, p. 120-143.

de Jésus un véritable culte (1). Nous lui devons un des plus précieux souvenirs du P.De Smet, le *Linton Album*. C'est un volume richement relié, orné de photographies et de dessins, où le missionnaire a écrit, année par année, son itinéraire (2).

Au retour de chaque voyage, celui-ci trouvait ouvert sur sa table le livre de son ami. Alors il prenait la plume, et, de sa nette et ferme écriture, ajoutait une page au récit de ses expéditions. Peut-être éprouvait-il quelque complaisance à faire la somme des milles parcourus. De 1821 à 1872, la distance s'élève à environ 87 000 lieues, soit près de neuf fois le tour du globe (3). Bien des voyageurs ont, à moins de frais, acquis la célébrité.



Grâce à ses hautes relations, le P. De Smet eût pu servir des ambitions personnelles. Jamais il n'usa de son crédit qu'en faveur des Indiens ; jamais il ne sacrifia

(1) « *Ad majorem Dei gloriam!* Qui a trouvé cette devise ? J'aimerais à le connaître. Rien de plus sublime que ces quatre mots ; rien de plus profond dans le langage humain. Ils embrassent le ciel et la terre; ils s'adressent aux hiérarchies les plus augustes qui entourent le trône de Dieu, comme aux plus humbles habitants de ce bas monde ; ils renferment ce qu'il y a de plus élevé dans l'éloquence et dans la poésie ; ils signifient ce qu'il y a de plus saint, de plus digne et de meilleur dans l'éternité aussi bien que dans le temps ». (Extrait d'une lettre d'adieu adressée par le Dr Linton aux jésuites de Saint-Louis, quinze jours avant sa mort. Cf. W. Hill, *Historical Sketch of the Saint-Louis University*, p. 112).

(2) Le *Linton Album* appartient aujourd'hui à l'université de Saint-Louis.

(3) Exactement 260 929 milles. — Il est possible que ce chiffre soit quelque peu exagéré. Le P. De Smet fut souvent réduit, au moins dans ses premiers voyages, à mesurer les distances au juger.

à sa popularité ni l'intérêt des âmes, ni ses devoirs de prêtre. Tel était son renom d'intégrité, que les pires ennemis de l'Église et de la Compagnie se voyaient contraints de répéter : « Que n'est-il des nôtres ! » (1)

Toujours l'esprit de foi avait inspiré sa conduite. De là le courage avec lequel il affrontait les fatigues de ses prodigieux travaux. Lui-même nous en avertit dans une lettre qu'il écrivait en 1849, au retour de son premier voyage chez les Sioux :

« A ceux qui ont passé leur vie au milieu des joies de la famille, jouissant de toutes les délicatesses de l'abondance, un voyage à travers le désert peut paraître une triste réalité des misères et des souffrances humaines ; mais celui qui élève sa pensée au-dessus des choses terrestres et passagères, pour considérer le vrai, que tout ce qui l'entoure ne fait que refléter, et songer au salut de tant d'âmes, qui aimeront et serviront leur Créateur quand elles l'auront connu, — celui-là ne peut voir dans les privations du désert, dans les difficultés et les périls qui s'y rencontrent, que de légères incommodités, bien préférables aux douceurs de l'indolence et aux dangers des richesses. Il a médité les paroles du Sauveur : « Le royaume des cieux est le prix de généreux efforts, et c'est la violence qui l'emporte ». Il se rappelle les souffrances et les privations d'un Dieu fait homme qui,

(1) Depuis longtemps, le P. De Smet savait à quoi s'en tenir sur la faveur des hommes. « Sur la terre, disait-il, tout est vanité, rien ne satisfait pleinement le cœur. Tant de fois j'ai pu m'en convaincre, ayant voyagé et conversé avec des hommes de toutes les religions, de toutes les opinions et de tous les rangs de la société. Les croyants, c'est-à-dire les enfants de l'Église, sont les plus heureux ; et c'est parmi eux aussi qu'on trouve le plus de gens qui rendent heureux les autres ». (*Lettres choisies*, 3e série, p. 262).

« bien qu'il fût sans péché, en porta toute la peine ». Ce fut par les tribulations et les dangers, par le froid et la chaleur, par les épines, le sang et la mort, que le Christ entra dans le royaume de son Père ; c'est par la même voie que doivent le suivre ceux qui veulent se ranger et mourir sous son noble étendard » (1).

L'esprit de foi explique encore, chez le P. De Smet, cette calme assurance dans l'adversité, qu'ont admirée les témoins de sa vie.

« Ayant vécu quelque temps avec lui, écrit le P. Gazzoli, et l'ayant plus d'une fois accompagné dans de pénibles voyages, par de mauvais temps, de mauvais chemins, et bien d'autres difficultés, ce qui m'a toujours frappé, c'est son égalité d'humeur et son inaltérable gaîté » (2).

Ne refusant rien au Maître qu'il servait, le missionnaire attendait tout de sa providence, et s'y abandonnait avec une simplicité qui rappelle la naïve confiance des saints.

Sincèrement attaché à l'état religieux, il déclarait y avoir trouvé le centuple promis : « Au cours de mes

---

(1) A Gustave Van Kerckhove. — Saint-Louis, 1er mai 1849.

(2) Au P. Deynoodt. — Mission des Cœurs-d'Alène, 2 août 1879.

Dans une autre lettre, le P. Gazzoli rapporte le fait suivant, qu'il tient d'un vieil Iroquois, lequel avait servi de guide au P. De Smet : « Un jour le missionnaire, se trouvant très fatigué, donna à ses compagnons l'ordre de camper. Ceux-ci lui firent observer que la chose était impossible, vu le manque d'eau dans les environs. Toutefois, sur ses instances, ils y consentirent. Le Père, qui n'avait jamais traversé le pays, assura que l'on trouverait de l'eau, et indiqua l'endroit. On y alla, et on trouva assez d'eau pour la caravane. Chacun attribua la chose aux prières du missionnaire, et semble avoir toujours gardé la même opinion ». (Au P. Deynoodt, 6 janvier 1881).

longues pérégrinations à travers le monde, c'est dans les communautés que j'ai rencontré la plus grande somme de bonheur à laquelle l'homme puisse aspirer ici-bas » (1).

Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que pour goûter les avantages de cet état, il en faut accepter les obligations.

« Pour lui, la pauvreté n'était pas un vain mot ; il aimait à la voir mise en pratique. Ceux qui ont vécu avec lui savent que rien ne lui déplaisait plus que la recherche dans le vêtement des prêtres ou des religieux, recherche qui amoindrit la confiance des fidèles, et ne les choque pas moins que la négligence. Il avait grand soin de tout ce qui lui était confié, et, bien qu'il ait dû, plusieurs années, administrer les finances de la province, il ne voulut jamais disposer pour son usage de la plus légère somme, sans en avoir d'abord obtenu la permission » (2).

Plus remarquable encore était son obéissance. Voici comment s'exprime le P. Coosemans, qui fut pendant neuf ans son supérieur :

« Le P. De Smet estimait et pratiquait l'obéissance au point d'étonner les étrangers, qui ne pouvaient assez admirer, chez un vieillard aux cheveux blancs, cette soumission d'enfant. Jamais il n'eût entrepris un voyage, si court fût-il, sans l'entière approbation de son supérieur. S'agissait-il d'une affaire importante, cette approbation ne lui suffisait plus : il lui fallait l'expression d'un désir. Alors il partait avec confiance, sûr de la protection du ciel, et bravait volontiers les dangers et les fatigues inséparables de pareils voyages.

---

(1) A la supérieure des Servantes de Marie, à Erps-Querbs. — Bruxelles, 3 décembre 1856.

(2) *Woodstock Letters*, 1874. — *Father De Smet. His services to the Society ad his religious life*, p. 63. Article du P. R. Meyer, plus tard provincial du Missouri et assistant d'Angleterre.

» En communauté, il se montrait fidèle observateur de la discipline. Assez souvent, des étrangers venaient le trouver pendant la récréation qui suit le souper ; toujours il s'arrangeait de façon à assister aux Litanies (1). Il arriva même plus d'une fois que, ne pouvant expédier l'affaire, il laissa là son visiteur, le priant de l'excuser jusqu'à ce que les Litanies fussent terminées » (2).

Une telle vertu trouvait son aliment dans une sincère et tendre piété.

Depuis 1827, le P. De Smet offrait chaque jour, avec une foi vive, le saint sacrifice de la messe. Même au cours de ses longs voyages, il n'avait consenti à s'en priver que fort rarement, et contraint par les circonstances.

Maintes fois déjà, nous avons signalé sa dévotion à la Sainte Vierge. C'est elle qu'il invoquait dans ses dangereuses traversées, « Elle qui, dans la gloire du ciel, garde, comme sur la terre, un cœur de Mère... Elle, la Mère toute-puissante de Celui qui soulève les flots » (3). Le chapelet qu'il portait à la ceinture, et récitait tous les jours, avait été l'instrument de nombreuses conversions (4).

---

(1) Les Jésuites ont coutume de réciter le soir, en commun, les Litanies des Saints.

(2) Lettre au P. Deynoodt. — Chicago, 26 avril 1876.

(3) *Itinéraire*, 1856.

(4) Ce chapelet, presque usé par les doigts du missionnaire, appartient aujourd'hui à une de ses nièces, Mme Liénart, de Tournai. « Une de mes cousines, dit-elle, atteinte du typhus, était à toute extrémité. On glissa sous son oreiller le chapelet du P. De Smet. Aussitôt une amélioration se produisit dans l'état de la malade, qui se rétablit complètement. C'est alors que ma mère, me voyant souvent souffrante, suspendit le précieux chapelet près de mon lit, où il se trouve depuis environ trente ans ». (Tournai, 3 novembre 1910).

A l'exemple du P. Marquette qui, deux siècles auparavant, avait consacré à l'Immaculée Conception la vallée du Mississipi, il voulut donner à la première mission des Montagnes le nom de Sainte-Marie. Il aimait à rattacher aux fêtes de la Vierge les meilleurs souvenirs de sa vie de missionnaire : « Après Celui qui est l'auteur de tout bien, disait-il, grâces soient rendues à Celle que l'Église nous permet d'appeler *notre vie, notre douceur et notre espoir*, puisqu'il a plu à la divine bonté que les grandes consolations nous vinssent les jours où on l'honore spécialement » (1).

Tous ceux qui ont connu le P. De Smet savent quelle était sa confiance en saint Antoine de Padoue. Plus d'une fois, le grand thaumaturge l'avait aidé à retrouver des objets qui semblaient perdus sans retour.Lui-même se plaisait à en citer des exemples :

« Vous aurez peut-être appris que j'avais, à bord du *Humboldt* (2), une caisse pleine de calices et d'ostensoirs en argent. Depuis cinq mois, je les croyais au fond de la mer. Je fais une neuvaine à saint Antoine. — C'est bien tard, me direz-vous. — Eh bien ! non, ce n'était pas trop tard. Un mois après, la caisse m'est revenue, aussi fraîche que si elle fût sortie du magasin » (3).

Un dernier trait de sa piété est la touchante dévotion qu'il avait aux âmes du Purgatoire. « Chaque fois, écrit le P. Coosemans, qu'il rentrait d'un long voyage, soit

---

(1) Lettre aux Carmélites de Termonde. — Racine-Amère, 26 octobre 1841. (*Voyages aux Montagnes-Rocheuses*, 2e édit., p. 214.)

(2) Sur le naufrage du *Humboldt*, voir p. 414.

(3) Lettre à M. J. Key, armateur à Anvers. — Saint-Louis, 12 sept. 1854.

sur l'océan, soit à travers les plaines du Far-West, nous étions sûrs qu'il nous demanderait quelques messes pour ses chères âmes. Toujours, en effet, lorsque survenait une grave difficulté, ou qu'il se trouvait en danger, il appelait à son secours les âmes du Purgatoire. En retour, il leur promettait beaucoup de messes, plus même qu'il n'en pouvait dire personnellement, comptant sur la charité de ses frères, qui toujours l'aidaient volontiers à acquitter sa dette » (1).



L'heure de la récompense approchait pour l'héroïque religieux.

A peine était-il de retour à Saint-Louis que le mal de reins, dont il avait souffert à Bruxelles, l'avait repris avec plus de violence. « Pour ce qui est de ma santé, écrivait-il le 21 juin, la machine est tout à fait détraquée. Depuis environ deux mois, le médecin m'ordonne de me tenir tranquille dans ma chambre. Je dois suivre un régime très sévère et nouveau pour moi. Ma cheminée ressemble à une pharmacie, dont la seule vue m'ôte tout appétit. Je me sens excessivement faible. Toutefois, il me reste un peu d'espoir ; je suis plutôt en convalescence. Que la sainte volonté du Seigneur soit faite » (2) !

Dans cet état, il apprécie plus que jamais l'affection de ses proches. Il les remercie avec effusion d'être allés demander sa guérison à Notre-Dame de Lourdes.

« Votre bonne et chère lettre, dit-il, m'a causé une

(1) Lettre citée.
(2) Au P. Deynoodt.

surprise fort agréable. C'est pour moi un jour de fête lorsque m'arrivent des nouvelles de la famille. Je continuerai d'être très reconnaissant à ceux qui m'écriront et se souviendront de moi. Je prie spécialement pour eux chaque fois que j'ai le bonheur de monter à l'autel. Encouragez-les tous à m'écrire souvent, ne fût-ce que quelques lignes » (1).

Une de ses nièces lui a envoyé une chasuble « dont le beau travail fait l'admiration de toute la communauté ». « Cher Gustave, écrit-il à son mari, veuillez présenter à Marie mes sincères remercîments. Cette chasuble est un souvenir auquel, avec la permission de mes supérieurs, je tiendrai le reste de mes jours. Je vous promets de m'en servir à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, pour offrir le saint sacrifice à l'intention de la pieuse donatrice, pour le bonheur de son digne mari, celui de vos chers enfants, de ses respectables père et mère, et de tous ceux dont il lui plaira d'unir l'intention à la sienne » (2).

En retour, le Père envoie « des curiosités indiennes ». Il y joint des images pour les enfants, « avec un gros baiser pour les chers petits Paul et Étienne » (3).

L'année 1872 fut marquée, aux États-Unis, par la campagne électorale qui précéda la réélection de Grant. Le P. De Smet y prit peu d'intérêt (4). Les progrès du catholicisme l'occupaient tout entier :

---

(1) A son neveu Émile de Meren. — 6 septembre 1872.

(2) A Gustave Van Kerckhove. — 11 septembre 1872.

(3) Paul et Étienne De Smet, petits-fils de François, frère du missionnaire.

(4) « Pour un spectateur neutre, la lutte est assez amusante. La ville de Saint-Louis est tout entière pavoisée pour Greeley ou pour Grant. Chaque nuit, des bandes de musiciens parcourent les rues avec leurs drapeaux, suivies de milliers de partisans poussant des hourras à réveiller tout le monde, et brûlant

« A notre arrivée, Saint-Louis ne comptait que 4 000 âmes, et ne possédait qu'une seule église ; aujourd'hui, nous comptons 450 000 âmes et, dimanche prochain, l'évêque bénira la trente-sixième église. Lorsque notre Société s'est établie au Missouri, nous n'étions que douze : deux Pères, sept novices, et trois Frères coadjuteurs ; nous sommes aujourd'hui 275 ; nous possédons trois grands collèges, une douzaine de résidences, avec de florissantes missions » (1).

C'était pour l'ardent apôtre une douloureuse épreuve de ne pouvoir plus partager le travail de ses confrères.

En 1870 avait eu lieu à Saint-Louis une retraite de huit jours, réunissant une foule immense dans l'église de la Compagnie. Le P. De Smet avait obtenu la faveur de donner, chaque soir, la bénédiction du Très Saint Sacrement. Le dernier jour, il avait célébré la messe, et,

---

d'énormes quantités de poudre. C'est à n'y pas tenir. Et pourtant, à la longue, je m'y suis fait. Il faut bien que le monde marche et s'occupe. Et, après tout, il n'y a pas grand mal à s'occuper, soit de Greeley, soit de Grant ; l'un vaut à peu près l'autre.

» On se demande, dites-vous, en Europe, lequel des deux va l'emporter... La majorité individuelle est favorable à Greeley ; mais Grant a pour lui tous les moyens de corruption, et il est prêt à en user, lui et ses amis, pour assurer sa réélection. Vous pouvez considérer son triomphe comme assuré. Même plus tard, il sera difficile de le faire sortir de la Maison-Blanche. Grant est un méthodiste sectaire, assez nul en lui-même, le jouet et le très humble serviteur de nos radicaux américains — tout comme Guillaume de Prusse est le valet de Bismarck ». (A Em. de Meren. — Saint-Louis, 6 septembre 1872).

Sur l'action sectaire de Grant, voir Claudio Jannet, *Les Etats-Unis contemporains*, Paris, 1877, t. II, p. 66.

(1) A Léon Van Mosseveldе.

La province du Missouri compte aujourd'hui plus de 800 religieux. Elle possède douze collèges, huit résidences, et une mission dans l'Honduras Britannique.

assisté de deux prêtres, distribué plus de deux mille communions. Il pleurait de bonheur.

Quelques mois avant sa mort,on le vit s'attacher à la conversion d'un infidèle sexagénaire. Avec une patiente bonté, il lui enseigna les éléments de la religion. Enfin,le jour de l'Immaculée Conception, il eut la joie de lui conférer le baptême.

Ce devait être son dernier acte d'apostolat. Deux jours plus tard, il écrivait : « J'éprouve une très grande fatigue. Mon œil gauche est totalement paralysé et hors d'usage. Et puis, notre hiver est si rude ! Il surpasse tout ce que nous avons vu depuis ma première arrivée à Saint-Louis. Ce sont des brouillards, des neiges, des froids sans pareils. Vieux et couvert d'infirmités, j'attends avec résignation mon heure dernière, *expecto donec veniat immutatio mea* » (1).

Le malade avait été si bas, qu'on l'avait administré. Néanmoins, la crise passée, il reprit espoir.

Depuis deux ans, les Sioux attendaient qu'il allât chez eux fonder une mission. Au mois d'octobre, une députation de quinze chefs était venue lui rappeler sa promesse.

Le 18 février, il écrivait à l'agent catholique de Grand River : « J'espère que le printemps me rendra, en partie du moins, les forces et la santé. Pourrai-je alors me rendre chez les Indiens ? Je n'oserais, dans l'état où je suis, vous en donner l'assurance... Pour peu que ma santé me le permette, j'ai le désir de tenter le voyage ».

Un mois plus tard, il écrivait encore : « Le bateau du capitaine La Barge doit remonter jusqu'à Benton, et

---

(1) Au P. Deynoodt. — 10 décembre 1872.

quitter Saint-Louis le 12 avril. On m'a réservé une place. Si je le puis, je serai heureux de partir. Je viens d'avoir une crise très aiguë ; de nouveau, je me trouve convalescent, et j'ai bon espoir » (1).

Ceux qui entouraient le vieillard ne partageaient pas ses illusions. A peine pouvait-il sortir en voiture. Lui-même devait avouer que, « depuis son retour de Belgique, il avait vieilli de plus de dix ans » (2).

Bientôt il fallut renoncer à l'espoir de quitter Saint-Louis. L'âme brisée de regrets, le P. De Smet voulut du moins envoyer aux Sioux l'assurance de son souvenir et la promesse de ses prières : « Je partage, disait-il à leur agent, la douleur de mes chers Indiens, qui ont été, cet hiver, cruellement éprouvés par l'épidémie, et ont perdu un grand nombre de leurs enfants. Chaque jour, je demande à Dieu d'avoir pitié d'eux, et de les prendre sous sa protection ».

C'était l'adieu du vieux missionnaire à ceux qu'il avait tant aimés.

Le printemps tardait à venir. En plein mois de mai, c'était une succession de tempêtes, d'orages accompagnés de coups de tonnerre, qui faisaient voler en éclats les vitres des bâtiments universitaires. Toujours un ciel sombre, d'où tombait, presque sans relâche, un déluge de pluie, de grêle ou de neige. Le froid était si pénétrant, qu'en maint endroit des voyageurs avaient péri.

Pareille saison n'était guère favorable au malade, « Depuis sept mois, écrivait-il aux siens, je me tiens à côté de ma cheminée, et mon petit feu m'est une agréable

---

(1) Au major O'Connor. — 24 mars 1873.

(2) A Charles et Rosalie Van Mosseveld e. — 14 février 1873.

compagnie. Comme tout passe en ce bas monde, j'ose espérer un temps plus serein. J'ai résolu d'en profiter, et je vous promets, pour une autre fois, des nouvelles plus rassurantes » (1).

Ces nouvelles seront, hélas ! les dernières qu'il fera tenir à sa famille. Comme s'il en avait le pressentiment, il se montre plus affectueux que jamais :

« Les sentiments fraternels et dévoués que vous ne cessez de m'exprimer dans vos lettres me touchent profondément, et je vous en ai la plus vive reconnaissance. Parlons clair et à cœur ouvert. Dans l'état où je suis, le grand et beau projet, qui a souvent fait l'objet de nos conversations, continue à me sourire (2) ; mais je crains que ce ne soit un château en Espagne. La raison en est que je ne vaux plus le transport. En attendant, demandons à Dieu que sa sainte volonté s'accomplisse, et rien au delà ».

Faisant ensuite allusion à une strophe que lui a adressée sa sœur Rosalie, alors âgée de soixante-seize ans, il essaie, lui aussi, d'ajuster quelques rimes. Cet innocent badinage montre, du moins, avec quelle sérénité il voit approcher sa fin.

Un dernier acte de charité précipita l'événement.

Le capitaine La Barge, intime ami du P. De Smet, devait lancer sur le Missouri un nouveau steamer, auquel il avait donné le nom du missionnaire. Il invita celui-ci à le bénir. Le malade ne voulut pas refuser cette joie à un homme qui l'avait souvent obligé dans ses

---

(1) A Charles et Rosalie Van Mosseveldc. — 4 mai 1873.

(2) Il s'agit de la fondation projetée par M. Van Mosseveldc à sa campagne de Saint-Gilles. Voir p. 520.

visites aux Indiens. La cérémonie eut lieu le 13 mai. Le soir, revenant au collège, le Père se sentit plus mal. Le lendemain, après avoir célébré la messe, il dit à celui qui l'avait assisté :

— C'est fini ; désormais je ne monterai plus à l'autel.

La crise était d'une violence inusitée. Il fallut recourir à une douloureuse opération. Elle produisit un certain soulagement ; mais la faiblesse du malade augmentait toujours.

Le 20, il demanda lui-même les derniers sacrements. Il les reçut de nouveau avec une touchante piété et une entière résignation. Dès lors, disent les témoins (1), il sembla avoir oublié la terre pour ne plus penser qu'à l'éternité.

« Pendant sa vie, il n'avait pas été exempt des craintes de la mort ; au dernier moment, ces craintes s'évanouirent » (2). S'il cessait de prier, c'était pour parler de la bonté et de l'infinie miséricorde de Dieu. Sa consolation était de penser que des centaines de petits enfants, qu'il avait autrefois baptisés, priaient maintenant pour lui dans le ciel.

« Dans la dernière visite que je lui fis, deux jours avant sa mort, dit Mgr Ryan, coadjuteur de Saint-Louis, je trouvai le P. De Smet plein de courage et d'espérance. Il me disait :

— Voilà longtemps que je sers le bon Dieu. Bientôt je vais paraître devant lui. J'ai grande confiance dans les prières de ceux vers qui, jadis, il m'a envoyé ; surtout,

---

(1) Le P. O'Neil et le P. De Blieck.

(2) Lettre du P. Coosemans à M. Van Mosseveldе. — Chicago, 1er juin 1873.

je compte sur les mérites de Jésus-Christ, pauvre pécheur que je suis, et je veux croire qu'à l'heure de mon agonie, le Seigneur aura pitié de moi » (1).

La nuit du 22 au 23, on comprit que la fin était imminente. On donna au malade une derrière absolution, avec l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Jusqu'au dernier moment, il garda le plein usage de ses facultés ; il était calme, et semblait ne pas souffrir. A deux heures un quart du matin, il rendit son âme à Celui qu'il avait ardemment aimé, et pour la gloire duquel il avait travaillé cinquante ans. L'Église allait célébrer la messe de l'Ascension.



La fatale nouvelle à peine connue, la ville entière sembla prendre le deuil. Les journaux de toute nuance rivalisèrent d'éloges à l'adresse du missionnaire. « Le monde perd en lui, disait le *Missouri Republican*, un des plus intrépides pionniers de la civilisation chrétienne... S'il n'a pas réalisé tout ce qu'il avait cru possible, il a du moins donné l'exemple de ce que peut une conviction profonde, pour lutter contre des obstacles réputés insurmontables » (2).

Le 24 mai, dans l'église Saint-François Xavier, on célébra le service funèbre. Au milieu de la nef, tendue de noir, se dressait le catafalque, entouré de fleurs. On avait, selon la coutume du pays, ménagé dans le cercueil une ouverture, munie d'une forte glace, correspondant au

(1) Éloge funèbre du P. De Smet.

(2) Numéro du 24 mai 1873.

visage du défunt. Au-dessus de sa tête était déposée une couronne de roses blanches.

Dès le matin, la foule se pressa autour de la précieuse dépouille,avide de contempler une dernière fois l'apôtre des Indiens, bon et souriant jusque dans la mort.

Frappant contraste ! Cet humble, qui toujours avait redouté les honneurs, eut des funérailles dignes d'un prince de l'Église.

Le vieil archevêque de Saint-Louis, Mgr Kenrick, assisté de son coadjuteur, présidait la cérémonie. Au clergé des diverses paroisses se mêlaient des prêtres et des religieux, accourus jusque de Chicago et de Cincinnati. L'armée comptait trois généraux, parmi lesquels le général Harney, avec un grand nombre d'officiers supérieurs.

Après la messe solennelle, célébrée par le P. Van Assche, Mgr Ryan donna l'absoute, puis monta en chaire pour prononcer l'éloge du défunt.

Comparant le P. De Smet au grand-prêtre Onias, il lui appliqua ces paroles du 2e livre des Machabées : « C'était un homme bon et plein de douceur, modeste dans son visage, réglé dans ses mœurs, agréable dans ses discours,exercé dès l'enfance à la pratique des vertus »(1).

« Tel était, dit l'orateur, l'homme que les Juifs regrettèrent si amèrement, et dont Antiochus lui-même pleura la perte, se rappelant l'aménité de son caractère et l'intégrité de sa vie. Tel fut aussi le prêtre dont les restes mortels sont ici exposés...

» Malgré l'éclat de ses travaux et les mérites de sa vie,

---

(1) ... *Virum bonum et benignum, verecundum visu, modestum moribus, et eloquio decorum, et qui a puero in virtutibus exercitatus sit.* (2 Mach., XV, 12).

il était simple comme un enfant. Il en avait la candeur, la modestie, la douceur. On eût pu dire de lui ce que dit Tertullien des vieillards de la primitive Église : « Ils gardaient sous leurs cheveux blancs la grâce et la naïveté du jeune âge. La pureté de leur vie, l'honnêteté et la droiture de leur âme, entretenaient, au déclin de leurs jours, la fraîcheur du printemps ». Ainsi celui que nous pleurons resta, jusqu'à la fin, ce qu'il avait été au midi et à l'aurore de sa carrière. C'est cette simplicité, cette parfaite loyauté qui inspirent la confiance,et permettent de réaliser de grandes choses » (1).

Ayant ainsi rappelé la vertu caractéristique du religieux, Mgr Ryan parlait longuement de son amour pour les Indiens et de son dévouement à leur cause. Bien que préparé à la hâte, son discours, vibrant d'émotion, fit sur l'auditoire une impression profonde. Les sanglots remplissaient la nef, la douleur courbait tous les fronts.

L'office terminé, les restes du P. De Smet furent transportés au cimetière de Florissant.

Dans ce modeste enclos dormaient déjà, à l'ombre de la croix, les PP. Van Quickenborne, de Theux, Elet, Van de Velde, Smets, Verhaegen. Après tant de voyages, l'héroïque vieillard venait chercher le grand repos tout près de son noviciat, à côté de ceux qui avaient été ses maîtres, ses amis, ses compagnons d'apostolat.



Quelques jours plus tard, un bateau à vapeur, récemment équipé, remontait le Missouri. C'était celui qu'avait

---

(1) Nous citons d'après le texte publié dans le *Western Watchman* de Saint-Louis, 31 mai 1873.

béni le missionnaire quelques jours avant sa mort.

Lorsque le *De Smet* arriva en pays indien, les Peaux-Rouges, qui déjà avaient appris la mort de la Robe-Noire, accoururent sur la rive, poussant des cris de douleur, et se couvrant la tête de poussière.

« Non seulement les chrétiens, écrivait le P. Guidi, mais les infidèles ont amèrement pleuré la perte de leur bien-aimé père. Bon nombre de sauvages regardent cette mort comme une calamité pour leur tribu. C'est encore plus vrai qu'ils ne le pensent » (1).

Si rude que fût le coup, l'œuvre du P. De Smet n'y devait point succomber.

Sans parler des missionnaires franciscains, oblats et séculiers, plus de trente jésuites dirigeaient, aux Montagnes-Rocheuses, sept établissements en pleine prospérité (2).

---

(1) Au P. Ad. Petit, recteur de Tronchiennes. — Colville, octobre 1873.

(2) Voici les noms de ces établissements :

La mission Sainte-Marie, chez les Têtes-Plates. — Cette mission, fondée en 1841, devait, en 1891, être rattachée à celle de Saint-Ignace.

La mission Saint-Ignace, chez les Pends-d'Oreilles ou Kalispels.

La mission du Sacré-Cœur, chez les Cœurs-d'Alène.

La mission Saint-Paul-Colville, sur le Columbia.

La mission Saint-Pierre, chez les Pieds-Noirs, sur le Haut-Missouri.

La mission Saint-Joseph, chez les Yakimas, dans l'État d'Orégon.

La mission des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, à Helena.

A ces missions se rattachaient d'autres postes moins importants, établis chez diverses tribus, notamment chez les Spokanes et les Kootenais.

En 1884, un témoin non suspect devait, en plein Sénat, proclamer le succès croissant de ces missions : « J'ose dire que jamais on n'a obtenu aux États-Unis de résultat plus satisfaisant que celui que nous avons constaté dans les missions des Jésuites. Les jeunes filles savent manier l'aiguille et tenir une maison ;

Vingt ans plus tard, on comptait, dans le seul État de Montana, jusqu'à neuf missions indiennes, réunissant environ 7 000 catholiques. Si, depuis lors, le progrès s'est ralenti, c'est que la race elle-même, de plus en plus confinée dans d'étroites réserves, n'a cessé de décliner.

Les Cœurs-d'Alène, réduits à quelques centaines, sont restés une tribu de saints. Un prêtre peut, chez eux, entendre, plusieurs années de suite, les confessions, sans avoir à absoudre un seul péché mortel.

Quant aux Sioux, dont le P. De Smet avait, pendant vingt-cinq ans, préparé la conversion, ils possèdent, dans le Sud-Dakota, plusieurs missionnaires, et deviennent d'aussi fermes chrétiens qu'ils furent jadis de terribles guerriers.

Il n'y a pas jusqu'aux Indiens de l'Alaska qui n'aient aujourd'hui reçu l'Évangile ; et parmi ceux qu'attire ce fécond apostolat, plus d'un reconnaît que l'exemple du P. De Smet a décidé de sa vocation.

Ainsi se prolonge l'action du grand missionnaire (1).

---

elles n'ignorent ni la lecture, ni la musique. Les jeunes gens apprennent à diriger une ferme, à élever le bétail ; on trouve chez eux des forgerons, des charpentiers, des menuisiers... Et qu'on ne m'accuse pas de sympathie personnelle pour les Jésuites. J'ai, dès l'enfance, appris à les détester ; j'ai été élevé dans cette bonne vieille église presbytérienne, qui regarde les Jésuites comme les fils du diable. Mais je défie qui que ce soit de trouver sur le continent une tribu indienne dont la civilisation approche de celle des Têtes-Plates, qui sont depuis cinquante ans sous la direction des Jésuites... Les tribus évangélisées par les protestants n'ont pas fait le moindre progrès. Chez les Têtes-Plates, le christianisme est pratiqué, les devoirs entre mari et femme, entre père et enfant, sont scrupuleusement observés ». (Discours de George Vest au Sénat des États-Unis, le 12 mai 1884).

(1) La mission des Montagnes-Rocheuses, avec celle du Dakota et de l'Alaska méridional, fait aujourd'hui partie de la province de Californie, érigée en 1909. Des 400 membres environ que comprend cette province, plus de 100 se dévouent à l'apostolat des Indiens.

S'il n'a pu prévenir, aux États-Unis, l'extinction fatale des tribus de l'Ouest, il leur a du moins ménagé, au sein de l'Église catholique, l'assurance d'une vie meilleure, et d'un royaume que ne leur ravira pas l'injustice des hommes (1).

---

(1) Le 23 septembre 1878 eut lieu à Termonde l'inauguration d'une statue érigée par la Belgique à l'apôtre des Montagnes-Rocheuses. Plusieurs notabilités ecclésiastiques et civiles y assistèrent. Le P. Ch. Verbeke, de la Compagnie de Jésus, prononça un éloquent panégyrique. Ensuite fut exécutée une cantate, œuvre de l'illustre compositeur Edgar Tinel. (Voir les *Précis Historiques*, 1878, p. 699 et suiv.)

Le monument s'élève au milieu d'un square, à côté de la collégiale Notre-Dame. Le sculpteur Fraikin a représenté le missionnaire portant, d'une main, la croix, de l'autre, le rameau d'olivier. Sur le piédestal on lit cette inscription :

PETRUS . JOANNES . DE SMET
E . SOCIETATE . JESU
PERPETUITATE . LAUDIS . VIVET
QUOD . XXX . ANNORUM . LABORIBUS
INDOS . ULTRA . MONTES . SAXOSOS
A . BARBARIE . AD . RELIGIONEM . CIVILEMQUE . CULTUM
TRADUXIT

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE III

LE SCOLASTICAT. — LA PRÊTRISE. — LES PREMIERS TRAVAUX (1823-1830)

CHAPITRE IV

LE COLLÈGE DE SAINT-LOUIS. — SÉJOUR EN EUROPE (1830-1837)

CHAPITRE V

LA MISSION DES POTOWATOMIES (1838-1839)

CHAPITRE VI

LES TÊTES-PLATES. — PREMIER VOYAGE AUX MONTAGNES-ROCHEUSES (1840)

CHAPITRE VII

SECOND VOYAGE AUX MONTAGNES. — LA MISSION SAINTE-MARIE (1841-1842)

CHAPITRE VIII

VOYAGES AU FORT COLVILLE ET AU FORT VANCOUVER. LES KALISPELS ET LES CŒURS-D'ALÈNE. M. BLANCHET (1841-1842)

CHAPITRE IX

SECOND VOYAGE EN EUROPE (1843-1844)

CHAPITRE X

LES MISSIONS DE L'ORÉGON (1844-1845)

*

CHAPITRE XI

A LA RECHERCHE DES PIEDS-NOIRS (1845-1846)

CHAPITRE XII

TROISIÈME VOYAGE EN EUROPE. — PUBLICATION DES « LETTRES ». — EXCURSION CHEZ LES SIOUX (1847-1848)

CHAPITRE XIII

LE P. DE SMET « SOCIUS » DU P. VICE-PROVINCIAL ET PROCUREUR GÉNÉRAL DU MISSOURI (1849)

CHAPITRE XIV

LA CONFÉRENCE DU FORT LARAMIE (1851)

CHAPITRE XV

LES ANNÉES D'ÉPREUVE (1848-1855)

CHAPITRE XVI

PROGRÈS DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS. — APOSTOLAT DU P. DE SMET A SAINT-LOUIS. — LES « KNOW-NOTHING » (1849-1858)

CHAPITRE XVII

EXPÉDITION CONTRE LES MORMONS. — PACIFICATION DE L'ORÉGON. — ÉTAT DES MISSIONS (1858-1859)

CHAPITRE XVIII

LES RELATIONS DE FAMILLE. — NOUVEAUX VOYAGES EN EUROPE (1853-1860)

CHAPITRE XIX

LA GUERRE DE SÉCESSION (1861-1865)

CHAPITRE XX

LA VISITE DES MISSIONS (1862-1863)

CHAPITRE XXI

LA RÉVOLTE DES SIOUX. — MISSION PACIFICATRICE DU P. DE SMET (1864)

CHAPITRE XXII

SEPTIÈME RETOUR EN EUROPE. — DERNIER VOYAGE AUX MONTAGNES (1865-1866)

CHAPITRE XXIII

NOUVELLE MISSION PACIFICATRICE (1867)

CHAPITRE XXIV

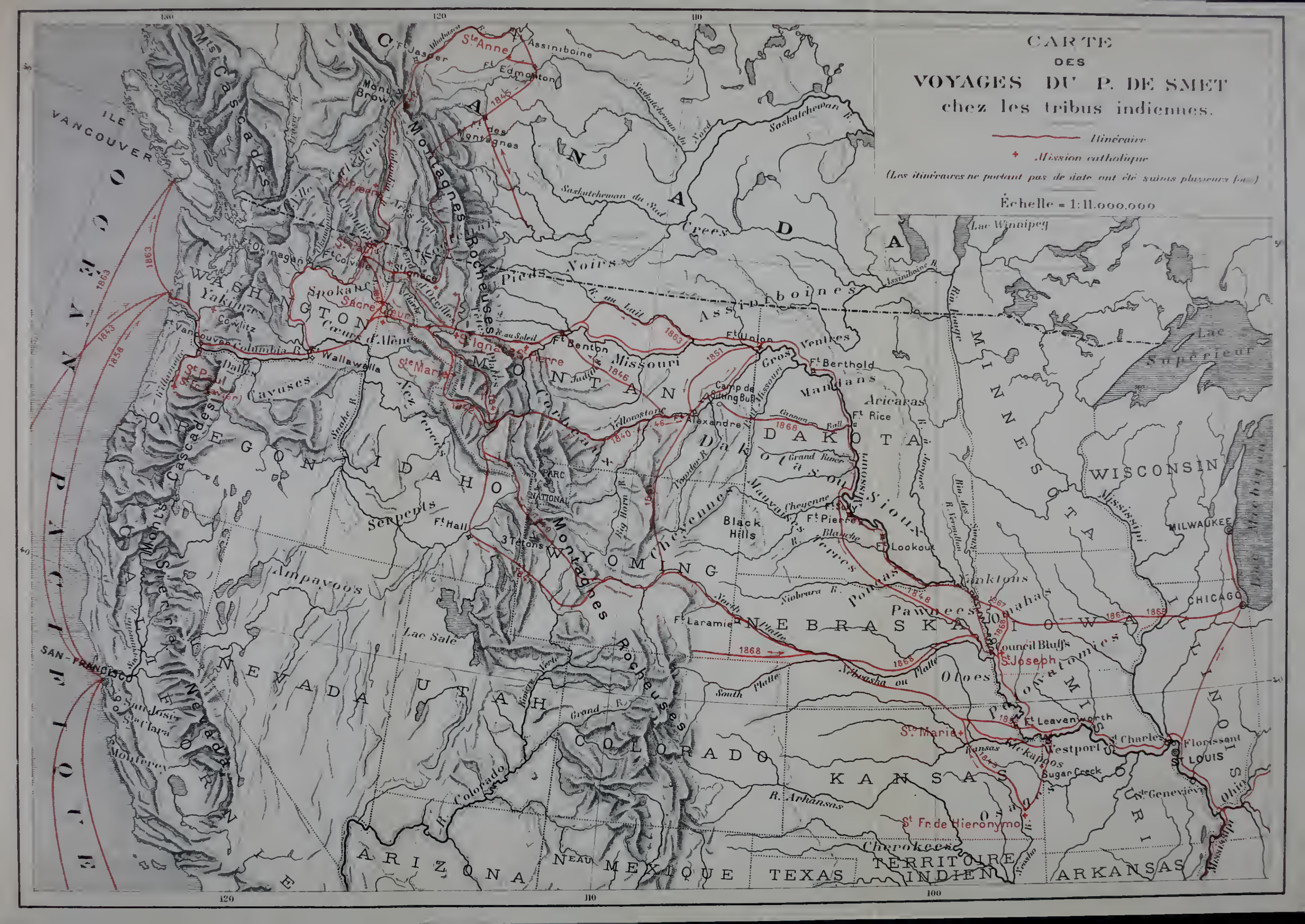
AU CAMP DE « SITTING-BULL » (1868)

CHAPITRE XXV

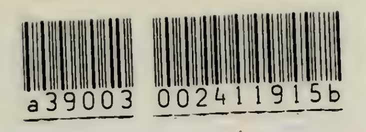
LES DERNIERS TRAVAUX. — L'« INDIAN PEACE POLICY » DE GRANT (1869-1872)

CHAPITRE XXVI

DERNIER VOYAGE DU P. DE SMET EN EUROPE. SA RETRAITE A SAINT-LOUIS. — SES VERTUS RELIGIEUSES. — SA MORT (1872-1873)


CARTE
DES
VOYAGES DU P. DE SMET
chez les tribus indiennes.
Itinéraire
Mission catholique
(Les itinéraires ne portant pas de date ont été suivis plusieurs fois)
Échelle = 1:11.000.000
CANADA
St. Anne
Assiniboine
Ft. Jasper
Ft. Edmonton
Mont Brown
Saskatchewan du Nord
Saskatchewan R.
Saskatchewan du Sud
Ft. des Montagnes
Montagnes Rocheuses
Mts. Cascades
ILE VANCOUVER
OCÉAN PACIFIQUE
Lac Winnipeg
Crees
Pieds Noirs
Assiniboines
Ft. Okinagan
Ft. Colville
St. Paul
WASHINGTON
Yakimas
Spokane
Sacré Cœur
Cœurs d'Alêne
Ft. Vancouver
Cowlitz
Columbia R.
Wallawalla
Dalles
Cayuses
St. Paul
St. Francis Xavier
St. Ignace
St. Pierre
St. Marie
Ft. Benton
Missouri
MONTANA
Ft. Union
Gros Ventres
Ft. Berthold
Mandans
Aricaras
Camp de Sitting Bull
Yellowstone
Ft. Alexandre
Ft. Rice
DAKOTA
OREGON
IDAHO
PARC NATIONAL
Serpents
Ft. Hall
3 Tetons
WYOMING
Montagnes Rocheuses
Black Hills
Cheyennes
Ft. Pierre
Ft. Sully
Ft. Lookout
Sioux
Poncas
Yanktons
MINNESOTA
WISCONSIN
Mississippi
Lac Supérieur
MILWAUKEE
CHICAGO
Lac Michigan
Ampayoo's
Lac Salé
Ft. Laramie
NEBRASKA
Pawnees
Omahas
IOWA
ILLINOIS
Council Bluffs
St. Joseph
Otoes
Potowatomies
SAN-FRANCISCO
San José
Sta. Clara
Monterey
CALIFORNIE
Sierra Nevada
NEVADA
UTAH
COLORADO
R. Colorado
Grand R.
St. Marie
Kansas
Kickapoos
Ft. Leavenworth
Westport
St. Charles
Florissant
St. LOUIS
Sugar Creek
MISSOURI
Ste. Geneviève
Ohio
KANSAS
R. Arkansas
Osages
St. Fr. de Hieronymo
Cherokees
TERRITOIRE INDIEN
ARKANSAS
ARIZONA
NEAU MEXIQUE
TEXAS
1845
1846
1840
1851
1863
1868
1842
1843
1858
1859
1867
120
110
100


02 11 72
17 11 72
04 12 72
18 12 72
SEP. 22 2005
01 JUN 2005


a39003 002411915b

